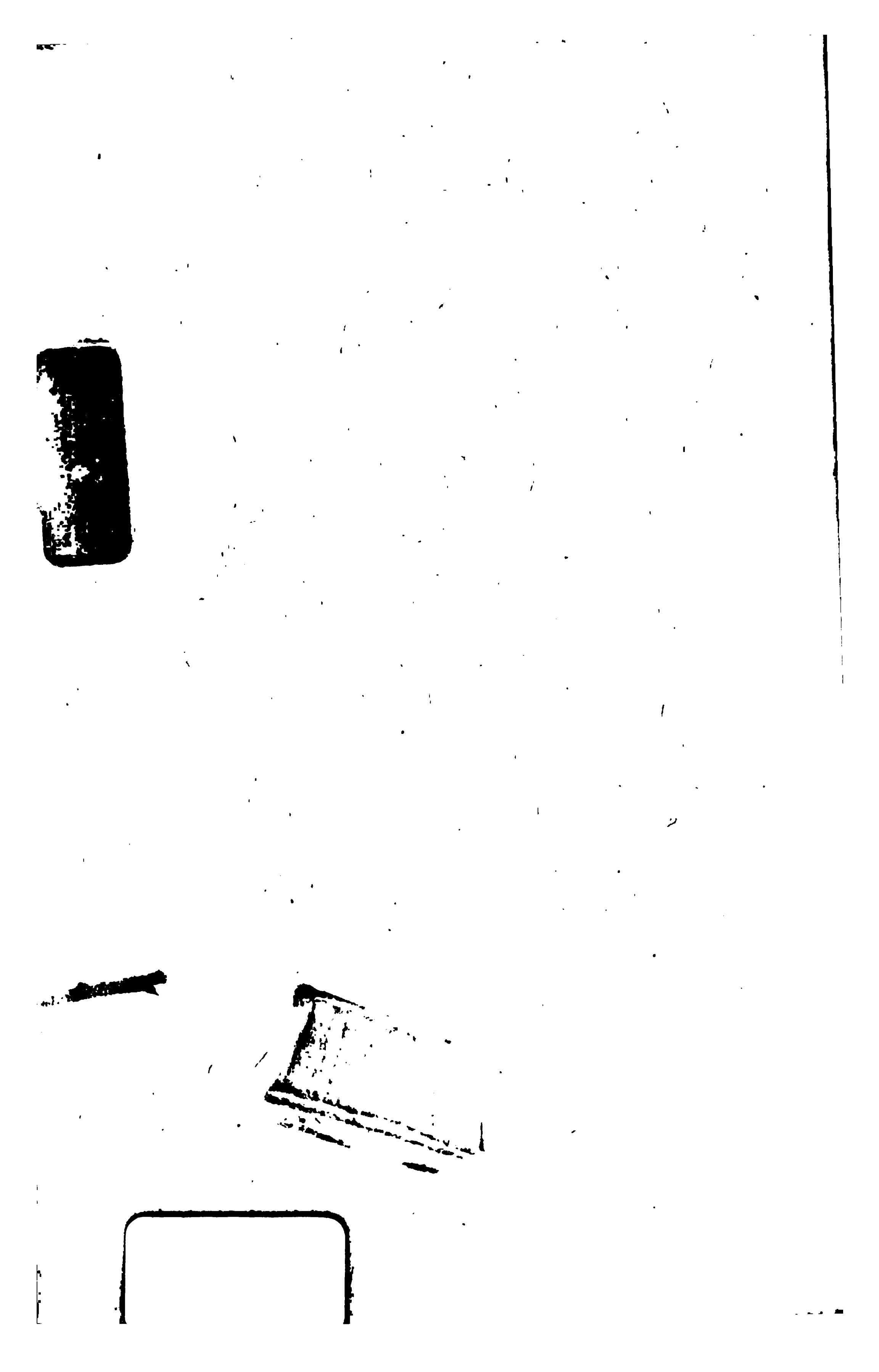
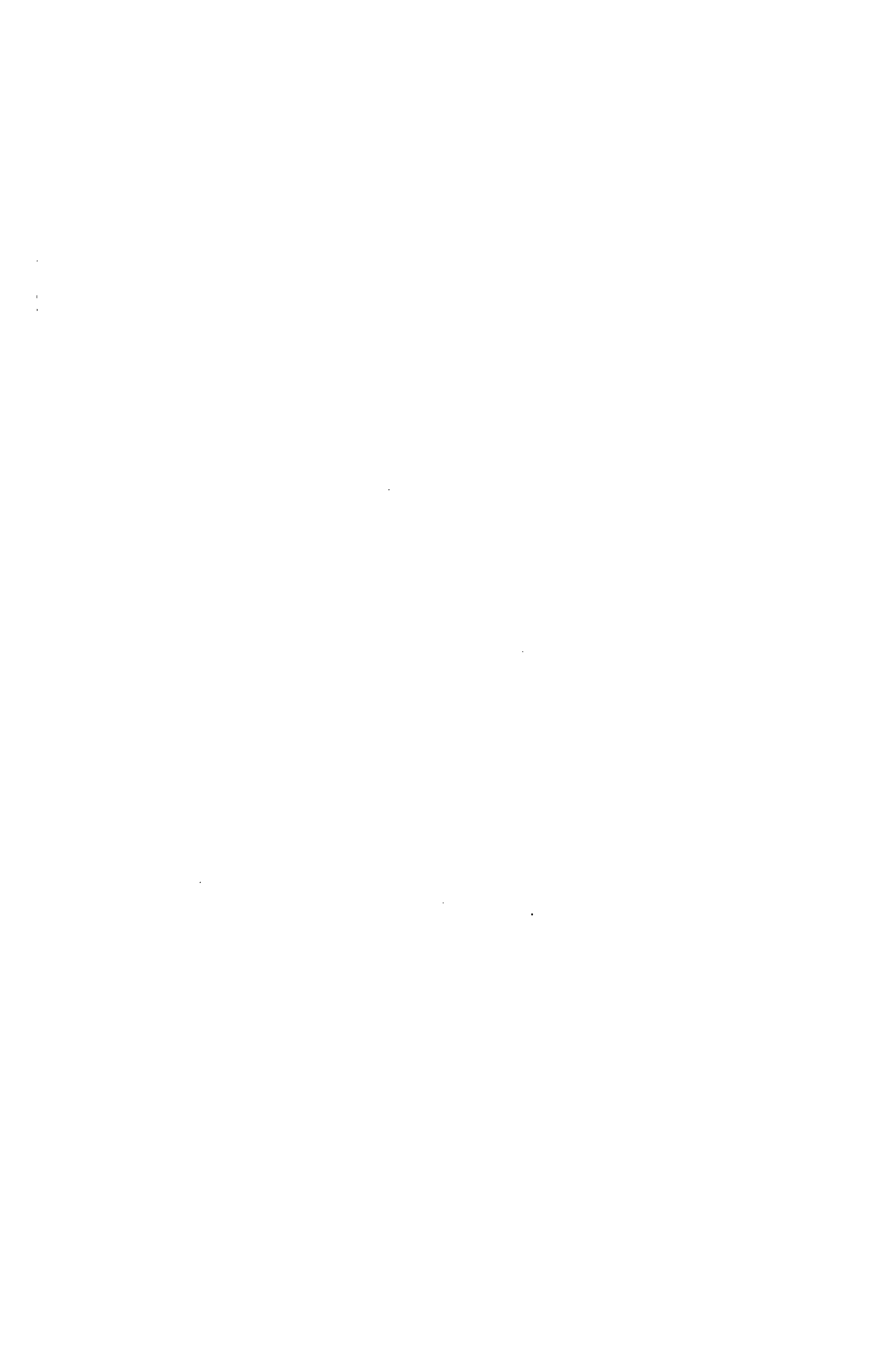








LETTRES A L'ÉTRANGÈRE



MADAME HANSKA

d'après la miniature de DAFFINGER exécutée à Vienne en 1835



H. DE BALZAC

— ŒUVRES POSTHUMES —

I

LETTRES

A

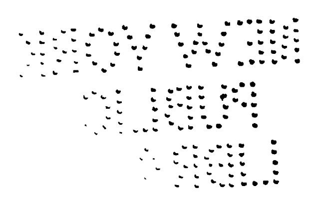
L'ÉTRANGÈRE

(1833-1842)



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

M DCCC XCIX



LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE »

I

A MADAME HANSKA.

Paris, janvier 1833.

Madame,

Je vous supplie de séparer complètement l'auteur de l'homme, et de croire à la sincérité des sentiments que j'ai dû exprimer vaguement là où j'ai été obligé par vous de correspondre avec vous[1]. Malgré la défiance perpétuelle que quelques amis me donnent contre certaines lettres semblables à celles que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, j'ai été vivement touché par un accent que les

1. M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, entre les mains de qui sont les originaux de ces lettres, a raconté l'histoire de cette correspondance en détail sous le titre *Un Roman d'amour* (Calmann Lévy, éditeur). Madame Hanska, née comtesse Éveline (Ève) Rzewuska, qui avait alors vingt-six ou vingt-huit ans, habitait le château de Wierzchownia, en Volhynie. Lectrice enthousiaste des *Scènes de la Vie privée*, inquiétée par le tour différent que prenait l'esprit de l'auteur dans *la Peau de chagrin*, elle avait adressé, chez l'éditeur Gosselin, à Balzac, — alors âgé de trente-trois ans, — une lettre signée *l'Étrangère*, qui lui fut remise le 28 février 1832. D'autres suivirent; celle du 7 novembre se terminait ainsi : « Un mot de vous, dans *la Quotidienne*, me donnera l'assurance que vous avez reçu ma lettre, et que je puis vous écrire sans crainte. Signez-le : *A l'E... H. de B.* » Cet accusé de réception parut dans *la Quotidienne* du 9 décembre. Ainsi fut inauguré le système de la « Petite correspondance », en pratique aujourd'hui dans divers journaux, et, du même coup, cette correspondance entre le grand homme et celle qui devait, dix-sept ans après, en 1850, devenir sa femme.

SCÈNE XV.

L'EXPIATION.

Balzac avait eu l'intention de placer cette DÉDICACE A L'ÉTRANGÈRE en tête de *l'Expiation (la Vieillesse d'une mère coupable)*, dernier chapitre de *Même Histoire (la Femme de trente ans)*, dans l'édition de 1832 des *Scènes de la Vie Privée*. — Voir la première lettre adressée à l'Étrangère, t. 1, p. 3.

DIIS IGNOTIS.



28 FÉVRIER 1832.

réalité et plus grand est l'essor de l'âme. Je me suis donc laissé doucement aller à mes rêveries, et j'en ai fait de ravissantes. Alors, si quelque étoile a jailli de votre bougie, si votre oreille vous a redit des murmures inconnus, si vous avez vu des figures dans le feu, si quelque chose a pétillé, a parlé près de vous, autour de vous, croyez que mon esprit errait sous vos lambris.

Au milieu du combat que je livre, au milieu de mes durs travaux, de mes études sans fin, dans ce Paris agité où la politique et la littérature absorbent seize ou dix-huit heures sur les vingt-quatre, à moi, malheureux, et bien différent de l'auteur que chacun rêve, j'ai eu des heures charmantes que je vous devais. Aussi, pour vous en remercier, je vous avais dédié le quatrième volume des *Scènes de la Vie privée*, en mettant votre cachet en tête de la dernière *Scène*, celle que je faisais au moment où je reçus votre première lettre [1]. Mais une personne qui est une mère pour moi [2], et dont je dois respecter les caprices ou même la jalousie, a exigé que ce muet témoignage de mes sentiments secrets disparût. J'ai la bonne foi de vous avouer et la dédicace et sa destruction, parce que je vous crois l'âme assez haute pour ne point vouloir d'un hommage qui eût causé le chagrin d'une personne aussi noble et aussi grande que celle dont je suis l'enfant, car elle m'a conservé au milieu des chagrins et du naufrage où j'ai failli périr jeune. Je ne vis que par le cœur et elle m'a fait vivre! J'ai sauvé un seul exemplaire de cette feuille qui m'a été reprochée comme une coquetterie horrible; gardez-la, madame, à titre de souvenir et de remerciements. Quand vous lirez ce livre, vous vous direz qu'en l'achevant et en le relisant j'ai pensé à vous et aux compositions que vous préfériez à toutes les autres. Peut-être est-ce mal ce que je fais là, mais la pureté de mes intentions m'absoudra.

Mettez, madame, les choses qui vous choquent dans mes ouvrages

1. Il s'agit ici des différents chapitres de *la Femme de trente ans*. Cette édition des *Scènes de la Vie privée* (la deuxième), parut le 22 mai 1832 et le dernier chapitre de l'ouvrage : *l'Expiation, la Vieillesse d'une mère coupable*, fut daté également en mai 1832.

2. La marquise de C..., qui avait commencé par être, elle aussi, une correspondante anonyme de Balzac et, depuis 1822, veillait, en effet, sur tout le détail de sa vie.

sur le compte de cette nécessité qui nous force à frapper fortement un public blasé. Ayant entrepris, témérairement sans doute, de représenter l'ensemble de la littérature par l'ensemble de mes œuvres; voulant construire un monument, durable plus par la masse et par l'amas des matériaux que par la beauté de l'édifice, je suis obligé de tout aborder pour ne pas être accusé d'impuissance. Mais, si vous me connaissiez personnellement, si ma vie solitaire, si mes jours d'étude, de privations et de travail vous étaient contés, vous déposeriez quelques-unes de vos accusations et vous reconnaîtriez plus d'une antithèse entre l'homme et ses écrits. Certes, il est des œuvres où j'aime à être moi; mais vous les devinerez, car ce sont celles où le cœur a parlé. Ma destinée est de peindre le bonheur que sentent les autres, et de le désirer complet sans le rencontrer. Il n'y a que ceux qui souffrent qui puissent peindre la joie, parce que l'on exprime mieux ce que l'on conçoit que ce que l'on a éprouvé.

Voyez où m'entraîne cette confidence? Mais en pensant à tout ce qu'il y a de pays entre nous, je n'ose pas être bref. Et puis les événements sont si sombres autour de moi et de mes amis! La civilisation est menacée; les arts, les sciences, les progrès sont menacés. Moi-même, organe d'un parti vaincu, représentant bientôt de toutes les idées nobles et religieuses, je suis déjà l'objet de haines vives[1]. Plus on espère de ma voix et plus on la redoute. Et, dans ces circonstances, quand on a trente ans et que l'on n'a point usé la vie ni le cœur, avec quelle passion l'on saisit un mot d'amitié, une parole tendre!...

Peut-être ne recevrez-vous plus jamais rien de moi, et l'amitié que vous avez créée sera-t-elle comme une fleur qui périt inconnue au fond d'un bois, dans un éclat de foudre! Sachez du moins qu'elle est vive et sincère, et que vous êtes dans un cœur jeune et sans flétrissure, comme toute femme peut désirer d'y être, — respectée et adorée. N'avez-vous pas répandu quelque parfum sur mes heures? Ne vous dois-je pas un de ces encouragements qui nous font accepter nos durs travaux, une goutte d'eau dans le désert?

Si les événements me respectent, et malgré les excursions aux-

1. Balzac avait collaboré, en 1832, au *Rénovateur*, recueil légitimiste fondé par Berryer, le duc de Fitz-James et M. Laurentie, et venait de publier *le Refus* dans *le Saphir*, keepsake royaliste, orné du portrait de *Mademoiselle*.

quelles me condamne ma vie de poète et d'artiste, vous pourriez, madame, adresser vos lettres *rue Cassini, n° 1*, près l'Observatoire, à Paris, si toutefois je n'ai pas eu le malheur de vous déplaire par l'expression candide des sentiments que je vous ai voués.

Agréez, madame, mes hommages respectueux.

II

A MADAME HANSKA.

Paris, fin de janvier 1833.

Pardonnez-moi le retard qu'éprouve ma réponse. Je ne suis revenu qu'en décembre dernier à Paris et je n'ai trouvé votre lettre qu'à Paris. Mais là, j'ai été saisi bien vivement et par des travaux accablants et par de violents chagrins. Il faut taire et les chagrins et les travaux. Il n'y a que Dieu et moi qui saurons jamais l'épouvantable énergie dont il fallait qu'un cœur fût pourvu pour être plein de larmes réprimées et suffire à des travaux littéraires. Dépenser son âme en mélancolie et l'occuper encore de malheurs ou de bonheurs fictifs! Écrire des drames froids et garder un drame qui brûle le cœur et la cervelle! Mais il faut laisser cela. Je suis seul, je suis maintenant enfermé chez moi pour longtemps, pour toute une année peut-être. J'ai déjà subi ces incarcérations volontaires au nom de la science et de la pauvreté; aujourd'hui, ce sont des peines qui sont mes geôliers.

J'ai plus d'une fois reporté ma pensée vers vous. Mais il faut encore me taire; ce sont des folies. J'ai un regret, c'est de vous avoir vanté *Louis Lambert*, le plus triste de tous les avortons. Voici près de trois mois que j'ai employés à refaire ce livre, et il a paru ces jours-ci en un petit volume in-18, dont il y a un exemplaire particulier pour vous; il attendra vos ordres et sera remis, avec le *Chénier*, à la personne qui viendra les prendre pour vous, ou sera porté là où vous m'écrirez de les envoyer.

Cette œuvre est encore incomplète, quoiqu'elle porte cette fois

le titre pompeux de *Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, et, quand cette édition sera épuisée, il viendra encore un *Louis Lambert* moins incomplet encore.

Je vous dis naïvement ce que vous voulez savoir de moi. J'attends encore que vous me parliez de vous avec la même confiance. Vous aviez peur de la raillerie? Et de qui? D'un pauvre enfant, victime hier et encore victime demain de ses pudeurs de femme, de sa timidité, de ses croyances. Vous m'avez demandé compte de mes deux écritures[1] avec défiance; mais j'ai autant d'écritures qu'il y a de jours dans l'année, sans pour cela être versatile le moins du monde. Cette mobilité vient d'une imagination qui peut tout concevoir et rester vierge, comme la glace qui n'est souillée par aucune de ses réflexions. La glace est dans mon cerveau. Mais mon cœur, mon cœur n'a été connu encore que d'une seule femme au monde, l'*Et nunc et semper*[2] de la dédicace de *Louis Lambert*. Liens éternels et liens brisés! Ne m'accusez pas. Vous m'avez demandé comment on pouvait s'aimer, vivre et se perdre en s'aimant toujours. Il y a là un mystère de vie que vous ne connaissez pas encore et que je ne vous souhaite pas de connaître. Dans cette triste destinée, il n'y a que le sort que l'on puisse accuser; il y a deux malheureux, mais deux malheureux irréprochables. Il n'y a pas de faute à absoudre parce qu'il n'y a pas lieu à accusation. Je ne puis plus ajouter un mot.

Je suis bien curieux de savoir si *la Femme abandonnée*, *la Grenadière*, *la Lettre à Nodier* (où il y a des fautes typographiques énormes), si le *Voyage à Java*, si *les Marana* vous auront plu?...

Quelques jours après avoir reçu cette lettre, vous lirez *Une Fille d'Ève*, qui sera le type de *la Femme abandonnée* prise entre quinze et vingt ans.

En ce moment, j'achève un ouvrage tout à fait évangélique, et qui me semble l'*Imitation de Jésus-Christ* poétisée. Il y a une épi-

1. Balzac, ici, puis à la fin de sa lettre, fait allusion à une autre lettre qui manque. Mais celle-ci n'était pas de lui. Elle avait été écrite par son amie, madame Zulma Carraud, qui répondait souvent, au nom de l'écrivain, à ses mystérieuses correspondantes.

2. *Et nunc et semper dilectæ dicatum* (dédié à la femme maintenant et toujours aimée).

graphe qui dira dans quelle disposition j'étais en écrivant ce livre : *Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence.* Il faut avoir souffert pour comprendre cette ligne dans toute son étendue, et il faut avoir souffert autant que moi pour l'enfanter en un jour de deuil.

Je me suis jeté dans le travail, comme Empédocle dans son volcan, pour y rester. *La Bataille* viendra après *le Médecin de campagne*, ce livre dont je vous parle, et n'y a-t-il pas de quoi frémir si je vous dis que *la Bataille* est un livre impossible? Là, j'entreprends de vous initier à toutes les horreurs, à toutes les beautés d'un champ de bataille; ma bataille, c'est Essling, Essling avec toutes ses conséquences. Il faut que dans son fauteuil, un homme froid voie la campagne, les accidents de terrain, les masses d'hommes, les événements stratégiques, le Danube, les ponts, admire les détails et l'ensemble de cette lutte, entende l'artillerie, s'intéresse à ces mouvements d'échiquier, voie tout, sente dans chaque articulation de ce grand corps, Napoléon, que je ne montrerai pas ou que je laisserai voir, le soir, traversant dans une barque le Danube! Pas une tête de femme; des canons, des chevaux, deux armées, des uniformes. A la première page le canon gronde, il se tait à la dernière. Vous lirez à travers la fumée, et, le livre fermé, vous devez avoir tout vu intuitivement et vous rappeler la bataille comme si vous y aviez assisté.

Voici trois mois que je me mesure avec cette œuvre, cette ode en deux volumes, et que de toutes parts on me crie impossible!

Je travaille dix-huit heures par jour. Je me suis aperçu des défauts de style qui déparent *la Peau de chagrin;* je la corrige pour la rendre irréprochable; mais après deux mois de travail, *la Peau* réimprimée, je découvre encore une centaine de fautes. — Ce sont des chagrins de poète.

Il est arrivé la même chose pour *les Chouans*. Je les ai réécrits en entier, et la deuxième édition, qui va paraître, a encore bien des taches.

De tous côtés, l'on me crie que je ne sais pas écrire, et cela est cruel quand je me le suis déjà dit et que je consacre le jour à mes nouveaux travaux et la nuit à perfectionner les anciens. Comme l'ours, je lèche en ce moment les *Scènes de la Vie privée* et la *Physiologie du mariage;* puis je retravaillerai les *Contes philosophiques*.

Puisque toutes mes passions, toutes mes croyances sont trompées, puisque mes rêves se dissipent, il faut bien *me créer* des passions, et j'ai pris celle de l'art. Je vis dans mes études. Je veux faire mieux. Je pèse mes phrases et mes mots comme un avare pèse ses pièces d'or. Que d'amour je perds ainsi! Que de bonheur jeté aux vents! Ma jeunesse si laborieuse, mes longues études, n'auront pas la seule récompense que je voulusse. Depuis que j'ai respiré et sachant ce qu'était un souffle pur échappé de lèvres pures, j'ai souhaité l'amour d'une jeune et jolie femme, et tout m'a fui! Dans quelques années la jeunesse sera un souvenir! Je suis éligible depuis la nouvelle loi qui nous reconnaît hommes à trente ans, et, certes, dans quelques années, le souvenir de la jeunesse ne m'apportera guère de joies. Alors, comment espérer à quarante ans ce qui m'aura manqué à vingt? Celle qui a peur de moi, aujourd'hui jeune, sera-t-elle plus apprivoisée alors? Mais vous ne concevez guère ces plaintes, vous jeune, vous solitaire, campagnarde loin de notre monde parisien qui excite si violemment les passions, et où tout est si grand et si petit. Il faut encore que je garde ces lamentations au fond de mon cœur...

Vous m'avez demandé amitié pour *un* petit; j'ai bien pensé à vous avant-hier en acquittant une promesse semblable, en me dévouant à un jeune homme dont j'espère embarquer la vie dans une belle et noble vie. Vous avez raison, il y a un moment, dans la vie des jeunes gens, où un cœur ami est bien précieux. Il y a dans le parc de Versailles un *Achille entre le Vice et la Vertu* qui me paraît un bien grand chef-d'œuvre et j'ai toujours pensé, en le voyant, à ce moment critique de la vie humaine. Oui, un jeune homme a besoin d'une voix courageuse qui l'entraîne à la vie d'homme, tout en lui laissant ramasser les fleurs de passion sur le bord de la route.

Vous ne vous moquerez pas de moi, vous qui m'avez écrit une si noble page et des lignes si mélancoliques auxquelles j'ai cru. Vous êtes une des figures idéales auxquelles j'ai laissé le droit de venir parfois se poser nuageusement devant mes fleurs, et qui me sourient entre deux camélias, agitent mes bruyères roses, et auxquelles je parle.

Vous aviez peur des dissipations de l'hiver pour moi; hélas! tout

ce que je sais des impressions que je puis produire, me vient de quelques lettres échappées à de bonnes âmes qui me réchauffent. Je ne sors pas d'un long cabinet garni de livres; je suis seul et ne veux écouter personne. J'ai tant de mal à déraciner de mon cœur mes espérances! Il faut les ôter comme le chanvre, une à une, brin à brin. Renoncer à la femme, à ma seule religion terrestre!

Vous voulez savoir si j'ai rencontré Fœdora, si elle est vraie? Une femme de la froide Russie, la princesse Bagration, passe à Paris pour être le modèle. J'en suis à la soixante-douzième femme qui a eu l'impertinence de s'y reconnaître. Elles sont toutes d'un âge mûr. Madame Récamier elle-même a voulu se *fœdoriser*. Rien de tout cela n'est vrai. J'ai fait Fœdora de deux femmes que j'ai connues sans être entré dans leur intimité. L'observation m'a suffi, outre quelques confidences.

Il y a aussi de bonnes âmes qui veulent que j'aie courtisé la plus belle des courtisanes de Paris et que je me sois caché dans ses rideaux. Ce sont des calomnies.

J'ai rencontré une Fœdora, mais celle-là, je ne la peindrai pas; et alors, il y avait longtemps que *la Peau de chagrin* avait paru.

Il faut vous dire adieu, et quel adieu! Cette lettre sera un mois peut-être en route, vous la tiendrez en vos mains et je ne vous verrai peut-être jamais, vous que je caresse comme une illusion, qui êtes dans tous mes rêves comme une espérance et qui avez, si gracieusement, donné un corps à mes rêveries. Vous ne savez pas ce que c'est que de peupler la solitude d'un poète d'une figure douce, dont les formes sont attrayantes par le vague même que leur prête l'indéfini. Un cœur ardent et seul se prend si vivement à une chimère quand elle est réelle! Que de fois j'ai fait le chemin qui nous sépare; que de délicieux romans et que de frais de poste dépensés au coin du feu!

Adieu, donc; je vous ai donné une nuit, une nuit qui appartenait à ma femme légitime, à la *Revue de Paris*[1], épouse acariâtre.

1. Fondée en 1829 par le docteur Véron, *la Revue de Paris* vécut sous différents directeurs, tels qu'Amédée Pichot, Philarète Chasles, François Buloz, jusqu'en 1845, où elle se fondit avec *l'Artiste*. — François Buloz dirigeait en même temps *la Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*, la première étant plus savante, et la seconde plutôt consacrée aux lettres et aux arts. C'est dans *la Revue de Paris*

Aussi la *Théorie de la Démarche*, que je lui devais, sera remise au mois de mars, et personne ne saura pourquoi ; vous et moi saurons le secret. L'article était là, — toute une science à professer ; — c'était ardu, j'en étais effrayé. Votre lettre passait d'un doigt dans mon *souvenir*, et, tout à coup, je me mets les pieds dans la braise, je m'oublie dans mon fauteuil, et je suppute mes remords, toutes les nuits où je me suis endormi me disant : « Voici encore un jour passé sans répondre ». (Comme un petit tort en amitié donne des aiguillons à l'amitié !) — Alors, adieu *la Démarche;* je galope vers la Pologne et je relis toutes vos lettres, — je n'en ai que trois, — et je vous réponds. Je vous défie de lire dans deux mois *la Théorie de la Démarche,* sans sourire à chaque phrase, parce que, sous ces phrases insensibles et folles, peut-être, il y aura mille pensées pour vous.

Adieu, donc; j'ai si peu de temps que vous m'absoudrez. Il n'y a pas trois personnes à qui je réponds. Ceci est un peu de fatuité française et, cependant, c'est tout ce qu'il y a de plus délicat en fait de modestie. Il y a mieux ; je voulais vous dire que vous êtes presque seule dans mon cœur, les grands-parents exceptés.

Adieu ; si mon rosier ne s'était défleuri, je vous eusse envoyé un de ses pétales. Si vous étiez moins fée, moins capricieuse, moins mystérieuse, je vous dirais : « écrivez-moi souvent ».

P.-S. — Le cachet noir était un accident. Je n'étais pas chez moi, et l'ami, chez lequel j'étais à Angoulême [1], était en deuil.

qu'il publia dès le début le *Lys dans la Vallée* et *Séraphita;* il s'ensuivit un procès fameux, gagné par Balzac. — Alexandre Dumas père, Eugène Sue, Léon Gozlan, Jules Janin, avaient aussi donné des romans à cette première *Revue de Paris*. Elle avait pour collaborateurs Lamartine, Musset, Vigny, Sainte-Beuve, Casimir Delavigne, Benjamin Constant, Scribe, Saint-Marc Girardin, Cuvillier-Fleury, etc.

Une autre *Revue de Paris* vécut de 1851 à 1858, sous la direction de Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Maxime Du Camp : elle publia *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert, et *les Paysans*, de Balzac. Son libéralisme politique la fit supprimer par le gouvernement au lendemain de l'attentat d'Orsini.

1. M. Carraud. — C'est à la lettre écrite par madame Carraud que Balzac fait allusion ici.

III

A MADAME HANSKA.

Paris, 24 février 1833.

Il y a certes quelque bon génie entre nous; je n'ose dire autre chose, car comment expliquer que vous ayez fait voyager vers moi l'*Imitation de Jésus-Christ* lorsque je travaillais nuit et jour à un livre dans lequel je tâche de dramatiser l'esprit de ce livre en l'appropriant aux désirs de civilisation de notre époque; comment se fait-il que vous ayez eu la pensée de me l'envoyer quand j'avais celle d'en mettre la poésie méditative en action, qu'à travers les espaces le saint volume, accompagné d'un doux cortège de pensées, vînt à moi qui me lançais dans les champs délicieux d'une idée religieuse, qu'il me soit apporté au moment où lassé, fatigué, je désespère de pouvoir accomplir cette œuvre magnifique de charité, belle dans ses résultats, si mes efforts n'ont pas été vains? Oh! laissez-moi le droit de vous envoyer, dans un mois ou deux, mon *Médecin de campagne* avec le *Chénier* et avec le *Louis Lambert* nouveau sur lequel j'écrirai de nouvelles corrections! Mon livre ne paraîtra que dans les premiers jours de mars; je ne veux pas vous envoyer cette ignoble édition; quelques semaines après son apparition, j'en ferai faire une autre et je pourrai vous offrir quelque chose de digne de vous. La même voie m'est offerte. Poésie, religion, intelligence, ces trois grands principes seront réunis dans ces trois livres et leur pèlerinage vers vous sera complet; toutes mes pensées s'y joindront, et, si vous y puisez, il y aura pour vous, chez moi, quelque chose d'inépuisable.

Maintenant je sais que ce livre vous plaira. Vous m'envoyez le Christ sur la croix, et moi, je l'ai fait faire portant sa croix. Là est l'idée du livre : résignation et amour; foi en l'avenir et répandre le parfum des bienfaits autour de soi. Quelle joie a un homme de pouvoir faire enfin une œuvre où il puisse être lui, où il puisse

épancher son âme sans crainte de la moquerie, parce qu'en servant les passions de la foule il a conquis le droit, chèrement payé, d'en être écouté, en un jour de grave pensée !

Avez-vous lu *les Marana?* Dites-moi si Juana vous plaît.

Vous avez bien éveillé des curiosités diverses en moi ; vous êtes coupable d'une délicieuse coquetterie qu'il est impossible de blâmer. Mais vous ne savez pas tout ce qu'il y a de dangereux pour une imagination vive et un cœur méconnu, un cœur plein de tendresse repoussé, à entrevoir nuageusement une femme jeune, belle ; malgré les dangers je me laisse complaisamment aller à toutes les espérances du cœur. Mon chagrin est de ne pouvoir vous parler de vous que comme d'une espérance, d'un rêve du ciel, de tout ce qui est beau ! Je ne puis donc vous parler que de moi ; mais aussi je m'abandonne avec vous à toutes mes pensées secrètes, à mes désespoirs, à mes espérances. Vous êtes une seconde conscience, moins grondeuse peut-être et plus gracieuse que celle qui se lève si impérieusement dans les moments mauvais.

Eh bien ! parlons de moi donc, de moi puisqu'il le faut. J'ai eu l'un de ces chagrins immenses que les artistes seuls connaissent. Après trois mois de travaux, je refais *Louis Lambert*. Hier, un ami, l'un de ces amis qui ne trompent pas, qui vous disent la vérité, est venu, le scalpel à la main, et nous avons étudié mon œuvre. Lui est un homme logique, d'un goût sévère, incapable de faire quoi que ce soit, mais le plus profond grammairien, le professeur le plus sévère, et il m'a démontré mille fautes. Le soir, seul, j'ai pleuré de désespoir et de cette espèce de rage qui prend au cœur quand on reconnaît ses fautes après avoir tant travaillé. Enfin, je vais me remettre à l'œuvre et dans un mois ou deux je ferai reparaître un *Louis Lambert* corrigé. Attendez-le. Laissez-moi vous envoyer quand elle sera faite une nouvelle et belle édition des quatre volumes de *Contes philosophiques*. Je la prépare. *La Peau de chagrin*, déjà corrigée, va l'être de nouveau. Si tout cela n'est pas parfait, du moins ce sera moins laid.

Toujours des travaux ! Ma vie se passe dans une cellule de moine, une jolie cellule néanmoins ; mais je sors rarement ; j'ai beaucoup d'ennuis personnels, comme tous les hommes qui vivent de l'autel au lieu de pouvoir l'adorer. Que de choses je fais

auxquelles je renoncerais ! Mais le temps de ma délivrance n'est pas éloigné ; alors je pourrai achever lentement mon œuvre.

Comme je suis impatient de finir *le Médecin de campagne* pour savoir ce que vous en penserez ! Car vous le lirez sans doute avant de recevoir votre exemplaire. C'est l'histoire d'un homme fidèle à un amour méconnu, à une femme qui ne l'aime pas, qui l'a brisé par une coquetterie; mais cette histoire n'est qu'un épisode. Au lieu de se tuer, cet homme laisse sa vie comme un vêtement, prend une autre existence, et, au lieu de se faire chartreux, il se fait la sœur de charité d'un pauvre canton qu'il civilise. En ce moment, je suis dans le paroxysme de la composition, je ne vous en dirais que du bien. Quand cela sera fait, vous aurez les désespoirs de l'homme qui ne voit plus que les fautes.

Si vous saviez avec quelles forces une âme solitaire et dont personne ne veut s'élance vers une affection vraie ! Je vous aime, inconnue, et cette bizarre chose n'est que l'effet naturel d'une vie toujours vide et malheureuse, que je n'ai remplie que par des idées, et dont j'ai diminué les infortunes par des plaisirs chimériques. Si cette aventure devait arriver à quelqu'un, c'était à moi. Je suis comme un prisonnier qui, du fond de son cachot, entend au loin une délicieuse voix de femme. Il porte toute son âme dans les fragiles et puissantes perceptions de cette voix, et après ses longues heures de rêverie, d'espérances, après les voyages de son imagination, la femme belle, jeune, le tuerait, tant le bonheur serait complet. Vous traiterez cela de folies; cela est la vérité, et bien au-dessous de la vérité, parce que le cœur, l'imagination, le romanesque des passions dont mes ouvrages donnent l'idée, sont bien loin du cœur, de l'imagination et du romanesque de l'homme. Et je puis dire cela sans fatuité, parce que toutes ces qualités sont pour moi des malheurs. Après tout, personne ne s'attache avec plus d'amour à la poésie de ce sentiment à la fois chimérique et vrai. C'est une sorte de religion, plus haute que la terre, moins élevée que le ciel. J'aime à tourner souvent, le jour, mes regards vers des cieux inconnus, dans un pays inconnu, pour y puiser une force nouvelle en pensant que là il y a des récompenses certaines pour moi, quand je fais bien.

Sachez donc bien qu'il y a ici, entre un couvent de Carmélites

et la Place où maintenant se font nos exécutions, un pauvre être dont vous faites la joie, joie innocente selon les lois sociales, et bien criminelle s'il faut la mesurer au poids de l'affection. J'en prends trop, je vous assure, et vous ne ratifieriez pas mes rêveuses conquêtes, s'il m'était possible de vous dire mes rêves, des rêves que je sais impossibles et qui me plaisent tant! Aller, sans que personne au monde sache qui je suis, aller dans votre pays, passer devant vous, inconnu, vous avoir vue, et revenir, vous écrire ici : « Vous êtes ainsi! » Que de fois j'ai joui de cette délicieuse fantaisie, moi attaché par mille liens de Lilliput sur ce Paris, moi dont l'indépendance s'ajourne encore, moi qui ne puis voyager que par la pensée! Elle est à vous, cette pensée; mais, par grâce, au nom de cette affection que je ne veux plus qualifier, parce qu'elle me rend trop heureux, maintenant dites-moi bien que vous n'écrivez en France qu'à moi. Ce n'est ni défiance ni jalousie; quoi que ces deux sentiments accusent de tendresse, moi je trouve que les soupçons qu'ils impliquent sont toujours déshonorants. Non, c'est mû par le sentiment de perfection céleste qui doit être en vous et que je pressens. Je le sais, je voudrais en être sûr!

Mais adieu; les impitoyables libraires, journaux, etc., sont là; le temps me manque pour tout ce que j'entreprends; il n'y a qu'une seule chose pour laquelle j'en trouverai toujours. Voulez-vous être bonne, charitable, gracieuse, excellente? Vous devez bien, si ce n'est vous, connaître une personne qui sache faire un croquis à la *sépia;* envoyez-moi la copie fidèle de la chambre où vous écrivez, où vous pensez, où vous êtes *vous*, car, vous le savez, il y a des moments où nous sommes plus nous, où il n'y a plus de masque. Je suis bien hardi, bien indiscret, mais ce désir vous dira bien des choses, et, après tout, il est très innocent, je vous jure.

Au mois de mai, deux jeunes Français allant en Russie pourront mettre chez la personne que vous indiquerez, dans la ville que vous indiquerez, le paquet contenant *André Chénier*, mon pauvre *Louis Lambert* et l'exemplaire du *Médecin de campagne*. Écrivez-moi promptement à ce sujet. Ce sont deux jeunes gens qui ne s'enquerront de rien et qui n'y verront qu'une affaire de commerce. Les choses d'art ne doivent point être exposées aux bruta-

lités des douanes, et vous permettrez à un pauvre artiste de vous envoyer quelques témoignages d'art. Ils ne seront précieux que par l'espèce de perfection que des artistes qui s'aiment, mettent à faire quelque chose pour un frère. D'ailleurs, laissez à Paris le droit d'être fier du culte des arts. Enfin, vous pourrez en jouir, parce qu'il sera très supposable que, par une fantaisie *bibliophilique*, un marchand l'ait obtenue. Il n'y a que vous qui saurez, et moi, dans le monde, que ce livre, cet exemplaire sera seul de son espèce. Le chiffre que j'avais fait graver a été perdu. Il ne m'arrive que frotté par le contact des lettres. Vous seriez bien généreuse de m'en laisser l'empreinte dans l'intérieur de votre réponse.

Tout cela fait que je m'occupe de vous, et vous ne vous refuserez pas à augmenter mes plaisirs ; ils sont si rares !

IV

A MADAME HANSKA [1].

Paris, fin mars 1833.

. . . .

Je vous ai dit quelque chose de ma vie ; je ne vous ai pas tout dit, mais vous en aurez assez aperçu pour comprendre que je n'ai eu ni le temps de faire le mal, ni le loisir de me laisser aller au bonheur. Doué d'une excessive délicatesse, ayant vécu beaucoup dans la solitude, le malheur constant de ma vie a été le principe de ce qu'on nomme si improprement *talent*. J'ai été pourvu d'une grande puissance d'observation, parce que j'ai été jeté à travers toutes sortes de professions, involontairement. Puis, quand j'allais dans les hautes régions de la société, je souffrais par tous les points de l'âme où la souffrance arrive et il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer, parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance. La mémoire n'enregistre bien que ce qui

1. Cette lettre et la suivante ont été envoyées incomplètes avec celle du 29 juillet-8 août. On lira dans celle-ci l'explication de leurs lacunes.

est douleur. A ce titre elle vous rappelle une grande joie, car un plaisir touche de bien près à la douleur. Ainsi, la société dans toutes ses phases, du haut en bas; ainsi les législations, les religions, les histoires, le temps présent, tout a été analysé, observé par moi. Mon unique passion, toujours trompée, du moins dans tout le développement que je lui donnais, m'a fait observer les femmes, me les a fait étudier, connaître et chérir, sans autre récompense que celle d'être compris à distance par de grands et de nobles cœurs. J'ai écrit mes désirs, mes rêves. Mais, plus je vais, plus je me révolte contre le sort. A trente-quatre ans, après avoir constamment travaillé quatorze et quinze heures par jour, j'ai déjà quelques cheveux blancs, et blanchir déjà sans avoir été aimé par une jeune et jolie femme, cela est triste. Mon imagination, toute virile, n'étant jamais ni prostituée, ni lassée, est une ennemie pour moi; elle est toujours d'accord avec un cœur jeune, pur, violent de désirs réprimés, en sorte que le moindre sentiment jeté dans ma solitude y fait des ravages. Je vous aime déjà trop sans vous avoir vue. Il y a certaines phrases de vos lettres qui m'ont fait battre le cœur; et si vous saviez avec quelle ardeur je m'élance vers ce que j'ai si longtemps désiré! De quel dévouement je me sens capable! Quel bonheur ce serait pour moi de subordonner ma vie à un seul jour! De rester sans voir âme qui vive pendant un an, pour une seule heure! Tout ce que la femme rêve de plus délicat et de plus romanesque trouve en mon cœur non pas un écho, mais une simultanéité incroyable de pensée. Pardonnez-moi l'orgueil de la misère et la naïveté de la souffrance.

Vous m'avez demandé le nom de baptême de la *dilecta*. Malgré l'entière et aveugle foi, malgré mon sentiment pour vous, je ne saurais le dire; je ne l'ai jamais dit. Auriez-vous foi en moi si je le disais? Non.

Vous me demandez de vous envoyer un plan des lieux où je suis. Écoutez : dans une des prochaines livraisons de l'*Album* de Régnier [1], que je vais voir à ce sujet, je ferai mettre ma maison, pour vous, oh! uniquement pour vous! C'est un sacrifice; il me répugne d'être

1. Régnier (J.-A.), paysagiste, a publié un peu plus tard (1836-1840) une suite de cent vues lithographiées par Champin : *Habitations des personnages les plus célèbres de France depuis 1790 jusqu'à nos jours.*

mis en évidence. Que ceux qui m'accusent d'avoir de l'amour-propre me connaissent peu ! Je n'ai jamais voulu voir un journaliste, car je rougirais de solliciter un article. Voici huit mois que je résiste aux prières de Schnetz et de Scheffer, l'auteur du *Faust*, qui veulent absolument faire mon portrait.

Avant-hier, j'ai dit en riant à Gérard, qui m'en parlait encore, que je n'étais pas un assez beau poisson pour être mis à l'huile ! Vous trouverez ci-joint un petit croquis fait par un artiste : une vue de mon cabinet. Mais je suis un peu contrarié de vous envoyer cela, parce que je n'ose croire à tout ce que votre demande me donne de joie et de bonheur. Vivre dans un cœur est une si belle vie ! Pouvoir vous nommer secrètement en moi-même, aux heures mauvaises, quand je souffrirais, quand je serais trahi, méconnu, calomnié ! Pouvoir me retirer près de vous !... C'est une espérance qui va trop loin pour moi ; c'est l'adoration de Dieu par le religieux, l'*Ave Maria* mis sur la cellule du chartreux, inscription qui m'a fait rester à la Grande-Chartreuse, sous un arceau, pendant dix minutes. Oh ! aimez-moi ! Tout ce que vous voudrez de noble, de vrai, de pur, sera dans un cœur qui a reçu bien des coups, mais qui n'est point flétri !

Ce monsieur a été bien injuste. Je ne bois que du café. Je n'ai jamais connu l'ivresse que par un cigare que Eugène Sue m'a fait fumer malgré moi, et c'est ce qui m'a donné les moyens de peindre *l'ivresse aux Italiens* que vous me reprochez dans *le Voyage à Java*. Eugène Sue est un bon et aimable jeune homme, fanfaron de vices, désespéré de s'appeler Sue, faisant du luxe pour se faire grand seigneur, mais, à cela près, quoique un peu usé, valant mieux que ses ouvrages. Je n'ose vous parler de Nodier pour ne pas détruire vos illusions. Ses caprices d'artiste entachent cette pureté d'honneur qui est la pudeur de l'homme. Mais quand on le connaît, on lui pardonne son désordre, ses vices, son manque de conscience pour son ménage. C'est un véritable enfant à la manière de La Fontaine. Je reviens de chez madame de Girardin (Delphine Gay) ; elle a la petite vérole. Cette beauté célèbre est en ce moment en question. Cela m'a fait de la peine pour Émile, son mari, et pour elle. Elle avait été vaccinée ; la science actuelle prétend qu'il faut se faire vacciner tous les vingt ans.

Je suis revenu vous écrire sous l'empire d'une violente contrariété.

Par une basse envie le directeur de la *Revue de Paris* retarde de huit jours mon troisième article sur l'*Histoire des Treize*. Quinze jours d'intervalle tueront l'intérêt, et cependant j'avais travaillé nuit et jour pour ne causer aucun retard. Par cette dernière affaire, qui est la goutte d'eau sur le vase plein, je vais probablement cesser toute collaboration à *la Revue de Paris*. J'ai reçu tant de dégoûts par l'inimitié fourbe qui couve là pour moi que je me retirerai; mais si je me retire, ce sera pour toujours. A un certain degré, ma volonté se coule en bronze, et rien ne me fait plus revenir. En lisant cette histoire dans le volume de mars, vous ne vous douterez jamais des tracasseries basses et ignobles que l'on m'a suscitées dans le *for intérieur* du journal. Ils me marchandent comme un objet de fantaisie; tantôt ils me font des malices de nègre; tantôt des injures me sont anonymement mises dans l'*Album* de la *Revue;* tantôt, ils se mettent à mes pieds, lâchement. Lors des *Marana*, l'on a mis un avis qui me faisait passer pour fou.

Mais à quoi bon vous dire ces misères? Le plaisant est qu'ils me font passer pour inexact, pour promettant et ne tenant pas. Le bien même me porte malheur. Il y a deux ans, Sue se brouille avec une mauvaise courtisane, célèbre par sa beauté. (Elle est l'original de la *Judith* de Vernet.) Je descends jusqu'à les raccommoder, on me donne cette femme. M. de Fitz-James, le duc de Duras, l'ancienne cour allaient chez elle pour causer, comme sur un terrain neutre, comme on va dans l'allée des Tuileries pour se rencontrer; et l'on voulait plus de tenue de moi que de ces messieurs! Enfin, par un fatal hasard, je ne puis faire un pas qu'on ne l'interprète en mal. Quelle punition que la célébrité! Mais aussi publier ses pensées, n'est-ce pas les prostituer? Et si j'avais été riche et heureux, j'eusse tout réservé pour ma maîtresse.

Il y a deux ans, chez deux ou trois amis, le soir, après minuit, je contais des histoires. J'y ai renoncé; j'allais passer pour un *amuseur* et je n'eusse plus eu de considération. A tout pas il y a un piège. Aussi, maintenant, je suis rentré dans le silence et la solitude. Il m'a fallu la grande déception dont tout Paris s'occupe pour me jeter dans cette extrémité. Il y a encore du Metternich dans cette aventure; mais cette fois c'est le fils, mort à Florence. Je vous ai déjà parlé de cette cruelle aventure, et je n'ai pas le droit de vous la dire. Quoique

séparé de cette personne par délicatesse, tout n'est pas dit. Je souffre par elle, mais je ne la juge pas. Seulement, je crois que si vous aimiez quelqu'un, si vous l'aviez tous les jours attiré à vous dans le ciel, et que vous fussiez libre, vous ne le laisseriez pas seul au fond d'un abîme de froideur, après l'avoir échauffé du feu de votre âme. Mais oubliez cela ; je vous ai parlé là comme à ma conscience. Ne trahissez pas une âme qui se réfugie en la vôtre.

Vous avez bien du courage ! vous avez l'âme bien grande, bien élevée ; mais ne tremblez donc devant personne, sinon vous serez malheureuse. Il se rencontrera dans votre vie des circonstances où vous serez désespérée de n'avoir pas su conquérir toute la puissance que vous deviez, que vous pouviez avoir. Ce que je vous dis là est le fruit de l'expérience d'une femme bien âgée et bien purement religieuse. Mais, surtout, pas d'imprudences inutiles. Mon Dieu ! ne prononcez plus mon nom : laissez-moi déchirer ; tout m'est indifférent sous ce rapport, pourvu que je vive en deux ou trois cœurs que je prise plus que le monde entier. J'aime mieux une de vos lettres que la gloire de lord Byron donnée par des approbations universelles. Ma vocation sur cette terre est d'aimer, même sans espérance, pourvu que je sois aimé un peu cependant.

Jules Sandeau est un jeune homme, George Sand est une femme. Je m'étais intéressé à l'un et à l'autre, parce que je trouvais sublime à une femme de tout quitter pour suivre un pauvre jeune homme qu'elle aimait. Cette femme, qui se nomme madame Dudevant, se trouve avoir un grand talent. Il fallait sauver Sandeau de la conscription ; ils font un livre à eux deux ; le livre est bien. J'aimais ces deux amants, logés en haut d'une maison du quai Saint-Michel, fiers et heureux. *Madame Dudevant avait avec elle ses enfants.* Notez ce point. La gloire arrive et jette le malheur sur le seuil du colombier. Madame Dudevant prétend qu'elle doit le quitter à cause de ses enfants. Ils se séparent, et cette séparation est, je crois, fondée snr une nouvelle affection que George Sand, ou madame Dudevant, a prise pour le plus méchant de nos contemporains, H. de L... l'un de mes ci-devant amis, un des hommes les plus séduisants, mais bien odieusement mauvais. Quand je n'en aurais pour preuve que l'éloignement de madame Dudevant pour moi, qui la recevais fraternellement avec Jules Sandeau, ce serait assez. Mais elle décoche

des épigrammes à son ancien hôte, et hier j'ai rencontré Sandeau au désespoir. Voilà ce que c'est que l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana*, ce que vous m'avez demandé.

Il n'y a personne que je ne connaisse à Paris, comme artiste ou littérateur, et, depuis dix ans j'ai su bien des choses et des choses si tristes à savoir, que le dégoût de ce monde m'a pris au cœur. (Ces gens-là m'ont fait comprendre Rousseau.) Ils ne me pardonnent pas de les connaître ; ils ne me pardonnent ni mon éloignement, ni ma franchise. Mais il y a des gens impartiaux qui commencent à dire le vrai. Je me nomme *Honoré ;* je veux être fidèle à mon nom.

Quelles boues que tout cela et, comme vous me l'écriviez, que l'homme est une perverse bête! Je ne me plains pas, car le ciel m'a donné trois cœurs : *la dilecta* [1], la dame d'Angoulême [2], un ami [3] qui fait en ce moment le croquis de mon cabinet pour vous sans savoir ce que je veux faire de ce croquis, et ces trois cœurs, outre ma sœur et vous, vous qui pouvez tant maintenant sur ma vie, mon âme, mon cœur et mon esprit, vous qui pouvez sauver l'avenir quand déjà le passé est acquis à la souffrance, voilà mes seules richesses. Vous aurez le droit de dire que Balzac est diffus, non d'après Voltaire, mais en connaissance de cause.

Au moment où j'écris vous devez avoir lu *les Marana*, accordé peut-être une larme à Juana. Il y a dans le dernier chapitre des phrases où nous avons dû nous bien entendre : *mélancolies incomprises même de ceux qui les font naître*, etc., etc.

Ne trouvez-vous pas que je vous parle un peu trop en bien de moi et en mal des autres ! Ne nous croyez pas cependant trop gangrenés. Si H..., marié par amour, ayant de jolis enfants, est aux bras d'une courtisane infâme, il y a dans Paris M. Monteil, l'auteur d'un bel ouvrage [4], vivant de pain et de lait, refusant une pension qu'il ne croit pas devoir lui être donnée ; un homme sublime ! Il y a de beaux et de nobles caractères, rares, mais il y en a. Scribe est un homme

1. Madame de B...

2. Madame Zulma Carraud.

3. M. Auguste Borget, qui habitait alors avec Balzac, rue Cassini.

4. *Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*, par Alexis Monteil.

d'honneur et de courage. Enfin, il faudrait vous faire toute une histoire littéraire, et elle ne serait pas trop belle.

Je vous en supplie, racontez-moi donc bien, avec ce style si *chat*, si gentil, comment se passe votre vie ; heure par heure, faites-moi bien assister à tout. Décrivez-moi les lieux que vous habitez et jusqu'à la couleur des meubles. Vous devriez faire un journal, me l'envoyer régulièrement et, malgré mes occupations, je vous écrirais bien un mot tous les jours. Cela est si doux de se confier à une bonne et belle âme, comme à Dieu !

Pour faire cesser quelques-unes de vos illusions, je ferai faire un croquis du *Médecin de campagne* dans une des aquarelles, et vous saurez que ce sera le trait, peut-être un peu *chargé*, de l'auteur. Ce sera un secret entre vous et moi.

J'ai bien pensé à vous faire parvenir cet exemplaire quand il sera fini. Je crois avoir trouvé le moyen le plus naturel; je vous le dirai si vous n'en inventez pas un meilleur.

Exaucez mes demandes relatives aux détails de votre vie; faites que quand ma pensée se tourne vers vous, elle vous rencontre, qu'elle voie ce métier à tapisserie, la fleur commencée ; qu'elle vous suive dans toutes vos heures. Si vous saviez comme souvent la pensée fatiguée veut un repos en quelque sorte actif ! combien est bienfaisante pour moi cette douce rêverie qui commence par « en ce moment, elle est là, elle regarde telle chose ! » Et moi qui accorde à la pensée le don de franchir les espaces avec assez de force pour les abolir ! Ce sont mes seuls plaisirs au milieu de ces travaux continus.

Je n'ai pas assez de place pour vous expliquer ici ce que j'ai entrepris d'achever cette année. Au mois de janvier prochain vous jugerez si j'ai dû beaucoup sortir de chez moi. Et cependant je voudrais trouver le temps de voyager deux mois pour me reposer. Vous m'avez demandé des renseignements sur Saché. Saché est un débris de château sur l'Indre, dans une des plus délicieuses vallées de Touraine. Le propriétaire, homme de cinquante-cinq ans, m'a fait jadis sauter sur ses genoux. Il a une femme intolérante et dévote, bossue, peu spirituelle. Je vais là pour lui, puis, j'y suis libre. On m'accepte dans le pays comme un enfant; je n'y ai aucune valeur et je suis heureux d'être là, comme un moine dans un monastère. Je vais toujours méditer là quelques ouvrages sérieux. Le ciel y est si pur, les chênes

si beaux, le calme si vaste! A une lieue est le beau château d'Azay, bâti par Samblançay, une des plus belles choses architecturales que nous ayons. Plus loin, Ussé, si fameux par le roman du *Petit Jehan de Saintré*. Saché est à six lieues de Tours. Mais pas une femme, pas une causerie possible. C'est votre Ukraine, moins votre musique et votre littérature. Mais plus une âme pleine d'amour est resserrée physiquement et mieux elle jaillit vers les cieux. C'est là un des secrets de la cellule et de la solitude!

Soyez généreuse; parlez-moi beaucoup de vous, comme je vous parle beaucoup de moi. C'est une manière d'échanger sa vie. Mais qu'il n'y ait pas de déceptions! J'ai tremblé en vous écrivant, je me disais : « Sera-ce encore une amertume nouvelle? M'entr'ouvrira-t-on encore les cieux pour m'en chasser? »

Allons, adieu, vous une de mes consolations secrètes, vous vers qui vole mon âme et ma pensée. Savez-vous que vous vous adressez à un esprit tout féminin et que ce que vous me défendez me tente prodigieusement! Vous m'interdisez de vous voir! Quelle douce folie à faire cependant! C'est un crime que je voudrais me faire pardonner par le don de ma vie; je voudrais la passer à mériter ma grâce! Mais, ne craignez rien; la nécessité m'a coupé les ailes. Je suis attaché à ma glèbe, comme un de vos serfs à sa terre. Aussi, ai-je déjà commis le crime cent fois par la pensée! Vous me devez des dédommagements.

Adieu; je vous ai confié les secrets de ma vie; c'est vous dire que vous avez mon âme!

V

A MADAME HANSKA.

Paris, 29 mai-1er juin 1833.

J'ai reçu aujourd'hui 29 mai votre dernière lettre-journal et j'ai fait mes dispositions pour vous répondre comme vous le désirez. Et d'abord, j'ai fini par découvrir un papier assez fin pour vous

envoyer un journal sans que le poids excite la méfiance de tous les gouvernements à travers lesquels nous passons. Puis je me résigne, par attachement à vos ordres souverains, à prendre cette petite écriture fatigante, destinée à vous spécialement. Vous ai-je bien compris, ma chère étoile? car il y a entre nous des distances effrayantes, et vous brillez, pure et vive, sur ma vie, comme l'étoile fantastique attribuée à chacun par les astrologues du moyen âge.

Où allez-vous? Vous ne m'en dites rien. Avoir toutes les exigences d'un sentiment si grand, si vaste et n'en pas avoir toute la confiance, n'est-ce pas très mal? Vous me devez toutes vos pensées. J'en suis jaloux.

Si je suis resté si longtemps sans vous écrire, c'est que j'attendais votre réponse à mes lettres, ignorant si vous les aviez reçues. Maintenant, je ne sais où vous adresser celle que je commence. Puis, voici ce qui m'est arrivé. De mars à avril j'ai soldé mon traité avec *la Revue de Paris* avec une composition intitulée : *Histoire des Treize*, qui m'a tenu nuit et jour travaillant; à cela se sont joints des chagrins; je me suis trouvé fatigué, j'ai été passer quelque temps dans le Midi, à Angoulême, et là je suis resté couché sur un divan, bien câliné par une amie de ma sœur, dont je vous ai déjà parlé, je crois, et je me suis reposé pour reprendre mes travaux.

J'ai rencontré dans mon *dizain* nouveau [1], dans le *Médecin de campagne*, des difficultés inouïes. Ces deux ouvrages (encore sous presse) me dévorent des nuits et des jours; le temps passe avec une effrayante rapidité. Mon médecin [2], épouvanté de ma fatigue, m'a ordonné de demeurer un mois à ne rien faire, ni lectures, ni lettres, ni écritures; à rester, m'a-t-il dit, comme Nabuchodonosor, sous forme de bête. Ainsi ai-je fait. Pendant cette inaction, la gloriole a été son train. *Madame* m'a fait écrire du fond de sa prison de Blaye des choses touchantes [3]. J'ai été sa consolation, et l'*Histoire des Treize* l'a si fort intéressée qu'elle a été sur le point de me faire écrire pour en savoir la fin par avance, tant elle en était

1. Le deuxième dizain des *Contes drolatiques*.
2. Le docteur Nacquart.
3. Voir le *Journal du docteur Menière*. 4 vol. in-8, 1882. Calmann Lévy.

agitée. Chose bizarre ! M. de Fitz-James m'écrivait que le vieux prince de Metternich ne quittait pas cette histoire et dévorait mes œuvres. Laissons cela ; vous lirez *Madame Jules* et quand vous en serez à son testament, vous aurez quelque regret de m'avoir dit de brûler vos lettres. L'*Histoire des Treize* [1] a eu un succès extraordinaire dans ce Paris si insouciant et si occupé.

Pardonnez-moi mes griffonnages ; mon cœur et ma tête vont toujours plus vite que tout, et quand je corresponds avec une personne que j'aime, je deviens bien souvent illisible.

Je viens de lire et relire votre longue et délicieuse lettre ; que je suis heureux de vous voir faire le journal que je vous ai demandé ! Maintenant que cela est bien convenu entre nous, je vous confierai toutes mes pensées, les événements de ma vie, comme vous, les vôtres à moi. Votre lettre me fait grand bien. Mon pauvre artiste est un de mes amis ; en ce moment, il parcourt les côtes de la Méditerranée, sans cela vous eussiez eu cette fois ma chambre ou mon petit salon. Je ne puis pas encore vous dire son nom ; mais il le mettra peut-être au paysage qu'il fera dans l'exemplaire du *Médecin de campagne* qui vous est destiné, et qui ne sera guère prêt maintenant que pour l'automne prochaine. C'est un grand artiste, c'est un plus noble cœur, un jeune homme plein de volonté, pur comme une jeune fille pure. Il n'a pas voulu *exposer* cette année des études magnifiques. Il veut encore étudier deux ans avant d'apparaître, et je le loue de cette résolution. Il sera grand tout d'un coup.

Régnier, celui qui fait la collection des demeures des gens célèbres, est venu hier ici ; ma maison sera (pour vous) dans la prochaine livraison, et, pour en finir avec le quartier, il mettra l'Observatoire, la partie où est M. Arago. C'est la partie que je vois ; elle me fait face.

J'espère faire paraître le *Médecin de campagne* d'ici à quinze jours. Voilà l'œuvre de prédilection. Mes deux conseils n'en entendent guère de fragments sans y verser quelques larmes. Et moi, que de soins, mais que d'ennuis ! Le libraire ne voulait-il pas

1. Il ne s'agit ici que du premier épisode de l'*Histoire des Treize : Ferragus, chef des dévorants*.

me faire assigner pour lui fournir le manuscrit plus vite? Et il n'y a que huit mois que j'y travaille, et, à tout le monde, ce délai mis en comparaison de l'œuvre semblera diabolique. Vous en aurez un exemplaire ordinaire dans lequel je veux que vous lisiez cette composition. Ne la demandez pas; attendez le livre portatif que je vous destine, outre le grand, je vous en supplie. Vous ne savez pas combien je tiens à ce que vous me lisiez dans un exemplaire que j'aurai choisi. C'est un évangile, c'est une lecture de tous les moments. Je ne veux pas que le livre en lui-même vous soit indifférent; il y aura pour vous une pensée, une caresse à chaque page.

Avant que je sache où vous adresser mes lettres, il se passera bien du temps; je puis donc causer longuement avec vous. Demain je vous parlerai encore de votre lettre que j'ai là près de moi, bien près, et qui m'embaume. Oh! comme un sentiment secret anime la vie! comme il rend fier! Si vous saviez quelle part vous avez dans mes pensées! que de fois, dans ce mois de paresse, sous ce beau ciel bleu d'Angoulême, j'ai délicieusement voyagé vers vous, m'occupant de vous, inquiet de vous, vous sachant malade, n'ayant point de réponse, m'abandonnant à mille folies. Je vis beaucoup par vous, trop peut-être; déjà trahi par une personne qui n'avait que de la curiosité, mes espérances en vous ne sont pas dénuées d'une sorte d'effroi, de peur. Oh! je suis bien plus enfant que vous ne pouvez le supposer.

Hier, j'ai été voir madame Récamier que j'ai trouvée souffrante, mais prodigieusement spirituelle et bonne. J'ai su qu'elle faisait beaucoup de bien, et bien noblement, en se taisant et en ne se plaignant point des ingrats qu'elle rencontre. Elle a sans doute vu sur ma figure un reflet de ce que je pensais d'elle, et, sans se rendre compte de cette petite sympathie, elle a été charmante.

Le soir, j'ai été revoir (car je ne suis que depuis six jours à Paris) madame Émile de Girardin (Delphine Gay), que j'ai trouvée presque guérie de sa petite vérole. Elle n'aura point de marques. Il y avait des ennuyeux, je me suis en allé. Précisément l'un de ces ennemis de tout rire était ce bibliophile X..., dont vous me demandez des nouvelles. Hélas! je vous aurai tout dit en un mot. Il a épousé une actrice, mauvaise fille inconnue, de mauvaises mœurs, et qui, huit jours avant de l'épouser, avait envoyé à un de mes

camarades de classe, S..., le gérant du *National*, la note de ses dettes, comme pour lui jeter le mouchoir. Le bibliophile avait dit beaucoup de mal de cette actrice ; il ne la connaissait pas. Il va dans les coulisses de l'Odéon, s'en amourache et, par vengeance, elle l'épouse; et la vengeance est bien complète : elle est le plus épouvantable tyran que je connaisse. Elle a repris ses allures d'actrice, et elle le domine. Il n'y a pas de talent possible dans de semblables circonstances. Il se dit bibliophile et ne sait pas ce que c'est que la bibliographie ; Nodier et les amateurs se moquent de lui. Il a besoin de beaucoup d'argent et il reste littérateur faute de fonds pour être banquier ou marchand de nouveautés. De là ses livres : le *Divorce*, *Vertu et Tempérament*, et tout ce qu'il fait. Il est le point culminant de la médiocrité. Par un de ces hasards qui tiennent du prodige, j'ai su qu'il s'est horriblement mal conduit avec une pauvre femme dont il avait entrepris la séduction, comme on entreprend une affaire. J'ai vu cette femme pleurant à chaudes larmes d'avoir été à un homme qu'elle n'estimait pas et qui était sans talent.

Sandeau vient de partir pour l'Italie ; il est au désespoir, je l'ai cru fou...

Quant à Janin, autre hélas !... Janin est un gros petit homme qui mord tout le monde. La préface de *Barnave* n'est pas de lui, mais de Béquet, un rédacteur du *Journal des Débats*, homme spirituel, sans conduite, qui s'était caché chez lui pour échapper à ses créanciers. Béquet est mon camarade de collège ; il est venu, lui déjà vieillard par suite de ses excès, pleurer chez moi pour la première fois de sa vie. Janin lui avait pris une pauvre cantatrice dont lui, Béquet, faisait son bonheur. La *Chanson de Barnave* est de Musset, l'infâme chapitre du viol des filles de Séjan, est d'un jeune homme nommé Félix Pyat.

De grâce, laissez-moi libre de vous taire toutes ces choses quand elles seront par trop révoltantes. Tout cela court les oreilles dans les salons ; il faut bien les entendre. Je vous en ai déjà bien dit sur H... ; eh bien ! lui, marié par amour, ayant femme et enfants, s'est épris d'une actrice nommée J..., qui, entre autres témoignages de tendresse, lui a envoyé un mémoire de sept mille francs de blanchisseuse, et H... a été forcé de souscrire des effets pour payer ce billet doux ! Voyez-vous un grand poète, car il est poète, travaillant

pour payer la blanchisseuse de mademoiselle J...! Ce n'est pas tout. Latouche est envieux, haineux, méchant : c'est un entrepôt de venin ; mais il est fidèle à sa foi politique, probe, et cache sa vie privée. Scribe est bien malade ; il s'est usé à écrire.

Règle générale ; il y a peu d'artistes, de grands hommes qui n'aient leurs écarts. Il est difficile d'avoir un pouvoir et de n'en pas abuser. Puis, il y a des calomniés. Ici, sauf le mémoire de J..., qui est une chose que j'ai entendu dire, tout ce que je vous ai raconté sont des faits dont j'ai une connaissance personnelle.

Adieu, pour aujourd'hui, ma chère étoile ; je ne veux plus vous parler que de ce qui sera bien ou beau dans notre pays, car vous me paraissez bien mal disposée pour lui. Ne voyez pas nos verrues ; voyez les amis malheureux et pauvres de Sandeau se cotisant pour lui donner l'argent nécessaire à son voyage d'Italie ; voyez les deux Johannot, si bien unis, si travailleurs, vivant comme les deux Corneille. Il y a encore de bons cœurs.

Adieu ; je relirai ce soir vos pages avant de m'endormir, et demain, je vous écrirai ma journée. Aujourd'hui je corrige les quinzième et seizième chapitres de mon *Médecin de campagne*, et je signe un traité pour la publication des *Scènes de la Vie parisienne*. Je voudrais savoir ce que vous faites au moment où je m'occupe de vous.

Pendant mon absence, il m'est mort un cheval que j'aimais ; et il est venu trois belles inconnues pour me voir. Elles auront cru à du dédain. J'ai ouvert leurs lettres en arrivant. Il n'y avait pas d'indication ; c'était mystérieux comme des bonnes fortunes. Mais je suis exclusif ; je n'écris qu'à vous, et le hasard a fait ma réponse à ces curieuses.

VI

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A NEUCHATEL.

Paris, 19 juillet-8 août 1833.

Vous n'avez été ni oubliée, ni moins aimée ; mais vous avez été un peu oublieuse. Vous ne m'avez pas écrit combien de temps vous restiez à Vienne, de manière à ce que je susse si ma réponse vous y trouverait. Puis vous avez écrit si peu lisiblement le nom du correspondant, que je l'écris encore avec la crainte qu'il n'y ait quelque malentendu.

Cela dit, je vous ai écrit plusieurs lettres que j'ai brûlées par peur de vous déplaire, et je vais vous résumer, en peu de mots, ma vie depuis quelque temps.

Un odieux procès m'a été suscité par le libraire, à propos du *Médecin de campagne*. L'ouvrage est fini aujourd'hui, 19 juillet, et va être vendu par un libraire que commettra le tribunal. Quant à ce livre, j'y ai enterré, depuis que je ne vous ai écrit, plus de soixante nuits. Vous le lirez, vous, mon ange lointain, et vous verrez ce qu'il y a de vie et de cœur dépensés dans cet ouvrage, dont je ne suis pas encore très content.

Mon travail m'a tant absorbé que je n'ai pu vous donner que mes pensées ; je suis si fatigué, et pour moi la vie est si déserte ! Le seul sentiment d'apparence vraie qui pointe dans ma vie actuelle est à mille lieues de moi ! Ne faut-il pas toute la puissance d'une âme de poète, pour y puiser des consolations, pour se dire, après tant de travaux : « Elle frémira de joie en voyant que son nom m'a occupé, qu'elle était présente à ma pensée, et que ce que je pensais de plus beau, de plus noble, de la jeune fille, j'en ai chargé son nom [1] ? » Vous verrez en lisant ce livre que vous étiez dans mon âme comme une lumière.

1. La jeune fille aimée par Benassis *(le Médecin de campagne)* s'appelle Evelina.

Je n'ai rien à vous mander de moi, car je suis resté nuit et jour travaillant, sans voir personne. Cependant quelques femmes inconnues sont venues frapper à ma porte, m'ont écrit. Mais je n'ai pas l'âme banale, et, comme dit *la dilecta :* « Si j'étais jeune et jolie, je viendrais, je n'écrirais pas. » J'ai donc mis tout cela au néant. Il y avait de vous beaucoup dans cette réserve féminine. Une couronne du genre de celle à laquelle j'aspire se donne tout entière ; elle ne se partage pas.

Allons, encore quelques jours, quelques mois de travaux, et j'aurai achevé l'une de mes tâches ; j'irai prendre quelque repos, rafraîchir ma cervelle par un voyage ; quelques amis m'ont déjà proposé l'Allemagne, l'Autriche, la Moravie et la Russie. *Non so.* J'ignore encore ce que je ferai. Vous êtes si despotique dans vos ordres que j'aurais peur de passer près de vous ; il y aurait un double danger pour moi.

Vos lettres me ravissent ; vous vous faites aimer de plus en plus ; mais cette vie qui va sans cesse vers vous, se consume en efforts sans revenir à moi plus riche. S'aimer sans se connaître est un supplice.

1er août.

Douze jours d'intervalle sans avoir pu reprendre ma lettre ! Jugez de ma vie. C'est un combat perpétuel, sans relâche. Les misérables ! Ils ne savent pas ce qu'ils dévorent de poésie.

Mon procès se juge demain. *L'Europe littéraire* a cité la vie de Napoléon récitée par un soldat de la garde impériale dans une grange à des paysans (un des morceaux capitaux du *Médecin de campagne.)* Bah ! Voici des spéculateurs qui depuis huit jours me volent, l'impriment sans ma permission, et voici vingt mille exemplaires de ce fragment vendus. Je pourrais faire sévir la justice, mais c'est indigne de moi. Ils ne disent ni mon nom, ni celui de mon œuvre ; ils m'assassinent et se taisent, ils me volent ma gloire et mon pécule, à moi, pauvre ! Vous lirez un jour ce gigantesque morceau, qui fait pleurer les plus insensibles, et que cent journaux ont reproduit. Des amis m'ont dit que d'un bout à l'autre de la France il y a eu un cri d'admiration. Que sera-ce donc pour l'œuvre entière !

Je vous joins ici un morceau d'une ancienne lettre que je n'ai pas entièrement brûlée.

Depuis le 19 du mois dernier, je n'ai eu que chagrins, anxiétés, travaux. Pour achever cette petite lettre, je prends sur une nuit, et je la considère comme une douce récréation.

Je vais partir dans huit jours pour la campagne, afin d'achever dans le calme le troisième dizain des *Cent Contes drolatiques*, et un grand roman historique nommé *le Privilège*. Toujours des travaux. Vous pourrez, je crois, sans rougir, vous permettre le troisième dizain ; il sera presque chaste.

J'attendrai certes avec anxiété votre lettre relative au *Médecin de campagne*. Écrivez-moi vite ce que vous en penserez ; dites-moi vos émotions.

Mon Dieu, je voudrais bien vous raconter mille pensées ; mais il y a quelqu'un d'impitoyable qui me pousse et me commande. Soyez généreuse, écrivez-moi, ne me grondez pas trop d'un silence apparent, car mon cœur vous parle. Si quelquefois une étincelle flambe dans votre bougie, le soir, prenez cette petite lueur comme une annonce des pensées de votre ami. Si votre feu pétille, pensez à moi qui songe à vous souvent, et déplore l'égoïsme forcé du travailleur. Oui, rêvez vrai en vous disant que vos paroles ne font pas que retentir, mais restent dans ma mémoire ; que dans le coin le plus obscur de Paris il y a un être qui vous met dans ses songes, qui vous compte pour beaucoup dans ses sentiments, que vous animez parfois, et qui parfois aussi s'attriste et vous appelle, comme on espère un hasard presque impossible.

Paris, 8 août.

Je reçois votre lettre de Suisse, de Neuchâtel.

Ne serez-vous pas bien mécontente de vous-même, lorsque vous saurez que vous êtes venue me faire beaucoup de peine au moment où j'en avais le plus ? Après tout ce que je vous ai dit, mon silence n'était-il pas bien malheureusement significatif ? Je vous joins ici les lettres commencées avant que j'eusse reçu celle de Suisse, où vous me donnez une adresse bien exacte.

Je ne vous expliquerai pas les malheurs qui m'accablent; ils sont tels que je songeais hier à quitter la France. D'ailleurs le procès qui me chagrine tant est déjà fort difficile à exposer à des juges; vous sentez que je ne puis vous en rien dire dans une lettre. Mon Dieu, si vous n'avez pas pensé que je pouvais avoir des chagrins incroyables, votre cœur aurait dû vous dire que je ne suis pas entré dans votre âme pour en sortir comme vous supposez que je l'ai fait, et que je ne vous oubliais point. Vous ne savez pas avec quelle force un homme qui n'a rencontré que travaux sans récompense, et douleurs sans joie, s'attache à un cœur où, pour la première fois, il trouve des consolations. Les fragments que je vous envoie ont toujours été sous ma main depuis trois mois, et depuis trois mois je n'ai pas eu un jour, une heure pour écrire aux personnes que j'aime le plus. Mais vous êtes loin, vous ne connaissez pas ma vie de travail et d'angoisse. D'ailleurs, je vous pardonne bien des *mauvaisetiez* qui accusent tant de force dans le cœur pour celui que vous aimez un peu.

Plus tard, je vous écrirai en détail; mais aujourd'hui je ne puis que vous envoyer mes lettres commencées, et vous assurer de ma foi constante.

Je compte plaider moi-même ma cause et il faut que je l'étudie.

Rien ne vous peindra mieux la vie agitée que je mène, que ces fragments de lettres. Je n'ai pas le pouvoir ni la faculté de me livrer pendant une heure à quelque chose de suivi en dehors de mes écrits ou de mes affaires. Quand cela finira-t-il? Je ne sais. Mais je suis bien las de cette lutte perpétuelle entre les hommes, les choses et moi.

Il faut vous dire adieu. Écrivez-moi toujours et ayez foi en moi. Pendant les heures de relâche qui m'arriveront, je me tournerai vers vous, et vous dirai tout ce qu'il y a de sentiments bons et tendres en moi pour vous. Adieu, quelque jour vous saurez combien j'étais malheureux en vous écrivant ce peu de lignes et vous vous étonnerez que j'aie pu les écrire.

Adieu, aimez qui vous aime.

VII

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL.

Paris, 19 août 1833.

Que ne pardonnerait-on pas après avoir lu votre lettre, mon ange chéri ? Mais vous êtes trop aimée pour jamais être coupable de la moindre faute ; vous êtes un enfant gâté ; à vous appartiennent mes heures les plus précieuses. Voyez, je vous réponds à vous seule. Mon Dieu, ne soyez jalouse de personne ! je n'ai plus revu madame Récamier ni personne. Je n'aime point madame de Girardin et, chaque fois que j'y vais, ce qui est rare, j'en rapporte de l'antipathie... Il y a bien dix mois que je n'ai vu Eugène Sue et vraiment je n'ai pas d'amis, dans le sens vrai du mot.

Ne lisez pas l'*Écho de la Jeune France*. La seconde histoire de *Treize* devait y être, mais ces gens-là se sont si mal conduits envers moi que j'ai cessé d'y faire ce que mon extrême complaisance pour un ami de collège, intéressé dans cette entreprise, m'y avait fait commencer. Vous y trouveriez une grande et belle histoire commencée ; un premier chapitre *bien* et un deuxième *mauvais*. Ils ont eu l'impertinence d'imprimer mes notes, sans attendre les travaux auxquels je me livre toujours sous presse, et je n'achèverai cette histoire que dans les *Scènes de la Vie parisienne*, qui paraîtront cet hiver.

Je n'ai qu'un moment pour vous répondre, et je vis au hasard, à bâtons rompus. *Perdonatemi.*

Depuis que je vous ai écrit, si à la hâte, j'ai eu plus de chagrins que je n'en ai jamais eu dans ma vie.

Mes avocats, mes avoués, tout le monde m'a supplié de ne pas laisser huit mois de ma vie au palais, et hier j'ai signé un compromis pour faire juger souverainement par deux arbitres toutes les questions en litige. Voilà où j'en suis. Notre affaire sera jugée à la fin de

cette semaine, et je connaîtrai l'étendue de mes pertes et de mes obligations.

Des trois exemplaires que j'ai fait faire du *Médecin de campagne*, il n'existe rien que je puisse vous envoyer, si ce n'est le premier volume. Mais voici ce que je ferai : je vais faire faire de doubles épreuves du deuxième et vous pourrez le lire d'ici à dix jours, avant tout le monde. J'ai trouvé déjà bien des taches, aussi n'est-ce qu'à la deuxième édition que je veux vous donner un exemplaire qui vous prouvera toute ma tendresse, car je ne sais pas pour qui je prendrais la peine d'écrire moi-même le titre en regard de l'impression.

Le dérangement excessif que ce procès et le temps passé à faire ce livre a introduit dans mes affaires, m'oblige à *reprendre du service* dans les journaux. Depuis huit jours je travaille très activement à l'*Europe littéraire*, où j'ai pris une action. Jeudi prochain la *Théorie de la Démarche* y sera finie. C'est un long traité fort ennuyeux. Mais à la fin du mois il y aura une *Scène de la Vie de province*, dans le genre des *Célibataires*, et intitulée *Eugénie Grandet*, qui sera mieux. Prenez l'*Europe littéraire* pour trois mois.

Vous ne m'avez pas dit si vous aviez lu *les Marana*, dans *la Revue de Paris*, et si vous aviez trouvé la fin de *Ferragus*. Je voudrais savoir si je dois vous envoyer ces deux morceaux. Quant aux *dixains* des *Contes drolatiques* ne les lisez pas. Le troisième vous pourrez le lire. Les deux premiers appartiennent, comme ceux qui suivront le troisième, à une littérature spéciale. Je connais des femmes d'un goût exquis et d'une haute dévotion qui les lisent, mais vraiment je n'avais pas compté sur d'aussi rares suffrages. C'est une œuvre qui ne peut être jugée que complète et dans dix ans. C'est un monument littéraire bâti pour quelques connaisseurs. Si vous n'aimez pas les *Contes* de La Fontaine ni ceux de Boccace, et si vous n'êtes pas folle de l'Arioste, il faut laisser les *Contes drolatiques* de côté, quoique ce soit ma plus belle part de gloire dans l'avenir. Je vous dis cela pour n'y plus revenir.

Je vous envoie à l'adresse d'Henriette Borel [1], par le départ de

1. A Neuchâtel. Mademoiselle Henriette Borel (dite Lirette), dont il sera beaucoup parlé dans ces lettres, institutrice de mademoiselle Anna de Hanska, était originaire de Neuchâtel.

demain, un *Louis Lambert* unique, sur papier de Chine, que j'avais fait tirer pour vous, croyant mon œuvre parfaite. Mais j'ai le chagrin de vous annoncer qu'il y a maintenant un nouveau manuscrit pour la future édition des *Contes et Romans philosophiques*. Vous trouverez également le premier volume du *Médecin de campagne*, et je vous enverrai le second aussitôt qu'il y en aura un exemplaire; j'espère ne pas vous le faire attendre plus de huit à dix jours. *Evelina* est dans le second. (Si vous recevez exactement ces deux volumes, je vous enverrai le *Chénier* que j'ai ici pour vous.)

Maintenant que tout ce que je regarde comme des affaires est terminé, parlons de nous. — Nous! — Qui donc vous a parlé du petit Metternich! Quant aux services que je rends à Eugène Sue, je n'ai pas compris. Mais, je vous en supplie, n'écoutez ni les calomnies ni les médisances; je suis sujet de toutes ces langues mauvaises. Hier, un de mes amis entendait dire par un niais que j'avais deux talismans chez moi, et auxquels je croyais : deux verres à boire. De l'un dépendait ma vie, et de l'autre mon talent! Vous ne sauriez imaginer les bêtises qui se débitent sur moi, les calomnies, les inculpations folles! Il n'y a qu'une chose vraie : ma vie solitaire, un travail croissant, et des chagrins.

Non, vous ne savez pas tout ce qu'il y a de cruel et d'amer pour un homme aimant, de désirer toujours le bonheur et de ne le pas rencontrer. La femme a été mon rêve, et je n'ai jamais tendu les bras qu'à des illusions. J'ai conçu les plus grands sacrifices; j'ai été jusqu'à rêver un seul jour de bonheur complet par année, pour une jeune femme qui eût été comme une fée pour moi. J'eusse été content et fidèle. Et me voici, m'avançant dans la vie, à trente-quatre ans, me flétrissant dans des travaux de plus en plus exigeants, ayant déjà perdu de belles années, n'ayant rien de réel!

Vous, vous, ma chère étoile, vous craignez, vous jeune et belle, de me voir; vous m'accablez d'injustes soupçons. Ceux qui ont souffert ne trahissent jamais; ils sont trahis.

Benjamin Constant a fait à mon sens le procès à tous les gens du monde, aux politiques; mais il y a de nobles exceptions. Quand vous aurez lu *la Confession du Médecin de campagne*, vous changerez d'opinion et vous comprendrez que celui qui, pour la première fois, a fait entrevoir son cœur dans ce livre, ne doit pas être mis

au nombre de ces gens froids qui calculent tout. O mon amour inconnu, ne vous défiez pas de moi, ne croyez à rien de mal de moi! Je suis un enfant, voilà tout, un enfant plus frivole que vous ne le croyez; mais pur comme un enfant, et aimant comme un enfant. Restez en Suisse ou près de la France. Dans deux mois, il me faudra du repos. Eh bien, vous entendrez peut-être sans effarouchement, un *Conte drolatique* de la bouche de l'auteur; oh! oui, laissez-moi l'aller chercher près de vous, ce repos dont j'ai tant besoin, après ces douze mois de travail! Je puis prendre un autre nom qui n'est pas connu, sous lequel je me cacherai. Ce sera un secret entre vous et moi. Tout le monde se défierait de M. de Balzac; mais qui connaît M. d'Entragues! Personne.

Mon Dieu! ce que vous voulez, je le veux. Nous avons les mêmes souhaits, les mêmes inquiétudes, les mêmes appréhensions, la même fierté. Moi aussi je ne conçois pas l'amour autrement qu'éternel, en appliquant ce mot à la durée de notre vie. Je ne comprends pas que l'on se quitte, et, pour moi, une femme, c'est toutes les femmes. Demain, je briserais ma plume, si vous le vouliez; demain, nulle femme n'entendrait ma voix. Je demanderais grâce pour la *dilecta*, qui est ma mère; elle a bientôt cinquante-huit ans, vous ne sauriez en être jalouse, vous si jeune! Oh! prenez, acceptez tous mes sentiments et gardez-les comme un trésor! Disposez de mes rêves, réalisez-les! Je ne crois pas que Dieu puisse être sévère pour celle qui se présente à lui suivie de l'adorable cortège des belles heures, du bonheur, de la vie délicieuse qu'elle a faite à un être fidèle. Je vous dis toutes mes pensées. Moi, je redouterais de vous voir, parce que je ne réaliserais rien de vos prévisions, et cependant je voudrais vous voir. Vrai, chère âme inconnue qui animez ma vie, qui faites fuir mes chagrins et réchauffez mon courage pendant mes heures douloureuses, cette espérance me caresse et me donne du cœur. Vous êtes pour tout dans mes efforts prodigieux. Si je veux être quelque chose, si je travaille, si je pâlis durant des nuits entières, c'est, je vous jure, parce que je vis dans vos émotions; je tâche de les deviner par avance; aussi, je suis désespéré de ne pas savoir si vous avez fini *Ferragus*, car la *lettre de madame Jules* est une page pleine de larmes et j'ai bien pensé à vous, en vous offrant là l'image de l'amour qui est dans mon cœur, l'amour que

je veux et qui, chez moi, fut méconnu constamment. Pourquoi? J'aime trop, sans doute. J'ai horreur des petitesses et je crois au beau, sans défiance. J'ai mis sur votre *Louis Lambert* une phrase latine de Saint-Paul : *una fides;* une seule foi, un seul amour.

Mon Dieu, je vous aime bien, sachez-le! Dites-moi où vous serez en octobre. En octobre j'ai quinze jours à moi. Choisissez un beau lieu; faites qu'il soit tout le ciel pour moi.

Adieu, vous qui remplissez despotiquement mon cœur; adieu. Je vous écrirai toutes les semaines au moins une fois. Vous, dont les lettres me font tant de bien, soyez charitable, jetez à profusion le baume de vos paroles dans un cœur qui en est altéré. Sachez bien, chère, que ma pensée va vers vous chaque jour; que mon courage vient de vous; qu'un mot dur est un deuil, une blessure. Soyez bonne et grande; vous ne trouverez jamais (et ici je voudrais être à genoux devant vous et que vous pussiez voir mon âme dans un regard), un cœur plus délicatement fidèle, ni plus vaste, ni plus exclusif.

Adieu donc, puisqu'il le faut. Je vous ai écrit pendant que mon avoué me lisait ses conclusions, car on me juge après-demain et il faut que je passe la nuit à écrire un *précis* de mon affaire.

Adieu. Dans cinq ou six jours vous aurez un volume qui a coûté bien des travaux, bien des nuits. Soyez indulgente pour les fautes qui restent malgré mes soins, et, mon ange adoré, n'oubliez pas de jeter quelques fleurs de votre âme à qui les garde comme des plus belles richesses; écrivez-moi souvent! Aussitôt le jugement rendu, je vous écrirai ; ce sera jeudi.

Allons, adieu. Prenez toutes les tendresses que je mets ici. Je voudrais vous envelopper de mon âme!

VIII

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL.

Paris, fin août 1833.

Mon cher et pur amour, dans peu de jours je serai à Neuchâtel. J'avais déjà décidé d'y aller en septembre; mais voici le plus déli-

cieux des prétextes. Il faut que j'aille du 20 au 25 à Besançon, peut-être avant, et alors... vous comprenez ; je serai en un clin d'œil à Neuchâtel. Je vous instruirai de mon départ par un simple petit mot.

J'ai donné à des spéculateurs un grand secret de fortune, et qui se résout par des livres, du papier noirci et de la littérature marchande, enfin. Le seul homme qui puisse nous fabriquer notre papier est aux environs de Besançon. J'irai avec mon imprimeur.

Eh oui, j'avais des chagrins d'argent ; mais si vous saviez avec quelle rapidité huit jours de travail les apaisent ! En dix jours je puis gagner une centaine de louis, au moins. Mais cette dernière misère m'a fait songer sérieusement à ne plus être l'oiseau sur la branche, insouciant du grain, ne craignant que la pluie et chantant quand il fait beau. Alors, d'un seul coup, je deviendrai riche, puisqu'il faut de l'or pour satisfaire ses fantaisies. (Vous voyez que j'ai reçu votre lettre, celle où vous vous plaignez de la vie, de votre vie, que je veux rendre heureuse.)

O mon ange aimé, maintenant vous lisez, je l'espère, le second volume [1] ; vous voyez un nom tracé avec bonheur sur chaque page. J'aimais tant à m'occuper de vous, à vous parler ! Ne soyez pas triste, mon bon ange ; je tâche de vous envelopper de ma pensée. Je voudrais vous en faire un rempart contre toute peine. Vivez en moi, cher noble cœur, pour me rendre meilleur, et moi je vivrai en vous pour être heureux. Oui, j'irai à Genève, après vous avoir vue à Neuchâtel ; j'irai y travailler une quinzaine de jours. Oh, ma chère et bien aimée Evelina, mille fois merci de ce don d'amour. Vous ne savez pas avec quelle fidélité je vous aime inconnue, non pas d'âme, et avec quelle félicité je vous rêve ! Oh ! chaque année, avoir un doux pèlerinage à faire, n'eussé-je qu'un regard, j'irais le chercher avec un bonheur sans bornes ! Pourquoi vous fâcher contre une femme de cinquante-huit ans, qui est ma mère, qui m'enveloppe dans son cœur, et me préserve de toute piqûre ! N'en soyez pas jalouse ; elle serait si heureuse de notre bonheur ! C'est un ange sublime. Il y a les anges de la terre et ceux du ciel : elle est du ciel !

J'ai pour l'argent le même mépris que vous professez pour lui.

1. Du *Médecin de campagne*.

Mais il faut de l'argent et voilà pourquoi je vais mettre de l'ardeur à la vaste et extraordinaire entreprise qui va éclater en janvier. Vous en aimerez la réussite. Je lui devrai le plaisir de pouvoir voyager rapidement, et d'aller plus souvent vers vous.

Una fides; oui, mon ange aimé, un seul amour et tout à vous. Il est bien tard pour un jeune homme dont les cheveux blanchissent; mais il a le cœur bien ardent, il est comme vous le voulez, naïf, enfant, confiant; je vais à vous sans crainte; oui, je chasserai la timidité qui m'a laissé si jeune, et je vous tendrai une main vieille d'amitié, un front, une âme, pleins de vous.

Soyez donc joyeuse, ma chérie adorée; toute ma vie est en votre nom. Pour vous je souffrirais tout!

Vous me faites si heureux que je ne pense plus à mon procès. La perte est chiffrée. J'ai fait comme *le distrait* de La Bruyère; je me suis bien établi dans mon fossé. Pour trois mille huit cents francs à jeter à cet homme, j'aurai la liberté sur la montagne!

Je vous apporterai votre *Chénier*, et je vous le lirai au coin d'un rocher, devant votre lac. O bonheur!

Quelle similitude! L'un et l'autre nous avons été maltraités par nos mères. Comme ce malheur développe la sensibilité! Que parlez-vous de *brebis chérie?* N'êtes-vous pas ma chère étoile, un ange vers lequel je m'efforce de monter!

J'en avais encore pour trois pages à vous dire; mais voici des affaires, des avocats et des conférences. A bientôt. Mille tendresses d'âme.

Vous me parlez d'une infidèle; mais il n'y a pas infidélité quand il n'y a pas eu amour.

IX

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL.

Paris, 9 septembre 1833.

Nous avons déjà l'hiver ici, ma chère âme, et déjà j'ai repris ma station d'hiver, ce coin de petite galerie que vous connaissez; j'ai

quitté le frais salon vert d'où je vois le dôme des Invalides à travers vingt arpents de feuillages. C'est à ce coin que j'ai reçu, lu vos premières lettres; aussi l'aimé-je encore plus que par le passé. En y revenant, j'ai pensé à vous plus particulièrement, vous, ma pensée chérie, et je n'ai pas pu résister à vous dire un petit mot, à converser une minute d'une heure avec vous! Comment ne voulez-vous pas que je vous aime, vous la première qui soyez venue à travers les espaces réchauffer un cœur qui désespérait de l'amour. J'avais tout fait pour attirer à moi un ange d'en haut; la gloire, c'était un phare pour moi, rien de plus. Puis, vous avez tout deviné : l'âme, le cœur et l'homme. Enfin, hier encore, relisant votre lettre, j'ai vu que vous seule aviez pressenti tout ce qu'est ma vie. Vous me demandez comment je puis trouver le temps de vous écrire! Eh bien, ma chère Ève (laissez-moi abréger votre nom, il vous dira mieux ainsi que vous êtes tout le sexe pour moi, la seule femme qu'il y ait dans le monde; vous le remplissez à vous seule, comme la première femme pour le premier homme), eh bien, vous seule vous êtes ainsi demandé si un pauvre artiste, à qui le temps manque, ne faisait pas des sacrifices immenses en pensant, en écrivant à celle qu'il aime. Ici, personne ne s'en doute; chacun me prendrait sans scrupule toutes mes heures. Et moi, maintenant, je voudrais vous consacrer toute ma vie, ne penser qu'à vous, n'écrire que pour vous. Avec quelle joie, si j'étais libre de tout souci, je jetterais toutes les palmes, toutes les gloires et les plus beaux ouvrages, comme des grains d'encens sur l'autel de l'amour. Aimer, Ève, c'est ma vie!

Il y a bien longtemps que j'aurais voulu vous demander votre portrait, s'il n'y avait pas eu je ne sais quelle injure dans cette demande. Je ne le veux qu'après vous avoir vue. Aujourd'hui, ma fleur du ciel, je vous envoie une mèche de mes cheveux; ils sont encore noirs, mais je me suis dépêché pour narguer le temps. Je les laisse croître, et tout le monde me demande pourquoi. Pourquoi? je voudrais qu'il y en eût assez pour que vous en eussiez des chaînes et des bracelets!

Pardonnez-moi, ma chérie, mais je vous aime comme aime un enfant, avec toutes les joies, toutes les superstitions, toutes les illusions du premier amour. Ange chéri, que de fois j'ai dit : « Oh! si

j'étais aimé par une femme de vingt-sept ans, que je serais heureux! Je pourrais l'aimer toute ma vie sans craindre les séparations que l'âge prononce ». Et vous, vous mon idole, vous pouviez être à jamais la réalisation de cette ambition d'amour!

Chérie, j'espère partir le 18 pour Besançon. Cela tient à des affaires impérieuses. J'eusse tout brisé, s'il ne s'agissait de ma mère et de bien des intérêts graves. Je passerais pour un fou, et j'ai déjà bien de la peine à passer pour un homme sage.

Si vous voulez prendre *l'Europe littéraire* à compter du 15 août, vous y trouverez déjà toute la *Théorie de la Démarche*, et un conte drolatique, intitulé *Persévérance d'amour*, que vous pouvez lire sans crainte. Il vous donnera une idée des deux premiers dixains.

Vous avez lu maintenant *le Médecin de campagne*. Hélas! mes critiques amis et moi avons trouvé plus de deux cents fautes dans le premier volume! J'ai soif d'une deuxième édition pour pouvoir porter ce livre à sa perfection. Avez-vous posé le livre au moment où Benassis laisse échapper le nom adoré?

Je travaille maintenant à *Eugénie Grandet*, une composition qui paraîtra dans *l'Europe littéraire* précisément pendant que je voyagerai.

Il faut vous dire adieu. Ne soyez plus triste, mon amour; il ne vous est plus permis de l'être, quand vous pouvez vivre à tout moment dans un cœur où vous êtes sûre d'être comme dans le vôtre, et d'y trouver plus de pensées pleines de vous qu'il n'y en a dans le vôtre.

Je me suis fait faire une boite à serrer et parfumer les papiers à lettres; j'ai pris la liberté de vous en faire faire une semblable. Il est si doux de se dire : « Elle touche et ouvre une petite cassette que voici! » Et puis je l'ai trouvée si jolie! Puis elle est en bois de France. Puis elle pourra tenir votre *Chénier*, le poète de l'amour, le plus grand des poètes français, dont je voudrais vous lire à genoux tous les vers!

Adieu, trésor de joie, adieu. Pourquoi me laissez-vous des pages blanches dans vos lettres? Mais laissez, laissez. Rien de forcé. Ce blanc, moi je le remplis. Je me dis que votre bras a passé là, et je baise le blanc! Adieu, mes espérances. A bientôt. La malle-poste va, dit-on, en trente-six heures à Besançon.

Allons, adieu, mon Ève chérie, mon éloquente et toute gracieuse étoile. Savez-vous que, quand je dois recevoir une lettre de vous, il y a je ne sais quel pressentiment qui me l'annonce! Ainsi, aujourd'hui, 9, je suis presque sûr d'en avoir une demain. Votre lac, je le vois, et parfois mon intuition est si forte, que je suis sûr qu'en vous voyant réellement je dirai : « c'est *elle!* » *Elle*, mon amour, c'est toi !

Adieu ; à bientôt.

X

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL.

Paris, 13 septembre 1833.

Votre dernière lettre du 9, que je reçois, m'a causé je ne sais quelle peine vive ; elle est entrée dans mon cœur pour le désoler. Voici trois heures que je suis là, plongé dans un monde de pensées tristes. Quel crêpe vous attachez aux plus douces, aux plus joyeuses espérances que jamais ait caressées mon âme! Comment, ce livre que je hais maintenant, vous a donné des armes contre moi ! Mais vous ne savez donc pas avec quelle impétuosité je m'élance vers le bonheur ! J'étais si heureux ! Vous mettez déjà Dieu entre nous! Vous ne voulez pas de mes joies, vous partagez votre cœur : « là, je vivrai avec *lui*, ici je ne vivrai plus! » Vous me faites connaître toutes les angoisses de la jalousie contre des idées, contre la raison ! Mon Dieu, je ne voudrais pas vous dire de mauvais sophismes, — je hais la corruption autant que le viol : — je ne voudrais devoir une femme ni à la séduction, ni même à la puissance du bien. Le sentiment qui me comble de joie, qui me ravit, est le sentiment libre et pur qui ne cède ni à la grâce du mal ni à l'attrait du bien ; le sentiment involontaire, excité par le pressentiment, justifié par le bonheur. Vous m'aviez donné tout cela ; je vivais à plein ciel et vous me jetez dans les douleurs du doute. Aimer, mon ange, c'est n'avoir rien dans le cœur que la personne aimée. Si l'amour n'est pas cela, il n'est rien. Moi, je n'ai plus de pensée qui ne soit

à vous : ma vie est vous. Des chagrins?... je n'en ai plus à vous dire depuis quelques jours. Il n'y a plus ni peines ni misères que celles que vous me faites; le reste n'est plus que des contrariétés. Je me dis : « Je suis si heureux que je dois payer mon bonheur ! » Oh ! ma bien-aimée, celle qui se présente dans les cieux accompagnée d'une âme heureuse par elle, y entrera toujours ! J'ai connu de nobles cœurs, des âmes bien pures, bien délicates; mais ces femmes-là n'hésitaient pas à dire qu'aimer est la vertu des femmes. C'est moi qui dois être le bien et le mal pour vous. Vous confesser, grand Dieu ! A qui, de quoi?... Mon ange, vivez dans votre sphère; considérez les obligations du monde comme l'impôt mis sur vos joies secrètes, et vivez en deux êtres, dans le *vous inconnu*, le plus délicieux, et le *vous connu*, deux parties du jour : les rêves heureux de la nuit, les durs travaux de la journée !

Si ce que je vous dis là est mal, mon Dieu, c'est bien à mon insu ! Ne me mettez jamais au nombre des Français dont on se croit en droit d'accuser la légèreté, la fatuité, les croyances mauvaises sur les femmes. Il n'y a rien de cela chez moi. Trahir son aimé pour un homme ou pour une idée, est une seule et même chose. Oh ! j'ai tant souffert de cette trahison... Le froid le plus glacial m'a pris par l'appréhension de douleurs nouvelles. Je n'y résisterais plus, je ne suis plus assez fort. Il faudrait en finir avec cette vie de sentiments doux, d'exaltation, de bonheurs rêvés, de constant et fidèle amour que vous avez ranimé pour la première et la dernière fois dans sa plénitude. Je me suis bien souvent levé pour moissonner; je n'ai rien trouvé dans les champs, ou bien j'ai rapporté des fleurs incomplètes ! Je suis encore plus triste que je ne vous dis l'être, et, par la nature de mon caractère, mes sentiments vont croissant. Je serai le plus malheureux homme de ce monde jusqu'à l'arrivée de votre réponse, que je puis encore recevoir ici, avant mon départ pour Besançon et conséquemment pour Neuchâtel. Je pars samedi 21 ; je serai le 23 à Besançon et le 25 à Neuchâtel. Mon voyage est retardé par la boîte que je vous apporte. Il y a bien des choses à y faire. J'ai fait chercher le plus habile ouvrier de Paris pour le secret, et ce que je veux y mettre a demandé du temps. Avec quel bonheur je vais dans Paris, je me meus, je m'agite pour une chose qui sera vôtre ! C'est une vie à part, c'est

ineffable ! Le *Chénier* est impossible ; il faut attendre la nouvelle édition.

Vous me demandez ce que je fais. Mon Dieu, des affaires ; mes travaux sont délaissés. Puis, que faire en sachant que samedi soir j'irai vers vous. Il faut savoir combien la moindre attente me fait palpiter pour connaître tout le mal physique que je ressens à une espérance : Dieu m'a fait des membranes de fer si je n'ai pas d'anévrisme au cœur !

Ici, tous les journaux attaquent *le Médecin de campagne*. C'est à qui donnera son coup de poignard. Ce qui attristait et colérait lord Byron, me fait rire. Je veux gouverner le monde intellectuel en Europe et, encore deux ans de patience et de travaux, et je marcherai sur toutes les têtes de ceux qui voudraient me lier les mains, retarder mon vol ! La persécution, l'injustice me donnent un courage de bronze. Je ne suis sans force que contre les sentiments doux. Vous seule pouvez me blesser. Eva, je suis à vos genoux ; je vous livre ma vie et mon cœur. Tuez-moi d'un coup, mais ne me faites pas souffrir ! Je vous aime de toutes les forces de mon âme ; ne brisez pas tant de belles espérances !

Merci mille fois de cette vue ; êtes-vous bonne et clémente ! Ce site ressemble à la rive droite de la Loire. La Grenadière[1] est à dix pas de ce clocher. Il y a similitude complète. Votre dessin est sous mes yeux jusqu'à ce qu'il n'y ait plus besoin du dessin.

A bientôt.

Désormais mes lettres seront toujours *poste restante*. Il y a plus de sécurité pour vous à ce mode.

XI

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL.

Paris, 18 septembre 1833.

Chère ange aimée,

J'ai la conviction de faire plus encore en venant à Neuchâtel

1. « La Grenadière est une petite habitation située sur la rive droite de la Loire, en aval et à un mille environ du port de Tours. » (H. de Balzac, *La Grenadière*.)

que n'ont fait tous ces héros d'amour dont vous me parlez, et j'ai l'avantage sur eux de n'en rien dire. Mais cette folie me plaît.

Je ne puis partir que le 22 ; mais la malle, la voiture la plus célère, et plus rapide qu'une voiture en poste, me mettra en quarante heures à Besançon. Le 25, au matin, je serai à Neuchâtel et j'y resterai jusqu'à votre départ.

Malheureusement, je ne sais si c'est *Andrea* ou *Andrée*, pour la maison. Écrivez-moi, poste restante à Besançon, un petit mot à ce sujet.

Mille tendresses de cœur et mille fleurs d'amour. Chérie aimée, dans deux ans je pourrai faire mille lieues et passer à travers des dangers de contes arabes pour aller chercher un regard ; je ne fera rien d'extraordinaire, en comparaison des impossibilités de tout genre que présente mon voyage. Ce n'est pas l'offre à Dieu de toute une vie ; non. C'est le verre d'eau qui compte en amour et en religion plus que des batailles. Mais que de plaisirs dans cette folie ! Comme j'en suis récompensé en sachant orgueilleusement combien je vous aime !

Je pars dimanche 22, à six heures du soir. Je voudrais rester trois jours à Neuchâtel. Ne partez que le 29.

Adieu, fleur chérie. Que de pensées dans toutes les heures de ce voyage, uniquement pleines de vous ! Je ne serai qu'à vous. Je n'ai jamais tant vécu, tant espéré !

A bientôt.

XII

A MADAME HANSKA, A NEUCHATEL.

Neuchâtel, jeudi 26 septembre 1833.

Mon Dieu, je n'ai fait qu'un voyage trop rapide et j'étais parti très fatigué. Mais tout cela n'est plus rien. Une bonne nuit a tout réparé. J'étais resté quatre nuits sans me coucher.

J'irai à la promenade du faubourg de une heure à quatre. J'y

resterai tout ce temps-là à voir le lac que je ne connais pas. Je puis rester ici tout le temps que vous y serez. Écrivez-moi un petit mot pour me dire si je puis vous écrire en toute sécurité, ici, poste restante, car j'ai peur de vous causer le moindre déplaisir, et donnez-moi, par grâce, exactement votre nom.

Mille tendresses. Il n'y a pas eu, depuis Paris jusqu'ici, une parcelle de temps qui n'ait été pleine de vous, et j'ai regardé le *Val de Travers* à votre intention. Il est délicieux ce vallon.

A bientôt.

XIII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche 6 octobre 1833.

Mon amour chérie,

Me voici, bien fatigué, à Paris [1]. Je suis au 6 octobre et il m'a été impossible de t'écrire auparavant. Il y avait un monde fou sur toute la route et par chaque ville où nous sommes passés, la voiture a refusé de dix à quinze voyageurs. La malle-poste était retenue pour six jours en sorte que mon ami de Besançon [2] n'a pu m'y avoir de place. J'ai donc fait la route sur l'impériale d'une diligence, en compagnie de cinq Suisses du canton de Vaud, qui m'ont traité corporellement comme un animal qu'on mène au marché, et qui ont singulièrement aidé les paquets à me contusionner.

Je me suis mis au bain en arrivant et j'ai trouvé ta chère lettre. O mon âme, sais-tu bien le plaisir qu'elle m'a fait, le sauras-tu jamais? Non, car il faudrait que je t'eusse dit combien je t'aime, et on ne peint point ce qui est immense. Sais-tu, mon Éva chérie, que je me suis levé à cinq heures le jour de mon départ et que je

1. Balzac avait quitté Neuchâtel, le mardi 1er octobre et il arriva à Paris le vendredi 4, après avoir passé seulement cinq jours en Suisse.

2. Charles de Bernard.

suis resté sur le *crêt* pendant une demi-heure espérant... quoi? Je ne sais. Tu n'es pas venue; je n'ai pas vu d'agitation dans la maison, point de voiture à la porte. Alors j'ai soupçonné ce que tu me mandes, que tu restais un jour de plus, et il s'est glissé mille douleurs de regret dans mon âme.

Mon ange, mille fois remerciée, seras-tu quand je pourrai te remercier comme je voudrais pour ce que tu m'envoies.

Méchante! combien tu me juges mal! si je ne t'ai rien demandé, c'est que j'étais trop ambitieux; j'en voulais assez pour faire une chaîne afin de toujours garder ton portrait sur moi, et que je ne voulais pas dépouiller cette noble tête idolâtrée. J'étais comme l'âne de Buridan entre ses deux trésors, également avare et avide... Je viens de mander mon bijoutier; il va me dire loyalement combien il en faut encore, et, puisque le sacrifice est commencé tu l'achèveras, mon ange. Ainsi, si tu fais faire ton portrait, fais-le faire en miniature; il y a, je crois, un bon peintre à Genève, et fais-le monter dans un médaillon très plat. Je ne t'écrirai officiellement que par l'envoi que je te ferai bientôt.

Ma chère épouse d'amour, qu'Anna[1] porte la petite croix que je vais faire faire avec ses cailloux; je ferai graver derrière: *adoremus in æternum*. C'est une délicieuse devise de femme, et tu ne pourras pas voir cette croix sans penser à celui qui te dira sans cesse ces divines paroles par ce petit talisman de jeune fille.

Mon Éva chérie, voici donc une nouvelle vie bien délicieusement commencée pour moi. Je t'ai vue, je t'ai parlé; nos corps ont fait alliance comme nos âmes et j'ai trouvé en toi toutes les perfections que j'aimais; chacun a les siennes et tu as réalisé toutes les miennes[2].

1. Mademoiselle Anna Hanska.

2. Six jours après, le samedi 12 octobre 1833, Balzac écrivait à sa sœur, madame Surville :

« J'ai trouvé là-bas tout ce qui peut flatter les mille vanités de cet animal nommé l'homme, dont le poète reste la variété la plus vaniteuse. Mais, que dis-je de vanité!... Non, il n'y a rien de tout cela. Je suis heureux, très heureux en pensées, en tout bien tout honneur encore...

» L'essentiel est que nous avons vingt-sept ans, que nous sommes belle par admiration, que nous possédons les plus beaux cheveux noirs du monde, la peau

Mauvaise! tu n'as pas vu dans mes regards tout ce que je souhaitais? Oh! sois tranquille, tous les désirs qu'une femme qui aime est jalouse d'inspirer, je les ai ressentis; et si je ne t'ai pas dit avec quelle ardeur je souhaitais que tu vinsses un matin, c'est que je m'étais bêtement logé. Dans cette maison seulement il y avait du danger. Ailleurs, c'était possible peut-être. Mais à Genève, oh mon ange adoré, à Genève, j'aurai pour notre amour plus d'esprit qu'il n'en faudrait à dix hommes pour être spirituels.

J'ai trouvé ici tout au delà de mes espérances *en mal*. Les gens qui me doivent et qui m'avaient donné leur parole de payer ne l'ont point fait. Mais ma mère, que je sais gênée, a été d'un dévouement sublime. Mais, ma chère fleur d'amour, il faut que je répare la folie de mon voyage, une folie que je recommencerais demain, si demain tu m'écrivais que tu as vingt-quatre heures de liberté. Donc, maintenant, il faut travailler et jour et nuit. Quinze jours de bonheur à conquérir à Genève, voilà les paroles que je trouve gravées en dedans de mon front et qui m'ont donné le plus fier courage que j'aie jamais eu. Je crois qu'il arrive plus de sang à mon cœur, plus d'idées à ma cervelle, plus de force dans mon être à ce penser! Aussi je ne doute pas de faire de plus belles choses, animé par ce désir.

Pendant un mois donc, travail à outrance; tout cela pour te voir. Te voilà dans toutes mes pensées, dans toutes les lignes que je tracerai, dans tous les moments de ma vie, dans tout mon être, dans mes cheveux qui croissent pour toi!

A compter de demain lundi, tu ne recevras plus de lettres que tous les huit jours; je les mettrai exactement à la poste les dimanches; elles contiendront le mot que je pourrai t'écrire tous les soirs, car tous les soirs avant de me coucher, de m'endormir dans

suave et délicieusement fine des brunes, que nous avons une petite main d'amour, un cœur de vingt-sept ans, naïf; enfin, c'est une vraie madame de Lignelle, imprudente au point de se jeter à mon cou devant tout le monde!

» Je ne te parle pas des richesses colossales; qu'est-ce que c'est que cela devant un chef-d'œuvre de beauté que je ne puis comparer qu'à la princesse de Belle joyeuse, en infiniment mieux...

» Mon Dieu, que ce Val de Travers est beau, que le lac de Bienne est ravissant!... A l'ombre d'un grand chêne, s'est donné le furtif baiser, premier de l'amour! Puis, j'ai juré *d'attendre*, et, *elle*, de me réserver sa main, son cœur!... »

ton cœur, je te ferai ma petite prière d'amour et te dirai laconiquement ce que j'aurai fait dans le jour. Je te vole pour t'enrichir. Il ne va y avoir que toi, le travail, le travail et toi; dors en paix, ma jalouse. D'ailleurs, tu sauras dans peu que je suis exclusif comme une femme, que j'aime comme une femme, et que j'en rêve toutes les délicatesses.

Oui, ma fleur adorée, j'ai sur toi toutes les craintes de la jalousie, et voilà que je la connais cette gardienne du cœur, cette jalousie que j'ignorais parce que j'étais aimé de manière à n'en rien craindre. *La dilecta* vivait dans sa chambre, et toi, tout le monde peut te voir. Je ne serais bien heureux que quand tu seras à Paris ou à Wierzchownia.

Mon amour céleste, trouve pour mes lettres un endroit impénétrable. Oh! je t'en supplie, qu'il ne t'arrive aucun malheur. Qu'Henriette[1] en soit la gardienne fidèle et qu'elle prenne toutes les précautions que le génie de la femme dicte en pareil cas,

Je me mets demain, sans tarder, au *Privilège*, car il faut que je travaille. J'en suis effrayé. Je voudrais bien ne pas partir à Genève sans avoir rendu à Nodier son dîner, et je ne puis que le rendre splendide. Or, il faut que je travaille autant pour les superfluités nécessaires du luxe que pour le nécessaire superflu de mon existence.

Demain lundi, 7, je commencerai donc un journal de ma vie, qui ne s'arrêtera que dans les jours heureux pendant lesquels mon heureuse étoile me permettra de te voir. Les lacunes accuseront tout mon bonheur. Qu'il y en ait beaucoup! mon Dieu, que je suis fier d'être encore dans l'âge où l'on peut apprécier tous les trésors qu'il y a en toi, où je puis t'aimer en jeune homme plein de croyances, en homme qui a la main sur un avenir! O mon mystérieux amour! qu'il soit à jamais comme une fleur enterrée sous de la neige, une fleur inconnue. Éva, chère et seule femme que le monde contienne pour moi et qui remplis le monde, pardonne-moi toutes les petites ruses que j'emploierai pour dérober le secret de nos cœurs.

Mon Dieu, que je t'ai trouvée belle, le dimanche, dans ta jolie robe violette. Oh comme tu as frappé sur toutes mes fantaisies!

1. Mademoiselle Henriette Borel.

Pourquoi me demandais-tu tant de te dire ce que je ne voulais t'exprimer que par mes regards? Ces sortes d'idées perdent à la parole. Je voudrais les communiquer d'âme à âme par les flammes d'un coup d'œil!

Maintenant, mon épouse, mon adorée, sache bien quoique je t'écrive, pressé par le temps, chagrin ou joyeux, qu'il y a dans mon âme un immense amour, que tu remplis mon cœur et ma vie, que si je ne t'exprime pas toujours bien cet amour, rien ne l'altérera; qu'il fleurira toujours plus beau, plus neuf, plus gracieux, parce que c'est un amour vrai, et que le véritable amour va croissant. C'est une belle fleur, à longues années, plantée dans le cœur, et qui étend ses palmes et ses rameaux, qui double à chaque saison ses belles grappes, ses parfums; et, ma chère vie, dis-moi, répète-moi toujours que rien ne froissera ni son écorce ni ses feuilles délicates, qu'il grandira dans nos deux cœurs, aimé, libre, soigné comme une vie dans notre vie, une seule vie! Oh, que je t'aime! et quel baume cet amour répand sur moi, je ne sens pas de douleur possible. Tu es ma force, tu le vois.

Allons, mon Éva chérie, il faut te dire adieu; non, jamais adieu, au revoir, à bientôt à Genève, à Genève le 5 novembre. Et si tu dois venir à Paris, dis-le-moi vite.

Je ne t'ai pourtant rien dit de ce que je voulais te dire: combien je t'ai trouvée vraie, aimante; combien tu as répondu à toutes les fibres de mon cœur, et même à mes caprices. Mon Dieu, souvent j'étais si absorbé, malgré ces bavardages qu'il fallait dire, que je ne t'ai rien répondu quand tu m'as demandé si on reliait bien à Saint-Pétersbourg.

Chère ange, tu donnes un prix inestimable à mes heures; juge de ce qu'est une chose venue de toi, quand je voudrais vivre réellement en toi, au lieu d'y vivre par la pensée.

Allons, à bientôt. Le travail rendra court le temps qui nous séparera. Quels beaux jours que ceux de Neuchâtel! Nous y ferons des pèlerinages, dis? Oh, ange, maintenant que je t'ai vue, je puis te revoir par la pensée!

Allons, mille baisers pleins de mon âme; je voudrais t'en enserrer. Mon Dieu, le plus doux de tous, je le rêve donc encore!

XIV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche 13 octobre 1833.

Mon amour chéri, voici près de trois jours que je ne t'ai écrit, et ce serait bien mal si tu n'étais pas mon épouse aimée. Mais les travaux ont été si entraînants, les difficultés sont si grandes ! — Pauvre ange, j'aime mieux te dire les douceurs dont mon âme est pleine pour toi que de te raconter mes tribulations. Quant à ma vie elle est inébranlablement arrêtée comme je te l'ai dit déjà, je crois. Couché à six heures, après mon dîner, levé à minuit, je suis là, penché sur cette table que tu connais, assis sur ce fauteuil que tu vois, à cette cheminée qui me chauffe depuis six ans, travaillant jusqu'à midi. Puis, viennent les rendez-vous d'affaires, les détails d'existence dont il faut s'occuper ; puis souvent à quatre heures, un bain ; puis à cinq heures le dîner. Et je recommence intrépidement, nageant dans le travail, vivant dans cette robe de chambre blanche à ceinture de soie que tu devrais connaître. Il y a des auteurs qui m'écorniflent mon temps, viennent me prendre une heure ou deux ; mais plus souvent les inquiétudes, les obligations sont fixes ; les rentrées incertaines.

Enfin, me voici en train de conclure un traité qui va retentir dans notre monde d'envie, de jalousie, de sottise et faire jaunir encore la bile jaune de ceux qui ont l'audace de vouloir marcher dans mon ombre. Une maison de librairie assez respectable m'achète vingt-sept mille francs l'édition des *Études de Mœurs au XIXe siècle*[1] : douze volumes in-octavo, composés de la troisième édition

1. Comme il est fréquemment parlé dans cette correspondance de ces douze volumes : voici l'indication de leurs dates d'apparition, ainsi que celle du contenu de chaque tome. Les ouvrages complètement inédits et ceux déjà parus dans les revues mais inédits en volumes sont marqués ici en italique :

des *Scènes de la Vie privée*, la première des *Scènes de la Vie de Province* et la première des *Scènes de la Vie parisienne*. D'un autre côté l'imprimeur qui me doit un millier d'écus me les rend sur l'opération. Cela me donne dix mille écus. Voilà de quoi faire rugir tous les fainéants, les aboyeurs, les gens de lettres !... Me voilà, moi, sauf ce que je dois à ma mère, libéré de mes dettes et libre, dans sept mois, d'aller où je voudrai ! Si notre grande affaire a réussi, je serai riche et je pourrai faire ce que je veux faire pour ma mère, et avoir un oreiller, un morceau de pain, et un mouchoir blanc pour mes vieux jours.

Hélas, mon ange bien-aimé, pour arriver à ce traité, il a fallu prendre des engagements, trotter, sortir de chez moi le matin à neuf heures, après le travail de nuit. Je n'en aurai pas moins des inquiétudes pour les payements, car il faut toujours accorder des crédits aux libraires. Mes veilles, mes travaux, tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, peut être compromis. Le *Libraire* est une dame, une veuve [1] que je n'ai point vue et que je ne connais pas. Je ne ferai partir cette lettre que quand la signature sera donnée de part et d'autre, afin que ma missive t'apporte une bonne nouvelle

Première livraison : Décembre 1833. (Datée 1834). VIE DE PROVINCE. Tome Ier. *Eugénie Grandet*. Tome II. Le Message. Les Célibataires *(Le Curé de Tours)*. La Femme abandonnée. La Grenadière. *L'Illustre Gaudissart*.

Deuxième livraison : 15 mars 1834. VIE PARISIENNE. Tome II. *Les Marana. Histoire des Treize*. I. *Ferragus*. Tome III. *Histoire des Treize*. II. *Ne touchez pas la Hache. (La Duchesse de Langeais)*. III. *La Fille aux Yeux d'or*. (Le Début).

Troisième livraison : 19 septembre 1834. VIE PRIVÉE. Tome III. *Balthazar Claës ou la Recherche de l'Absolu*.— Tome IV. Même histoire. *(La Femme de trente ans)*. Quelques chapitres inédits.

Quatrième livraison : 1er mai 1835. VIE PRIVÉE. Tome I. Le Bal de Sceaux. Gloire et Malheur *(La Maison du Chat qui pelote)*. La Vendetta. VIE PARISIENNE. Tome IV. *Histoire des Treize*. III. *La Fille aux Yeux d'or* (fin). Profil de Marquise (Étude de Femme). Sarrazine. La Comtesse à deux maris (Le Colonel Chabert). Madame Firmiani.

Cinquième livraison : 15 novembre 1835. VIE PRIVÉE. Tome II. *La Fleur des Pois (Le Contrat de Mariage)*. La Paix du Ménage. VIE PARISIENNE. Tome I. La Femme Vertueuse (Une Double Famille). La Bourse. Papa Gobseck.

Sixième livraison : Février 1837. VIE DE PROVINCE. Tome III. Les Trois Vengeances (La Grande Bretèche augmentée). *La Vieille Fille*. — Tome IV. *Illusions perdues* (première partie : *Les deux Poètes*).

1. Madame Veuve Charles Béchet.

sur mes intérêts ; mais il y a deux autres négociations à faire qui ne sont pas moins importantes, trop longues à t'expliquer et dont je ne te dirai que les résultats.

Les Aventures d'une idée heureuse sont faites au quart et je suis très bien lancé pour les finir; *Eugénie Grandet*, un de mes tableaux les plus achevés, est à moitié. J'en suis très content. *Eugénie Grandet* ne ressemble à rien de ce que j'ai peint jusqu'ici. Trouver *Eugénie Grandet* après *Madame Jules*, sans vanité cela annonce du talent. T'ai-je dit que notre papier ne peut pas se faire à Angoulême? J'ai reçu hier la réponse de mon amie d'Angoulême. J'irai dans quelques jours à Angoulême. Je suis forcé de courir à Saintes, capitale de la Saintonge, pour étudier le faubourg où vivait Bernard de Palissy, le héros des *Souffrances d'un inventeur* que je ferai bien vite à Angoulême à mon retour de Saintes [1]. Saintes est à douze lieues d'Angoulême, en avant, sur les côtes. Je te rapporterai ton cotignac [2] d'Orléans moi-même. J'ai déjà tes alberges de Tours. J'attends toujours que mon bijoutier me permette de t'écrire ostensiblement, mais Fossin est un roi, c'est une puissance et quand on veut des choses bien faites, il faut baiser l'ergot du diable que l'on nomme la patience.

Je ne te dis pas que j'ai reçu *con gran piacer* la lettre où tu n'es plus chagrine, où tu me racontes l'histoire de ce monstre d'Anglais. Voilà ce que c'est que d'un époux ; un amant aurait tordu le cou à l'Anglais. Un duel ? Que le Dieu vengeur lui fasse rencontrer une servante d'auberge qui le rende malade et lui cause mille maux! Vu la nature de ce Monsieur, mon souhait sera bien accompli j'espère.

Au moins il y a de l'amour dans ta lettre, mon cher amour. L'autre était si chagrine. Mon Dieu, comment peux-tu t'abandonner à un seul moment de doute, avoir une crainte ! A propos, quelques amis sont venus me dire que le bruit courait que j'avais été en Suisse chercher une femme qui venait positivement d'Odessa. Mais heureusement que d'autres personnes ont dit que je suivais madame

1. Ce projet ne fut pas exécuté et Balzac donna plus tard le titre de : *Les Souffrances de l'Inventeur* à la troisième partie des *Illusions perdues*.

2. Confiture fabriquée à Orléans.

de C... ; puis d'autres que j'avais été à Besançon pour une grande affaire commerciale. L'auteur de l'invention du rendez-vous est, je crois, Gosselin, le libraire, qui m'a envoyé une lettre de Russie il y a cinq mois. Enfin d'autres ont dit que je n'étais pas sorti de Paris et que j'étais à Sainte-Pélagie, *qu'on m'y a vu* ! Voilà Paris.

Ma chère idolâtrée, à demain. Aujourd'hui, adieu. Néanmoins je devrais te dire toutes les pensées sur lesquelles je galope depuis trois jours, les bons petits quarts d'heures que je me donne quand j'ai fini un certain nombre de pages ! Je revois le Val de Travers, je recommence mes cinq jours et ils tiennent dans quinze minutes avec toutes leurs joies ; les plus petits incidents reviennent. C'est tantôt une vue de ce beau front, puis une parole ou, mieux, la flamme allumée par Sev... Oh ! chérie, que tu es adorablement aimante et que tu es bête en même temps d'avoir une crainte. Non, non, mon Éva chérie, je ne suis point de ceux qui punissent une femme de son amour. Oh ! que j'aurais voulu pouvoir rester une demi-journée à tes genoux, la tête dans tes genoux, rêvant de beaux rêves, te disant mes pensées avec paresse, avec délices, tantôt ne disant rien mais baisant ta robe! Mon Dieu, que douce eût été cette journée où j'aurais pu jouer en liberté avec toi, comme un enfant joue avec sa mère ! O mon Eva bien-aimée, le jour de mes jours, la lumière de mes nuits, mon espérance, mon adorée, ma toute aimée, l'unique chérie, quand pourrai-je te voir ? Est-ce une illusion, t'ai-je vue ? T'ai-je assez vue pour pouvoir dire que je t'ai vue ?

Mon Dieu, que j'aime ton accent un peu gras, ta bouche de bonté, de volupté, permets-moi de te le dire, mon ange d'amour.

Je travaille nuit et jour pour aller te voir une quinzaine en décembre. J'irai passer le Jura plein de neige, mais je penserai aux épaules de neige de mon amour, de ma bien-aimée ! Ah ! respirer dans tes cheveux, tenir ta main, te serrer dans mes bras ! voilà d'où vient mon courage. J'ai des amis ici qui sont stupéfaits du féroce *vouloir* que je déploie en ce moment. Ah ! ils ne connaissent pas ma mie, ma douce mie, celle dont la seule image dépouille la douleur de ses aiguillons ! Oui, Parisina et son amant ont dû mourir sans sentir le coup de hache, s'ils pensaient l'un à l'autre !

Un baiser, mon ange de la terre, un baiser savouré lentement, et

à demain. Le rossignol a trop chanté; je me suis acoquiné à t'écrire et *Eugénie Grandet* gronde.

Samedi 12. Midi.

Voici nos protocoles échangés, nos réflexions faites; à demain la signature. Mais demain tout peut être changé. Je n'ai presque rien fait d'*Eugénie Grandet* et des *Aventures d'une idée*. Il y a des moments où l'imagination cahote et ne va pas. Puis, *l'Europe littéraire* ne vient pas. Je suis trop fier pour y mettre les pieds puisqu'ils se sont mal conduits envers moi. Donc, depuis mon retour, je suis sans argent. J'attends. Ils devaient venir hier s'expliquer; point. Ils doivent venir aujourd'hui.

Mon pauvre ange, en ce moment le prix d'*Eugénie Grandet* est une grosse somme pour moi. Me voilà donc recommençant mon métier d'angoisses. Jamais je ne serai sans ressembler à Raphaël dans sa mansarde [1]; j'en ai encore pour une année à jouir de mes dernières misères, à avoir de nobles fiertés inconnues.

Je suis un peu fatigué, mais la douleur de côté a cédé au stationnement de mon individu dans mon fauteuil, à cette tranquillité constante du corps qui me *monachise*.

Pour le moment, les fantaisies sont calmées; quand la disette est au logis, je ne songe jamais à mes désirs. Mes réchauds d'argent se sont fondus. Je n'y songe plus. Plus de dîner pour octobre. Puis je jouis tant par la pensée des choses que je n'ai pas, et ces désirs me les rendent si précieuses quand je les possède! Voilà deux ans que, de mois en mois, je compte sur un reste pour mes réchauds de table et qu'ils s'évanouissent. J'ai comme cela une foule de petits bonheurs. C'est ce qui me fait aimer ce nid où je vis; c'est ce qui fait que je t'aime tant, c'est ce désir perpétuel. Ceux qui me disent méchant, railleur, trompeur, ne connaissent guère l'innocence de ma vie, ma vie d'oiseau allant chercher son nid brin à brin, jouant avec un fétu de paille avant de le rapporter.

O cher confident de mes pensées les plus secrètes, chère précieuse conscience, sauras-tu quelque jour, toi compagne d'amour, com-

1. *La Peau de chagrin.*

bien tu es aimée, toi qui, venue d'une aile fidèle vers ton époux, ne l'as pas rejeté après l'avoir vu. Que je craignais de ne te pas plaire! Dis-moi donc bien que tu aimes l'homme après avoir aimé l'esprit et le cœur, puisque l'esprit et le cœur t'ont plu, je n'en pouvais douter. Mon idole, mon Éva bien venue, bien-aimée, si tu savais combien tout ce que tu as fait et dit m'a saisi, oh! non, tu n'aurais pas de ces doutes, de ces craintes déshonorantes. Ne me parle plus comme tu l'as fait, en me disant : « Vous n'aimerez pas une femme qui vient à vous, qui, qui, qui, etc... », tu sais ce que je veux dire.

Ange, les anges sont bien forcés de descendre du ciel; nous ne pouvons pas aller à eux. Puis ce sont eux qui nous enlèvent sur leurs blanches ailes dans leurs sphères où l'on aime et où les plaisirs sont des pensées.

Allons adieu, toi, mon trésor, mon bonheur, toi vers qui volent tous mes désirs, toi qui me fais adorer la solitude parce qu'elle est pleine de toi. Adieu, à demain. A midi, mes gens seront venus pour le traité. Cette lettre partira pour te porter la bonne ou la mauvaise nouvelle, mais elle te portera tant d'amour que tu en seras toujours joyeuse.

Dimanche 13. Neuf heures.

Mon amour chéri, mon Éva, affaire faite! Ils en crèveront tous de jalousie. Mes *Études de Mœurs au* XIXe *Siècle* sont achetées vingt-sept mille francs. L'éditeur va faire sonner cela. Depuis les vingt-cinq volumes de Chateaubriand achetés, en réalité, deux cent mille francs pour dix ans, il n'y a pas eu de marché semblable. Ils prennent un an pour vendre...

Ah! ta lettre arrive. Je la lis.

Mon amour divin, es-tu bête. Madame de S...! Je suis brouillé avec elle pour ne lui avoir jamais voulu adresser la parole; je n'ai pas même voulu saluer sa fille, madame d'O...? Hélas, je l'ai rencontrée, madame de S..., chez madame d'A... cet hiver. Elle s'est approchée et m'a dit : « *Elle* n'est pas là (elle parlait de madame de C...), est-ce que vous serez aussi sévère qu'à Aix? » — Je lui dis, en montrant son amant, l'ancien de madame

d'A..., un comte portugais : « Mais *il* est là. » — La duchesse a éclaté de rire.

Oh ! mon ange céleste, madame de S..., si tu la voyais ; tu saurais combien est atroce cette calomnie!... Tes Polonaises ont trop bien vu madame de C... pour faire attention à madame de S... qui lui faisait la cour. Mais j'étais à Aix chez madame de C... et nous dînions ensemble. Quant à la marquise, ma foi, le portrait que tu m'en as fait m'a fait mourir de rire. *Il y a de cela*, mais c'est changé. Fraîche, oui ; sans cœur, oui, du moins je le crois. Elle sera toujours sacrée pour moi ; mais il y avait, dans la jaserie de tes Polonaises juste assez de vrai pour faire passer les médisances.

Mon amour idolâtrée, plus de doutes, jamais entends-tu ! Je n'aime que toi, je ne puis aimer que toi. Éva est ton nom symbolique. Il y a mieux ; je n'ai pas aimé dans le passé comme je sens que je t'aime. Toi, toute ma vie d'amour peut t'appartenir.

Adieu, mon souffle ; je voudrais communiquer à ces pages la vertu des talismans, que tu sentisses mon âme t'envelopper ! Adieu, ma bien-aimée. J'ai baisé cette page ; je joins une feuille de ma dernière rose, un pétale de mon dernier jasmin. Tu es dans ma pensée comme le fond même de l'intelligence, la substance de tout.

Eugénie Grandet est ravissante. Tu auras cela bientôt à Genève.

Allons adieu, toi que je voudrais voir, sentir, presser, adieu. Je ne pourrai donc pas trouver un moyen de te presser ! Comme l'imagination a d'impuissantes richesses ! Ma chère lumière, je te baise avec une ardeur, une étreinte de vie, une effusion d'âme. sans exemple dans ma vie.

Mon ange, je ne te réponds pas sur le cri que j'ai poussé sur le *crêt*, à propos de madame de C... et du fils M... mort pour sa belle-mère. A demain pour cela. Tu as dû bien rire de ma prétendue sauvagerie.

Ne mets donc pas pour moi : *poste restante*.

XV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche 20 octobre 1833.

Comment, mon amour, des craintes, des tourments? Tu auras reçu, j'espère, les deux premières lettres que je t'ai écrites depuis mon retour. Que faire donc pour ne pas te donner la moindre peine, te faire des cieux purs! Comment, tu n'as pas calculé sur un jour de retard, sur une heure de fatigue! Mon Dieu, mon Dieu, que faire?

Je t'écris tous les jours; si tu veux recevoir une lettre tous les trois jours au lieu de les recevoir tous les huit jours, dis, parle, ordonne. Je ferai tout pour ne pas te laisser venir au cœur une seule mauvaise pensée.

Si tu savais le mal que m'a fait ta lettre! Tu ne me connais pas encore! Tout cela est mal. Mais je te pardonne bien le petit chagrin que m'a causé ta lettre, puisque c'est encore me dire que tu m'aimes.

J'ai une bonne nouvelle à te dire. Je crois que les *Études de Mœurs* vont, mardi, être une affaire faite et que j'aurai pour débitrice l'une des plus solides maisons de librairie de la place. C'est quelque chose.

Pardonne, mon Éva d'amour, de te parler de mes affaires mercantiles; mais c'est ma tranquillité; c'est ce qui me permettra sans doute d'aller à Genève. Hélas! je n'irai peut-être aussi qu'en décembre, parce que je ne pourrai y aller que lorsque j'aurai achevé la première livraison de ces *Études*.

Mon Dieu! je bénis ce papier que tu tiendras; je voudrais qu'il te portât tout mon amour et mon cœur, afin que tu n'eusses pas de ces mauvaises pensées. Cela est déshonorant, ma chérie. L'amour ne va pas sans confiance.

Allons, adieu. Ne faut-il pas que je retourne à *Eugénie Grandet* qui va bien. J'en ai encore pour tout lundi et une partie de mardi.

Adieu, mon ange de lumière ; adieu, cher trésor ; ne me maltraite pas. J'ai le cœur tout aussi sensible que peut l'être celui d'une femme, et je t'aime mieux ou plus mal, car je me repose sans crainte sur ton cher cœur et baise tes deux yeux, — tout !

Adieu ! A demain.

XVI

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, mercredi 23, — Dimanche 27 octobre 1833.

A toi, mon amour, à toi mille tendresses. Hier, j'ai pendant toute la journée été courant ; je me suis trouvé si fatigué que je me suis permis de dormir une nuit entière, et alors je n'ai fait à mon idole qu'une prière mentale. Je me suis endormi dans ta chère pensée, comme si, mariés, je m'étais endormi dans les bras de ma bien-aimée.

Mon Dieu ! je suis effrayé de voir combien ma vie est à toi ! Avec quelle rapidité elle se porte à ton cœur. Tes artères battent autant pour moi que pour toi. Chérie adorée, que tes lettres me font de bien ! Je crois à toi, vois-tu, comme je crois à ma respiration ! Je suis pour ce bonheur comme un enfant, comme un savant, comme un fou qui soigne des tulipes ! Je pleure de rage de ne pas être près de toi. Je rassemble toutes mes idées pour développer cet amour, et je suis là, veillant sans cesse à ce qu'il croisse sans malheurs. N'est-ce pas de l'enfant, du savant, du botaniste ? Ainsi, mon ange, ne fais pas de folies. Non, ne quitte pas ton piquet, pauvre petite chèvre attachée ! Ton amant viendra quand tu crieras. Mais tu m'as fait frémir. Ne t'y trompe pas, ma chère Ève, on ne rapporte pas à mademoiselle Henriette Borel une lettre aussi soigneusement pliée, cachetée, sans la regarder. Il y a d'habiles dissimulations. Or, je t'en supplie, aie une voiture pour ne jamais te

mouiller en allant à la poste. D'ailleurs il fait toujours froid rue du Rhône. Vas-y tous les mercredis puisque les lettres mises à la poste ici le dimanche t'arrivent le mercredi. Je ne mettrai jamais, quelle que soit l'urgence, de lettres à la poste pour toi que le dimanche. Brûle les enveloppes. Qu'Henriette gronde l'homme du bureau d'avoir donné sa lettre qui était *poste restante*, mais qu'elle gronde en riant, car les gens de bureau sont rancuneux. Ils seraient capables de dire, un mercredi, qu'il n'y a pas de lettres et de les remettre de manière à causer quelque malheur. O mon ange, les infortunes ne viennent jamais que des lettres. Je t'en supplie, à genoux, aie un endroit, un antre, une mine pour cacher les trésors de notre amour. Fais que tu ne puisses pas avoir une seule inquiétude.

Maintenant, la comtesse P... n'est-elle pas cette belle Grecque aimée de P..., mariée à un médecin, mariée au général de W..., puis au comte L... P... ? Si cela est, ne lui confie pas la moindre chose de ton amour, ma pauvre brebis sans défiance. Si elle en a des preuves, eh bien, avoue, mais il ne faut faire un tel aveu que quand on ne saurait faire autrement, et, alors, se faire un mérite de la concession forcée. Tu es juge de l'opportunité ; mais, quand je serai à Genève, tu comprends que les gens qui courent deux idées et qui supposent le mal quand il n'est pas, sauront bien deviner le vrai.

Maintenant, quand je te lis, je suis à Genève, je vois tout. Mon Dieu, que de grâce et de gentillesse dans tes lettres ! Eh, mon ange d'amour, oui certes je serai à Genève précisément quand tu le voudras. Mais calcule qu'il faut quatre jours pour que ta lettre m'arrive, et quatre jours pour que j'arrive ; cela fait huit jours.

Mon ange chéri, ne partage de mes malheurs que ce qu'il faut pour y prendre ta part ; mais le ciel m'a donné tout le courage nécessaire pour les supporter. Je ne voudrais pas qu'une seule de mes pensées te fût cachée, et je te conte tout. Mais ne t'en donne pas la fièvre. Oui, l'envoi des journaux est une indignité. Dis-moi qui a été capable de cette atroce plaisanterie. Ce sera un duel entre moi et lui. Tout ce qui te blessera sera mon ennemi capital ; mais ennemi à l'arabe, avec un serment de vengeance.

Mon cher bonheur, il n'y a pas une voix ici en ma faveur; tout est hostile. Il faut s'y résigner. Ils me traitent, en vérité, comme un homme de génie; c'est à en donner de l'orgueil. Il faut que je redouble de soins et de courage pour franchir ce dernier pas. Je leur prépare de beaux sujets de haine. Je travaille avec une opiniâtreté sans exemple.

Je ne pourrai t'écrire la lettre ostensible que la semaine prochaine, car je veux que l'envoi soit complet. Tant mieux que l'on m'accuse, le souvenir n'en sera que plus précieux.

Ma chérie, tu peux bien dire m'avoir vu à Neuchâtel, car cela ne se cèlera pas plus que le nez au milieu du visage. Cela se saura; il faut donc le dire, âme de mon âme.

Tu vois que je réponds à tout ce que tu m'écris, mais à bâtons rompus. J'ai hâte de finir ce que j'appelle les affaires de notre amour, pour te parler amour.

Comment, tu as lu les *Contes drolatiques* sans la permission de ton époux d'amour? Curieuse! O mon ange, il faut avoir le cœur pur comme le tien est pur, pour lire et savourer *le Péché véniel*. C'est un diamant de naïveté. Mais, chérie, tu as été bien audacieuse. J'ai peur que tu m'aimes moins. Il faut si bien connaître notre littérature nationale, la grande, la majestueuse littérature du xv[e] siècle, si étincelante de génie, si libre d'allure, si vive de mots qui, dans ce temps, n'étaient pas encore déshonorés, que j'ai peur pour moi. Je te le répète donc : s'il y a quelque chose en moi qui puisse vivre, ce sont ces *Contes*. L'homme qui en fera cent ne saurait mourir. Relis l'*épilogue* du deuxième dixain et juge. Surtout prends ces livres comme des arabesques insouciantes tracées avec amour. Que dis-tu du *Succube?* Ma chère bien-aimée, ce conte m'a coûté six mois de tortures. J'en ai été malade. Je crois tes critiques sans fondement. Le procès fait aux prétendus empoisonneurs du Dauphin a été fait, à Moulins, par le chancelier Paget, avant la captivité de François I[er], je n'ai pas le temps de vérifier. Elle[1] fut dauphine, en 1536, je crois. Oui, la bataille de Pavie est de 1525; tu as raison. Je crois que tu as raison pour le Connétable : c'est le duc François de Montmorency qui épousa la duchesse de Farnèse;

1. Catherine de Médicis.

mais tout cela est contesté. Je vérifierai soigneusement et je corrigerai à la deuxième édition.

Merci, mon amour; éclaire-moi bien et autant de fautes tu trouveras, autant de remerciements tendres. Néanmoins, dans ces *Contes*, il faut des inexactitudes, c'est de *costume;* mais il n'y faut pas de bourdes.

Assez causé, mon amour aimé, mon Éva chérie. Voilà presque une demi-nuit employée à vous, et à vous écrire. Mon Dieu, faites qu'elle me soit rendue en caresses ! Il faut, ange, que je reprenne le collier de misère ; mais ce ne sera pas sans t'avoir mis ici toutes les fleurs de mon cœur, mille tendresses, mille caresses, tous les vœux d'un pauvre solitaire qui vit entre ses pensées et son amour.

Adieu, ma beauté chérie; un baiser sur ces belles lèvres rouges, si fraîches, si bonnes, un baiser qui aille loin, qui t'enserre. Je ne te dis pas adieu. Oh! quand aurai-je ton cher portrait ? Si, par hasard, tu le fais monter, fais qu'il tienne entre deux plaques d'émail et que le tout ne soit pas plus épais qu'une pièce de cinq francs, car je veux toujours l'avoir sur mon cœur. Ce sera mon talisman ; je le sentirai là, j'y puiserai de la force et du courage. Ce sera de là que partiront les rayons de cette gloire que je veux si grande, si large, si rayonnante, pour t'envelopper de sa lumière !

Allons, il faut te quitter, toujours à regret. Mais une fois libre et sans ennuis, que de doux pèlerinages ! Voilà pourquoi je travaille tant. Mon Dieu ! que les riches sont heureux ! Ils vont en poste et volent comme des hirondelles ! Mais ma pensée va plus vite et, toutes les nuits, elle se glisse autour de ton cœur, de ta tête, elle te couvre !

Adieu donc. A demain. Il faut que demain j'aille chez la duchesse d'A... Je te dirai pourquoi quand je serai revenu.

Jeudi 24.

Ce matin, mon amour chéri, j'ai déjà échoué dans une tentative qui pouvait être heureuse. J'ai été offrir à un capitaliste, auquel reviennent des indemnités convenues entre nous pour des ouvrages promis et non faits, une certaine quantité d'exemplaires des *Études*

de Mœurs. Je lui proposais cinq mille francs à terme, pour trois mille échus. Il a tout refusé, même ma signature et un effet, me disant que ma fortune était dans mon talent et que je pouvais mourir. Cette scène est une des plus infâmes que je connaisse. Gobseck n'est rien; j'ai subi, plus rouge, le contact d'une âme de fer. Quelque jour, je peindrai cela. Je suis allé chez la duchesse pour qu'elle se charge d'une négociation semblable auprès de l'auteur de mon procès, son libraire, qui m'a égorgé. Réussira-t-elle ? Je suis dans les angoisses de l'attente et il faut que j'aie toute la sérénité, le calme nécessaires pour mes énormes travaux.

Mon ange, je ne puis aller à Genève que ma première livraison des *Études de Mœurs* parue, publiée, et la deuxième bien en train. Cela fait, j'aurai quinze jours à moi, vingt peut-être ; tout dépendra du plus ou du moins d'argent que j'aurai, car j'ai un remboursement important à faire fin décembre. Je suis content de mon éditeur; il est actif, il ne fait pas le monsieur, il s'occupe de mon entreprise comme d'une fortune et la juge éminemment profitable. Il faut un succès, un grand succès. *Eugénie Grandet* est une belle œuvre. J'ai presque toutes mes idées pour les parties qui restent à faire dans ces douze volumes. Ma vie est maintenant bien réglée : levé à minuit, couché à six heures; un bain tous les trois jours, quatorze heures de travail, deux de promenade. Je m'enfonce dans mes idées et, de temps à autre, ta chère tête apparaît comme un rayon de soleil. O ma chère Éva, je n'ai plus que toi dans le monde; ma vie se concentre sur ton cher cœur. Tous les liens des sentiments humains m'y rattachent. Je ne respire, ne pense, ne travaille que par toi, pour toi. Quelle belle vie : l'amour et la pensée ! mais, quel malheur de se trouver dans les embarras de la misère, jusqu'au dernier moment! Comme la nature nous vend cher le bonheur ! Il me faut encore six mois de travaux, de privations, de luttes, pour être complètement heureux. Mais que de choses peuvent arriver en six mois ! Ma belle vie secrète me console de tout. Tu frémirais si je te disais toutes mes angoisses que, comme faisait Napoléon sur le champ de bataille, j'oublie. En me mettant à ma petite table, eh bien, moi, je ris, je suis tranquille. Cette petite table, elle appartiendra à ma chérie, à mon Ève, à mon épouse. Je la possède depuis dix ans; elle a vu toutes mes misères, essuyé toutes mes larmes,

connu tous mes projets, entendu toutes mes pensées; mon bras l'a presque usée, à force de l'y promener quand j'écris.

Mon Dieu, mon bijoutier est à la campagne; je n'ai confiance qu'en lui. La croix d'Anna va être retardée. Cela me contrarie plus que mes propres angoisses de la fin du mois. Ton *cotignac* est en route pour venir à Paris.

Mon cher trésor, je n'ai point de nouvelles à te donner; je ne vais nulle part, je ne vois personne. Tu ne trouveras que toi dans mes lettres, un inépuisable amour. Sois prudente, mon cher diamant. O dis-moi bien que tu m'aimeras toujours, car moi, vois-tu, Éva, je t'aime pour toute ma vie. Il n'y a plus de femmes au monde, il n'y a plus que toi. Je suis heureux d'avoir la conscience de mon amour, d'être dans quelque chose d'immense, de vivre dans l'éternité bornée que nous pouvons donner à un sentiment, mais qui est l'éternité pour nous. Oh! laisse-moi te prendre, par la pensée, en mes bras, te serrer, te garder la tête sur mon cœur, baiser innocemment ton front! Ma chérie, maintenant, de loin, je puis t'exprimer mon amour. Je sens que je puis t'aimer toujours, me trouver chaque jour au cœur un amour plus fort que celui de la veille, te dire tous les jours de plus douces paroles. Tu me plais chaque jour davantage, chaque jour tu te loges mieux dans mon cœur; ne trahis jamais un amour aussi grand. Je n'ai plus que toi au monde, et tu ne sauras qu'à Genève tout ce qu'il y a dans cette parole. Pour le moment sache que ce matin madame de C... m'a écrit que nous ne devions plus nous revoir; elle s'est offensée d'une lettre, et moi de bien d'autres choses. Rassure-toi, il n'y a pas d'amour là dedans! Mon Dieu, comme tout se retire de moi! Comme ma solitude devient profonde! La persécution commence pour moi en littérature. Les dernières obligations à remplir me retiennent au logis dans un travail continuel, gigantesque. Ah! combien vive s'élance mon âme de cette prison pour rejoindre ton âme, ma chère patrie d'amour!

Je me suis arrêté là pour penser à toi, je me suis abandonné à mes rêveries, des larmes me sont venues aux yeux, des larmes de bonheur. Je ne puis t'exprimer mes pensées. Je t'envoie un baiser plein d'amour. Devine mon âme!

Samedi 26.

Hier, mon trésor aimé, j'ai couru pour quelques affaires, des affaires pressées; la nuit il a fallu corriger des volumes qui doivent être mis lundi sous presse. Point de réponse de la duchesse; oh! elle ne réussira pas! Je suis trop heureux dans les belles régions de l'âme et de la pensée pour que je sois heureux dans les intérêts mesquins de la vie. J'ai bien des lettres à écrire; mes travaux m'emportent, je me laisse arriérer. Combien est puissante la domination de la pensée! Je dors en paix sur une planche pourrie. Il n'y a que cela pour exprimer ma situation. Tant d'argent à payer, et, pour tout cela, la plume avec laquelle je t'écris. Oh! non; j'en ai deux, mon amour; la tienne ne sert qu'à tes lettres; elle dure ordinairement six mois.

J'ai corrigé *la Femme abandonnée*, *le Message* et *les Célibataires*. Cela m'a employé vingt-six heures depuis jeudi. Mais il a fallu s'occuper des journaux. Manier le public en France n'est pas une petite affaire. Le bien disposer pour un ouvrage de douze volumes est une entreprise; c'est une campagne. Que de mépris on déverse sur les hommes en les faisant mouvoir et les voyant aux prises. Les uns s'achètent. Mon éditeur m'a dit le tarif des consciences de tous les feuilletonistes. Et je recevrais un seul de ces gens-là! Plutôt mourir inconnu!

Demain, je reprendrai mes travaux de manuscrit. Je veux terminer ou *Eugénie Grandet* ou *les Aventures d'une idée heureuse*. Il est cinq heures, je vais dîner, faire mon unique repas, me coucher, dormir. Je m'endors toujours dans ta pensée, en cherchant un doux moment de Neuchâtel, m'y reportant, et je quitte le monde visible, emportant un de tes sourires, ou entendant une de tes paroles.

T'ai-je dit qui de Berlin, qui de Vienne, qui de Hambourg, m'avait complimenté sur mes succès en Allemagne, où, me disaient ces gracieuses personnes, il n'est question que de ton Honoré? C'était chez Gérard. Mais je t'aurai dit cela. Je voudrais que la terre entière pût parler de moi avec admiration, pour qu'en posant ma tête sur tes genoux, tu eusses le monde à toi.

Adieu pour aujourd'hui, mon ange. A demain mes caresses, mes paroles chargées d'amour et de désirs. Je t'écrirai après avoir reçu la lettre qui, sans doute, viendra demain. Chère, céleste jour! Je voudrais inventer des mots et des caresses pour toi seule. J'ai mis là un baiser.

Dimanche 27.

Comment, mon cher amour, pas de lettres! Quel chagrin, ne pas savoir ce que tu penses. Oh! envoie-moi deux lettres par semaine, que j'en reçoive une le mercredi et l'autre le dimanche. J'ai attendu jusqu'au dernier moment du courrier; je ne puis que te dire quelques mots. Ne me fais pas souffrir; sois exacte autant que possible, ma vie est entre tes mains.

Je n'ai point de réponse de mes négociations.

Adieu, mon cher souffle. Cette dernière page te portera mille caresses, mon cœur et quelques inquiétudes. Ma chérie, tu me parlais de rhume, de ta santé; oh! être si loin! Mon Dieu! mon Dieu, tout ce que j'ai d'angoisses dans ma vie pâlit devant la pensée de te savoir souffrante.

A demain, ange. Demain j'aurai une lettre. En ce moment j'ai la tête tournée. Allons, mon bon génie, ma chère épouse, mille fleurs d'amour ici pour toi.

XVII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, lundi 28 octobre 1833.

J'ai ta lettre, mon amour! Combien n'y a-t-il pas d'angoisses dans un jour de retard. A demain; je te dirai pourquoi je ne puis répondre aujourd'hui.

Mardi 29.

Mon Éva chérie, jeudi j'ai quatre à cinq mille francs à payer et, littéralement parlant, je n'ai pas un sou. Ce sont de petites ba-

tailles auxquelles je suis habitué. Depuis mon enfance, je n'ai pas encore possédé deux sous que je puisse regarder comme ma propriété. J'ai toujours triomphé jusqu'aujourd'hui. Or, il faut que je coure à travers le monde d'argent pour me faire ma somme. Je perds mon temps, je bats le pavé. L'un est à la campagne, l'autre hésite; mes valeurs lui semblent douteuses. J'ai dix mille francs de billets entre les mains, cependant; enfin, demain soir, dernier terme, j'aurai sans doute trouvé. Les deux jours que je perds font un horrible escompte.

Je ne te dis ces choses que pour te mettre un peu au courant des difficultés de ma vie. Il y a combat pour l'argent, bataille contre les envieux, luttes perpétuelles avec mes *sujets*, luttes physiques, luttes morales, et si je manquais une seule fois à triompher, je serais exactement mort.

Ange chérie, sois mille fois bénie pour ta goutte d'eau, pour ton offre; elle est tout pour moi et elle n'est rien. Tu vois ce que c'est qu'un millier de francs quand il en faut dix mille par mois. Si j'en trouve neuf, je puis en trouver douze. Mais j'aurais voulu, en lisant ce délicieux passage de ta lettre, pouvoir plonger ma main dans la mer, en retirer toutes les perles et les semer sur tes beaux cheveux noirs. Ange de dévouement et d'amour, il y a là toute ta chère âme adorée. Mais que sont toutes les perles de la mer! J'ai versé sur ta lettre deux larmes de joie, de reconnaissance, d'attendrissement voluptueux, qui, pour toi, pour moi, valent les richesses du monde entier, n'est-ce pas, mon Éva, mon idole? En lisant ceci, sens-toi pressée par un bras ivre d'amour et prends le baiser que je t'ai idéalement envoyé. Tu en trouveras mille sur la feuille de rose qui sera dans la lettre.

Laissons ce triste argent; je te dirai néanmoins que les deux plus importantes négociations que je comptais faire pour ma libération sont manquées. Tu me rends trop heureux; ma fortune d'âme et de cœur est trop immense pour que ce qui est de pur intérêt réussisse. J'expie mon bonheur.

Puissances célestes! A qui veux-tu que j'écrive, moi à qui le temps manque! Mon amour, sois bien tranquille; mon cœur ne peut s'épanouir qu'au fond de ton cœur. Écrire à d'autres!... A d'autres les parfums de mes plus secrètes pensées! Y as-tu bien songé?

Non, non, à toi toute ma vie, à toi mes plus chers moments. Quand, à minuit, je me lève, je commence mes travaux par le petit bout de conversation que nous avons ensemble. Ma noble et chère épouse de cœur, sois tranquille. Tu m'as demandé de nouvelles affirmations pour tes lettres; ne m'en demande plus. Toutes les précautions sont prises pour que tout ce que tu m'as écrit soit comme des aveux d'amour confiés de cœur à cœur, entre deux caresses. Nulle trace! la boîte de cèdre est fermée; nulle puissance ne saurait l'ouvrir, et la personne chargée de la brûler si je mourais est *un Jacquet*, l'original de Jacquet, qui se nomme Jacquet, un de mes amis, un pauvre employé dont la probité est du fer, trempé comme un sabre d'Orient. Vois, mon amour, je ne me suis fié ni à la *dilecta*, ni à ma sœur. Ne me parle plus de cela. J'ai compris l'importance de ton vœu; je t'en aime davantage, si cela est possible, et comme tu es toute ma religion, que tu es un Dieu idolâtré, tes désirs sont accomplis avec fanatisme. Qu'est-ce, de tes ordres! Oh! non, ne va pas à Fribourg! Je t'adore religieuse, mais point de confession, point de jésuites. Reste à Genève.

Mon bijoutier ne revient pas: cela me fait un petit chagrin. Mon envoi se trouve retardé, mais il est vrai que *la Caricature* n'est pas encore reliée, et je veux que tu reçoives tout ce que j'ai promis d'envoyer.

Mon Dieu, ta lettre m'a rafraîchi l'âme! Tu es bien ravissante, ange follet, mignonne fleur. Oh! dis-moi bien tout! Moi je voudrais avoir plus de temps à moi pour te mieux raconter ma vie. Mais me voilà pris par ces douze volumes à publier, comme un forçat dans sa manille...

J'ai été voir madame Delphine de Girardin, ce matin. J'ai à l'implorer pour placer un pauvre homme qui m'est recommandé par la dame d'Angoulême, et qui m'a donné de la terreur par sa silencieuse missive. Le mal d'autrui me tue! Le mien, je sais le supporter. Madame Delphine m'a promis de tout faire auprès d'Émile de Girardin aussitôt son retour...

A propos, mon amour, *l'Europe littéraire* est en déconfiture; il y a rendez-vous demain de tous les actionnaires pour aviser aux moyens. J'irai à sept heures du soir, et comme c'est à deux pas de chez madame Delphine, je dîne avec elle, et j'irai achever

ma soirée chez Gérard. Me voilà désorienté pour deux jours. D'ailleurs, dès le matin je cours pour mes argents. Ainsi, déjà les cent louis de mademoiselle *Eugénie Grandet* s'en vont en fumée[1]. Il faut supporter tout cela patiemment, comme les moutons de M. de Hanski se laissent tondre.

Depuis trois jours, plus de travaux littéraires; donc je me tue à courir.

Mon riche amour, que puis-je te dire pour bercer ton cœur? Que ma tendresse, que la certitude de ton affection, que la belle vie secrète que tu me fais me rapetissent tout, que je ris de mes peines, — qu'il n'y a point de peines pour moi! Oh! je t'aime, mon Éva! Je t'aime comme tu veux être aimée, sans bornes. J'aime à me le dire à moi-même. Juge du bonheur avec lequel je te le répète.

J'ai à te dire que je n'aime point ton portrait de reflet, fait sur une copie. Non, non. J'ai dans le cœur un cher portrait qui me ravit. Je te vois, je t'entends; j'attendrai que tu puisses faire faire un portrait bien ressemblant d'après nature. Pauvre trésor, oh! ton schall! J'ai l'orgueil de penser que moi seul au monde peux comprendre le plaisir que tu as eu à le donner, et celui de lire ce que tu m'as écrit, moi qui ai fait de ces choses si grandes et si petites, si magnifiques et si *rien*, qui font d'une paille tout un musée pour le cœur!

Ma bien-aimée, mes pensées se développent toutes tissues d'amour, et je voudrais te les déployer pour t'en faire un riche manteau; je voudrais que tu pusses marcher sur mon âme, dans mon cœur, pour ne sentir aucune des boues de la vie!

Adieu pour aujourd'hui, ma sainte et belle créature, toi le principe de ma force et de mon courage! Toi qui aimes, qui es belle, toi qui as tout et qui t'es donnée au pauvre enfant! Ah! mon cœur sera toujours jeune, frais et tendre pour toi. Dans l'immensité des jours, je n'aperçois point d'orage possible qui vienne de nous. Je viendrai toujours à toi le cœur plein d'amour, le sourire sur les lèvres et une douce parole prête à te caresser l'oreille. Mon Éva, je t'aime!

1. *Eugénie Grandet* avait commencé de paraître dans *l'Europe littéraire* qui ne put en achever la publication.

Jeudi matin, 31.

Plus d'inquiétudes, tout est arrangé ! Voilà six mille francs de trouvés, cinq mille cinq cents francs de payés ! Il reste au pauvre poète cinq cents francs en un noble billet de banque. La joie est au logis. Je demande si Paris est à vendre ! Mon amour, tu finiras par connaître la vie de garçon !

Hier, tout était en question. En deux heures de temps, tout a été résolu. J'ai été trouver mon médecin, un vieil ami de ma famille, et, voyant que je n'avais rien à espérer des banquiers... Ah ! au milieu de mes courses, je rencontre R..., qui me prend par la main et m'amène à sa femme. Ils montaient en voiture. Caresses, offres de service, pourquoi l'on ne me voit pas, pourquoi...? Mille questions, et madame R... me recommence des yeux doux commencés à Aix, où elle avait voulu saisir mon portrait à la dérobée.

Me vois-tu, mon amour, en conférence avec un prince de l'argent, moi qui ne pouvais pas trouver quatre sous ? Y a-t-il quelque chose de plus fantastique ? Un seul mot à dire et mes douze mille francs d'effets passaient dans le gouffre. Je ne l'ai pas dit, et certes il ne m'eût pas pris un sou d'escompte. Je riais comme un bienheureux, en le quittant, de cette situation.

Je reprends ; voyant que je n'avais rien à espérer des banquiers, je songe que je devais trois cents francs à mon médecin ; je vais les lui payer avec un de mes effets de commerce, et il me rend sept cents francs, moins l'escompte. De là, je vais chez mon propriétaire, vieux marchand de blé de la Halle ; je lui paie mes loyers et il me rend sur mes effets, qu'il accepte, sept cents autres francs, moins l'escompte. De là, je vais chez mon tailleur, qui tout bonnement me prend un de mes effets de mille francs et me le met dans son bordereau d'escompte, et me rend mille francs !

Me voyant en veine, je monte en cabriolet, je vais chez un de mes amis deux fois millionnaire, un ami de vingt ans. Précisément, il revient de Berlin. Je le trouve, il court à son secrétaire, me donne deux mille francs, et prend deux de mes effets de la veuve Béchet sans les regarder. Oh ! oh ! — Je reviens au logis ; je fais

venir mon marchand de bois, mon épicier, pour régler mes comptes, et à chacun, moyennant un billet de banque de cinq cents francs, leur coule un effet de cinq cents francs à chacun! A quatre heures me voilà libéré, mes payements d'aujourd'hui préparés. Me voilà tranquille pour un mois. Je me rassieds sur ma fragile escarpolette et mon imagination me berce. *Ecco, signora!*

Ma chère fidèle épouse, ne vous devais-je pas ce fidèle tableau de votre ménage de Paris? Oui, mais voilà cinq mille francs de mangés sur les vingt-sept mille et j'ai encore, avant de partir pour Genève, dix mille francs à payer: trois mille à ma mère, mille à ma sœur et six mille d'indemnités. — Ouais, monsieur, où prendras-tu cela? — Dans mon encrier, ma chère Éva d'amour.

Je me suis habillé comme un seigneur, j'ai dîné avec madame Delphine et, après avoir assisté à l'agonie de *l'Europe littéraire*, j'ai joyeusement été chez Gérard où j'ai complimenté la Grisi que, la veille, j'avais entendue dans *la Gazza ladra* avec Rossini qui, m'ayant rencontré mardi sur le boulevard, m'avait obligé de venir dans sa loge causer *un poco*, et comme mardi ton pauvre Honoré dînait chez madame d'A... qui avait à lui rendre compte de la grande négociation des indemnités (affaire manquée) avec Mame, il avait, ton pauvre enfant, noyé ses chagrins dans des torrents d'harmonie. Quelle vie, ma minette! Quelles singulières discordances! Quels contrastes!

Chez Gérard, entendu l'admirable Vigano. Elle refuse de chanter, rabroue tout le monde. J'arrive, je lui demande un air, elle se met au piano, chante et nous ravit. Thiers demande qui je suis; on me nomme; il dit: « C'est tout simple, maintenant. » Et l'assemblée d'artistes de s'émerveiller.

Le secret de ceci c'est que j'ai été, l'hiver dernier, plein d'admiration vraie pour madame Vigano, que j'idolâtre son chant, qu'elle le sait et que je suis un Kreisler pour elle. Je me suis couché à deux heures, après être revenu à pied par les rues désertes et silencieuses du quartier du Luxembourg, admirant un ciel bleu, des effets de lune et de vapeur sur le Luxembourg, le Panthéon, Saint-Sulpice, le Val-de-Grâce, l'Observatoire et les boulevards, et noyé dans des torrents de pensées, et portant deux billets de mille francs sur moi!... Mais je n'en savais plus rien. C'est mon valet

de chambre qui les a trouvés. Cette nuit d'amour m'avait plongé dans l'extase ; tu étais dans les cieux ! Ils me parlaient d'amour ; j'allais, écoutant si de ces étoiles ta voix chérie ne tomberait pas, suave et harmonieuse à mes oreilles, ne vibrerait pas dans mon cœur ; et, mon idole, ma fleur, ma vie, j'ai brodé quelques arabesques sur la méchante étoffe de mes jours d'angoisse et de travail.

Aujourd'hui, jeudi, me revoilà dans mon cabinet, corrigeant des épreuves, remis de mes courses dans le monde positif, reprenant mes chimères, mes amours ; et, dans quarante-huit heures, les allures de mon lever à minuit, de mon coucher à six heures du soir, de ma frugalité, de mon inaction corporelle, seront reprises.

A demain, mon amour ; je me lèverai à minuit vendredi matin enfin, et je commencerai par relire ta dernière lettre afin de savoir si je ne t'ai pas oublié quelque réponse.

Nous avons ici, depuis huit jours, un véritable été, le plus beau temps de la création. Paris est superbe. Amour de ma vie, il y a eu mille baisers confiés aux airs pour toi ; mille pensées de bonheur répandues pendant mes courses, et je ne sais quel dédain en voyant les hommes. Ils n'avaient pas, comme moi, dans le cœur un immense amour, un trône devant lequel je me prosterne sans bassesse, une figure de madone, un beau front d'amour que je baise à toute heure, une Ève qui dore tous mes rêves, qui éclaire ma vie.

Allons, adieu, ma constante pensée, à demain. Je ne serai peut-être pas si causeur ; à demain les travaux !

Vendredi.

J'ai travaillé pendant toute la journée à deux épreuves qui m'ont pris vingt heures ; puis il faut, je crois, que je trouve quelque chose pour compléter mon second volume des *Scènes de la Vie de province*, car, pour faire un beau livre, on gagne tant sur mon manuscrit, qu'il faudra une *scène* de quarante ou cinquante pages. Rien donc pour aujourd'hui à celle qui a tout mon cœur, rien que mille baisers, et mes chères pensées du soir quand je m'endors en pensant à toi.

A demain, gentille Ève.

Samedi.

Certes, mon amour, tu ne joueras jamais la comédie. Je ne t'ai pas parlé de cela, je viens de relire ta dernière lettre. C'est une prostitution que de se montrer ainsi, de dire des paroles d'amour. Oh ! sois saintement à moi ! Si je te disais jusqu'où vont mes délicatesses, tu me trouverais digne d'un ange tel que toi. Je t'aime en moi. Je veux vivre loin de toi comme la fleur dans sa graine, et ne faire éclore mes sentiments que pour toi.

Aujourd'hui, inventé péniblement *le Cabinet des Antiques*; tu liras cela quelque jour. J'en ai écrit dix-sept feuillets de suite. Je suis très fatigué. Je vais m'habiller pour aller dîner chez *ma libraire*, où je dois avoir pour compagnon Béranger. Je reviendrai tard ! j'ai encore quelques affaires à arranger.

Mon amour chéri, aussitôt que la première livraison aura paru, que la seconde sera imprimée, je pourrai voler à Genève, et y rester une bonne vingtaine de jours. J'irai à l'Hôtel de la Couronne, dans la sombre chambre que j'y ai occupée [1]. Je tressaille vingt fois par jour à l'idée de te voir. J'avais à te parler de madame de C..., mais je n'ai plus le temps. Dans vingt-cinq jours je t'en parlerai de vive voix. En deux mots, ton Honoré, mon Éva, s'est fâché de ces froideurs qui jouaient l'amitié. J'ai dit ce que je pensais ; on m'a écrit qu'on ne devait plus revoir une femme à qui on écrivait d'aussi cruelles choses ; j'ai demandé mille pardons *de la liberté grande*, et nous sommes sur un pied très froid.

J'ai lu Hoffmann en entier ; il est au-dessous de sa réputation ; il y a quelque chose, mais pas grand'chose ; il parle bien musique; il n'entend rien à l'amour ni à la femme; il ne cause point de peur, il est impossible d'en causer avec des choses physiques.

Un baiser, et je pars.

Dimanche.

Je me suis levé à huit heures, j'étais rentré hier à onze heures. Voilà mes heures dérangées pour quatre jours. Perte effroyable ! J'ai

1. En 1832.

attendu le vieux monsieur pour qui j'ai été implorer Delphine. Il n'est point venu. Il est onze heures, pas de lettre de Genève. Quelle inquiétude ! O mon amour ! je t'en supplie, tâche de me les envoyer à des jours certains : ménage la sensibilité d'un cœur enfant. Tu ne sais pas combien est vierge mon amour. Fort est mon amour, mais délicat, ô ma chérie. Je t'aime comme tu peux vouloir être aimée, uniquement! Dans ma solitude un rien me trouble et m'inquiète. Mon sang s'émeut d'une syllabe.

Je viens d'aller à mon jardin, j'ai cueilli l'une des dernières violettes qui s'y trouvent; en marchant je t'ai adressé une hymne d'amour, prends-la, sur cette violette, prends les baisers mis sur la feuille de rose. La rose, ce sont les baisers ; la violette, ce sont les pensées. Mon travail et toi, voilà le monde pour moi. Au delà, plus rien. J'évite tout ce qui n'est pas mon Éva, mes pensées. Chère fleur du ciel, ma fée, tu touches ici tout de ta baguette; ici par toi tout est beau. Quelque embarrassée que soit la vie, elle est unie, elle est plane. Au-dessus de ma tête, je vois de beaux cieux.

Allons, demain j'aurai une lettre. Adieu, mon âme chérie. Merci mille fois de tes bonnes lettres; ne les épargne pas. Moi je voudrais toujours t'écrire; mais, pauvre malheureux, je suis obligé de penser parfois à l'or que je tire de mon encrier. Tu as mon cœur, que puis-je te donner?

XVIII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, mercredi 6 novembre 1833.

Les angoisses que tu as eues, mon Ève, je les ai bien cruellement ressenties, car ta lettre m'arrive seulement aujourd'hui. Je ne saurais peindre toutes les horribles chimères qui m'ont de moment en moment tourmenté, car un retard d'une de tes lettres met en question toi et moi; un retard des miennes n'emporte pas tant de malheurs à craindre.

Quant à la dernière page de cette lettre, tâche de l'oublier; moi, je te la pardonne, et j'ai souffert de ta douleur. Être injuste et méchante! Tu me rappelles l'histoire de cet homme qui croit son chien enragé, qui le tue, et s'aperçoit qu'il l'avertissait de ne pas perdre son trésor oublié!

Tu parles de mort. Il y a quelque chose de plus affreux, c'est la douleur, et je viens d'en subir une dont je ne te parlerai pas. Quant à des relations avec la personne dont il s'agit, je n'en ai jamais eu de bien tendres; mais je n'en ai pas. J'ai répondu à une lettre fort insignifiante, et, à propos d'une phrase, je me suis expliqué; voilà tout. Il y a des relations de politesse dues aux femmes d'un certain rang que l'on a connues; mais une visite chez madame Récamier n'est pas, je pense, *des relations*, quand on va la voir tous les trimestres.

Mon Dieu, l'homme qui a l'air de se justifier ici, vient de recevoir un coup de poignard au cœur. Il te sourit, mon Ève, et cet homme ne dort, lui, assez dormeur, que cinq heures et demie. Il travaille dix-sept heures pour pouvoir rester huit jours de plus sous ton regard; je vends quelques années de ma vie pour aller à toi! Ce n'est pas un reproche. Mais tu pourrais me dire, toi, que j'aime mieux peut-être les pages que j'écris *par nécessité*, que mon amour. Mais avec toi je ne suis point fier, je ne suis pas humble; je suis, je tâche d'être toi. Tu as souffert, j'ai souffert, tu voulais me faire souffrir. Tu en auras du regret. Tâchons que cela n'arrive pas; tu briserais le cœur que tu aimes, comme un enfant brise un jouet pour en regarder l'intérieur. Pauvre Éva! Nous ne nous connaissons donc pas! Oh si, n'est-ce pas?

Mon Dieu, me punir de ma confiance, de la propre joie que j'éprouve à me trouver de plus en plus dans la solitude! Je ne sais où est ma mère; voici deux mois qu'il n'y a nulle part de ses nouvelles. Point de lettres de mon frère. Ma sœur est à la campagne, gardée par les duègnes que son mari lui forge, et lui est en voyage. Aussi ne puis-je te parler de personne. La *dilecta* est chez son fils à Chaumont, au diable! Je suis moi dans un torrent d'épreuves, de corrections, de copies, de travaux. Et c'est au moment où je comptais me plonger dans toutes nos joies, qu'après tes premières pages je trouve le pompeux éloge de ***, mon Dieu!

et mon accusation, mon jugement, et un coup qui saignera longtemps dans un cœur comme le mien.

Me voilà triste et mélancolique, blessé, pleurant et attendant la sérénité qui ne viendra jamais pleine et entière. Si tu as voulu cela, si tu as voulu verser sur ma vie autant de douleurs que j'y avais assumé de travaux, impossibles maintenant, Éva, tu as réussi. Quant à de la colère, non ; des reproches ? à quoi bon. Ou tu es au désespoir de m'avoir fait de la peine, ou tu en es contente. Je ne doute pas de toi ; je voudrais pouvoir te consoler ; mais tu as cruellement abusé de la distance qui nous sépare, de la pauvreté qui m'empêche de monter dans une chaise de poste, des engagements d'honneur qui m'interdisent de quitter Paris avant le 25 ou le 26 de ce mois-ci. Tu as été femme ; moi, je te croyais un ange. Je t'en aimerai peut-être mieux : tu t'es rapprochée de moi. Dans toute la vie à deux que tu laisseras à mon constant amour, je te sourirai sans cesse. Depuis que j'ai connu l'axiome indien : « Ne frappe même pas avec une fleur la femme coupable de cent fautes », j'en ai fait la règle de ma conduite. Mais il ne m'empêche pas de sentir au cœur, plus violemment que ceux qui tuent leurs maîtresses ne sentent, les injures, les soupçons mauvais ! Moi, si exclusif, entaché de banalité ! Me faire assez petit pour me ravaler à la vengeance ! Hé quoi, cet amour si pur, tu le taches d'un soupçon, d'un reproche, d'un doute ! Dieu lui-même ne peut effacer ce qui a été ; il peut s'opposer à l'avenir et non au passé !

Je ne puis plus écrire ; j'extravague. Voilà mes idées qui se brouillent. Après douze heures de travaux il faut un peu de repos, et, aujourd'hui, il faut se reposer dans la souffrance. Oh, mon unique amour, quel chagrin de regarder à ce que je t'écris, de peser mes mots, de ne pas dire tout ce qui est sans détour, parce que je suis sans reproche ! Oh, je souffre ! Je n'ai pas une passion passagère, mais un unique amour !

XIX

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche matin 10 novembre 1833.

J'ai fait mettre hier soir, une lettre à la poste [1], ne comptant plus pouvoir écrire; je souffrais trop. Quelques atteintes de ma névralgie sont venues. C'est un secret entre moi et mon docteur, qui m'a fait prendre quelques pilules. Je vais mieux ce matin. Quoiqu'il ait attribué cela à mon travail excessif, et il m'en coûterait trop de croire que les souffrances du cœur réveillent les nerfs de la tête, je pense à supprimer encore deux heures de sommeil sur les six que je m'accordais. Que veux-tu, ta lettre me brûle le cœur. J'irai à Genève, j'y passerai mon hiver. Au moins tu n'auras pas le droit d'émettre un soupçon. Tu verras ma vie de travail et tu concevras toute la barbarie qu'il y a eu à t'armer de ma confiance à t'ouvrir mon cœur. Moi qui voudrais penser en toi! Moi qui me détaches de tout pour être mieux à toi!

Te tromper! Mais, comme tu l'as dit, ce serait trop facile. D'ailleurs, est-ce mon caractère? L'amour est, pour moi, toute confiance. Je crois en toi comme en moi-même. Ce que tu me dis de ce compatriote me fait souffrir, mais je ne doute pas. Je ne te parlerai plus de la cause de cette imprécation : *Va aux pieds de ta marquise...*, que verbalement.

J'ai cinq affaires majeures à terminer, mais je sacrifierai tout pour être le 25 à Genève, dans cette auberge du Pré-l'Évêque. Mais nous nous verrons bien peu. Il faudra que je me couche à six heures du soir pour me lever à minuit. Mais de minuit à quatre heures, tous les jours, je serai à toi. Pour cela, il faut que je fasse ici des choses impossibles; je les tenterai. Dût-on me causer ici mille peines, j'irai à Genève, et j'y oublierai tout pour ne voir que la seule chose, le seul cœur, la seule personne par laquelle je vive.

Je donnerais bien ma vie pour que cette horrible page n'ait ja-

1. Celle du 6 qu'il renonçait à compléter.

mais été écrite! Me reprocher jusqu'à mon dévouement! Ne crois-tu donc pas que je ne puisse tout quitter et aller avec toi au fond de quelque retraite? Et tu t'armes de la phrase par laquelle je te sacrifie (le mot ne signifie rien, il n'y a pas de sacrifice) tout!

Pourquoi donc as-tu jeté de la douleur dans ce qui était si doux! Tu m'as fait donner au chagrin le temps qui appartenait au travail, qui me facilite les moyens d'aller plus promptement à toi.

J'attends, avec une impatience sans nom, une lettre, un mot. Tu m'as bouleversé. Non, tu ne connais pas le cœur d'enfant et de poète que tu as froissé. Je suis homme pour souffrir alors!

Adieu. T'ai-je dit l'histoire de cet homme qui faisait des chansons à boire pour pouvoir enterrer sa maîtresse adorée? Travailler, le cœur en deuil, voilà mon destin jusqu'à ta prochaine lettre. Tu me dois ta vie pour cette fatale semaine. Oh! mon ange, la mienne t'appartient! Brise, frappe, mais aime-moi toujours. Je t'adore quand même; mais grâce pour qui est innocent. Je ne sais pas si tu te fais une idée de ce que j'ai à faire. Il faut que j'aie achevé l'impression de quatre volumes avant de pouvoir partir; que j'aie atermoyé cinq difficultés, payé huit mille francs, et les quatre volumes font cent feuilles, ou cent fois seize pages, à revoir chacune trois ou quatre fois, sans compter les manuscrits!

Eh bien, j'y perdrai le sommeil, je risquerai tout, mais tu me verras près de toi le 26 au plus tard.

Demain, j'écrirai ostensiblement à madame de Hanska, pour lui annoncer mon envoi.

Puis-je mettre ici un baiser plein de larmes? Sera-t-il repris avec amour? Ne fais plus d'orages sans cause dans ce qui est si pur!

Il est midi. Pour que tu aies cela à temps, j'envoie à la grande poste.

XX

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, mardi 12 novembre 1833.

Il est six heures du soir; je vais me coucher, bien fatigué de quelques courses faites pour de pressantes affaires, car j'ai l'espoir,

moyennant trois mille francs d'argent, de transiger sur l'affaire litigieuse qui me cause le plus de chagrin; en rentrant j'ai trouvé ta lettre envoyée vendredi, avec cette bonne page qui efface mes douleurs.

O mon ange adoré, tant que tu ne connaîtras pas à plein la fraîcheur de sensitive que de constants travaux, une réclusion presque perpétuelle, ont laissée à mon cœur, tu ne sauras pas ce qu'une parole, un doute, un soupçon peuvent causer de ravages. En marchant ce matin à travers Paris, je me disais que commercialement le plus simple contrat ne se brise pas sans attenter à la probité; or, ne brisais-tu pas, sans m'entendre, une promesse qui nous lie à jamais?

Ce sera la dernière fois que je te parlerai de cette lettre, excepté quand je t'expliquerai à Genève ce qui y a donné lieu. Ne crains rien, j'ai fini toutes mes visites et n'irai même plus chez Gérard. Je refuse toutes les invitations, je m'*oursonne* parfaitement, et la femme la plus ambitieuse d'amour n'aurait rien à me reprocher.

Mais, hélas! tout ce que je puis faire a été d'ôter *une heure* à mon sommeil. Il me faut dormir cinq heures. Mon docteur, que j'ai vu ce matin, et qui me connaît depuis l'âge de dix ans (c'était l'ami de la maison), a toujours des craintes en voyant mes travaux. Il m'a menacé de l'inflammation du tégument de mes nerfs cérébraux.

— Oui, docteur, lui ai-je dit, si je faisais excès sur excès; mais depuis trois ans je suis chaste comme une jeune fille, je ne bois jamais ni vin ni liqueurs, mes aliments sont pesés et la recrudescence de ma névralgie apaisée venait moins de travail que de chagrin.

Il a fait un haut-le-corps et, en me regardant, il a dit :

— Que votre talent coûte cher! C'est vrai, l'on n'a pas un regard flamboyant comme est le vôtre en s'adonnant aux femmes.

Voilà, mon amour, un certificat bien authentique de ma sagesse. Le docteur est épouvanté de mes travaux. *Eugénie Grandet* fait un gros volume. Je te garde le manuscrit. Il y a des pages écrites au milieu de mes douleurs. Elles t'appartiennent, comme tout moi.

Mon cher amour, ma fleur, dis, — écoute! Il faut te résoudre à n'avoir que quelques phrases par jour, — un mot même, — si tu veux me voir en novembre à Genève. A propos de cela, écris-moi donc ostensiblement, en réponse à ma lettre ostensible, de venir à

l'auberge du Pré-l'Évêque, et donne-m'en l'indication et le nom. Je viendrai pour un mois. J'y ferai *le Privilège*. J'ai toute une bibliothèque à y transporter.

Mon amour, à bientôt. Néanmoins, j'éprouve mille contrariétés. Les imprimeurs, et il y a trois imprimeries occupées à ces quatre volumes, eh bien, ils ne vont pas. Moi, de minuit à midi, je compose; c'est-à-dire que je suis douze heures sur mon fauteuil à écrire, à improviser, dans toute la force du terme. Puis, de midi à quatre heures, je corrige mes épreuves. A cinq heures je dîne; à cinq heures et demie je suis au lit, à minuit réveillé.

Merci de ta bonne page; tu m'as ôté mes souffrances; ô mon bien, mon trésor, ne doute jamais. Jamais une pensée ni une parole en contradiction avec ce que je t'ai dit avec ivresse ne troubleront les paroles et les pensées qui sont à toi. Ah! fais d'humbles réparations à madame P... Bulwer, le romancier, *n'est pas* du Parlement, il a un frère qui est au Parlement et dont le nom a induit en erreur même nos journalistes; mais rien n'est plus vrai. J'ai commis la même erreur que toi, mais j'ai vérifié soigneusement. Bulwer est à Paris, le romancier s'entend. Il est venu hier à l'Observatoire, mais je ne l'ai pas encore vu.

Tu me fais aimer Grosclaude[1]. Ce que je veux, c'est le tableau qu'il te fait, et une copie qui vaille l'original! Je le mettrai devant moi, dans mon cabinet, et quand je chercherai quelques mots, une correction, je verrai ce que toi tu vois.

Il y a une scène sublime (à mon avis, et je suis payé pour l'avoir), dans *Eugénie Grandet* qui offre son trésor à son cousin. Le cousin a une réponse à faire; ce que je te disais à ce sujet était la plus gracieuse[2]. Mais mêler à ce que les autres liront un seul mot dit à mon Ève! Ah! j'aurais jeté *Eugénie Grandet* au feu!

Oh! mon amour, je ne trouve pas assez de voiles pour le voiler à tous les regards! Oh! tu ne sauras que dans dix ans que je t'aime et combien *bien* je t'aime!

Ma chère gentille, quand je prends ce papier et que je te parle, je me laisse couler dans le plaisir; je t'écrirais toute la nuit. Je

1. Grosclaude (Louis), artiste peintre, né au Locle, près Neuchâtel.

2. Voir plus haut la lettre XVII.

suis obligé de marquer une certaine heure à mon réveil, et, quand il sonne, je dois m'arrêter, et il a sonné depuis longtemps. A demain.

Mercredi.

Passé le 22, y compris le 22, ne mets plus de lettres à la poste. Je ne les recevrais pas. Oh! je voudrais pouvoir m'enivrer afin de ne pas penser pendant la route! Trois jours à se dire : « Je vais la voir! » Ah! tu sais ce que c'est, n'est-ce pas? C'est mourir d'attente, de plaisir! Je viens de t'envoyer la lettre patente [1], et je me mets à faire ton envoi, à arranger la caisse. J'ai renvoyé les restes de cailloux; je n'avais pas le droit de perdre ce qu'a touché, ramassé Anna, et je ne voulais pas compromettre mademoiselle de Hanska en les gardant!

Oh! laisse-moi rire après avoir pleuré; je vais bientôt te voir. Je t'apporte le plus sublime chef-d'œuvre de la poésie, une épître de madame Desbordes-Valmore dont je tiens l'original; je te le réserve. Demain jeudi, j'espère être délivré d'*Eugénie Grandet;* le manuscrit sera terminé. Il faudra immédiatement achever *Ne touchez pas la hache*.

Je ne sais pas comment tu peux t'aller mettre si souvent au milieu de cette atmosphère de pédantisme genevois. Mais aussi je sais qu'il n'y a rien de si agréable que d'être au milieu du monde avec une grande pensée qu'ignore le monde, ô mon bel ange, mon Éva, mes trésors!

Rien n'est plus faux que ce que la voyageuse a dit de moi et de madame de C... Tu comprends, mon amour, que la manière ambitieuse dont maintenant je me produis doit engendrer mille calomnies, mille versions absurdes. Pour t'en donner un exemple, j'ai un verre auquel je tiens, une soucoupe, dans laquelle ma tante, un ange de grâce et de bonté, morte à la fleur de l'âge, a bu pour la dernière fois, et que ma grand'mère, qui m'aimait, a eue sur sa cheminée pendant dix ans. Eh bien, mon avoué a entendu dire à quelqu'un dans un cabinet littéraire que ma vie était attachée à un talisman, à un verre, à une soucoupe que j'avais, et mon

1. C'est la lettre suivante.

talent aussi, cela va sans dire. Il y a des choses d'amour, de fierté, de noblesse, dans certaines existences, que les autres aiment mieux calomnier que comprendre.

Latouche a dit un mot effrayant de haine à un de mes amis. Il l'a rencontré sur le quai; ils ont parlé de moi. Latouche, avec d'immenses éloges, malgré notre séparation : « *Ce qui me plait en lui*, dit-il, *c'est que je commence à croire qu'il les enterrera tous.* »

Mon Dieu, que j'aime tes chères lettres, pas celles où tu grondes, celles où tu me dis bien minutieusement ce qui t'arrive! Oh! dis-moi tout, que je lise en ton âme comme je voudrais te faire lire en la mienne. Dis-moi bien les éloges que recevra ta beauté adorée; si quelqu'un regarde tes cheveux, ton col chéri, tes petites mains, nomme-le-moi. Tu es ma gloire la plus précieuse. Nous avons, dit-on, des étoiles aux cieux; toi, tu es mon étoile descendue, la clarté dans laquelle je vis, la lumière vers laquelle je vais.

Comment viens-tu me parler de ce que j'écris; c'est ce que je pense et que je ne dis pas qui est beau, c'est mon amour pour toi, son cortège d'idées, c'est tout ce que je voudrais dire à toi, dans ton oreille, afin qu'il n'y eut plus d'air entre nous!

Je n'aime pas *Marie Tudor;* d'après les analyses des journaux, cela me semble bien sale. Je n'aurai pas le temps d'aller voir ce drame. Je n'ai pas le temps de vivre. Je ne vivrai qu'à Genève. Et encore que de travaux il faut que j'y fasse! Là, comme ici, il faudra me coucher à six heures et me lever à minuit; mais de midi à cinq heures, ô amour, que de forces je prendrai dans tes regards. Puis quel plaisir de te lire, chapitre à chapitre, *le Privilège* ou quelque conte, ma minette chérie!

Ne crois pas qu'il y eut le moindre orgueil, la moindre fausse délicatesse dans mon refus pour ce que tu sais, pour la goutte d'or que tu as mise angéliquement en réserve. Qui sait si quelque jour elle n'étanchera pas le sang d'une plaie, et, maintenant, de toi seule au monde je puis accepter. Je suis sûr que tu recevrais de moi tout. Mais non, réserve cela pour des choses que je voudrais peut-être tenir de toi, afin de m'envelopper de toi, de penser à toi en tout. Mon amour est encore plus grand que ma pensée n'est grande!

Trouve ici mille baisers et des caresses de flamme. Je voudrais te serrer dans mon âme!

XXI

A MADAME HANSKA
MAISON MIRABAUD-AMAT, AU PRÉ-L'ÉVÊQUE, A GENÈVE.

Paris, mercredi 13 novembre 1833.

Madame,

Je ne crois pas que la Maison de Hanski refuse les légers souvenirs que conserve la Maison de Balzac d'une gracieuse et toute joyeuse hospitalité. J'ai l'honneur de vous adresser, bureau restant à Genève, une petite caisse envoyée par les messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Vous aurez sans doute accusé la légèreté, l'insouciance *du Français*, oubliant que je suis un Gaulois, rien qu'un Gaulois, et vous n'aurez pas songé à toutes les difficultés de la vie parisienne, qui m'ont procuré le plaisir de m'occuper longtemps de vous et d'Anna.

Le retard vient de ce que j'ai voulu tenir toutes mes promesses. Permettez-moi quelque peu de fatuité dans ma constance.

Avant que le sublime Fossin ait daigné quitter les diadèmes, les couronnes des princes, pour sertir les cailloux ramassés par votre fille, il a fallu bien prier, bien s'humilier, quitter souvent ma retraite où je suis occupé à sertir de pauvres phrases. Avant de faire venir d'Orléans le meilleur cotignac, puisque vous vouliez redevenir enfant et goûter au cotignac, besoin fut d'une correspondance. Et, prévoyant que vous trouveriez sans doute le cotignac au-dessous de sa réputation, j'ai voulu vous y joindre des alberges de Touraine, pour vous faire sentir gastronomiquement l'air de ma patrie. Pardonnez-moi cette vanité tourangelle. Enfin, pour vous envoyer *la Caricature* complète, j'ai été forcé d'attendre que l'année 1833 fût terminée [1] et j'ai dû subir les caprices du relieur, cette haute puissance qui pèse sur ma bibliothèque.

1. L'année 1832-1833 de *la Caricature* (douze mois), se termine le 13 octobre 1833.

Pour vos beaux cheveux, rien n'a été plus facile, et vous trouverez ce que vous avez daigné me demander. J'aurai l'honneur de vous apporter moi-même la recette de l'admirable pommade conservatrice, afin que vous la fassiez vous-même au fond de l'Ukraine et que vous ne perdiez plus un seul de vos beaux et noirs cheveux.

Rossini m'a dernièrement écrit un mot; je vous l'envoie pour l'offrir à M. de Hanski, son admirateur passionné.

Vous voyez, madame, que je ne vous ai point oubliée, et, si mes travaux me le permettent, je serai bientôt à Genève pour vous dire moi-même quels doux souvenirs j'ai conservés de notre heureuse rencontre.

Vous avez admiré Chénier; il vient de s'en publier une édition plus complète que ne l'étaient les précédentes. Ne l'achetez pas; faites que je vous lise moi-même ces diverses poésies et, peut-être alors, attacherez-vous du prix aux volumes que je vous aurai choisis ici. Cette phrase n'est ni vaine, ni impertinente; elle est l'expression d'un vœu d'une franchise tout enfantine.

J'espère être le 25 courant à Genève; mais, hélas! il faut pour cela que j'aie achevé quatre volumes, et quoique je travaille dix-huit heures sur vingt-quatre, que j'aie abandonné la musique des Bouffons et toutes les joies de Paris pour rester dans ma cellule, j'ai peur que les coalitions d'ouvriers dont nous sommes victimes, ne rendent mes efforts superflus. Je voudrais, puisque je suis obligé de faire ce voyage, y trouver un peu de tranquillité, rester loin de cette fournaise appelée Paris au moins une quinzaine, et l'employer à quelque *farniente*. Mais j'aurai sans doute à travailler plus que je ne le voudrai.

Donnez, madame, l'expression la plus gracieuse à mes sentiments et à mes souvenirs en les présentant à M. de Hanski; baisez au front mademoiselle Anna en mon nom, et daignez agréer mes respectueux hommages. Me croirez-vous, ne vous moquerez-vous pas de moi, si je vous dis que, souvent, je revois dans le paysage de l'île Saint-Pierre votre belle tête, quand, au milieu de mes nuits, fatigué de travail, je regarde mon feu sans le voir, et que je me distrais par les plus agréables souvenirs de ma vie? Il y a si peu d'instants purs, dégagés d'arrière-pensées, naïfs comme notre enfance dans cette vie! Ici, je ne vois qu'inimitiés autour de moi.

Qui ne croirait pas que je me reporte à des scènes où il n'y avait autour de moi que bienveillance? Je n'oublie ni mademoiselle Séverine ni mademoiselle Borel.

Adieu, madame; je mets ici toutes mes obéissances à vos pieds.

DE BALZAC.

XXII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche à une heure et demie du matin,
17 novembre 1833.

Jeudi, vendredi et hier, il m'a été impossible de t'écrire un seul mot. Épreuves, travaux et courses ont pris tout mon temps. Ta caisse ne partira que demain lundi, ainsi tu ne l'auras guère que jeudi ou vendredi. Tu me diras ce que tu penses de la croix d'Anna. Nous avons été dominés par les cailloux qui empêchaient de faire quelque chose de joli. Ton cotignac m'a fait donner à tous les diables. On m'a écrit d'Orléans qu'il fallait attendre que le cotignac nouveau fût fait, qu'il était meilleur que le vieux, et que j'en aurais dans quatre à cinq jours. Alors, ne voulant pas avoir le démenti de ton cotignac annoncé, j'ai couru chez tous les marchands de comestibles qui tous m'ont dit qu'ils ne vendaient pas de cela deux boîtes par an et qu'ils y avaient renoncé. Mais, chez Corcelet, j'en ai trouvé la dernière boîte, et il m'a dit qu'il n'y avait que lui qui tenait *cet article à Paris* et qu'il en aurait du nouveau bientôt. J'ai pris la boîte, et tu n'auras du frais cotignac qu'à mon arrivée, *cara*.

Quant à Rossini, je veux qu'il me fasse une jolie lettre, et voilà qu'il me fait dîner avec sa maîtresse, qui est précisément la belle *Judith* [1], l'ancienne maîtresse d'Horace Vernet et de Sue, tu sais. Il me promet son mot, de la musique, etc. Il est très obligeant, —

1. Tableau d'Horace Vernet.

voilà deux jours que nous courons l'un après l'autre. On ne se fait pas d'idée de la ténacité avec laquelle il faut vouloir une chose à Paris pour l'avoir. Plus petite est cette chose, moins on l'obtient. Enfin, ce matin, je fais le paquet, je l'envoie à la douane. Point. La douane est fermée et il ne partira que lundi. J'apporterai la lettre de Rossini; je dirai que je l'avais égarée. Tu trouveras l'envoi à ton nom, *bureau restant*.

Maintenant, j'ai obtenu une excellente concession de Gosselin. Je ne ferai pas *le Privilège* à Genève. J'y ferai deux volumes de *Contes philosophiques*, qui ne m'obligent à aucune recherche et me laissent maître d'aller et venir sans l'attirail épouvantable d'une bibliothèque.

J'ai bien peur de ne pouvoir partir d'ici que le 26, mon pauvre ange. L'argent est une terrible chose! Il faut que je paie quatre mille francs d'indemnités pour avoir la paix, et me voilà forcé de recommencer à chercher de l'argent sur mes effets de librairie et j'ai dix mille francs à payer fin décembre, outre trois mille francs à ma mère. Ce serait à en perdre la tête. Et quand je pense que pour composer, pour travailler, il faut un grand calme, oublier tout!

Si je suis parti le 25, ce sera heureux. Sur cent feuilles, aujourd'hui dimanche, je n'ai encore que huit feuilles d'un volume, quatre d'un autre, de tirées, onze composées sur l'un et cinq sur l'autre. J'attends ce matin les *fabricateurs* pour leur signifier mon ultimatum. Comment, avec seize heures de travail, et de quel travail! je fais en une heure ce que les plus habiles ouvriers d'imprimerie ne font pas en un jour!! Je n'arriverai pas!

Au jugement de tous les hommes de bon sens, *Marie Tudor* est une infamie, et ce qu'il y a de plus mauvais comme pièce.

Mon Dieu, je relis tes lettres avec un plaisir incroyable. A part l'amour, pour lequel il n'y a pas d'expression, nous sommes là, cœur à cœur; tu as l'esprit le plus fin, le plus original, et, chérie, comme tu parles à toutes mes natures! Bientôt je pourrai donc te dire plus en un regard que dans toutes mes lettres qui ne disent rien.

Je te mets une feuille de camélia odorant; c'est une rareté; j'y ai jeté bien des regards. Voilà une semaine qu'en travaillant je la

regarde ; j'y cherche les mots qui me manquent, et j'ai pensé à toi, qui as la blancheur de cette fleur.

O mon amour, je voudrais te tenir dans mes bras, en ce moment où l'amour me bouillonne au cœur, où j'ai mille désirs, mille fantaisies, où je ne te vois que des yeux de l'âme, mais où tu es bien à moi. Cette chaleur d'âme, de cœur, de pensée t'enveloppera-t-elle quand tu liras ces lignes ? Je pense à toi quand j'entends de la musique. — *Adoremus in æternum*, mon Éva, c'est notre devise, n'est-ce pas ?

Adieu, à bientôt. Quel plaisir j'aurai à t'expliquer les caricatures que tu n'auras pas comprises. Veux-tu quelque chose de Paris, dis ? Tu peux encore m'écrire le lendemain du jour où tu auras reçu cette lettre, puis ce sera fini. Tu me verras, ce sera ma réponse. La feuille de camélia doit te porter mon âme. Je l'ai tenue entre mes lèvres en écrivant cette page que je voudrais remplir de tendresse.

XXIII

A MONSIEUR V. DE HANSKI,
MAISON MIRABAUD-AMAT, AU PRÉ-L'ÉVÊQUE, A GENÈVE.

Paris, lundi 18 novembre.

Monsieur,

Connaissant votre admiration pour le maestro, dont l'esprit et la bonté égalent le génie [1], j'ai cru vous faire plaisir en obtenant de

1. Voici la lettre de Rossini, au revers de laquelle, Balzac a écrit la sienne :

A Balzac, en Europe.

Mon cher Balzac,

Vous me demandez un autographe, hé bien, le voilà. De quoi vous parlerai-je ? Est-ce de vous, vous qui marquez le siècle par vos chefs-d'œuvre ? Vous êtes, mon ami, un trop grand colosse, pour que je puisse vous entreprendre ; et, d'ailleurs, que vous ferait le suffrage d'une naïveté étrangère ? Je me bornerai donc à vous dire que je vous aime avec tendresse, et que vous, à votre tour, ne devez pas dédaigner d'avoir ensorcelé le *Pesariote*.

Paris, ce 17 novembre, 1833.

ROSSINI.

lui un autographe qui sera très rare, vu la prodigieuse paresse du roi de la musique. Il n'écrit pas, il chante; mais voilà qu'il me donne une lettre que j'ai trouvée si louangeuse pour moi, que je ne vous l'envoie vraiment qu'à regret. Vous connaissez heureusement pour combien peu la fatuité entre dans mon caractère, et alors je vous offre cette lettre, sachant que si les autographes sont devenus une des folies de notre monde parisien, celui-là, du moins, sera l'objet d'un culte que mérite notre immortel compositeur.

Si vous le connaissiez personnellement, vous en seriez peut-être encore plus ravi.

Peut-être, aurai-je le plaisir d'apporter à madame de Hanska le manuscrit d'une romance, ce qui complétera l'œuvre.

Daignez mettre mes hommages à ses pieds, et recevoir en gré mes affectueux souvenirs.

DE BALZAC.

XXIV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, mercredi 20 novembre 1833. Cinq heures du matin.

Ma chère épouse d'amour, la fatigue est venue; j'ai recueilli le fruit de ces veilles constantes et de mes continuelles inquiétudes. J'ai mille chagrins. En relisant *les Célibataires* que j'avais recorrigés à outrance, j'ai retrouvé des fautes déplorables, après l'impression. Puis, mes procès ne finissent pas. J'attends aujourd'hui l'effet d'une transaction qui terminera tout entre moi et Mame. Je lui envoie quatre mille francs, ma dernière ressource. Me revoilà pauvre comme Job, et il faudra que cette semaine je trouve douze cents francs pour arranger encore une autre affaire litigieuse. Oh! que la gloire se vend cher! Que les hommes la rendent difficile à acquérir! Non, il n'y a pas de grand homme à bon marché!

Je n'ai pas pu t'écrire hier, ni lundi; j'étais en course. A peine si je pouvais relire attentivement mes épreuves. Au milieu de tous

ces tracas, j'ai fait les paroles d'une romance pour Rossini. S'il me donne sa composition, je te la réserverai :

Rive chérie
Où sont nées mes amours
Sois ma patrie!

Là, mon amie,
Des cieux la fleur,
S'est attendrie
De mon malheur!

Rive chérie
Où sont nées mes amours,
Sois ma patrie!

Là, de ma vie
Commença l'heur;
Mélancolie
N'est plus douleur.

Ah! dis, chérie,
Où sont nées mes amours,
Est la patrie!

Sais-tu ce que cela veut dire?

J'ai été dimanche chez Bra, le sculpteur; j'y ai vu le plus beau chef-d'œuvre qui existe; je n'en excepte ni le *Jupiter Olympien*, ni le *Moïse*, ni la *Vénus*, ni l'*Apollon*. C'est *Marie, tenant le Christ enfant adoré par deux anges.* [1] Si j'étais riche je ferais exécuter cela en marbre. Ça ne coûterait que vingt mille francs pour moi, mais deux cent mille francs pour un souverain.

Là, j'ai conçu le plus beau livre, un petit volume dont *Louis Lambert* serait la préface, une œuvre intitulée *Séraphita. Séraphita* serait les deux natures en un seul être, comme *Fragoletta*, mais avec cette différence que je suppose cette créature un ange arrivé à sa dernière transformation, et brisant son enveloppe pour monter aux cieux. Il est aimé par un homme et par une femme, auxquels il dit, en s'envolant aux cieux, qu'ils ont aimé l'un et l'autre l'amour qui les liait, en le voyant en lui, ange tout pur; et il leur révèle

1. Ce groupe de Théophile Bra a été exposé au *Salon de 1833*.

leur passion, leur laisse l'amour, en échappant à nos misères terrestres. Si je le puis, j'écrirai ce bel ouvrage à Genève, près de toi.

Mais la conception de cette tonitruante *Séraphita* m'a lassé ; voilà qu'elle me fouette depuis deux jours.

Hier j'ai envoyé l'autographe extrêmement rare de Rossini à M. de Hanski ; mais à toi la romance.

J'ai bien peur de ne pouvoir partir d'ici que le 27, les dix-sept heures de travail ne suffisant pas. Tu vas dans quelques heures recevoir ma dernière lettre qui calmera tes craintes et tes gentils repentirs ; j'aimerais maintenant à être tourmenté, si cela ne me faisait pas tant souffrir. Oh ! tes adorables lettres ! Et tu crois que je ne brûlerai pas ces saintes effusions de ton cœur, et tu crains ! Oh ! ne parlons jamais de cela !

Aujourd'hui, 20, j'ai encore cent pages *d'Eugénie Grandet* à écrire, *Ne touchez pas la hache*, à finir, *la Femme aux Yeux rouges*, à faire, et il faut au moins dix jours pour tout cela. J'arriverai mort. Mais je pourrai rester à Genève autant de temps que tu y seras. Voici comme : si je suis assez riche, je perdrai cinq cents francs par volume pour le faire composer et le corriger à Genève, et envoyer à Paris une seule épreuve imprimée, et on l'y réimprimerait alors sous les yeux d'un ami qui relirait les feuilles. Cela est si bien une folie que je la ferai. Qu'en dis-tu ?

Hier mon fauteuil, mon compagnon de veilles, s'est cassé. C'est le second fauteuil que j'ai eu tué sous moi depuis le commencement de la bataille que je livre.

Quand on me demande où je vais, pourquoi je quitte Paris, je dis que je vais à Rome.

Le café ne me fait guère plus rien ; il faut m'en sevrer pendant quelque temps pour qu'il retrouve sa vertu.

Dis, mon Éva chérie, je voudrais bien qu'il y eût dans cette auberge dont tu me parles, une chambre bien tranquille où le bruit ne parvînt pas, car j'ai vraiment bien à travailler. Je ne travaillerai que mes douze heures, de minuit à midi, mais il me les faut.

Je ne te dis pas combien les retards de l'imprimeur me contrarient ; j'en suis malade. Toute la journée de lundi a été prise par un vieillard de soixante-cinq ans, un homme appartenant aux premières familles de la Franche-Comté, tombé dans la misère, que m'a

supplié la dame d'Angoulême de placer. J'ai encore le cœur serré de l'avoir vu. Je l'ai mené chez Émile de Girardin qui lui a donné une place de cent francs par mois. Un homme en cheveux blancs, qui ne vit que de pain, lui et sa famille, et moi je vis luxueusement, mon Dieu! Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu. On nomme cela des bonnes actions. Dieu pense à ceux qui compatissent aux misères d'autrui. Pour le moment Dieu m'accable bien. Il est vrai que tu m'aimes, que je t'idolâtre et que cela fait tout supporter. Il a fallu dîner avec Émile et avec sa femme, perdre une journée, une nuit, et quel sacrifice! Dans dix ans d'ici donner cent mille francs, ce sera moins!

Adieu pour aujourd'hui; je me suis un moment délassé sur ton cœur, oh ma chère joie, mon doux asile, ma seule pensée, ma fleur du ciel! Adieu donc.

Samedi 23.

De jeudi à aujourd'hui j'ai bien souvent pensé à toi; mais écrire, cela m'a été impossible. J'ai un poids de cent mille livres de moins sur les épaules. Oui, mon ange, je suis quitte du libraire moyennant quatre mille francs! Mon avoué, mon notaire et un procureur du Roi ont examiné la quittance. Tout est bien fini entre nous; traités rompus, je ne lui dois ni un sol ni une ligne. J'ai déposé cette pièce, précieuse pour moi, chez mon notaire.

Le lendemain, j'ai achevé aussi moyennant trois mille francs, ce qui en fait sept mille cette semaine, mon autre transaction. Mais comme je n'avais plus d'argent, j'ai fait un bon à cinq jours, et mercredi 27, il faut que je trouve douze cents francs! J'ai encore un petit *procillon* à atermoyer, mais celui-là ce n'est que de l'argent encore à donner. J'ai encore deux affaires à terminer pour mes propriétés littéraires à faire constater avant de partir. Je suis exactement sans un sou; mais, au moins, je serai tranquille d'esprit. J'aurai toujours immensément à travailler!

Maintenant, relativement à la fabrique d'Esprit, voilà où j'en suis. J'ai encore vingt-cinq feuilles à faire pour finir *Eugénie Grandet*; j'ai les épreuves à revoir. Puis, *Ne touchez pas la hache* à finir avec *la Femme aux Yeux rouges* à faire; puis, les épreuves de deux

volumes à voir. Il est impossible que je parte avant la fin de tout cela. Je calcule dix jours, nous sommes au 24, car voici deux heures du matin. Je ne puis me mettre en route que le 4, arriver le 7, et rester jusqu'au 7 janvier. Encore, pour que je reste, faut-il que *le Médecin de campagne* soit vendu [1], que je fasse à Genève une *Scène de la Vie de campagne*, et que l'on publie à Paris, en mon absence, les *Scènes de la Vie de campagne*. Mais, enfin, je veux être parti le 4 au plus tard. Ainsi, tu peux encore m'écrire le 30 ; mais passé le 30 de ce mois n'écris plus.

Que de temps les affaires dévorent, ô mon Dieu ! Quand je pense à ce que je fais, mes manuscrits, mes épreuves, mes corrections, mes affaires ! Je dors tranquille, en pensant que j'ai deux mille quatre cents francs à payer d'acceptés à six jours et dont je n'ai pas le premier sou ! Je vis comme cela depuis trente-quatre ans, et jamais la Providence ne m'a oublié. Aussi, ai-je une assurance incroyable. Tout ce qu'il faut faire est toujours fait, car tu penses bien que pour payer sept mille francs, avec les zéros, il a fallu souscrire des engagements.

Voilà ma situation financière, scripturale, morale, d'auteur, des corrections, de tout enfin ce qui n'est pas l'amour, au dimanche 24, à une heure et demie du matin. Je t'écris cela en arrivant au onzième feuillet du cinquième chapitre d'*Eugénie Grandet*, intitulé : *Chagrins de famille*, et entre une épreuve de la feuille onze de l'ouvrage, c'est-à-dire à sa page 176. Quand tu auras le manuscrit d'*Eugénie Grandet*, tu en connaîtras l'histoire mieux que personne.

Depuis deux jours j'ai encore eu quelques ressentiments de ma névralgie cérébrale ; mais c'était peu de chose, et vu mes travaux, mes ennuis, je dois me tenir pour heureux de n'avoir que cela.

Maintenant, ne parlons plus des choses matérielles de la vie qui cependant pèsent tant sur nous. Combien tu me fais désirer de nouveau la richesse !

Mon amour chéri, as-tu goûté ton cotignac, aimes-tu les alberges, Anna a-t-elle sa croix, ris-tu aux caricatures ? J'ai reçu ta lettre ostensible et cela m'a fait l'effet de te voir en cérémonie, dans un grand salon, entre cinq cents personnes.

1. Édition en quatre volumes, format in-18.

Oh! ma gentille Ève! Mon Dieu que je t'aime! A bientôt donc! Plus que dix jours et j'aurai fait tout ce que je devais faire. J'aurai imprimé quatre volumes in-octavo dans un mois. Oh! il n'y a que l'amour qui puisse faire faire de telles choses! Mon amour, oh! souffre du retard, mais ne m'en gronde pas. Pouvais-je savoir quand je t'ai promis de revenir que je vendrais trente-six mille francs les *Études de Mœurs*, et que j'aurais à atermoyer pour neuf mille francs de procès! Je me mets à tes genoux chéris, je les baise, je les caresse : oh, je fais en pensée toutes les folies de la terre, je te baise avec ivresse, je te tiens, je te serre, je suis heureux comme sont heureux les anges dans le sein de Dieu!

Comme la nature m'a fait pour l'amour! Est-ce pour cela que je suis condamné au travail? Il y a des moments où tu es là pour moi, où je te caresse, en épandant sur ta chère personne toutes les poésies des caresses. Oh! il n'y a guère que moi, je crois, qui trouve au bout de mes doigts et sur mes lèvres tant de voluptés!

Ma bien-aimée, mon cher amour, ma perle, quand donc t'aurais-je bien à moi, sans crainte? S'il y avait eu ce voyage à Fribourg dont tu me parles, — oh! dis, — je crois que je me ferais bien noyer au retour, moi!

Combien je te soigne ton *Chénier*, car, cette fois, je te lirai Chénier. Tu sauras ce qu'est l'amour dans la voix, dans le regard, dans les vers, dans les pages, dans les idées! Oh! c'est l'homme des amants, des femmes, des anges! Faire près de toi *Séraphita*, tu le voudras. Tu l'anéantiras après l'avoir lue!

Je suis bien fatigué; ma plume tient à peine entre mes doigts et aussitôt cependant qu'il s'agit de toi, de notre amour, je trouve des forces...

J'ai satisfait une petite fantaisie cette semaine; je me suis donné, dans ma chambre, les plus jolis petits bras de cheminée que j'aie vus; puis, pour mes festins, deux candélabres. Mon Dieu, une folie est bien douce à faire! Mais j'en médite une plus grande, qui sera au moins utile. Cela est trop long à écrire.

Ange d'amour, te parfumes-tu les cheveux? Oh! ma belle, ma chérie, mon adorée, ma chère, chère Ève, je m'impatiente comme une chèvre liée à son piquet, quoique tu n'aimes pas cette phrase.

Je voudrais être près de toi ; tu es devenue tyrannique, tu es une idée de tous les instants. Je pense que chaque ligne écrite me rapproche de toi, comme un tour de roue, et alors je puise dans cette espérance un courage infernal. Donc, le 10, au plus tard, je te verrai. Le 10! Je sais bien que les travaux immenses qui me restent vont un peu me raccourcir le temps.

Mon Dieu, mon Dieu, Dieu auquel je crois, il me devait bien de douces émotions à la vue de Genève, car je l'ai quittée désolé, maudissant tout, abhorrant la femme[1]! Avec quelle joie j'y rentrerai, mon céleste amour, mon Éva! Emmène moi dans ton Ukraine allons avant en Italie! Tout cela sera possible, les *Études de Mœurs* une fois publiées!

Je ne vais faire partir ceci qu'à midi; j'attendrai s'il y a une lettre de toi, afin de te répondre, s'il y a une réponse importante à faire.

Dimanche 24. Midi.

Ainsi donc, à l'Auberge de l'Arc! J'y serai du 7 au 8 décembre sans faute. Tu vois que je viens de recevoir ton petit mot.

Mon ange adoré, tu peux encore m'écrire une lettre. Tu recevras celle-ci le 27; ainsi, moi je ne pars d'ici que le 4 décembre; les lettres mettent trois jours à venir; je t'écrirai encore mercredi, puis encore le mercredi 4; ainsi, tu auras encore deux lettres.

Après t'avoir écrit cette nuit, j'ai été obligé de me coucher sans travailler. J'ai été malade. Voici cinq jours que je ne suis sorti de mon appartement; je ne suis pas très bien en ce moment, mais je crois que ce n'est qu'un mouvement nerveux causé par le travail.

De nos fenêtres nous nous verrons!... Cela est bien dangereux.

Allons, à bientôt. Je te mets une feuille de rose baisée; elle te portera mon âme et la plus céleste espérance qu'on puisse avoir ici-bas. Oh! mon amour, tu ne sais toi-même combien tu es à moi! Je suis bien gourmand.

Adieu, ma belle vie; il n'y a plus que quelques jours. J'imagine que nous pourrions voyager en Italie, rester trois à six mois ensemble.

Adieu, ange, que je verrai bientôt face à face!

1. Allusion à son voyage en Savoie, en 1832, avec madame de C...

XXV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche, quatre heures du matin, 1er décembre 1833.

Mon ange adoré, dans ces huit jours-ci, j'ai fait des efforts de lion. Je n'ai pas pu t'écrire un mot; mais, malgré mes nuits passées, je ne vois pas que mes deux volumes puissent être finis avant le 5 décembre, et les deux autres, que je dois laisser pour paraître en mon absence, le 10. Mais le 10 je me mets en voiture, car, finis ou non, ni mon corps ni ma tête, si puissants que les fassent ma vie de moine, ne sauraient soutenir ce travail de chaudière!

Ainsi le 13, je crois, je serai à Genève; maintenant rien ne peut faire varier cette date. Je vais te faire relier le manuscrit d'*Eugénie Grandet* et te l'envoyer ostensiblement.

J'ai bien besoin de repos, de n'être pas à Paris, d'être près de toi, toi l'ange, toi la pensée qui ne fatigue pas, toi qui es le repos, le bonheur, toute la belle vie secrète de ma vie! Voici quarante-huit heures que je ne me suis couché. J'ai en ce moment les plus vives inquiétudes d'argent par-dessus le marché. Je me suis dénué de tout pour conquérir la tranquillité, dont j'ai si besoin, pour être près de toi quelque temps. Voilà que comptant sur mon libraire, hier, pour payer ma fin du mois, il me trahit au milieu de mon torrent de travail!

Oh, décidément, je veux me faire une ressource, avoir une somme en argenterie à laquelle mes fantaisies de poète ne puissent jamais toucher et que je puisse fièrement porter au mont-de-piété en cas de malheur. Ainsi l'on vit tranquille, et l'on n'a pas à subir le regard pâle et froid des amis d'enfance qui s'arment de leur amitié pour vous refuser.

Oh, que j'ai de larmes à répandre sur ton cœur en te parlant de ces deux mois! Mais assez de bavardage comme cela sur mes affaires. quand tu liras ces quatre volumes faits, corrigés, imprimés en qua-

rante-cinq jours, tu comprendras ce qu'un amour comme le mien met de courage au cœur, de volonté dans la tête, de puissance au corps, de rage partout !

J'aurai plus à faire encore à Genève, car il faut les deux volumes de *Contes philosophiques* pour le 10 janvier. Mais j'aurai un encouragement : quelques baisers et les heures qui sont entre midi et six heures.

Ainsi, le 10, je pars, je ne sais pas à quelle heure on arrive, mais, quelle que soit ma fatigue, aussitôt arrivé je te vais voir.

J'ai constamment travaillé dix-huit heures par jour cette semaine et ne me suis soutenu que par des bains qui détendaient l'irritation générale.

Que de contrariétés, de courses ! J'ai eu à donner un grand dîner cette semaine, vendredi, le 29. Je me suis aperçu que je n'avais ni couteaux ni verres. Je ne sais pas avoir chez moi des choses inélégantes. Il m'a fallu un peu m'endetter encore ; je voulais faire faire une partie d'argenterie à mon bijoutier. Point. Enfin, j'économiserai à Genève, en travaillant et restant coi.

Mon cher amour, as-tu bien pensé à moi, à moi qui si souvent regarde la gravure de l'île Saint-Pierre ? Ah ! tu peux m'écrire jusqu'au 6 inclusivement.

Que je piaffe, comme un pauvre cheval impatient ! Le désir de te voir me fait trouver des choses qui, d'ordinaire, ne me venaient pas. Je corrige plus vite. Tu ne me donnes pas que du courage pour supporter les difficultés de la vie ; tu me donnes encore du talent, de la facilité tout au moins. Il faut aimer, mon Ève, ma chérie, pour faire l'amour d'*Eugénie Grandet*, amour pur, immense, fier ! Oh ! chère chérie, ma bonne, ma divine Ève, quel chagrin de ne t'avoir pas pu dire tous les soirs ce que j'ai fait, dit et pensé !

Bientôt, bientôt, en dix minutes je te dirai plus qu'en mille pages, et en un regard plus qu'en cent ans, parce que je te donnerai tout mon cœur dans le premier regard, ô ma gentille, mon beau front ! J'ai regardé l'autre jour celui de madame de Mirbel ; elle a quelque chose du tien. Elle est Polonaise, je crois.

J'attendrai pour envoyer ce pauvre lambeau de lettre jusqu'à une heure, afin de répondre à ta lettre, si j'en reçois une. Quel malheur que ce faux calcul de temps ! Je n'ai rien eu de toi cette semaine.

XXVI

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche, onze heures, 1er décembre 1833.

Mon ange, je viens de lire ta lettre. Oh! j'ai eu envie de tomber à tes genoux, mon Ève, ma chère épouse! N'aie jamais une seconde de pensée mélancolique; oh! tu ne me connais pas! Tant que je vivrai, je serai ton chéri, je respecterai en moi le cœur que tu as choisi; je ne m'appartiens pas. Il n'y a ni folies ni sacrifices; non, non, jamais! Oh! ne sois pas ainsi, ne me parle jamais de laudanum! J'ai fait voler les dernières épreuves d'*Eugénie Grandet* et j'ai sauté comme pour aller à toi. La fin de la lettre m'a fait passer les douleurs du commencement.

Mon amour, mon cher amour, je serai près de toi dans quelques jours; quand tu tiendras ce papier, plein d'amour pour toi, auquel je voudrais communiquer les battements de mon cœur, il n'y aura plus que quelques jours; je vais redoubler de soins, de travail; je me reposerai là-bas.

D'ailleurs, je vais m'arranger pour y rester longtemps. O mon amour, fais-toi des cieux sereins, car il n'y a dans mon être qu'affection, amour, tendresse et caresses pour toi.

Tu devrais maudire ce *Gaudissart* [1]. L'imprimeur a pris un caractère qui a fait *rentrer* la matière et il a fallu, pour compléter le volume, improviser cela *en une nuit*, chérie, et cela a quatre-vingts pages, s'il vous plaît.

Mon amour gentil, tu recevras une belle lettre, bien polie, soumise, respectueuse, avec le manuscrit d'*Eugénie Grandet*, et tu trouveras alors au crayon, derrière la première page du manuscrit, le jour précis où j'aurai retenu ma place à la diligence [2].

1. *L'illustre Gaudissart.*
2. Le manuscrit d'*Eugénie Grandet* ne contient pas l'indication promise ici.

Oui, je vis en toi, comme tu vis en moi. Jamais Dieu ne séparera ce qu'il a si fort assemblé. Ma vie est ta vie. Ne m'effraies plus ainsi. Ta tristesse m'attriste, ta joie me rend joyeux. Je suis dans ton cœur; j'écoute ta voix par moments. Enfin, j'ai l'amour éternel, impérissable, angélique que je désirais. Tu es le commencement et la fin, ma chérie, mon *Ève*; comprends donc, l'Ève ! Je suis aussi exclusif que tu peux l'être. Enfin, l'*adoremus in æternum* est ma devise, entends-tu, chérie.

Allons, l'heure passe, il faut envoyer à la grande poste pour que tu aies cela mercredi.

Mon amour, pourquoi te faire de l'amertume inutile. Ce que je t'ai dit, je te le répéterai : « *Ce serait par trop bizarre que ce fût elle* », a été ma pensée, en te voyant au sortir de l'hôtel du Faucon [1].

A toi bientôt, ô mon amour; personne ne s'explique mes immenses travaux; moi seul, toi aussi, n'est-ce pas? en comprendrons le principe. Il n'y a que l'amour qui puisse les faire entreprendre et achever.

Adieu; je n'ai point de fleurs cette fois; mais je t'envoie un bout de mon allumette de cèdre que j'ai machonnée en t'écrivant; je lui ai donné mille baisers.

Mon Dieu, je ne sais comment je passerai le temps pendant la route, à voir les palpitations de mon cœur quand je t'écris. Tu ne recevras plus qu'une lettre, celle de dimanche prochain, car après je serai sur la route. O ma chérie, être près de toi, sans inquiétudes, avoir mon temps à moi, être libre, pouvoir travailler bien, te lire le jour ce que j'aurai fait la nuit! Mon ange, avoir mon baiser, la plus grande récompense qu'il y ait pour moi, sous le ciel ! Ton baiser !

Non, tu ne sauras comme j'aime que dans dix ans d'ici, quand tu auras bien connu mon cœur, ce cœur si grand que tu remplis. Je ne sais plus que dire : à bientôt.

Allons, adieu, chère. Merci du talisman; j'aime cela. J'aime avoir un cachet qui ne serve qu'à toi. Mon amour, ne ris pas de mes fantaisies; ah! si tu voyais les *deux Anges* de Bra, et la *Marie* et

1. A Neuchâtel.

l'*Enfant Dieu*! J'ai pour toi dans le cœur tout ce qu'il a trouvé d'adoration, dans son sublime génie, à faire exprimer aux anges; mais tu es Dieu pour moi, ô chère idole! Adieu.

XXVII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche matin, 8 décembre 1833.

Ma chérie, non, pas une seule ligne pour toi en huit jours! Mais des pleurs, des effusions d'âme envoyées avec rage à travers les cent cinquante lieues qui nous séparent!

Si je suis en route jeudi prochain, 12, je me tiendrai pour un géant. Non, je ne puis plus salir le papier plein d'amour que tu tiendras en y versant des chagrins d'argent, quelque noblement confiés qu'ils soient! Les imprimeurs n'ont pas marché; je suis leur esclave. Les calculs du libraire, des maîtres imprimeurs et les miens ont été si cruellement déçus par les ouvriers, que mon ouvrage est annoncé dans tous les journaux comme publié hier, et ne paraîtra que jeudi prochain. Puis, je suis dans un dénuement curieux, sans amis auxquels je puisse demander une obole, et j'emprunterai mardi ou mercredi, je ne sais à qui, l'argent de mon voyage. Je te conterai tout.

Je n'ai même pas une minute pour t'écrire; j'ai, cette semaine, passé jusqu'à quarante-huit heures sans dormir. Le vieux Dubois m'a dit hier que je marchais à la vieillesse et à la mort. Mais que faire? Je n'ai vu que mon plaisir, notre plaisir, et j'ai sacrifié tout, même toi et moi, à ce but.

Hélas! ma chérie, je n'ai pas même le temps d'achever cette lettre. Le libraire de *Seraphita* est ici, il la veut pour le jour de l'an; mais, néanmoins, je serai dimanche près de toi.

Pardonne, pardonne les angoisses que je te donne; tu me les pardonneras quand tu connaîtras les miennes.

Adieu, mon amour, à bientôt; mais ce bientôt ne sera que

dimanche 15, car je me suis informé de tout; la diligence ne part que tous les deux jours, et met trois jours et demi à aller. J'aurais un monde de choses à te dire, mais je ne puis que t'envoyer mon amour, le plus doux et le plus violent des amours, le plus constant, le plus persistant, à travers les espaces!

O mon ange aimé! me parles-tu donc encore de notre promesse[1]? Ne m'en dis plus rien; cela est saint et sacré comme notre vie mutuelle.

Tu n'as plus le temps de m'écrire; je serai sans lettres jusqu'à jeudi; mais, enfin, jeudi, je serai par les chemins.

Adieu, mon ange. Je ne peux pas te dire : « calme-toi »; moi qui suis si malheureux de ces retards. Tu dois en souffrir, car j'en souffre!

XXVIII

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, 25 décembre 1833.

Je te dirai tout dans un moment, ma bien-aimée, mon idolâtrie. Effectivement, je suis tombé en allant à la voiture; puis mon domestique est tombé malade. Mais ne parlons pas de cela.

Dans un instant, je te dirai plus en un regard qu'en mille pages. Si je t'aime? Mais je suis près de toi! J'aurais voulu que cela fût encore mille fois plus difficile et que j'eusse plus souffert. Mais enfin voici un bon mois, deux peut-être, de conquis. Non pas une, mais des millions de caresses. Je suis si heureux que je ne peux pas plus écrire que toi. A tantôt.

Oui, ma chambre est très bonne, et la bague est comme toi, mon amour; elle est délicieuse et exquise!

1. La promesse de s'épouser un jour.

XXIX

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Madame,

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de vous dire hier que je n'aurais peut-être pas le plaisir de dîner avec vous aujourd'hui. Je serais au désespoir que vous pussiez penser que je n'attache pas un prix excessif à cette faveur, en me faisant attendre en vain.

Madame votre cousine m'a engagé pour jeudi prochain; j'ai accepté pour ne pas paraître ridicule dans mes exclusions. J'espère que vous ne verrez rien de *français* dans ce sentiment.

Je souhaite que cette pluie continuelle ne vous ait pas faite triste, et vous prie de présenter mes sentiments les plus distingués à M. de Hanski, en agréant mes plus affectueux hommages et mes obéissances.

DE BALZAC.

XXX

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Madame,

Voici la première partie de vos poèmes *cotignaciens*. Mais vous allez voir tout à l'heure un homme désespéré. Je n'ai pas voulu vous apporter le *Chénier*, et j'hésite à le renvoyer. De tout ce que j'ai dit, rien n'a été fait. Reliure exécrablement laide, enveloppe niaise. Il faut être là pour faire faire soi-même les choses. S'il vous agrée, vous ne vous souviendrez que du bon cœur avec lequel

je me serai chargé de votre livre. Ce sera la seule manière de lui donner du prix.

J'ai été en ville; je me suis mis en joie. Je croyais trouver quelque chose qui dût vous faire plaisir; je me suis *dérangé*. Si vous le permettez, je compenserai mon chagrin en venant vous voir de meilleure heure.

Mille gracieux hommages. HONORÉ.

J'ai regardé le cotignac comme si précieux, que je n'ai pas voulu retarder vos jouissances gastronomiques.

XXXI

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Madame,

Voulez-vous échanger nos produits coloniaux? Voici un brin de mon café. Ma sœur m'écrit que j'en aurai demain autant; ainsi, prenez. Vous aurez votre cafetière demain. Voulez-vous me donner *un peu* de thé pour mon déjeuner? Il m'en faut strictement peu.

Avez-vous bien passé la nuit? Êtes-vous bien, avez-vous fait de beaux rêves? Je souhaite que votre santé soit bonne et que nous puissions nous promener, *bromener*. — Les trésors?... *Furth!*

XXXII

A S. M. RZEWUSKIENNE, MADAME DE HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Très chère souveraine, Majesté sacrée, sublime reine de Paulowska et lieux circonvoisins, autocrate des cœurs, rose d'Occident, étoile du nord, etc., etc., etc., etc., etc., fée des *tiyeuilles!*

Votre Grâce a désiré ma cafetière, et je supplie Votre Altesse Sérénissime de me faire l'honneur d'en accepter une plus complète et plus jolie; puis de me dire, de jeter du haut de son trône éminentissime une parole pleine de bonheur, d'ambre, de fleurs, en me faisant savoir s'il faut se trouver à Votre sublime porte avec la voiture, pour aller à Coppet, dans une heure.

Je dépose mes hommages aux pieds de Votre Majesté et la supplie de croire à la probité de son humble mougik.

HONORESKI.

XXXIII

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Jamais le malade n'a moins mérité ce nom. Il est prêt à s'aller promener, chercher ses épreuves, et, quand ses affaires seront finies, ce qui ne prendra guère plus d'un quart d'heure, il ira proposer à madame la *doctrice* de profiter de ce beau jour pour prendre un bain d'air sur le *crêt* de Genève, au bout du fil de fer, si toutefois la paresse de la maison Hanski concorde à la paresse du pauvre mougik littéraire qui met à vos pieds, madame, ses torrents de perles imaginaires, les trésors de ses héros, son Alhambra fantastique, où il a gravé partout, non pas le nom saint de Dieu, mais un nom humain bien autrement sacré. Mais tous ces immenses biens ne valent pas, en réalité, les quatre parties gagnées hier !

XXXIV

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

J'ai dormi comme un loir, je vais comme un charme, je vous

aime comme un fou, j'espère que vous vous portez bien et je vous envoie mille tendresses.

XXXV

A MADAME LA MARÉCHALE DE HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Si je dois venir ce soir et m'habiller, puisque vous avez vos *charadiers*, permettez-moi de venir plus tôt. Il y a un repas chez madame Bioley [1] : l'on chante et l'on fait un bruit qui, depuis que j'ai eu le plaisir de vous écrire, ferait fuir le diable. *Ecco*.

Je sais calculer. Mercredi, je serai *encandollé* [2]; jeudi, pris. Demain je travaillerai sans rémission, car j'aurai des épreuves; ainsi, sur cinq jours, quand on n'en a qu'un en perspective, ce n'est pas une flatterie que d'ajouter quelques heures. Oui? Bien.

Vous me permettez de vous rendre le : *Marquis*, par une bonne : *Maréchale*.

XXXVI

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Mon amour, ce matin je vais parfaitement bien. J'étais gêné hier, parce qu'il y avait pour toi, sous ce que tu dérangeais, les deux lettres que je te donne ici [3].

Mon Dieu, mon amour, j'ai eu peur que ta démarche [ta visite chez moi] ne fût mal prise, et que tu découvrisses les deux lettres.

1. L'aubergiste de l'hôtel de l'Arc, au Pré-Lévêque, où logeait Balzac.
2. Balzac avait accepté une invitation à dîner chez M. et madame de Candolle.
3. Voir les deux lettres suivantes.

D'ailleurs, mon Dieu, certes, je te voudrais voir ici! j'ai si besoin de guérir mon rhume, que, si je sors, ce ne serait que ce soir.

Je suis levé, je ne veux plus me coucher ; je suis ainsi trop mal. Il me faut ou causer, ou être occupé. L'inaction me tue. D'ailleurs, hier, j'ai passé une épouvantable soirée à me rappeler ce que j'ai à faire. Je suis, ce matin, comme un homme qui a eu la fièvre.

Mille tendres caresses. Mon Dieu, que je souffre quand je ne te vois pas! J'ai mille choses à te dire!

XXXVII

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Qu'ais-je donc fait pour que la soirée d'hier se termine ainsi, ma chère Ève bien-aimée. Oublieras-tu toujours que tu es ma dernière croyance à la vie? Je ne parle ni d'amour, ni de sentiments humains; tu es plus que tout cela pour moi.

Pourquoi, dis, as-tu foulé à tes pieds toutes les espérances de notre vie en un mot? Pourquoi as-tu recommencé ces paroles que tu m'as écrites une fois, et que tu as dites? Tu doutes de celui qui t'aime librement, avec délices, pour qui te sentir est un bonheur délirant, qui t'aime *in æternum*, et tu ne doutes pas de...!

Oh! mon amour, tu joues bien légèrement une vie que tu as voulue et qui t'a été d'ailleurs donnée avec un entier dévouement et que je t'eusse offerte si tu ne l'avais pas demandée. Et j'aime mieux que tu l'aies souhaité!

Je t'aime avec trop de constance pour que de tels débats ne me soient pas mortels. Mon Dieu, je t'ai dit les secrets de ma vie et tu devrais, pour prix d'une confiance sans bornes, épargner à celui qui ne vit que par toi les tourments de ces doutes. Tu me tiens par la main et le jour où tu me retireras cette main adorée, toi seule sauras le pourquoi de ce qui m'adviendra.



LA VILLA DIOTATI



Mon Ève aimée, je fais extravagance sur extravagance. Il m'est impossible de penser à autre chose qu'à toi. Ce n'est pas un *désir*, quoique j'aie bien le droit de désirer un plaisir plus vivement que tous les autres hommes, et que ce désir me rende quelquefois hébété; mais, non; c'est un besoin de respirer ton air, de te voir, et hier tu m'as donné d'éternels souvenirs de beauté.

Si je n'avais pas d'obligations pécuniaires sacrées (encore, je fais la folie de les oublier quelquefois), nous ne penserions pas à la rue Cassini. Non. D'hier, et à Diodati[1] je me disais: « Pourquoi quitter mon Ève, pourquoi ne pas la suivre partout? » Je le veux, moi. J'accepte toutes les souffrances quand je te vois; et toi, hier, tu me blessais.

Mais tu n'aimes pas comme je t'aime, tu ne sais pas l'amour; et moi, pour mon malheur, j'en connais les délices, et je vois que, de Neuchâtel jusqu'à ma mort, maintenant je puis arriver au but souhaité pendant toute ma jeunesse, concentrer ma vie et mes affections sur un seul cœur!

Chérie, chérie, je suis trop malheureux par les choses de la vie pour que ce ne soit pas une cruauté à celle que j'aime, que j'idolâtre, de me donner l'ombre d'un chagrin. Moi j'aimerais mieux l'agonie la plus horrible que de te causer une peine.

Faut-il venir chercher un baiser?

XXXVIII

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.
(A cinq heures).

Tes doutes me font mal. Tu es plus puissante que tout. Ange de ma vie, à quoi tient-il que je te suive partout? A ma misère. Mon

1. La villa Diodati sur le lac de Genève, située à Cologny, non loin de Pré-Lévêque, fut habitée par lord Byron. — Elle contient encore le mobilier qui lui servit jadis.

Dieu, tu n'as rien à craindre. Depuis le jour où je t'ai dit que je t'aimais, rien n'altérera cette délicieuse vie; c'est ma seule vie. Ne nous déshonore pas par des soupçons, ne trouble pas nos plaisirs. Il n'y a personne avant toi dans mon cœur ; tu le rempliras à jamais. Pourquoi t'armes-tu des pensées de ma vie antérieure? Ne me punis pas de ma belle confiance. Je veux que tu connaisses tout mon passé, parce que tout mon avenir est à toi. Briser ton cœur ! Te sacrifier à quoi que ce soit ! Mais tu ne me connais pas ! J'ai honte de t'apporter des souffrances ! J'ai honte de ne pas pouvoir te donner une vie en harmonie avec la vie du cœur ! Je souffre des maux inouïs, que tu effaces par ta présence.

Pardon, mon amour, pour ce que tu nommes mes coquetteries. Pardonne à un Parisien une simple causerie parisienne; mais ce que tu voudras sera fait. Je n'irai plus chez personne. Deux visites d'un quart d'heure termineront tout. Périsse mille fois le monde de Genève plutôt que de te voir une tristesse pour un quart d'heure de conversation. Il eût été ridicule (pour les autres) que je ne m'occupasse que de toi. J'ai dû te respecter, et, pour pouvoir te parler autant, il a bien fallu que je causasse avec madame P... D'ailleurs, quelles misères! Devant l'Océan dont tu parles vas-tu t'occuper d'une misérable araignée? Mon Dieu, tu ne te sais donc pas aimée *infiniment?*

Allons, adieu. Je suis si souffrant que je ne sais pas ce que j'ai. Peut-être est-ce la fièvre du rhume. Je suis incapable de me lever ; je suis brisé.

Ce que je t'écrivais ce matin est bien de nature à te montrer combien étaient fausses tes appréhensions. Je n'ai pas cessé de t'observer en parlant à madame P...

Ah ! chérie, ma chère épouse, mon Ève, je vendrais bien mon talent deux mille ducats ! Je te suivrais comme une ombre. Veux-tu retourner à Wierzchownia? Je t'y suis, et j'y reste toute ma vie. Mais il faut des prétextes, et, malheureux que je suis, je ne peux pas quitter Paris sans avoir satisfait éditeurs et créanciers !

J'ai reçu deux lettres : une de ce bon Borget[1] et l'autre de ma

1. Borget s'était rencontré par hasard à Neuchâtel avec madame Hanska et Balzac.

sœur. Ennuis sur ennuis ! Avoir à toute heure la vue du paradis et les souffrances de l'enfer, est-ce vivre ?

Mille caresses.

XXXIX

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Mon amour, ma seule vie, ma seule pensée, oh ! ta lettre ! Elle est écrite pour toujours dans mon cœur.

Écoute, ange céleste, car tu n'es pas de la terre, je veux te répondre à ces choses une fois pour toutes.

Gloire, vanité, amour-propre, littérature, ce sont à peine des nuées sur notre ciel. Tu foules tout cela vingt fois par jour sous tes pieds, que je baise vingt fois par jour !

O mon ange, vois-moi donc à tes genoux, et je te dis ceci : si j'ai eu la plus fugitive des réputations, elle est venue quand je n'en voulais point. J'en ai été ivre jusqu'à vingt-deux ans. J'en voulais faire un phare pour attirer à moi un ange. Je n'avais rien pour plaire, je me condamnais. Un ange est venu ; je me suis laissé souffrir dans son sein, lui cachant mes désirs pour une femme jeune et belle. Et elle les voyait et me disait : quand elle viendra, je serai ta mère, j'aurai l'amour d'une mère, le dévouement d'une mère.

Alors, un jour, la misère de ma vie est devenue plus grande. Les travaux de jour et de nuit sont venus. Celle qui m'avait offert, à genoux, sa fortune que j'avais prise, que je rendais au péril de mon nom, elle a veillé, elle a corrigé, elle a épuré, comme j'épurais, corrigeais, veillais. Alors tous mes désirs se sont éteints dans des travaux nécessaires. Il n'y avait plus question de gloire, mais d'argent. Alors, je *devais* et n'avais rien !

Trois ans j'ai travaillé sans relâche, ayant décrit un cercle d'airain autour de moi, de 1828 à 1831. J'abhorre madame de C..., car elle a brisé cette vie sans m'en rendre une, je ne dis pas

comparable, mais sans me donner ce qu'elle promettait. Il n'y a pas l'ombre de vanité blessée, oh, mais dégoût et mépris.

Toi seule m'as fait connaître les vanités de la gloire. Alors, quand je t'ai vue à Neuchâtel, j'ai voulu être quelque chose. A toi donc commence, plus splendide que je ne l'ai rêvée, cette vie rêvée.

Oh! mon Ève, toi seule dans ma vie à venir! — Hélas! comme *Louis Lambert*, je voudrais te donner le passé. — Ainsi, rien de ce qui est *succès, gloire, distractions parisiennes* ne m'émeut. Il n'y a qu'une puissance qui me fasse accepter ma vie actuelle : LE TRAVAIL. Il calme les exigences d'un tempérament fougueux. C'est parce que je me crains que je suis chaste.

Quant à cette exclusion que tu veux, hé, je la veux autant que toi. Ce n'est point être fat de te dire que, depuis Neuchâtel, trois femmes ravissantes sont venues rue Cassini, que je n'ai même pas eu un regard d'homme en les voyant.

Mon Ève, je t'aime plus que tu ne m'aimes, car je suis seul dans le secret de ce que je perds, et toi, je le sais, tu ne connais rien de l'amour que les sentiments de l'amour. Puis, je t'aime mieux, parce que j'ai plus de raisons de t'aimer. Mais si j'étais libre, j'irais près de toi, heureux d'être l'intendant de ta fortune, et l'artisan de ta richesse, comme est le frère de madame Carraud pour madame d'Argout. J'ai une sécurité d'amour, une plénitude de dévouement que tu ne sauras qu'avec le temps. Il faut du temps pour sonder ce qui est infini. Souffrir toute la vie avec toi en y prenant de rares instants de bonheur, oui! Avoir toute une vie en deux ans, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix ans et mourir! Oui! Ne pas parler à une femme, me refuser à tout, vivre en toi, oh! ange! mais c'est ma pensée de toutes les heures. Ce ... que je t'ai dit sur madame P..., c'est parce qu'elle t'avait affligée, et que, devant ta souffrance, je deviens hébété, comme toi devant la mienne.

Mon Dieu, si nous vivions ensemble, si j'avais vingt ducats par mois, à toi seraient mes poésies! Je ferais des livres, je te les lirais et nous les brûlerions dans notre feu. Ma minette adorée, je pleure quelquefois en pensant que mes idées je les vends, qu'on me lit! Ah! tu ne sais pas ce que je serais si, libre pendant une soirée, je

pouvais te parler, te voir, te caresser par mes pensées et par moi-même! Oh! tu saurais alors que tes pensées de pureté, d'exclusive tendresse sont miennes. Ange de ma vie, je vis en toi, pour toi, par toi! Seulement, si je me trompe, dis-le-moi sans colère. Il n'y a jamais en moi nulle intention ni fausse, ni mauvaise. J'obéis à mon cœur en tout ce qui est sentiment. Je n'ai jamais su ce qu'était un calcul. Si je me trompe, c'est de bonne foi.

Mon amour, ne nous séparons jamais. Dans six mois je serai libre. Eh bien, aucune puissance au monde ne pourra nous désunir. *La dilecta* avait quarante-six ans, j'en avais vingt-deux; que parles-tu de tes quarante ans! Nous avons trente ans à nous. Crois-tu qu'à soixante-quatre ans un homme trahisse trente années d'affections? Et pour moi ces trente années ne me semblent rien, relativement à la puissance de mon amour pour toi. Tu seras toujours belle pour moi.

O mon Ève bien-aimée, je ne veux plus te parler que pour t'exprimer mon amour, te répondre que pour te remercier. Non, tu ne me gronderas plus de rien et, cependant, je ne voudrais pas m'étudier. Mais ce que tu désires devient une qualité de mon âme. Je n'aurai nul effort à faire ce que tu veux. — Ce que tu veux, je le veux. Cependant, ne sens-tu pas la nécessité de mettre un voile sur notre amour, un voile épais? Qu'est-ce que je dis? Qui dans le monde peut en soupçonner la nature? Les anges, car les hommes!...

Comment, tu crois que *les Italiens*, *les salons*, *la gloire* peuvent me distraire de toi? Mais tu ne sais pas combien je t'aime. Je me courroucerais de cela bien plus que toi de madame P... Non, crois-moi, je t'aime à la fois comme aime une femme et comme aime un homme. Dans ma vie à venir, il n'y a plus que toi et le travail. Mon cher bien, ma chère étoile, mon doux esprit, laisse-toi caresser par l'espérance, et dis-toi que je ne suis ni amoureux, ni passionné; tout cela est passager. Je t'aime, je t'adore *in æternum*. Je crois à toi comme en moi. Mon Dieu, je voudrais savoir des paroles qui pussent t'infuser mon âme et ma pensée, qui pussent te bien dire que tu es dans mon cœur, dans mon sang, dans ma cervelle, dans ma pensée; enfin, la vie de ma vie; que chacun des battements de mon cœur enfante un désir plein de toi. Oh! tu ne sais pas ce que c'est que trois années de chasteté qui s'élancent

à tout moment au cœur et le font bondir, à la tête et la font palpiter! Si je n'étais pas sobre et si je ne travaillais pas, cette pureté me rendrait fou.

Moi seule suis dans le secret des terribles émotions que me donnent les émanations de ta chère personne. C'est un délire inouï et qui, tour à tour, glace ma nature par la toute-puissance du désir, et me fais brûler. Et je résiste à des folies comme celles du jeune seigneur haché par l'Électeur!

Nous avons tous deux nos souffrances; n'en disputons pas. Aimons-nous et ne me refuse pas ce qui fait tout accepter. D'ailleurs, en toute chose, ange, je te suis soumis comme à Dieu. Prends ma vie, demande-moi de mourir, ordonne-moi tout, excepté de ne pas t'aimer, de ne pas te désirer, de ne pas te posséder. Hors cela, tout m'est possible en ton nom.

XL

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Si tu savais combien de superstitions tu me donnes. Dès que je travaille je mets à mon doigt le talisman; cet anneau sera à mon doigt pendant toutes mes heures de travail. Je le mets au premier doigt de la main gauche, avec lequel je tiens mon papier, en sorte que ta pensée m'étreint. Tu es là, avec moi. Maintenant, au lieu de chercher en l'air mes mots et mes idées, je les demande à cette délicieuse bague, et j'y ai trouvé tout *Séraphita.*

Amour céleste, que de choses j'ai à te dire et pour lesquelles il faudrait les saintes heures pendant lesquelles le cœur sent le besoin de se mettre à nu! Les adorables plaisirs de l'amour ne sont que les moyens d'arriver à cette union, cette fusion des âmes. Chère, avec quelle joie je vois mes fortunes de cœur et le sort de mon âme assurés! Oui, je t'aimerai seule et unique dans toute ma vie. Tu as tout ce qui me plaît. Tu exhales, pour moi, le parfum le

plus enivrant qu'une femme puisse avoir; cela seul est un trésor d'amour!

Je t'aime avec un fanatisme qui n'exclut pas cette ravissante quiétude d'un amour sans orages possibles. Oui, dis-toi bien que je respire par l'air que tu aspires, que je ne puis jamais avoir d'autre pensée que toi. Tu es la fin de tout pour moi. Tu seras la *dilecta* jeune, et déjà je te nomme la *prédilecta!*

Ne murmure pas de cette alliance de deux sentiments. Je voudrais croire que je t'aimais en elle, et que les nobles qualités qui m'ont attendri, qui m'ont fait meilleur que je n'étais, sont toutes en toi.

Je t'aime, mon ange de la terre, comme on aimait au moyen âge, avec la plus entière des fidélités, et mon amour sera toujours plus grand, sans tache; je suis fier de mon amour. C'est le principe d'une nouvelle vie. De là, le nouveau courage que je sens contre mes dernières adversités. Je voudrais être plus grand, être quelque chose de glorieux pour que la couronne à poser sur ta tête fût la plus feuillue, la plus fleurie, de toutes celles qu'ont noblement gagné les grands hommes!

N'aie donc jamais ni défiance, ni crainte; il n'y a pas d'abîmes dans les cieux! Mille baisers pleins de caresses; mille caresses pleines de baisers! Mon Dieu, ne pourrais-je donc jamais te faire bien voir combien je t'aime, toi, mon Ève!

A bientôt; les mille baisers seront dans mon premier regard!

XLI

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Mon amour aimé, d'une seule caresse tu m'as rendu la vie. Oh! ma chérie, je n'ai pu ni dormir ni travailler. Perdu dans le sentiment de cette soirée, je t'ai dit un monde de tendresses. Oh! tu as cette âme divine à laquelle on demeure attaché pendant toute une vie. Mon âme, tu as, par amour, deviné le délicieux langage

de l'amour, ce qui fait fuir à tire d'ailes les chagrins, les ennuis. Ange aimé, n'obscurcis d'aucun doute les inspirations de l'amour, dont ta chère caresse n'a été que le truchement. Ne crois pas que jamais tu puisses entrer en comparaison avec qui que ce soit. Mais, mon aimée chérie, ma fleur du ciel, ne comprends-tu pas, toi, tout charme et toute vérité, qu'un pauvre poète puisse être frappé de retrouver le même cœur, d'être aimé par delà ses espérances ? Mon épouse adorée, oui, c'est pour toi que le cœur de femme le plus délicat, le plus suave qui fût jamais, m'a élevé. Il me sera permis de lui dire : « Vous vouliez vous retrouver à vingt ans pour me mieux aimer et me donner même des plaisirs de vanité. Eh bien, j'ai rencontré ce que vous me souhaitiez. » Elle en sera joyeuse pour *nous*. Chère idole éternelle, ma belle et sainte religion, je sais combien les souvenirs d'un autre amour doivent blesser une âme fière et délicate. Mais ne pas t'en parler ce serait, à toi, te ravir des fêtes d'âmes, des joies d'amour, sans nom. Il y a de telles identités de tendresse et d'âme, que j'en suis fier pour toi, et que je ne sais pas si c'est toi que j'aimais en elle. Puis, une jalousie effrénée m'a tellement habitué à penser à cœur ouvert, à tout dire à celle en qui je vis, que je ne pourrais jamais te cacher une pensée. Non, tu es mon propre cœur !

Oui, à toi tout est permis. Je te dirai naïvement ce que je penserai de beau, comme ce que je penserai de mal. Tu es un moi plus beau, plus gentil.

Mon amour n'a ni exaltation, ni plus, ni moins, ni quoi que ce soit de terrestre. Oh ! ma chère Ève, c'est l'amour de l'ange, toujours au même degré de force, d'exaltation. Sentir, toucher ta main d'amour, cette main pleine de sentiments doux, *fiers*, entends-tu, mon ange, tendres, bons, passionnés ; cette main, polie et molle d'amour, c'est un bonheur aussi grand que ta caresse de miel et de feu.

Voilà ce que je voulais dire à mon ange craintive, qui croyait que toutes les caresses n'étaient pas solidaires. Une, la plus légère comme la plus passionnée, les comprend toutes. En cela tu vois le fond de mon âme. Un baiser sur tes lèvres chéries, ces lèvres vierges qui n'ont point de souvenirs encore (et ce qui te rend à mes yeux pure comme la jeune fille la plus pure), un baiser sera

presque un talisman pour les désirs de l'amour, quand il contiendra toutes les caresses de l'amour. Notre pauvre baiser, encore déshérité de toutes nos joies, ne va qu'à ton cœur, et je voudrais qu'il enserrât toute ta personne. Tu verrais que la possession augmente, grandit l'amour. Tu connaîtrais ton Honoré, ton époux, et tu saurais qu'il t'aimera chaque jour davantage.

Mon Éva chérie, ne doute jamais de moi, mais de toi encore moins. Je te l'ai dit, il y a chez toi, dans tes lettres, dans ton amour, dans ses expressions, un je ne sais quoi de plus que dans les lettres et les expressions que je croyais inimitables. Mais tu as vingt-huit ans, voilà le grand secret. Mais, cher trésor, tu as l'âme la plus céleste que je sache et tu as d'enivrantes beautés. Mon Dieu, comment te dire que je suis ivre de la plus faible senteur de toi, que, je t'aurais possédée mille fois, tu m'en verrais plus ivre encore, parce qu'il y aurait espérancé et souvenir là où il n'y a encore qu'espérance.

Te souviens-tu de l'oiseau qui n'a qu'une fleur ? C'est l'histoire de mon cœur et de mon amour. Oh ! chère fleur céleste, chers parfums embaumés, chères couleurs fraîches, ma belle tige, ne plie pas, garde-moi toujours ! A chaque progrès d'un amour qui va, qui ira toujours croissant, je me sens au cœur des foyers de tendresses et d'adorations. Oh ! je voudrais être sûr de toi, autant que je le suis de moi ! Je sens à chaque respiration que j'ai dans le cœur une constance que rien n'altérera.

J'ai pleuré sur le chemin de Diodati lorsqu'après m'avoir promis tout autant de caresses que tu m'en as accordées, une femme a pu, d'un seul mot, couper la trame qu'elle avait paru prendre plaisir à tisser ! Juge si je t'adore, toi qui ne conçois rien à ces odieux manèges, et qui te livres avec candeur et bonheur à l'amour, et qui parles ainsi à toutes mes natures !

Voilà ma confession faite. Je te crois toutes les noblesses du cœur, car, ange adoré, on doit respecter les faiblesses et même les crimes d'une femme, et si je ne cache rien à ton cœur, c'est qu'il doit toujours être *mien*. Aussi je t'envoie tout le bavardage de ma sœur et la lettre de madame de C..., à la condition de tout brûler, mon ange. Je te sais si vraie, si grande ; ah ! je n'hésiterais pas à te lire la lettre de *la dilecta*, si tu le voulais, car tu es

réellement moi-même. Je ne voudrais pas te cacher l'ombre d'une pensée, et tu dois, à toute heure, entrer dans mon cœur, comme dans le palais que tu as choisi pour y répandre tes trésors, pour l'orner, pour t'y plaire. Tout doit y être à toi.

Si la lettre de madame de C... te déplaît, dis-le franchement, mon amour.

Je lui écrirai que mes affections sont placées dans un cœur trop jaloux pour qu'il me soit permis de correspondre avec une femme qui a sa réputation de beauté, de charme, et que j'agis franchement en le lui disant. Je voulais faire cette lettre de moi-même. J'aimerais bien que tu me le disses.

Quant à mes chagrins d'argent, ne t'en inquiète pas. C'est le fond de ma vie, jusqu'à la fin de juillet, amour qui me rends tout facile à supporter.

Pardonne-moi de t'avoir fait connaître ce chagrin d'hier. Oh! chère fleur toujours belle, je suis honteux de t'avoir fait connaître l'étendue de ta mission, mais tu es un inépuisable trésor d'affection, d'amour, de tendresse, et je trouverai toujours en toi plus de consolations que je n'aurai de peines. Tu as mis dans toutes mes pensées et dans toutes mes heures, un jour, une lueur, qui me fait tout supporter.

Je me réveille heureux de t'aimer; je me couche heureux d'être aimé. C'est la vie des anges, et mon désespoir vient d'y sentir le désaccord que mon défaut de fortune et de liberté met entre les vœux de mon cœur, l'élan de ma nature et les travaux qui me retiennent dans une cabane ignoble, comme un des mougiks de Paulowska. Encore si j'étais à Paulowska! Je voudrais que tu fusses moi un instant pour savoir comme tu es aimée. Alors je serais sûr que voyant tant d'amour, tant de dévouement, une si grande sécurité de sentiment, tu n'aurais jamais un doute et que tu aimerais *in æternum* un cœur qui t'aime ainsi.

Mille baisers, et que chacun ait en lui mille caresses à toi, comme celle d'hier à moi.

XLII

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Chère âme de mon âme, je t'en supplie, attache-toi, seule, tes soins, ta pensée, ton souvenir, à ce qui sera dans ma vie une constante pensée. Que par toi seule le morceau de malachite devienne un encrier. Je vais t'en expliquer la forme. Qu'il soit taillé à six pans; que le pan ait à peu près les dimensions des pans de ton panier à cartes, excepté qu'ils doivent se terminer, par en haut, carrément comme par en bas; qu'ils aillent en s'élargissant de bas en haut, et, pour déterminer logiquement les conditions de l'encrier, que le godet à mettre l'encre (creusé à même la malachite), ait à sa surface un diamètre égal à cette ligne :——— que le couvercle (en forme de massepain), soit rond, s'emboîte dans le godet; qu'il soit simple et terminé par une boule de vermeil. Que l'encrier ait une anse attachée par des boutons simples; et que cette anse, en vermeil bruni, soit pareille à celle de ton panier à cartes de visites. Fais graver dessus notre devise: *adoremus in æternum*, entre la date de ta première lettre et celle de Neuchâtel.

L'encrier devra être monté sur un socle également à six pans, débordant convenablement, et, à chaque pan, à la jonction du socle et du pan de l'encrier, il faudrait, en terme d'art, *une doucine* en vermeil, qui est tout bonnement un cordon rond, qu'il sera nécessaire d'harmoniser avec les proportions de l'encrier. Puis, je crois qu'il faudrait, en haut des pans, répéter cette doucine ou cordon. Au milieu de chaque pan du socle mettre une étoile, puis, en petits caractères, au milieu de chaque grand pan, ces mots : *Exaudit*, — *Vox*, — *Angeli*, — séparés par des étoiles (ce qui fait *Éva*) [1].

1. Balzac avait d'abord projeté ceci, effacé sur l'autographe : « *Rosa mundi* (premier pan). — *Stella maris* (deuxième pan). — *Margarita cœli* (troisième pan) *Dux mia* (quatrième pan). — ..... ».

Si tu veux être magnifique, tu joindras un couteau à papier d'un seul morceau de malachite, ct une poudrière dont je t'expliquerai la forme.

Pour ne pas mécontenter la personne, je lui offrirai le dessin de Decamps que tu lui redemanderas, et je lui demanderai en échange un morceau de malachite pour mon réveil.

Voici Suzette ; je ne puis que te dire que ceci me fait renoncer au plaisir de te faire ramasser sur les bords du lac un caillou dont je voulais faire faire ce réveil. Je n'y suis allé hier que pour voir si nous pouvions nous promener au bord. Je voulais te réconcilier avec les souvenirs, te faire voir que par ainsi l'on agrandit la vie et le monde, et avoir le droit de t'entourer de ma pensée par mille choses, comme je veux m'entourer de la tienne : Ainsi le sentiment pétrit les objets matériels, leur donne une âme, une voix !

Comment, bébête, n'as-tu pas deviné que la dédicace était une surprise que je te voulais faire ! Tu es, depuis plus de temps que tu ne penses, la pensée de ma pensée !

Oui, je tâcherai de venir ce soir à neuf heures.

XLIII

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, dimanche 19 janvier 1834.

Mon ange aimé, je suis à peu près fou de toi, comme on est fou ; je ne puis pas accorder deux idées que tu ne viennes te mettre entre elles. Je ne peux plus que penser à toi. Malgré moi, mon imagination me reporte près de toi. Je te tiens, je te serre, je te baise, je te caresse ; et mille caresses, les plus amoureuses, s'emparent de moi !

Quant à mon cœur, tu y seras toujours *avec volontiers ;* je t'y sens délicieusement. Mais, mon Dieu, que vais-je devenir si tu m'as pris mon esprit ! Oh ! c'est une monomanie qui, ce matin, me fait peur. Je me lève à tout moment en me disant : « Allons, j'y vais ».

Puis je me rassieds, ramené par le sentiment de mes obligations. C'est un combat épouvantable. Ce n'est pas la vie ; je n'ai jamais été ainsi. Tu as tout dévoré. Je me sens bête et heureux aussitôt que je me laisse aller à penser à toi. Je roule dans une rêverie délicieuse où je vis en un moment pour mille années.

Quelle horrible situation ! Comblé d'amour, sentir l'amour par tous les pores, ne vivre que pour l'amour, et se voir dévoré de chagrins, pris dans mille fils d'araignée !

Oh ! mon Éva chérie, tu ne sais pas ? J'ai ramassé ta carte ; elle est là, devant moi, et je te parle comme si tu étais là. Je te vois comme hier, belle, admirablement belle. Hier, pendant toute la soirée, je me disais : « Elle est à moi ! » Oh ! les anges ne sont pas si heureux en Paradis que je l'étais hier !

XLIV

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Avec volontiers, mais vous me ramènerez chez vous, n'est-ce pas ? car je ne saurais m'habituer à être à deux pas de vous, ne faisant rien, sans mieux employer mon temps.

Si vous sortez en ville, je vous prierai d'avoir la bonté... Non, j'irai.

XLV

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Madame,

Pour un homme qui regarde les moments heureux comme le plus profitable capital de l'existence, il est permis de ne vouloir rien perdre sur les sommes qu'il entasse. Ce n'est qu'en fait de joie que je veux être *Grandet*.

Si je prenais ce matin le temps que vous me donneriez de trois à dix heures, me refuseriez-vous ? — Non. — Bien. — Si vous m'aimez, — oui, — vous seriez visible à midi ou à une heure.

Vous me pardonnerez mon avarice ; je ne possède encore rien autre chose que le bonheur dont le ciel me gratifie. Voilà ce dont je puis être avare, puisque je n'ai que cela.

A vous, mille gracieux et affectueux hommages, et mes obéissances à l'honorable Maréchal de l'Ukraine et lieux nobles circonvoisins.

XLVI

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Je ne pourrai pas venir parce que je suis plus indisposé que je ne m'y attendais, et qu'une sortie pourrait me faire tort. Si vous aviez la bonté de me renvoyer un peu d'orgeat, vous me rendriez bien service car je ne sais que boire et j'ai une soif dévorante.

J'ai passé bien tristement ma journée, voulant travailler et m'en trouvant incapable. Aussi, je crois que je me coucherai dans quelques heures.

Mille gracieux remerciements et présentez mes obéissances au Grand Maréchal.

XLVII

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, janvier 1834.

Madame,

N'était que je m'impatiente et que je souffre de tant de temps perdu, soit pour ce qui me plaît, soit pour mes travaux, je suis ce matin parfaitement et comme un homme qui a eu la fièvre. Je ne

sais s'il faut que je sorte ou que je garde la chambre, mais j'avoue franchement que, seul, je me tourmente horriblement.

Mille gracieux remerciements pour vos bons soins et pardonnez-moi, hier, d'avoir été plus surpris que reconnaissant de votre visite, qui m'a touché profondément quand vous avez été partie, car je ne sais si vous savez qu'il y a des choses qui sont plus fortes à mesure qu'elles vieillissent.

Mille remerciements et compliments reconnaissants à M. de Hanski. Que je suis bête de vous avoir inquiétée pour si peu de chose, et que je suis heureux d'avoir appris que vous aviez pour moi autant d'amitié que j'en ai pour vous!

XLVIII

A MADAME DE HANSKA, A GENÈVE.

Genève, février 1834.

Madame,

Bautte [1] est un grand seigneur qui s'ennuie des petites choses, et puisque vous daignez attacher quelque importance à la chaîne de votre esclave, je vous envoie ce brave Liodet, qui comprendra mieux ce dont il s'agit et qui y mettra de la complaisance. D'ailleurs, je lui ai dit de mettre une coquille pour joindre les deux petites chaînes, etc.

Agréez mille compliments et les respectueux hommages de votre mougik.

HONORÉ.

XLIX

A MADAME HANSKA, A GENÈVE.

Genève, février 1834.

Le sire de Balzac va, madame, à merveille, et sera, dans peu de moments, au coin de votre feu pour deviser; il est avare du peu

1. Célèbre horloger de Genève.

de moments qui lui restent à passer à Genève, et s'il n'avait pas à répondre à des lettres, il serait déjà venu ce matin.

Mille compliments affectueux à M. de Hanski, et, à vous, mille hommages pleins d'amitiés.

L

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, mercredi 12 février 1834.

Je préfère ne rien dire autre chose que je t'aime avec une croissante ivresse, avec un dévouement que les difficultés grandissent, à te dire imparfaitement mon histoire de ces trois jours [1]. Dimanche je mettrai à la poste un journal complet. Je n'ai pas une minute à moi. Tout me presse à la fois et le temps manque. Mais, ange adoré, tu me devineras.

La dilecta est mieux, mais l'avenir me semble mauvais. J'attends encore avant de me désespérer.

Mon Dieu, que mes pensées d'amour retentissent à tes oreilles, et te bercent !

LI

A MADAME HANSKA, MAISON MIRABAUD, AU PRÉ-L'ÉVÊQUE, A GENÈVE.

Paris, jeudi 13 février 1834.

Madame,

Je suis arrivé bien fatigué, mais j'ai trouvé au logis des peines dont vous concevrez la vivacité. Madame de B... est malade

1. Parti de Genève le samedi 8 février, Balzac était arrivé à Paris le mardi 11 du même mois.

mais malade gravement, malade plus qu'elle ne le croit. J'ai vu sa figure dans une altération bien funeste. Je lui ai caché mes inquiétudes; elles sont sans bornes. Jusqu'à ce que ou mon médecin ou une somnambule m'aient rassuré, je ne serai pas tranquille sur cette vie que vous savez si précieuse.

J'ai retardé d'un jour à vous écrire parce que, dès le mercredi matin, il m'a fallu courir rue d'Enfer, et, quand j'ai pu vous écrire, il n'était plus temps; les bureaux fermaient plus tôt à cause de la solennité [1].

Cette figure si gracieuse, vue vieillie en un mois de vingt ans et contractée horriblement, a bien augmenté les chagrins que j'avais. Quand même la santé reviendrait, et je l'espère, il me sera toujours douloureux de voir le triste changement de la vieillesse. Je ne dis cela qu'à vous. Il semble que la nature se soit vengée tout à coup, en un moment, de la longue protestation faite contre elle et le temps. Je souhaite avec une ardeur vive que la vie soit sauve, mais j'ai reconnu les symptômes que j'avais examinés avec effroi chez mon père six mois avant le malheur irréparable. Ainsi j'ai eu douleur sur douleur.

Maintenant, après vous avoir confié ces angoisses, je puis, madame, vous donner quelques nouvelles consolantes. Le libraire a compris mes retards et ne m'en a pas su mauvais gré. J'ai, certes, énormément à travailler, mais, au moins, je n'aurai pas l'ennui des reproches. Quant à M. Gosselin, ce n'est qu'une perte d'argent. Ainsi, vous qui aviez la crainte si affectueuse de voir quelque chose de trop onéreux dans la prolongation de mon séjour, rassurez-vous. J'aurai la joie complète, il n'y aura point de remords, et, maintenant qu'il n'y a point de remords, j'en voudrais un peu. Il est si doux de faire quelque chose pour les personnes dont l'amitié nous est précieuse ! Je puis vous dire de loin, avec moins de tremblement dans la voix et moins de rougeur aux yeux, que les quarante-quatre jours que j'ai passés à Genève ont été une des plus douces haltes que j'aie faites dans ma vie de fantassin littéraire. Ce repos m'était nécessaire, et vous m'en avez fait une joie. Ce fut un sommeil avec les plus doux rêves, des rêves qui seront des réalités. L'amitié vraie,

1. Le mercredi des Cendres.

douce, bonne, les beaux et bons sentiments, sont si rares dans la vie, qu'il doit se mêler un peu de reconnaissance dans la réciprocité que nous devons, et j'ai autant de reconnaissance que d'amitié.

Croyez que je n'oublierai rien de nos petits engagements affectueux : ni l'album, ni le café, ni rien. Aujourd'hui, je ne puis que vous dire que je suis arrivé sans autre encombre qu'une grande fatigue. Le froid a été vif. Le samedi matin j'ai fait tout le Jura à pied dans la neige, et, parvenu à la pierre où deux ans auparavant je m'étais assis pour voir l'admirable spectacle de la Suisse et de la France séparées par un ruisseau qui est le lac de Genève, et par un fossé qui est la vallée entre le Mont-Blanc et le Jura, j'ai eu un moment de joie, mêlé de tristesse. Il y a deux ans, j'avais à pleurer sur des illusions perdues, et aujourd'hui j'avais à regretter les plus douces choses qui soient venues à moi, en dehors des sentiments de famille : des heures d'amitié dont un pauvre écrivain par nécessité doit sentir plus vivement le prix que tout autre personne, parce qu'il y a en lui un grand poète pour tout ce qui est émotion du cœur.

Oui, je ne suis fier que de mes sentiments personnels, et c'est une grande misère que de connaître les joies de l'amitié dans toute leur étendue, et de les perdre, même momentanément.

Aujourd'hui, je me replonge dans mes travaux, et ils sont écrasants. J'ai promis que le 25 février la deuxième livraison [1] paraîtrait ; c'est donc dix jours seulement pour parachever ce que vous savez [2], et mon exactitude excusera les retards. Vous voyez qu'en vous écrivant, je suis aussi indiscret que quand je viens chez vous.

Allons, adieu, madame ; croyez que je ne suis point *français* en fait de souvenirs, et que je sais tout ce que je laissais de bon et de vrai derrière le Jura. Aux heures où je serai affaissé, je penserai à nos soirées, et le mot : *patience*, écrit au fond de ma vie, me fera penser à nos *patiences*. Vous savez tout ce que j'ai à dire au *grand Maréchal* de l'Ukraine, et je suis sûr que mes paroles seront plus

1. Des *Études de Mœurs au XIXe siècle.*

2. *Ne touchez pas la hache (La duchesse de Langeais)* qu'il avait écrit presque en entier à Genève.

gracieuses dans votre bouche qu'elle ne le seraient sous ma plume. Dites à Anna que *son cheval* se recommande à elle et la baise au front. Mille compliments affectueux à mademoiselle Séverine ; prévenez mademoiselle Borel que je ne me suis pas cassé le col, et gardez, je vous en supplie, madame, à vos pieds, mes plus sincères et plus affectueux hommages ; votre noble beauté vous assure de la sincérité, et, quant à l'affection, je voudrais vous la prouver sans qu'il fût besoin pour cela d'aucun malheur.

« N'oubliez pas *demain* », est une de vos recommandations, quand je vous disais que je ne croyais pas au lendemain ; mais maintenant, j'y crois, puisque, par hasard, j'ai un avenir et que le libraire me l'a heureusement prouvé. Il est très heureux de la vente d'*Eugénie Grandet*. Il m'a dit le mot solennel : « Cela se vend comme du pain. » Je vous dis cela à vous, qui voulez y voir des *gâteaux*, tandis que tant de gens souhaitent de me voir *faire des brioches*. Vous excuserez cette plaisanterie d'atelier, vous qui aimez les artistes !

Dévouement et amitié.

LII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, samedi onze heures, 15 février 1834.

Mon Éva chérie, à toi cette partie de ma nuit. Depuis mercredi matin de cette semaine j'ai été comme un ballon ; mais en allant et m'agitant au milieu de ce Paris, j'y allais et m'agitais avec une idée fixe, l'idée d'être à jamais près de toi.

Ma chère idole, je n'ai jamais eu autant de courage dans ma vie, ou, plutôt, j'ai une vie nouvelle. Je lis ton nom en moi, je te vois ; tout me paraît facile pour arriver à nous revoir. Je ne m'effraie de rien. Mes larmes, mes regrets, ma tristesse d'amour, tout cela tombe sur mon cœur au moment où je monte dans mon lit. Alors, seul avec moi-même, je suis tout chagrin de n'être pas à l'Arc [1], de

1. L'auberge de l'Arc, que Balzac habitait à Genève.

n'avoir pas vu ma chérie, et je repasse en mon souvenir les moindres détails de ces jours où, pour tout chagrin, j'avais celui d'être éveillé trois heures de trop, celles qui séparaient mon lever du moment où je levais le pied pour aller chez toi.

Le lendemain, je travaille avec une ardeur d'enthousiaste. Que te dire sur ces quatre jours ? J'avais à voir mes deux éditeurs (ils sont venus), l'imprimeur, à achever mes épreuves, à soigner madame de B... qui va mieux, mais quel changement ! elle est toujours un peu faible, incapable même de corriger mes épreuves. Tout en souffrira ; mais qu'est-ce que cela fait ? Je voudrais savoir cette vie hors de danger !

J'ai senti là combien je t'aimais. Une horrible sensation m'a dit que je ne supporterais pas l'idée de ton danger à toi. Tout cela m'a rappelé ma terreur lors de ta crise nerveuse. Oh ! mon Dieu, te voir sérieusement malade, toi qui résumes, qui tiens toutes mes affections en ton cœur, et ma vie en ta vie, mais je mourrais, non pas de ta mort, mais de tes douleurs ! Non, tu ne sais pas ce que tu es pour moi. Près de toi, je sentais trop pour te dire des pensées égoïstes. Ici, je te parle tout le long du jour. Tu es tissue dans ma pensée. Je ne trouve que ce mot pour exprimer ma situation. Aussitôt que je me suis trouvé dans Paris, je pensais aux moyens d'aller te voir un seul jour à Genève !

Ici, j'ai trouvé deviolen ts chagrins de famille. Aujourd'hui j'ai eu mon beau-frère et ma mère à dîner. C'est te dire que de cinq heures à dix heures et demie j'ai été à eux. Hier, il a fallu dîner avec ma sœur, ma mère et mon beau-frère ; ainsi, j'ai encore été forcé de leur donner de quatre à onze heures. Ces pauvres têtes sont détraquées. Il faut que j'aie du courage, des idées, de l'énergie, *de l'économie* pour tout le monde.

Le matin de ce vendredi, je m'étais mis au courant de ce que j'ai trouvé ici. Il a fallu sortir de bonne heure, pour aller chez le docteur, négocier pour le payement d'aujourd'hui 15, le consulter. Ainsi, tu vois l'emploi d'aujourd'hui et d'hier. Jeudi, les libraires, un peu de sommeil, un bain nécessaire l'ont pris, et aussi madame de B... à qui je voulais au moins lire *Ne touchez pas la hache*. Le mercredi, lendemain de mon arrivée, je t'ai écrit le soir, j'ai couru le matin, rangé mes affaires, expédié mille petites choses que je ne t'explique

point parce que ce sont de ces misères nécessaires: faire les comptes, écrire, etc. Après cette avalanche de petitesses, me voilà, non pas trop reposé, un peu moins inquiet sur *la dilecta*, devant un monceau d'épreuves, des obligations énormes pour la fin du mois. Madame D... a urgemment besoin de la moitié de sa somme pour la fin de février; nous sommes au 15, le mois est court, il faut achever mes deux volumes; j'ai à finir *la Duchesse* [1] et à faire *la Femme aux Yeux rouges*.

Mon adorée, ma minette chérie, je te dis que c'est effrayant; mais ne t'effraie pas. Vienne est tracé devant moi; tout ira bien. Ton désir de me voir, ton amour, tout toi plane sur moi. Je ne crois qu'à toi; je veux succès nouveaux, gloire nouvelle, nouveau courage; *je veux* enfin que tu sois mille fois plus fière de ton époux d'amour, que de ton amant. Oui, chère Ève céleste, j'ai de la mélancolie puisque je suis ici, toi, là-bas; mais je n'ai plus de découragements, plus d'abattements. Quand je lève les yeux, je vois mieux que Dieu, je vois un sûr bonheur, un bonheur éprouvé. Oh! tu ne sais pas, mon trésor, ma chère vie, ce qu'est pour mon âme une si douce certitude! Tu ne sais pas ce que tu faisais par ton infernale plaisanterie, tu sais? Tu éprouvais sur le cœur le plus aimant une arme à feu que tu ne savais pas chargée. Un moment de plus, j'étais perdu. Mon éternel amour ne pouvait être placé qu'en toi, je le vois bien, je le sais maintenant, car, maintenant je te désire plus que jamais. Mon âme chérie, moi j'ai pour moi tous les efforts que je fais afin de nous revoir; mon espérance je la matérialise. Mais, mon beau moi, toi, que fais-tu? ah! ma belle et sainte créature, je sais que ce n'est pas celui de Paris qui a le fardeau le plus lourd: c'est notre amour de Genève, c'est toi, qui, en portant tout notre bonheur, sens mieux nos douleurs, nos peines. Jamais non plus je ne regarde *à nous deux* sans un sourire plein d'espoir, mais aussi légèrement altéré de tristesse. Oh! mon ange idolâtré, toi en qui réside tout mon avenir, tout mon bonheur, et pour qui je voudrais toutes les belles gloires qui font une femme heureuse, toi que j'aime avec toute l'ardeur d'un sentiment jeune, du premier et du dernier amour à la fois, oui, sache-le bien, aucune des souffrances, des idées, des joies, qui peuvent agiter ton âme, ne manque à venir agiter la mienne,

1. *La Duchesse de Langeais (Ne touchez pas la hache.)*

En ce moment où je t'écris, où j'ai tout laissé pour me plonger dans ton cœur, pour me rapprocher de toi, non, je ne sens plus d'espace; nous sommes près l'un de l'autre, je te vois et un de mes sens est ivre par le souvenir d'une de ces petites voluptés qui me faisaient tant heureux! Je suis bien fier de toi. Je me crie à moi-même que je t'aime! Vois-tu, l'amour d'un poète tient un peu de la folie. Il n'y a que les artistes qui soient dignes des femmes, parce qu'ils sont un peu femmes. Oh! que j'ai besoin de bien toujours m'entendre dire que je suis bien aimé, de te l'entendre répéter! Toi, tu es tout. Aussi, tu ne sauras que quand tu entendras ma voix, combien ardemment je te dis que tu es l'unique bien-aimée, la seule épouse. Maintenant j'accourrai plus amoureusement que les deux fois précédentes. Tu sais pourquoi, ma chère naïve femme? Parce que je te connais mieux, parce que je sais tout ce qu'a de divin, de jeune fille, ton cher et céleste caractère, parce que... Non, je n'avais jamais rêvé si ambitieusement les perfections qui me sont agréables, parce que je sais que je puis aimer toujours. En allant à Neuchâtel, *je le voulais*; en revenant de Genève, il m'est impossible de ne pas t'aimer!

Qui jamais saura ce qu'est le chemin de Ferney, à l'endroit où, devant partir le lendemain, je suis resté encore à l'aspect de ta chère figure contristée! Mon Dieu, si je voulais te dire toutes les pensées qu'il y a dans mon âme, les voluptés que contient et que désire mon cœur, il faudrait ne pas cesser de t'écrire, et, malheureusement, le mot : « Vienne », est là. Je suis cruel à nous deux, au nom d'un bonheur continu; oui, *un an* passé ensemble te prouvera que tu peux être mieux aimée chaque jour, et j'aspire à septembre...

Ma chérie, j'ai bien des chagrins! ce flamboyant bonheur est entouré de ronces, d'épines, de cailloux. Je ne puis pas te parler des chagrins de famille; ils sont sans bornes. Tu les sauras d'un mot, toi qui sens par une sœur, ce que, dans un autre ordre de choses, je sens par ma mère. Ma mère a fait, dans une bonne intention, des folies, qui, en France, déconsidèrent. Me voilà, moi, si occupé, chargé de faire l'éducation de ma mère, de la tenir en bride; il faut en faire un enfant. Chère ange, quelle triste chose que de penser que si le monde m'a accumulé obstacles sur obstacles dans ma vie, ma famille a fait pis en ne me servant à rien, et m'entravant

en secret. Un jour le monde vous compte comme des victoires de l'avoir battu! Mais les chagrins de famille c'est entre *nous* et Dieu!

J'avais dit à Borget que septembre me verrait à Vienne, et tout un an en Ukraine et en Crimée, et tu sais que je lui avais écrit qu'il pourrait vous rencontrer en Italie. Je t'envoie un bout de lettre de cet excellent ami; elle te fera plaisir; tu y verras cette noblesse d'âme, cette beauté de sentiment qui fait que nous nous aimons. Quel élan de cœur, il a vers ceux qui aiment son ami! Ne va pas trop l'aimer, au moins, *Madame?* Il t'apportera *ta chaîne*, et les croquis de mon appartement, et ton cachet, s'il est fait, sans savoir ce qu'il te remettra. Ainsi, dis-moi le jour où tu seras à Venise; il ira. C'est mon *Thaddée* [1] vois-tu. Ce qu'il fait pour moi, je le ferais pour lui. On n'est point jaloux des beaux sentiments. Autant *la mort* est entrée froide au cœur de ton époux, quand tu parlais d'une coquetterie à Séverine autant j'irais joyeusement, en ton nom accomplir un service pour ton *Thaddée*.

A compter d'aujourd'hui (il est une heure) dimanche, je vais pouvoir t'écrire tous les jours un mot, sur un petit journal. Oui, le *Coquebin* wurtembergeois seul touchera le manuscrit de *Séraphita*, et il sera grossièrement relié, avec le drap gris qui glissait si bien sur les planchers [2]. Ne suis-je pas un peu femme, hein, minette? ai-je pas trouvé un joli emploi de ce dont tu voulais la destruction, et un souvenir? Rien ne sera plus précieux et plus simple. Livre d'amour céleste, revêtu d'amour, et de joies terrestres aussi complètes qu'il soit possible d'en avoir ici-bas. Oui, ange, complètes, pleines! Oui, mon ambitieuse, tu remplis toute ma vie! Oui, nous pouvons être heureux tous les jours, en ressentant tous les jours des joies nouvelles!

Mon Dieu, vendredi à dîner, j'ai vu dans le ménage de ma sœur une de ces scènes qui prouvent que l'amour inspiré, que l'amour jaloux, que rien à Paris ne résiste à une misère continue. Oh! chère ange,

1. Thaddée Wylezynski, cousin de madame Hanska, mort en 1844.

2. Le manuscrit de *Séraphita* est en effet relié en drap gris avec coins et dos en cuir de Russie. Le Wurtembergeois en question se nommait Spachmann, un relieur, qui fut même parfois l'éditeur de Balzac. Il a publié une édition du *Père Goriot*.

quelle terrible réaction en mon cœur, en pensant au petit ménage de la rue Cassini ! Comme je me suis juré là, avec cette volonté de bronze, de ne jamais exposer les fleurs de ma vie à être dans le pot brun où étaient *les giroflées* de la mère d'Ida, tu sais, dans *Ferragus*. Non, non ! Je n'aurais pas cette expérience, que jamais je n'oublierai le vendredi 14 février 1834, pas plus que, le 26 janvier ; il y a là une leçon pour moi. Oui, je veux trop ; il existe en mon être un invincible besoin de t'aimer toujours mieux, pour jamais exposer mon amour à aucune mésintelligence. Oh ! mon cœur, mon âme, ma vie, avec quelle joie je reconnais à chaque pas que je t'aime comme tu rêves d'être aimée ! Il n'y a pas un fait, il n'y a rien qui ne vienne aboutir à ce centre. Les choses les plus indifférentes entrent dans cette circonférence.

Non, ta chaîne de jeune fille restera pure. Je voudrais l'employer. Elle est trop jolie pour un homme. Voilà pourquoi je voulais ta tête par Grosclaude. Quelle délicieuse bordure j'en aurais faite et quelle délicieuse pensée que de t'entourer, toi, ma chère femme, de toutes les superstitions de ton enfance que j'adore ! Ton enfance a été la mienne. Nous sommes frères et sœurs par les douleurs de l'enfance.

Je ne sais pas quand j'irai chez madame d'Appony remettre la lettre de ta cousine. J'irai mardi peut-être, et j'écrirai je t'en préviens une lettre de remerciement coquet à elle, parce que je la crains pour toi. Laisse-moi le droit d'arracher par avance les épines qui pourraient accrocher tes chers vêtements !

Il y a un de tes sourires de bonheur, une petite contraction ravissante, une pâleur qui te prenait au moment de la joie, qui revient m'assassiner par d'enivrants souvenirs. Oh ! tu ne sais pas avec quelle profondeur tu corresponds aux caprices, aux amours, aux plaisirs, aux poésies, aux sentiments de ma nature !

Allons, adieu. Songe, ma bien-aimée, qu'à chaque instant du jour une pensée d'amour t'environne ; qu'une lumière plus vive et secrète dore ton atmosphère ; que ma pensée est là autour de toi ; que ma vue intérieure te voit ; qu'un constant désir te caresse ; que je travaille en ton nom et pour toi. Soigne-toi bien et songe que le seul ordre sérieux que te donne celui qui t'aime et à qui tu m'as dit que tu voulais obéir, c'est de *marcher* beaucoup, quelque temps qu'il

fasse. Il le faut. Ah, le docteur s'est mis à rire de mes craintes. Mais il y a néanmoins quelques bains à prendre et quelques précautions, « fruits de mes travaux excessifs », a-t-il dit. « Tant que vous mènerez votre chaste vie monacale et que vous travaillerez douze heures par jour, prenez tous les matins une infusion de *pensée sauvage* ». Son ordonnance n'est-elle pas drôle ?

Tu sais tout ce que je t'envoie de caressants désirs. Allons, j'espère que tous les mercredis tu sauras tirer ma lettre des griffes de la poste. D'ici la fin du mois je ne fais plus que travailler mes douze heures, en dormir sept, et répandre les cinq autres en repos, lectures, bains et tracas d'existence. Ton Bengali est sage. Allons, mille fleurs d'âme.

Toute réflexion faite, je t'enverrai ostensiblement la lettre de Borget.

LIII

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, lundi 17 février — dimanche 23 février 1834.

Point de lettre aujourd'hui, mon Ève chérie. Mon Dieu, souffres-tu ? Combien n'a-t-on pas de tourments à de telles distances ! Si tu étais malade et que l'on prît tes lettres ! Mille pensées m'entrent à la fois dans la cervelle et me désespèrent.

Aujourd'hui, j'ai travaillé beaucoup, mais j'avance peu. Demain, je suis forcé d'aller dîner chez M. de Margonne, le suzerain de Saché. Néanmoins, je me lève à une heure et demie du matin et me couche à six heures et demie. Voilà mes habitudes de travail reprises et aussi les fatigues du travail ; mais je les supporte bien. J'éprouve des difficultés inouïes pour bien faire ce que j'ai à faire en ce moment. A chaque instant du jour, ma pensée vole auprès de toi. J'ai des frayeurs mortelles d'être moins aimé. Je t'adore avec un abandon si complet ! J'ai tant besoin de me savoir aimé ! Je ne serais bien heureux que si je recevais une lettre de toi, non pas tous

les jours, mais tous les deux jours. Tes lettres me rafraîchissent l'âme, elles m'y jettent un baume céleste.

Tu ne peux pas douter de moi ; je travaille nuit et jour, et chaque ligne me rapproche de toi. Mais toi, mon ange aimé, que fais-tu ? Tu es oisive ; tu vois toujours un peu de monde. Mon Dieu, que de liens sont entre nous ! Ils ne se brisent pas, dis ! Tu ne sais pas combien je me suis attaché à toi par toutes les choses que tu croyais devoir me détacher. Il n'y a pas que de l'amour effréné, de la passion, du bonheur, des plaisirs ; il y a aussi, de moi à toi, je ne sais quelle profonde estime des qualités morales. Ton esprit me plaira toujours ; ton âme est forte ; tu es bien *la femme* que j'ai souhaitée pour mienne. Je repasse en moi délicieusement tous mes bons souvenirs de ces quarante-cinq jours, et tous me prouvent que j'ai *raison* dans mon amour. Oui, je puis t'aimer toujours, te toujours tendre une main pleine d'affection vraie, te recevoir dans un cœur toujours plein de toi. J'aime à te parler de ta supériorité parce qu'elle est réelle. Tout son que rend ton âme est grand, et fort, et juste. Je suis bien heureux par toi en pensant que tu as toutes les qualités qui perpétuent l'attachement dans la vie.

Ma chère fleur d'amour, je t'ai écrit dans ma dernière lettre, que je voulais que tu marchasses ; mais je veux plus, je veux également que tu renonces à prendre du *café au lait* et du *thé*. Je souhaite que tu m'obéisses, et je désire que tu ne manges que des viandes noires. Par-dessus tout, il faut que tu arrives graduellement à te servir d'eau froide pour ta toilette. Ne feras-tu pas tout cela, quand tout cela est demandé au nom de l'amour ? Ne te départis en rien de ce régime. Pour la marche, commence par des promenades de peu de durée et augmente tous les jours jusqu'à ce que tu arrives à faire deux lieues à pied. Fais ta promenade à jeun, en te levant et reviens pour déjeuner avec un peu de viande, mais noire et toujours rôtie. Si tu m'aimes, tu te conduiras ainsi, avec une constance que rien n'arrêtera. Alors, ta beauté restera la même ; tu maigriras légèrement, tu te porteras à merveille, et tu empêcheras bien des maladies. Oh ! je t'en supplie, prends ce régime et quand tu seras près de la mer, prends des bains de mer. Tu ne sais pas combien je t'aime !

Mardi 18.

Toujours point de lettres! quelle angoisse! Je reviens de chez madame de C... que je ne veux point pour ennemie à l'occasion de mon livre, et le meilleur moyen de m'en faire un défenseur contre le Faubourg Saint-Germain est de lui faire approuver l'œuvre par avance, et elle l'a fort approuvée. J'ai été remettre chez madame Appony la lettre de madame Potoçka. L'ambassadrice était à sa toilette; je ne l'ai point vue et, somme toute, j'en suis content; je ne veux point de dérangements, je ne veux aller nulle part, et il m'est venu la singulière idée de me faire raser la tête comme un moine, afin de ne pas sortir de chez moi. J'ai un bal samedi de cette semaine, chez Dablin; il m'a obligé, je suis forcé d'avoir quelque reconnaissance.

Sais-tu qu'il s'agit pour moi de prendre ici ma mère et ma sœur, et mon beau-frère? J'attends un conseil là-dessus. J'y vois bien des inconvénients, l'amoindrissement de ma liberté, quoique rien ne m'empêcherait d'aller en Ukraine et à Vienne, de m'absenter deux ans. Mais, depuis deux jours, ma raison me dit de me refuser à cette réunion, et, cependant, c'est le seul moyen d'empêcher ma mère de faire des sottises. Que d'ennuis et de contrariétés, outre mes chagrins personnels! J'ai peu travaillé aujourd'hui et beaucoup couru.

Mercredi 19.

Travail enragé. *La Duchesse de Langeais* me coûte plus que je ne saurais te dire. A mon avis, c'est colossal de travail, mais ce sera peu apprécié de la foule. Mon libraire me refuse de l'argent pour la fin de ce mois; me voilà contraint à mille démarches ennuyeuses et réussirai-je? Il a raison; il représente madame Béchet et me dit qu'il ne peut pas lui demander de se mettre en avance; il faut que la livraison paraisse à toute force. Ainsi, je te dis mille tendresses. Ici, en lisant cette ligne, tu penseras que le cœur de ton amant était plein d'amour, qu'il avait *besoin* de t'écrire mille gracieuses choses, et qu'il fallait se taire, travailler! A demain.

Jeudi 20. Cinq heures.

Ma mère, ma sœur et mon beau-frère viennent dîner ici pour parler affaires. J'ai travaillé depuis une heure après minuit ce matin, jusqu'à trois heures après midi, sans désemparer. Allons, ange à moi, décidément tu tressailleras, tu palpiteras en lisant *Ne touchez pas la hache*, car c'est, en fait de femmes, ce que j'aurai fait jusqu'à présent de plus grand. Aucune femme de ce Faubourg ne peut ressembler à cela.

Tu as mille pensées d'amour, mille caresses, mille gentillesses, J'ai pensé à toi, à ton plaisir, à te faire entendre partout mon nom glorieusement prononcé. Je veux devenir plus grand pour un sentiment plus grand.

A demain. Un baiser à l'épouse, une petite pigeonnerie à l'Ève. Mille âmes pour toi dans mon âme.

Vendredi 21.

J'ai ta lettre, la seconde lettre écrite à ton chéri. Mon Dieu, que je t'aime ! Les mille désirs, les espérances de bonheur qui m'allumaient le cœur à chaque tour de roue quand je venais à Neuchâtel, les certaines délices que je venais chercher à Genève, et qui te faisaient sublime, ravissante, épouse enfin, à jamais mienne, eh bien, j'ai senti toutes ces émotions si diverses à nouveau, mais augmentées des chères joies, de l'adorable sécurité d'un ange dans son ciel.

Oh ! mon amour, quelles ailes rapides m'ont porté près de toi ! Oui, ma pensée a baisé ton front magnifique, mon cœur était dans ton cœur, ma pensée dans tes beaux cheveux, et ma bouche... je n'ose dire, mais certes elle sentait l'amour, elle te baisait avec une ardeur inouïe. Oh ! chère Ève, cher trésor de bonheur, chère noble âme, chère lumière, cher monde, mon unique bonheur, comment te bien dire que j'ai senti là que je t'aimais *in æternum*. J'aurais dû lire cette lettre devant ton portrait, à genoux ! que de courage tu me communiques !

Eh bien, je suis content de ce que tu m'apprends. Pour que cela soit, il faut que ce soit le fruit d'une pensée consciencieuse. Oh ! chère chérie, je veux que cet autre *toi*, cet autre *nous*, eh bien, je

veux qu'il ait tout ce qui peut flatter les vanités d'une mère et qu'il soit grand, qu'il ait ton front, mon énergie, qu'il soit beau et noble, un grand cœur et une belle âme. Pour tout cela, sagesse! A Vienne, mon amour, à Vienne, nous y tâcherons. Quelles délices dans une chasteté, dans une gloire, dans des travaux qui ont un but. Fidélité, renommée, travaux, tout cela pour une femme, une seule, celle dont l'amour rayonne déjà pour moi sur toute ma vie. Oui, Éva, Éva d'amour, ma belle et noble maîtresse, ma gentille naïve servante, ma grande souveraine, ma fée, ma fleur, oui, tu éclaires tout! Persiste dans tes projets ; sois une femme aussi supérieure dans ta conduite, dans tes plans. Sois aussi forte dans ta maison que tu es tout cela dans ton amour.

Oh! tes lettres, elles me ravissent, elles m'émeuvent; oh, tu m'affoles! Quelle âme, quel cœur, quel cher esprit! Tu combles toutes mes ambitions et je disais hier à madame de B... que tu étais, toi, l'*inconnue* de Genève et de Neuchâtel, la réalisation du programme ambitieux que j'avais fait d'une femme.

Va, mon amour, c'est quelque chose, après le triomphe que toutes les femmes veulent remporter sur les sens et le cœur de leur amant, d'obtenir l'entière et complète assurance qu'on les admire de loin, qu'on sait pouvoir toujours les estimer, les chérir, se plaire près d'elles. Tel que tu m'as vu près de toi, tel je serai toujours. A toi tous mes sourires, à toi des fleurs de cœur et d'amour, inépuisables dans leurs floraisons. A toi la candeur, la fraîcheur de mes sentiments, à toi tout. A toi, qui comprends l'esprit, la gaieté, la mélancolie, la grandeur, les élans de l'amour toujours divers d'un poète. Oh! je m'arrête en te baisant sur les yeux.

Demain, je cours; j'ai des affaires d'argent ennuyeuses; mais c'est la dernière fois. Je vais finir d'un seul coup la difficulté de la *Physiologie du mariage*, et, fin mars, je ne devrai pas un sou à madame Delannoy. Après? Eh bien, je recommencerai des travaux pour achever le reste. Je ne te dis rien de ces courses, mais elles me prennent bien du temps, m'excèdent, m'ennuient, et mon amour, autant que la nécessité, me crient tous les matins : Marche!

Mon amour, mon Ève, soir et matin je m'endors et me réveille dans ton cœur, dans ta pensée. Souffrir, travailler pour toi, ce sont des plaisirs. A demain.

Samedi 22.

Je viens de recevoir ta lettre ostensible et d'y répondre. Je t'y parle *bêtement* de ta chaîne, mais je n'ai pas eu le cœur de jeter la lettre au feu, de la recommencer. Je suis fatigué. Ce soir il faut aller au bal ; moi, au bal ! Mais, mon amour, il le faut. C'est chez le seul ami qui m'ait bien galamment obligé. Je t'enverrai un modèle de chaîne, celle de Vaucanson ; tu me la feras faire massive, et *Iodet*[1] me la fera parvenir en tirant sur moi pour le prix.

Dis-moi donc si les bronzes dorés entrent en Russie. J'ai fait faire un si admirable flambeau à trois branches que je voudrais t'envoyer le pareil, de même que je te voudrais un encrier, un réveil (chose bien utile à une femme), enfin tout ce dont je me sers semblable chez toi. Si j'avais été plus riche, crois-tu que je ne t'aurais pas substitué une chaîne semblable à la tienne, et pris la tienne, afin que tu te dises en jouant avec : « *Il joue avec cette chaîne.* » Mais je ne pourrai nous faire ces joies que plus tard. Réponds-moi sur le bronze, parce que je te voudrais ce chef-d'œuvre sous les yeux. Songe donc, quel bonheur de voir en m'écrivant : *Exsultat vitam angelorum*, que je verrai en t'écrivant ! Oh ! je suis gourmet, affamé de ces choses qui mettent sans cesse deux amants au cœur l'un de l'autre. A Wierzchownia, je ferai faire ta chambre semblable à la mienne ici. Je te veux le même tapis.

Oh ! je t'adore ! Tout à l'heure, je pleurais en songeant au plancher de la maison Mirabaud. Quel bonheur que d'avoir la force de ne pas tousser ! Ces larmes m'ont dit que je serais à Vienne le 10 septembre, que je te serrerais, heureuse, sur ce cœur tout à toi !

Bébête, dans dix ans, tu auras trente-sept ans et moi quarante-cinq, et, à cet âge, on peut s'aimer, s'épouser, s'adorer toute une vie. Allons, mon noble compagnon, ma chère Ève, jamais de doutes, vous me l'avez promis. Aimez avec confiance. *Séraphita*, c'est nous deux. Déployons donc nos ailes par un seul mouvement ; aimons de la même manière. Je t'adore, sans voir ni en avant,

1. Liodet, le bijoutier de Genève ; madame Hanska prononçait ainsi son nom.

ni en arrière. *Toi*, c'est le présent, c'est tout mon bonheur de toutes les minutes.

Ne sois pas jalouse de la lettre de madame P... ; il faut que cette femme soit *pour nous*. Je l'ai flattée et je souhaite qu'elle te croie dédaignée.

Tout ce que je t'ai lu de *Ne touchez pas la hache* a été changé. Tu liras une œuvre nouvelle.

Cher ange, non, nous ne quitterons jamais la sphère de bonheur où tu me fais un bonheur si complet. Aime-moi toujours, tu me verras toujours heureux, ô ma vie, ô ma belle vie. Ici, je ne sais plus ce qu'est une contrariété, en voyant toute ma vie ardente d'un même et unique amour. Dis-moi bien tout ce que tu fais. Ta visite à Genthod m'a ravi [1]. Ne te laisse jamais mordre par une femme sans la mordre plus avant. Elles te craindront et t'estimeront.

Merci de la violette ; mais un bout de ruban blanc me vaudrait mieux ; elle ne sentait plus rien. Je t'envoie une violette de mon jardin.

Dimanche 23.

Adieu, âme de mon âme ; cette lettre te dira-t-elle que tu es aimée ? Te le dira-t-elle bien ? Non ; jamais bien. Il faut mes coups de bec là où est l'amour.

J'espère finir cette semaine mon volume. Alors tu l'aurais à temps à Genève. Tu recevras encore une lettre de moi qui partira dimanche prochain. Sache-le bien. Après j'attendrai tes ordres. Je ferai aveuglément ce que tu me diras. Mais écris lisiblement *les noms*, en toute affaire.

Croirais-tu qu'hier, deux jeunes gens sont venus dîner avec moi et m'ont dit que plusieurs hommes, dont deux de leurs amis, s'étaient *dit être moi* au bal de l'Opéra et avaient obtenu les faveurs de femmes comme il faut, pendant que j'étais à Genève, et que je suis ainsi calomnié ? Il y a des femmes qui se vantent d'être à moi, de venir chez moi, moi qui ne vois que *la dilecta*, qui ne veux recevoir personne, qui voudrais vivre dans ton cœur ! J'ai appris cela hier soir.

1. Chez la princesse Galitzin.

Allons adieu, mon amour; non pas adieu, mais à bientôt, à Vienne, *cara mia*, mon trésor. J'ai horriblement à travailler encore, des sept ou huit épreuves d'une feuille! Ah! tu ne sauras jamais ce que coûte le volume que tu liras bientôt.

J'espère être en mesure pour mes paiements; j'espère que le 25 mars, la troisième livraison paraîtra. Ainsi, tout va bien. Je perds encore cinq cents francs avec Gosselin; mais bah! La violette te dira mille choses d'amour. Le *Coquebin* wurtembergeois reliera *Séraphita* merveilleusement avec le drap gris; entends-tu, trésor?

Je vais aujourd'hui, à trois heures, chez madame Appony. Peut-être voudrais-je aller chez madame P..., de Paris. Je te parlerai de cela.

LIV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche 2 mars 1834.

Mon salut! Pour mon salut! Non, laissez-moi croire qu'entre les deux personnes auxquelles vous pensez et moi, vous n'avez pas hésité, vous m'avez condamné. Au moins il y a là toutes les grandeurs du véritable amour!

Je travaillais nuit et jour pour venir à vous; maintenant je travaillerai certes autant, car il ne m'est pas permis de prendre la moindre résolution avant que ma mère soit physiquement heureuse. J'ai encore un an à souffrir.

Ne parlons plus de moi. Vous avez donc bien été cruellement agitée? Un sentiment qui donne tant de remords était faible, et c'est mon cœur qui fut accusé! Moi pour qui *adoremus in æternum* était quelque chose!

Le sort va bientôt m'enlever une affection vraie, et aujourd'hui je perds toutes mes croyances au bonheur, sans que rien puisse me dégager avec moi-même. Ah! vous ne m'avez pas connu! Tous ceux qui ont souffert pardonnent, vous le savez. Je demeu-

rerai comme je suis ; je ne puis me changer. Vous le disiez vous-même : *les femmes Jules aiment fidèlement malgré l'abandon* [1]. Je ne suis donc pas homme ? Est-ce encore une épreuve ? Elle me coûte plus que la vie, elle me coûte mon courage.

Je ne puis opposer à ce coup ni dédain, ni mépris, ni aucun des sentiments égoïstes qui consolent. Je resterai dans ma stupeur, sans comprendre. Ah ! je ne savais pas écrire pour moi : *Aux cœurs blessés l'ombre et le silence* [2].

Mon Dieu, mon livre est fait ; je ne suis pas assez riche pour l'anéantir, mais je me mets à vos genoux pour vous prier de ne pas le lire, Ève ne doit point ouvrir le livre où est *la duchesse de Langeais*. Vous pourriez, quoique certaine de l'entier dévouement de celui qui vous écrit, vous y blesser, comme quand on se pique à des buissons. Moi, je pleurerai toujours de ne pouvoir le supprimer !

Je ne puis vous dire adieu ; je ne vous quitterai plus et, de ce jour, je ne me permets même pas la vue d'une femme. Mais vous ne m'avez pas tout dit ! J'ai été calomnié odieusement. Vous aurez donné créance à des imposteurs. Enfin, il y a place pour bien des coups dans un cœur comme le mien ; vous ne le tuerez pas facilement. Il est éternellement à vous et sans partage.

Je ne vous dis rien de ce que j'ai dans l'âme ; je n'ai ni force, ni idées. Je souffre par toi. Tant que ce sera ta main, pourquoi me plaindrais-je ? Ah ! tu verras que je sais aimer. Nos cœurs s'entendront encore toujours.

LV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, dimanche 9 mars 1834.

Mon ange me revient ; ah ! je te cacherai mes angoisses, mes chagrins, mes terribles résolutions d'une semaine où tout est venu

1. Allusion à *Madame Jules (Histoire des Treize. Ferragus)*.

2. Épigraphe du *Médecin de campagne*.

me déchirer le cœur ! Toi lundi. Mardi, je me brouille, peut-être me battre avec Émile de Girardin, mais avec bonheur. Voilà une société que je ne reverrai plus et que je ne voulais plus voir. Mes ennemis font courir le bruit de ma liaison avec une princesse russe ; on nomme madame P... Certes, je n'ai vu depuis mon retour que madame Appony[1], madame de C... et madame de G..., plus, une heure, madame de la B... Cela ne peut venir que de Genève, et non de moi, qui n'ai pas ouvert la bouche de mon voyage. Alors me voilà, à cause de *la Duchesse de Langeais*, brouillé avec madame de C... ; tant mieux encore. Mais tout est arrivé à la fois. Aussi, jamais *solitude* ne sera plus complète que ne l'est la mienne.

Je n'ai qu'une heure pour te répondre. Oh ! mon amour, je te le jure, j'ai écrit à madame P... pour ne pas me fermer la route de Russie. Mais il y a une bien profonde habileté à faire dire ici, à Paris, que je pars pour la Russie. C'est me faire refuser des passeports quand j'en demanderai. Je n'ai pas vu Zaluzki. Est-ce lui qui cause ? Mon Dieu, moi, dans mon trou, subir des chagrins semblables ! Lis *Ne touchez pas la hache*. Tu peux le lire avec délices. Aussi vrai que je t'aime et t'adore, je n'ai pas dit plus de deux phrases à madame Bossi et je ne l'ai pas regardée.

Tu le veux, ô mon ange, je ne serai plus coquet que pour les hommes. Mais, d'ici Vienne, il n'y a que travail et solitude. Donne-moi les moyens de te faire parvenir ma livraison, ton café, dans lequel sera ta chaîne de cheveux. Ainsi, tu déferas cette caisse toi-même. Mais, j'enverrai plutôt Auguste[2] à Venise, et ne t'enverrai à Gênes que ma livraison.

Ne me donne plus jamais d'anxiétés pareilles ; hier, samedi, sans la *dilecta*, je me tuais ! oh ! je t'en supplie, si tu veux que je t'estime en t'adorant jusqu'à la fin de mes jours, ne change pas ; sois toujours uniquement à moi. Moi, vois-tu, je n'ai plus que toi. Les efforts surhumains que je fais sont les plus grands gages d'amour qu'un homme puisse donner. Oh ! chérie adorée, mon Ève, mon Éva,

1. Femme de l'ambassadeur d'Autriche.

2. Auguste Borget ou le domestique de Balzac, nommé aussi Auguste.

donner sa vie, qu'est-ce ? Rien. Chaque fois que je te voyais, je la donnais sans regret. Je te sacrifiais tout. Mais se lever tous les jours à minuit pour se plonger dans un cratère de travail, mais le faire avec un nom sur les lèvres, une image au cœur, une femme devant soi ! *Force et constance ;* je ne vis que par le sentiment de grandeur que me communique un mystérieux amour. Voilà aimer. Oh ! sois ma Béatrix vraie, une Béatrix qui se donne et reste un ange, une lumière ! Tout ce que ta jalousie demandera, tout ce que ton caprice exigera, ce sera fait avec bonheur. Hors la *dilecta* qui me corrige mes épreuves, et qui, je te le jure, est une mère, aucune femme ne m'entendra, ne me verra.

Ma sœur et ma mère ont pris leur parti. Elles demeureront ensemble et ne viendront pas chez moi. Je suis libre toujours.

O mon amour, mon amour cher et adoré, pardonne-moi ma réponse à ta lettre ; mais sacrifier un amour comme le mien à un enfant, à un mari, c'est toujours le rejeter pour un intérêt quelconque; cela me tuait. O mon ange, croire être une fantaisie, après ce que tu m'as dit ; après ce que tu as exigé, ce que j'accomplis, c'est à en mourir. Moi, je suis orgueilleusement poète ; je ne vis que par le cœur, par les sentiments, et je n'ai qu'un seul sentiment. Ma *dilecta*, à soixante ans, n'est plus qu'une mère ; elle est toute ma famille, comme toi tu es tout mon cœur, tout mon avenir !

J'ai bien à travailler ; la *Duchesse* paraît le 15 ; elle soulève tout Paris déjà. Mon Dieu, mille baisers ; que chacun en vaille mille. O mon ange, je ne veux plus avoir à te dire que me trahir au nom de qui que ce soit, c'est me donner la mort. Je te baise avec ivresse. Le Bengali est sage. Il est mort sous mes travaux.

Mets *ave* sur l'encrier [1]. Les *Contes drolatiques* te diront pourquoi.

Je ne t'ai rien dit. J'avais mille effusions d'âme ; je suis forcé de les garder. Il est midi. Il faut que la lettre soit à une heure à la grande poste. J'ai reçu la tienne à midi.

1. Anagramme d'*Eva*.

LVI

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A GENÈVE.

Paris, mardi midi 11 mars 1834.

Ma fleur, mon unique amour !

Je reçois la lettre que tu m'écris après avoir reçu la lettre de *mauvaisetés*. Oh ! quel bonheur de pouvoir t'écrire encore une fois afin que tu quittes Genève sans regret ! Depuis la lettre où tu reviens à moi, tu ne saurais croire combien a été belle, grande, somptueuse, la fête faite au fond de mon cœur pour le retour du cœur chéri. Quelle joie, quelle ivresse de pensée, quel oubli des douleurs, ou plutôt combien le souvenir en était doux, puisqu'il me disait combien tu es aimée, adorée, comme tu veux l'être ! Oh ! si tu avais vu tout cela, jamais un soupçon, ni une douteuse parole, ni une phrase écrite ne déshonoreraient la pureté, l'immensité bleue de cet amour qui teint toute mon âme, a gagné toute la vie, est devenu le fond de toutes les pensées.

Depuis deux jours, je suis ivre de bonheur, heureux, joyeux, dansant, quand j'ai un moment, sautant comme un enfant. O cher talisman de bonheur, Éva chérie, minette, femme, sœur, famille, jour, tout ! Je vis seul avec délices ; j'ai dit un adieu sincère au monde, à tout. Mon Dieu, pardonne-moi ce que tu nommes mes coquetteries ; je me mets à tes genoux chéris, potelés, aimés, baisés, caressés ; je frôle ma tête contre toi, je demande pardon. Je serai solitaire, travailleur. Je ne me promènerai qu'avec madame de B..., je travaillerai sans cesse. O béni sois le Salève si le Salève m'a donné mon Ève heureuse ? Ah ! chérie, je t'adore, vois-tu ; je n'ai pas d'autre vie ni d'autre avenir !

J'ai reçu hier une lettre de madame P... Je n'y répondrai pas, pour finir la correspondance. D'ailleurs, je ne puis plus écrire qu'à toi. Mon temps est pris d'une manière affreuse. Depuis dix jours surtout je ne varie pas : couché à six heures, levé à minuit.

J'irai ainsi jusqu'au 30 avril. Après je prendrai quinze jours de liberté pour me reposer. Mon livre [1] paraîtra le 16, le jour de ton départ de Genève. Tu le trouveras à ton adresse, bureau restant, aux messageries de Gênes.

Je t'ai écrit bien à la hâte dimanche. Il se débite sur moi d'incroyables folies. Pendant que je passe les nuits, on me dit enlevé par une Anglaise. Il n'y a plus de princesse russe, c'est une Anglaise. O mon cher trésor, je t'en supplie, que ton cher front céleste ne s'obscurcisse jamais par l'effet d'un *dire*, d'un *on dit*, car tu peux entendre dire gravement que je suis fou, et mille niaiseries. Écris-moi et attends une réponse ; je ne te les fais jamais attendre. Ta chère écriture me bouleverse ; elle rayonne à mes yeux comme le soleil. Je te *sens*, te respire quand je la vois.

Tu voyageras, entourée d'une pensée d'amour ; je t'accompagne en idée, je ne te quitte pas. A chaque correction faite, à chaque feuille finie je crie : « Vienne ! » C'est mon mot de joie ; mon exclamation de bonheur. Que me parles-tu de Dieu ! On n'a pas deux religions, tu es la mienne. Si tu chancelles, je ne crois plus à rien. O mon amour, tu m'as donné *toi*, tu ne me le retireras jamais ; on ne brise pas à soi seul ce qui est à deux. Tu es toute noblesse, sois toute constance. Je serai ainsi sans effort, avec joie ; je t'aime comme je respire, et *in æternum ;* oh oui, pour toute ma vie.

Je ne puis pas te dire les souffrances de ma semaine de passion, mon envie d'aller finir mes jours dans ta maison de Neuchâtel ! J'avais dit à Borget de venir incontinent ; j'ai retiré *Séraphita* de chez l'imprimeur et j'allais te l'envoyer en un seul exemplaire (sans le manuscrit) et relié avec tes présents d'amour [2]. Enfin, mille folies, mille tempêtes ont agité cruellement mon cœur. Oh ! je suis bien enfant ! C'est un crime de tourmenter un amour si vrai, si pur, si inaltérable. Oh ! que je t'en voulais ! Je maudissais ton front *d'analyste*, sur lequel je mets mille baisers d'amour. Oh, mon bon trésor,

1. *La Duchesse de Langeais*, ouvrage écrit presque entièrement à Genève.

2. Le 15 février, Balzac annonçait à madame Hanska que le manuscrit de *Séraphita* serait « grossièrement relié avec le drap gris qui glissait si bien sur le plancher ». — Ce manuscrit, appartenant aujourd'hui à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, est relié en drap gris, en effet, avec coins et dos en cuir de Russie.

ne me fais plus d'amertume. En écrivant quelques douceurs à madame P..., j'avais en vue de me maintenir bien avec la chère ambassadrice[1], car par elle j'aurai Pozzo di Borgo, et je ne veux aucune entrave à mon année d'Ukraine, le premier bonheur complet de ma vie. Ainsi, si ta cousine te montre triomphalement ma lettre, fais la dédaignée, je t'en supplie. Voir l'Ukraine, dix-huit bons mois! et plus d'intérêts d'argent qui m'entraveront! Je puis même mourir pour toi sans léser personne. Entends-tu, mon amour, voilà le secret de mes nuits. Que je sois heureux sans qu'une pensée ne ternisse mon bonheur! Après, je puis mourir heureux, si j'ai vécu un an près de toi. Chaque heure sera le plus beau poème d'amour. A chaque heure je serai heureux de tout le bonheur de l'enfant, du lycéen, qui croit avec délices à l'amour d'une femme. Et si le ciel nous marie un jour, en quelque moment de ma vie que ce soit, ce sera réunir deux âmes en une seule. Tu es un cher esprit aimé. Tu me plais de toute sorte, et tu es, de loin comme de près, la femme supérieure, la maîtresse toujours désirée, l'une et l'autre, et se soutenant l'une l'autre. Il est si doux à un homme de ne pas trouver étroit l'esprit, le cœur, l'âme, l'entendement de la femme qui lui verse ses plaisirs!

O chérie! tout est en toi. Je crois à toi, je t'aime et quand je t'ai mieux connue j'ai trouvé mille raisons d'un éternel attachement dans l'estime et les mille choses de ton cœur et de ton esprit. Il n'y a pas de malheur possible pour moi quand je pense à la vie que tu peux me faire par ton amour. En t'écrivant ceci, que tu liras dans cette chambre d'amour, avant de la quitter, j'ai voulu jeter sur ce papier, que tu tiendras, toute mon âme, toutes les qualités sensibles d'un être qui est tout à toi pour toujours; mais ne me retire jamais ce cœur que j'ai serré, les adorables voluptés de cette âme chérie, ni tout toi enfin.

Adieu, âme de mon âme, ma foi, ma force, mon courage, mon amour, tous les beaux sentiments qui font le grand homme, la vie heureuse. Adieu, à bientôt; à plus tôt que tu ne le crois, chérie.

Oh oui, je t'aimerai mieux que jamais femme n'a été aimée, et

1. Madame Appony, femme de l'ambassadeur d'Autriche à Paris.

notre *Chêne*[1] sera meilleur que celui dont tu me fais l'image. Coquette, à coup sûr ! Tu sais bien que mon cœur se reposera près du tien sans d'autres nuages à notre amour que ceux que tu y feras.

Allons, Auguste, va porter cela à la grande poste.

LVII

A MADAME HANSKA, A FLORENCE.

Paris, dimanche 30 mars — jeudi 3 avril 1834.

Je ne vous ai pas écrit plus tôt, madame, parce que j'ai présumé que vous ne seriez pas à Florence avant les premiers jours d'avril. J'y ai adressé à MM. Borri et Cie un petit paquet contenant votre exemplaire de la deuxième livraison des *Études de Mœurs au XIXe siècle* et j'y ai joint le *Prologue* du troisième dixain des *Contes drolatiques* pour M. de Hanski, attendu qu'il y est question d'un fameux encrier et de choses qui le feront rire, car je ne vous insulte pas de mon *Prologue*, faites-y bien attention. C'est à M. de Hanski et non à vous qu'appartient cette épreuve.

Vous verrez à la fin de : *Ne touchez pas la hache* que j'ai conservé quelque souvenir du Pré-Lévêque[2], car j'ai daté l'ouvrage de ce lieu révolutionnaire et militaire, où nous avons vu de si belliqueuses dispositions. Le troisième dixain est également daté des Eaux-Vives et de l'Hôtel de l'Arc[3].

J'ai beaucoup de choses à vous dire et j'ai peu de temps à moi. Ma livraison troisième est sous presse et je dois regagner le temps perdu. Néanmoins, madame Béchet est très bonne personne.

Pardonnez-moi le désordre de ma lettre ; mais je vous parlerai

1. *Les Chênes*, habitation de Sismonde de Sismondi et de sa femme, près de Genève.

2. Voir les lettres adressées à madame Hanska, maison Mirabaud-Amat, au Pré-Lévêque, à Genève.

3. Hôtel de l'Arc, au Pré-Lévêque, où Balzac était descendu.

de tout ce qui m'est advenu comme les événements se présenteront à ma mémoire.

En premier lieu, j'ai dit adieu à cette taupinière des Gay, des Émile de Girardin et Cie. J'ai saisi la première occasion, et elle a été si favorable que j'ai rompu net. Il a failli s'ensuivre une affaire désagréable; mais ma susceptibilité d'homme de plume a été calmée par un de mes amis de collège, ex-capitaine dans l'ex-garde royale, qui m'a conseillé. Tout a fini par un mot piquant répondant à une plaisanterie.

Une autre chose dont je vous parlerai m'a récemment brouillé aussi avec les Fitz-James. Et me voilà tout aussi seul que pourrait le désirer la femme la plus ambitieuse d'amour, si quelque femme pouvait vouloir d'un homme que l'excessif travail flétrit de plus en plus. Voici deux mois aujourd'hui que je travaille dix-huit heures par jour.

Le *Médecin de campagne* sera, dans quelques jours, complètement épuisé. Je suis dans tous les tracas et les ennuis de la fabrication d'une édition de ce livre que je veux donner pour trente sous, afin de le populariser.

Jeudi 3 avril.

Du 30 mars, jour où j'ai commencé à vous écrire, jusqu'à ce soir, j'ai été couché sur mon grabat, sans pouvoir écrire, ni lire, ni travailler, ni faire quoi que ce soit. Une prostration de toutes mes forces m'a donné les plus vives inquiétudes. Aujourd'hui, je suis tout à fait bien et vais aller, pour huit jours, au Pavillon, dans la forêt de Fontainebleau. Je dis que toutes mes lettres restent à Paris. Je vais aller prendre l'air et travailler à un seul ouvrage. Je viens de ba ucoup souffrir, mais, Dieu merci, tout est passé. Je reprends ma lettre.

J'ai reçu à dîner votre cousin Bernard***, Zaluski et Mickiewicz, votre poète chéri, dont la figure m'a plu beaucoup. Bernard est très bien et a été fort spirituel.

Je vous en supplie, madame, dites-moi, courrier par courrier, si vous serez encore le 10 mai à Florence, et combien de temps vous serez ensuite à Rome, quand vous y arriverez, et quand vous vous en irez, car, aussitôt que ma troisième livraison sera finie, j'aurai

vingt jours à moi. Je veux les employer à me promener, sans rien faire, et j'accompagnerai Auguste jusqu'à Florence. Nous partirions le 1er mai et il ne faut pas huit jours pour aller de Paris à Florence.

Ne m'en voulez pas trop de l'inexactitude de ma correspondance; dans l'extrême désir de LIBERTÉ qui me possède, je ne consulte plus les forces humaines et je travaille exorbitamment. J'ai en ce moment sous presse: les deux volumes de ma troisième livraison, les deux volumes des *Chouans* et le troisième dixain; puis, dans huit ou dix jours d'ici, les deux volumes de Gosselin. Il y a de quoi épouvanter. Mais il y a deux mots magiques qui me font tout faire: ma *liberté* pour le *1er septembre*. *Vienne* ce jour, et je ne regretterai ni mes nuits ni mes tortures, car jamais les recettes *plumitives* ne cadrent avec les dépenses.

Mon Dieu, quel gentil projet que d'être à Florence pour le 10 mai, et de retour à Paris pour le 20! Voir Florence avec vous! Écrivez-moi vite, car après ces terribles travaux du mois d'avril, il me faudra vingt jours de repos, et je ne sache rien de plus délicieux que de voir une ville d'Italie en accompagnant un ami.

Je pense à vous bien souvent et je regrette beaucoup Genève, où j'ai tant travaillé tout en m'amusant. Sauf quelques ennuis, mes affaires vont bien. Quelques flatteurs me disent que ma renommée va croissant, mais je n'en sais rien, car je vis seul au coin du feu, travaillant pour avoir droit de bourgeoisie en Ukraine. Votre pauvre *Séraphita* est délaissée; il faut avant tout que ce qui est promis se fasse. Vous-même, sans le savoir, vous me dites de travailler. J'ai toujours devant moi le *bon à tirer* que vous avez donné d'une feuille, à Genève, et il me semble que ce soit un conseil perpétuel. Savez-vous que cela est bien mélancolique de ne songer à vous qu'avec des regrets? Vous ne savez pas que, depuis douze ou quinze ans, Neuchâtel et Genève sont les deux moments uniques où il m'a été permis, je ne sais par quelle grâce du ciel, de ne regarder ni en avant ni en arrière, d'être vivant sous le ciel sans songer ni aux chagrins, ni aux affaires, ni à la misère, et vous avez été pour moi quelque chose de bienfaisant? Il y a plus de reconnaissance dans mon souvenir que vous ne le savez. Et maintenant que me voilà cloué depuis deux mois et pour un mois encore à une table insa-

tiable, que je ne quitte que pour dormir, je ne pense pas sans attendrissement à la promenade à Sacconex, à Coppet et à la maison Mirabaud, à ma faim qui nous a fait quitter le jardin où nous étions assis sous les saules et où vous avez découvert cette bonne odeur dans un marron d'Indé pourri dans l'eau. Il n'y a point de ces plaisirs tranquilles à Paris. Mais je ne suis plus à Paris.

Me voilà donc seul, bien seul. J'ai rompu avec tout le monde et je suis rentré dans mon ancienne et féconde solitude. Avant tout il faut finir une œuvre, et les *Études de Mœurs* doivent être finies cette année. Ma liberté, c'est pouvoir aller, venir, rester là où il me plaira d'aller, de rester. Néanmoins, je ne me sais pas de but de promenade plus agréable que Florence, et vous voir pendant cinq jours, vous entendre un seul soir dire : *tiyeuilles* ou *Iodet*. Cela, je crois, me rendra du courage pour trois autres mois.

Peut-être apporterai-je à M. de Hanski le troisième dixain pour dérider ses *blue devils;* d'ailleurs, il serait donc bien malade s'il résistait à ma folle joie. Voici deux mois que je n'ai ri; encore un, cela fera trois; mais il mourra de rire. Dites-lui bien que, puisque Genève a été si lâche à l'endroit des pauvres Polonais, je ne dirai jamais rien de Genève.

Dites-moi si vous êtes bien en Italie. Comment avez-vous passé les montagnes? Je vous suis par la pensée! Avez-vous pensé à votre humble mougik et à sa *blonde* capricieuse, à Aix? Vous aurez dû y penser à *Aiguebelles*, où les servantes d'auberges sont fort gracieuses, et à *Turin*, où il voulait aller. Merci, madame, si vous pensez un peu à qui pense beaucoup à vous.

Je n'ai point vu Grosclaude. Notre Exposition est détestable. Il y a cinq à dix beaux tableaux et trois mille six cents toiles.

Comment va votre chère Anna? Vous me direz, n'est-ce pas, comment roule votre petite caravane? M. Bernard*** est venu hier me faire ses compliments sur la *Duchesse de Langeais*, et il a été fort gracieux.

Mon Dieu, vous me pardonnerez, à moi, pauvre ermite travailleur, de vous tant parler de moi, car c'est appeler votre égoïsme dans la réponse, et, ne me parler que de vous, ce sera me bien faire. Je ne puis vous dire que deux choses : je travaille constamment, je paie, je pense à mes amis. J'ai dans le cœur un coin heureux et cela

doit suffire à faire une belle vie. Mes *blue devils* n'ont pas le temps de surgir.

Avez-vous toujours l'intention de faire *la Grandet* à Wierzchownia, car alors j'attendrais trente invitations avant d'y aller, afin de ne pas augmenter la consommation? Si vous voulez quelque chose de Paris, j'espère que vous et M. de Hanski ne prendrez pas d'autre correspondant que moi. Mais Borget et moi nous arriverons chargés de cotignac, de pâtés d'alberge et de pâtés d'Angoulême et de Strasbourg. Vous devriez me donner une commission, car vous ne savez pas quel plaisir pour moi de m'occuper d'une chose demandée par des amis; comme cela m'anime la vie. Une fantaisie, c'est moi; mais la fantaisie d'un autre que j'aime, ce sont deux fantaisies.

Spachmann [1] a fait votre album et je commence à recueillir les écritures. Ce sera long, mais vous l'aurez, avec de la patience. Je commence par les plus âgés. Pigault-Lebrun a quatre-vingt-cinq ans, et il commencera.

Adieu, madame; je voudrais vous écrire toujours comme quand j'étais au coin de votre feu je ne voulais pas m'en aller. Mais il faut bien vous dire adieu; non, pas adieu, mais au revoir. J'attends avec une grande impatience votre réponse pour savoir si vous serez à Florence le 10 mai. Soyez-y. Moins durera le voyage et plus longtemps je vous verrais; j'aurai vingt jours à moi, pas davantage. Le vingt-unième il faut que j'aie repris le *collier de misère*.

Ah! madame de G... a fait plusieurs efforts pour me ravoir; mais votre entêté mougik, — car il ne serait pas mougik s'il ne savait pas dire : « *nié* », — a dit : « *nié* » le plus élégamment du monde, car, il est un peu civilisé, votre dévoué mougik.

HONORÉ DE BALZAC.

Vous savez tout ce que je dis à chacune des personnes qui vous entourent et mes amitiés, mes hommages, auront plus de prix en passant par vos lèvres.

1. Relieur.

LVIII

A MADAME HANSKA, A FLORENCE.

Frapesle, par Issoudun, jeudi 10 avril 1834.

Madame,

Depuis que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, j'ai été bien malade. Mes travaux de nuit, mes excès, tout cela s'est payé. Je suis tombé dans un anéantissement qui ne m'a permis ni de lire, ni d'écrire, ni d'écouter même un raisonnement suivi. Ma faiblesse corporelle équivalait à la faiblesse intellectuelle. Je ne pouvais me remuer. Ce qui m'a le plus effrayé, c'est que depuis environ deux ans, ces atonies ont été croissantes. D'abord, après un mois de travail, je me suis senti une ou deux heures de faiblesse; puis, cinq heures, puis un jour. Puis, la faiblesse a été plus intense; puis elle a duré deux jours, trois jours. Cette fois, elle a été voisine de la mort et voici dix jours que je suis en convalescence. Le docteur a ordonné le changement d'air, le repos absolu, nulle occupation et une nourriture abondante. Me voici donc, pour une dizaine de jours, en Berry, à Issoudun, chez madame Carraud.

Aujourd'hui, 10 avril, me voilà mieux; je puis vous écrire, vous mander ma petite agonie, mon désespoir, car, en ne me sentant plus ni force, ni pensée, je pleurais comme un enfant. Mais aujourd'hui je reprends courage; *passato pericolo, gabbato il santo.* Je vais me moquer du docteur, qui me disait :

— Vous mourrez comme Bichat, comme Béclard, comme tous ceux qui ont abusé, par le cerveau, des forces humaines, et ce qu'il y aura d'extraordinaire en vous, c'est que vous, vous le plus énergique *interdicteur* du mouvement, vous l'apôtre qui prêchez l'absence de pensée, vous qui prétendez que la vie s'en va par les passions, et par les mouvements du cerveau plus encore que par les mouvements corporels, vous serez mort pour avoir oublié les formules que vous formuliez !

De tout ceci il est résulté, madame, le beau et bon dessein d'opposer à chaque mois de travail un bon mois de distraction; que, du 10 au 12 mai, je prendrai vingt jours pour aller vous voir deux ou trois jours, là où vous serez, en Italie; que si vous voulez aller voir la Saint Pierre en juin à Rome, nous verrons Rome ensemble. Puis, après avoir admiré Rome pendant cinq jours, je reviendrai reprendre mon collier de misère. Puis, après avoir consumé juillet et août en nouveaux *pensums*, j'irai voir l'Allemagne et je vous saluerai de nouveau à Vienne, car je ne sais rien de plus doux que de donner à un voyage de pure distraction un but d'amitié, d'aller chercher deux ou trois douces soirées, vous faire rire, chasser vos *blue devils*.

Vous ne m'avez pas écrit; savez-vous qu'il y a chez vous ingratitude et que c'est vous qui avez un cœur *français*. Quoi! pas un pauvre petit mot! Rien de Gênes, rien de Florence! Vous recevrez, j'espère, à Florence, ma troisième livraison, et là le troisième dixain déridera M. de Hanski.

En ce moment j'achève ma troisième livraison et je fais une œuvre capitale, *César Birotteau*, le frère de celui que vous connaissez, victime comme son frère, mais victime de la civilisation parisienne, tandis que son frère n'est victime que d'un seul homme. C'est *le Médecin de campagne;* mais à Paris, c'est Socrate *bête*, buvant dans l'ombre et goutte à goutte sa ciguë, l'ange foulé aux pieds, l'honnête homme méconnu. Ah! c'est un grand tableau; ce sera plus grand, plus vaste que ce que j'ai fait jusqu'alors. Je veux, si vous m'oubliez, que mon nom vous soit jeté par la renommée comme un reproche.

Savez-vous, madame, que vous êtes bien sérieusement dans mes vœux du soir et du matin, vous et tous ceux qui vous intéressent? Vous ne savez vraiment pas quel cœur le hasard vous a fait rencontrer. Il me prend envie de me vanter; mais non; le temps sera près de vous un trop constant et un trop bel éloge pour moi. Je ne veux rien y ajouter.

Aussitôt le *Birotteau* imprimé, la troisième livraison parue, le dixain en lumière, j'accourrai joyeux en Italie, chercher votre approbation comme une douce récompense. Maître Borget ne peut pas venir avec moi; vous le verrez sans doute à Venise. Mais l'ar-

tiste va lentement, il déguste tout, et moi je suis forcé d'aller comme le vent, de revenir comme la nuée. Borget est ici et va revenir avec moi, à Paris, pour le 20 avril.

La pauvre madame Carraud est bien souffrante et donne de vives craintes à ses amis. Elle m'a confié le secret de ses angoisses. Elle est peut-être enceinte, et un nouvel enfant serait pour elle la mort. Elle a à peine la force de vivre.

Je vous en prie, écrivez-moi bien en détail votre vie voyageuse; que je sache toutes vos joies, et même vos désappointements. J'ai bien admiré la sublime figure de Mickiewicz; quelle belle tête! Mandez-moi ce que vous pensez de *Ne touchez pas la hache*. Embrassez bien Anna au front, pour moi, son pauvre *cheval*. Présentez mes amitiés à M. de Hanski; comment lui va l'Italie? Mes hommages à mademoiselle Séverine. A vous, madame, mes plus affectueuses pensées.

Il faut vous dire adieu pour aujourd'hui, car le travail m'appelle. Dans dix jours, quand *Birotteau* sera fini, je vous écrirai une longue lettre où je solderai l'arriéré. Je vous raconterai mes peines passées, mes souffrances endormies et mes sensations, puisque vous daignez vous intéresser à votre pauvre mougik littéraire. Votre belle *Séraphita* est bien endolorie; elle a replié ses ailes et attend l'heure d'être à vous. Je ne veux pas qu'une pensée rivale trouble cette pensée que vous avez adoptée. Peut-être l'emporterais-je à Rome pour qu'elle se fasse toujours, peu à peu, sous vos yeux. Chaque jour d'ailleurs agrandit ce tableau et le *magnifie*.

Je n'ai pas eu le temps de répondre à madame Jéroslaz *** ; elle ne doit pas être contente de moi, mais vraiment il ne m'est plus possible d'écrire qu'à vous et aux personnes qui sont près de mon cœur. On n'a pas trois amis dans le monde, et si l'on n'était pas exclusif pour eux, à quoi bon aimer? Quand j'ai un instant à moi, que je suis trop fatigué pour écrire, mais que je pense encore, je me reporte à Genève, je prononce machinalement *tyeuille*, et je m'illusionne. Puis une *épreuve* arrive et je reprends ma triste condition d'ouvrier, de manœuvre.

Allons, adieu. Soyez bien heureuse; voyez ces beaux sites, ces beaux tableaux, ces chefs-d'œuvre, ces galeries, en vous disant que si quelque moucheron bourdonne, et, quelquefois, le feu pétille

ou si quelque flammèche s'élance sur vous, c'est quelque pensée amie, partie de mon cœur, de mon âme, vers vous et que, moi aussi, je voudrais ma part de ces belles jouissances d'art, mais que je suis dans mon bagne n'ayant à vous offrir qu'une pensée, mais une pensée constante.

Je vous ai écrit le jour où je me suis trouvé rétabli ; ainsi n'ayez nulle crainte si vous vous intéressez à ma santé. Je n'ai plus de fatigue que dans les yeux.

LIX

A MADAME HANSKA, A FLORENCE.

Paris, lundi 28 avril 1834.

Madame,

Je viens de recevoir votre bonne lettre du 20, écrite à Florence, où vous devez savoir maintenant qu'il m'est impossible d'aller. Vous avez dû recevoir mon petit mot d'Issoudun, où je vous demande à grands cris la Saint Pierre, à Rome. De ce voyage, j'en puis répondre. Alors, mes affaires seront arrangées. Mais la maison Béchet a besoin de moi, de mes livraisons, sans quoi elle serait compromise.

J'espère que vous n'avez rien mêlé d'individuel à vos réflexions sur : *ce n'a été qu'un poème* [1]. Vous sentez bien qu'*un Treize* doit être un homme de bronze. Accuseriez-vous l'auteur de penser ce qu'il écrit? Si les peintres, les poètes, les artistes étaient complices de ce qu'ils peignent, ils mourraient tous à vingt-cinq ans. Non, ma *duchesse* n'est pas ma Fornarina. Quand j'aurai, — *mais j'ai* une Fornarina, — je ne la peindrai jamais. Son adorable esprit pourra animer mon âme, son cœur pourra être dans mon cœur, sa vie dans ma vie, mais la peindre, mais la faire voir au public, j'aimerais mieux mourir de faim, car je mourrais de honte.

Je suis bien heureux de ce que vous ne me connaissiez pas encore

1. Phrase du dénouement de *la Duchesse de Langeais*.

tout entier, parce qu'alors vous m'aimerez peut-être mieux quelque jour. La passion dont vous me demandez le programme est celle d'une femme pour une femme [1].

Mon Dieu, ce que vous m'avez dit de votre santé, de celle de M. de Hanski, m'a fait sauter sur ma chaise. Madame, au nom du sentiment et de l'affection sincère que je vous porte, je vous en supplie, quand vous ou M. de Hanski, ou votre Anna seront malades, écrivez-moi. Ne vous moquez pas de ce que je vais vous dire. A Issoudun, des faits tout récents m'ont prouvé que je possède un bien grand pouvoir magnétique, et que, soit par une somnambule, soit par moi-même, je puis guérir les personnes qui me sont chères. Ainsi donc, ayez recours à moi. Je quitterai tout pour aller à vous. Je me consacrerai avec toute la pieuse chaleur d'un dévouement vrai aux soins que veulent les souffrances, et je pourrai vous donner d'irrécusables preuves de cette puissance inouïe. Ainsi, mettez-moi bien à même de savoir comment vous allez. Ne me trompez pas et ne riez pas.

Vos *romans* m'ont affligé. Pourquoi faire d'aussi noires suppositions. Mon Dieu, moi, quand je rêve je ne rêve que le bonheur.

Hier, quelqu'un est venu me dire que le secret de mes voyages était découvert et que j'avais été rejoindre la reine Hortense; l'on en riait beaucoup.

Vous m'avez fait pleurer de rage quand j'ai lu ce que vous me dites de Florence. Retrouverais-jamais cela! Mon Dieu, que de regrets! Oh! faites-moi voir bien suppliant à M. de Hanski pour les huit jours que je puis passer à Rome. Voyez-vous, ceci est possible. La Saint Pierre est au 23 juin; je puis partir le 12 de Paris pour Lyon, de là me trouver le 15 à Marseille, d'où part un bateau à vapeur qui vous met en quarante-huit heures à Civita-Vecchia. Je pourrai rester de huit à dix jours à Rome sans faire tort à mes affaires, car, somnambules et médecin, tous sont unanimes pour me supplier d'opposer un mois de distraction à un mois de travail. Or, il n'y a rien qui me sorte de mes travaux, hors la musique et les voyages, car aucun intérêt ne m'excite l'âme à Paris. J'y vis comme dans un désert; j'y suis comme dans un couvent. Le cœur n'y est

1. *La Fille aux Yeux d'or.*

ému par rien. Rome serait une grande et belle distraction si j'y étais seul; mais, avec vous pour *cicerone*, que sera-ce! Et ceci n'est point dit par *galanterie*, à la *charmant français*. Non; c'est dit de cœur à cœur, à la femme du Nord, à la barbare!

J'ai rompu avec tout le monde; j'étais las de toutes les grimaces. Je n'ai plus que deux amitiés inaltérables, qui sont vraies et auxquelles je me confie parfois. Puis, j'ai le travail où je me jette tous les matins.

Cette lettre vous trouvera encore à Florence. Elle vous dira faiblement mes regrets; ils sont sans bornes. Mais cette pesante vie matérielle, à laquelle j'ai si largement échappé à Genève, m'oppresse ici. J'ai soif de ma liberté, de ma libération, et si vous saviez quels prodiges de volonté, de persistance créatrice il faut pour seulement gagner mes vingt-quatre jours en juin et juillet, vous diriez comme un de mes amis (vous savez, quelque chose de plus qu'une *connaissance*) qui a perçu un peu du mouvement intellectuel de ma fournaise, que Napoléon n'avait pas montré tant de vouloir, ni tant de courage.

Voilà que ce que vous m'avez écrit sur Montriveau [1] me retourmente, car vous êtes *un petit* épigrammatique, et ce me serait une grande douleur d'être mal jugé, mal connu de vous. Vous êtes la deuxième personne à laquelle j'aie montré mon âme dans sa vérité. J'aime à ne la laisser pénétrer à personne, car, alors, que donner à ceux qu'on aime? Vous n'avez pas voulu me blesser, n'est-ce pas?

J'aime beaucoup vos jugements sur Florence et sur les œuvres d'art; aussi voudrais-je bien, si vous êtes bonne à ce point pour votre mougik, que vous étudiassiez Rome, afin que je puisse ne pas m'arrêter aux *bagatelles* de la porte et voir, en huit jours, tout ce qu'il y a de réellement beau, de bien, de capital, qui va à l'âme. Mon Dieu, ne me *montriveautez* pas! Sachez bien, que j'ai la vie du cœur et celle du cerveau, que je vis plus par les sentiments que par les caprices de l'esprit, que j'aime bien mieux sentir que d'exprimer des idées, et qu aucun ne fait de tort à l'autre. Il faut un peu d'esprit pour aimer.

Je vous écris au hasard, sans préméditation de lettre, car je

1. Armand de Montriveau, le héros de *la Duchesse de Langeais*.

vous avouerai que je suis au milieu des *Chouans* que j'imprime avec une excessive rapidité, *causa metalli*, pour en finir avec quelques dettes. Mais qu'importe! Mon griffonnage vous dira bien qu'une pensée amie vous suit partout où vous allez, qu'il y a au coin du feu, près de l'Observatoire, un poète qui s'intéresse à vos pas, que votre toux affecte, que la maladie de M. de Hanski a inquiété. J'étais déjà bien inquiet de ne pas recevoir de lettres de vous. Je vous appartiens comme mougik, et si M. de Hanski donne du blé aux siens, vous me devez, à moi, mougik de Paulowska, quelques bribes d'affection par-ci par-là. Depuis Turin, vous auriez pu m'écrire *trois fois*.

Je ne vous dirai rien de mes combats; je ne m'occupe que de *mon œuvre* et d'une vie qui est une œuvre aussi pour moi; non pas *un poème*, madame, mais bien tout ce qu'il y a de bon et de beau sur cette terre. Aussi, tout ici, la politique, les hommes et les choses, me semble-t-il mesquin auprès de ce que je me sens au cœur et au cerveau.

Je suis tous les jours plus chagrin d'avoir été forcé d'abandonner *Séraphita;* mais à Rome, ce sera mon ouvrage de prédilection. Il vous appartient; il devrait être fait sous vos yeux.

Mon Dieu, si vous allez mieux, dites-le-moi donc bien vite. Ne jetez à la poste que ces mots : « Je vais », ou : « Nous allons mieux. » Cela est si bon de voir l'écriture, la peinture d'une pensée échappée d'un cœur ami! Vous ne savez pas, le soir, quand je suis bien las, mon château en Espagne, mon roman, à moi, c'est Diodati, mais Diodati sans les déceptions de vos romans. Un Diodati sans amertume au dénouement, entre nous deux. Serais-je donc le plus jeune et le plus plein d'illusions? Il y a des jours où je dis *tyeuille* avec un rire d'enfant, et ceux qui me prennent pour un homme grave seraient bien stupéfaits. Allons, ne donnez pas de coups de pied dans mes rêves, dans mes châteaux. Laissez-moi croire à des cieux sans nuages. Depuis que j'existe, je n'ai pu vivre que par d'inaltérables croyances, et vous êtes une de mes croyances. Ne toussez pas et ne vous assombrissez pas; que les chagrins du *spleen* ne viennent ni à vous ni à M. de Hanski, que je mets de moitié dans cette lettre, car, je vous le répète, ne la prenez que comme une causerie pleine d'affection.

Notre Exposition n'a rien de regrettable. M. de Hanski n'y achèterait pas grand'chose; mais si j'étais riche, je me plairais cependant à vous en envoyer un tableau, un *Intérieur d'Alger*, peint par Delacroix, qui me semble excellent. Borget fait ses préparatifs pour son voyage; vous le verrez à Venise, peut-être, car il va lentement.

De grâce, madame, dites-moi si, d'après cette nouvelle disposition, nous nous rencontrerons à Rome, car je démêle maintenant que je vous écris pour savoir cela. Vous seriez bien bonne de bien tourmenter M. de Hanski pour obtenir cela de lui. D'abord, si vous le tourmentez, vous l'amuserez; vous remplacerez les *blue devils* par des contrariétés positives; et c'est quelque chose que de connaître son mal! Puis, vous lui créerez un petit drame conjugal; puis vous serez victorieuse, et c'est bien bon de triompher, surtout de son mari.

Allons, encore adieu. Donnez à tous ceux qui sont près de vous un souvenir du pauvre ouvrier en lettres, qui se dit votre affectionné, votre tout dévoué serviteur et ami,

HONORÉ DE BALZAC.

Me voilà relisant votre lettre pour savoir si j'oublie quelque chose; mais non; j'ai répondu à tout, et je n'ai omis que de vous dire une chose, parce qu'elle est toute journalière : c'est que je vous presse à travers les espaces, cette jolie main que vous me tendez si gracieusement, et souhaite mille plaisirs à toute votre caravane.

Ainsi, à bientôt, à Rome, car, hélas! le travail me fera dévorer le temps avec une effrayante rapidité.

Adieu donc; je ne peux pas plus quitter la plume que je ne quittais la maison Mirabaud.

Vous avez voulu rire, à la française, avec *ma belle marquise dont les beaux yeux me font mourir d'amour*. Je vais faire le Français, moi, et je vous dirai de retourner la phrase, sauf la beauté des yeux. Fi! cela n'est pas bien de toujours me montrer l'écueil sur lequel s'est brisée ma fatuité. Tenez, avouez que vous n'avez pas été franche, ou ce sera un sujet de querelle à Rome, si l'on pouvait vous quereller en vous revoyant.

LX

A MADAME HANSKA, A FLORENCE.

Paris, samedi 10 mai 1834.

Je reçois à l'instant, madame, votre lettre du 30 avril; hélas! j'enterre mes vœux pour la partie de Rome. Il m'en coûte toujours horriblement de renoncer à une illusion; il me semble que toutes sont solidaires.

Je n'ai qu'un moment pour vous répondre, car pour que vous ayez cette lettre à Florence le 20, elle doit partir aujourd'hui, et voici midi. Vous ne me dites pas où vous allez? Allez-vous à Milan? Quelle y sera votre adresse? Combien de temps y resterez-vous? Je pourrais vous y voir, si j'y conduis M. Borget. Enfin, en septembre à Vienne. Ce sera plus raisonnable.

Mon Dieu, oui, les recommandations que vous me faites sont impossibles à suivre. Avec la certitude de me risquer, je me risque. Il n'y a pas de remercîments dignes de la bonté que vous avez en me parlant si franchement de ce que je fais, et vous ne saurez jamais, que dans longtemps, combien je suis reconnaissant de cette franchise. N'ayez peur, allez-y hardiment dans le blâme.

Vous me dites d'aller chez Gérard; ai-je le temps! Le temps me fond entre les mains. Pour en finir avec ces écrasantes obligations, j'entreprends une tragédie en prose, intitulée: *Don Philippe et Don Charles*. C'est le vieux sujet de Don Carlos, déjà traité par Schiller. Il faut que tout marche de front : la petite littérature de gros sous, les niaiseries, les études de mœurs et les grandes pensées qui ne sont pas comprises, *Louis Lambert*, *Séraphita*, *César Birotteau*, etc...

Ma vie est toujours la même; je me lève pour travailler, je dors peu. Parfois, je me laisse aller à de douces rêveries. Je n'ai eu, depuis que je ne vous ai écrit, qu'une seule distraction; j'ai entendu la Symphonie en *ut mineur* de Beethoven exécutée au Conservatoire.

Ah! que je vous ai regrettée. J'étais seul dans une stalle. Moi seul! C'est une souffrance sans expression. Il existe en moi un besoin d'expansion que le travail trompe mais que la première émotion fait jaillir par des larmes. Oui, je suis seul, déplorablement seul. Pour me trouver heureux il faut l'heure du soir, le silence, plus de travail, mais la solitude et mes pensées intimes!

Écrivez-moi vite où je dois vous envoyer *les Chouans* qui paraissent le 15 de ce mois, dans cinq jours. Florence me verra certes; vous y avez été heureuse. J'irai reprendre vos pensées en voyant ces beaux lieux, ces belles œuvres. Je ne suis jaloux que des morts illustres: Beethoven, Michel-Ange, Raphaël, le Poussin, Milton, enfin tout ce qui a été grand, noble et solitaire m'émeut.

Tout n'est pas dit de moi encore; je n'en suis qu'aux petits détails d'une grande œuvre. Quand on a entrepris ce que j'ai à faire, ah! madame, permettez-moi de me confier à votre cœur, il est impossible de tomber dans les petites et basses intrigues de ce monde, et les sentiments doivent être aussi grands que les œuvres veulent être grandes. Mon ambition est plus forte même du côté des sentiments que celle dont je suis animé pour une gloire qui ne reluit, après tout, que sur des tombes! Aussi je vis seul, plus seul que jamais; rien ne m'arrache à mes contemplations: aimer et penser, agir et méditer. Déployer toute sa force sur deux grandes choses, le travail et les plus riches émotions de l'âme, que demander de plus? Une goutte d'amitié, un peu de soleil! Pouvoir presser une main en qui l'on se confie!

Vos conseils sur mes écrits me prouvent que vous avez comblé mon ambition sur un point. Aussi je voudrais vous faire passer au moyen de ce papier dans l'âme les émotions de plaisir que m'a causées votre lettre. Mais cela est difficile.

Je ne puis donc plus vous revoir qu'à Vienne! je n'entendrai plus que là la seule personne qui m'ait fait entendre un langage si complètement poétique et si largement généreux! Il faut s'arrêter, car vous prendriez la vérité pour de la flatterie. Quelle gêne que l'écriture; que de fois un regard a plus de sens que toutes les paroles. Allons, vous devinerez ce que je pense de bon et tout ce que le temps m'empêche de vous dire. Vous vous direz qu'il est impossible à un solitaire, à un homme souvent accablé de travail et perdu dans

Paris, de ne pas tous les jours songer aux personnes qui l'aiment véritablement, que je m'occupe de vous, que je recueille des autographes pour vous.

Mon Dieu, que j'ai de choses à vous dire ! Comment l'Académie a voulu donner le prix Montyon au *Médecin de campagne*, et comment j'ai fait, pour ne pas être mis au concours, autant de démarches qu'en font, pour obtenir le prix, les autres concurrents. Et ma tragédie, et mes ouvrages en train ! Mais il est bien difficile de ne pas s'oublier en pensant à vous.

Si vous alliez à Milan, si vous y restiez quelque temps, si je puis aller vous y dire un bonjour de quelques jours dites-le-moi, car du 20 au 30 juin je serai bien content d'avoir un but de promenade, et je n'en sais aucun qui me fasse un plus vif bonheur. Je m'enquerrai de Bartolini ; mais on voit bien que vous ne connaissez pas nos sculpteurs. Il y avait à l'Exposition une statue de *la Pudeur* qui écrasait l'antique, et nous avons en sculpture de grands talents bien réels. Vous aimez Bartolini ; je l'aimerai donc, je le ferai aimer à Gérard. Mais vous ne pensez plus à Grosclaude ; savez-vous que vos admirations ont quelque chose qui effrayerait tout autre cœur qu'un cœur sincèrement ami ?

Vous avez témoigné tant de sentiments exquis à ces pauvres *Chouans*, que, pour les rendre moins indignes de vous et de moi, je me suis livré à de patients travaux dont mon imprimeur seul a une idée. Vous les relirez à Milan, sans doute. La troisième livraison des *Etudes de Mœurs* ne sera prête que pour les premiers jours de juin ; je voudrais bien que Suzette vous les apportât de la part de l'auteur, qui serait à solliciter une audience de vous, et qui se remettrait des fatigues de son voyage par l'espoir de vous voir.

Mais j'ai tant d'affaires, que le diable avec ses cornes ne s'en tirerait pas. Mais je suis un démon à trois cornes, de la race, mais un peu dégénérée de Napoléon.

Mille pensées gracieuses, mille souvenirs ; trouvez ici tout ce que vous pouvez vouloir dans un cœur plein de reconnaissance et de dévouement.

Comment, vous serez en juillet à Vienne ? Déjà ? Ces distances mises entre nous me semblent des adieux. Mais, enfin, j'irai en

Allemagne en septembre ; j'y viendrai riche de quelques succès, qui ne me font plaisir maintenant que parce que vous vous y intéressez, et vous me les rendez ainsi plus nécessaires par la part que vous y prenez.

Allons, voici l'heure. Je ne saurai plus où vous écrire ; mais je vous écrirai tout de même, et quand viendra votre nouvelle case, je l'enverrai. Il n'y aura pas de lac à Vienne ; donnez-moi donc l'espoir de voir avec vous le lac Majeur. A Vienne, je ferai mes reconnaissances sur le Danube pour pouvoir mieux peindre la bataille de Wagram et le combat d'Essling, qui sont mon ouvrage de l'hiver prochain, en Ukraine, si vous voulez. Mais il faut que j'aie pu voir les pays parcourus par le prince Eugène dans sa marche d'Italie à travers le Tyrol.

Adieu, adieu, vous que l'on ne voudrait pas quitter. Vous savez aussi bien que moi ce que je pense et vous serez assez bonne pour vous charger de l'expression de mes sentiments auprès de vos compagnons de voyage. Oh ! oui, j'aurais bien voulu voir avec vous la ville des fleurs !

LXI

A MADAME HANSKA, A MILAN.

Paris, mardi 3 juin. — Vendredi 21 juin 1834.

Je reçois à l'instant, madame, la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Florence, et j'espère alors que celle-ci vous trouvera à Milan assez à temps pour ne point vous donner de faux espoirs, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à mon excellent Borget. Il est encore à Issoudun, et prendra l'Italie par le Tyrol, en commençant par parcourir les bords du Rhin, et il n'aura point de chance de vous rencontrer. J'en suis fâché. C'est une de ces belles âmes qu'il faut connaître pour estimer un peu l'homme et avoir des idées d'avenir.

Moi-même, je renonce avec douleur au plaisir que j'avais com-

ploté de vous dire un bonjour à Milan. Mes obligations m'ont lié les pieds. Vous avez mis tant de grâce et d'instances à savoir ma situation, que je puis vous en parler après me l'être résumée. Je dois encore six mille ducats; n'est-ce pas compréhensible pour vous, traduit en cette monnaie? D'ici à la fin d'octobre, j'en ai deux mille à payer. Les quatre mille autres sont dus à ma mère. Mais, jusqu'à la fin d'octobre, j'ai cinq cents ducats à payer par mois, et, depuis mon retour de Genève, ma plume et mon courage ont suffi jusqu'à présent à payer cette somme. Si à la fin de septembre je suis libéré, j'aurai fait des merveilles. Mais, jusque-là, ni trêve ni repos. Mon tranquille et joyeux hiver est à ce prix. Mon médecin est assez d'avis des eaux de Baden. Voilà donc ma situation.

Depuis deux mois j'ai travaillé nuit et jour à l'ouvrage que vous avez la bonté d'honorer de votre prédilection [1]. Vous avez beaucoup influé sur ma détermination relativement à cet ouvrage. Dans le désir de le rendre digne de votre amitié, j'ai tout refait. Il n'est pas encore parfait, car, préoccupé des fautes de l'ensemble, j'ai laissé passer quelques fautes de détail et plusieurs incorrections. Mais, tel qu'il est, il peut maintenant porter mon nom et vous pouvez avouer votre charitable protection. Il a fallu un courage dont personne ne me tiendra compte; mais le secret de ma persévérance et de mon amour pour cette œuvre a été dans le désir de vous être agréable, de mériter une des approbations qui ont le mérite de m'enivrer de plaisir et d'entendre de votre bouche, quand j'aurai secoué le poids énorme de mes misères, que l'ouvrage vous plaît. Je l'envoie à Florence à M. Borri, avec prière de vous le faire passer à Milan, et je l'envoie également à Trieste, afin que cette pauvre première fleur soit sûre de recevoir les regards de votre amitié. Moi, j'en ai été ravi, et je me suis laissé persuader que vous aviez raison. Mais j'ai tâché de justifier cette préférence. Marie de Verneuil est bien autrement belle et l'ouvrage est bien nettoyé; mais, comme me le disait le prote : « *Il n'est pas défendu de mettre du beurre dans les épinards* »; un mot digne de Charlet!

Grande nouvelle! Pichot renvoyé de *la Revue de Paris*, j'y suis rentré avec quelques avantages pécuniaires, qui vont m'aider à de-

1. *Les Chouans.*

venir libre. *Seraphita* m'a servi à rentrer avec un grand éclat. L'œuvre a surpris les Parisiens. Quand le dernier article paraîtra, j'y joindrai une lettre d'envoi pour vous où se trouvera la dédicace que je tâcherai de faire digne de vous, simple et grande. Je ne l'ai pas mise en tête, parce que je n'ai pas voulu dédier une œuvre qui n'est pas finie.

Voici plus d'un grand mois que je travaille en pure perte à ma troisième livraison. Je suis mécontent, chagrin de ce que je fais. Néanmoins vous la trouverez à Trieste. Il faut faire une composition dans le genre d'*Eugénie Grandet* pour soutenir cette grande opération.

Mes affaires, en ce moment, se compliquent d'une transaction que je propose à M. Gosselin pour rompre mes marchés, et qui tient à six mille francs d'argent à lui donner, moyennant quoi il me rend mes traités. Demain, la première conférence. Ce point obtenu, je n'aurais plus d'engagements qu'avec madame Béchet, et, avec trois mois d'un grand travàil, je pourrais, vers la fin de septembre, prendre la route d'Allemagne, pauvre, mais sans soucis, emportant ma tragédie à faire et de l'oisiveté à prendre près de vous. Si vous saviez que de soins, de débats, de travaux pour arriver à ce résultat! Mais quel bonheur de recouvrer la liberté, le plaisir de faire ce que l'on veut!

Spachmann n'est plus *Coquebin*. Par mes soins et ceux de ma sœur, il vient d'épouser une jeune et jolie personne qui aura quelque fortune. Elle lui apporte cinq cents ducats qui le font riche, et elle en a quatre mille en espérance. Mademoiselle Borel a eu bien tort; voilà un heureux de fait. J'ai bien pensé à vous en mariant ce pauvre relieur, dont nous avions parlé en riant au coin du feu de la maison Mirabaud.

Les plus grands chagrins ont accablé madame de B... Elle est loin de moi, à Nemours, où elle se meurt de toutes ses peines. Je ne puis rien vous en dire; ce sont de ces choses dont on se parle d'oreille à oreille. Mais je suis d'autant plus seul, déplorablement seul, autant que je puis être seul, car il y a dans ma pensée des trésors, qu'aux heures de repos et de calme je reprends avec délices. Tout est espérance pour moi, parce que tout est croyance.

Si vous saviez comme il y a de vous dans chacune des phrases

refaites des *Chouans!* Vous ne le saurez bien que quand je vous le dirai au coin du feu, à Vienne, dans une heure de calme et de silence, où le cœur n'a plus de secrets ni de voiles.

La correction de la deuxième édition du *Médecin de campagne* tire à sa fin et je suis à moitié du troisième dixain. Enfin, je mène de front l'impression de neuf volumes. Ma vie est toute sobre, toute silencieuse, recueillie. Néanmoins une *lady* a traversé le détroit, m'a écrit une belle lettre *en anglais*, et j'ai répondu que je n'entendais que le français, et que je respectais trop les dames pour faire traduire cette lettre. L'affaire en est restée là, comme pour *Chauvin*. J'ai reçu une lettre de madame Jeroslas ***, une lettre délicieuse de style, et à surprendre. Je n'ai pas encore répondu.

Voilà tous les événements de ma vie depuis que je n'ai eu le plaisir de vous écrire.

Philippe-le-Réservé (Felipe-il-discreto) est mis de côté. Néanmoins, la littérature s'inquiète beaucoup de ma pièce. En réponse à ce que vous daignez m'en écrire, je vous dirai que Carlos a été si fort amoureux de la Reine, qu'il y avait preuve suffisante que l'enfant dont elle est morte enceinte *(traitée pour une hydropisie, car Dieu prit en pitié le trône d'Espagne et aveugla les médecins*, propres termes du méticuleux Mariano), était de l'infant. Ainsi, dans ma pièce, la Reine est coupable, suivant les idées admises. Carlos idem. Philippe II, Charles, sont joués par Don Juan d'Autriche. Enfin, je me conforme à l'histoire et la suis pied à pied. D'ailleurs, selon toute apparence, cette œuvre sera faite sous vos yeux, car c'est la seule chose que l'on puisse faire en courant, et vous jugerez de la profondeur politique de cette épouvantable tragédie. Il faudra des sondes bien armées de cordes pour la jauger! Deux de mes amis fouillent avec ardeur les manuscrits historiques pour que rien ne me manque. Je veux avoir jusqu'aux *plans* du palais et jusqu'à l'étiquette de la cour d'Espagne sous Philippe II.

En voilà bien assez sur ma *littéraillerie* et sur tout ce qui n'est pas plaisant.

MM. Berryer et Fitz-James veulent me faire nommer député, mais ils échoueront. Ce sera une question décidée dans un mois; vous saurez cela sans doute à Trieste. Mais, si j'étais nommé, je me ferais ordonner les eaux, car le portefeuille de premier ministre ne

me ferait pas renoncer au cher usage du premier moment de liberté que j'aurai su conquérir dans ma vie. Permettez-moi de laisser cela encore.

Plus je vais et plus je prends une plus haute idée du vrai bonheur. Pour moi, une journée heureuse est au-dessus des mondes. Quand je veux me donner une magnifique fête, je ferme les yeux, je me couche sur un de mes canapés, et je m'absorbe dans le souvenir des bêtises que je vous disais en vous donnant *ma petite parole d'ôneû... panachée*, en tournant autour du lac, et je me reporte à cette bonne journée de Diodati qui a effacé les mille chagrins qu'un an auparavant j'y avais éprouvés. Vous m'avez fait connaître la différence qu'il y a entre une affection vraie et une affection jouée et pour un cœur aussi enfant que l'est le mien, il y a là sujet d'une reconnaissance éternelle.

Hier, j'ai été voir ma mère, et l'ai trouvée bien changée, bien malade et bien résignée. J'ai été tout triste depuis ce moment. En réglant et épurant nos comptes, elle s'inquiétait à chaque instant, il y a quinze jours, de ce qui m'arriverait si elle mourait, et cette constante prévision me faisait mal. Hier, j'en étais mille fois plus triste. Elle est bien bonne pour moi. Elle m'a fait demander et, aujourd'hui, je n'y peux pas aller puisque j'attends un arbitre auquel il faut que j'explique l'affaire Gosselin. Mais demain, j'irai bien vite. Je n'ai plus que quinze jours pour faire un volume que l'on attend bien impatiemment et jamais je n'ai eu moins de verve!

Jeudi 20 juin.

Vous êtes à Milan. Je n'y suis pas! Cette lettre, commencée il y a dix-sept jours, est restée là, par la force des choses. D'abord le retour de mon frère, qui est arrivé des Indes avec une femme (fallait-il faire cinq mille lieues pour trouver une femme comme cela!), puis des ennuis, des chagrins sans nombre, outre le travail.

L'homme des *Chouans*, le libraire, ne m'a pas payé. Me voilà avec des billets qui me retournent. Puis, M. Gosselin demande dix mille francs, près de mille ducats, pour rompre mon marché; nous sommes en train de les chercher. Mais le plus grand malheur est ceci : après bien des peines, j'avais fini par trouver un sujet pour

ma troisième livraison, mais, après *un demi-volume* fait, je jette le volume dans le carton des embryons, et je recommence avec un grand, beau, magnifique sujet, qui vous fera, je l'espère, honneur et plaisir. Selon moi, selon mes critiques, cela est au-dessus de tout. Mais il a fallu regagner le temps perdu. Ah! madame, que d'heures de désespoir et de terribles insomnies entre le 3 juin et le 20 juin! Il y avait donc sympathie!

Croyez en moi, je vous en supplie; que vous alliez à Vienne, que vous alliez à Wierzchownia, mon hiver vous est destiné. Je veux fuir Paris, je veux absolument creuser dans le silence mon *Philippe II*. Vous me verrez arriver avec la rapidité, la fidélité de l'hirondelle.

J'irai en juillet à Nemours, y faire, loin de Paris, qui est insupportable l'été, ma quatrième et ma cinquième livraison. Si je puis les terminer pour septembre, je ferai des efforts inouïs pour avoir fini la dernière au commencement de novembre. Peut-être serez-vous dans les quinze premiers jours de novembre encore à Vienne. Je voudrais bien être au fait de votre itinéraire, car je prendrai, aussitôt que je le pourrai, quinze jours de liberté, et j'irai voir naturellement le pays où vous serez.

J'envoie aujourd'hui à Trieste seulement *les Chouans* pour vous, et la deuxième édition du *Médecin de campagne* pour M. de Hanski, puisque vous avez la vôtre. J'enverrai plus tard la troisième livraison, et je serai bien impatient d'avoir votre avis sur cette nouvelle production.

Quand *Séraphita* sera terminée, je vous apporterai ce qui est à vous, relié par l'époux de la belle fille de Versailles. Voyez, il n'a pas eu le cœur de rester *Coquebin* pour faire cette sauvage reliure de drap et de satin. Mais si je pouvais savoir combien de temps vous serez à Trieste, et en quel temps, le 10 juillet je puis partir d'ici et être le 16 à Trieste, vous voir trois jours et repartir. J'ai mille choses à vous apporter, le cotignac, les parfums et *tutti quanti*.

Moi je terminerai cette lettre en vous disant : *à bientôt*. L'espoir de traverser bien des pays pour vous trouver au bout du voyage me donne du courage. Je travaille des vingt heures de suite. Allons, il faut vous dire adieu, en vous disant le plus gracieusement du

monde que vous êtes moins un souvenir pour moi qu'une pensée de cœur, et que vous seriez bien mauvaise de toujours me jeter au nez que je suis un Français. Songez, madame, que je suis un *Coquebin* qui ne se marie pas, ou qui ne se marie qu'avec les muses. Moi, j'ai été effrayé de lire dans Hoffmann, à l'article du *Vœu*, un jugement sévère sur les Polonaises; mais j'ai eu, pour tout dire, une soirée de plaisir en pensant qu'il était vrai, pour vous, dans tout ce qu'il avait de flatteur, et faux dans ce qu'il avait de cruel.

Notre pauvre Sismondi a été rudement DÉMOLI (et le mot est vrai) dans la *Revue de Paris* de dimanche dernier. Son *Histoire des Français* a été rasée, détruite de fond en comble.

La pauvre madame de C... s'en va mourante, et si mourante que je me reproche de ne pas y avoir été depuis un mois, car les infâmes gens de Paris l'abandonnent parce qu'elle souffre. Quel triste sentiment que celui de la pitié! Aussi!... Ah!

Vendredi 21.

J'ai été pendant bien des jours triste et chagrin. Je ne vous ai pas dit cela hier. L'heure de la poste a été manquée, j'ai gardé cette lettre. Oui, j'ai manqué d'espoir, moi qui ne vis que par l'espérance, cette belle vertu de la vie chrétienne. *Le Médecin de campagne* reparaît demain. Quel sera son sort?

J'ai été bien heureux ce matin, vous ne devineriez peut-être par pourquoi. Il faudrait vous peindre l'état d'un pauvre solitaire qui reste rue de Cassini, dans sa cellule, et qui n'est réjoui que par une petite bête volante qui vient de temps en temps, et la pauvre luciole avait tardé, et j'étais horriblement triste, me disant : « Où est-elle? Manque-t-elle de quelque chose? Elle a été dévorée ». Enfin, le joli petit insecte est venu. J'ai revu ma bête à bon dieu, chatoyante, un peu attristée; mais je l'ai mise sur mon papier en lui demandant comme à une personne : « Tu viens d'Italie? Comment vont mes amis »!

Vous allez me prendre pour un fou; non, car j'ai du cœur et de l'intelligence et ne puis pécher que par excès et non par défaut de sensibilité. Voilà comment un homme qui fait *les Treize* peut pleurer de joie en reconnaissant l'enveloppe de sa petite bête.

Allons, adieu. Je souhaite que vous ayez de tels tressaillements. Cela veut dire que l'on est toujours jeune, que le cœur bat bien fort, que la vie est belle, que l'on sent, que l'on aime, que toutes les richesses de la terre sont au-dessous d'une heure de volupté, et j'étais ainsi avec ma petite bête. Mais aussi savez-vous tout ce qu'une petite bête peut rapporter de joie, d'ambre, de fleurs, de grâce des pays qu'elle a traversés? Elle s'est posée sous les cheveux d'une jolie femme et m'en a rapporté les pensées. Voyez tout ce que la poésie peut inventer avec une bête à bon Dieu, et comme les gens solitaires et rêveurs sont fous!

Allons, adieu. Soyez heureuse en voyage; voyez bien tous ces beaux pays. Moi, j'enrage d'être cloué à cette petite table d'acajou qui aura été témoin de mes pensées, de mes angoisses, de mes misères, de mes détresses, de mes joies, de tout! Aussi ne la donnerais-je qu'à !... Je ne veux pas vous dire tous mes secrets aujourd'hui.

Aujourd'hui je suis gai. J'ai été si triste pendant quasi tout le mois. Voilà mes belles fleurs bleues des champs incultes qui sont au bas de mes fenêtres, entre l'Observatoire et moi, qui baissent la tête. Il fait chaud; néanmoins, si je veux vous voir cet hiver, il faut n'avoir ni fatigue, ni chaleur, ni faiblesse.

Croiriez-vous que la deuxième édition de la *Physiologie du mariage* ne paraît pas, que ces gens-là ne me paient pas, que j'aurai encore un procès! Mon Dieu! qu'ai-je fait à ces gens-là!

Baisez Anna au front. Oh! je voudrais bien être son *cheval!* Offrez mes amitiés à M. de Hanski. Mettez tout ce que la courtoisie française a de plus fleuri aux pieds de vos deux compagnes et gardez pour vous, madame, ce que vous voulez de mon cœur!

LXII

A MADAME HANSKA, A TRIESTE.

Paris, mardi 1er juillet 1834.

Ah! madame, la nature se venge bien de mon dédain pour ses lois; malgré ma vie un peu trop monastique mes cheveux tombent

à poignées ; ils blanchissent à vue d'œil ; la profonde inaction de mon corps me fait grossir outre mesure ; je reste souvent vingt-cinq heures assis. Non, vous ne me reconnaîtrez plus ! Les instants de désespoir et de mélancolie sont plus fréquents. Les chagrins d'aucune sorte ne me manquent.

J'ai fait trois demi-volumes avant de trouver quelque chose de propre pour ma troisième livraison des *Études de Mœurs*. Enfin, elle paraîtra le 20 de ce mois. (Rassurez-vous, ce n'est pas moi qui suis nommé député).

Vous me direz, n'est-ce pas, où je pourrai vous faire parvenir ma troisième livraison ? Ne me ravissez pas le bonheur d'être lu par vous, qui êtes une de mes récompenses. J'aurai pour trois mois de travaux bien ardus ; encore, aurais-je fini pour octobre. Je ne sais. Je suis comme l'oiseau qui vole au-dessus des eaux, sans trouver un rocher où poser les pieds. Je serais injuste si je ne disais pas que l'île fleurie [1] où je puis me reposer est en vue de mes yeux perçants ; mais elle est bien loin !

Je voudrais ne vous écrire que pour vous donner de bonnes nouvelles ; mais, quoique arrangée, ma transaction avec M. Gosselin n'est pas signée encore. Il faut trouver mille ducats et, dans notre commerce de livres, rien n'est plus rare, car nos *livres* ne sont pas des *francs*, ils ne sont même pas toujours français.

Je ris et je suis profondément triste. *La Recherche de l'Absolu* reculera, certes, les bornes de ma réputation ; mais ce sont des victoires qui coûtent trop cher. Encore une et je suis malade sérieusement. *Séraphita* me coûte aussi bien des cheveux. Il faut de ces exaltations qui n'arrivent qu'aux dépens de la vie. Mais l'œuvre qui vous appartient doit être ma plus belle.

Vous me direz à quelles eaux vous serez, car il est possible si, si, si..... que je vous y porte quelques petites choses, comme une belle édition sans fautes du *Médecin de campagne*, ma troisième livraison et le manuscrit de *Séraphita*, qui sera terminé en août. Oui, restez quelque part où je puisse aller jusqu'au 15 septembre.

Si je transige avec M. Gosselin, je ne puis me trouver libre

1. Ile du lac de Bienne encadrée sous ses yeux.

qu'en aliénant une édition des *Études philosophiques*. Ce sera du travail ajouté à du travail. Dans la profonde solitude où je vis, soupirant après une poésie qui me manque et que vous connaissez, je me suis plongé dans la musique. J'ai pris une place dans une loge à l'Opéra, et j'y vais deux heures tous les deux jours; la musique, pour moi, ce sont des souvenirs. Entendre de la musique, c'est mieux aimer ce que l'on aime. C'est voluptueusement penser à ses secrètes voluptés, c'est vivre sous les yeux dont on aime le feu, c'est entendre la voix aimée. Aussi le lundi, le mercredi, le vendredi, de sept heures et demie à dix heures, j'aime avec délices. Ma pensée voyage.

M. de Hanski a-t-il été sensible à mon attention? Vous aurez, madame, une édition pour vous [1], une édition que je voudrais faire ravissante et dans laquelle il y aura une coquetterie secrète. Ah! si j'avais eu vos traits, je me serais plu à vous faire graver en *Fosseuse*. Mais, si j'ai de la mémoire pour moi, je n'en aurais pas assez pour le peintre.

Allons, il faut vous dire au revoir, car, aussitôt ma transaction finie, je vous écrirai en détail. N'accusez jamais mon amitié dévouée; elle est indépendante du temps et de l'espace. Je songe à vous presque tous les jours, et n'est-ce pas naturel? Les seuls instants heureux que je me connaisse depuis un an, ces instants où il n'y avait ni travail, ni ennuis de la vie matérielle, ont été goûtés près de vous; je pense à vous et à votre colonie errante comme on pense au bonheur, et depuis que je vous ai quittés, j'ai eu la vie ardente des artistes malheureux.

Avant-hier, j'ai reçu Wolf, le pianiste de Genève. J'aurais jeté la maison par les fenêtres de joie! N'est-ce pas lui qui m'a demandé: « *Qui était cette admirable personne* »? Aussi ce pauvre garçon a dû me trouver bien accort, bien splendidement hospitalier! Le voir, c'était pour moi me retrouver au Pré-Lévêque, à dix pas de la maison Mirabaud, et respirer l'air de Genève.

J'espère avoir à vous écrire plus longuement d'ici à quelques jours. Je me réserve toujours le droit de faire ma tragédie à Wierzchownia. Je me suis amusé comme un enfant à nommer un

1. Du *Médecin de campagne*.

Polonais monsieur de Wierzchownia, et à le mettre en scène dans *la Recherche de l'Absolu*. Ça a été une démangeaison à laquelle je n'ai pas su résister et je vous demande pardon, ainsi qu'à M. de Hanski, de la liberté grande. Vous ne sauriez croire comme ce nom imprimé me fascine !

Quel bon hiver que d'être loin des ennuis de Paris, acoquiné à une tragédie, luttant avec une tragédie, et riant le soir avec vous et déridant le maître, à qui je ferai des *Contes drolatiques* exprès pour lui. Quand je devrais vous arriver par l'occasion d'un chasse-neige, j'irai ! Et j'irai après jusqu'à Nicolas lui-même pour obtenir que vous veniez à Paris voir tomber ma pièce !

Adieu, vous qui voyez tous les jours de nouveaux pays, tandis que moi je n'en vois qu'un seul ! Allons, qu'Anna se porte bien, que M. de Hanski n'ait pas de *dragons noirs*, que mademoiselle Borel soit riante, que Suzette chante toujours, que mademoiselle Séverine garde sa gracieuse indifférence, et vous, madame, cette nerveuse constitution qui est un principe de joies vives, mais aussi de douleurs; tout ce que je souhaite, c'est que Dieu vous ôte la douleur de votre coupe. N'oubliez pas de me dire où vous ferez séjour après Trieste.

Je vous envoie mille fleurs d'âme et d'affection.

LXII

A MADAME HANSKA, A TRIESTE.

Paris, dimanche 13 juillet 1834.

Voilà un bien long temps, madame, que je n'ai vu votre jolie écriture, et ma solitude m'en paraît plus profonde, mes travaux plus pesants. Je regarde d'un air boudeur cette boîte où vous m'avez envoyé du jujube et où sont mes pains à cacheter.

Êtes-vous à Venise ? Êtes-vous à Trieste ? Voyagez-vous ? Vous reposez-vous ? Voyez, je pense à vous, et ne veux pas perdre toutes les rêveries dans lesquelles je m'enfonce ; je vous en envoie une. Oh !

je m'ennuie bien à Paris! Jamais son atmosphère ne m'a été si pesante. Je respire l'air que vous respirez avec une enthousiaste jalousie! Il est, dit-on, si léger, il irait si bien à mes poumons! Mon Dieu! le travail m'écrase, et, pour tout hippogriffe, j'ai cette petite boîte et le petit chien-encrier d'Anna, pauvre chère petite!

Je fais en ce moment un bel ouvrage, *la Recherche de l'Absolu;* je ne vous en dis rien; je veux que vous le lisiez sans prévention et avec tout le neuf de l'ignorance du sujet. Où serez-vous alors?

Mes affaires sont maudites. Rien ne se termine. Ce rost-beaf ambulant dans lequel Dieu a jeté toutes les pensées que peut avoir la bêtise et qui se nomme Gosselin, nous arrête par des petitesses. Mardi prochain nous terminerons peut-être; je vous écrirai aussitôt. Mettez d'un côté trente-sept mille francs à payer, de l'autre vingt-huit francs de papier et une bouteille d'encre, quelques plumes que j'ai fait acheter, vous aurez une idée nette de ma position, actif et passif. Pour arriver à l'équilibre, il me faut une santé de fer, et non pas du talent, mais toujours *du bonheur* dans mon talent. Encore six volumes pour ladite Béchet à publier et vingt-cinq in-douze pour la première édition des *Études philosophiques!* Après tout cela fait, j'aurai quelques écus et la *liberté sur la montagne.* Quand je dis sur la montagne, c'est la plaine que je veux dire, car l'Ukraine est, selon vous, une plaine.

Voilà les affaires, madame. Quant aux sentiments, ils sont par suite de la contrainte mille fois plus violents que vous ne les avez connus, puisque vous avez bien voulu être ma confidente. Aussi, cette personne serait-elle bien contente si elle savait tout ce que je lui cache, car il est bien difficile d'exprimer les sentiments comme ils sont au fond du cœur. Il faut, non pas le tête-à-tête, mais le cœur-à-cœur. Entremêlez cette furie de travail d'une *furia d'amore,* d'une furie d'affaires, de quelques bons souvenirs qui me saisissent quand j'entends de la bonne musique, sans entendre le duc de Brunswick, qui vient quelquefois germaniser notre loge, car ce prince détrôné n'étant plus *lion* vient se faire *tigre* chez nous. (Vous ne saisiriez pas ce pauvre trait, si je ne vous disais que notre loge s'appelle la loge des *tigres.* Pardonnez-moi cette digression, mais je sais combien vous aimez à savoir les menus détails de la vie parisienne.) Donc

vous aurez une vue exacte de la maigre existence que mène votre mougik, qui, du reste, est sage comme une fille sage; *la Recherche de l'Absolu* vous le dira ; *Séraphita* encore mieux.

Vraiment, je vous écris d'une plume gaie et je suis triste ; mais ma tristesse est si grande que je craindrais de vous en envoyer les expressions. Je vendrais la gloire et tout mon bagage littéraire, si je n'avais des obligations, pour les cailloux de la route de Ferney. Si vous voulez m'acheter mes livres en gros, je vous les ferai peu à peu en détail, je vous les raconterai au coin du feu. Faites acheter à M. de Hanski une principauté, car je ne voudrais pas être bouffon si je n'étais à un prince. Il faut concilier les amours-propres. Vous me donneriez des bonnets très jolis. Quant à des appointements, je les trouverais dans les rires que je verrais sur vos lèvres. Mais vous serez tenue de me donner des éloges et une loge, des sonnettes et un gâteau. Point de Barkschy ; je fais mes conditions. Puis le fou vous cachera son cœur. Allons, vous ne voudriez pas de moi. Puis j'aurais peur que ma folie ne soit pas en moi. Mon Dieu, que de fois dans ma vie j'ai envié le prince Lutin !

Il faut vous dire adieu, vous souhaiter les jouissances du voyage. Je vais, moi, me remettre à finir un *Conte drolatique* pendant que vous vous remettrez en voiture et que vous direz peut-être : « Je ne croyais pas que ce Français que j'accusais de légèreté en allant au lac de Bienne, fût si sincère en me disant qu'il était susceptible d'attache. » Ah ! madame, les pauvres gens n'ont qu'un cœur, ils le donnent, et je suis un *pauvre gen*, un manœuvre qui travaille des phrases, comme les autres portent du mortier.

Si j'étais libre, je me baignerais ce soir dans l'Adriatique et reviendrais vous faire un joyeux conte, repasser les maisons ducales dans l'*Almanach de Gotha*, ou faire des patiences. Vous m'avez fait adorer les patiences, et je vis par la *patience* ! Mais je pâtis un peu, beaucoup !

Adieu donc ; je vous envoie les plus gracieuses fleurs de mon âme et vous prie de distribuer à vos compagnes de voyage mes hommages, mes amitiés, mes souvenirs, comme vous l'entendrez. Je ne veux pas vous dire : adieu ; je n'aime pas à employer ce mot-là avec les personnes que je ne veux pas quitter, et où est la châtelaine, là est le mougik !

LXIV

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, 15 juillet 1834.

Je veux qu'en arrivant à Vienne vous trouviez cette lettre. J'avais envoyé avant-hier à la poste une lettre à Trieste quand, dix minutes après, est venue votre bonne longue lettre de Trieste. Ah! voilà écrire ! Voilà rendre heureux quelqu'un ! Pauvre Alphonse Royer, qui a fait *Venezia-la-bella*, et qui, en deux volumes, n'a pas su m'en dire autant que vous m'en dites de Venise en deux pages! Je dis à un de mes amis, qui entrait quand je remettais votre lettre dans le joli coffret que j'ai fait faire pour elles, — car pour moi vos lettres sont des créatures, des fées qui m'apportent mille délices ; je suis coquet pour mes lettres-fées, — je lui dis : « Nous sommes des niais, nous qui croyons écrire! Nous devrions baiser les pantoufles de certaines femmes, du côté où les pantoufles touchent à la terre, car en dedans ce serait tout au plus digne des anges ! »

Merci donc de votre lettre; mais que de choses j'ai à vous répondre et que je remettrai à un autre moment, ne voulant vous parler ici que des plus chaudes à mon cœur !

Vous ne m'avez pas compris pour *Séraphita*. Je vous déclare, moi, que j'ai plus de jalousie de cœur que vous ne m'en accusez, car, si, m'ayant promis un témoignage d'amitié, vous l'oubliassiez, je souffrirais dans tout ce qui est tendre au cœur, à l'âme et au corps. Donc, j'ai voulu vous éviter une souffrance en vous expliquant que l'*envoi* serait fait avec le dernier article, afin de rendre mon bonheur plus éclatant. Le dernier chapitre de la *Transfiguration* doit être pour moi ce que, toute comparaison gardée, était le tableau pour Raphaël. Laissez-moi le droit de mettre votre nom à ce tableau, au moment où la conception presque gigantesque de

cette œuvre[1] sera comprise. Mais, d'après votre lettre, je croirais qu'il y a eu chez moi fatuité à penser que vous souffririez. *Basta!* Je n'y reviendrai plus.

Le deuxième article de *Séraphita* a été trois semaines à l'imprimerie, et j'y ai travaillé dix heures par jour. Je vous enverrai le tout à Vienne, à l'adresse de Sina. Le tout aura paru pour la fin de septembre.

Autre querelle. J'aime mieux être heureux dans un coin, que d'être Washington en France, attendu que nous avons 24/26 Washington dans chaque rue, et vous voyez que je mets un treizième, comme dans le commerce. Cela veut dire que j'aime mieux être au mois de janvier à Wierzchownia que de cracher de la politique à la tribune, place du Palais-Bourbon. Ceci est pour répondre à votre *retrocessa* sublime, quand vous voulez vous effacer sous la France. Moi, j'efface la France sous votre front sublime. La France, madame, n'est jamais à court de grands orateurs, de grands ministres, de grands en toute chose.

Enfin, l'affaire Gosselin est signée; je suis quitte aujourd'hui de ce cauchemar de bêtise. L'illustre Werdet, qui ressemble un peu à *l'illustre Gaudissart*, m'achète une première édition des *Études philosophiques* (vingt-cinq volumes in-douze, comme le dernier *Médecin de campagne*) en cinq livraisons, de chacune cinq volumes, pour paraître de mois en mois, — août, septembre, octobre, novembre et décembre. — Vous voyez que pour expédier ceci et madame Béchet, à qui je dois encore trois livraisons des *Études de Mœurs*, il faudra avoir le Vésuve dans la cervelle, un torse de bronze, de bonnes plumes, de l'encre à souhait, pas le plus léger *blue devil*, et avoir une constante envie d'aller voir en janvier Strasbourg, Cologne, Vienne, Brody, etc., et de s'y battre avec les chasse-neiges. Je ne vous parle pas de cette bagatelle que l'on nomme *santé*, de cette autre bagatelle que l'on appelle *du talent!*

Maintenant vous connaissez le programme de ma vie, et si j'avais une *dame de mes pensées*, avouez qu'il faudrait la plaindre, la malheureuse. Mais, heureusement, elle est bien tristement la dame

1. *Séraphita*.

de *mes pensées* seulement. Alors, je la sais très joyeuse de me savoir « *empêché* », comme dirait l'auteur des *Cent Contes drolatiques*.

Pour tout ce beau travail, M. Werdet me donne quinze mille francs, et ce que je puis attraper de gloriole par-dessus le marché; ce qui, joint au reste des *Études de Mœurs*, me libérera complètement et me laissera avec quelques écus, qui sont en ce bas monde les ailes avec lesquelles nous franchissons les distances.

Savez-vous pourquoi je suis si gai qu'il y a de la gaieté dans ma gronde? C'est que j'ai revu les jolis petits pieds de mouche de votre écriture; que je vous sais, sauf les douleurs du passage, bien portante et Anna aussi.

Adieu; mille tendresses de cœur. Ah! rassurez-vous; madame de C... tient toujours à n'avoir aimé que M. de M... et elle l'aime encore, cette Arthémise d'Éphèse. Ce soir je dis adieu, chez Liszt, à Wolf, cette jeune face de Genève, où j'étais si jeune!

Quand vous m'écrirez de Vienne, dites-moi, je vous en supplie, combien de temps vous y resterez. Quelque chose me dit que je verrai Vienne avec vous, c'est-à-dire que j'aimerai Vienne. Vous me direz ce que les Allemands pensent de *Séraphita*. Vous aurez à Vienne ma troisième livraison des *Études de Mœurs* qui partira pour M. Sina (mon Dieu, que j'aime ce nom-là!) vers la fin de ce mois. Ainsi vous l'aurez dans les dix premiers jours d'août.

Mille tendresses.

LXV

A MADAME HANSKA, POSTE RESTANTE, A VIENNE.

Paris, mercredi 30 juillet 1834.

Oh! mon ange, mon amour, ma vie, mon bonheur, ma force, mon trésor, ma bien-aimée, quelle horrible contrainte! quelle joie que de t'écrire de cœur à cœur! quelle honte pour moi si tu ne trouves pas ces lignes en temps et lieu. Je suis allé à la campagne six jours pour terminer quelque chose de bien pressé.

Ohimé! Je ne puis partir pour les eaux de Baden que le

10 août ; mais j'irai comme le vent ; il m'est impossible de t'en dire davantage, car pour pouvoir aller là, ce sont des efforts de géant. Mais je t'aime d'une force surhumaine !

Ainsi, du 10 au 15, je serai en route. Je n'aurai que trois ou quatre jours à moi, mais je t'apporte cette goutte de ma vie ardente avec un bonheur que l'infini du ciel peut seul expliquer.

Mon Dieu, que d'heures pleines de toi dont tu n'as eu que des pressentiments ! Comme je t'ai suivie partout ! Comme je t'ai, à toute heure, désirée ! Oui, mon Ève chérie, ma fleur céleste, ma belle vie, reste aux eaux jusqu'à septembre. S'il faut huit jours pour y arriver et que je parte le 15 août, je n'y serai que le 23 et il faut que je sois ici pour les premiers jours de septembre. Tout dépend de mes travaux et de mes payements. Le désir d'être libre, à toi, m'a fait entreprendre des choses au-dessus de mes forces. Mais, mon amour est si grand ; il me soutient.

Ta *Séraphita* est belle, grande, et tu jouiras de cette œuvre dans trois mois. Il faut deux mois pour le troisième article ; mais peut-être le finirais-je près de toi. Tu m'as réchauffé l'âme pour le premier ; tu dois entendre le dernier chant !

O chère, chérie adorée, dis-toi bien que l'amour que tu m'as inspiré, c'est l'infini. N'aie ni crainte, ni jalousie. *Rien* ne peut détruire le charme sous lequel je veux vivre. Oui, il y a eu bien des mélancolies, bien des tristesses. J'étais un arbre déplanté. Te voir en août me rend du bonheur, du courage !

Allons, pour venir à Baden, il faut faire paraître, dans la *Revue de Paris*, *le Cabinet des Antiques*, dont tu connais le commencement. Travailler pour t'aller voir, oh ! quelle jouissance ! Il n'y a plus de travail, il y a l'espoir dans chaque ligne !

Avais-tu reçu *les Chouans* à Trieste ? Mais tu ne peux pas me répondre. Tu recevras ceci le 8 août, à Vienne, et le 10 je veux être en route. Qu'est-ce que c'est que Neuchâtel et Genève en comparaison de Baden ? Y avait-il six mois de désirs, d'amour comprimé, de travaux faits en ton nom, ô ma vie et ma pensée ? Il faut être fort pour soutenir le bonheur si longtemps attendu. Oh ! oui, sois seule !

Il m'est impossible de t'écrire une longue lettre ; il faudrait un jour de plus, puisque j'arrive ce matin, et j'avais peur que *Marie de Verneuil* ne la trouvât pas et n'en voulût à celui qui l'adore comme

un martyr aimait Dieu. N'être plus séparé de toi que par dix-huit jours, c'est tout et ce n'est rien ! Ta petite lettre m'a rendu fou. Ce sera une grande imprudence d'aller à Baden, car j'ai mille ducats à payer en septembre, mais te voir un jour, baiser ce front idolâtré, sentir ces cheveux aimés que j'ai gardés autour du cou, prendre cette main pleine de bonté, d'amour, te voir ! cela vaut toutes les gloires, toutes les fortunes. Si ce n'était pas sur nous, sur un temps de séparation plus long que tombe cette folie, ce ne serait pas une folie, ce serait tout simple.

Chère ange, sauras-tu tout ce qu'il y a de bonheur pour moi dans ces dix-huit jours, et le chemin, mon Dieu ! Je t'adorais soir et matin, je t'envoyais toutes les pensées de mon âme, je t'entourais de mon cœur, ne sentais-tu rien ? Et mes douleurs de ne pas aller à Florence, enfin tout ce que je te dirai.

Chère ange, sois heureuse si l'amour le plus ardent, le plus infini que puisse ressentir homme, est la vie que tu as désiré avoir, donner, recevoir !

A bientôt donc. Oh ! quel mot ! Trois ou quatre jours de bonheur font supporter mieux des mois d'absence ! Oh, mon trésor, quel abîme pour moi que la tendresse. Tu es le principe de ce courage effrayant. Aimeras-tu mes cheveux blancs ? Ils s'étonnent tous que l'on puisse produire ce que je produis, et disent que je mourrai. Non, trois jours près de toi, c'est reprendre de la vie et de la force pour mille ans !

Adieu, mille baisers. J'ai tenu ce petit bout de pervenche entre mes lèvres en t'écrivant. A toi, ma chère blanche minette, à bientôt. Mille tendresses et caresses, et, dans chacune, mille autres !

LXVI

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, vendredi 1er août — lundi 4 août 1834.

Je reçois votre lettre écrite de Vienne. Vous en avez probablement deux de moi chez J. Collioud, avec *les Chouans* et *le Médecin*

de campagne. Les distances sont si peu calculables ! Je vous en prie, ne me jugez jamais mal. Je crois jusqu'à présent avoir eu des sympathies si vraies que mes inspirations ont toujours été semblables à celles de mes amis. Je n'ai rien oublié, ni *Marie de Verneuil*, ni vos *Chouans*, ni M. de Hanski qui a son *Médecin de campagne*.

Je suis un peu chagrin. Les imbéciles de Paris me déclarent fou sur le vu du deuxième article de *Séraphita*, tandis que quelques esprits élevés me jalousent secrètement. Je suis abattu par mes travaux. Trop est trop. Voici trois jours que je suis pris par d'invincibles sommeils, qui annonçent le dernier degré de la fatigue cérébrale. Je n'ose vous dire quel effort je fais pour vous écrire. J'ai une *plumophobie*, une *encrophobie* qui va jusqu'à la souffrance. J'espère néanmoins avoir terminé pour le 15 août ma troisième livraison. Elle aura beaucoup coûté. Aussi, ai-je peur de quelque lourdeur dans le style et dans la conception. Vous en jugerez.

Le Cabinet des Antiques paraîtra dans la *Revue de Paris* entre le deuxième article de *Séraphita* et le dernier, car la *Revue* fait le sacrifice de tenir tout composé jusqu'à ce que j'aie fini. Vous connaissez le commencement du *Cabinet des Antiques*. Ce fut une de nos bonnes soirées de Genève.

Que M. de Hanski se console ; je serai député en 1839 et je pourrai mieux, libre de tout soin et de tout ennui, agir pour rendre à mon pays quelque valeur, si je suis quelque chose. D'ici là je compte pouvoir dominer les questions européennes par une publication politique. Nous en causerons peut-être.

J'ai eu bien des chagrins. Mon frère a fait aux îles un mauvais mariage et le pauvre enfant n'a ni esprit, ni énergie, ni talent. Les hommes de volonté sont rares !

J'irai vous voir à Vienne si j'ai vingt jours de liberté à moi ; mais une jolie montre de Genève donnée à propos à madame Béchet me vaudra bien un mois de libre. Je vais l'accabler de cadeaux pour avoir la paix.

J'ai bien des ennuis, bien des tourments. Le bon M. de Hanski n'aurait pas de papillons noirs s'il était à ma place. La deuxième ligne de mes opérations va se dessiner. J'aurai dans dix jours imprimé la première livraison des *Études philosophiques*. Elle paraîtra en même temps que la troisième des *Études de Mœurs*.

Est-ce de l'activité? Il n'y a que Dieu, moi, et la troisième personne que l'on ne nomme jamais, qui soyons dans le secret de ces travaux qui épouvantent la littérature. J'entre cette année pour soixante mille volumes dans le commerce de la librairie, et j'aurai touché soixante et dix mille francs. De là, les haines, Mais, hélas! de ces soixante et dix mille francs il ne me restera rien, que le bonheur d'être quitte de toute dette après avoir été ruiné.

Vous êtes bien heureuse, madame, de prendre des bains dans le Danube; mais écrivez-moi vite s'ils vous ôteront ces épouvantables crises nerveuses qui m'ont tant effrayé. Ne souffrez pas; conservez-vous bien portante. Surtout, quand vous marchez, n'ayez pas de ces petits souliers qui prenaient l'eau, le jour où nous sommes allés à Ferney.

Savez-vous que je vous en veux un peu de croire qu'un homme, qui a *ma foi* et *ma volonté*, puisse changer, après ce que je vous avais écrit? En fait d'argent seulement je ne fais pas tout ce que je veux; mais, dans tout ce qui tient au cœur, aux sentiments, en tout ce qui est l'homme, vous aurez peu de reproches à me faire.

Écrivez-moi bien lisiblement vos adresses à Vienne ou à Baden, car il m'a été impossible de lire le nom de l'hôtel où vous êtes installée.

Je dois voir, ces jours-ci, un illustre Polonais, Wronsky, grand mathématicien, grand mystique, grand mécanicien, mais dont la conduite a des irrégularités que les gens de justice nomment des friponneries et qui, vues de près, sont les effets d'une misère épouvantable et d'un génie si supérieur qu'on ne saurait lui en vouloir. C'est, dit-on, la plus forte tête de l'Europe.

Lundi 4.

J'ai été forcé d'interrompre ma lettre pendant un jour et demi; je n'ai pas eu deux minutes à moi pour me recueillir. Il y a eu un déluge d'épreuves pressées et de corrections. Ouf! Je vous prie de me rappeler au souvenir de toutes les personnes qui composent votre caravane. Si vous n'avez pas de Trieste *les Chouans* et *le Médecin de campagne*, je vous en enverrai, j'allais dire je vous en apporterai d'autres.

Notre Paris est bien plat, bien triste. MM. Thiers et Rigny ont, dit-on, perdu cinq millions à la Bourse, par suite de l'invasion que Don Carlos fait à lui seul. Tout le monde parle de guerre ici, mais personne n'y croit. Le Roi a renvoyé Soult pour rester en paix.

Adieu ; je vous souhaite, madame, de vous amuser aux eaux, d'y trouver la santé ; mais il faut marcher un peu. Ma vie est si monotone que je ne puis vous rien dire de moi qui vaille la peine d'être conté. Une pensée, le travail, voilà la vie de votre mougik. Vous, vous voyez des pays, vous avez un mouvement de voyage qui occupe, qui distrait. Ah ! si je pouvais voyager, j'irais en Moravie !

Adieu donc. Si vous entendez quelque chose dans les airs, si quelque caillou roule devant vous, si quelque lumière scintille, dites-vous que mon esprit et mon cœur font une fugue en Allemagne.

Tout à vous,

HONORÉ.

LXVII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, lundi 11 août 1834.

Merci, madame, de votre bonne et aimable lettre du 3 de ce mois. Votre écriture m'a répandu mille parfums dans l'âme. L'enveloppe m'a ravi avec ses hiéroglyphes, où vous avez mis de religieuses idées.

J'ai bien des réponses à vous donner. Mais, mille millions de coups d'« ascensoir » pour vos idées sur *Philippe le Discret*. Vous avez partagé mes jugements sur Schiller et mes idées sur ce que je dois faire. Oh ! passer l'hiver à Vienne ! J'y serai, oui. — Vous avez les livres ? Bien.

Non, je ne vois personne, ni homme, ni femme. Mes *tigres* m'ennuient ; ils n'ont ni griffes ni cervelles. D'ailleurs je vais rarement à l'Opéra.

Combien votre lettre est douce ; avec quel bonheur je l'ai lue ;

cette description de votre maison, ces fleurs, ce jardin, votre vie bien arrangée, et jusqu'aux *blue devils* qui guettent M. de Hanski. Merci de ces détails que vous me donnez.

Au moment où je lisais la partie pieuse de votre lettre, celle où de bonnes pensées m'allaient au cœur, mes religieuses carmélites qui, par la chaleur ont ouvert les fenêtres de leur chapelle, se sont mises à entonner un hymne qui a traversé notre petite rue et ma cour. J'ai été singulièrement ému[1].

Votre écriture a relui dans mes yeux et a pénétré doucement à mon cœur, plus vivant que jamais. Ceci n'est pas de la poésie, mais une de ces réalités rares dans la vie.

La Recherche de l'Absolu me tue. C'est un immense sujet, le plus beau livre que je puisse faire, disent *aucuns*. Hélas ! je ne puis pas en être quitte avant le 20 de ce mois, dans neuf jours. Après, j'étends mes ailes et je prends vingt jours de congé, car ma tête ne supporterait pas une idée. Le 21 je crie : Vive *l'Almanach de Gotha!* Dieu veuille que dix jours après je vous présente moi-même *l'Absolu*. Je ne vous en veux rien dire. C'est une coquetterie d'auteur que vous me pardonnerez, quand vous aurez posé le livre.

Ma vie, c'est quinze heures de travail, des épreuves, des soucis d'auteur, des phrases à polir ; mais il y a une lueur lointaine, un espoir qui m'éclaire.

Enfin la France commence à se remuer pour moi. La gloire viendra trop tard ; j'aime mieux le bonheur. Je ne veux être quelque chose de grand que pour augmenter les jouissances de la personne aimée. Je puis vous dire cela à vous. Vous me comprenez et vous ne pouvez pas être jalouse de cette pensée.

Madame de C... se meurt : la paralysie gagne l'autre jambe. Sa beauté n'est plus ; elle est flétrie. Oh ! je la plains. Elle souffre horriblement et n'inspire que de la pitié. C'est la seule personne du monde que je voie, et encore, une heure toutes les semaines. C'est plus que je ne peux ; cette heure est arrachée par le spectacle de cette mort lente. Elle vit avec un cataplasme de poix de Bourgogne qui la prend de la nuque à la chute des reins.

1. Ce voisinage inspira sans doute à Balzac l'idée de placer le dénouement de *la Duchesse de Langeais*, 2 rue Cassini, dans un couvent de Carmélites.

Je vous donne ces détails parce que vous me les demandez.

Ainsi, travail constant, quelques chagrins, l'état de madame de B... qui, de son côté, penche la tête comme une fleur dont le calice est chargé d'eau. Elle ne résiste pas à ses derniers chagrins. Jamais une femme n'en a eu plus à supporter. Se sauvera-t-elle de ces crises? Je pleure des larmes de sang de la savoir nécessairement à la campagne et moi nécessairement à Paris. Il se prépare pour moi de grandes douleurs. Ce doux esprit, cette chère créature qui m'a mis dans son cœur comme son enfant le plus aimé, dépérit sans que notre affection (son fils aîné et moi) puisse adoucir ses plaies. Oh, madame, si la mort m'enlevait cette lumière de ma vie, soyez bonne et généreuse, recevez-moi. Je ne penserais qu'à aller pleurer près de vous. Vous êtes la seule personne (Borget et la dame du Berry exceptés) chez qui j'aie trouvé cette amitié vraie, onctueuse. Et, dans ce cas, la *France* me serait horrible. D'ailleurs Borget est loin, madame Carraud n'a pas en elle cette mollesse féminine qui plaît. C'est une probité antique, une amitié raisonneuse qui a ses angles. Vous sentez, vous!

Oui, je suis accablé de ce chagrin qui s'avance, et cette âme divine m'y prépare pour ainsi dire par le peu de mots qu'elle peut écrire. Oh? je n'ai que votre cœur où je puisse verser les larmes que j'ai dans les yeux en vous écrivant ici, à Paris. Je suis horriblement seul, personne ne connaît les secrets de mon cœur. Je souffre, et, devant les autres, je souris. Ni ma sœur ni ma mère ne me comprennent.

Voici des pages tristes. J'ai quelque espérance. Madame de B... a une si riche constitution! mais l'âge me fait trembler! un cœur si jeune dans un corps de soixante ans bientôt, c'est un contraste violent. Elle a des inflammations affreuses entre le cœur et les poumons; ma main, quand je la magnétisais, augmentait l'inflammation. Il a fallu renoncer à ce moyen de guérison, car, je vous l'ai écrit, j'ai pu, dans les derniers jours de juillet, y aller passer dix jours. Oh! portez-vous bien, vous, vous et les vôtres! que je ne tremble pas pour les seuls êtres qui me soient chers, pour tous à la fois!

Il me fallait votre lettre ce matin, car j'ai reçu ce matin une lettre où un ami commun de madame Béchet et de moi me parle de ses

angoisses commerciales. Si je ne parais pas, elle veut déjà des dédommagements pour les retards. Et *l'Absolu* aura été fait en deux mois! Cela m'avait irrité. Je pleurais de rage, — car il pleure, ce *tigre*, il crie, cet aigle ! — quand votre lettre est venue. Elle est tombée dans mon cœur comme une rosée. Je vous ai bénie! Je vous ai serrée comme un ami. Vous m'avez rasséréné, rafraîchi l'âme. Soyez heureuse! Puissé-je jamais vous causer pareille joie. Mais non. Je serai toujours votre débiteur en ce genre.

J'ai eu d'autres chagrins. Mon Boileau [1], mon hypercritique, mon ami, qui me juge et me corrige en dernier ressort, a trouvé considérablement de fautes dans les deux premiers volumes in-douze du *Médecin de campagne*. Ça m'a désespéré. Enfin, nous les ôterons. L'œuvre sera quelque jour parfaite. J'ai été deux jours malade quand il m'a fait voir les fautes. Elles sont réelles. Nous savonnerons à nous deux *la Peau de chagrin* [2]. Il faut que dans cette édition il n'y ait plus de fautes. Joignez à cela les inquiétudes d'argent, qui ne me laisseront tranquille qu'en janvier 1835, et vous avez tous les secrets de ma vie. Il en est un dont je ne vous parle pas. Celui-là, c'est le ressort même de ma vie, c'est mon ciel bleu, mon espérance, mon courage, mon talent, ma force, mon étoile, enfin c'est tout ce qu'on ne peut pas dire, mais c'est ce que vous devinerez. C'est le laurier-rose, une jolie forme adorée dessous, l'heure du soir, une rêverie !

Adieu ; je vais reprendre mon sillon, mon soc, mon fouet et dire à mes bœufs : « Hue! » j'en suis en ce moment à *la mort de madame Claes !* je vous écris entre cette scène de douleur, intitulée *la Mort d'une Mère*, et le chapitre intitulé : *Dévouements de la Jeunesse*. Souvenez-vous de ceci. Vous vous rappellerez qu'entre ces deux chapitres votre souvenir, votre lettre pleine d'amitié est venue me redonner un peu de courage, et faire enfuir mille fantômes noirs. Là, vous aurez brillé comme une lumière.

Le marié heureux et non plus *coquebin* Spachmann vous reliera le manuscrit que vous ajouterez à celui d'*Eugénie Grandet*. Quant à celui de la *Duchesse de Langeais* il a été dispersé, je ne sais comment. On ne m'a jamais rendu les feuillets de *l'Écho de la jeune France*

1. M. Charles Lemesle, auteur de quelques ouvrages oubliés.
2. Réimprimée dans la première livraison des *Études philosophiques*.

en sorte que je ne sais où tout cela se trouve. J'ai une grande incurie pour mes manuscrits. Il a fallu que vous y missiez un prix qui m'enorgueillit pour que je vous les garde. Aussi, je suis avec ceux de *Séraphita*, comme une mère qui défend son enfant.

Savez-vous qu'il y a du courage à se dire légitimiste? Ce parti est bien abject. Les trois partis qui se partagent la France sont tous descendus dans la boue. O ma pauvre patrie! Je suis humilié, malheureux de cela. Nous nous relèverons, je l'espère.

Je ne vous envoie rien de banal. Vous dire que je vous tiens mille tendresses sincères et douces en réserve ne serait rien, car ce serait une faible portion d'une amitié qui me fait concevoir l'infini. Que le Danube vous rende forte, vous donne la santé; j'aimerai le Danube mieux que je n'aime la Seine.

J'ai vu ici le prince Puckler-Muskau qui m'a semblé un peu méphistophélès, saupoudré de voltairianisme. Il m'a dit que j'étais très apprécié à Berlin, et que si j'y allais, — ah! ah! *bravi! brava.* !!..... — Mais je n'aime en pays étranger que les bonnes bêtises que je dirais au coin de la cheminée dans le Landstrass 73.

Adieu, distribuez comme vous l'entendrez mes amitiés, mes hommages, mes souvenirs, à ceux qui vous entourent.

LXVIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, mercredi 20 août 1834.

J'ai eu hier une inflammation au cerveau, par suite de mes trop grands travaux; mais, par le plus grand des hasards, j'étais chez ma mère qui a une fiole de *baume tranquille* et qui m'en a baigné le front. J'ai horriblement souffert pendant neuf ou dix heures. Je suis mieux aujourd'hui.

Le docteur voulait que je voyageasse deux mois. Mes malheureuses affaires ne me permettent que vingt jours. J'ai encore dix

jours de travaux sur *la Recherche de l'Absolu*, qui a failli m'emporter comme *Louis Lambert*, il y a deux ans. Mais le 1er ou le 2 septembre je serai en route pour voir Vienne. Il est impossible que je me donne un plus agréable but de voyage. Ainsi, entre le 7 et le 10 de septembre, j'aurai le plaisir de vous voir, vous me laisserez dire : le bonheur.

Non, je n'ai plus de lettres de votre cousine. Il y a quelque chose que je ne sais pas qui nous aura brouillés.

Ne m'en veuillez pas de la concision de ce billet. C'est la seule chose que j'aurai écrite, car je suis dans les ressentiments nerveux de ce mal qui m'a envahi hier. Tout le monde me menaçait de cela. Je comptais sur ma force et sur une santé que la sobriété et les autres vertus du solitaire font si riche ; mais le monde avait raison. Un docteur me disait que Broussais et Dupuytren meurent pour avoir trop travaillé, et l'on me pronostiquait des choses funestes. Je vais être un peu plus sobre de travail.

Je pense comme vous sur l'ouvrage de Lamennais [1]. J'ai failli me faire dévorer pour avoir dit que, littérairement parlant, la forme n'était qu'une niaiserie, que Volney et lord Byron l'avaient déjà employée, et que, quant aux doctrines, tout était pris aux Saints-Simoniens. Vraiment, ces rois sur un rocher vert et puant, c'est bon pour les enfants.

Adieu ; à bientôt. Vous serez indulgente pour un pauvre artiste qui s'en va avec l'intention de ne pas avoir une pensée, d'être très enfant, et qui ne veut que se laisser aller à la seule affection qui ne fatigue jamais : l'amitié, et les plus douces choses du cœur. Vous remercierez par avance M. de Hanski de sa bonne petite lettre. En ce moment, je n'ai pas la force d'écrire plus que ce que je mets ici. C'est ce que, dans le XVIIIe siècle, on eût nommé *la force du sentiment*.

Je suis tout heureux de vous savoir bien logée et heureuse dans votre maison.

Comment trouvez-vous Liodet qui, me parlant de la montre de madame Béchet, me donne de vos nouvelles. Si vous aviez été *cachotière*, je vous aurais sue à Vienne par *l'indiscret Liodet*. Mais je suis

1. *Les Paroles d'un croyant.*

tout fier de ce qu'un Genevois se soit aperçu que j'avais pour vous une amitié vive.

Je vous apporterai la troisième livraison, et peut-être le manuscrit de *Séraphita*.

LXIX

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, lundi 25 et mardi 26 août 1834.

Je vous avais alarmée peut-être, madame, mais madame de B... va mieux. Elle n'est pas rétablie, cependant. Non, elle reste dans une faiblesse cruelle.

Il y a deux jours, je vous écrivais que je partirais pour l'Allemagne; mais c'était une folie, car il faut dix ou douze jours pour aller jusqu'à Vienne, autant pour en revenir, et je ne puis disposer que de vingt jours. Non, cela n'est pas possible dans la situation où je suis. *La Recherche de l'Absolu* a dévoré tant de temps que je me trouve en arrière avec mes livraisons, et, conséquemment, avec mes obligations.

D'un autre côté, je ne puis plus partir sans laisser à *la Revue de Paris* la fin de *Séraphita*, et comment puis-je déterminer le temps qu'il me faudra pour achever cette œuvre, angélique pour les autres, diabolique pour moi ?

Tout cela me chagrine ; je ne puis avoir ma liberté que dans le mois de novembre ; et alors serez-vous encore à Vienne ? Oui. Mais je n'aurais à moi qu'un mois, au plus ; la question serait encore la même. Je le vois, il faut attendre que j'en sois à *Philippe II*.

J'ai toute la faiblesse et l'espèce de mélancolie physique que donne l'abus du travail. La vie de Paris ne me convient plus guère et tout en sentant dans mon cœur une véritable enfance, tout ce qui est extérieur a vieilli. Je commence à comprendre le *metternichisme*, en tout ce qui n'est pas le seul et unique sentiment par lequel je puisse vivre jamais.

Cette semaine j'aurai l'excessif plaisir de vous adresser chez le baron Sina, la troisième livraison des *Études de Mœurs* et deux manuscrits bien crasseux, entre autres les corrections que j'ai faites à Genève avec votre encre et votre plume, car, entre le premier chapitre de *Ne touchez pas la hache* et le troisième, la copie, le manuscrit, a été perdu à l'imprimerie de *l'Écho de la Jeune France*, en sorte que je n'ai eu que les épreuves corrigées pour le remplacer.

Il a paru un livre, très beau pour certaines âmes, souvent mal écrit, faible, lâche, diffus, que tout le monde a proscrit, mais que j'ai lu courageusement et où il y a de belles choses. C'est *Volupté* par Sainte-Beuve. Qui n'a pas eu sa *madame de Couaën* n'est pas digne de vivre. Il y a dans cette amitié dangereuse d'une femme mariée près de laquelle l'âme rampe, s'élève, s'abaisse, indécise, ne se résolvant jamais à de l'audace, désirant la faute, ne la commettant pas, toutes les délices du premier âge. Il y a dans ce livre de belles phrases, de belles pages, mais rien. C'est le rien que j'aime, le rien qui me permet de m'y mêler. Oui, la première femme que l'on rencontre avec les illusions de la jeunesse, est quelque chose de saint et de sacré. Malheureusement, il n'existe pas dans ce livre ces agaçantes joyeusetés, cette liberté, cette imprudence qui signalent les passions en France. C'est un livre puritain. Madame de Couaën n'est pas assez femme, et le danger n'existe pas. Mais je regarde le livre comme bien perfidement dangereux. Il y a tant de précautions prises pour représenter la passion comme faible, qu'on la soupçonne immense, et la rareté des plaisirs les rend infinis dans leurs apparitions courtes et légères.

Ce livre m'a fait faire une grande réflexion. La femme a un duel avec l'homme, et, où elle ne triomphe pas, elle meurt. Si elle n'a pas raison, elle meurt. Si elle n'est pas heureuse, elle meurt. Cela est effrayant.

J'ai bien besoin de voir Vienne. Il faut que j'aie exploré les champs de Wagram et d'Essling avant le mois de juin prochain. J'ai surtout bien besoin des gravures qui représentent les uniformes de l'armée allemande, et j'irai les chercher. Ayez la bonté de me dire seulement si cela existe.

Voici, aujourd'hui 25, près de douze jours que je n'ai reçu de

lettres de vous. Je vis dans un tel isolement que je compte et j'attends les plaisirs qui viennent dans ce désert. Hélas ! la maladie de madame de B... m'a jeté dans d'horribles pensées. Cette créature angélique qui, depuis 1821, a répandu sur ma vie tous les parfums du ciel, la voilà transformée ; elle se glace. Les pleurs, les chagrins, je n'y peux rien. Une fille devenue folle, une autre fille morte, une troisième mourante, que de coups !... Puis, une blessure plus violente encore, et dont on ne peut rien dire. Enfin, après trente ans de patience et de dévouements, forcée de se séparer de son mari, sous peine de mourir si elle restait quelques jours de plus. Tout cela en peu de temps. Voilà ce que j'ai souffert par le cœur qui m'a créé.

Puis, en Berry, la vie de madame Carraud est mise en question par sa grossesse. Borget est en Italie. J'ai ma mère au désespoir du mariage de mon frère ; elle a vieilli de vingt ans en vingt jours. Je suis cerné par des travaux obligés, énormes, et par des affaires d'argent, et par deux petits procès que j'ai fait entamer pour achever de résoudre les dernières difficultés de ma vie littéraire.

Il faut pour tout cela un crâne de fer, comme disait mon médecin. Malheureusement le cœur peut faire éclater le crâne. J'avais compté sur le voyage de Vienne comme un voyageur compte sur une oasis dans le désert ; mais l'impossibilité m'effraie. Il faut que je sois du 20 au 30 septembre à Paris. J'ai à payer cinq cents ducats, et quand nous fouillons le sol avec une plume, elles sont rares les pièces d'or. Enfin, le travail suffira. Je serai libre dans quelques mois, si l'abus de l'étude ne me tue pas. Je commence à le craindre.

Mardi 26.

Aujourd'hui, j'ai fini *la Recherche de l'Absolu*. Fasse le ciel que ce livre soit bon et beau. Je ne puis pas le juger ; je suis trop las de travail, trop épuisé par les fatigues de la conception. Je le vois à l'envers. Tout y est pur. L'amour conjugal y est une passion sublime. L'amour des jeunes filles y est frais. C'est le foyer près de la source.

Vous lirez cela. Vous lirez *Souffrances inconnues* [1], qui m'ont coûté quatre mois de travaux. Elles ont quarante pages ; je n'ai pas écrit deux phrases par jour. C'est un horrible cri, sans éclat de style, sans prétention au drame. Il y a trop de pensées et il y a trop de drame pour qu'on puisse les mettre en dehors. Mais c'est à faire frémir; tout cela est vrai. Jamais je n'ai été tant remué par une œuvre. C'est plus que *la Grenadière*, plus que *la Femme abandonnée.*

En ce moment, je fais le dernier travail de style sur *la Peau de chagrin*. Je la réimprime et j'enlève les dernières taches. Oh! mes seize heures par jour sont bien employées. Je ne vais plus à l'Opéra qu'une fois par semaine.

Avant-hier, madame Sand, ou Dudevant, revenue d'Italie, m'a rencontré au foyer de l'Opéra et nous avons fait deux ou trois tours ensemble. Je devais déjeuner avec elle le lendemain ; je n'y suis pas allé. Aujourd'hui, j'ai donné à déjeuner à Sandeau qui me disait que le lendemain de son abandon par cette femme, il avait pris une telle quantité d'acétate de morphine que son estomac ne l'avait pu supporter, et il l'a rendue sans qu'il y ait eu la moindre absorption. J'ai été fâché de ne pas avoir eu les confidences de madame George Sand. Il le regrettait aussi, lui, Jules Sandeau. Le pauvre garçon est bien malheureux en ce moment. Je lui ai conseillé de venir prendre l'appartement de Borget, et de venir partager avec moi jusqu'à ce qu'il ait su se faire une existence avec des pièces de théâtre. Voilà ce qui m'a le plus frappé ces jours-ci.

Allons, il faut vous dire adieu, et cet adieu, à la place d'*au revoir bientôt*, que je comptais mettre, m'attriste à un point que je ne saurais exprimer. Rappelez-moi au souvenir de tous ceux qui vous entourent. J'écrirai la première fois à M. de Hanski pour le remercier de sa lettre et lui expliquer comment ce parlement-ci sera, pendant cinq ans, insignifiant. Toutes les questions européennes sont remises à 1839, par rapport à la France.

Mille constants hommages.

1. Un des chapitres ajoutés à *Même histoire. (La Femme de trente ans.)*

LXX

A M. VENCESLAS DE HANSKI, A VIENNE.

Paris, mardi 16 septembre 1834.

Monsieur,

Je serais au désespoir si vous ne vouliez pas prendre ma défense auprès de madame de Hanska, quoique je sente bien que quand même elle daignerait mettre en oubli deux lettres qu'elle a le droit de trouver plus qu'inconvenantes, l'amitié qu'elle aurait la bonté de me porter ne serait jamais semblable à celle dont elle m'honorait avant ma culpabilité. Rien ne rétablit un nœud brisé, la soudure paraît toujours; il survient une indélébile méfiance.

Mais permettez-moi de vous expliquer, à vous la seule personne à qui je puisse en parler, la méprise qui a donné lieu à ce que je regarde dans ma vie comme un malheur. Mais considérez un peu le caractère enfant et rieur que j'ai, et sur lequel je ne me retrancherais pas si je ne vous l'avais fait connaître, et c'est parce que j'ai été près de vous comme je suis avec moi-même, avec la personne que j'aime le plus, que je me justifie.

A côté de cette cordiale enfance, il y a la fierté. Pour tout autre, je préférerais recevoir un coup d'épée, fût-il mortel, que de m'abaisser à expliquer ce que j'ai fait. Mais pour renouer la chaîne, aujourd'hui brisée, d'une affection qui m'était chère, je ne sais ce que je ne ferais pas!

Madame de Hanska est bien la nature la plus pure, la plus enfant, la plus grave, la plus rieuse, la plus instruite, la plus sainte et la plus philosophe que je connaisse, et j'ai été séduit en elle par tout ce que j'aimais ici. Je lui ai dit le secret de mes affections, en sorte que j'ai pu me trouver près d'elle comme je le désirais.

Or, un soir, en riant, elle me disait qu'elle voudrait bien savoir ce que c'était qu'une lettre d'amour, et ce fut dit bien sans portée, car alors il s'agissait d'une dame à qui j'avais écrit le matin et dont je

vous tairai le nom. Mais je dis en riant : « *Une lettre de Montauran à Marie de Verneuil,* » et nous plaisantâmes là-dessus.

Étant à Trieste, madame de Hanska m'écrivit : *Oubliez-vous Marie de Verneuil?* (et je vois qu'il s'agissait des *Chouans*, dont elle était impatiente), et moi d'écrire à Vienne ces deux malheureuses lettres, en croyant qu'elle se souvenait de notre plaisanterie, et alors je lui répondis qu'elle trouverait à Vienne Marie de Verneuil.

Vous ne sauriez croire combien je fus atterré de ma sottise, quand elle me répondit si froidement, à cause de la première, quand je savais qu'il y en avait une seconde; et quand je reçus les trois lignes que madame de Hanska m'a écrites et que vous ignorez peut-être, j'ai été vraiment au désespoir.

De moi, monsieur, je vous ferais bien raison; il me serait bien indifférent d'être ou de n'être pas (d'homme à homme). Mais je serais pour le reste de mes jours l'homme le plus malheureux du monde, si cet enfantillage nuisait en rien à madame de Hanska, et c'est ce qui m'a fait vous écrire ainsi.

Donc, il n'y a eu de ma part ni fatuité ni outrecuidance, ni quoi que ce soit qui soit méprisable. J'ai écrit (une fois l'erreur admise), des choses inintelligibles pour madame de Hanska elle-même. Je suis ici dans une situation de dépendance qui exclut toute interprétation mauvaise; puis la négligence de madame de Hanska est une bien noble attestation de ma niaiserie et de sa sainteté. C'est ce qui m'a consolé.

Je tiens beaucoup, monsieur, à ce que ces explications si naturelles vous parviennent, car, quoique madame de Hanska m'ait interdit de lui écrire, et m'ait dit qu'elle partait pour Pétersbourg, j'imagine, ou que vous serez encore à Vienne pour recevoir cette lettre, ou que M. Sina vous la fera passer.

Dites-lui de ma part, monsieur, combien je suis profondément humilié de m'être, non pas grossièrement mépris (puisque je n'ai cru que faire une plaisanterie qui continuait celles que nous faisions le long du lac de Genève, en parlant des *incroyables*), mais de lui avoir causé le plus léger chagrin. Elle est si bonne, si complètement innocente, qu'elle me pardonnera peut-être ce que je ne me pardonnerai jamais. Me voilà redevenu bien vraiment un mougik.

Quant à vous, monsieur, si j'avais à me justifier, vous compren-

drez que je ne me justifierais pas. Mon Dieu, j'étais si gravement occupé, que j'ai perdu des moments précieux quand j'écrivis ces deux lettres que j'aurais voulu anéantir.

Si l'amitié, même perdue, a encore ses droits, vous auriez la bonté de présenter, de ma part, à madame de Hanska, la troisième livraison des *Études de Mœurs* que je viens de terminer hier et qui paraît jeudi 18 septembre. Vous trouverez les manuscrits et les volumes chez M. Sina, à qui je les adresse.

Si madame de Hanska ou vous, monsieur, ne trouviez plus cela convenable, brûlez, je vous en prie, et les volumes et les manuscrits. Je ne veux pas que ce que je destinais à madame de Hanska au moment où elle me croyait digne de son amitié, subsiste et aille en d'autres mains.

Séraphita, qui lui appartient aussi, sera finie le 25 septembre dans *la Revue de Paris*. Je n'ose plus lui en faire l'envoi sans savoir si elle l'agréerait. J'attendrai donc votre réponse, et le silence en serait une. Comme *Séraphita* sera immédiatement publiée (le 1er octobre prochain) en volume, alors, si elle est clémente, je lui ferai l'humble dédicace de cette œuvre en mettant ses armes et son nom à la première page, avec ces simples mots : « Cette page a été dédiée à madame de H... par l'auteur », et elle recevrait, à l'endroit que vous m'indiqueriez, et le manuscrit et son exemplaire.

Quoi qu'il en soit, et quand même madame de Hanska m'offrirait un pardon généreux et entier, je sens que j'aurais toujours je ne sais quoi dans l'âme qui me gênerait. Ainsi, quoique j'aie fait à cette précieuse amitié le plus grand des sacrifices en écrivant cette présente lettre, car elle contient des choses humiliantes pour moi et qui m'ont coûté, je suis destiné sans doute à ne plus vous revoir, et je puis bien vous en exprimer de vifs regrets. Je n'ai pas tant d'affections autour de moi, que je puisse en perdre une sans larmes. Je n'avais jamais été si jeune, si bien *dix-neuf ans*, que je l'étais auprès d'elle. Mais il me reste la consolation de grandir encore, de faire mieux, de devenir quelque chose de si puissant, de si noblement illustre, qu'un jour elle puisse dire : « Non, il n'y avait ni intention méchante, ni rien de petit dans son erreur. »

En quelque situation que les distances nous forcent d'être au

moment où vous recevrez cette lettre, permettez-moi de vous remercier des choses aimables que vous m'avez dites à propos de ma fausse élection et de mon *Médecin de campagne*. Oui, si j'aborde la tribune, et que je saisisse le pouvoir, la chose qui comblerait mes vœux sera, dans ma vie politique, l'objet de mon ambition, et, je puis vous le dire sans flatterie, puisque c'est une détermination arrêtée avant que je n'eusse le plaisir de vous connaître, et que je considère la cause première comme une honte pour la France du XVIIIe siècle, comme pour celle du XIXe [1].

J'ai bien des travaux, monsieur; j'en suis accablé. Je ne m'attendais pas à un surcroît de chagrin dont je ne puis que m'accuser moi-même. Témoignez à madame de Hanska tous mes chagrins, et, quoiqu'elle puisse les rejeter, je lui envoie mes hommages trempés de repentir et l'assurance de mes obéissances. Mais peut-être m'a-t-elle déjà puni par un de ces oublis dont on ne revient pas et ne se souvient-elle même plus de ce qui a occasionné ma faute.

Adieu, monsieur, agréez mes sentiments et mes regrets.

DE BALZAC

Au cas où vous ne seriez déjà plus à Vienne, j'avise M. Sina de l'envoi.

LXXI

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, samedi 18 et dimanche 19 octobre 1834.

Madame,

Je suis allé passer quinze jours à Saché, en Touraine. Après *l'Absolu*, M. Nacquarl m'a trouvé si abattu, que ne voulant pas, suivant sa louangeuse expression, que je meure sur le dernier

1. La Révolution française et la sortie de France de *Madame* et du comte de Chambord.

gradin, il m'a ordonné l'air natal en m'enjoignant de ne rien écrire, ne rien lire, ne rien faire et ne penser à rien, si je pouvais, m'a-t-il dit en riant.

Je suis allé en Touraine, mais j'y ai travaillé. Ma mère était venue retenir mes lettres ici. En arrivant ce matin, j'en ai trouvé un monceau, mais je n'en ai cherché qu'une. J'ai reconnu le timbre de Vienne et votre écriture qui m'apportait sans doute un pardon que j'accepte sans faire de l'orgueil hors de propos. Si j'avais le vol et la liberté de l'oiseau, vous m'auriez vu à Vienne avant cette lettre, et je vous aurais apporté le visage le plus radieusement gai du monde. Mais, ici, je ne puis que vous envoyer sur les ailes de l'âme une respectueuse effusion. Dans ma joie, j'ai vu trois timbres de Vienne, comme l'ivrogne Pitt qui voyait deux orateurs à la tribune, pendant que Sheridan n'en voyait point du tout.

Je reprends ma correspondance suivant les ordres de votre Beauté (B, grande majuscule, comme pour Altesse, Hautesse, Grandeur, Sainteté, Excellence, Majesté, car la Beauté est tout cela) ; mais que puis-je vous dire de bon ? Je suis gai dans ma tristesse, gai parce que mes pensées peuvent s'envoler diaprées vers vous sans crainte; mais, en réalité, je suis fatigué, accablé de travaux et de contrariétés. Tenez-vous beaucoup à connaître cette vie de cratère ensanglanté ? Comment vous envoyer à vous, si fraîche, si pure, le récit de tant de douleurs ? Savez-vous, pouvez-vous savoir ce qu'un éditeur nous cause de souffrances, en lançant mal dans le monde un livre qui nous coûte cent nuits, comme *la Recherche de l'Absolu*. Deux membres de l'Académie des sciences m'ont appris la chimie pour laisser le livre vrai scientifiquement. Ils m'ont fait remanier mes épreuves jusqu'à dix à douze fois. Il a fallu lire Berzélius, travailler à se tenir dans la science et travailler son style, ne pas ennuyer de chimie les froids lecteurs de France en faisant un livre dont l'intérêt se base sur la chimie, et il n'y en a pas, en effet, huit pages en tout dans les quatre cents pages du livre.

Eh bien, ces travaux gigantesques qui, faits en un temps donné, ont lassé vingt ouvriers imprimeurs, qui m'appelaient *un tueur d'hommes* parce que quand je passais dix nuits ils en passaient

cinq; eh bien, ces travaux de lion sont compromis. *L'Absolu*, dix fois grand, selon moi, comme *Eugénie Grandet*, va rester sans succès et mes douze volumes ne s'épuiseront pas au gré de mes travaux; ma libération sera retardée! Comprenez-vous ma rage? J'espérais finir *Séraphita* en Touraine; mais je me suis usé, comme Sisyphe, en efforts superflus. On ne va pas tous les jours dans le ciel.

J'y ai commencé une grande œuvre, *le Père Goriot*. Vous verrez cela dans les prochaines livraisons de *la Revue de Paris*. J'y ai placé *tyeuillieues* en riant comme un fou; mais, non pas dans la bouche d'une jeune femme, non; d'une horrible vieille. Je ne vous ai pas voulu de rivale.

J'arrive ici; j'ai mes deux derniers procès à atermoyer, ma première livraison des *Études philosophiques* à lancer; heureusement Werdet est un homme intelligent et tout dévoué, mais il a peu d'argent. Il faut, sous peine de le voir faillir, que je lui fasse *César Birotteau* pour le 15 décembre; puis, il faut que madame Béchet ait sa quatrième livraison pour du 1er au 15 novembre.

Mes obligations pécuniaires arrivent à échéance et mes rentrées se font difficilement. Puis je prends J. Sandeau avec moi; il faut le meubler, puis le piloter dans l'océan littéraire, ce pauvre naufragé plein de cœur. Enfin, il faut être dix hommes, avoir des cerveaux de rechange, ne plus dormir, être toujours heureux dans ses inspirations, se refuser à toute distraction!

Voici trois mois que je n'ai vu madame de B...; jugez de ma vie par ce trait. Ah! si j'étais aimé, ma maîtresse devrait dormir bien tranquille; il n'y a pas place dans ma vie, je ne dirai pas pour une infidélité, mais pour une pensée. Ce ne serait pas un mérite, aussi, me fais-je honte à moi-même. Il faudra faire six cents lieues à pied, aller à Wierzchownia en pèlerinage, pour y arriver sous forme jeune, car je suis si gros que les journaux en plaisantent, les misérables! Voilà la France, la belle France; on s'y moque du malheur produit par les travaux. Ils se moquent de mon *abdomen*. Soit! ils n'ont que cela. Ils ne peuvent me trouver ni infamie, ni lâcheté, ni rien de ce qui les déshonore et, comme me disait Philippon, de *la Caricature* : « Soyez heureux; *tout ce qui*

ne vit pas de son écriture admire votre caractère autant que vos ouvrages. » Je lui ai bien serré la main ce jour-là. Il me redonnait de la force.

Vous savez par l'annonce de la quatrième livraison ce dont je m'occupe pour le deuxième volume des *Scènes de la Vie privée;* mais ce à quoi vous ne vous attendez point, c'est *le Père Goriot*, une maîtresse œuvre! La peinture d'un sentiment si grand que rien ne l'épuise, ni les froissements, ni les blessures, ni l'injustice; un homme qui est *père* comme *un saint, un martyr est chrétien.* Quant à *César Birotteau*, je vous en ai parlé.

Oui, j'ai humé un peu de l'automne de Touraine; j'ai fait *la plante, l'huître*, et quand le ciel était si beau, je pensais que c'était un présage et que de Vienne viendrait une colombe avec un rameau vert dans le bec.

Me voilà maintenant dans ma station d'hiver, dans mon cabinet, avec la robe de chartreux que vous connaissez, travaillant à perte de vue. Quant à mes joies, elles sont innocentes. C'est le meuble de ma chambre renouvelé, une canne qui fait jaser tout Paris, une lorgnette divine que mes chimistes ont fait faire par l'opticien de l'Observatoire; puis, des boutons d'or sur mon habit bleu, des boutons ciselés par la main d'une fée, car l'homme qui porte au XIXe siècle une canne digne de Louis XIV, ne pouvait pas garder d'ignobles boutons en chrysocale. Ce sont des petits *dadas* innocents, qui me font passer pour millionnaire. J'ai créé la secte des *Cannophiles* dans le monde élégant, et l'on me prend pour un homme frivole. Cela m'amuse.

Voici un mois que je n'ai mis le pied à l'Opéra. J'ai, je crois, une loge aux Bouffons. Ne voilà-t-il pas, direz-vous, une bien heureuse misère? Mais songez que la musique, les cannes d'or ciselé, les boutons, les lorgnettes, sont mes seules distractions. Non, vous ne les blâmerez pas.

Dois-je vous envoyer *la Peau de chagrin* corrigée? Oui. D'ici à dix jours donc, ce baron Sina, qui m'occupe beaucoup à cause de son nom, aura, à son adresse, un paquet contenant cinq volumes in-douze, dans le goût des quatre du *Médecin de campagne*, que maître Werdet appelle de jolis petits volumes. Ils sont affreux; mais cette édition est une édition destinée à fixer définitivement

les textes de la grande édition générale de l'œuvre qui, sous le titre d'*Études sociales*, comprendra tous ces fragments, ces fûts, ces chapiteaux, ces colonnes, bas-reliefs, murs, coupoles, enfin le monument qui sera laid ou beau, qui me vaudra le *plaudite cives* ou les gémonies. Soyez tranquille, en ce temps, quand l'édition illustrée viendra, nous chercherons des ânes pour, sur leur peau, vous imprimer quelque exemplaire unique, enrichi de dessins. Ce sera le vœu du *pardonné*. Enfin, oubliez ma faute, moi je ne l'oublierai jamais.

N'ayez peur, madame, que Zulma-Dudevant ne me voie jamais attaché à son char... Je ne vous en parle que parce que l'on fait à cette femme plus de célébrité qu'elle n'en mérite, ce qui lui prépare un automne amer.

Madame de B... n'aime point *Volupté*. Elle condamne ce livre plein de rhétorique et vide de sentiment. Elle a été révoltée du passage où l'amant de madame de Couaën va dans les mauvais lieux, et trouve ce caractère ignoble. Elle m'a fait rabattre de mon jugement; mais il y a néanmoins de belles pages, des fleurs dans un désert.

Jacques, le dernier roman de madame Dudevant, est un conseil donné aux maris qui gênent leurs femmes, de se tuer pour les laisser libres. Ce livre-là n'est pas dangereux. Vous écririez dix fois mieux si vous faisiez un roman par lettres. Celui-là est vide et faux d'un bout à l'autre. Une jeune fille *naïve* quitte, après six mois de mariage, un homme *supérieur* pour un freluquet, un homme important, passionné, amoureux, pour un dandy, sans aucune raison physiologique ni morale. Puis, il y a un amour pour les mulets, comme dans *Lélia* pour les êtres inféconds, qui est quelque chose de singulier chez une femme qui est mère, et qui aime passablement à l'allemande, instinctivement. Tous ces auteurs courent dans le vide, sont montés à cheval sur le creux; il n'y a rien de vrai. J'aime mieux les ogres, *le Petit Poucet* et *la Belle au Bois dormant*.

M. de G... fait une petite faillite décente. Jamais ceux qui m'ont blessé n'ont prospéré; n'est-ce pas singulier?

Décidément, le sort ne veut pas que je voie madame de C... Chaque fois que je me frôle contre cette robe, il m'arrive malheur. Je

dis adieu au *rouge*. La dernière fois, je vais à Lormois, chez le duc de Maillé, la voir. Je reviens à pied (pour maigrir). Entre Lonjumeau et Antony, c'est-à-dire au milieu d'une plaine de l'Ukraine, une pointe intérieur de ma botte se relève et me blesse au pied. Il était onze heures et demie du soir, heure où la route est peu sillonnée de voitures. J'allais me coucher dans un fossé, comme un voleur, quand le cabriolet d'un de mes amis est venu à passer à vide. Son domestique m'a pris et m'a mis chez moi. Je crois à la fatalité. C'est dans leurs rigueurs que nous jugeons des femmes. Celle-là m'a déployé le cœur le plus sec. Comme en dit E. Sue : ce viscère était de l'amadou; il eût arrêté le sang au lieu de le faire circuler. Pardonnez-moi; ceci est un reste de clou de botte.

Figurez-vous que je vais me donner le plaisir de me voir jouer. J'ai conçu une bouffonnerie dont je veux jouir : *Prudhomme bigame*. Prudhomme est avare; il tient sa femme fort juste, elle fait le ménage; c'est une servante déguisée sous le titre d'*épouse*. Elle n'a jamais été au bal de l'Opéra. Sa voisine veut l'emmener et, après s'être informée des habitudes conjugales de Joseph Prudhomme, les deux femmes font un mannequin qui ressemble à madame Prudhomme, le laissent dans le lit et vont au bal masqué. Prudhomme rentre, fait ses monologues, interroge sa femme qui dort; enfin, il se couche. A cinq heures sa femme rentre, et il se trouve deux femmes ! Vous ne devinez guère les bouffonneries que nos acteurs feront avec ce croquis, mais je vous jure que si cela prend, les Parisiens viendront voir cela cent fois. Dieu le veuille ! Il ne m'en coûtera qu'une matinée, et cela peut valoir quinze mille francs. Voilà la meilleure bouffonnerie ! Mais tout dépend de tant de choses ! Il me faut un prête-nom; puis, les théâtres, c'est une sentine, et mon pied est vierge de souillure. Peut-être la première et dernière représentation sera-t-elle dans cette lettre. Il vaut mieux une belle page non payée, que cent mille francs d'un mauvais vaudeville. Je n'ai jamais séparé la misère de la gloire. La misère avec cannes, boutons et lorgnettes s'entend, et gloire facile à porter. Tel sera mon lot.

Vous ai-je bien caché mes chagrins, ai-je assez bavardé gaiement? Croirez-vous que je souffre, que ce matin je portais diffici-

lement la vie, que je me révoltais contre ma solitude, que je voulais courir le monde, voir ce qu'est le Landstrass, mettre mon doigt dans le Danube, entendre les stupidités viennoises, enfin faire autre chose que des pages; être vivant, au lieu de pâlir sur des phrases.

J'attends avec impatience que votre blanche main me trace quelques lignes qui me récompensent de mes travaux, car, pour qui compte les suffrages et les prise, le vôtre en vaut des milliers. J'attends, comme dit le Bugeaud, *mon picotin*: puis, je repartirai joyeux pour une nouvelle course à travers les champs de la pensée. Qui détachera mes liens et mon mors, qui me rendra la liberté, quand pourrais-je commencer *Philippe-le-Réservé*, travailler à mon aise, aujourd'hui, une scène; demain, rien, et dater l'œuvre de Wierzchownia.

Savez-vous ce que c'est que ce *doublion?* C'est la clef des champs. Allons, à un autre jour mes tristesses! Aujourd'hui le mougik était tout gai d'avoir baisé la main de sa dame, comme à l'église on baise la *paix* d'or que tend le prêtre. Je suis bien de l'avis de ceux qui aiment Musset; oui, c'est un poète à mettre au-dessus de Lamartine et de V. Hugo; mais ici ce n'est pas encore article d'évangile.

Je me repose sur vous du soin de remercier M. de Hanski de sa dernière lettre. Mais je suis fâché dans ma joie. J'aurais voulu que ce fût à une autre cause qu'à une indisposition de la chère petite Anna que vous soyez restée à Vienne. Embrassez-la de ma part au front, si toutefois la fière enfant le veut. Enfin, rappelez-moi au souvenir de ceux qui vous entourent.

Vous n'aurez guère *Séraphita* reliée que pour le jour de l'an. Je voudrais bien savoir si je puis envoyer à Anna un petit souvenir sans avoir à craindre le nez et les mains curieuses des douanes allemandes.

Adieu donc. Je vous ai donné mes heures de sommeil, pour ne voler ni Werdet, ni madame Béchet; mille respectueuses amitiés, et daignez agréer mes profondes obéissances.

Dimanche 19, trois heures du matin.

Je n'ai point dormi; je n'avais pas lu toutes mes lettres. Mes deux dernières difficultés seront arrangeables. Deux épines de moins hors du pied.

J'ai relu mes griffonnages; j'ai peur que vous ne puissiez pas me lire; mais que faire? Je n'écris plus à personne. Vous ai-je bien tout dit? Oh! non. Il y a bien des choses qui ne se disent jamais.

Ma mère est toute fière de *l'Absolu;* ma sœur m'écrit qu'elle pleurait de joie en lisant cela et en se disant que j'étais son frère. Madame de B... a trouvé quelques taches. Elle ne veut pas que Claës fasse sauter sa fille; elle trouve cela forcé. Madame de C... m'écrit qu'elle a pleuré. Je suis fâché de la distance qu'il y a entre Vienne et Paris; j'aurais voulu avoir votre avis le premier.

Ah! je vais aller peut-être en Angleterre pour quelques jours (en tout dix jours, aller et revenir). Mon beau-frère vient d'inventer quelque chose de merveilleux, dit-il, relatif aux chemins de fer, et qu'on pourrait vendre un bon petit million aux Anglais. J'essayerai.

Vous ai-je parlé du prince Puckler-Muskau? de mon dîner avec lui chez l'espèce de monstre allemand qui s'appelle la veuve de Benjamin Constant, mais qui a l'air d'être une bonne femme? Enfin, si je ne vous en ai pas parlé, ce sera le sujet d'une conversation quand je serai sur les terres de votre Beauté.

En allant en Angleterre, je dois rester huit jours à Ham. Voilà six mois que l'illustre Peyronnet m'attend; le voyage a toujours été remis. Le duc de Fitz-James m'écrit une lettre pour que j'aille en Normandie. Refusé.

Mon Dieu, quarante lettres lues, c'est comme une ivresse. Il y a deux inconnues. L'une me demande modestement de faire son portrait et d'écrire sa vie. Elle a les yeux verts et elle est veuve: voilà le physique et le moral. L'autre m'envoie des vers exécrables. Enfin, j'ai compris les *cachets* de Voltaire. Ce n'est pas vanité. C'était pour n'accepter que les lettres de ses amis. Voilà ce que c'est que d'avoir, moi, pauvre diable, qui n'ai ni

Ferney, ni deux cent mille francs de rente, cent francs de ports de lettres.

Sandeau sera logé comme un prince; il ne peut pas croire à son bonheur. Je l'embarque dans la carrière des chefs-d'œuvre par mille écus de dettes que nous hypothéquons sur une bouteille d'encre. Pauvre enfant! Il ne sait pas ce que c'est que de devoir! Il est libre; je l'enchaîne. J'en suis triste. Il est en ce moment aimé. Une jolie jeune personne jette sur ses blessures le baume de ses sourires.

Readieu.

LXXII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, dimanche 26 octobre 1834.

J'ai été pendant quelques jours si occupé de meubler Sandeau et de le fournir de tout, car c'est un enfant, que je n'ai pu vous écrire. Puis, me voilà chargé de mon arriéré de travail. Je vous écrirai à bâtons rompus, selon l'ordre de mes idées, et non selon la logique.

Ah, d'abord, concevez-vous que l'on m'ait fait des reproches sur le *nom* de MARGUERITE dans *la Recherche de l'Absolu?* C'est un nom flamand, et voilà tout. Il faut être bien irréprochable pour que l'on vienne me chercher une faute là!

Samedi prochain, je donne à dîner à mes *Tigres* de la loge[1], et je fais des somptuosités sans raison. J'ai Rossini et Olympe[2], sa *cara dona*, qui présidera. J'ai Nodier, puis les cinq *tigres*, Sandeau, et un certain Bohain, homme de grand talent politique, taré injustement, les vins les plus exquis de l'Europe, les fleurs les plus rares, la chère la plus fine; enfin, je veux me distinguer.

Je ne sais qui m'a dit que votre aigre-douce cousine m'attendait

1. Ses co-abonnés de la loge infernale, à l'Opéra.
2. Olympe Pélissier, depuis madame Rossini.

à Genève ! Mon Dieu, quelle bizarrerie ! Si je voulais faire de la galanterie, je vous dirais que je ne traverserai pour personne le Jura en hiver, après avoir eu la Maison Mirabaud pour joie en ce séjour de Genève. Eh bien, croyez-le.

J'ai beaucoup travaillé au *Père Goriot*, qui sera dans *la Revue de Paris* dans le mois de novembre. Ma première livraison d'*Études philosophiques*, dont les morceaux sont corrigés avec une excessive sévérité, paraîtra dans quelques jours. Je vais m'occuper des *Mémoires d'une jeune Mariée*, délicieuse composition, et de *César Birotteau*, qui a pris d'immenses proportions. Enfin, Emmanuel Arago et Sandeau vont faire un grand ouvrage, en cinq actes. dont j'ai le tiers ; un beau sujet, qui va faire payer les dettes de Sandeau et les miennes, un drame. intitulé *les Courtisans*. Cela ira d'abord à la Porte-Saint-Martin ; mais il est impossible que cela n'aille pas à la scène française. C'est magnifique ! (Je fais un peu *Perrette et le pot au lait*). Si nous gagnons la scène, et que notre société anonyme, sous le titre de E. J. San-Drago (Sand-Arago), ait des succès, je serai plus tôt libre, et Sandeau, par moi habitué à gouverner le logis, me permettra de voyager. Il est impossible qu'un homme qui se destine à la politique ne voie pas l'Europe, n'en juge pas à fond les mœurs, les intérêts ; et la lutte entre la France et les autres pays se décidera toujours par le Nord. Il faut que je connaisse le Nord à tout prix, et, comme dit M. Margonne, il faut être jeune pour voyager. Ainsi, ma liberté, oh ! je la souhaite bien !

J'irai à Ham vers le 5 novembre, et de là peut-être en Angleterre ; mais je serai revenu pour le 15 à Paris. Ma vie n'est variée que par les idées ; physiquement elle est monotone. Je ne cause confidentiellement qu'avec madame de B... ou avec vous. Je trouve qu'il faut peu se communiquer avec les petits esprits ; on y laisse de sa laine, comme aux buissons. Je suis voué à de grands sentiments, uniques, fiers, inaltérables, exclusifs, et c'est un bizarre contraste avec mes apparences de légèreté. Je vous assure qu'il faut au moins cinq ou six ans pour connaître à quel point la solitude m'a rendu susceptible, de combien de sacrifices je suis capable sans ostentation. Ce que j'ai fait entrevoir de sentiments dans mes écrits sont des ombres de la lumière qui est en moi. Jusqu'à

présent une seule femme, madame de B... a bien su ce que je suis, parce qu'elle a vu mon sourire, toujours autrement expressif, ne jamais cesser. En douze ans, je n'ai jamais eu ni colère ni impatience. Le ciel de mon cœur a toujours été bleu. Toute autre attitude est, à mon gré, de l'impuissance. La force doit être une, et, après m'être pendant sept ans mesuré avec le malheur et l'avoir vaincu, quand, pour avoir la royauté littéraire je me lève toutes les nuits avec une volonté plus aiguë que celle de la veille, je crois pouvoir me dire fort. Aussi, l'inconstance, l'infidélité, sont des *incompréhensibilités* pour moi. Rien ne me lasse, ni l'attente ni le bonheur. Mon amitié est de la race des granits ; tout s'usera avant le sentiment que j'ai conçu. Madame de B... a soixante ans ; ses chagrins l'ont changée, flétrie. Mon affection a redoublé. Je le dis sans orgueil, parce que je ne trouve nul mérite à ceci. C'est ma nature, que Dieu a faite oublieuse du mal, sans cesse en présence du bienfait. Un être qui m'aime me fait toujours tressaillir. Les nobles sentiments sont si féconds; pourquoi aller chercher les mauvais? Dieu m'a fait pour sentir le parfum des fleurs et non la puanteur des boues. Puis, pourquoi m'entortillerais-je dans les petitesses? Tout me porte à ce qui est grand. J'étouffe dans les plaines, je vis sur les montagnes! Puis, j'ai tant entrepris! Nous avons atteint à l'*ère de l'intelligence*. Les rois matériels, la force brutale s'en vont. Il y a des mondes intellectuels et il peut s'y rencontrer des Pizarre, des Cortès, des Colomb. Il y aura des souverains dans le royaume universel de la pensée. Avec cette ambition, il n'y a ni lâchetés, ni petitesses possibles. Rien n'use le temps comme les niaiseries, aussi faudrait-il quelque chose de bien grand pour m'occuper en dehors de ce cercle où je trouve l'infini. Il n'est qu'une chose à lui opposer, — à l'infini, l'infini — : un immense amour. Si je l'ai, irais-je chercher *une Parisienne*, une madame de C...! (Quelqu'un me disait hier qu'elle avait voulu à toute force un éclat, que son mari la laissait parfaitement libre, mais qu'elle était si vaniteuse (je le crois), qu'elle voulait qu'on parlât d'elle à toute force). J'ai si horreur des femmes de Paris que me voilà campé sur mon travail depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. A six heures et demie, mon coupé de louage vient me prendre, me mène un jour à l'Opéra, un autre aux

Italiens, et je me couche à minuit. Ainsi, trouvez une minute à donner à qui que ce soit. Je reçois pendant mon dîner; je causerai de nos plans de pièces pendant le dîner. Je ne corresponds qu'avec vous ou avec madame de B..., ma sœur ou ma mère. Toute lettre étrangère attend le dimanche et alors je les décachète, et tout ce qui ne sera pas affaire sera livré à Sandeau, qui m'a offert la main d'un secrétaire.

Ainsi faisant, j'arriverai à éteindre ce foyer de dettes, et à accomplir mes œuvres promises. Sans cela, point de salut, point de liberté. *Diantre!* vous aurez bien la preuve de ce que j'ai le plaisir de vous écrire, et de ma fermeté en voyant paraître mes livres; car, ne croyez pas que l'on puisse coqueter, s'amuser, et faire de telles publications. Le travail et la Muse, c'est-à-dire la Muse travailleuse, est sage; elle est vierge. Il est déplorable, au XIXe siècle, d'aller chercher les images de la Mythologie grecque; mais je n'ai jamais été si frappé que je le suis de la puissante vérité de ces mythes.

Ne croyez pas que ce que je viens d'écrire soit une manière détournée de vous dire que quels que soient votre âge et votre figure, mon affection pour vous serait la même. Je ne prendrais pas de détours pour vous dire une chose qui me plairait à exprimer, si je ne vous supposais pas assez de perspicacité pour l'avoir senti, deviné. Non; je m'examine avec bonne foi, sans même avoir l'intention de me faire valoir. Je veux être si grand par l'intelligence et la gloire, que vous puissiez vous enorgueillir de mon amitié vraie. Chacun de mes ouvrages, que je veux faire de plus en plus étendus, mieux pensés, mieux écrits, sera une flatterie pour vous, une fleur, un bouquet que je vous enverrai! La distance ne permet que des fleurs de rhétorique!

Mon beau-frère vient de trouver un procédé qui, selon lui, résout, dans les chemins de fer, le problème des *plans inclinés*, et qui épargnerait de grands frais de construction et de traction. Alors, il serait possible de vendre ce procédé aux Anglais, car il a pris ici un brevet d'invention, et l'Anglais acquéreur prendrait un brevet d'exportation. Mon beau-frère ne veut pas aller à Londres, et moi j'y vais pour aller tenter cette fortune, par intérêt pour ma pauvre sœur. Voilà l'histoire de mon voyage à Londres.

Nous ne sommes pas contents de mon frère, en Normandie. Sa femme est grosse. Il a compliqué encore les difficultés de sa vie, le pauvre être ! Ma mère n'est pas bien portante ; je voudrais la voir en bonne santé pour jouir de ce que je lui prépare. Mais, grand Dieu, elle a eu bien des chagrins. Aujourd'hui, elle est revenue à moi si bien, si largement; elle semble reconnaître, sans les avouer, les torts énormes de son peu d'affection pour moi et ma sœur ; elle est punie dans l'enfant de son choix d'une affreuse manière ! Henri n'est rien, ne sera rien, et il a gâté l'avenir que mon beau-frère ou moi pouvions lui faire par son mariage. Tout cela est horriblement triste.

Avant-hier, je relisais vos *lettres*. En les serrant, les pressant pour les mieux ranger, il s'en exhale je ne sais quel parfum de grandeur et de distinction qui ne saurait être méconnu. Ceux qui parlent de votre front ne se trompent pas. Mais ce qui est surprenant, c'est une phrase qui est à vous, qui sort de votre cœur, comme votre regard de vos yeux ; c'est notre langue écrite comme l'écrivait Fénelon. Il faut que vous ayez lu beaucoup Fénelon ou que vous ayez dans l'âme son harmonieuse pensée. Quand ces lettres viennent, je les lis en homme pressé de causer avec vous ; je ne les déguste qu'à une seconde lecture qui ne vient que capricieusement. Quand quelque idée m'attriste, alors j'ai recours à vous ; je tire la jolie boîte où est mon élixir et je revis dans votre voyage d'Italie. Je revois Diodati, je m'étale sur le bon canapé de la Maison Mirabaud, je feuillette le Gotha, ce joli Gotha ; puis, après une heure ou deux, tout est serein. Je retrouve quelque chose de frais en moi. Mon âme s'est reposée sur une âme amie. Personne n'est dans mon secret. C'est un peu la prière du mystique d'où il se relève radieux. N'allez-vous pas me trouver bien poétique ? Mais, c'est vrai.

Nous avons ici des *cas* de duels et de suicide comme jadis des cas de choléra. Le suicide et le duel sont dans l'air.

Mon Sandeau a fait paraître un livre qui est déjà tout vendu. C'est *Madame de Sommerville*. Lisez-le, ce premier livre du jeune homme ! Tendez-lui la main ; ne soyez pas sévère. Gardez-moi vos sévérités ; c'est mon privilège. Madame de B... ne me fait plus de compliments ! A elle les critiques. Les critiques sont si douces

faites par une main amie ; on y croit ; elles attristent parce qu'elles sont vraies sans doute ; mais elles ne déchirent pas.

Allons, adieu. Vous devez lire ma dernière lettre au moment où j'écris celle-ci. Si vous m'écriviez de manière que je reçusse vos lettres le dimanche, je répondrais le lundi. Nous gagnerions de ne pas nous croiser.

Je mettrai, sans lettre d'avis, à l'adresse *Sina*, la première livraison d'*Études philosophiques*. Vous connaissez tout cela, mais laissez-moi croire que vous vous intéressez à ces énormes corrections à la Buffon (il en faisait prodigieusement) qui doivent faire de mon œuvre entière (les *Études sociales*, dont je vous ai parlé), un monument dans notre beau langage. Je crois qu'en 1838 les trois parties de cette œuvre gigantesque seront, sinon parachevées, du moins superposées, et qu'on pourra juger de la masse.

Les *Études de Mœurs* représenteront tous les effets sociaux sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme ou de femme, ni une manière de vivre, ni une profession, ni une zone sociale, ni un pays français, ni quoi que ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mûr, de la politique, de la justice, de la guerre, ait été oublié.

Cela posé, l'histoire du cœur humain tracée fil à fil, l'histoire sociale faite dans toutes ses parties, voilà la base. Ce ne seront pas des faits imaginaires ; ce sera ce qui se passe partout.

Alors, la seconde assise est les *Études philosophiques*, car après les *effets*, viendront les *causes*. Je vous aurai peint dans les *Études de Mœurs* les sentiments et leur jeu, la vie et son allure. Dans les *Études philosophiques*, je dirai *pourquoi les sentiments*, *sur quoi la vie;* quelle est la partie, quelles sont les conditions au delà desquelles ni la société, ni l'homme n'existent ; et, après l'avoir parcourue (la société), pour la décrire, je la parcourerai pour la juger. Aussi, dans les *Études de Mœurs* sont les *individualités* typisées ; dans les *Études philosophiques* sont les *types* individualisés. Ainsi, partout j'aurai donné la vie : du type, en l'individualisant, à l'individu en le typisant. J'aurai donné de la pensée au fragment ; j'aurai donné à la pensée la vie de l'individu.

Puis, après les *effets* et les *causes*, viendront les *Études analytiques*, dont fait partie la *Physiologie du mariage*, car après les

effets et les *causes* doivent se rechercher les *principes*. Les *mœurs* sont le spectacle, les *causes* sont les *coulisses et les machines*. Les *principes*, c'est l'*auteur;* mais, à mesure que l'œuvre gagne en spirale les hauteurs de la pensée, elle se resserre et se condense. S'il faut vingt-quatre volumes pour les *Études de Mœurs*, il n'en faudra que quinze pour les *Études philosophiques*; il n'en faut que neuf pour les *Études analytiques*. Ainsi, l'homme, la société, l'humanité seront décrites, jugées, analysées sans répétitions, et dans une œuvre qui sera comme les *Mille et une Nuits* de l'Occident.

Quand tout sera fini, ma *Madeleine* grattée, mon fronton sculpté, mes planches débarrassées, mes derniers coups de peigne donnés, j'aurai eu raison ou j'aurai eu tort. Mais après avoir fait la poésie, la démonstration de tout un système, j'en ferai la science dans l'*Essai sur les forces humaines*. Et, sur les bases de ce palais, moi *enfant* et *rieur*, j'aurai tracé l'immense arabesque des *Cent Contes drolatiques !*

Croyez-vous, madame, que j'aie beaucoup de temps à perdre aux pieds d'une Parisienne? Non; il fallait choisir. Eh bien, je vous ai aujourd'hui découvert ma seule maîtresse; je lui ai ôté ses voiles. Voilà l'œuvre, voilà le gouffre, voilà le cratère, voilà la matière, voilà la femme, voilà celle qui prend mes nuits, mes jours, qui donne du prix à cette lettre prise sur les heures de l'étude, mais prise avec délices. Ah! je vous en supplie, ne me prêtez jamais rien de petit, de bas, de mesquin. Vous pouvez mesurer l'envergure de mes ailes!

Allons, *readieu*. Rappelez le ciseleur, le fondeur, le sculpteur, l'orfèvre, le forçat, l'artiste, le penseur, le poète, le *ce que vous voudrez*, au souvenir de ceux qui l'aiment, et pensez à toute la puissance d'une affection solitaire, celle d'un palmier dans le désert (un palmier qui va aux cieux pour se rafraîchir), afin de savoir ce que vaut la part que vous y avez. Quelque jour, quand j'aurai fini, nous rirons bien. Aujourd'hui, il faut travailler!

LXXIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, samedi 22 novembre — lundi 1er décembre 1834.

Mon Dieu, je vais porter la peine de mon étourderie. Je n'ai pas été à Londres, mon beau-frère a changé d'avis. Vous me croyez en Angleterre et vous ne m'écrivez pas. Je suis ici sans savoir ce que vous devenez ni ce que vous faites. Mille inquiétudes m'ont pris depuis quelques jours. Étiez-vous malade? M. de Hanski l'était-il? Anna? Enfin, je me faisais des dragons à votre sujet. J'attendais une lettre et la lettre ne venant pas, je me suis mis à chercher; pourquoi? Le pourquoi est votre croyance en mon départ.

Je n'ai pas de bonnes choses à vous dire. Je suis mortellement triste. Malgré les consolations du travail et les remuements obligés de la misère, il y a dans ma vie un vide qui me pèse. Dans les moments d'accablements, je suis seul. Madame de B... souffre toujours cruellement et elle reste à la campagne. J'ai été la voir durant quelques jours. Ces quelques jours ont été tout ce que j'ai pu lui donner en cinq mois. Vous pouvez juger par là de ce qu'est ma vie: un désert à traverser. Arriverais-je aux pays heureux où sont les fleuves, la verdure, les gazelles?

Ma pauvre mère est extrêmement malade. Je l'attends demain; il s'agit de faire des consultations pour sa santé. Le ménage de mon frère est de plus en plus désespérant et vers les fins d'années les affaires sont généralement difficiles. Vous voyez que tout conspire à m'attrister.

Nous avons, Sandeau et moi, une grande comédie de commencée: *la Grande Mademoiselle*, l'histoire de Lauzun, son mariage, et pour dénouement: *Marie, tire-moi mes bottes*. Mais avec un sujet de ce genre nous pouvons tomber devant un public blasé par tant d'horreurs. Ce qui sera spirituel paraîtra pâle. Enfin!

J'en étais là ; votre dernière lettre m'arrive et je vais vous répondre alors de point en point. Vous connaîtriez bien peu mon caractère, si vous pensez que j'abandonne jamais ou un sentiment, ou une idée, ou un ami. Non, non, madame ; il faut bien des blessures et bien des coups de hache pour déplanter ce qui est dans mon cœur. Borget est en Italie ; Borget court, peint, ne m'écrit pas. Je n'ai eu de ses nouvelles qu'indirectement, et il est néanmoins toujours fraîchement dans mon souvenir, quoique nous nous connaissions depuis quelques années.

Je ne suis pas *engoué* de Sandeau ; mais j'ai tendu une perche à un pauvre nageur qui allait succomber. Où vous avez raison, c'est en croyant bien fermement que je ne laisse pénétrer personne dans le fond de mon cœur. Il faut pour cela le : *Sésame, ouvre toi*, que vous avez prononcé. Peu de personnes savent ces mots sacramentels. Sous ce rapport, je serais l'homme du monde le plus malheureux si l'on savait les secrets de mon âme. Ce n'est pas, d'ailleurs, les conjectures qui manquent. Mais j'ai une trop grande puissance de moquerie pour que jamais ce que je veux cacher soit connu. En France, nous sommes obligés de voiler la profondeur sous la légèreté ; sans cela nous y serions perdus.

Votre lettre m'a ranimé un peu, beaucoup, extrêmement. Vous avez mis quelque baume sur mon cœur de *Fosseuse*. Je vous enverrai donc directement les cinq volumes d'*Études philosophiques*, ma *Lettre à la littérature* et *le Père Goriot* en manuscrit, et les deux numéros de *la Revue de Paris* où sera cette histoire.

Vous ne m'avez rien dit de *Souffrances inconnues*, dans le quatrième volume des *Études de Mœurs*.

César Birotteau avance et les *Mémoires d'une jeune Mariée* sont sur le chantier. Je travaille maintenant vingt heures. Le luxe ne m'empêchera jamais de réaliser mes projets de solitude à Wierzchownia, car je reconnais d'une part l'impossibilité d'être ici toujours en présence des discussions littéraires qui commençent à se soulever violemment à mon sujet, et j'ai besoin de préparer, loin des coups d'épingle, deux grands coups d'assommoir, la tragédie de *Philippe II* et l'*Histoire de la succession du Marquis de Carabas*, où la question politique sera nettement décidée en faveur du pouvoir monarchique absolu. Ceci ne serait pas, que j'ai le plus vif désir de

voyager; puis il n'y aurait pas la cause du voyage, qu'il y aurait une raison plus grande que toutes les autres et qui me ferait passer par-dessus tous les obstacles. La savez-vous? La voulez-vous? Y tenez-vous? Eh bien, je ne connais rien de plus doux, de plus chat, de plus grand, de plus délicieux que votre amitié. Pour l'aller chercher, pour en jouir pendant huit jours, l'on peut bien faire huit cents lieues sans regretter les travaux du voyage.

Non, non, les *tigres* ne me pervertiront pas! Hélas! ils sont trop bêtes! Je suis compromis. Il faut renoncer à ma loge à cause du voisinage. C'est une écurie de *tigres!*

J'ai vu aux Italiens à deux loges de distance de la mienne, Delphine P..., la pauvre, flétrie, changée, passée, amante de M. de F... Mon Dieu! Quel squelette! Quel air ennuyé, ennuyeux, quel teint de feuille morte! Non, cette femme n'est pas une femme! Elle a l'air d'un corps qui va tomber en putréfaction. En revanche, derrière notre loge est la loge de la comtesse Comar, ou Komar, ou Komarck, car c'est Zatuski qui m'a dit le nom et je n'en sais pas l'orthographe et jamais je n'ai vu de vieille femme plus aimable, plus séduisante. C'est madame Jeroslas***, plus le cœur, la franchise. Elle a deux jolies créatures avec elle. Zatuski doit m'y présenter. Vous ne savez pas combien j'aime à me trouver avec des personnes de votre pays. Un nom en *ka* ou en *ki* me va au cœur...

Oh! si vous êtes bonne, *si vous m'aimez* (je voudrais pouvoir dire cela gracieusement et irrésistiblement, comme vous le disiez), vous ne me laisserez jamais quinze jours sans lettres. Que vous soyez à Vienne, que vous soyez à Wierzchownia, vous ne savez pas combien une amitié vraie est douce au cœur d'un pauvre travailleur qui est au milieu de Paris comme un ouvrier sous les mines de Suède. J'ai tout coupé autour de moi. Je n'ai pas un devoir à remplir dans la société. J'ai en horreur les faux amis et les grimaces. Je suis seul, comme un rocher au milieu de la mer. Mes perpétuels travaux ne sont du goût de personne. Ma pauvre sœur Laure se fâche de ne pas me voir. Je veux triompher du reste de misère qui m'enveloppe et je n'ai pas été fort, constant et courageux pendant cinq ans, pour faillir la sixième année.

Si j'ai un mois à moi dans le commencement de l'année, vous

ne vous fâcherez pas de me voir apporter à la gentille Anna ses étrennes moi-même, puisque les douanes sont si méchantes. J'aurais bien du plaisir à faire cinq cents lieues pour venir dîner avec vous. Mais il faut tant de travail pour atteindre à ce résultat que je ne vous en parle que comme d'une de ces impossibilités qui me piquent au travail et me font redoubler de courage ; il en reste quelque chose. *L'Absolu* n'a été fait qu'avec un espoir de ce genre. La transaction avec Gosselin m'a emporté le fruit de cet opiniâtre travail. Oh ! vous ne me connaissez pas ! Il y a dans vos lettres de ces plaintes, de ces doutes, de ces accusations polies qui me désespèrent.

Le Père Goriot est une belle œuvre, mais monstrueusement triste. Il fallait bien, pour être complet, montrer *un égout moral* de Paris, et cela fait l'effet d'une plaie dégoûtante.

Mercredi 26.

Il faut vous dire qu'hier (ma lettre a été interrompue), j'ai copié votre portrait de mademoiselle Céleste et j'ai dit à deux juges assez désespérants :

— Tenez, voici un croquis que j'ai jeté sur le papier. Je voudrais peindre une femme dans cette donnée et la lancer sur le cours de la vie à travers tel et tel événement.

Savez-vous ce qu'on m'a dit ? « Relisez donc ce portrait !... » Alors ils m'ont dit :

— Voilà votre chef-d'œuvre. Vous n'avez jamais eu ce laisser-aller d'écrivain qui indique la force cachée.

— Ah ! ah ! ai-je répondu en frappant mon front, cela sort *d'un front d'analyste !*

Je me mets à vos genoux pour cette violation ; mais j'avais ôté ce qu'il y avait de personnel. Battez-moi, grondez-moi, mais je n'ai pu me refuser à savourer cette louange et j'ai goûté le plus grand des plaisirs, celui d'entendre louer secrètement une personne, qui reste inconnue, à laquelle on porte une vive affection. C'est jouir deux fois.

Je suis convaincu de l'immense supériorité de votre esprit et suis confondu de vous avoir trouvé tant de grâces féminines, en vous

trouvant ce caractère de force qu'a madame Dudevant et qu'avait madame de Staël, et je dis cela bien haut pour que vous ne vous mettiez pas petite près de cette grande flèche que vous m'avez tant vantée. L'opinion que je manifeste sur vous est une opinion mûrie. Je suis ici loin du prestige de la présence. Je repasse impartialement vos discours, vos opinions, vos études, et je vous écris ces lignes avec une sorte de joie, parce que madame Carraud et madame de B... m'ont rendu les femmes bien petites, qu'en fait de grâce, d'aménité, de science cachée sous la frivolité des rires, je suis grand connaisseur, pour avoir dégusté ces fleurs de la femme avec amour, et que ce que je vous dis est consciencieux et vrai. D'ailleurs, vous êtes trop grande dame pour en être orgueilleuse. Ce dont vous devez être fière, c'est de votre bonté, de ces qualités qu'on n'acquiert que par la pratique des vertus chrétiennes dont je ne me moque plus.

Pardonnez-moi le décousu de mes lettres, l'incomplet de ma phraséologie. Je vous écris la nuit avant de me mettre à l'ouvrage. Mes lettres sont comme une prière faite à un bon génie.

Allez donc au Prater avec M. de Hanski ! Mon Dieu, vous foulez au pied le monde et vous ne mettriez pas en lumière ce qui est bien ?

Ah ! mais il faut que je vous dise que la littérature voyant ma canne, mes boutons travaillés, a décidé que j'étais le Benjamin d'une vieille anglaise, Lady Anelsy (j'écris mal le nom), que j'ai rencontrée chez madame d'A... et qui est aux Italiens à deux loges de la mienne (elle me sépare de madame Delphine P...), et à laquelle j'adresse un salut. J'ai répondu à des amis (de ces amis qui sont des tigres sous une enveloppe de tourterelle), qu'en effet ne pouvant porter les traits de la vieille Lady dans mon cœur je les avais fait graver sous la pomme de ma canne ! Vous ne sauriez croire les ravages que font mes *meubles meublants*. J'ai bien plus de succès ainsi que par mes œuvres. Voilà Paris !

Mon dîner ? Mais il a fait fureur. Rossini a déclaré qu'il n'avait rien vu, mangé ni bu de mieux chez les souverains. Ce dîner a été étincelant d'esprit. La belle Olympe a été gracieuse, sage et parfaite. Lautour-Mézeray a été l'homme le plus spirituel ; il a éteint le feu croisé de Rossini, Nodier et Malitourne par l'artillerie

d'une verve incroyable. Le maître a été l'humble allumeur qui, dans un feu d'artifice, va mettre le feu à chaque soleil. *Ecco.*

Je vous avais bien dit que *l'Absolu* vous étonnerait; eh bien, vous concevrez encore moins *le Père Goriot*. Puis, après, viendra la fin glorieuse de *Séraphita*. Jamais imagination n'aura été dans de plus différentes sphères. Je ne parle pas de *Birotteau le parfumeur* ni des *Mémoires d'une jeune Mariée*, ce sera pour soutenir le combat par des troupes fraîches.

Savez-vous pour qui ces succès? Eh bien, je veux que vous entendiez mon nom glorieusement, respectueusement prononcé. Je veux vous donner les jouissances de l'amitié les plus douces; je veux que vous vous disiez : « Il riait comme un enfant à Genève et il faisait des campagnes en Chine! » Car vous croyez que c'est un moraliste, un travailleur, un sournois, un que sais-je! Eh bien, c'est un enfant qui aime les cailloux, qui dit des bêtises, qui en fait, qui lit *Gotha*, qui fait des patiences et qui faisait rire M. de Hanski.

Genève est pour moi comme un souvenir d'enfance; là j'ai quitté ma chaîne; là j'ai ri sans me dire : demain! Je me souviendrai toujours d'avoir essayé de danser un galop dans le long salon de Diodati, dans le salon où se grisait Byron. Et la campagne de la Bellotte! Il ne faut pas que je pense trop à cela; j'irais à Vienne! J'ai tant de superstition, tant de vénération pour les gens avec lesquels je peux être *moi*! Comment cela est-il venu entre nous? Je n'en sais rien, mais cela est. Je parlerais de mes chagrins, de mes joies devant vous et M. de Hanski, et je ne suis moi-même ici qu'avec madame de B... et ma sœur. Probablement que vous êtes beaucoup ma sœur et que vous ressemblez beaucoup plus à la première aussi. Enfin, dans ce moment, je voudrais pouvoir vous dire honnêtement les plus gracieuses douceurs, vous envoyer, cueillies une à une dans les champs de l'amitié, les plus jolies fleurs, celles qui peuvent vous plaire; car je ne veux plus jamais un moment être dans votre disgrâce. *Dunque*, je ferai prochainement partir un paquet à votre adresse, sans passer par la Chine de *Sina*; vous baiserez la sublime Anna au front de ma part.

Si vous l'ordonnez, Lucullus rentrera dans la peau de Diogène afin

de ne pas lire ces mots : *Vos allures de Lucullus retarderont votre liberté.*

Je dîne aujourd'hui avec l'un de ceux qui ont *pris* Alger, l'intendant général Denniée, qui depuis trois ans est épris d'une admirable créature (un peu *bestiote)*, mademoiselle Amigo, du Théâtre Italien. Là, vient Rossini, en déshabillé, point moqueur. Hier à la première représentation d'*Erani*, opéra italien [1] Olympe me disait en me montrant Rossini :

— Vous ne sauriez imaginer combien l'âme de cet être-là est belle et sublime, combien il est bon, et jusqu'à quel point il l'est. Pour pouvoir réserver son cœur et ses trésors à celle qu'il aime, il s'enveloppe de moquerie aux yeux des autres ; il se fait des piquants.

J'ai pris la main de Rossini et la lui ai serrée avec bonheur.

— Mon maestro, lui ai-je dit, nous pouvons alors nous comprendre.

— Et vous aussi donc, a-t-il dit en souriant.

J'ai baissé la tête, puis je lui ai montré tout ce brillant Paris qui était là en lui disant :

— Jeter ses diamants et ses perles à cette boue !

Et mes regards ont précisément tombé sur la loge de *Delmar !*

Lundi, 1er décembre.

Ma lettre est restée huit jours sur, dans, dessous, *le Père Goriot*. J'ai eu mille tracas d'argent, mais je m'en tire. Je n'ai jamais été si puissant par ma ferme volonté de me tirer d'affaire. Encore quelque mois et je serai sauvé.

Depuis quelques jours il m'est arrivé un petit bonheur. Après mille instances et après avoir essuyé un *non* pendant trois ans, l'on consent à me vendre la Grenadière [2]. Ainsi j'aurai une studieuse retraite, et les meubles, les livres, l'arrangement que je ferai me

1. Par Gabussi ; représenté pour la première fois le mardi 25 novembre 1834, cet opéra, bien qu'exécuté par Rubini, Tamburini et Julia Grisi, tomba complètement et n'eut que trois représentations.

2. L'habitation que Balzac a célébrée et qui se trouvait près de Saint-Cyr, en Touraine, près les bords de la Loire.

resteront. Je pourrai demeurer là six mois *incognito*, sans voir personne. Me voilà très heureux, autant qu'une chose matérielle peut rendre heureux.

Vous serez bien fière du *Père Goriot*. Mes amis prétendent que ce n'est comparable à rien, que c'est au-dessus de toutes mes précédentes compositions.

Que puis-je vous envoyer que vous ne connaissiez bien? Toutes les fleurs les plus fraîches, les plus coquettes d'une amitié vraie, profonde. Savez-vous que je suis inquiet sur ce que votre dernière lettre me dit relativement à cette profondeur de cœur où nul homme ne doit arriver? Ce peu de mots me fait croire que vous ne me connaissez pas bien, et cela me chagrinerait, parce que vous ne m'aimeriez pas autant que je puis l'être, si j'étais mieux connu. Mon Dieu! je suis l'objet de mille calomnies plus ignobles les unes que les autres et je n'y fais pas plus d'attention que celui qui est au-dessus du Jura n'écoute Pictet. — Mon mérite? Mais un mot de vous, il met l'alarme dans toute ma cervelle, dans mon cœur!

Allons, adieu. Voici huit jours que je cause avec vous. Je vais vous écrire un peu plus régulièrement. Les médecins ont obtenu que je changeasse ma vie. Je vais maintenant me coucher à minuit, me lever à six heures du matin, travailler depuis six heures du matin jusqu'à trois heures après midi. J'aurai de trois heures à cinq heures pour mes plaisirs et je vous écrirai un petit mot. Puis il m'est ordonné d'aller et venir et me distraire de six heures à minuit. *Ecco*.

Mon Dieu, j'éprouve à quitter la plume, quand elle cause avec vous, la même difficulté que j'éprouvais à m'en aller de la maison Mirabaud, quand le maître me contraignait à partir en allant se coucher.

Allons, readieu, vous que l'on ne peut pas quitter. Mille gentillesses à Anna. Mes amitiés à M. de Hanski, si vous ne gardez pas tout pour vous. Ne m'oubliez pas auprès de vos compagnes de voyage.

Je vous écrirai un mot dans trois ou quatre jours pour vous aviser du paquet. N'oubliez plus de m'écrire; écrivez-moi souvent, à moi qui n'écris qu'à vous. Je me mets à vos pieds.

LXXIV

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, lundi 15 décembre 1834.

Oh! voici bien longtemps que je n'ai vu votre écriture! Suis-je donc retombé dans votre disgrâce? Ne m'en voulez pas de mes longues lettres écrites par intervalles. Je puis vous donner, vous offrir un jour çà et là; c'est le jour de répit que je trouve au milieu de mes longs combats. C'est le moment où, pauvre colombe sans rameau, je me pose les pieds auprès d'une source vive, la source où l'on trempe son bec altéré dans l'eau pure des affections.

Oui, tout s'est agrandi, le cirque et l'athlète. Pour faire face à tout, il faut que j'imite le soldat français des premières campagnes d'Italie : ne jamais reculer devant les impossibilités, et trouver dans une victoire le courage de rebattre le lendemain l'ennemi!

Je vous enverrai à la fois les deux premières livraisons des *Études philosophiques*, *le Père Goriot* et *Séraphita*. Tout cela sera fini en même temps. J'ai encore une vingtaine de jours de travaux constants. La semaine dernière, je n'ai pas pris en tout dix heures de sommeil. Aussi, hier et aujourd'hui ai-je été comme un pauvre cheval fourbu, sur le flanc, dans mon lit, ne pouvant rien faire, rien entendre. En effet, le premier article du *Père Goriot* a fait quatre-vingt-trois pages de *la Revue de Paris*, ce qui équivaut à un demi-volume in-octavo. Il a fallu corriger à trois reprises différentes ces quatre-vingt-trois pages en six jours. Si c'est une gloire, moi seul puis faire ce tour de force. Mais je n'en dois pas moins conduire mes autres travaux, les *Études de Mœurs* et les *Études philosophiques*.

Pardonnez-moi donc l'irrégularité de ma correspondance. Aujourd'hui, un flot, demain, un autre m'emportent. Je me brise contre un rocher, je me relève et vais à un autre écueil. Ce sont de ces

luttes que vous ne pouvez jamais apprécier. Personne ne sait ce que c'est que de changer de l'encre en or!

J'ai commencé à trembler. J'ai peur que la fatigue, la lassitude, l'impuissance ne me prennent avant que j'aie édifié mon œuvre. Il me faudrait, de loin en loin, de bons petits mois passés hors de France, de grandes distractions, et les plus grandes viennent du cœur, n'est-ce pas?

D'ailleurs, *le Père Goriot* est un de ces succès inouïs; il n'y a qu'une voix : *Eugénie Grandet*, *l'Absolu*, tout est surpassé. Je n'en suis cependant qu'au premier article, et le second surpasse bien le premier. *Tieuilles* a fait rire. Je vous renvoie ce succès.

Mais vous, que devenez-vous? Comment, pas de lettres? Comment, rien? Oh! cela est mal, très mal, bien mal. Encore quelques jours et j'espère que mes travaux auront pour récompense de vous faire jeter mon nom à l'oreille comme un reproche. J'ai cru que vous me jetteriez périodiquement un sourire, une lettre, une gracieuse rosée de paroles écrites pour rafraîchir le front, le cœur, l'âme, la volonté de votre mougik. Eh bien, entre vous et moi, qui dispose de son temps? Vous. Qui écrit le plus souvent? Moi. J'ai plus d'affection, mais c'est naturel; vous êtes plus aimable, et j'ai bien plus de raisons pour vous porter de l'amitié que vous n'en avez pour m'en accorder. Il n'y a qu'une chose qui plaide pour moi : c'est le malheur, la misère, le travail, et, comme vous devez avoir toutes les compatissances de la femme et de l'ange, vous devriez un peu plus penser à moi que vous ne le faites. Aussi, là, ai-je raison. Vous devriez, en conscience, m'écrire tous les huit jours et ne pas vous fâcher si, parfois, je ne vous écris que deux fois par mois. Cette vie torrentueuse est mon excuse. Quand je serai libre, vous me jugerez. Oui, pardonnez beaucoup à qui aime et travaille beaucoup. Comptez-moi pour quelque chose les nuits passées, les jours consumés sans plaisirs, sans distractions. J'ai été invité par madame Mitgislas***, mais je n'ai pas accepté; je n'ai pas le temps ni le vouloir. Le monde donne si peu de chose et veut tant de choses! J'y suis si mal à l'aise! Je suis si gêné en recevant de sots compliments, et les vrais *sons* du cœur sont si rares!

Depuis que je ne vous ai écrit, il n'y a eu que du travail dans

ma vie; quelques bonnes petites débauches de musique l'ont entrecoupée. Nous avons ici *Mosé, la Sémiramide,* montés et exécutés comme ces opéras ne le seront jamais, et, chaque fois que l'on donne ou l'un ou l'autre, j'y vais. Ce sont mes seuls plaisirs. Je ne me mêle en rien de la politique. Je dis, comme je ne sais quel grammairien : quoi qu'il arrive, j'ai six mille verbes conjugués. J'apporte, comme une fourmi, chaque jour un brin à mon tas. Il y a des jours où le souvenir de l'île Saint-Pierre[1] me donne des frénésies; j'ai soif d'un voyage; je me débats dans mes chaînes. Puis, le lendemain, je pense que j'ai cinquante ducats à payer à la fin du mois, et je me remets au travail!

M'aimerez-vous en longs cheveux? Tout le monde ici me dit que je suis ridicule ainsi. Je persiste; ils ne sont pas coupés depuis mon doux Genève. Pour que vous sachiez ce que veut dire *mon doux Genève,* il faudrait que vous connussiez la caricature de Charlet sur *mon doux Falaise* : un conscrit sur le Mont-Blanc, ne voyant pas un pommier, et l'appelant : *Terre de malheur!*

En ce moment, je travaille à deux choses : *la Fleur des Pois* et *Melmoth réconcilié;* puis j'ai aussi la contre-partie de *Louis Lambert : Ecce Homo,* et la fin de *l'Enfant maudit,* outre celle de *Séraphita,* qui vous appartient, et celle du *Père Goriot,* qui finira l'année 1834, comme la fin de *Séraphita* la commencera.

Vous *comprenez* que tout est bien employé, nuits et jours, d'autant que j'ai les épreuves de mes réimpressions qui vont toujours. Sandeau est épouvanté. Il dit que la gloire ne peut pas payer ces travaux-là, qu'il aimerait mieux mourir que de s'y livrer. Il ne me porte pas d'autre sentiment que celui de la pitié qu'on accorde aux malades.

Je vous verrai sans doute à Vienne. J'ai bien solidement arrêté avec moi-même d'y aller en mars, afin de pouvoir faire une reconnaissance des champs de batailles d'Essling et de Wagram. Je partirai après le carnaval.

Vous ai-je dit que j'aurai *la Grenadière?*

Mon Dieu! je reviens sur votre silence; vous ne savez pas combien je suis inquiet de vous, de votre petite, de M. de Hanski.

1. Sur le lac de Bienne.

Il vous coûterait bien peu de me dire : nous allons bien et l'on pense à vous.

Allons, il faut vous dire adieu, vous envoyer mille gracieuses pensées, vous prier d'offrir mes obéissances à M. de Hanski, et de garder mes hommages à vos pieds. Je vous écrirai dans trois ou quatre jours un peu plus longuement.

Amitiés sincères.

LXXV

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, lundi 22 décembre 1834 — dimanche 4 janvier 1835.

J'ai eu le bonheur de recevoir deux lettres de vous à quelques jours de distance, pendant que vous receviez sans doute les deux miennes. Je reviens à mes moutons en prétendant que vous pouvez m'écrire régulièrement, et qu'il ne vous est pas permis de m'ôter mon soleil.

Bah ! je n'ai plus revu, ni K..., ni P.... De quoi me grondez-vous? Ne prenez pas mes ombres chinoises pour des réalités !

Tout est bien changé depuis ma dernière lettre. Hélas ! j'ai eu l'ambition de me trouver près de vous pour le 26 janvier, et je me suis mis à travailler dix-huit heures, me levant à minuit, me couchant à six heures du soir. J'ai soutenu cela pendant quinze jours, depuis ma dernière lettre jusqu'au 31 décembre ; puis j'ai risqué une insomnie ; voici que je sors d'un sommeil de dix-sept heures, pris à plusieurs reprises, ce qui m'a sauvé. Ce que le public y gagne? *Le Père Goriot*, dont ces stupides Parisiens raffolent. Voici *le Père Goriot* mis au-dessus de tout.

J'attends que j'aie fini *Séraphita* pour vous envoyer d'un coup et le manuscrit de *Séraphita*, dans sa reliure de drap et de soie comme vous l'avez voulue, simple et mystérieuse comme ce livre, puis le

manuscrit du *Père Goriot* avec *le Père Goriot* imprimé, puis ma première livraison d'*Études philosophiques*, puis la quatrième des *Études de Mœurs*. Travaux de géant, dont vous connaissez d'ailleurs le principe.

Ainsi donc, au moment où vous me félicitiez de reprendre une vie convenable, je succombais à la fatigue, et je vais m'y replonger, car cette semaine *la Revue de Paris* doit contenir la fin du *Père Goriot* et j'ai cent onze pages de la *Revue* à faire ! Vous comprenez qu'il n'y a eu ni monde, ni allures ingrates ! Je n'ai, Dieu merci, aucune obligation mondaine. J'ai refusé les invitations P..., tout.

Permettez-moi de faire une pause pour vous parler de Lormois, puisque vous y êtes revenue. Je vous dis trop franchement les moindres détails de ma vie monastique, pour que vous soyez sûre qu'il n'y a rien au delà. J'ai fait là une chose de politesse, voilà tout.

Le Père Goriot est encore une surprise que je vous ménage, dans le genre de *l'Absolu*, quoique ces deux œuvres soient différentes comme la Chine et le Groenland. Elles sont de la même force. Seulement, dans mon désir de conquérir vingt-cinq jours de liberté, j'ai fait *le Père Goriot* en vingt-cinq jours. Mais il s'est étendu. Ce ne sera fini que le 11 janvier. Je ne puis pas m'en aller sans finir *Séraphita*, que la *Revue* me demande à genoux, et sans satisfaire madame Béchet. Adieu mes chères, mes blanches, mes ravissantes espérances! Non, je ne puis être en janvier à Vienne ! Mais peut-être y serais-je en février, le jour où je quittai notre bon Genève. J'oublierai *un an*, et je tâcherai de croire que la veille je vous ai vue.

D'ailleurs, voici mes travaux qui commencent à être un peu mieux payés. *Le Père Goriot* me vaut sept mille francs, et comme il rentrera dans les *Études de Mœurs* avant quelques mois, on peut dire qu'il me vaudra mille ducats. Oh ! je suis bien profondément humilié d'être si cruellement attaché à la glèbe de mes dettes, de ne pouvoir rien faire, de ne pas avoir la libre disposition de moi-même ! Ce sont, jour et nuit, des larmes amères versées dans le silence; ce sont des douleurs inexprimables, car il faudrait connaître la puissance de mes désirs pour connaître celle de mes regrets.

Vous vous fatiguez donc à aller dans le monde, vous fleur de solitude, et si belle d'inexpérience mondaine ! Votre lettre m'a mis

toute la société de Vienne dans ce cabinet où je travaille sans relâche. Je suis devenu mondain avec vous.

Hélas ! je suis atteint d'une douleur qui s'étendra sur toute ma vie. Je suis allé voir *pour deux jours* (comprenez-vous quelle est la furie de mes travaux ?) madame de B... qui est à dix-huit lieues de moi. J'ai été témoin d'une crise affreuse. Je n'en puis plus douter, elle est atteinte d'un anévrisme au cœur. Cette vie si précieuse est perdue. A tout moment la mort peut m'enlever un ange qui a veillé sur moi pendant quatorze ans, une fleur de solitude aussi, que jamais le monde n'a touchée et qui était mon étoile. Mes travaux ne vont pas sans pleurs ! Les soins qu'elle réclame jettent aussi de l'incertitude sur le temps dont je pourrais disposer, quoiqu'elle-même se joigne au médecin pour me conseiller de fortes distractions. Elle pousse l'amitié jusqu'à me cacher ses souffrances ; elle veut être bien portante pour moi. Vous comprenez que je n'ai pas tracé *Claës* pour faire comme lui ! Grand Dieu ! quels changements se sont faits en deux mois chez elle ! J'en ai été atterré. Se trouver presque fou de chagrin et se voir condamné au travail ! Perdre cette noble et grande partie de ma vie et vous savoir si loin, c'est à se jeter dans la Seine ! L'avenir de ma mère, qui repose sur moi, et cette espérance qui brille loin, bien loin, sont deux branches auxquelles je me suis cramponné. Aussi vos *grondes* à propos des K..., et des P..., et de ma dissipation m'ont-elles fait tristement sourire. J'ai néanmoins serré votre lettre près de mon cœur, avec cette profonde sensation d'égoïsme qui nous fait serrer le dernier ami qui nous reste. Vous serez, si cette personne m'était enlevée, la seule et unique personne qui m'ait ouvert son cœur. Vous seule connaîtrez le *Sésame*, car le sentiment de madame Carraud d'Issoudun est en quelque sorte le double de celui de ma sœur. Elle a quasi remplacé celle que j'ai perdue[1].

Vous ne saurez jamais avec quelle puissance de cohésion je me suis rejeté dans les souvenirs de cette amitié, quoique jeune, en pleurant ces jours-ci sur un sentiment que la mort va briser pour en laisser chez moi tous les liens.

La lecture du deuxième article du *Père Goriot* a fait tant de plaisir

1. Sa sœur Laurence, mariée à M. de Montzaigle, et morte jeune.

à madame de B..., qu'elle a eu une crise de cœur. Ainsi, moi, qui ne soupçonnais pas la gravité du mal, j'ai été la cause innocente d'une douleur !

Je vous avais commencé une lettre toute gaie, après avoir reçu votre lettre du 12 qui m'est arrivée ici le 22 ; je l'ai jetée au feu. Cette gaieté me faisait mal. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? cette pudeur de sentiment, vous, si semblable à *elle !* Vous en qui j'ai retrouvé tant d'idées, de noblesses, de grâces, de celles qui m'ont fait nommer cette personne : ma conscience !

Entre cette douleur, et la lumière lointaine que j'aime, que sont les hommes, le monde ! Il n'y a de possible que le travail constant auquel je suis adonné, ce travail, mon sauveur, qui me donnera la liberté, qui me rendra mes ailes. J'ai tressailli en lisant votre raisonnement : *pas de lettres, il vient*. Cette idée devait vous arriver ; j'en ai été trop souvent tourmenté. Il me prend des rages périodiques de tout laisser là, de m'enfuir, de monter en voiture ! Puis, les chaînes retombent ; je vois l'épaisseur de mon cachot. Si je viens vous voir ce sera certes une surprise, car je ne puis plus rien décider à cet égard. Il faudrait aussi avoir fini pour madame Béchet la cinquième livraison, terminé la deuxième des *Études philosophiques* de Werdet, fini *Séraphita*, pourvu à l'argent nécessaire ici pour payer en mon absence, et je n'ai pas un seul ami à qui demander un liard ; il faut tout tirer de mon écritoire. Là est mon Potose; mais pour l'exploiter il faut dépenser des nuits et y perdre ma santé. La misère est une horrible chose. Elle fait accuser notre cœur, elle dénature tout. Il faut, quant à moi, que le talent ou la puissance d'écrire, soit aussi ponctuelle que le sont mes échéances. Il ne faut être ni malade, ni souffrant, ni mal disposé. Il faut être, comme le balancier de la Monnaie, de bronze et d'acier, et frapper toujours ! Et cependant je n'existe que par le cœur. Aussi souffrai-je ! Oh ! je souffre autant que peut souffrir une créature toute d'indépendance, de sentiment, ouverte au bonheur, qui gémit comprimée par la pesanteur ferrugineuse de la chaîne sous laquelle me brise la nécessité !

A pareille époque, il y a un an, j'étais sans ma chaîne, j'étais loin de mes ennuis, près de vous. Quel retour vers le passé ! Je ne croyais pas pouvoir me tirer d'affaire, j'étais insouciant de mes

dettes. Aujourd'hui, je crois à ma libération, j'y touche. Encore six mois de sacrifices et je suis sauvé, je redeviens moi, je suis libre! J'irai manger avec vous le premier morceau de pain qui m'appartiendra, qui ne sera pas trempé de larmes, d'encre et de travail!

Je voudrais ne pas vous attrister, je voudrais vous dire que, si je suis oppressé, je sens aussi vivement le bonheur qu'il y a à pouvoir le dire. Mais vous me négligez comme si vous n'étiez rien pour moi; vous m'écrivez peu. Pourquoi ne me donnez-vous pas à moi, à moi seul, un jour de la semaine employé à m'écrire? Supposez que je sois à Vienne, que je vienne vous voir tous les dimanches, moi pauvre ouvrier, vous me donneriez ce jour. Eh bien, je vous jure que si je ne suis pas à Vienne en corps, j'y puis être en pensée. Écrivez-moi donc ce jour. J'aurai une lettre tous les huit jours, une fois l'enroulement des lettres établi. Je vous répondrai. Vous n'avez pas écrit une seule lettre à laquelle je n'aie aussitôt répondu. Ce me sera de quelque allégement à ma vie. Faites cela! Ne soyez pas visible ce jour-là. Ne serez-vous pas en compagnie?

Je ne vous enverrai pas spécialement des vœux à cause du premier jour de l'an. Ces vœux, je les fais tous les jours et pour vous et pour les vôtres.

Décidément je mets à la diligence pour vous aujourd'hui la première livraison des *Études philosophiques*, afin que vous n'attendiez pas, et que vous soyez toujours au courant de mes travaux. Vous devinerez facilement que l'*Introduction* m'a autant coûté qu'à M. Davin, car il a fallu le *serinetter* et le recorriger jusqu'à ce qu'il eût exprimé convenablement ma pensée[1].

Je ne sais pas si l'on reçoit *la Revue de Paris* à Vienne. Vous avez dû y voir une *Lettre* de moi aux écrivains de notre siècle où j'expose nos malheurs. Si vous ne l'aviez pas, écrivez-le-moi; je vous en enverrais un exemplaire avec l'envoi des manuscrits de *Séraphita* et du *Père Goriot*, que j'espère vous faire vers la fin de janvier.

La fin de *Séraphita* est une œuvre d'une grande difficulté. Les Allemands ont envoyé ici des traducteurs pour l'avoir toute chaude.

Allons, adieu; à bientôt du moins. Vous ne me laisserez plus sans lettres, ou je me croirais abandonné pour ce monde, qui ne

1. *Introduction* recueillie dans l'*Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, page 194.

vous donne rien. A qui croyez-vous que je puisse répéter votre jugement sur M. Anatole de Th. Vous croyez toujours que je vais et viens, que je suis du monde des oisifs. C'est une opinion enracinée dans votre esprit, et parce que vous allez et venez, vous voulez que je sois votre complice de cette grande conspiration d'ennui.

Tous vos jugements sur Vienne m'ont été confirmés par Alphonse Royer qui y a séjourné. Grâce à vous je connais Vienne par cœur ; mais, tant que vous y serez, rien ne m'en dégoûtera, y fût-on cent fois plus bête, cent fois plus glouton. Ah ! on y a encore des canapés réservés, et l'on n'y réserve rien dans le cœur !

LXXVI

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, vendredi 16 janvier 1835.

Malgré mes travaux constants, malgré les plus grands efforts et la volonté la plus intense, je n'ai pu terminer ce que je devais faire pour avoir la faculté de partir aujourd'hui, profiter de ce temps doux qui me rappelle l'hiver de Genève, et me trouver le 26 à Vienne. Tout s'y est opposé. La *Revue de Paris* n'a pas voulu doubler ses numéros pour que *le Père Goriot* fût achevé. J'ai encore mes *Cent Contes drolatiques* sur les bras, et l'achat qu'on en doit faire est retardé de quelques jours. Je n'ai manqué à rien, mais les hommes m'ont manqué. Enfin, si j'ai terminé tout pour le milieu du mois de février, je me croirai très heureux, et j'aurai environ un mois pendant lequel le voyage sera pour moi la plus douce des nécessités.

J'ai cependant tout sacrifié, même le plaisir de vous écrire, à ce but ! Aujourd'hui, j'ai encore, pour le dimanche 25 janvier, quatre-vingts pages à faire pour *la Revue de Paris*. Vous recevrez encore, par la diligence, le manuscrit du *Père Goriot* et les deux volumes qui s'impriment sur les numéros de la *Revue*. Ici, tout le monde, amis et ennemis, s'accorde à dire que cette composition est supé-

rieure à tout ce que j'ai fait. Moi, je n'en sais rien. Il m'est impossible de la juger. Je suis toujours resté dans l'envers de la tapisserie. Mais vous me direz votre avis.

Maintenant, j'ai à finir *l'Enfant maudit* et *Séraphita*, qui paraîtra dans les dix premiers jours de février. Puis, à finir *la Fille aux Yeux d'or*; puis à faire *Sœur Marie-des-Anges*. *Sœur Marie-des-Anges* est un *Louis Lambert* femelle. Vous lirez cela. C'est une de mes moins mauvaises idées. Ce sont les abîmes du cloître révélés; un beau cœur de femme, une imagination exaltée, brûlante, tout ce qu'il y a de grand, rapetissé par les pratiques monastiques, et l'amour divin le plus intense tué de manière que la sœur Marie arrive à ne plus comprendre Dieu, dont le goût et l'adoration l'ont amenée là. Puis j'ai à faire *la Fleur des Pois* et une contre-partie de *Louis Lambert*, intitulée : *Ecce Homo*.

Quand tout cela sera fini, et j'espère avoir terminé tout pour le 25 février, aurais-je gagné mon loisir? Ne me sera-t-il pas permis de déployer mes ailes et de tendre là où vous êtes?

Je suis néanmoins bien fatigué, bien tourmenté, bien ennuyé, surtout des affaires d'argent. Ce fil, qui vous ramène à chaque instant d'en haut sur ce tas de boue, est insupportable; il me scie le cou!

J'ai dîné chez madame Delphine P...; mais je n'y ai rienlaissé de mes sentiments. Il y avait une jolie petite créature qui est une princesse Galitzin, que j'ai fait rire en lui disant qu'il y avait une mauvaise pécore à Genthod [1] qui lui faisait bien du tort par la synonymie. Je n'ai trouvé madame Delphine ni affectueuse, ni bonne, ni grande dame. J'ai fait un retour rapide vers vous et j'ai brûlé de l'encens devant vous, en me rappelant quelques-unes de ces perfections dont vous ne voulez pas que je vous parle. Quelques intonations de voix de M. Mitgislas*** m'ont rappelé vaguement les vôtres et m'ont fait battre le cœur.

Que le monde est froid! Je suis revenu joyeusement dans mon ermitage dont vous trouverez quelque jour, à Wierzchownia, le dessin, car ne m'avez-vous pas dit que vous étiez abonnée aux

1. La princesse Caroline Galitzin, à laquelle Balzac a dédié plus tard : *Un drame au Bord de la mer*, et qui habitait à Genthod, en Suisse.

Maisons de personnages célèbres? Eh bien, j'y suis, ce qui ne prouve pas que je sois un *personnage*, ni *célèbre*, quand vous verrez quelles sottes gens on y célèbre.

Vous devez avoir maintenant mes cinq volumes in-douze. Vous y trouverez le *Drame au Bord de la mer* et l'*Introduction* de Félix Davin, puis des choses bien corrigées. Combien de patience! La récompense est bien loin de moi! Quand entendrais-je de ces bonnes petites phrases que vous dites si bien et qui feraient accepter des travaux plus écrasants encore que ne le sont les miens!

Une année sans vous avoir vue! Que de fois il m'a pris l'envie de tout laisser là, de me moquer des cris, et de m'enfuir! Puis, je me disais que si vous m'en auriez su gré, vous m'en auriez peut-être aussi blâmé, et que ce qui nous rend dignes d'estime et nous fait grands, ne doit jamais nous faire moins amis, vous et moi! Rassurez-moi, dites-moi que vous ne m'en aimez pas moins, quoique je n'aie pas su trouver en un an un mois. La preuve de ma réclusion est dans ce que j'ai fait et dont s'étonnent même les libraires. Cependant, il y a encore des gens qui disent : *mais il ne fait rien paraître.*

Tous ces travaux ne sembleront rien, tant qu'ils ne m'auront pas donné la liberté, l'indépendance. Quand je pense qu'il me faut encore six mille ducats et que, pour les avoir, il faut étaler six bouteilles d'encre sur vingt-quatre mains de papier, c'est à faire frémir.

On m'offrait hier douze mille francs des *Mémoires d'une jeune Mariée*. Mais je préfère les quatre mille de *la Revue de Paris*, et les quatre mille francs pour un mille d'exemplaires achetés par la librairie, que d'en mettre trois mille exemplaires sur la place publique. Je vous conte mes petites affaires.

Madame de B... va mieux; elle prétend que les mauvais symptômes ont cessé, mais je vais y aller pour m'assurer de la véracité de ce qui pourrait être un sublime mensonge dont je la sais capable. Pour me laisser porter mon fardeau, elle aura voulu m'ôter des inquiétudes et essuyer mes larmes. Oh! c'est un bel ange! Il n'y a que vous qui la continuiez pour moi. Aussi, tous ces jours, pendant mes douleurs, mes yeux, mes espérances se tournaient-ils vers vous avec une force qui me ferait croire que vous avez dû m'entendre.

Oh! laissez-moi, à moi loin de vous, le triste privilège de vous dire combien votre amitié m'est douce, bonne et précieuse! Quelle fierté elle me donne ici contre bien des pièges, et quel principe de constance travailleuse elle a jeté dans ma vie! Mais il me manque un collier sur lequel il y ait : *Mougik de Paulowska!*

Allons, adieu. Pensez un peu à qui pense toujours à vous, à un Français qui a tout le cœur dont vous êtes si vaines, passé le Danube, qui ne vous oublie pas, qui viendra vous montrer d'ici à quelque temps ses cheveux blancs et sa grosse face de moine soumis au régime du cloître; un pauvre *seul*, qui regrette ses causeries, et qui voudrait vous faire jeter aux pieds mille glorieuses couronnes afin de vous dire qu'elles doivent vous servir de plancher, d'oreiller!

Allons, readieu. Mettez un baiser sur le front d'Anna, rappelez-moi au souvenir de ceux qui vous entourent et que j'ai eu le plaisir de voir. Ils me semblent tous heureux d'être auprès de vous. Enfin, rappelez à M. de Hanski son gai convive, qui a dû faire bien des provisions de bons rires, car il est bien triste depuis longtemps. Écrivez-moi toujours un petit peu? Je ne sais pas comment il se fait que je n'ai rien reçu depuis dix jours. Le monde vous absorbe donc toujours? Hélas, votre mougik a été aussi *un poco* dans cette halle de faux sourires et de belles toilettes; il s'est lancé chez madame Appony, car il faut que la maison de Balzac vive bien avec la maison d'Autriche et votre mougik a eu quelque succès. Il a été examiné avec la curiosité que l'on prête aux animaux venus de loin. Ça a été présentations sur présentations, qui l'ont si fort ennuyé qu'il a été se colloquer dans un petit coin où il y avait des Russes et des Polonais. Mais ces noms sont si difficiles à vous dire qu'il ne peut vous en rien rapporter, sinon qu'il y avait là une dame fort laide, amie de madame de Hahn, et une comtesse Schouwalof, sœur de madame Jeroslas***. Est-ce cela? Le mougik ira là tous les quinze jours, si sa dame le lui permet.

Adieu donc; je vous envoie mille vœux, pleins de vous, et de souhaits pour tous les vôtres.

P.-S. — Parmi les autographes expédiés, vous ai-je envoyé déjà du

Bra[1], qui est un de nos sculpteurs actuels? C'est un homme curieux en ceci qu'il a été conduit au mysticisme par la perte d'une femme, et qu'il a été, pendant deux mois, l'évoquer sur sa tombe, et qu'il m'a dit l'avoir vue tous les soirs. Il s'est remarié. Phrase de Stendhal: « On se croit l'ami intime d'une femme dont on regarde le portrait en miniature; on est si près d'elle! La peinture à l'huile vous rejette à une distance immense ». Que dirons-nous de la sculpture!

LXXVII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, lundi 26 janvier 1835.

J'ai reçu trop tard votre lettre pour envoyer à l'adresse Sina mes volumes. Mais mon envoi prochain sera fait au digne baron.

Aujourd'hui a été fini *le Père Goriot*. Spachmann en relie pour vous le manuscrit et, dans cinq à six jours, il s'acheminera vers Vienne, escorté de la *Lettre aux Écrivains*, puisque vous ne la connaissez pas.

Je pars demain pour huit jours, afin d'aller travailler dans le silence auprès de la chère malade. Elle va mieux, dit-elle; mais je n'en saurai quelque chose que quand j'aurai passé cette semaine près d'elle.

1. Voici cette lettre:

« Mardi au matin 1835.

» Mon bon Balzac,

» Ma femme m'a fait part de votre invitation toute amicale. Malheureusement, il nous est impossible d'en profiter pour plusieurs raisons *solides*. La première, c'est que ma sœur vient de nous arriver; je vous dirai les autres de vive voix très prochainement.

» Croyez à tous nos regrets, mon cher ami, et à des sentiments que vous connaissez trop bien pour qu'il soit nécessaire que je les caractérise.

» Votre dévoué,

» THÉOPHILE BRA. »

A mon retour, j'espère que *le Père Goriot* sera réimprimé; je pourrai donc joindre un exemplaire du livre au manuscrit. Sinon, je demanderai à la *Revue* les numéros. *Séraphita* vous viendra plus tard, avec la deuxième livraison des *Études philosophiques* de Werdet et la quatrième de madame Béchet. Mais peut-être vous porterais-je ces choses, accompagnées de pommade, du baguier d'Anna et de tout ce que vous daignerez me commander. J'ai trop bien accepté les douceurs de l'hospitalité pour que vous n'usiez pas de moi comme vous voudrez.

Oui, j'aurai la possibilité de me reposer pendant un mois, du 2 mars au 2 avril. Il le faudra; d'ailleurs, mes affaires d'argent deviendront moins dures. J'aurai conquis ce mois de liberté par cinq mois de travaux exorbitants. Mais, si je suis demeuré triste, chagrin, sans plaisir de cœur, du moins tout a réussi. *Le Père Goriot* est un étourdissant succès; les plus acharnés ennemis ont plié le genou. J'ai triomphé de tout, des amis comme des envieux. Quand *Séraphita* aura déployé ses grandes ailes, quand les *Mémoires d'une jeune Mariée* auront montré les derniers linéaments du cœur humain, quand les *Vendéens* auront arraché la palme du roman à Walter Scott, alors, alors je serai bien content en me trouvant près de vous; vous n'aurez pas un ami sans quelque valeur. Quant à l'homme en lui-même, vous ne le trouverez jamais que bon et enfant.

J'ai encore à faire, en février, *la Fleur des Pois;* encore quelque chose dans le genre d'*Eugénie Grandet.*

Je ne vous parlerai pas de la tristesse mêlée de joie qui m'a pris ce matin. Être à la fois et si loin et si près! Qu'est une année? Celle-ci a été longue, angoisseuse par l'âme, courte par le travail. Si les lueurs de la terre promise ne brillaient pas comme un crépuscule, je crois que mon courage m'abandonnerait au dernier effort. Il a fallu ma vie sobre, patiente, égale, monacale, pour résister à tout. Une femme est beaucoup dans notre vie, quand elle est Béatrix et Laure, et mieux encore. Si je n'avais pas eu une étoile à voir quand je fermais les yeux, j'aurais succombé.

Je suis allé par curiosité au bal masqué, pour la première fois de ma vie. J'étais avec ma sœur, qui avait fait l'imprudence d'y

aller malgré la défense de son mari et, sachant cela, je suis allé la prendre et la ramener chez elle, sans lui laisser le temps de faire le tour du bal. Au moment où je sortais et où j'attendais ma voiture, un monsieur fort élégant, ayant un masque au bras, m'arrête, se met entre la porte et moi, et me confie que la dame masquée qu'il avait sous le bras veut me parler. Je dédaigne le masque; je trouve qu'une femme est peu grande à faire de ces supercheries, et je dis à ce monsieur :

— Vous connaissez la loi du masque; j'obéis à celui que vous voyez, et je le dois.

La femme masquée m'a dit en français baragouiné à l'anglaise :

— *Oh! Monsieur de Balzac!*

Mais avec un accent si lamentable que j'en ai été frappé. Puis elle s'est retournée vers ma sœur, qui riait comme une folle, et lui a dit :

— Allons! à vous, madame.

Ma sœur m'a dit que ce masque n'était ni bien mis ni bien chaussé.

Voilà mon aventure, la seule et unique que j'aurai probablement au bal masqué, car je n'y suis jamais allé et je n'irai sans doute plus. Je ne sais pas à quoi cela est bon. Quand deux êtres s'aiment bien, le bal leur est inutile. Quant à y chercher ce qu'on nomme des bonnes fortunes, je les crois fort mauvaises, et me demande si ce n'est pas un peu Jéroslas, c'est-à-dire Jésuite (ceci entre nous), que de satisfaire, sous le masque, une passion qu'on n'avoue pas.

J'ai enfin amené, sans me causer aucune inimitié, madame de C... à n'être plus que sur le pied d'une politesse mondaine; ainsi, le voyage chez le duc de F... ne sera pas plus à redouter que celui de Lormois. Ce que vous m'en avez dit m'a fait de la peine, parce que ce n'était qu'une affaire de civilité *puérile et honnête* et que je trouve que j'ai bien assez de douleurs, sans en ajouter de fausses.

Si je puis partir dans les premiers jours de mars, j'aurai d'ici là écrit assez de lettres à la souveraine de Paulowska et autres lieux pour que vous le sachiez. Dieu veuille que pendant encore un mois je ne sois ni malade, ni mal inspiré! Je ferai bien joyeusement mes apprêts. Voici deux ans que je n'ai voyagé,

Auriez-vous la bonté de m'écrire un mot de réponse sur ceci : je voudrais, pour aller sans souci et aller vite, n'avoir aucun bagage. Si je fais *douaner* ici pour Vienne, à l'adresse du baron Sina, mes effets, livres, manuscrits, etc., ne seront-ils ouverts à Vienne qu'en ma présence? Arriveront-ils sans être ouverts nulle part, et puis-je, sans crainte, y mettre tout ce que je veux de ce qui est à mon usage? Enfin, en combien de jours arrivent les paquets de Paris à Vienne?

Ayez la bonté de me répondre promptement, car je n'aurai votre réponse que vers le 22 février, et si je pars dans les premiers jours de mars, vous voyez que je n'aurai que le temps d'expédier. Je voudrais voyager sans m'arrêter en allant, et n'avoir que ma personne à jeter d'une voiture dans l'autre jusqu'à destination.

Allons, adieu. Ce n'est presque plus rien pour moi que quarante jours, et je me dis que dans quarante jours je serai sans doute dans la malle-poste de Strasbourg. Je verrai Vienne, le Danube, les champs de Wagram, l'île Lobau; je ne vous parle pas du Landstrass. En fidèle mougik, je ne sais rien qui soit au-dessus des gens qui l'habitent. Rappelez-moi donc au souvenir de tous, et daignez agréer les hommages de l'amitié la plus dévouée et d'un constant attachement.

Vous allez donc toujours dans le monde et, de nous deux, c'est le plus occupé, le moins riche de temps, qui écrit le plus souvent! Je grogne, comme un pauvre chien négligé, mais auquel il suffit de dire : « *ici, Milord* », pour le rendre content!

LXXVIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, mardi 10 février 1835.

J'ai mis aujourd'hui sous la tutelle de M. le baron Sina, le manuscrit du *Père Goriot*, accompagné de tous les numéros de

la Revue de Paris où sont les articles ; plus le manuscrit de la *Lettre aux Écrivains français* et le numéro de la même *Revue* où elle se trouve. Je n'ai pas attendu la réimpression en volume du *Père Goriot*, parce que votre dernière lettre m'accuse une impatience si vive et si honorable pour moi, que je vous évite avec joie quelque jours d'attente. D'ailleurs, vous recevrez dans une quinzaine de jours tout *Séraphita ;* quant au manuscrit de *Séraphita* et quelques autres choses, je serai le porteur de ces choses, car je compte être à Vienne vers le 20 mars.

Quoique j'aie à peine le temps de vous écrire, je ne puis vous taire le plaisir que j'ai éprouvé hier au milieu de la fête de madame Appony, quand le prince Estherazy ayant désiré me voir, il m'a parlé d'une certaine madame de Hanska, née Rzewuska, dont l'esprit, les grâces et le savoir l'avaient émerveillé, et qui lui avait donné le désir de me voir. Avec quel bonheur j'ai dit devant sept ou huit femmes, qui toutes avaient des prétentions, que je n'avais pas rencontré dans ma vie plus de deux femmes que l'on pût vous opposer comme instruction sans pédanterie, comme grâce de femme, comme fierté de sentiments. Je ne vous dirai pas tout ; j'aurais l'air de mendier un regard favorable de la souveraine de Paulowska. Mais toutes les femmes ont fait des grimaces, surtout quand le prince est tombé d'accord avec moi sur votre beauté, et qu'il a été publié que tout votre esprit ne vous rendait pas méchante, que vous étiez gracieusement bonne. J'aurais embrassé ce bon petit prince.

Allons, encore quelques jours, et j'aurai le plaisir de vous voir.

Je reviens de Nemours. Hélas ! madame de B... ne va pas mieux. La maladie a fait d'affreux progrès, et je ne saurais vous exprimer combien cette âme de ma vie a été grande, noble et touchante en ces jours mesurés par la souffrance ; avec quelle ferveur elle désire qu'une autre soit pour moi ce qu'elle a été déjà. Elle sait combien me donne de ressort et de noblesse l'habitude de tout rapporter à une idole. Mon Dieu est sur terre. Je me fais juger à chaque heure par elle. Je me dis en toute chose : « Que penserait-elle de ceci ? » et cette réflexion corrobore ma conscience, empêche que je ne fasse rien de petit.

Quelque violentes que soient les attaques et les calomnies, je marche plus haut. Je ne réponds rien. Oh! madame, il y avait en moi un sentiment de souvenir et un sentiment d'horrible douleur, qui m'ont déchiré, pendant dix jours que je me suis reposé du *Père Goriot*. Je puis vous le dire, cette œuvre a été faite en quarante jours; je n'ai pas dormi dans ces quarante jours quatre-vingts heures. Mais il faut que je triomphe.

Je vais encore risquer, comme le dit le docteur, ma vie intelligentielle ces jours-ci, pour finir la deuxième livraison de Werdet, la quatrième de madame Béchet et *Séraphita*. Aussitôt que ce sera fini, j'irai acheter la Grenadière et, le contrat signé, je cours à Vienne, voir le champ de bataille d'Essling, et, de là, un peu dans le Landstrass, où vous êtes. Je viendrai chercher quelques éloges, si vous trouvez que mon année de travail en mérite, et vous savez que les paroles qui vous échappent sont mises là où vont celles de *la dilecta*. Quoique malade, elle reçoit pendant mon voyage ses enfants, et ne pourrait m'avoir alors. Je fais cette route sans remords. D'ailleurs, elle sait qu'elle est nécessaire, comme distraction, à ma fatigue de tête.

Ainsi, à moins que je ne sois malade d'ici au 10 mars, ce qui n'est pas probable, je vais travailler avec le doux intérêt d'aller, mes œuvres accomplies, vers ce Vienne où j'oublierai tous mes ennuis. L'air de Paris me tue; j'y sens le travail, les obligations, les ennemis! Il me faut une oasis. D'ailleurs, le *Père Goriot* fait fureur, il n'y a jamais eu tant d'empressement à vouloir lire un livre; les marchands l'affichent d'avance. Il est vrai que cela est grandiose. Mais vous jugerez. Il y a deux *errata* à consulter; l'un est dans le troisième numéro de la *Revue*, pour rétablir une phrase dans le deuxième numéro, et l'autre, à la fin du troisième numéro, pour rétablir une phrase de ce même numéro. Voyez-les, afin de trouver le véritable sens.

Quant à la *Lettre aux Écrivains*, hélas! je ne la vois pas sans regret, car *la dilecta* l'a trouvée si belle, si majestueuse, si variée, qu'elle a eu des palpitations qui lui ont fait mal, et je n'aime plus ces pages.

Vous savez que l'une des qualités du bengali est une fidélité sans bornes. Pauvre oiseau d'Asie, sans sa rose, sans sa péri, muet,

triste, mais bien aimant, il me prend envie d'en écrire l'histoire. J'ai si bien commencé dans *le Voyage à Java*.

Adieu; ce bout de lettre est griffonné sur un tas d'épreuves qui épouvanterait même un prote. Je compte finir mon troisième dixain à Vienne. Ce sera mon œuvre de loisir.

Mille hommages gracieux et veuillez présenter mes obéissances à M. de Hanski. Je retourne à mes travaux avec acharnement, et vous souhaite la réalisation de tous les vœux que vous aimez à faire. Trouvez ici l'expression du plus sincère et du plus respectueux des attachements.

LXXIX

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, 1er mars 1835.

J'ai reçu, madame, la lettre par laquelle vous m'annonciez votre départ pour votre solitaire Wierzchownia. Je ne vous verrai donc pas à Vienne. Je retarderai mon voyage à Essling et Wagram jusqu'à la fin de l'été, de manière que, quand j'irai, je pousserai jusqu'en Ukraine.

Allez, vous serez accompagnée des vœux les plus sincères pour votre bonheur et pour celui de ceux qui vous entourent. Moi, je viens, après quelques jours de distraction nécessités par ma lassitude, je viens de rentrer dans la retraite la plus profonde pour y mettre à fin mes deux traités avec madame Béchet et Werdet, pour y grandir, pour y mettre mon nom à la hauteur de l'estime que vous en faites, pour que vous ne soyez pas fière en vain de m'avoir accordé quelques jours de gracieuse amitié ; car, ma fierté, à moi, sera toujours bien légitime. Je vous redis, avec quelque religieuse émotion, que vous êtes, avec celle dont je vous ai si souvent parlé, la plus belle âme, le plus noble cœur, la plus attrayante personne que j'aie vue en ce monde, et l'esprit le plus supérieur et le plus

délicatement instruit. Laissez-moi vous redire ce que je pense au moment où vous allez mettre entre nous autant de distance qu'il y en a déjà.

Je viens de mesurer la profondeur des travaux qui me restent à faire ; j'en ai pour six mois encore. Pendant six mois je vais essayer de grandir, de vous envoyer de belles œuvres, les fleurs de ma cervelle, les seules qui puissent franchir les espaces sans se faner, et qui vous arriveront, comme ce que je vous ai envoyé déjà, dans leurs germes grossiers et dans leur première parure. Agréez-les toujours comme une preuve de mon respect et de mes admirations, comme une preuve de cette constance que vous m'avez recommandée, comme les gages d'une sainte et pure amitié, comme un témoignage en faveur de cette belle France calomniée, accusée de légèreté, mais où il se trouve encore des âmes chevaleresques, exaltées, fortes, et qui ne traitent pas légèrement les sentiments vrais. Vous m'avez donné le désir de grandir encore ; laissez-moi être à mon aise reconnaissant.

En entrant dans ma retraite, Grosclaude était sur le seuil. Il me supplie de le laisser faire mon portrait en pied et en costume de travail. Il m'a dit que vous et M. de Hanski aviez, dans ce cas, réclamé une copie. Vous ne refuserez pas la personne en peinture, quand vous possédez les premiers élans de la pensée en manuscrit. Je suis si heureux de cette amitié, que vous et M. de Hanski n'en rejeterez point les preuves. Nous sommes si loin ! Laissez-moi me rapprocher aussi matériellement qu'il est possible de le faire. Vous me direz oui, n'est-ce pas ?

Je viens de rompre tous les fils par lesquels Lilliput-Paris venait de me garrotter ; je me suis fait une retraite inconnue, où je vais demeurer six mois[1]. J'ai été saisi d'une profonde émotion en y entrant, car il s'agit de livrer ma dernière bataille, et de m'emparer du sceptre. Si j'allais succomber ? Si j'allais ne pas réussir ? Si, malgré le régime médité par quelques médecins qui m'ont tracé une manière de vivre pour pouvoir lutter sans danger contre mes travaux, j'allais tomber malade ? J'ai été pris d'une foule de pensées inspirées par la gravité des choses que j'entreprends. Enfin,

1. Rue des Batailles, à Chaillot.

c'était au matin; j'ai été à la fenêtre, et j'ai vu briller au-dessus de ma tête l'étoile de cette heure délicieuse. J'ai eu confiance. J'ai été joyeux comme un enfant, après avoir été faible comme un enfant, et je me suis retourné vers ma table en disant le : *Allons!* du cheval de l'Écriture. Puis, j'ai voulu commencer par vous écrire ces lignes. Portez-moi bonheur, vous et l'étoile, dites? La seconde chose que je vais faire sera la fin de *Séraphita*, œuvre immense, que j'ai méditée depuis trois ou quatre mois, et qui s'est agrandie. Je n'ai plus qu'à l'écrire. Vous savez qu'elle vous appartient.

Dites-moi bien l'adresse à laquelle je dois envoyer mes lettres. Je vous écrirai deux fois par mois, le 1er et le 15; en sorte que vous saurez bien quand mes lettres viendront. Je vous dirai les événements de ma vie recluse; ce sera peu de chose; où en sont mes travaux; quelles sont mes pensées, mes espérances. Répondez-moi bien exactement, je vous en prie. Tout frappe un homme seul; je serais inquiet; je croirais qu'un des vôtres est malade, que vous souffrez.

Allons, adieu. Voici la lettre du 1er mars; le 15, j'écrirai encore et j'adresserai encore au baron Sina, pour qu'il vous la fasse parvenir où vous serez. Mes vœux vous suivront dans votre voyage.

Vous devez, en ce moment où j'écris, avoir lu *le Père Goriot*. Comment ferais-je pour vous envoyer mes manuscrits quand vous serez en Russie? Vous me le direz. Quant aux livres, ce sera tout aussi difficile. Vous me donnerez vos instructions. Allons, les miennes sont que vous vous portiez bien; que M. de Hanski soit gai, n'ait point de papillons noirs et que ses entreprises prospèrent; qu'Anna saute et rie, et grandisse sans accidents; que tout ce qui vous entoure soit heureux et bien portant.

Au commencement de l'automne, donc, s'il plaît à Dieu, si j'ai bien fructueusement travaillé, vous verrez arriver un pèlerin, qui sonnera à la porte de votre château, demandant quelques jours d'hospitalité, et qui voudrait vous payer en déposant à vos pieds les couronnes remportées au tournoi littéraire, si la gloire pouvait jamais être autre chose qu'un grain d'encens sur l'autel de l'amitié. Un mot vaut plus que les bouffées de ce vent, et ce mot plein de reconnaissance, je vous le dirai toujours.

A bientôt, car, pour moi, six mois de travaux passent comme un jour.

P.-S. — Ceci[1] est d'un de mes amis qui peut devenir quelque chose, et il a cela de curieux et qui le recommande à votre faveur *heraldicomane*, qu'il descend de Jeanne d'Arc, par Gautier, son frère. Il se nomme Édouard Gautier d'Arc, baron du Lys, et il a les armes de France soutenues par une femme dans son écu. N'est-ce pas une des plus belles choses actuelles? Eh bien, là où nous devrions en faire un pair de France, avec un beau majorat, on le fait tout bonnement consul à Valence. Il a de l'ambition.

LXXX

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, jeudi 11 mars 1835.

Je viens de recevoir votre bonne lettre du 3 courant; elle m'a ait plaisir et peine. Plaisir : vous êtes mieux; peine : vous avez souffert. Vous le voyez, j'avais le temps d'aller à Vienne, et maintenant je ne le puis plus. J'irai vous voir à Wierzchownia, car, forcé d'aller prendre les mesures de *la Bataille,* quand je serai à Wagram je ne regarderai pas à quelques centaines de lieues pour vous aller dire bonjour.

Vous êtes donc toujours bonne, vous me permèttez de vous prendre pour confesseur, de tout vous dire, d'être confiant, d'avoir en vous une âme?

D'abord, vous trouverez sous ce pli l'envoi de *Séraphita;* ayez la

1. Voici l'autographe dont il s'agit.

« Paris, 1835.

» Je vous remercie bien, mon cher ami, de ne pas avoir oublié le pauvre exilé, qui va de nouveau suivre les hirondelles. A six heures, je vous attends, et je vous épargnerais la peine de venir me chercher, si je savais où vous prendre.

» GAUTIER D'ARC. »

bonté de me répondre courrier par courrier pour que je sache si vous le trouvez bien. Quand il s'agit d'une chose de ce genre, il ne doit pas s'y trouver un point à reprendre, et on *ne corrige pas* les dédicaces.

Séraphita doit être finie pour le premier dimanche d'avril; ainsi, vous avez le temps de me jeter un « *oui* » à la poste, au reçu de ma lettre. Votre silence serait une improbation, et *la Revue de Paris* est horriblement pressée de mettre cette fin; elle a reçu des plaintes sans nombre.

Que vous dirais-je à cet égard? Cette œuvre à finir me tue et m'écrase. J'ai tous les jours la fièvre. Jamais conception si grande ne s'est dressée devant un homme. Il n'y a que moi qui sais ce que j'y mets; j'y mets ma vie! Quand vous recevrez cette lettre, l'œuvre sera fondue.

Il n'y a pas de succès comparable à celui de *Goriot*. Ce stupide Paris, qui a négligé *l'Absolu*, vient d'acheter la première édition de *Goriot*, à douze cents exemplaires, avant les annonces. Il y en a deux autres éditions sous presse. Je vous enverrai la deuxième.

Me voilà maintenant avec des monceaux d'or, comparativement à mon ancienne situation, car j'ai encore sept mille ducats à payer, mais, en trois mois, *Goriot* a donné mille ducats. Dans ces trois derniers mois, j'ai payé régulièrement quatre mille ducats par mois avec les produits de ma plume.

Outre cette terrible *Séraphita*, j'achève *l'Enfant maudit*, je refais *Louis Lambert*, je complète *la Fille aux Yeux d'or*. J'ai achevé une œuvre assez importante intitulée : *Melmoth réconcilié;* puis, je prépare une grande et belle œuvre, intitulée *le Lys dans la Vallée*, une figure de femme charmante, pleine de cœur, ayant un mari maussade, et vertueuse! Ce sera, sous la forme purement humaine, la perfection terrestre, comme *Séraphita* sera la perfection céleste. *Le Lys dans la Vallée* est le dernier tableau des *Études de Mœurs*, comme *Séraphita* sera le dernier des *Études philosophiques*. Puis, le troisième dixain.

Vous aurez reçu la lettre où je vous annonce ma retraite. Elle est profonde. Personne n'y parvient. Non, plus de Lormois. Pourquoi vous inquiétez-vous de ce qui ne m'occupe pas? J'ai renoncé à tous les plaisirs. Plus d'Opéra, plus d'Italiens, plus rien; la soli-

tude et le travail. *Séraphita!* Là sera le grand coup, là je recevrai les froides plaisanteries du Parisien, mais là j'aurai frappé au cœur de tous les êtres privilégiés. Il y a un *traité de la prière*, intitulé : *le Chemin pour aller à Dieu*, où sont les dernières paroles de l'ange, qui donne envie de vivre par l'âme. Ces idées mystiques m'ont envahi. Je suis l'artiste croyant. Pygmalion et sa statue ne sont plus une fable pour moi. On peut faire *Goriot* tous les jours; on ne fait *Séraphita* qu'une fois dans sa vie.

Ainsi donc, depuis ma dernière lettre, je n'ai pas eu d'événements dans ma vie matérielle, mais beaucoup dans la vie du cœur, puisque mon cœur est en jeu dans cette majestueuse conception.

J'ai à faire les *Mémoires d'une jeune Mariée*, un ouvrage en filigrane, qui sera une merveille pour ces petites femmes que les ailes de *Séraphita* trouveront incompréhensives.

Non, je ne puis pas acheter la Grenadière encore; il me faut sept ou huit mille francs que je n'ai pas. Quoique ma canne à ébullition de turquoises m'ait popularisé comme un nouvel Aboulcasem, je n'ai que des dettes. Quand je serai débarrassé de mes travaux, je verrai à me procurer l'argent nécessaire à la Grenadière.

Si j'étais à Vienne, je vous ferais rire, oh! oui. Je ne ris plus qu'avec les personnes qui m'aiment; jugez si notre amitié m'est devenue précieuse. Tout autre rire compromet. Ils me prennent au sérieux, si bien que Dantan a fait ma charge. La voulez-vous? Je vous l'enverrais avec le manuscrit de *Séraphita* et tous les volumes que j'ai à vous envoyer. Je n'ai jamais perdu de temps pour vous transmettre mes pauvres œuvres que vous avez la bonté d'aimer.

Ma sobriété, ma régularité de mœurs peuvent seules me sauver des ardents travaux que je suis forcé d'achever pour recouvrer cette liberté tant souhaitée. Voici près de vingt jours que je me lève à minuit et que je me couche à six heures. Je persévérerai jusqu'à ce que je me sois délivré du traité Béchet et de la quatrième livraison de Werdet.

Le 1er avril, j'espère, je ferai partir une caisse pour vous; je l'adresserai, quoi qu'il arrive, au baron Sina.

Madame Delphine P... était aux Italiens le dimanche. Elle a accouché le lundi.

Je vous remercie bien de vos aperçus sur la société de Vienne. Ce que j'ai appris des Allemands dans leurs rapports ailleurs, me confirme tout ce que vous m'en dites. Votre histoire du général H... se retrouve donc périodiquement! Il y en a eu de semblables dans plusieurs contrées, mais je vous remercie de me l'avoir dite. Les circonstances y donnent de la nouveauté.

Je n'aime pas à savoir que vous avez souffert! Je me suis reproché d'être, à cette époque, en amusements pendant que vous étiez malade. Oh! soignez-vous donc bien!

J'ai respecté vos volontés en vous envoyant le manuscrit de *Goriot* dans sa sale intégrité. Il y a trace de bien des ennuis, de bien des fatigues.

Madame de B... va un peu mieux, mais, hélas! c'est obtenu à force de digitale. J'espère que je conserverai cette lumière de ma vie, cette conscience si pure, cette tendresse si délicate.

La dame d'Issoudun [1] est heureusement accouchée d'un garçon.

J'ai revu ce matin Borget qui revenait d'Italie et j'ai eu votre lettre. C'est une belle journée.

Allons, il faut vous dire adieu; mais vous devez penser qu'en faisant un livre qui portera votre nom, je ne vous quitte pas.

L'empereur de Russie a défendu *Goriot* à cause du personnage de Vautrin probablement.

Il y a plaisir à rompre les liens du monde, on n'a pas de remords; il ne tient pas à vous. Il faut plaindre ceux qui tiennent à lui. Moi, je suis heureux. Je puis marcher dans la solitude, conduit par une belle et noble pensée.

Je suis fâché que vous ne connaissiez pas la railleuse préface que j'ai mise à *Goriot*, mais vous l'aurez plus tard. Je ne puis pas vous faire un envoi pour cela.

J'ai cent mille choses à vous dire, et quand je me mets à causer avec vous, il semble que je vous voie; j'oublie mes idées. Mais je vais prendre une lettre, et tous les jours je vous y mettrai quelques-unes de ces idées.

En ce moment je suis un peu ivre de travail, la main est fatiguée; le cœur est plein, mais la tête est vide; vous n'avez ni esprit,

1. Madame Zulma Carraud.

ni gaieté, mais tout ce que l'affection a de plus vrai, tout ce que le souvenir a de plus frais et la reconnaissance de plus doux.

Je ne sais rien ni du monde, ni des affaires; je ne puis donc vous dire que des choses d'amitié et mes projets de travaux, car, en deux mots, j'ai de l'attachement et du travail. Tout est là.

Vous me demandez ce que devient madame de Nucingen; elle sera, ainsi que son mari, le personnage le plus comiquement dramatique de *une Vue du Monde*, si longtemps annoncée par *la Revue de Paris*. C'est *la Faillite de M. de Nucingen*. Mais il faut du temps pour toutes ces conceptions, et surtout pour leur exécution, surtout quand, comme sur *Séraphita*, on y travaille souvent pendant un an ou deux, en pensée, avant de prendre la plume. *Adoremus in æternum* veut dire pour moi : *travaillez toujours*.

Vous me parlez du théâtre. Le théâtre me vaudrait deux cent mille francs par an. Je sais, à n'en pas douter, que j'y ferais en peu de temps ma fortune, mais vous oubliez que je n'ai pas six mois à moi, ni un mois, sans cela je n'eusse pas fait une pièce, j'aurais été vous voir. Six mois de mon temps représentent quarante mille francs; il faut que je les aie devant moi pour pouvoir faire ou *la Grande Mademoiselle* ou *Philippe-le-Réservé*. Où diable prendre cet argent? Dans mon écritoire! Il n'y a plus aujourd'hui de Léon X. Le travail est la caisse des artistes.

Si vous saviez les tracasseries que me cause l'état de gêne où est madame Béchet qui ne payerait pas si mes livraisons ne paraissaient pas! Il faut, quand je suis inspiré pour *Séraphita*, que j'entends la musique des anges, que je suis malade d'extase, il faut revenir à des corrections, achever cette bêtise de *la Fille aux Yeux d'or*, etc. Ce sont d'horribles souffrances. Je voudrais faire cette comédie de *la Grande Mademoiselle*; mais non; il faut travailler pour Werdet qui s'éventre pour me donner l'argent nécessaire à mes payements, à ma vie. La probité me fait un bagne de mon cabinet. Voilà ce qu'il faut que vous sachiez bien. Je n'ai pas une minute à moi, et je ne prends une distraction que quand la cervelle se couche comme un cheval fourbu.

Vous savez ce que mon cœur enferme d'amitié pour vous, de bons souhaits pour les vôtres. Mille compliments affectueux à M. de Hanski, et prenez tout ce que vous voulez de mes sentiments les plus dévoués.

Ci-contre l'envoi.

Grosclaude revient ces jours-ci pour faire mon portrait en pied. Je n'ai jamais osé vous demander un crayon du vôtre.

Madame[1],

Voici l'œuvre que vous m'avez demandée, et je vous la dédie, heureux de pouvoir ainsi témoigner la respectueuse et constante affection que vous me permettez de vous porter; mais lisez-la comme quelque mauvaise traduction faite d'un hymne rêvé depuis mon enfance, et dont le rythme fougueux entendu sur la cime des monts azurés, dont la prophétique poésie parfois retrouvée çà et là dans la nature, étaient impossibles à restituer dans le langage humain.

Si j'ai risqué ici d'être accusé d'impuissance en entreprenant un livre saint, qui voulait la lumière de l'Orient sous la transparence de notre belle langue, n'est-ce pas vous qui m'avez convié à cette lutte en me disant que le plus imparfait dessin de cette figure serait encore quelque chose qui vous plairait? Le voici donc, ce quelque chose. J'aurais voulu que cette œuvre ne fût lue que par des esprits préservés, comme vous l'êtes, des petitesses mondaines, par la solitude; ceux-là sauraient achever ce poème; pour eux, il sera peut-être un marchepied, ou l'humble et rude dalle sur laquelle on s'agenouille pour prier dans le temple!

Je suis, avec respect, votre dévoué serviteur.

LXXXI

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, lundi 30 mars 1835.

Ne m'en veuillez pas trop de l'irrégularité de mes lettres. Je suis accablé de travaux et je sens la nécessité d'en finir afin d'avoir ma

1. Sur l'autographe de la lettre, cette dédicace est entièrement raturée par Balzac lui-même, sans aucune explication, mais, sans doute, parce qu'il l'avait remplacée par l'épreuve, modifiée déjà, de la version imprimée. La version publiée en tête de *Séraphita* étant très différente, nous recueillons pourtant ici cette première leçon.

chère liberté. Madame Béchet s'est fait singulièrement méchante et blessera décidément mes intérêts. En me payant, elle compte me faire payer les corrections, qui s'élèveront sur les douze volumes à trois mille francs, et mes exemplaires, qui iront à quinze cents francs. Ainsi, quatre mille cinq cents francs de moins et mes pertes d'escompte diminuent de six mille francs les trente-trois mille et me remettent à vingt-sept mille. Elle ne peut pas perdre plus maladroitement une grande fortune, car Werdet estime à cinq cent mille francs les bénéfices à faire sur les *Études de Mœurs* en deuxième édition complète.

J'ai trouvé dans Werdet l'éditeur actif, intelligent et dévoué que je voulais. J'ai encore six mois de travaux pour en finir avec madame Béchet, car j'ai encore trois volumes inédits à faire, et il est impossible de ne pas compter deux mois par volume. Ainsi, vous voyez que je ne ferai qu'atteindre septembre. D'ici là, je dois donner à Werdet trois livraisons d'*Études philosophiques* et faire beaucoup d'ouvrage aux *Revues*. Enfin, depuis environ vingt jours, j'ai travaillé constamment douze heures à *Séraphita*. Le monde ignore ces immenses travaux; il ne voit et ne doit voir que le résultat. Mais il a fallu dévorer tout le mysticisme pour le formuler. *Séraphita* est une œuvre dévorante pour ceux qui croient. Malheureusement, dans ce triste Paris, l'Ange a la chance de fournir le sujet d'un ballet ! Enfin, j'espère que le deuxième dimanche d'avril, l'œuvre fera son entrée dans le monde. Je vais essuyer bien des moqueries ; mais je n'irai pas dans le monde, je ferai tout tranquillement *la Fleur des Pois*, *l'Enfant maudit*, *Sœur Marie-des-Anges* et *les Mémoires d'une jeune Mariée*.

Ce qui m'a horriblement coûté ces derniers jours, c'est la réimpression de *Louis Lambert*, que j'ai essayé de faire arriver à un point de perfection qui me laisse tranquille sur cette œuvre, et ses pensées, quand il est à Villenoix, étaient toujours restées à faire. J'avais mis là comme un chapeau pour garder la place, ou comme un plat couvert dans un repas. Enfin, elles sont terminées ; c'est une nouvelle formule pour l'humanité, qui est le lien qui relie *Louis Lambert* à *Séraphita*.

Puis, j'ai eu pour vingt jours de travail pour refaire *la Comtesse*

à deux maris (l'ancienne *Transaction*) [1]. J'ai trouvé cela détestable, manquant de goût, de vérité, et j'ai eu le courage de recommencer sous presse. J'ai fait là le même travail que sur *les Chouans*. Aussi, mes cheveux blanchissent-ils à effrayer. Non, vous ne voudrez jamais me reconnaître.

J'ai reçu ces jours-ci votre dernière lettre, celle où vous me parlez de l'exposition du corps de l'empereur [d'Autriche] et de l'affluence du monde.

Je suis de votre avis; oui, vous devriez retourner à Wierzchownia. Ne croyez pas que ce soient quelques louis de plus ou de moins qui s'opposent à ce que ceux qui vous aiment pour vous aillent vous voir.

J'adresserai donc tout à Sina; mais j'avoue que je ne voudrais pas risquer le manuscrit de *Séraphita*. Comment faire? Il ne peut partir, avec tout le reste, que le 16 ou le 17 avril. Il ne sera à Vienne que le 30 de ce mois-là. Vous aurez la quatrième livraison des *Études de Mœurs*, la deuxième édition de *Goriot*, *Melmoth réconcilié*, le manuscrit de *la Fille aux Yeux d'or*, celui de *la Duchesse de Langeais* et celui de *Séraphita*. Peut-être la deuxième livraison des *Études philosophiques*. Je ne voudrais pas compromettre ce que vous regardez comme précieux.

Madame de B... va un peu mieux, beaucoup mieux, dit-elle; mais elle a encore des crises qui annoncent que la cause persiste. J'ai déjà bien pleuré sur elle; je me suis préparé à cette douleur qui agira sur toute ma vie. J'irai en mai passer un mois près d'elle.

Dieu veuille que je sois libre en septembre! J'aurai bien gagner de pouvoir me promener un peu, d'aller et venir. Cependant, j'ai peur de ne pas avoir fini avec les questions d'argent. Il faut penser bien sérieusement au bonheur de ma mère. Elle change beaucoup; les chagrins que lui cause la position de mon frère l'ont bien frappée. Mais j'ai pensé qu'en voyage il était facile de faire une pièce de théâtre; elle n'exige pas le travail assidu, les livres, le cabinet. Elle peut se faire partout, et, pour peu que j'aie à moi quelque argent, j'irai devant moi, jusqu'à ce que demandant à un

1. *Le Colonel Chabert.*

mougik: « Qu'est ce beau château? » il me dise: « Wierzchownia ». Soignez-vous bien; marchez, d'abord peu, puis beaucoup.

Il me faut sept à huit mille francs pour acheter la Grenadière; je n'ai pas encore pu mettre la main sur cette somme. Si j'ai fini *la Fleur des Pois* en avril, j'irai en mai en Touraine et peut-être reviendrais-je avec le titre sacré de propriétaire. Le 20 mai, jour de ma naissance, ou le 16, jour de ma fête, nous baptisons l'enfant de mon frère; je suis parrain, avec ma nièce Sophie, et j'avais bien juré de n'être jamais parrain d'aucun enfant; mais mon frère est malheureux, et il est impossible de refuser. Je voudrais, pour que la fête fût complète, que la Grenadière fût achetée. Ce serait un premier signe de prospérité.

Je vous mettrai dans l'envoi du 17 avril, mes deux charges en plâtre par Dantan, qui a *caricaturisé* tous les grands hommes. Le sujet principal de la charge est cette fameuse canne à ébullition de turquoises, à pommes d'or ciselée, qui a plus de succès en France que toutes mes œuvres. Quant à moi, il m'a *chargé* sur ma grosseur. J'ai l'air de Louis XVIII. Ces deux charges ont eu un tel succès que je n'ai pas pu encore m'en procurer. Il est vrai que je sors peu, que je suis des vingt heures assis à travailler. Vous ne sauriez imaginer quel succès a eu ce bijou qui menace d'être européen. Borget, qui est revenu d'Italie, et qui ne disait pas être mon ami, me contait en riant qu'il en avait entendu parler à Naples et à Rome. Tout le dandysme de Paris en a été jaloux, et les petits journaux en ont été défrayés pendant six mois. Pardonnez-moi de vous parler de ceci, mais il paraît que ce sera matière à biographie, et si l'on vous disait, dans vos voyages, que j'ai une canne-fée, qui lance des chevaux, fait éclore des palais, crache des diamants, ne vous en étonnez pas et riez avec moi. Jamais la queue du chien d'Alcibiade n'a été si *remueuse*. J'ai encore trois ou quatre queues comme celle-là à couper pour les Parisiens.

Notre exposition de tableaux est assez belle. Il y a sept à huit chefs-d'œuvre capitaux. Le tableau de Grosclaude est très goûté. Il est placé fort honorablement dans le grand Salon. Mais on trouve que Grosclaude ne possède que le coloris et le dessin, qu'il manque par l'âme et la composition. Gérard a néanmoins trouvé qu'il était tout bonnement un homme de talent. Il le lui a dit sincèrement et

me l'a répété en me disant qu'il n'y avait pour un homme comme ça qu'à produire, que c'était de la bonne et belle peinture. Il y a eu beaucoup de bonheur [pour lui !] à paraître sans désavantage au milieu de notre grand Salon, où il se trouve dix ou douze tableaux magnifiques. Il y a un *Paysage*, de Brascassat, où se trouve un taureau, que l'on aurait pour six mille francs, et qui en vaudra cent mille. C'est, comme le *Portrait* de Pagnest, un désespoir pour les artistes. Brascassat est, comme Pagnest, un pauvre jeune homme poitrinaire. C'est un pâtre arraché, comme Foyatier, le sculpteur, à ses troupeaux par l'art et qui, s'il vit, sera un grand peintre. Notre XIX[e] siècle sera bien grand. Nous ne nous en doutons pas. Il y a ici un déluge de talents.

Je vous ai bien regrettée. J'aurais bien voulu vous voir cet hiver à Paris. L'Exposition, les Italiens qui ont offert une réunion inouïe : Lablache, Tamburini, Rubini. Puis le Beethoven exécuté au Conservatoire comme il ne le sera nulle part. Puis, Paris qui enfin s'achève, se nettoie, grâce à la truelle de Louis-Philippe. Mais il y a pour cent ans de travaux à faire au Louvre. Quand je passe sur le quai des Tuileries, mon cœur d'artiste saigne toujours de voir les pierres posées par Catherine de Médicis rongées par le soleil avant d'être sculptées, et il y a de cela juste trois cents ans.

Allons, adieu. Il est deux heures du matin. Voici une heure et demie volée à *Séraphita*. Elle gronde, elle m'appelle, il faut la finir, car *la Revue de Paris* gronde aussi ; elle est en avance avec moi de dix-neuf cents francs ; et *Séraphita* comble à peine ce compte.

Adieu ; vous imaginez bien que je pense à vous en achevant l'œuvre qui est à vous. Il est temps qu'elle paraisse ; la littérature d'ici a décidé que je n'achèverais jamais cette œuvre-là, que c'était impossible.

Mille gracieusetés à la chère Anna, mes hommages à mademoiselle Séverine, mes amitiés à M. de Hanski, puis à vous rien, car tout est à vous. Ce serait vous donner une parcelle de votre bien que de vous envoyer quelque chose et j'ai, dans ce bas monde, trop peu d'amitiés pour diminuer la plus vraie de toutes.

LXXXII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, vendredi 1er mai 1835.

Madame,

J'ai accueilli M. le prince de Schonburg comme je n'ai fait pour personne, car il venait en votre nom, et aujourd'hui je me suis concentré plus que jamais. Sauf quelques rares exceptions, je ne sors plus; je suis trop pressé par les obligations de tous genres. La *Séraphita* exige de nouveaux travaux. J'avais espéré charger le prince du manuscrit; mais *Séraphita* ne sera terminée que pour le jour de ma fête, le 16 mai, et le prince part aujourd'hui le 1er, ou demain. Je n'ai même pu profiter de son voyage pour vous écrire en détail sur ma vie et mes occupations; toutes les nuits y passent. J'ai peut-être trop présumé de mes forces en croyant que je pouvais faire tant de choses en aussi peu de temps. Il faudra bien du bonheur pour que je puisse me mettre en route et en distraction vers septembre. Mais rien ne m'en empêchera aussitôt la fin de mes obligations.

Voyez comme tout marche lentement. Aujourd'hui 1er mai seulement paraît la quatrième livraison des *Études de Mœurs*. La cinquième paraîtra vers la fin de juin. La sixième ne sera finie que pour le mois d'août. Puis, j'aurai simultanément à satisfaire Werdet, qui est bien le meilleur éditeur que j'aie pu rencontrer; il a dévouement et intelligence. Or, nous avons trois livraisons des *Études philosophiques* commencées et aucune n'est finie. Tout attend.

Quand j'aurai fini avec Werdet et avec madame Béchet, oui, j'aurai alors six mois devant moi, et ce jour-là je ne devrai rien à personne, car la réimpression imminente des *Études de Mœurs*, augmentées de tout ce qui y rentrera, m'acquittera de tout, même

de tout envers ma mère. La fortune, plus tard, pour elle et pour moi, se trouvera dans l'année 1837, quand mes œuvres deviendront les *Études sociales*. Voilà mon avenir bien dessiné. Voilà mon espérance et tous mes travaux.

Si quelquefois le chagrin de ne pas avoir le bonheur que je rêve m'attriste et me consume, l'espoir d'avoir un jour ma mère heureuse par moi, et ma fortune construite, tout par moi-même, sans secours, me soutient. Mais que sont les espérances du matériel de la vie, contre les désespérances des vœux du cœur? Aussi, maintenant que je m'avance vers la vie grave, que je doute parfois des affections en me trouvant si changé par les travaux, y a-t-il des moments de mélancolie cruelle, des heures grises. Puis, le temps s'éclaircit. L'azur du ciel que nous avons admiré sur les Alpes revient. Diodati, cette image d'une vie heureuse, reparaît comme une étoile un moment obscurcie, et je me mets à rire, comme vous savez que je ris. Je me dis que tant de travaux auront leur récompense et que j'aurai, comme lord Byron, mon Diodati. Je chante de ma mauvaise voix : Diodati, Diodati !

En ce moment, j'ai de grands travaux sur le métier : une réimpression d'un *Louis Lambert* sans faute et grandement augmenté; mon troisième dixain, *le Lys dans la Vallée*, *les Mémoires d'une jeune Mariée*, *la Fleur des Pois*, *Sœur Marie-des-Anges*, *le Livre des douleurs*, toutes compositions extrêmement graves, capitales, dont vous jugerez l'une après l'autre dans votre Wierzchownia où je viendrai frapper à plusieurs reprises avec mes livres avant de frapper moi-même, car vous serez tout dans mon pèlerinage à travers l'Europe. Je ne m'arrêterai nulle part qu'en revenant. Vous croyez bien, vous, qu'un lien d'amitié, que vous avez laissé passer autour de votre bras, ne s'oublie pas. Mais un pauvre artiste comme moi, soumis à la calomnie maintenant, soumis à tant de chances mauvaises, il peut avoir peur qu'on ne l'oublie!

Quel chagrin pour moi de retarder cette glorieuse apparition de *Séraphita!* Je tremble que vous ne soyez partie de Vienne, que le prince ne vous y trouve plus. Mais tout sera remis chez Sina.

Allons, soyez heureuse dans ce voyage; qu'aucun événement mauvais ne vous chagrine; regagnez vos pénates, et moi, dans

ma presse, je vois cette demeure comme un but, car j'ai la fierté de l'artiste aussi, et je vous[1] . . . .
. . . .
. . . .

LXXXIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, dimanche 3 mai 1835.

Je reçois à l'instant votre lettre du 24 avril. Je vous ai déjà écrit par le prince Schonburg, qui vous remettra tout ce qui existe du manuscrit de *Ne touchez pas la hache* dont une partie a été perdue dans les imprimeries, ce à quoi je tenais le plus, ce que j'ai fait à Genève, près de vous, en riant et en vous expliquant ce qu'étaient les corrections. Puis, le manuscrit de la *Fille aux Yeux d'or* et la quatrième livraison des *Études de Mœurs*.

Mais cette lettre actuelle arrivera avant le prince, qui n'a pas encore son audience de congé.

Combien de choses n'ai-je pas à répondre à votre dernière lettre. Mais, avant de répondre, il faut que je vous dise une chose qui est la meilleure de toutes les réponses. Vous me faites trop de reproches pour que je puisse vous écrire en détail. Vous ne partez que le 15 mai, eh bien, ne partez que le 25. J'ai mes passeports, vous recevrez mes adieux. Je ne veux pas que vous alliez vous replonger dans vos déserts sans que j'aie serré votre main. Je ne veux commettre à personne le manuscrit de *Séraphita*. Je vous l'apporterai moi-même. Il me faut encore dix jours pour publier le reste. Le 16, jour de ma fête, je partirai pour Vienne; on y arrive en dix jours; j'y serai le 25 ou le 26. Si je puis y arriver plus tôt, j'y serai plus tôt. Attendez-moi; faites crédit à un ami d'une dizaine de jours.

1. La fin de cette lettre manque dans l'original.

Je resterai quatre jours à Vienne, j'irai voir Essling et Wagram, et je reviendrai.

Je ne puis vous en dire davantage, car il faut passer les jours et les nuits pour mettre ici tout en ordre et finir mes livres commencés. *Séraphita* veut huit jours et huit nuits à elle seule.

Je ne dis rien à M. de Hanski, puisque je vous verrai tous. Je suis joyeux comme un enfant de cette escapade. Quitter mon bagne et voir du pays ! Allons, à bientôt.

J'adresse mes effets à Sina. Priez-le, s'ils arrivent avant moi, de m'attendre pour ouvrir ma caisse à la douane, car il est juste que vous voyiez la canne que vous me reprochez et je la confie à la douane.

Allons, *addio*, à bientôt. Baisez Anna au front de la part de son *cheval.*

LXXXIV

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, mai 1835.

Pouvez-vous me prêter encore ce matin, pour deux heures, votre valet de place, car je n'en ai toujours pas un.

Je ne crois pas que vous ayez lu *Obermann ;* je vous l'envoie, mais j'en aurai besoin dans trois ou quatre jours. C'est un des plus beaux livres de l'époque.

Mille gracieusetés de cœur.

LXXXV

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, mai 1835.

Mon enrouement est absolument le même. Ce n'est rien du tout. Je viens de recevoir une lettre de M. de Hammer. Je le crois

fâché, car il emploie contre moi ce luxe de bons offices qui souvent est l'ironie des grandes âmes.

Savez-vous que les Français sont très *coustumiers* du fait de troquer les uniformes autrichiens contre des victoires, mais que cela ruine les jeunes empires ?

Je ne resterai en ville que le temps nécessaire pour accomplir les ordres de votre Majesté.

Je vous en supplie, ne vous tourmentez pas de moi. On n'est jamais malade que quand on n'est pas heureux. Je ne fais rien ; je me laisse aller au bonheur de vivre, et cela est si rare chez moi que, quand les choses sont ainsi, je ne sais pas ce qui pourrait m'atteindre.

Mille gracieusetés de cœur.

LXXXVI

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, mai 1835.

La chaleur m'abat tellement, que je ne sais ce que je deviendrai ; mais, quant à l'indisposition, elle a cessé. Mille grâces de votre bonté.

Je vais accourir avec la célérité du Musch [1] qui est un vrai chevreau, et cela est difficile pour un *Mar* [2] dont la *bedaine* est digne de toutes les bedaines illustres qui faisaient rire votre cousine.

J'ai rêvé *ta*, j'ai rêvé *ti*, j'ai rêvé *tchef*, et de sa *casalba*. Je viens respirer dans Walterisch [3], et je vous envoie *Lauzun* pour vous convaincre de la réalité de la comédie que l'on peut faire avec ses amours avec Mademoiselle, car je crois que vous ne connaissez pas ce livre. Mais je m'aperçois que *Lauzun* n'est pas seul, et je ne puis vous envoyer que *Lauzun*. Je le garde.

1. Le domestique de place.
2. On sait que les amis de Balzac lui avaient donné le surnom de : *Dom Mars*.
3. Le Jardin Walter.

LXXXVII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, mai 1835.

Vous savez, madame, que, s'il y a quelque chose qui puisse égaler le respectueux attachement que je vous porte, c'est la volonté que je suis forcé de déployer pour demeurer dans les bornes que le travail impose à mes plaisirs.

Ici donc, comme à Paris, ma vie doit être en *désharmonie* complète avec la vie du monde. Pour trouver mes douze heures de travail, je dois me coucher à neuf heures, afin de pouvoir me lever à trois heures du matin, et cette règle toute monastique, à laquelle je me suis astreint, domine tout. J'ai fait fléchir pour vous la rigueur de mon observance, en me donnant trois heures de plus qu'à Paris, où je me couche à six heures du soir; mais c'est tout ce que je puis faire.

Quelque gracieuses et douces que soient les invitations, quelque flatteur que soit un empressement dont je sens tout le prix, je suis obligé d'être l'ennemi de mes plus chers plaisirs. Vous savez que les personnes qui m'aiment, et qui ont tout droit à des exigences, s'y conforment, puisque je ne vais nulle part et que l'on me traite comme un enfant gâté.

Toutes ces explications ont un côté de fatuité qui me déplaît et me rendrait ridicule, si vous ne m'aviez contraint à vous donner des raisons valables.

Ainsi, je compte sur votre précieuse amitié pour les expliquer, en me sauvant des dangers qu'elles comportent. Vous savez depuis longtemps que je suis comme un soldat sur les champs de batailles, entraîné, emporté, sans autre liberté que celle de me débattre avec les ennemis et toutes les difficultés de ma position.

Vous donnerez, n'est-ce pas, à mes regrets toute leur valeur, et j'aurai sans doute une obligation à ajouter aux cent mille que je

vous dois. Mais vous êtes si noble, que l'on ne craint pas de s'endetter avec vous.

Oui, je vais tout à fait mieux. Je suis remis des fatigues du voyage, et vous remercie du fond du cœur de vos chères et délicates attentions. Mille affectueux compliments à M. de Hanski. Quant à vous, il faudrait exprimer trop de choses, et, comme vous voyez, le papier manque là. Ici commenceraient les choses de cœur.

LXXXVIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, mai 1835.

Il m'est impossible de travailler quand je dois sortir, et je ne travaille jamais pour une ou deux heures. Vous avez si bien fait que je n'étais couché qu'à une heure. Je ne me suis levé conséquemment qu'à huit, et alors de neuf à une heure, il n'y a que le temps d'aller vous faire une visite, afin de mettre la visite au prince entre deux bonnes choses qui en atténueront la diplomatique influence.

Je voulais aller voir le Prater au matin, dans sa solitude. Si vous vouliez, ce serait bien gracieux, car ne me mettant que demain au *Lys dans la Vallée*, il faudra travailler d'abord quatorze heures pour regagner le temps perdu. Et je me suis juré de faire cette œuvre à Vienne, ou, sinon, de me jeter dans le Danube!

Ainsi, dans vingt minutes, je serai à vous demander conseil. Quant aux séductions du prince, il m'a attrapé une fois, et j'ai trop de fierté pour me laisser prendre encore; je passerais pour un niais.

Mille gracieusetés de cœur.

LXXXIX

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, mai 1835.

Je suis incapable d'écrire de ces riens que je vois venir naturellement à des personnes fort spirituelles, et j'ai tout bonnement mis

ce qui m'est venu à la tête, et ce qui me venait à la tête est une des choses que j'ai au cœur. Excusez-moi auprès de la comtesse, et attestez-lui que voici la deuxième fois que je succombe sur un album, et que, n'en ayant pas l'habitude, en ayant même horreur, il faut qu'elle soit indulgente.

Si je ne suis pas sale, je suis décidément bête, car je ne comprends rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire sur madame Sophie. Je vous supplie d'avoir pitié de mes infirmités spirituelles, et, quand vous faites des romans, de les mettre à la portée de mes facultés intellectuelles. Ceci peut paraître impertinent, mais ce n'est que naïf.

J'ai encore pour une heure de travail et je viens. Je suis occupé de plans plutôt que d'écritures, et je puis vous voir *en pensant*, ce qui n'est pas la même chose que penser à d'autres choses qu'à vous, en vous *voyant*.

Mille pensées gracieuses et humbles, devant votre Auguste Despotisme.

XC

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, mai 1835.

Billet d'un homme sale et sans soins.

Je ne voudrais pas attendre jusqu'à une heure pour savoir si vous allez mieux, si votre enrouement et votre oppression ont diminué, si le bain de pieds a été efficace, enfin, si tout va bien. Ayez la charité de me dire un mot sur ces importantes choses, car il importe aux sujets de savoir comment vont leurs princes.

Mille compliments affectueux et agréez mes obéissances.

XCI

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, juin 1835.

Tu sens bien, ma chère bien-aimée, que je n'ai pas l'âme assez étroite pour distinguer ce qui est à toi de ce qui est à moi. Tout est à nous, cœur, âme, corps, sentiments, tout, depuis la moindre parole jusqu'au plus léger regard, depuis la vie jusqu'à la mort! Mais, ne nous ruine pas, car je t'enverrai cent Autrichiens pour un, et tu crieras à la folie.

Mon Ève adorée, je n'ai jamais été si heureux, je n'ai jamais tant souffert. Un cœur plus ardent que l'imagination n'est vive est un funeste présent, quand le bonheur complet n'étanche pas la soif de tous les jours. Je savais tout ce que je venais chercher de douleurs, et je les ai trouvées. Là-bas, ces douleurs me semblaient le plus grand des plaisirs, et je ne me suis pas trompé. Les deux parts sont égales.

Pour cela, il a fallu que tu fusses embellie et rien n'est plus vrai. Hier encore, tu étais à rendre fou. Si je ne savais pas que nous sommes liés à jamais, je mourrais de chagrin. Aussi, ne m'abandonne jamais, car ce serait un assassinat. Ne détruis jamais la confiance qui est notre seul bien complet dans cet amour si pur. N'aie pas de jalousies qui n'ont jamais de fondement. Tu sais combien les malheureux sont fidèles; les sentiments sont tout leur trésor, leur fortune, et nous ne pouvons pas être plus malheureux que nous ne le sommes ici.

Rien ne peut me détacher de toi; tu es ma vie et mon bonheur, toutes mes espérances. Je ne crois à la vie qu'avec toi. Que peux-tu craindre? Mes travaux te prouvent mon amour, et ça a été préférer le présent à l'avenir que de venir ici. C'est la bêtise de l'amour ivre, car j'ai reculé, pour jouir de ce moment, de plusieurs mois les jours où tu crois que nous serons libres, plus libres, car libres, oh!

je n'ose pas penser à cela. Il faut que Dieu le veuille ! Je t'aime tant et tout nous unit si bien que cela sera ; mais quand ?

Allons, mille baisers, car j'en ai une soif que ces petites surprises ne font qu'accroître. Nous n'aurons ni une heure, ni une minute. Ces obstacles attisent une telle ardeur que je fais bien, crois-moi, de hâter mon départ.

Je te presse de tous côtés sur mon cœur, où tu ne tiens que moralement. Je voudrais t'y garder vivante !

XCII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Vienne, 4 juin 1835 [1].

Aimer une bête, c'est se condamner à la monotonie du bonheur ; aussi finit-il au premier jour.

Un amour qui dure est l'éloge de deux êtres, et l'attestation la plus évidente d'une supériorité cachée, mais réservée pour les plus beaux plaisirs de l'homme, les plaisirs du cœur, qui résument tout, et le mènent jusqu'à la connaissance de Dieu par l'extase.

XCIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Munich, dimanche 7 juin 1835.

Je suis arrivé hier à Munich, à onze heures du soir, mais j'y serais venu en trente-six heures au lieu de quarante-huit, sans trois

1. Balzac écrivit ce qui suit le jour même de son départ de Vienne. Il avait quitté Paris le 9 mai, était arrivé à Vienne le 16, en partit le 4 juin, et rentra à Paris le 11. Il avait logé à Vienne à l'hôtel de la Poire, Langstrasse.

mauvais postillons, qu'aucune puissance humaine n'a su faire aller et qui, chacun, m'ont perdu trois heures. J'ai dormi sept heures et, je viens de me réveiller pour m'acquitter de la promesse que je vous ai faite de vous écrire un mot. Puis, à dix heures, après avoir vu l'extérieur des édifices, je repartirai avec la même célérité.

Je n'ai rien de romantique à vous mander sur un voyage, toujours triste quand on quitte de bons amis. Je n'ai eu d'autres événements que deux chevaux qui avaient l'habitude d'aller chercher du sable et qui ont failli me jeter dans la carrière, le postillon n'ayant pas pu les empêcher d'aller à leurs habitudes. Je me suis jeté à temps hors de la voiture et j'ai fait comme eux, j'ai repris le chemin de Vienne ; mais on leur a prouvé à coups de fouet qu'il fallait aller à Hohenlinden, et la nécessité aussi m'a prouvé qu'il faut retourner à Paris. Le postillon craignait que je ne le grondasse. Mais il ne savait pas que les chevaux et moi nous étions également fidèles à nos habitudes, malgré le devoir. J'ai fait mille tristes réflexions sur la manière dont les chevaux et les hommes perdent leur liberté, sur les divers freins qu'on leur met, sur les coups du sort et les coups de fouet. Mais je vous en fais grâce. Vous me diriez que ma tristesse est trop spirituelle pour que vous y croyiez, tandis que, chez moi, les grandes affections trompées se tournent toujours en quelque rage que j'exprime en la jetant sur quelque chose, comme mercredi soir, chez le prince R....., où, faute de faire ce que je voulais, j'ai parlé magnétisme.

Au nom du ciel, n'oubliez pas, je vous en supplie, d'expliquer à M. Vatischef par quel hasard il n'a eu ni ma carte ni ma visite, car vous ne sauriez croire combien je tiens à remplir avec exactitude les devoirs de politesse.

Quoique je n'aime pas votre valet de place, il m'a été utile plusieurs fois. J'ai donné à tous, excepté à lui, qui n'était pas là. Faites-moi l'amitié de lui remettre un ducat de ma part. Je vous renverrai ce ducat dans ma première lettre. Il ne faut pas être injuste ni oublieur. Sans cela il n'y a rien de grand.

J'aurais voulu passer Munich et toujours aller ; mais vous m'avez demandé de vous y dire un mot, et je m'y suis arrêté. Je n'aime pas à m'arrêter ainsi. Le bruit, le mouvement de la voiture, la nécessité de payer, de faire aller les gens, tout m'étourdissait si

bien. S'arrêter, c'est penser, et l'on n'a que des pensées tristes quand on vous quitte.

Ne me reconnaissez-vous pas bien, moi homme de dettes, de vous en laisser deux à acquitter, Koller et le garçon de place? Mais priez M. de Hanski de dire au carrossier de ne pas me prendre pour un escroc, et de me faire crédit jusqu'à mon retour, époque à laquelle je lui commanderai une voiture. Vous voyez que je veux revenir promptement.

Allons, adieu jusqu'à Paris; là, je vous donnerai de mes nouvelles. En attendant recevez mille tendres remerciements[1] . . . . .
. . . .

XCIV

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, vendredi 12 juin 1835.

Je suis arrivé le 11 à deux heures du matin. Ainsi, en déduisant le temps de mon séjour à Munich, j'ai fait la route en cinq jours. Mais je suis sûr maintenant qu'elle peut se faire en quatre, et qu'on peut aller en onze jours à Wierzchownia.

Je suis arrivé horriblement fatigué, brun comme un nègre et je n'ai pu que me jeter sur un lit et dormir. Je vous écris ce soir selon ma promesse.

Vous recevrez par M. de la Rochefoucault, auquel je vous prie d'écrire un mot, et par la première occasion de l'ambassade, ou par celle d'Autriche si M. le comte Maurice Esterhazy est bon garçon et veut me rendre ce service, un paquet contenant : 1° *le Père Goriot* en troisième édition, dans le premier volume duquel se trouvera un porte-plume digne de vous, et, dans le deuxième volume, un coupe-papier pour vous remercier de celui que vous

1. La fin de cette lettre manque.

m'avez donné. 2° Un exemplaire du volume du *Livre des Conteurs* où se trouve *Melmoth réconcilié.*

Je m'occuperai de vos perles au premier moment.

J'ai trouvé mes affaires dans le plus horrible désordre. Werdet avait bien payé la lettre de change, mais il n'avait pu payer mes deux échéances du 15 et du 31 mai, en sorte que ma sœur, à qui ces sortes d'affaires sont peu familières, épouvantée de ces payements, a pris, non pas mes diamants, mais mon argenterie, et l'a engagée. Ainsi, me voilà obligé de travailler nuit et jour pour réparer toutes les bêtises que l'on m'a faites.

J'ai donc pour trois ou quatre mois de travaux forcés, pendant lesquels je vous demanderai d'avoir de l'indulgence pour moi. Je ne pourrai pas vous écrire aussi souvent que je le voudrais. Il faut que je donne coup sur coup *le Lys dans la Vallée, les Mémoires d'une jeune Mariée,* la livraison de Werdet et celle de madame Béchet. Tous se sont plaint de moi horriblement. Mais soyez sans remords; je ne regretterai jamais le voyage; quelque court qu'il ait été, et surtout quelque peu de temps que nous ait laissé le monde.

Je ne suis pas content de Munich. C'est par trop de fresques et par trop de mauvaises fresques. Celles du haut plafond de la Pinacothèque valent seules quelque chose, et celles des salles d'en bas de la Kœnigsbaugh [?] Tout le reste est à la hauteur de nos décorations de cafés, à Paris.

Adieu pour aujourd'hui. J'ai mille choses à faire, mes paquets à remettre, mes libraires et *revues* à voir; enfin, à tout remettre en état. Aussitôt que j'aurai quelque chose de nouveau à vous mander, je vous écrirai, car aujourd'hui je ne puis vous dire que ce que vous savez parfaitement bien, j'espère.

Baisez pour moi les jolies menottes d'Anna, offrez mes amitiés à M. de Hanski, et rappelez moi au souvenir des autres personnes qui vous entourent.

Vous trouverez le ducat de Jean, le valet de place, dans les feuillets du premier volume du *Père Goriot.*

Mille tendres gracieusetés.

XCV

A MADAME HANSKA, A ISCHL.

Chaillot, dimanche 28 juin. — Mercredi 1er juillet 1835.

Décidément, ce que je vous envoie sera soumis à toutes les chances que la politique peut avoir d'envoyer un courrier à M. de la Rochefoucault, car l'heureux attaché qui s'est marié et qui s'en retournait, est parti sans que je l'aie su.

Depuis que je ne vous ai écrit, il s'est passé bien du temps, mais ce temps a été pris par d'énormes chagrins, de ceux qui font tomber ou blanchir les cheveux. La personne qui est auprès de ma mère m'a écrit confidentiellement qu'il s'agissait en ce moment de lui sauver la vie ou la raison, que, si elle ne périssait pas, les chagrins la rendraient folle. Mon frère, incapable de tout point, réduit à la plus profonde détresse, parlait de se brûler la cervelle, au lieu de chercher à prendre un bon parti. Ma sœur est dans un état qui a empiré; sa maladie a fait des ravages épouvantables. Tout cela tuait ma mère.

Ainsi, en quatre jours, aux difficultés que m'ont créé le voyage, ma crise financière et mes travaux arriérés, se sont jointes celles de deux existences à conduire et à providentiellement arranger !

Ce fut une triste soirée. Je me suis mis à ma fenêtre, j'ai regardé dans l'espace les pays que je venais de quitter et où j'avais été chercher près de vous de la jeunesse, du repos, de la force, rafraîchir le cœur et la tête, oublier l'enfer de Paris, et, dans cette attitude, quelques larmes m'ont gagné. J'ai mesuré l'étendue de l'abîme, j'ai soupesé le fardeau, j'ai cherché au fond de mon cœur le coin où est le principe de ma puissance, et je me suis résigné. Ce sont de ces grandes scènes dont le secret est entre Dieu et nous. Mon Dieu ! Si vous m'aviez vu, vous auriez su pourquoi j'étais si triste en vous quittant, et vous auriez compris

la portée de ce que je vous disais, quoique sous une apparence gaie, quand je m'écriais : « Je vais aller me replonger dans la cuve et recommencer mes misères ! »

Par quelle douce fatalité se fait-il que depuis deux ans je vous doive les seuls intervalles calmes et paisibles de ma vie ?

Alors, j'ai commencé à élever une barrière infranchissable entre ma mère et ses enfants, entre elle et le monde d'intérêts qui vient rugir autour d'elle. J'ai assuré le calme et la paix de sa retraite. Puis j'ai formé un plan de liquidation pour mon frère et un autre plan pour assurer, pendant deux ans, sa vie de la famille. En quinze jours tout sera réalisé. Puis, d'ici à deux ans, j'aurai trouvé moyen de lui trouver une position.

Si vous voulez penser un moment que les petits intérêts sont plus compliqués et plus difficiles à manier que les grands, vous devinerez que de courses, de difficultés, de conférences. J'avais ma crise financière à dominer. Les calomnies continuelles des journaux qui me disaient en fuite, à Sainte-Pélagie, qui entassaient les lazzis, ont trouvé créance dans la partie stupide de Paris, et cette croyance a paralysé les ressources que j'avais dans le crédit. Mais, à l'heure où je vous écris, j'ai tout dompté pour moi, comme pour ma mère, comme pour mon frère. Encore un ou deux jours, je serai en selle sur le joli coursier ailé que j'ai plus particulièrement monté dans les champs du classique vallon, et je ferai feu dans les deux *Revues* en juillet et août, tandis que deux livraisons l'une, des *Études de Mœurs*, l'autre, des *Études philosophiques* paraîtront coup sur coup. Le dommage purement pécuniaire du voyage sera réparé. Puis, je travaillerai délicieusement à nouveau, en pensant que la récompense sera le voyage à Wierzchownia, sans aucun souci.

C'est dans ces circonstances que je me suis occupé de votre couteau à papier et de votre porte-plume ; j'ai pensé que ces deux bagatelles vous en seraient plus chères et que M. de Hanski permettrait à l'amitié d'empiéter sur ses droits. Ainsi, au milieu de mes peines, il se glissait une douce pensée, quand j'allais chez Lecointe[1]. Oh ! conservez-moi bien pure et bien vive cette affection

1. Le bijoutier de Balzac.

qui, vous le voyez, est une source de consolation au milieu des angoisses de la vie!

Je présume que votre long silence vient de votre voyage à Ischl. Cependant, j'ai eu hier de vos nouvelles. Elles n'étaient pas bonnes. A la date du 27 au 28, vous avez dû être souffrante, tourmentée. Vous voyez madame de Lucchesi Palli. C'est ce que m'a dit une somnambule que j'ai endormie. Elle a dû dire vrai, car elle m'a parlé de quelques contrariétés que vous éprouviez et qui ne pouvaient être connues que de vous, sur des choses qu'elle ne pouvait pas savoir. Les dernières expériences que j'ai faites ici depuis mon retour m'ont décidé à avoir constamment quelques somnambules à moi. Elle m'a dit que vous écriviez à Paris (ou que vous aviez l'intention d'écrire à Paris), pour avoir des renseignements sur moi. Mais elle voyait cela si confusément qu'elle ne me précisait rien. Elle vous a trouvé le cœur plus gros que vous ne devez l'avoir, et m'a bien vivement recommandé de vous dire d'éviter les sensations pénibles, de vivre dans le calme; mais il n'y a point de danger. Votre cœur est, comme votre front, un organe largement développé. J'ai été bien attendri quand elle m'a dit avec cette solennelle expression des somnambules : « Ce sont des personnes qui vous sont bien attachées, qui vous aiment bien véritablement. »

Quelle imposante et terrible puissance! Savoir ce qui se passe dans l'âme des personnes à la plus grande distance! Savoir ce qu'elles font! Je tâcherai de vous donner ce pouvoir-là. Dites à M. de Hanski de m'écrire une lettre, de calculer le jour où je puis l'avoir, et de se souvenir de ce qu'il fera ou dira, ou pensera, pour que, quand ma lettre viendra, il puisse savoir si j'ai, de Paris, vu à Ischl. Ce sera la plus belle de toutes nos expériences. D'ici à un mois, j'aurai quelques somnambules. C'est un moyen de n'être abusé par personne. Je n'avais rien d'Anna, je n'ai rien pu savoir. Si vous êtes curieuse de consulter, il faudrait m'envoyer un petit morceau de linge de coton, que vous lui mettriez, pendant la nuit, sur l'estomac et qu'elle *mettrait elle-même*, sans que personne y touche, dans un papier *qu'elle* mettrait dans une de vos lettres.

Je reprends aujourd'hui même mes grands travaux. Madame

de C... a paru contente de ce que j'ai fait pour elle[1]; mais, mon Dieu, que j'ai bien fait de mettre mes relations avec elle sur un pied de politesse et de monde. Ma somnambule m'en a dit de jolies ! Si vous avez lu ou si vous lisez jamais *Léone Léoni*, sachez que madame Dudevant a été bien au-dessous d'U..., le mari de la Valaque. J'ai encore appris de singulières choses sur ce ménage. Je ne puis pas vous les écrire; cela dépasse les bornes d'une lettre. Mais j'en aurai pour une soirée à Wierzchownia. Mon Dieu ! quelle vie !

Hier, j'ai eu la plus horrible chose qui puisse tourmenter. Vous savez ou vous ne savez pas que l'attente est pour moi le plus horrible des supplices. Sandeau va rue Cassini[2], m'apprend qu'il s'est présenté un paquet venant de Vienne et coûtant trente-six francs de port que Rose a refusé, faute d'argent. La tête me part. Je crois que vous seule pouvez m'envoyer quelque chose de Vienne. Je fais prendre un cabriolet à Auguste, je lui dis où il peut aller chercher de l'argent, et surtout de m'apporter le paquet, mort ou vif. Auguste est quatre heures dehors. J'ai été quatre heures en enfer, inventant mille romans ! Savez-vous ce qu'il m'apporte ? L'exemplaire du *Père Goriot* que je vous avais priée de donner à quelqu'un à qui cela pût faire plaisir, et qui m'était *renvoyé* de Vienne !... par la poste !

On pourra me refuser l'entrée du Paradis, *Philippe-le-Réservé* peut tomber; ce ne seront pas pour moi des désastres ! J'ai fait comme le possesseur de pantoufles dans les contes arabes, j'ai brûlé l'exemplaire, pour qu'il ne me causât pas d'autre malheur.

J'ai eu un autre chagrin. Un petit Savoyard, que j'avais nommé Anchise et qui était le zèle, la discrétion, la probité, l'intelligence en personne, qui était mon groom et auquel je m'étais attaché singulièrement, est mort à l'Hôtel-Dieu le vingt-unième jour d'une

1. Il s'agissait sans doute d'un passage pour le prince de M... relatif à l'enfant de la marquise de C... et de feu le fils aîné du prince.

2. Balzac avait loué à cette époque, pour échapper à la garde nationale, un appartement, 13, rue des Batailles, à Chaillot, où se trouvait le salon décrit par lui dans *la Fille aux Yeux d'or*. Il s'y faisait adresser ses lettres au nom de : *Madame veuve Durand.*

opération faite par M. Roux, ce successeur de Dupuytren, et faite avec le plus grand succès : l'ablation d'une grosse exostose au genou. La réaction putride d'une aussi grande plaie s'est faite par un gros orage. J'en suis chagrin. Il s'était décidé à cette opération, devenue nécessaire en mon absence, afin que je le retrouvasse guéri et débarrassé de cette infirmité qui l'aurait emporté. Pauvre enfant, tous ceux qui l'ont connu l'ont regretté, tant il avait plu.

Après avoir achevé de vous dire encore quelques choses, je vais me mettre à finir *l'Enfant maudit*. Je suis dans des dispositions convenables pour achever cette œuvre de mélancolie.

Maintenant que me voilà remis à ma vie de dix-huit heures de travail, je vais vous faire une espèce de journal, vous écrire un petit mot chaque jour et je vous enverrai le tout par chaque huitaine. Ceci est écrit dimanche 28 juin, vingt-quatre jours après vous avoir quittée, et dix-huit jours après mon arrivée ici, quinze jours après vous avoir écrit. Mais ces quinze jours ont été bien fatalement remplis par les chagrins, les occupations et les difficultés de toute sorte: ces choses-là ne peuvent pas se dire. Il faudrait des volumes pour expliquer ce qui se fait et se pense en une heure. Vous avez le gros. Werdet a été à Londres pour voir à nos contrefaçons et traductions.

Lundi 29.

Il était minuit, hier, quand j'ai fini. Je vous ai dit adieu du cœur, et suis allé me coucher. Je voudrais changer quelque chose à mon existence, me lever à quatre heures du matin et me coucher à neuf heures; je dormirais sept heures et ne travaillerais que pendant quinze. Cela est difficile, car mes heures sont encore toutes interverties.

Allons, Auguste rentre et m'annonce que toutes les dispositions que je viens de faire pour mes payements du 30, de demain, sont renversées par un escompteur qui me renvoie sans le prendre un effet de Spachmann de mille francs. Il faut m'habiller, courir. Concevez-vous cette vie? J'allais commencer dans le calme une œuvre de mélancolie, et voilà une bombe qui tombe dans mon

cabinet: mais ce n'est pas une dépêche que j'ai à écrire et je ne puis pas dire, comme Charles XII : « Qu'a de commun cette bombe et *l'Enfant maudit.* » Allons, adieu pour aujourd'hui.

Mardi 30.

Je me suis couché tard, mais, à quinze ducats prêts, j'ai trouvé mon affaire, et je les aurai bien de quelqu'un pour vingt-quatre heures.

Dans mes courses, hier, j'ai revu une somnambule; elle m'a dit, celle-là, que vous étiez en route pour Ischl, contredisant ainsi l'autre, qui vous faisait voir madame de Lucchesi Palli. Mais je sais aujourd'hui d'où vient l'erreur. Ce serait trop long à vous expliquer. Je n'ai malheureusement pas assez de temps à moi pour étudier ces effets d'après mes nouvelles idées et classer mes observations. La difficulté d'avoir des sujets, les nécessités imposées au magnétiseur, tout s'oppose à ce que je voudrais faire. Là, comme pour faire une comédie, il faut du temps et du calme; or, le temps et le calme c'est pour moi les deux causes de fortune, et la fortune est ce qui m'arrête en tout. Récapitulation faite, il me faut un an de travail et beaucoup de bonheur dans mes travaux, pour que je sois entièrement libre et libéré.

Allons, adieu. Aujourd'hui, je me livre entièrement au travail. J'ai un mois devant moi de tranquillité, car je n'ai plus rien à payer que le 31 juillet.

Mon Dieu! comme je souhaite avoir une ou deux bonnes somnambules! Je saurais tous les matins comment vous allez, ce que vous faites, et cette petite satisfaction, jointe à mes travaux constants, me rendrait tout heureux.

Je vais vous envoyer ceci; mandez-moi promptement si la fin de *Séraphita*, mise à la poste le 15 ou le 16 de juillet, vous parviendrait encore à Ischl, car j'imagine que je recevrai une lettre de vous qui me dira votre adresse aux eaux.

Mercredi 1er juillet.

Hier, il a fallu courir pour achever le payement, qui n'a été fait qu'aujourd'hui. Ces 30 sont d'étranges commotions!

Me voici, ce soir, bien triste. Le vent d'est souffle, je n'ai aucune force. Je n'ai pas encore retrouvé la puissance du travail ; je n'ai ni inspiration, ni rien de fécondateur. Cependant, la nécessité est extrême. Je vais me remettre au café. Quand on n'a aucune illusion sur la gloire et que l'on a mis ailleurs ses récompenses, il est bien chagrinant d'être seul avec son travail.

Allons, adieu. Je commencerai demain un journal pour quinze jours. Vous le saurez et n'aurez aucune inquiétude.

Ah ! on vient du ministère des Affaires étrangères. Votre paquet sera longtemps sans partir. J'irai voir à l'ambassade d'Autriche où je trouverai un protecteur.

Mille tendres amitiés. Écrivez-moi souvent, car votre écriture est un talisman. Vous savez ce qu'il revient à chacune des personnes qui vous entourent. Ne marchez pas trop, un peu seulement. A Ischl, l'air suffit. D'ailleurs la voiture, en tout état de cause, vous vaut mieux ; j'ai observé cela. Plus de marche ; le grand médecin le veut !

Mille choses encore.

XCVI

A MADAME HANSKA, A ISCHL.

Chaillot, vendredi 17 juillet. — Samedi 18 juillet 1835.

Je n'ai plus le temps de vous écrire. Les calomnies ont ruiné mon crédit. Les gens qui n'auraient pas pensé à venir me demander de l'argent [se sont réunis] et tout le monde a fondu sur moi. Il faut que ma toute-puissante plume batte monnaie, et il ne faut rien sacrifier à la nécessité, aux dépens de l'art ! Savez-vous ce que je fais ? je travaille vingt-quatre heures de suite. Je dors cinq heures, ce qui me donne vingt et une heures et demie de travail par jour.

J'ai devant moi huit mille francs à gagner, si je puis donner aux trois *Revues* ce qu'elles demandent : la fin de *Séraphita, la Jeune*

Mariée à *la Revue de Paris*; *le Lys*, aux *Deux Mondes* [1], et une composition royaliste au *Conservateur*, qui a reparu; ce qui constitue quatre cent quarante-huit feuillets de mon écriture serrée. Jugez si j'ai du temps à moi, quand je n'ai que quarante jours pour accomplir ce tour de force.

Votre lettre m'a chagriné, car vous m'y rendez responsable de la lettre de Listz. Mon Dieu ! comment avec un aussi grand front avez-vous des petitesses? Je ne comprends pas que connaissant mon aversion pour George Sand, vous m'en fassiez l'ami. Je ne puis donc rien vous envoyer, quand il y aura des compliments sots ou bêtes pour moi dans ces autographes?

Vous allez me prendre pour un fripon. Le ducat est tombé quand j'ai fait le paquet. Auguste l'a retrouvé hier en balayant mon tapis. Le paquet était aux Affaires étrangères depuis un mois, attendant une occasion. L'impatience m'a pris. Il est parti il y a huit jours par l'ambassade d'Autriche. Vous devez le recevoir quand vous lirez cette lettre, ou avant, ou quelques jours après.

Vous ne m'avez pas donné votre adresse à Ischl. J'adresse ceci à Sina. Par grâce, dites-moi jusqu'à quel jour vous resterez à Ischl pour que je puisse vous envoyer *la Revue de Paris*, pour la fin de *Séraphita*, le manuscrit, et le *Livre mystique*, où reparaîtra *Séraphita* et *Louis Lambert* dans leur vrai texte. *Louis Lambert* est fini. J'ai fini aussi un volume pour madame Béchet, et dans huit jours, un, sur la dernière livraison; je n'en aurai plus que deux pour avoir terminé. Werdet aura eu aussi deux livraisons *d'Études philosophiques* d'ici à vingt jours. Je vais à la grâce de Dieu; quand je serais tombé, eh bien, je serai tombé; mais il faut se défendre et grandir.

Ne m'en veuillez pas de mon silence, car vous trouverez à votre retour à Vienne la preuve formidable de mes efforts de géant. La *lettre* de *Louis Lambert* a coûté vingt jours et dix à douze épreuves; mais elle est grandiose. Si j'avais une occasion je vous l'enverrais; mais je n'ose mettre à contribution l'ambassade d'Autriche.

Vous me dites d'écrire à la comtesse *Loulou*. Mais le puis-je ?

1. Ce projet ne fut pas exécuté. *Le Lys dans la Vallée* parut en partie, non dans *la Revue des deux Mondes*, mais dans *la Revue de Paris*.

Expliquez-lui vous-même un retard involontaire. Je ne puis pas m'occuper de mes affaires, je ne sors pas, je ne fais qu'écrire des pages. En bonne conscience, je ne puis pas chercher l'impossible. Personne ici ne veut les maigres appointements du prince, *et trois cents francs* pour le voyage! Un lecteur qui *sait lire*[1] n'est pas un homme ordinaire, et le prince lui refuse sa table. Tout cela se contredit. Un homme d'esprit gagne ici plus de trois cents francs par mois en littérature, et *lire bien*, c'est de la littérature. Je ne me suis pas chargé de l'impossible. Tout le monde, même ceux qui meurent de faim, me rient au nez. Quitter Paris pour Vienne à ce prix-là! On aime mieux crever de faim à Paris, avec des espérances, que de bien vivre sans souci partout ailleurs. J'écrirai à la princesse et à la comtesse au premier jour, mais il faut que j'aie pourvu à la défense de tous les points attaqués et que j'aie fait feu par les trois bouches des *Revues*, et par mes livraisons. Quand j'aurai reparu victorieux, alors je vous écrirai, chère Viennoise.

Écrivez à la comtesse que le roman du *Marquis de Pontanges*, par madame de Girardin, vaut la peine d'être lu. C'est le seul depuis six mois.

Adieu; je vous écrirai quand j'aurai fait quelque chose, obtenu des résultats qui vous mettent l'âme en repos sur mes travaux et mes veilles. Ces débats d'un homme avec sa pensée, l'encre et le papier, n'ont rien de bien poétique. C'est le silence, c'est l'obscur. Lassitude, efforts, tension, des maux de tête, des ennuis, tout cela se passe entre les quatre murs de ce boudoir blanc et rose que vous connaissez par la description de *la Fille aux Yeux d'or*. Ainsi, je n'ai pour me consoler dans ces travaux que cette affection lointaine qui se fâche, à Ischl, d'un mot écrit niaisement pendant que j'étais à Vienne, et la perspective d'aller chercher des duretés à Wierzchownia quand je serai, dans sept ou huit mois, mourant par suite de mes efforts! Il faut dire comme je ne sais quel général: « Beaucoup de victoires pareilles et nous succombons ».

Allons, adieu. J'embrasse Anna au front et vous envoie, à M. de

1. La comtesse Louise Turheim, chanoinesse, sœur de la princesse Rasumofska, dont le mari avait demandé à Balzac de lui chercher un lecteur à Paris.

Hanski et à vous, mille témoignages d'affection. Pensez à moi autant que je pense à vous, je serai content. Mais, de vous, point de lettre depuis le 26 juin et nous sommes au 18 juillet. Vous me mettez en pénitence.

XCVII

A MADAME HANSKA, A ISCHL.

Paris, mardi 11 août 1835.

Je reviens de Berry, où j'avais été voir madame Carraud qui avait quelque chose à me dire, et je trouve à mon retour votre dernière lettre, celle où vous me parlez de la visite que vous faisait *Madame* au moment où nos journaux la présentaient comme inventant la machine infernale de Fieschi, et en attendant le succès aux eaux d'Aix, où elle en conférait avec Berryer. Gouvernez donc les peuples auxquels en vingt-quatre heures et sur deux cents lieues carrées on fait croire de semblables choses !

Vous vous plaignez d'une bien aimable façon de la rareté de mes lettres, mais vous savez cependant que j'écris autant que je peux. Je travaille maintenant vingt heures par jour. Y résisterais-je ? Je ne sais.

Je ne comprends pas comment vous n'avez pas reçu mon envoi. L'ambassade d'Autriche l'a mis sous sa protection et il est à l'adresse de M. de la Rochefoucault. Je vous en prie, réclamez-le bien.

Je m'étonne de votre enthousiasme pour Lherminier. On voit bien que vous n'avez pas lu ses autres ouvrages. Ils m'ont empêché de lire *Au delà du Rhin*, dont les fragments publiés dans *la Revue des Deux Mondes* ne m'ont pas paru forts. Je ne vous ai pas *chanté merveilles* pour l'œuvre de madame Émile de Girardin. Elle est meilleure que ce qu'elle a fait jusqu'à présent, mais ce n'est pas une œuvre bien remarquable; c'est de la littérature, et non de la politique

dogmatique. Ne confondons pas Capefigue et Lherminier avec les roses et les lys. Laissons-les parmi les chardons, qui sont chers à plus d'un titre à ces Excellences. Vous me ferez lire *Au delà du Rhin*, mais j'ai peur, malgré la foi que je porte à votre beau front.

Mais, mon Dieu, ne vous ai-je pas écrit déjà depuis deux mois que les deux somnambules vous défendaient de marcher ! Pourquoi donc marchez-vous ? Votre lettre m'a contristé ; elle m'a semblé froide et indifférente, comme si la glace sur laquelle reposent les trônes vous avait gagnée. J'aime mieux quand vous me querellez, que vous m'en voulez ! Si vous ne restez pas à Vienne quelque temps, comment faire pour les manuscrits de *Séraphita* et du *Lys dans la Vallée* ? La fin de *Séraphita* ne paraîtra dans *la Revue de Paris* que le troisième et peut-être le quatrième dimanche d'octobre. Si vous vous en allez, donnez-moi quelque adresse sûre à Brody ; vous y trouverez l'envoi précieux.

Je ferai comme vous voulez pour le ducat. Pauvre fidèle garçon[1] ! Quelle âme le ciel a mise là près de moi !

Mon Dieu, j'aurais eu presque besoin de tendresse exagérée de la part de mes amis, car je vous certifie que la plus cruelle conviction me gagne. Je n'espère pas pouvoir résister à d'aussi rudes travaux. On est considérablement crevé d'efforts violents dans les arts, les sciences et les lettres, et, dans ce redoublement de travaux qui m'a saisi, poussé que je suis par la nécessité, rien ne me soutient. Du travail, toujours du travail ; des nuits embrasées succèdent à des nuits embrasées, des jours de méditation à des jours de méditation, de l'exécution à la conception, de la conception à l'exécution. Peu d'argent en comparaison de ce qu'il m'en faut, immensément d'argent, par rapport à la chose commune. Si chacun de mes livres était payé comme ceux de Walter Scott, je m'en tirerais. Mais, quoique surpayé, je ne m'en tire pas. J'aurai gagné deux mille ducats en août. *Le Lys* m'est payé huit mille francs, moitié par la librairie, moitié par *la Revue des Deux Mondes*. L'article au *Conservateur* me sera payé trois mille francs. J'aurai fini

1. Auguste, son domestique, auquel on le chargeait de donner le ducat.

Séraphita, commencé les *Mémoires d'une jeune Mariée* et fini la livraison de madame Béchet. Je ne sais si cerveau, plume et main auront jamais fait ce tour de force ! Et il existe une chère personne, saintement cultivée, qui se plaint que la correspondance languisse, quand je réponds scrupuleusement à ses lettres !

Il m'est impossible de m'entretenir avec vous, par lettres, de Fieschi et de sa machine. Les hommes profonds en politique, et moi qui ne manque pas d'un certain don de seconde vue, croient que ce n'est ni la République, ni le Carlisme qui sont l'auteur du coup. *Fieschi n'a rien dit*, tenez cela pour certain. Il ne parlera probablement pas. C'est Lisfranc, le chirurgien qui le soigne et qui soigne ma sœur, qui le lui a dit. On lui a donné beaucoup d'argent. Peut-être ne sait-il pas *qui* l'a fait agir.

Vous verrez la chanoinesse, la princesse et le prince. J'ai trouvé un lecteur, mais il faudrait, je crois, six cents francs pour le voyage, par des raisons que je déduirai quand j'écrirai. Je vous écrirai encore une fois à Vienne, et par ce courrier, j'écrirai à la chanoinesse et à la princesse.

Je suis à la veille de commencer l'existence politique. Je suis assez lâche pour reculer, afin de ne pas compromettre le voyage à Wierzchownia. Les deux *Revues* forment un grand parti, car *la Revue des Deux Mondes* a quinze cents abonnés, dont cinq cents en Europe ; elle devient un pouvoir. Elles se réunissent à moi, me prennent pour chef, car j'ai aussi vaincu bien des gens et des choses par mon *Bedouck !* Elles m'appuient. Moi, je ferais deux autres journaux. Cela nous en donnerait quatre, et nous sommes aujourd'hui en marché d'un cinquième. Je pense à nous faire appeler le parti des *intelligentiels*, nom qui prête peu à la plaisanterie et qui constituerait un parti auquel on serait flatté d'appartenir. Chef de ceci, en France, cela vaut la peine qu'on y pense. Il y a longtemps que les principales lignes de nos travaux sont discutées entre moi et un homme puissant par sa volonté, qui a organisé depuis quatre ans et dirigé *la Revue des Deux Mondes*. Nous avons eu plusieurs conférences. Les deux journaux, les deux *Revues*, nous permettront d'écrémer les salons vivaces, de nous les assimiler, de réunir

les intelligences sérieusement capables, et rien ne résisterait à cette ligue amie d'une presse qui n'aurait rien d'aveugle, rien de désordonné.

Vous voyez qu'à mesure que je m'avance dans mon œuvre, j'agis sur une autre ligne parallèle, importante et plus large, en un mot que je ne m'arrêterai pas plus en politique qu'en littérature. Le temps presse, les événements se compliquent. J'aurais été arrêté par une centaine de mille francs; mais je crois que je vais faire un drame, sous le nom de mon secrétaire futur, pour me les procurer. Il faut en finir avec la question argent qui m'étrangle.

Vous voyez que, malgré votre froideur, je vous tiens au courant des grandes opérations de votre dévoué mougik. Mais si la loi passe, la loi nouvelle qui veut que les articles politiques soient signés, il faut renoncer à bien des choses pour aller à Paulowska. Enfin, nous n'avons pas de l'esprit pour rien !

Vous parler de mes affaires de tous les jours, ce serait vous entretenir de trop grandes misères. C'est toujours un nombre infini de courses, d'allées et venues pour payer mes billets, faire honneur à mes affaires. A Paris, tout entraîne une perte effroyable de temps, et le temps est la grande étoffe.

Ainsi, quand je ne suis pas courbé sur le papier à la lueur de mes bougies, dans le salon de *la Fille aux Yeux d'or*, ou couché de fatigue sur le divan, je suis haletant après les difficultés pécuniaires, dormant peu, mangeant peu, ne voyant personne, enfin comme un général républicain faisant une campagne, sans pain, sans souliers. La solitude me plaît d'ailleurs beaucoup. Je hais le monde. Il me faut maintenant achever ce qui est commencé, et ce qui me détourne est trop mauvais, surtout quand c'est ennuyeux.

Vous m'avez, je crois, parlé de madame de C... Elle a pris, comme je vous l'ai dit, la chose au tragique, et se défie de la famille M... Il y a là-dessous, de part et d'autre, des choses qui sont inexplicables, et je n'ai nulle envie de chercher la clef des mystères qui ne me regardent pas. Je suis avec madame de C... dans des termes convenables de politesse, et comme vous pourriez souhaiter vous-même que je fusse.

N'établissez aucune comparaison entre l'affection que vous ins-

pirez et celle que vous accordez ; car, là, ceux qui vous aiment ont l'avantage. Ne croyez pas que je cesse de penser à vous, puisque, quand même je serais occupé comme je le suis, il est impossible qu'aux heures de désespoir et de fatigue, qu'à celles où l'énergie se ralentit, et où l'on est dans son fauteuil, les bras pendants, la tête affaissée, le corps las et l'esprit endolori, les ailes du souvenir ne vous reportent pas aux moments où l'on s'est rafraîchi sous des ombrages verts, aux jours où l'on a voyagé vers une personne qui vous sourit, qui n'a rien que de sincère au cœur, qui nous est fée, qui nous ranime et qui renouvelle, pour ainsi dire, par les distractions de l'âme, les forces de ce que les autres nomment le talent. Vous êtes toutes ces choses pour moi, vous le savez ; ainsi ne plaisantez pas sur mes sentiments ; j'ai peur, moi, qu'il ne s'y mêle trop de reconnaissance.

Allons, adieu. A Wierzchownia donc ! Il faudra donc traverser l'Europe pour venir vous montrer un visage vieilli, mais un cœur toujours déplorablement jeune, qui bat à tout propos, à une ligne mal écrite, à une adresse, à un parfum, comme si je n'avais pas trente-six ans !

J'espère que quand vous serez régulièrement assise dans votre Wierzchownia, vous m'écrirez le journal de votre vie, que vous me serez plus fidèlement amie, et que nous nous serons comme vus d'hier quand je vous arriverai. Mille bonnes choses à M. de Hanski. Écrivez-moi si le paquet est perdu, ou si vous l'avez. J'ai peur qu'il n'aille à Ischl quand vous vous en irez. Puis écrivez-moi, courrier par courrier, en m'envoyant intérieurement dans votre lettre une empreinte en cire rouge de vos armes, qui doivent être gravées en tête de *Séraphita,* dans la réimpression des *Études philosophiques* et du *Livre mystique*. N'est-ce pas une galanterie qui fera résonner la corde héraldique que vous avez je ne sais où, car ce n'est pas au cœur ? Baisez pour moi Anna au front. Mille tendres amitiés, et rappelez-moi au souvenir des Viennois auxquels je dois des souvenirs.

XCVIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE.

Paris, dimanche 23 — lundi 24 août 1835.

Mes lettres deviennent courtes, me dites-vous, et vous ne savez plus qui je vois. Mais je ne vois personne, et je travaille si continuellement que je n'ai pas un moment pour écrire. Mais j'ai des heures de lassitude auxquelles je pense. Quelque jour vous serez étonnée que j'aie pu faire ce que j'ai fait, et avoir encore écrit à une amie.

Écoutez, pour en finir sur ce point, réfléchissez à ceci : Walter Scott écrivait deux romans par an et passait pour avoir du bonheur dans son travail; il étonnait l'Angleterre. Cette année, j'aurai produit : 1° *le Père Goriot;* 2° *le Lys dans la Vallée;* 3° *les Mémoires d'une jeune Mariée;* 4° *César Birotteau.* J'aurai fait trois livraisons d'*Études de Mœurs* à madame Béchet, et trois livraisons d'*Études philosophiques* à Werdet. Enfin, j'aurai achevé le troisième dixain et *Séraphita.* Mais aussi, serais-je vivant ou avec ma raison en l'an 1836? J'en doute. Parfois, il me semble que mon cerveau s'enflamme. Je mourrai sur la brèche de l'intelligence.

Ces efforts-là ne me sauvent pas encore de ma crise financière. Pour me liquider, cette effroyable production de livres, qui a entraîné des masses d'épreuves, ne suffit pas. Il faut en venir au *théâtre,* dont les revenus sont énormes comparés à ceux que nous font les livres.

Je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez. Je suis toujours confondu de ne pas apprendre que vous avez reçu mon envoi. Pour ce qui est de moi, je suis environné de la valeur de trois volumes in-octavo à finir pour les *Revues* et pour les libraires. Que voulez-vous? Il fallait dix ans à un auteur, dans le XVIIIe siècle, pour faire dix volumes. J'en aurai fait quatorze cette année, et l'on

n'y fait pas attention. *Une feuille* (et il y en a vingt-cinq dans un volume) me coûte des vingt heures de travaux, et il me vient d'Ischl une lettre où l'on me demande : « Que faites-vous? Pourquoi ne m'écrivez-vous pas? » au moment où, accablé par seize mille francs à payer en quarante jours, et où je n'ai d'autres ressources que ma plume, je lutte avec un courage sans exemple!

Les champs de bataille intellectuels sont plus fatigants à labourer que les champs où l'on meurt et que les champs où l'on sème du grain, sachez-le bien. La France boit des cervelles d'hommes, comme elle coupait autrefois de nobles têtes.

Oui, je ne puis que vous écrire quelques pages, et bientôt je ne vous en écrirai que de désespérées, car le courage commence à m'abandonner. Je suis las de cette lutte sans repos, de cette production constante, sans succès productif. Belle chose que d'exciter des sympathies morales, quand un frère et une mère ont besoin de pain! Belle chose que d'entendre de sots compliments sur des œuvres écrites avec notre sang, et qui ne se vendent pas, tandis que M. Paul de Kock se vend à trois mille exemplaires, et *le Magasin pittoresque* à soixante mille! Nous nous reverrons si je triomphe, mais je doute du succès!

Lundi 24.

Pardonnez-moi d'avoir jeté ce cri de douleur, ne vous en alarmez pas trop. Mais si je périssais, emporté par un excès de travail, il ne faudrait pas non plus que cela vous surprenne. La fin de *Séraphita* ne pourra guère paraître que dans le premier numéro de septembre de *la Revue de Paris*. Les corrections, les travaux en sont écrasants. Il y a déjà cent soixante heures de travail sur les premières épreuves; je ne sais pas encore ce que coûteront les autres.

Si vous êtes bonne, vous m'écrirez plus souvent. Il me semble que l'air est frais autour de moi, que mon cerveau se rafraîchit, que je suis dans une oasis, quand j'ai lu vos lettres. Elles me font croire que je suis au repos. Il y avait quinze jours que je n'en avais quand j'ai reçu celle qui sera la dernière d'Ischl. J'ai bien avancé en corrections *le Lys dans la Vallée*; il paraîtra dans *la*

Revue des Deux Mondes pendant que vous voyagerez. Je ne crois pas avoir fait une plus belle œuvre comme peinture d'intérieur. J'ai refait et complété *Gobseck*. Je vais, dans *la Fleur des Pois*, me retourner sur moi-même. J'ai peint toutes les infortunes des femmes; il est temps de montrer aussi les douleurs des maris.

Il y a quelque chose de singulier : c'est que j'aie combiné cette œuvre pendant que vous pensiez à l'idée première, et durant le chemin que faisait pour venir à moi la lettre où vous me parlez des souffrances qui atteignent les hommes. N'est-ce pas à faire croire que l'espace n'existe pas, et que nous avions causé ensemble?

Adieu. Je n'ai plus le temps d'écrire. Mais, comme je vous le disais, j'ai celui de penser, et je pense à vous aux heures de récréation. Il faut gagner bien de l'argent pour pouvoir aller en Ukraine, car il ne faut plus rien devoir ici pour voyager tranquillement.

Allons, adieu. Mille gracieuses choses et rappelez-moi au souvenir des personnes qui vous entourent.

XCIX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, dimanche 11 octobre 1835.

Ne vous étonnez pas de mon silence; il vous sera facilement expliqué par les abondantes productions qui vont me sauver.

Voici quarante jours que je me lève à minuit et me couche à six heures. Entre ces deux moments, il n'y a que du travail, un travail ardent, passionné; la lutte acharnée des champs de bataille !

Faites-moi la grâce de ne pas croire que l'amitié que vous m'accordez soit l'amitié vulgaire des femmes, et croyez, *quand*

même, la plus noble des devises. Oui, je ne périrai pas, oui, je triompherai !

Néanmoins, vous avez dû recevoir deux lettres par le canal de Sina, dont une vous portait votre dédicace imprimée. *Séraphita* ne paraîtra que vers la fin d'octobre, *le Lys dans la Vallée* en novembre et décembre, *la Fleur des Pois*, dans huit jours, deux livraisons [des *Études philosophiques*] de Werdet, coup sur coup, et le troisième dixain en décembre.

Ceci doit vous expliquer tout : mes travaux continuels, ma correspondance interrompue. Mais aussi, le 1er mars prochain, je ne devrai plus rien à personne. Ainsi aura fini cette horrible lutte entre le malheur et moi. La fortune, ce sera ma plume et ma liberté.

Hier, en revenant le long des quais, à pied, méditant des corrections à *Séraphita*; j'ai vu dans une voiture qui allait vite, madame Kisseleff. Jugez de mon étonnement ! Elle revenait sans doute de Bellevue, séjour de l'ambassade d'Autriche.

Aucune autre nouvelle. Je me lève à minuit et me couche à six heures, depuis cinquante jours. Je commence à maigrir. Pendant mes dix-huit heures de veille, du travail, le plus pénible de tous. Je veux que *le Lys* et *Séraphita*, que le nouveau *Louis Lambert*, soient les points culminants de ma vie littéraire jusqu'aujourd'hui.

Nous réimprimons *le Médecin de Campagne*. Je fais faire ici une voiture de voyage. Enfin, je pense à acheter une maison, afin que, quand vous viendrez à Paris, je puisse vous l'offrir tout entière, pour vous remercier de l'hospitalité que vous me promettez à Wierzchownia. M. de Custine est à Paris, l'infidèle !

Voulez-vous me permettre de vous faire faire une montre à Genève ? Je vous l'apporterai, avec les manuscrits qui vous appartiennent, quand j'irai vous voir. Je réparerai ainsi le désastre du voyage; vous êtes trop loin de Genève pour vous occuper de cela.

Allons, soignez-vous bien. Faites le *Grandet* et le *Benassis* [1]. Je serai votre critique, quand je viendrai, comme vous êtes celui de mes œuvres.

1. Allusion aux caractères des principaux personnages d'*Eugénie Grandet* et du *Médecin de campagne*.

Oh! je vous en supplie, ayez confiance en moi! Ne m'en voulez de rien, ni de la brièveté, ni du griffonnage de mes lettres. Il faut absolument que je marche, que rien n'attende, et j'ai toujours autour de moi la valeur de trois ou quatre volumes in-octavo en épreuves à lire; outre cela les affaires de finance. A la lettre, je ne vis pas; mais je puis, aux heures trop fatiguées, m'appuyer la tête à la cheminée et me perdre dans mes rêveries, tout comme une femme.

Mille bons souvenirs à tous, et, à vous, toutes les amitiés. Je vous attends au *Lys dans la Vallée*. J'ai bien travaillé cette œuvre. J'ai voulu me servir du langage de Massillon, et cet instrument-là est lourd à manier!

Mille vœux ardents pour tout ce qui vous est cher, et mes amitiés au *Grand Maréchal*.

C

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, octobre 1835.

J'ai reçu votre lettre de Brody et vous en remercie du fond de l'âme. Plus vous me défendrez de venir à Wierzchownia, sous prétexte qu'il y a trop de fatigue, plus vite j'irai. Mais soyez tranquille; je ne puis pas respirer l'air de la liberté, me sentir sans chaînes, c'est-à-dire sans dettes, avant avril, mai ou juin. Mais j'irai faire tranquillement à Wierzchownia *Philippe II* et *Marie Touchet*, ou quelques bons ouvrages qui me feront mon indépendance financière, les trois francs par jour que voulait Napoléon détrôné.

Oui, madame Kisseleff est à Paris. Heureux monsieur E...! Moi, je suis en dehors de la société; jusqu'à ma libération, je ne vois personne et je travaille comme je vous l'ai dit. Vous lirez donc, à Wierzchownia seulement, *Séraphita*, et mon nouveau *Louis Lambert*, qui composent *le Livre mystique*. L'Empereur Nicolas ne vous

défendra pas ces livres-là. Vous y lirez également *la Fleur des Pois* et *le Lys dans la Vallée*; tout cela va fondre sur mon public.

Je voudrais bien pouvoir acheter la maison dont je vous ai parlé. Ce serait un excellent emploi et je serais forcé de faire des économies.

Je prends une bien mauvaise opinion de votre fermeté. A mesure que vous avancez vers la *cara patria*, vos sublimes déterminations de gouvernement s'évanouissent, et vous redevenez grande dame, créole, indolente.

Je vous verrai donc l'année prochaine dans la gloire de vos déserts, de vos steppes. Je vous apporterai les manuscrits de *Séraphita*, qui sont bien curieux, ceux du *Lys*, qui le sont encore davantage, et un bel exemplaire sur papier de Chine du *Livre mystique*, où se trouve votre *Séraphita*. Allez, soyez la reine de Wierzchownia; ne faites pas du *Bénassis* inédit à Paulowska. Soyez plutôt une plante intellectuelle, développez votre beau front où brille la plus éclatante des lumières divines.

Je veux arriver à Wierzchownia en retraversant l'Allemagne, digne de la renommée à laquelle nous mentons tant! J'aurai d'ici sept mois accompli de grands travaux. *César Birotteau* aura suivi, avec bien d'autres morceaux, ceux qui sont sur le chantier. Mais *le Lys!* Si *le Lys* n'est pas un bréviaire femelle, je ne suis rien. La vertu y est sublime et point ennuyeuse. Faire du dramatique avec la vertu, rester chaud, se servir de la langue et du style de Massillon, tenez, c'est un problème, qui, résolu, dans le premier article, coûte déjà trois cents heures de corrections, quatre cents francs à la *Revue*, et à moi, un peu de mal au foie. M. Nacquart m'a mis à trois heures de bain par jour, à dix livres de raisin, et ne veut pas que je travaille, mais je passe toujours les nuits.

Madame de B... va beaucoup mieux; elle a supporté un dernier orage, la maladie d'un fils bien-aimé que son frère va chercher en Belgique. J'étais là pour amoindrir ses douleurs. Elle m'a dit qu'on ne pouvait dire qu'un seul mot sur mon *Lys*, que c'était bien *le Lys dans la Vallée*. Dans sa bouche, ceci est un grand éloge; elle est bien difficile. Enfin, le premier article est terminé; j'en ai deux autres; à vingt jours pièce, il y a encore quarante jours de travaux. Saint-Beuve a travaillé quatre ans *Volupté*. Vous comparerez.

Je perds cinq cents francs si la fin de *Séraphita* n'est pas donnée samedi prochain à *la Revue de Paris*. Ainsi, comme je ne veux pas perdre un liard, attendu que les maisons sont chères, la fin de *Séraphita* paraîtra le premier dimanche de novembre.

Je vous envoie mille gracieusetés de cœur et vous prie de me rappeler au souvenir de tous. Votre coupoir s'est cassé dans ma main; il a failli me blesser; j'en ai été chagrin. Puis, je ne sais où s'est fourré le petit crayon de Genève; j'en suis encore aussi chagrin, mais il se retrouvera dans quelque poche. Je suis tellement bourré d'idées, de travaux, que voici les distractions qui commencent. Mais le cœur n'en aura jamais; la tête seulement.

Allons, mille vœux vous suivent et vous accompagnent.

CI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, samedi 21. — Dimanche, 22 novembre 1835.

Ne vous étonnez pas des quelques jours pendant lesquels je ne vous ai pas écrit. Cette interruption est due à l'âpreté du combat, à la nécessité d'un travail qui prend les jours et les nuits. J'ai déjà la peur de succomber. Puis, les événements sont devenus graves dans ma famille. Il a fallu s'occuper de mon frère, le faire partir aux Indes, ou le décider à partir.

Puis, vous si peu occupée des affaires d'argent, vous ne saurez jamais, que quand je vous les raconterai au coin du feu, dans votre steppe, les difficultés que l'on trouve à pouvoir payer mille ducats par mois, à Paris, sans autre secours que sa plume. Enfin, si j'ai encore la fin du mois de novembre et celle de décembre, j'ai presque l'espoir d'arriver, sinon libre, du moins l'honneur sauf et sans malheur, au 31 décembre.

Vous ne concevrez jamais rien de ces deux mois, que quand les effrayants travaux de *Séraphita* et du *Lys* seront reliés en vert et placés dans un rayon de votre bibliothèque. Alors, vous vous deman-

derez, en voyant ces masses d'épreuves et de corrections, s'il y a eu des années dans ces mois-ci, et des jours dans les heures; alors vous connaîtrez le prix d'une lettre écrite par moi, à qui le temps manque et pour les bains qui me sont si nécessaires, et pour le sommeil qui l'est encore davantage !

La livraison de madame Béchet a paru il y a huit jours. Je n'ai plus que deux volumes de la *Vie de Province* à faire pour compléter ses douze volumes, dont la première livraison vous fut apportée à Genève. Ainsi, pendant votre voyage, j'aurai fait douze volumes pour un libraire, et quinze pour Werdet, et j'ai trouvé le temps d'aller à Neuchâtel, à Genève et à Vienne.

Madame Béchet nous a payé nos trente-trois mille francs. On nous offre quarante-cinq mille francs des treize volumes suivants, qui complèteront, à vingt-cinq volumes, la première édition des *Études de Mœurs*. Voilà où en sont nos affaires. Nous devons trente-cinq mille francs et nous en possédons, en expectative, cinquante mille. Voilà où en sont les affaires de notre ménage. Il s'agit seulement de ne pas mourir de fatigue le jour où le poids du fardeau sera supportable!

Demain dimanche, 22, le premier article du *Lys dans la Vallée* paraît dans *la Revue de Paris*. Mais apprenez par un seul fait la nature de ma lutte et de mes combats journaliers. Depuis mon retour de Vienne, *la Revue de Paris* faisait d'immenses sacrifices pour *Séraphita*. Après six mois de travaux et d'argent dépensés, *Séraphita*, finie, devait paraître demain. Tout à coup, le directeur m'a dit que c'était incompréhensible, et qu'il préférait ne pas publier à cause de la longue interruption qui se trouvait entre les premiers articles et cette fin, puis, mille raisons dont je vous fais grâce. Aussitôt, je lui propose de payer les frais et de reprendre mon article. Accepté. Je cours chez Werdet; je l'instruis de cela. Il accourt avec la somme, et la colère de l'éditeur et de l'auteur est telle que *Séraphita* passe d'une imprimerie dans une autre, et que *le Livre mystique* paraîtra le samedi 28. La littérature de la presse périodique va s'emparer de la singulière anecdote de ce refus; cela va faire un tel tapage attendu que le directeur de la *Revue* n'est pas aimé, que Werdet est sûr de vendre *Séraphita* dans la journée. Il y a un exemplaire sur papier de Chine pour vous, outre la collection

des manuscrits et épreuves. Mais de pareils tours de force veulent des prodiges; c'est comme les campagnes d'Italie.

En somme, *le Lys* va défiler dans la *Revue*, madame Béchet a sa livraison, Werdet donne *le Livre mystique*, et *le Médecin de campagne* en troisième édition, total : six volumes in-octavo. Nous avons de prêtes deux livraisons d'*Études philosophiques* à cinq volumes in-douze chaque; total : dix volumes in-douze. Je suis à moitié du troisième dixain, un volume in-octavo. Voici, depuis mon retour de Vienne, dix-sept volumes mis en état de paraître. Jugez de ma vie par le résultat. *La Fleur des Pois* a coûté soixante-six nuits de travail, sans compter les jours, et cinq cents francs de corrections. Mais les *galfâtres* de la presse en disent du bien *entre z'eux*, et il paraît qu'il y a succès. Procurez-vous la troisième édition du *Médecin de campagne*. Elle est belle et correcte.

J'espère que ces énormes travaux vont être suivis de quelque augmentation de puissance littéraire et que je vous reviendrai, à Wierzchownia, un personnage très considérable, surtout par *le Livre mystique*, la troisième édition du *Médecin de campagne*, et par *le Lys dans la Vallée*.

Vous comprenez que dans une pareille campagne littéraire, le monde est impossible. Aussi, j'y ai franchement renoncé. Je ne vais nulle part; je ne réponds à aucune lettre, ni à aucune invitation. Je ne me suis permis que les Italiens, *une* fois par quinzaine. Jeudi dernier, j'y ai vu madame Kisseleff. Hélas! que sa beauté paraissait peu de chose là! Si vous saviez comme tout se rapetisse à Paris. Malgré sa passion protectrice pour Poggi, elle a compris ce que je voulais lui dire à Vienne, et Poggi lui a fait l'effet d'un point dans l'*Encyclopédie*. quand elle a entendu Rubini.

Je ne vous dirai pas les souvenirs qui m'ont assailli en me trouvant auprès d'une personne de Vienne, et de votre connaissance, en entendant *la Sonnambula* qui me rappelait deux de nos soirées. La princesse Schonburg y était aussi; j'ai fait une visite de politesse à celle-ci et j'irai aussi voir une fois madame Kisseleff.

Donc, ma vie est d'une étrange monotonie et vos lettres sont si rares que je n'y ai plus l'événement qui la variait, votre lettre qui m'arrivait tous les lundis. Je n'ai plus mon bon lundi. Je ne puis vous parler que de mes travaux et de mes payements, chanson

aussi monotone que celle des flots de l'océan qui bat le rocher de granit.

Je suis allé dîner en ville pour vous obtenir l'autographe de sir Sydney Smith, le héros de Saint-Jean-d'Acre. Je vous en joins un autre d'Alphonse Karr.

Dimanche 22.

Je vous en prie, à compter de l'année 1836, numérotez vos lettres, comme je fais, moi, pour celle-ci, afin que nous sachions bien mutuellement si nos lettres nous parviennent exactement et quand nous aurons des réponses spéciales à quelque demande, la citation du numéro coupera court à tout.

J'ai eu et j'ai encore de violents chagrins du côté de Nemours. Madame de B... était à peu près mieux ; ses effroyables palpitations étaient assoupies. Il y avait espoir de la conserver. Tout à coup, le seul fils qui lui ressemble, un garçon beau comme le jour, tendre et spirituel comme elle, comme elle plein de nobles sentiments, tombe malade, et malade d'un rhume qui équivaut à une maladie de poitrine. Le seul enfant, parmi *neuf*, avec lequel elle sympathisât! De ces neuf il n'en reste plus que *quatre*, car vous savez que sa jeune fille est devenue folle hystérique, sans nul espoir de guérison. Ce coup l'a tuée à moitié. Je corrigeais *le Lys* près d'elle, mais mon affection a été impuissante à tempérer ce dernier coup. Son enfant (vingt-trois ans) était en Belgique, où il dirigeait l'un des établissements les plus importants. Son frère Alexandre est parti le chercher. Il est arrivé il y a un mois dans un état déplorable. Cette mère sans force, expirante, passe les nuits, soigne Armand. Elle a des gardes, des médecins. Elle m'a supplié de ne pas venir, de ne pas lui écrire. Vous savez comme dans ces moments où tout en nous est tendu, le moindre choc, vint-il d'affection éprouvée ou de maladresse, fait tomber. Quelle situation! J'ai donc doubles inquiétudes de ce côté où je vis tant.

Mon frère et ma mère m'en donnent de si cruelles et d'un genre si désastreux que je ne vous en parle pas, car elles ne sont pas de nature à être écrites. Il faut avoir bien foi en l'avenir pour vivre ainsi, pour, tous les matins, reprendre son fardeau alourdi. Mes amis n'ont que des moyens bornés et ne peuvent pas aider ma situation

financière, que deux mille ducats rendraient supportable, ne fussent-ils prêtés que pour six mois. Il faudra marcher jusqu'au dernier moment dans de triples angoisses : celles de la famille, celles de mes travaux et celles de la finance. Je ne parle pas des calomnies et des misérables qui me jettent des bâtons dans les jambes, quand je cours. Cela n'est rien. Ce qui tuerait un artiste, je le compte à peine comme une contrariété.

J'ai été dernièrement vingt-six jours dans mon cabinet sans en sortir. Je ne prenais l'air qu'à cette fenêtre qui domine tout Paris, que je veux dominer.

J'ai reçu votre dernière lettre, écrite de votre terre désolée; j'estime que vous êtes maintenant de retour à Wierzchownia, que vous avez revu vos champs de blé, repris vos habitudes, et que vous pourrez m'écrire sûrement deux fois par mois. Suivant votre habitude, vous m'avez donné très imparfaitement votre adresse, et celle de la Chanoinesse avec une perfection tout épigrammatique. Écrivez-lui donc qu'il m'est aussi impossible d'écrire une lettre que de prendre la lune avec les dents. Les gens du monde, riches, oisifs, n'imaginent rien de la vie occupée des artistes et des pauvres. C'est le comble de la plaisanterie. Ils croient surtout à votre ingratitude, à votre oubli, et ne nous voient jamais travaillant nuit et jour.

Pour vous tout expliquer de moi, pensez à ces dix-sept volumes fabriqués par moi, sans aide; supputez que cela fait trois cents feuilles, lues chacune plus de dix fois, et que cela en fait trois mille outre la conception et le manuscrit, et qu'il faut, outre la volonté, *du bonheur*.

Aussi, quoi qu'on vous dise de moi, riez-en, en pensant à ceci dont la preuve existe. Aussi, l'un de mes plus acharnés ennemis littéraires disait-il : « Le talent, le génie, son incroyable puissance de volonté, je le conçois, j'y crois. *Mais où et comment se fabrique-t-il DU TEMPS!* »

Ah! madame, je suis arrivé, moi si dormeur, à me passer de sommeil; je ne dors que quatre heures, et moi si passionné, si enfant, j'ai résolu toute ma vie par les songes de l'espérance. Je n'ai pas lu deux lignes de journal depuis mon retour. Je n'ai vécu que par la souffrance, le travail et l'espérance. Ma fortune se fera

dans trois mois passés à Wierzchownia, sans soins, sans inquiétudes, en y faisant deux belles pièces de théâtre.

Par une singulière volonté de la Providence, votre amitié se rattache aux trois haltes que j'ai faites durant ces trois dernières années. Neuchâtel, Genève, Vienne, ont été trois oasis. Là, je n'ai pensé à rien; je me suis retrempé. Vous verrez que j'arriverai mort à Wierzchownia, et que j'en reviendrai vivant.

Allons, adieu. Mes amitiés au *Benassis* de Wierzchownia. Mes compliments à ces trois demoiselles[1]. Un baiser au front d'Anna. Soyez sans inquiétude sur la manière dont je ferai mon voyage. Je viendrai seul, sans rien qui soit sujet à contestation à la douane, sans livres, sans papiers; du linge et des habits. Je vous écrirai à l'avance les livres dont j'aurai besoin pour que vous les ayez dans votre bibliothèque. Ce sera le seul impôt que je prélèverai sur votre bibliothèque. Je n'aurai pas avec moi vingt livres pesant. J'aurai toutes mes richesses intellectuelles dans la tête, et tous mes trésors dans le cœur. Vous aurez seulement de l'indulgence pour mon unique habit, ma garde-robe de poète. J'irai léger comme une flèche, rapide comme elle, mais lourd d'espérances et de plaisirs à prendre au coin de cette cheminée par laquelle vous m'avez affriolé.

CII

A MADAME HANSKA A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, 25 novembre 1835.

Il y a de moi une longue lettre par les chemins, et vous y saurez sans doute pourquoi elle est en retard. Celle-ci, numéro deux, arrivera avant le numéro un.

Mon Dieu, ne devinez-vous pas que je suis plongé dans un écrasant travail ! Savez-vous depuis combien de nuits je n'ai dormi ? Depuis quarante-deux ! *Le Lys dans la Vallée* défile sans interruption dans la *Revue*. J'ai encore, à l'heure où je vous écris, soixante-quatre

1. Mesdemoiselles Séverine et Denise Wylezynska et mademoiselle Henriette Borel.

pages des plus difficiles à faire pour *Séraphita*, qui doit être mise en vente samedi. Si elle n'est pas en vente samedi, il n'y en aurait pas cet hiver en Russie; Werdet est ruiné, si *Séraphita*, c'est-à-dire le *Livre mystique*, n'est pas un grand succès, si les deuxièmes et troisièmes livraisons des *Études philosophiques* ne paraissent pas en décembre et janvier. Je perds six mille francs avec madame Béchet si sa dernière livraison ne paraît pas en février ! Ayez cette phrase sous les yeux pour ne m'en vouloir de rien. Ou il faut que mes engagements s'accomplissent, ou je meurs, sinon tué, du moins de chagrin. Une lettre à écrire est impossible. Les personnes qui ont une vie arrêtée, où le besoin d'argent ne se fait pas sentir, sont inhabiles à juger de la vie de ceux qui travaillent nuit et jour, et qui sont en quête de leurs écus gagnés.

J'avais quarante mille francs à payer, à mon retour de Vienne, jusqu'en décembre prochain. Ainsi jugez ce qu'il a fallu d'efforts et de ressources pour faire face à cela sans crédit; aussi ce que vous me dites dans la lettre que je reçois aujourd'hui m'a-t-il paru bien singulier. Vous ignorez l'amertume de l'épigramme que constitue votre crainte sur un pauvre artiste, caché à cause de la garde nationale, et qui, depuis cinq mois s'est couché à six heures (sauf quelques rares exceptions) pour se lever à minuit, et qui travaille surhumainement pour conquérir quelques mois de liberté, afin d'aller vous voir. Me demander une lettre dans les circonstances où je suis, c'est comme si vous eussiez été Français et que vous eussiez demandé à quelque colonel de vous écrire pendant la déroute de Moscou, à cette différence près de la chaleur de mon âme qui ne variera jamais, et du triomphe qui va remplacer la défaite.

Levez en l'air les jolis doigts de votre belle main et ils seront insuffisants à énumérer le nombre de volumes que j'aurai publié au 31 décembre, même quand vous mettriez deux volumes par doigt. Ajoutez à cette opération une dose de réflexion, et remettez la main droite sur ce cœur qui bat trop vite : vous connaitrez l'agitation que m'ont causée vos reproches. Reportez-la, la jolie main, vers la France, et recevez-y le baiser respectueux d'une amitié fidèle, non sans une larme de désespoir. Surtout, ne m'accusez pas ici d'esprit, car il faut de l'esprit pour aimer ses amis. Vous ne saurez ce que je veux dire que quand vous lirez le *Lys*. Le premier article a produit

la sensation que j'en attendais. Que dois-je faire de votre exemplaire sur papier de Chine du *Livre mystique?*

Mon Dieu, je ne peux pas prévoir de repos avant trois mois, à moins d'événements heureux impossibles : des éditions épuisées qui me donneraient de l'argent, ou à moins que je ne tombe malade. Alors je vous écrirais. Mais n'aimez-vous pas mieux mon silence, qui vous dit que je travaille fructueusement, que j'avance le jour heureux de ma libération ? Je vous ai fait trop grande, donc, car j'ai compté sur votre intelligente amitié pour deviner ces choses.

Allons, voilà Werdet avec dix feuilles, cent soixante pages, à corriger ! Je suis, depuis la lettre numéro un, qui est en route, brouillé avec les *Revues*, par les mêmes causes qui m'ont brouillé avec Pichot. Ainsi, vous les connaissez.

Mille gracieusetés d'amitié ; mes souvenirs à tous ceux qui vous entourent. Comme *Séraphita* ne paraît pas dans la *Revue*, vous serez forcée de vous en procurer un exemplaire. Le libraire à qui Werdet en livre samedi, est Urbain, de Moscou. Je ne sais comment faire pour vous en faire parvenir un.

Allons, adieu. J'ai vécu avec vous quelques minutes dans le joli ménage de votre sœur, tant vous êtes bon peintre.

Si je ne suis pas malade, je suis horriblement fatigué, plus que je ne l'ai été jamais. Je n'ai pas pu aller respirer l'air natal de la Touraine, qui m'aurait renouvelé.

Mille caressantes choses. Ne doutez pas de votre pauvre hôte futur.

P.-S.—J'ai perdu dans une diligence mon crayon à l'*ave*, de Genève. Je n'ai pas eu le bonheur que vous avez eu pour votre montre ; je ne l'ai pas retrouvé [1].

1. Ces mots sont écrits au revers d'une lettre de David d'Angers adressée à Balzac que celui-ci envoyait comme autographe à madame Hanska. Voici cette lettre :

Dimanche matin.

« Monsieur,

» Je sais combien vos moments sont précieux, mais ne pourriez-vous pas disposer de quelques instants en ma faveur, pour que je puisse faire votre médaille ?

» Si vous étiez assez bon pour m'accorder ma demande, et m'indiquer le jour et l'heure, vous obligeriez beaucoup votre admirateur et dévoué serviteur.

» DAVID,

» Rue d'Assas, nº 14, faubourg Saint-Germain. »

CIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, samedi 18 décembre 1835.

Je reçois aujourd'hui la lettre où vous me dites avoir lu le premier article du *Lys*. Quand vous recevrez cette réponse vous aurez sans doute lu le deuxième. (D'indignes tromperies les vendent à Bellizard, et je vais poursuivre de semblables vols, si toutefois j'ai le courage de m'insurger contre un dol qui hâte les jouissances que vous dites prendre à ces choses). Vous comprendrez encore mieux les trois cents heures. Je quitte les corrections énervantes du troisième article pour vous écrire.

Vous avez raison dans vos critiques philologiques. Je m'aperçois tous les jours de mes fautes et les corrige. Vous trouverez, un jour, une grande différence entre l'ouvrage avoué et toutes les éditions précédentes.

Jugez de mon bonheur! Thomassy[1] est venu m'embrasser après avoir lu *Séraphita*. Il m'a dit qu'il tenait le *Livre mystique* pour un des chefs-d'œuvre de la langue française, et qu'il n'y avait rien vu à reprendre.

Il doit y avoir encore des fautes dans *la Grenadière;* mais ces dernières taches de la robe blanche seront enlevées avec le savon de la patience et le battoir du courage que donne l'amour de l'art pour l'art. Il est inouï de vous dire ce que coûte le *Lys*. Voici quinze jours employés sur le troisième article et il en faut encore huit.

Un affreux malheur m'est arrivé. L'incendie de la rue du Pot-de-Fer m'a consumé les cent soixante premières pages, imprimées à mes frais, du troisième dixain des *Contes drolatiques* et cinq cents volumes, qui me coûtaient quatre francs pièce, des premiers et deuxièmes dixains. Non seulement je perds trois mille cinq cents francs en

1. Thomassy, littérateur français, élève de l'École des chartes, associé aux travaux d'Augustin Thierry.

argent et les intérêts, mais je perds également un marché de six mille francs, que je touchais pour payer ma fin d'année et qui se trouve rompu, puisque je ne puis rien livrer à Werdet, et à un associé, pour cette affaire, qui m'achetaient les trois dixains.

Il faut faire face à ce malheur qui arrive au moment où *l'espoir* n'était pas pour moi un vain mot, ou quelques éclaircies de bleu se préparaient dans mon ciel, à côté de la belle figure qui s'y montre si rarement. Enfin ! j'ai toujours présenté un front d'airain au malheur. Il n'y a que le bonheur qui m'attendrisse et que je sache mal porter. Madame de B... garde depuis le fatal événement un silence obstiné. Cela est encore un malheur. Voilà le voyage à Wierzchownia reculé.

Si vous étiez bonne, vous me feriez un journal, vous qui avez du temps à vous. Moi, je vous écris autant que je peux. Vous n'avez nulle idée de notre civilisation, des peines qu'il faut pour faire ses affaires, quelles distances, que de visites aux gens d'argent perdues, leurs caprices qui font que leur promesse de la veille est anéantie le lendemain ! Ma vie est un torrent. Je ne dors plus que cinq heures. Aller vous voir, ce sera un repos, quelque fatigant que soit ce voyage rapidement fait.

J'ai peur que vous pensiez bien étourdiment à votre dévoué serviteur, car vous n'avez pas répondu à des choses que je vous demandais.

J'ai peu d'événements à vous conter. J'ai dîné une fois chez madame Kisseleff. Je suis allé une fois dîner à l'ambassade d'Autriche et suis allé à un raout au même endroit. Il faut entretenir ses relations. J'ai revu la princesse Schonburg. Mais je ne fais que le nécessaire.

Voici un événement qui me condamne à des travaux plus violents que ceux desquels je sors. Mes obligations en janvier, février, mars et avril sont énormes. Trois ou quatre mille francs par mois à payer et mes ressources sont épuisées. Il faut m'acquitter avec la *Revue* et madame Béchet. C'est de l'ouvrage à faire sans avoir rien à recevoir. Il faut donc en promptement finir pour arriver à faire produire de l'or à cette plume qui vous écrit, et dont les manuscrits s'envolent tous d'une aile fidèle à Wierzchownia.

Je vais avoir deux secrétaires, deux jeunes gens qui épousent les

espérances de ma vie politique laquelle, s'ouvre, hélas ! Je suis bien embarrassé de vous dire par où, comment et pourquoi, car vous m'avez interdit certain chapitre [1] et vous me devinerez, quand je vous dirai que j'achète dans cinq jours un journal politique [2]. Ces deux jeunes gens sont : 1° le comte de Belloy, ami de Sandeau, le neveu du cardinal ; âge, vingt-quatre ans, figure heureuse, esprit abondant, conduite mauvaise, misère effroyable, talent et avenir riche, confiance et dévouement entier, noblesse immémoriale. L'autre est un comte de Gramont, dont l'un des ancêtres a cautionné un duc de Bourgogne. Il n'est pas de la famille des ducs de Grammont. Je le connais moins que je ne connais de Belloy. Voici deux aides de camp.

Vous vous étonnerez de savoir Sandeau exclus ; mais Sandeau n'est pas, comme ces messieurs, légitimiste; il ne partage pas mes opinions. Tout est dit. J'ai tout fait pour le convertir aux doctrines du pouvoir absolu. Il est niais comme un propagandiste.

Vous voyez qu'il s'ouvre une seconde mine, une seconde cause de travaux énormes. Vous voyez que *Bedouck* n'est pas un talisman sans force chez moi. Mais il faut beaucoup d'argent et encore plus de talent. Je ne sais où prendre de l'argent.

Vous avez bien raison d'économiser et je ne comprends pas que vous ne battiez pas M. de Hanski pour lui faire renvoyer quarante hommes, à sa fabrique, sur les quatre-vingts que vous avez. Schickler et tous nos grands seigneurs ici, n'ont pas quarante personnes.

Réservez vos sublimes pensées d'analyse pour faire comme votre voisine la comtesse Branicka : Monnaie fait tout pour vaincre les obstacles matériels. Soyez avare par juxtaposition, avare avec *un but.*

Mon beau-frère négocie l'acquisition de ma maison. Je la souhaite vivement. Elle remplit toutes les conditions que vous mettiez à une habitation. Je voudrais bien que vous fissiez vos affaires de telle sorte que vous pussiez y être dans trois ans, sans que M. de Hanski ait un souci. M. Mitgislas P*** n'est-il pas heureux comme un

1. Tout ce qui avait trait aux questions politiques, par crainte de saisie des lettres à la poste.

2. *La Chronique de Paris.*

roi? Il a autant de fortune qu'il lui en faut ici et possède tant de fonds qu'il peut faire fléchir la rente par une vente. Rien n'est plus facile à administrer ni à percevoir que de tels revenus, les *revenus littéraires* exceptés, attendu qu'ils sont si simples, que rien n'est plus simple !

Ainsi, *si vous m'aimez* (style d'Anna), vous me ferez un gentil journal, jour par jour, et non pas semi-périodique ; que tous les huit jours je recevrai votre lettre, que la mienne croisera la vôtre. Pouvez-vous faire moins pour un homme qui vous écrit à vous seule au monde?

Quant à ma vie actuelle, je suis retourné rue des Batailles ; je me couche à sept heures, me lève à deux heures du matin, et, entre ces deux termes, voyez-moi dans le boudoir de *la Fille aux Yeux d'or*, assis à une table et travaillant sans autre distraction que celle d'aller à ma fenêtre, contempler ce Paris que je veux me soumettre un jour. Et je suis là pour trois mois, jusqu'à ce que, ma maison étant achetée, mes nouvelles dispositions de logement, de vie, soient prises.

J'imagine qu'Anna va bien, que vous florissez aussi dans la *cara patria*, que M. de Hanski est occupé, que mesdemoiselles Séverine et Denise vont au mieux, que mademoiselle Borel a rendu ses bonnes grâces à l'auteur de *Séraphita* et prie Dieu pour lui, après avoir prié pour vous et Anna, que tout va bien, jusqu'à Pierre, et que le confiturier vous fait de délicieuses choses, et qu'enfin il ne manque dans cet éden qu'un pauvre étranger qui s'y coule en pensée ; le soir, et quand un charbon pétille, quand il se détache de la bougie une étincelle, vous vous direz : « C'est lui ! » Vous penserez qu'alors un trop vif souvenir traverse les espaces et vient tomber au milieu de votre table comme un aérolithe détaché de quelque sphère lointaine.

Addio donc. Il faut retourner à Clochegourde, prendre sa râpe et limer son marbre, polir la statue, et y dépenser sa force, pour que ce soit doux comme un satin, beau comme votre front, pur comme votre cœur, noble comme votre race, et que, le lisant, on dise : « Où a-t-il pris cela? » Tandis que vous seule le saurez, en vous regardant dans ce que vous nommez le *conseiller des grâces*.

Readieu, mais je voudrais pouvoir dire : « A bientôt ». Quand vous commencerez le troisième article du *Lys*, vous saurez que si les

premières pages sont mauvaises, ce sera vous qui aurez pris le temps nécessaire à les rendre bonnes, et que rien ne m'a été plus doux que de vous faire l'abandon de ma vanité d'auteur, et de vous livrer le public.

CIV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, lundi 18 janvier. — Vendredi 22 janvier 1836.

Malgré ma prière, votre lettre, celle que je reçois aujourd'hui, après environ *un* mois d'interruption, n'est ni datée, ni numérotée, en sorte qu'il est impossible de s'entendre en réponses, quand on se trouve à de telles distances.

Cette lettre contient deux reproches qui m'ont vivement atteint et je crois vous avoir déjà dit qu'il suffirait de quelques expressions hasardées pour me faire aller à Wierzchownia, ce qui serait un malheur dans la situation périlleuse où je suis, mais que j'aime mieux tout perdre que de perdre une amitié vraie.

Et d'abord, quant aux lettres, faites le compte de celles que vous m'avez écrites, de celles que j'ai répondues ; la balance sera très en ma faveur. Quand vous me parlez de la rareté de mes lettres, vous me faites croire qu'il y en a de perdues, et cela m'inquiète. Enfin, vous vous défiez, à distance, de moi, comme vous vous en défiez de près, sans aucune raison. J'ai lu très désespérément le paragraphe de votre lettre où vous faites les honneurs de mon cœur à mon esprit, où vous sacrifiez toute ma personne à mon cerveau.

J'ai beaucoup ri du compte que vous faites de mes travaux par leur ampleur et non par leur qualité. J'ai ri, parce que j'ai pensé à votre front d'analyste; j'ai ri, parce que j'ai pensé qu'au moment où je lisais ces pages accusatrices à faux, vous teniez peut-être *Séraphita*, et faisiez, au fond de votre cœur, quelque amende honorable.

Ah! *cara*, si vous étiez dans le secret de ces séances de travail

qui commencent à minuit et ne s'arrêtent qu'à midi ! si vous saviez que l'édition actuelle du *Médecin de campagne* (troisième in-octavo), et la seconde du *Livre mystique* (in-octavo), viennent de coûter six cents heures, que je dois livrer le 1er février le manuscrit de deux volumes in-octavo nouveaux, que j'ai des affaires et des procès, vous verriez avec douleur que vous avez à faux suspecté *l'ami*, que *Marie Touchet* marche, que, que, etc.

Votre punition sera sévère ; quelque jour vous aurez à Wierzchownia le manuscrit de *Séraphita* et les épreuves, et celles du *Lys*, avec le manuscrit. Vous vous demanderez comment vous avez pu soupçonner cet infatigable travail.

Aujourd'hui, j'ai tant sur les bras que je suis contraint à une excessive rapidité. Me voici irréconciliablement brouillé avec *la Revue de Paris*. J'ai à moi *la Chronique de Paris*, journal qui paraît deux fois par semaine, et qui répond à mes sympathies royalistes. J'ai commencé l'année par *la Messe de l'Athée*, œuvre conçue, écrite et imprimée en une seule nuit. Il faut que je donne, pour février, une œuvre intitulée *l'Interdiction* et qui équivaut à soixante-douze pages de *la Revue de Paris*. Il faut cela malgré les travaux que je dois à madame Béchet et à Werdet.

J'aurai, d'ici à deux mois, terminé le traité de madame Béchet. Je serai quitte d'elle.

Dans l'énumération des travaux que vous faisiez, vous ne comptez pour rien les énormes corrections que me coûtent les réimpressions. Ainsi, le volume dont j'avais apporté les épreuves à Vienne, vous savez, où se trouve *Gobseck*, a autant coûté que *la Fleur des Pois*. N'est-il pas triste d'avoir à compter ainsi avec vous ? à faire avec l'amitié les calculs que je fais avec mes libraires ? Vous avez mal pris ce que je vous disais en vous priant de pas me faire de chagrin à faux, parce que je plie sous le poids des chagrins réels. Pour vous les dire, il faudrait vous écrire des volumes. Ils sont tels que le succès de *Séraphita* n'a pas causé dans mon âme la plus légère joie. N'y a-t-il pas eu un instant où Sisyphe n'a plus ni pleuré, ni souri, où il a participé de la nature des rochers qu'il soulevait toujours ?

Ma vie devient par trop celle d'une machine à vapeur. Du travail hier, du travail aujourd'hui ; toujours du travail, peu de

résultats. Voici 1836 commencé, j'aurai bientôt trente-sept ans. J'ai encore six mois pendant lesquels j'ai accumulé cinquante mille francs, ou cinq mille ducats, à payer. Après, j'aurai fini d'acquitter ce que je dois à des étrangers. Restera ma mère. Mais j'aurai vécu pendant neuf ans au bord d'une table, devant une écritoire. Je n'ai eu que trois distractions, permettez-moi de dire trois bonheurs, mes trois voyages, trois récréations arrachées, volées, dérobées périlleusement au milieu de mes combats, et qui ont laissé l'ennemi faire des progrès. Trois haltes pendant lesquelles j'ai respiré !

Et vous accusez le pauvre soldat qui a repris sa vie d'abnégation, sa vie militante, le pauvre écrivain qui n'a pas pris une *plumée* d'encre depuis trois ans, sans voir votre carte de visite plantée au-dessous de son encrier !

Non, certes, je ne voudrais pas que vous me cachiez une seule des pensées tristes ou gaies qui vous viennent ; mais si je sympathise vivement avec tout ce qui est de vous, croyez que je souffre horriblement des chagrins que vous vous faites à cause de moi, en supposant des faits ou des sentiments qui sont faux ou me sont étrangers. Alors, je mesure la distance qui nous sépare, et je baisse la tête. La blessure est faite, ici, à l'instant où, à Wierzchownia, vous devez, en recevant une lettre, regretter d'avoir été trop prompte à juger un cœur qui vous est tout dévoué. Voilà bien des explications.

Je désirerais bien que vous eussiez la deuxième édition du *Livre mystique*, où j'ai fait quelques changements, mais tout n'est pas fini en fait de corrections. Madame de B... m'a envoyé trop tard ses observations, et je n'ai pu refaire le deuxième chapitre, intitulé *Séraphita*. Elle seule pouvait avoir le courage de me dire que l'ange parlait trop en grisette ; ce qui a paru joli quand la fin n'était pas connue, a paru mesquin, et je vois maintenant qu'il faut *synthétiser* la femme, comme j'ai fait pour le reste de l'œuvre. Malheureusement, il me faudra six mois pour refaire cette partie, et, pendant ce temps, les âmes nobles me reprocheront toutes cette faute, qui leur sautera aux yeux.

J'envoie à Hammer un exemplaire de la deuxième édition, en souvenir de ses bons procédés et de son amicale réception.

Vous ai-je dit que la princesse Schonburg a mis son enfant ici,

dans ma maison, à cause du voisinage de l'Orthopédie? Hier, je l'ai rencontrée dans notre jardin et j'ai causé de Vienne; elle ne m'a pas dit un mot de vous, mais beaucoup de Loulou. Elle m'a appris que Lady E... venait encore de se sauver avec un Grec, que le prince Alfred l'avait empêchée d'aller plus loin que Stuttgart. Le mari est venu, s'est battu avec le Grec et a ramené sa femme. Quelle singulière femme!

Pardonnez-moi ce cancan. J'étais si heureux de la solitude de ma maison rue des Batailles! Mon propriétaire me dit un matin qu'il est venu un prince Schudenburg. Je lui dis: « Non, il n'y a que des comtes Schuttenbourg ». Le lendemain, sur l'escalier, je vois un valet de chambre allemand qui me regarde en souriant, et trois jours après, le prince Schonburg m'apprend, chez madame Appony, qu'il a mis son héritier sous la garde de notre bon air et dans notre jardin.

Si la pièce de *Marie Touchet* réussit, je pourrai avoir la maison que j'ai en vue. Avec quelles délices je jouirai du chez moi! Mais le damné vendeur ne veut pas accepter mes conditions de payement; il exige vingt-cinq mille francs comptant et je ne sais quand je les aurai. Si je les ai dans six mois, il aura peut-être vendu. Enfin, il faut se soumettre.

J'ai encore pour vingt jours de travaux sur *le Médecin de campagne;* je n'ai qu'un volume d'imprimé; il faut achever le deuxième. J'espère que, cette fois, le texte sera fixé, que ce sera pur, sans faute ni tache.

Vous le voyez, rien n'est plus monotone que ma vie, au milieu de ce Paris si agité. Je refuse toutes les invitations; j'achève péniblement mes travaux; j'amasse, pour avoir quelques jours de liberté. Encore un voyage que je voudrais faire! Avec quelques nuits de plus, peut-être pourrais-je aller vous voir au milieu de cette année. Ce ne pourra être qu'après l'acquittement de ma dette. Je ne voudrais pas vous montrer une seule fois ce front soucieux qui vous a frappé le jour où vous chantiez et que je regardais à travers le jardin Walter.

Non, vous ne m'aviez point parlé de ce Roger. Vous avez de petits péchés que, comme les enfants gâtés, vous ne déclarez qu'après un long temps écoulé.

Je vous en supplie, écrivez-moi donc d'une manière fixe. Faites partir vos lettres tous les huit jours, le même jour. J'y répondrai toujours à l'instant. Datez-les et numérotez-les, parce qu'ainsi il n'y a ni équivoque ni erreur; accusez-moi réception des miennes en relatant le numéro, et moi j'agirai de même. De la sorte, nous pouvons avoir, en un mois, réponse à une demande, et nous éviterons toute cause d'erreur. Vous voilà avec du temps à vous, dans votre solitude où les loups mangent les propriétaires (mon Dieu, envoyez-moi ces bons loups; nous leur donnerons quelques propriétaires qui nous ennuient); ainsi, vous pouvez mettre cette glorieuse exactitude qui est la vie du cœur. Je vous en supplie, si les semaines sont impossibles, dites-moi pourquoi, prenez les quinzaines. Vous ne sauriez croire, pendant que vous vous inquiétiez, comme je m'inquiétais de mon côté. Les distances qui existent entre mes lettres sont la fidèle reproduction de celles que vous mettez entre les vôtres, car je vous réponds à toutes dans la nuit du jour où je les reçois et, en vous répondant, je vous fais mon histoire pendant l'intervalle.

Je suis en proie en ce moment à cette horrible coqueluche que j'avais à Genève, et que, depuis cette année-là, j'ai eue tous les ans à la même époque. M. Nacquart m'a déclaré que je devais faire attention à cela, que j'avais gagné quelque chose qu'il ne définissait pas, dans mon passage à travers le Jura. Et le bon docteur va m'étudier la poitrine. Cette année je souffre sensiblement plus. Si l'année prochaine je suis à cette époque à Wierzchownia, vous aurez infailliblement en moi un vieillard à soigner.

Je suis bien désolé du retard que mon procès avec *la Revue de Paris* fait subir au *Lys dans la Vallée*. Jamais œuvre n'a plus coûté de travaux. *Le Lys*, *Séraphita*, *le Médecin de campagne* sont les trois grands gouffres où j'ai le plus jeté de nuits, d'argent et de pensées. La plus belle partie, la fin, est celle qui n'a point paru.

Nous réimprimons en ce moment le quatrième volume des *Scènes de la Vie privée*, où j'ai fait de grands changements par rapport au sens général de *Même Histoire*. Ainsi, la fuite d'Hélène avec le meurtrier est rendue presque vraisemblable; il a fallu longtemps pour trouver ces derniers nœuds.

Pour résumer les questions, la santé n'est pas bonne en ce

moment; les affaires se sont multipliées, les travaux également; nous sommes en suspicion auprès de vous, tandis que nous nous exterminons à gagner notre argent ici. Pas de plaisirs, beaucoup d'ennuis. Rien n'a varié depuis ma dernière lettre, ni mon cœur, ni mes occupations. Je suis en attendant un résultat. Je m'étais figuré mille maux; je croyais Anna, vous et M. de Hanski malades. Je vois que vous souffrez effectivement au cœur. Songez à ce que je vous ai écrit là-dessus. Évitez les émotions, ne faites pas de mouvements violents, et il n'y aura pas de mal. Quant à la guérison, quand vous viendrez à Paris, elle sera complète; nous avons des médecins savants sur ce point. I faut des doses de digitale appropriées au tempérament.

Vendredi 22 janvier.

Depuis la nuit où je vous ai écrit, la lettre est restée sans que j'aie eu un moment pour la finir et la fermer. Il faudrait me voir pour concevoir cette vie de roue, de machine. Werdet a vu la mère de la femme qui est près de lui, brûler, le premier jour de l'an. Il a voulu l'éteindre, et s'est brûlé les mains. La pauvre vieille est morte, en dix minutes, brûlée. Mais Werdet est resté vingt jours au lit, pour guérir ses mains brûlées. Il a fallu que je fisse ses affaires, car Werdet, c'est moi. J'avais cinq mille francs à trouver pour moi; il a fallu en chercher huit mille pour lui. Nous avons encore dix mois de souffrances, lui comme moi. Ces quatre jours-ci ont été dissipés en courses et en démarches. Que d'heures perdues! Je n'ai pas pu être ici autrement que pour y dormir quelques heures. J'ai un mois de février horrible, plein de travaux qui ne donneront pas un liard.

Allons, il faut vous dire adieu, à vous et à tous ceux qui vous entourent et auquel mon souvenir peut être agréable, car le travail est là; la case aux épreuves est pleine et je suis en arrière de plusieurs feuilles de manuscrits à faire. J'ai bien plus de travaux que n'en avaient les généraux en campagne; mais ces travaux sont obscurs. Vous concevez bien que le militaire en campagne ne puisse pas écrire, et vous voulez que l'écrivain emporté, par quatre causes de combats, soit libéral. Mais je vous affirme que le problème de mon temps est plus que jamais insoluble. Quand je serai

chez vous, demandez-moi le pourquoi, je vous le dirai, car, pour l'écrire, il faudrait des volumes, et maintenant je me repose sur la confiance qu'on doit avoir entre amis, pour mettre mon dévouement, mes témoignages de cœur et toute mon âme sous la plus simple expression, certain qu'elle suffit, malgré la distance, pour que nous nous comprenions. Est-ce vrai ? Dites oui, si *vous m'aimez*.

Allons, adieu ; acceptez tous les vœux que je fais pour le bonheur comme vous le voulez. Si j'étais Dieu ! Ah !

Vous n'ignorez pas combien sont rares les sympathies élevées ; je ne parle pas ici de talents ; non, je ne veux entendre que les sentiments éclairés par une pure intelligence.

Vous ai-je dit que ce petit crayon d'argent auquel je tenais tant et sur lequel j'avais fait graver l'*Ave*, ce Faber gracieux et religieux, je l'ai perdu en dormant dans une voiture publique ? Je n'en ai point voulu d'autre. J'y tenais bien ! Il est sorti de mon gousset ; il y fallait une chaîne ; j'y ai pensé trop tard.

La chaîne lézard de ma montre est détachée. Elle était trop susceptible de se casser ; elle écorchait tout. Je vous l'ai rendue en idée. Lecointe y attache une cassolette. Je vous la garderai précieusement et vous la porterai.

Pardonnez-moi de vous parler de ces babioles, mais je voulais vous expliquer l'absence de l'*Ave*, une prière que je fais néanmoins souvent.

Chère, je voudrais qu'en voyant vos fleurs, vous entendissiez les paroles douces que mon cœur trouverait en ce moment pour vous ; je voudrais qu'en respirant des parfums vous sentissiez l'esprit qui console ; je voudrais que le silence fût éloquent ; que toute la nature, dans ce qu'elle a de caressant, fût mon interprète. Mais ce ne sont peut-être pas toutes ces choses qu'il faut consulter ; nous vivons trop heureux à leur contact. Il faut se sauver sur les endroits élevés, sur des pics nus et orageux, où tout nous écrase par la grandeur et par l'attestation des luttes immenses. Vous trouveriez dans ce que je vous tais de moi quelque chose de semblable. Mais je n'ai pas le triste courage de vous découvrir toutes les plaies.

Allons, adieu ou à bientôt. Il faut, comme le pêcheur de Walter-Scott dans *l'Antiquaire*, scier ma planche au risque de me tromper d'un pouce ; il faut écrire. Oh ! *cara*, écrire, quand on a l'âme en

deuil, et que l'âme sœur est en deuil aussi et que l'on a perdu quelque chose de sa foi en perdant l'âme qui l'inspirait !... Enterrons ce secret-là dans nos cœurs.

Il n'y a qu'un autographe que je veuille donner pour enveloppe à ma lettre. C'est une lettre de Silvio Pellico.

Mille gracieusetés à M. de Hanski et à tous ceux qui vous entourent. Puisse le ciel leur dicter ces paroles de miel, ces silences tendres, ces grâces du cœur, ces efforts religieux de l'intelligence, qui sont nécessaires dans les jours de transition terrible que nous nommons les mauvais jours, les jours douloureux.

Acceptez un bien affectueux serrement de main.

CV

A MADAME HANSKA A WIERSCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 30 janvier 1836.

Cara, je reçois à l'instant votre lettre du 24 décembre (vieux style), où vous me parlez de la princesse G..., *la petite bête*. J'aurais ri de vos soupçons, si vous ne m'aviez pas accusé le déplaisir que vous en conceviez par les trois pages furibondes dont j'adore la *furibonderie*. En effet, je n'ai mis qu'une fois dans ma vie les pieds chez cette *petite bête*, et, sans avoir lu vos adorables recommandations relativement au monde, elles étaient suivies à la lettre. Tout ce que vous me dites à ce sujet me démontre que nous avons des pensées identiques. Pour la dernière fois, laissez-moi vous répéter que, dans la situation où je me trouve, je suis l'objet de cancans et de calomnies sans fondement, que les gens qui veulent m'abattre ne seront jamais dans les secrets de mon cœur. Je puis leur livrer mes œuvres, leur laisser dire ce qu'ils voudront sur ma personne, sur mes affaires ; mais, tout *ce que vous ne saurez pas directement de moi* sur les choses dont vous vous êtes chagrinée,

tenez-le pour faux. Je me hâte de vous écrire ce peu de mots afin de ne pas retarder ce document, si important en amitié.

J'ai vu hier madame Kisseleff, aux Italiens, qui m'a parlé de vous et de votre frère; elle m'a chargé de vous rappeler son souvenir, avec force aimables choses. Elle ne m'a jamais rien dit de mal sur vous et me loue beaucoup, au contraire, de l'attachement que je vous porte, sans rien faire qui puisse m'en distraire. Mais elle m'a dit de votre frère ce que vous m'en aviez dit à Vienne. Je partage toute la douleur que vous m'exprimez sur le fatal événement; mais je ne partage pas entièrement votre opinion. Chez les *spécialistes*, les jugements vont plus au fond des choses. Si le comte Henry est tout ce que vous me dites, il faut faire la part aux nerveuses dispositions des poètes, des gens qui vivent par la pensée. Oui, le monde entier le condamnera, surtout dans les dernières phases de cette affaire. Mais croyez qu'il est quelques âmes qui, sans l'absoudre, car un homme ne peut pas être absous d'avoir manqué de caractère, le plaindront comme on plaint *Louis Lambert*, de qui vous me parliez. Sans comparer votre frère à un *voyant*, il est dans le caractère des hommes d'impressions changeantes et mobiles, des lacunes, des lassitudes, des solutions de continuité sous le poids des malheurs, dont il faut leur tenir compte. Juge, je le retrancherais, comme vous le faites, de la communion des fidèles; mais je lui ouvrirais mon cœur de poète et le consolerais, comme vous le faites. Oui, *cara*, l'accord du talent, du génie, de la poésie, de l'amour et d'un grand caractère indomptable, d'une volonté rectangulaire, sont des miracles de nature, des effets de tempérament peut-être. Je ne vais pas plus loin sur ce douloureux sujet.

La *Chronique de Paris* me prend tout mon temps. Je ne dors plus que cinq heures. Mais si vos affaires et celles de M. de Hanski vont bien, les miennes commencent à prospérer. Les abonnements se font en une abondance miraculeuse, et ce que je possède a pris une valeur de quatre-vingt-dix mille francs de capital, en un mois. Il m'est impossible d'aller dans le monde; je fais même des impolitesses. A peine puis-je voir mes plus intimes amis. Vous êtes dans la plus grande erreur à mon égard. Si vous étiez témoin de ma vie, vous me plaindriez. Mais ma soif de travail est en raison directe avec ma soif d'indépendance. J'ai renoué pour la maison de

Beaujon. Mon procès s'appelle demain au tribunal. Il est cinq heures du matin; je prépare les moyens [de défense] de mon avocat. Je vous remercie bien de votre bonne longue lettre. Voilà une lettre, une jolie lettre, où l'affection gronde, où elle caresse en grondant, où vous me dites tout ce que vous faites!

J'ai rompu les dernières et faibles relations de politesse avec madame de C... Elle fait sa société de MM. J. Janin et Sainte-Beuve, qui m'ont si outrageusement blessé. Cela m'a paru de mauvais goût, et me voilà bien heureux.

Marie Touchet avance. Vous devez avoir en ce moment *Séraphita*. La deuxième édition du *Livre mystique* paraît le 1er février. Je suis fâché que vous lisiez la mauvaise première édition avant celle-ci, quoique celle-ci ait encore des fautes et subira certes des changements. Werdet est assez content; il a vendu, pour l'étranger, cent cinquante exemplaires hier; il espère en vendre autant avec les annonces. J'ai encore pour dix jours de corrections sur le *Médecin de campagne*, troisième édition in-octavo. Demandez-la; elle est belle comme impression, comme papier, comme caractères, et, sauf quelques petites taches imperceptibles, le texte est arrêté, fixé, de même que *Louis Lambert* est fixé. Il est bien changé, *Louis Lambert*; le voilà complet. Les dernières pensées se raccordent avec *Séraphita*; tout est coordonné. Puis, la lacune entre le collège et Blois est remplie; vous verrez cela.

La Messe de l'Athée a eu le plus grand succès dans *la Chronique de Paris*. Demain paraît le premier chapitre de l'*Interdiction*. Et vous croyez que je courtise le monde! Je crois que c'est vous qui êtes *la petite bête!*

Baisez Anna pour moi au front. Nous voilà bientôt en février, moment où j'ai quitté Genève! (Je n'ai plus mon rhume). Il faut maintenant achever, pour février *l'Interdiction*, la livraison d'*Études de Mœurs* de madame Béchet et l'*Ecce Homo* de Werdet. Mais demain je finirai l'*Ecce Homo*; mais Werdet aura grand besoin de sa troisième livraison d'*Études philosophiques*, car il en vend beaucoup de la première. J'ai *le Lys dans la Vallée* à finir; il y a peu de chose; mais peu, c'est toujours beaucoup. Puis il faut faire *César Birotteau*.

Vous voici au courant de mes travaux. Ceux de la direction d'un journal sont de tous les jours.

Mille gentilles fleurs d'affection ; prenez-les, cueillez-les ; parez-vous-en ce front d'intelligence qui se refuse à une seule compréhension, celle de découvrir l'étendue des affections que vous inspirez. Vous les voyez, à Vienne, et vous suspectez celle de Paris. Oh ! ceci n'est pas bien, surtout quand il s'agit de quelqu'un qui vous est dévoué de tout point, comme l'est votre pauvre mougik.

Vous ne m'oublierez auprès de personne, et M. de Hanski trouvera ici d'affectueux compliments, mille amicales choses.

CVI

A MADAME HANSKA, A KIEW.

Paris, mardi 8 mars 1836.

Rien ne peut vous peindre mon inquiétude. Voici plus d'un mois que je n'ai reçu de vos nouvelles. Un silence d'un mois ne peut guère être causé que par quelque accident grave. M. de Hanski est-il malade ? Est-ce Anna ? Est-ce vous ? Que vous est-il arrivé ? Êtes vous si fort occupée à Kiew que vous n'ayez pu trouver quelque petit moment à donner à une vieille amitié si dévouée ? Y a-t-il quelque lettre perdue ? Y a-t-il quelque sot conte auquel vous ayez cru, comme celui d'un voyage à Pétersbourg, car, devant moi, quelqu'un que je ne connais pas et qui disait me connaître, disait que j'y étais. D'autres prétendent que je suis à Naples.

Le vrai, c'est que je travaille plus que je ne l'ai encore fait dans toute ma vie, que jamais je n'ai eu tel désir d'indépendance. Avant-hier, Rossini m'encourageait en me disant qu'il n'avait respiré à son aise que le jour où il avait été assuré d'avoir du pain. Et moi je n'en suis pas là encore.

Mon procès avec la *Revue* me donne beaucoup de tracas. Il faut soutenir le journal [1], dominer ma crise financière, courir voir des juges, travailler pour Werdet et pour madame Béchet. C'est à mourir.

1. La *Chronique de Paris*.

Aussi, littéralement parlant, je me tue. Les forces physiques commencent à me manquer. Si j'avais de l'argent je serais déjà en route, car il n'y a plus pour moi d'autre ressource qu'un voyage de trois mois, au moins.

Vous ne m'avez encore rien dit de *Séraphita*. Encore un mois, et le véritable *Lys dans la Vallée* sera terminé et paraîtra. A l'avis de tous les critiques et au mien, ce sera l'œuvre la plus parfaite comme style, en regardant *Séraphita* et *Louis Lambert* comme des exceptions.

Il arrive que l'on a fait, d'après la mauvaise charge de Dantan, une horrible lithographie de moi pour l'étranger, et que *le Voleur* en a publié une aussi. Me voilà dans l'obligation de me faire peindre et de sortir de mes habitudes de modestie. Après avoir examiné l'état actuel des artistes français, et à défaut de votre cher Grosclaude qui m'a planté là, j'ai élu Louis Boulanger pour me *pourtraire*. Comme vous aviez désiré une copie de ce que devait faire Grosclaude, je vous demande naïvement si vous voulez un second original du portrait que va faire Boulanger. Je vous en parle d'autant plus à l'aise que le prix sera bien inférieur. Je ne crois pas qu'il demande plus de quinze cents francs pour cette toile; mais remarquez que ce sera un portrait en pied, grand comme nature. Si vous ne voulez que le buste, dites.

Je suis dans ce moment dans un état d'affaiblissement moral et physique dont je ne puis vous donner d'idée. J'ai même des souffrances excessives. Chaque soir une inflammation aux yeux, à la gorge, m'avertit que j'ai outrepassé mes forces, et jamais je n'en ai eu plus besoin.

Jamais aussi je n'ai passé par de telles angoisses d'espérance et de désespoir. Tantôt l'affaire des *Cent Contes drolatiques* qui me liquiderait en entier, se fait, tantôt elle ne se fait pas. Les affaires d'argent tantôt ont l'air de s'accommoder, puis, tout manque. Autour de moi tous mes amis souffrent, et je ne puis aider personne. Depuis la perte de son fils, madame de B... n'a pas encore voulu me voir. Elle ne veut recevoir que son fils aîné. Mon gros rhume m'a repris. Ame et corps tout est tenaillé. Il y a dans les journaux un redoublement de haine et de malveillance. Ceci n'est rien pour moi, mais il y a bien des gens qui ne seraient pas aussi philosophes.

Enfin, pour couronner toute cette poésie de malheur et cette situation douloureuse, vous me laissez un grand mois sans lettres, parcourant pendant deux jours (les deux jours où j'avais l'habitude de recevoir vos lettres), l'échelle des suppositions, et, chaque autre jour, croyant qu'il arrivera quelque nouvelle chagrinante. Depuis quelques jours surtout, la vie, ainsi faite, m'est devenue odieuse. Neuf ans de travaux sans résultat immédiat, sans bien-être conquis, cela me tue, en l'ajoutant à toutes ces causes de chagrin que je vous énumère.

Je ne suis pas sorti trois fois de chez moi cet hiver. Je suis allé dîner chez madame Kisseleff, une fois chez madame Appony, et je suis allé à un bal costumé chez un Anglais, puis, six fois en tout, aux Italiens. Rien d'ailleurs ne me distrait ni ne m'amuse. Depuis le plaisir que j'ai eu en voyageant si rapidement à Vienne, j'ai goûté les délices de la nature vue en grand, j'ai conçu le plus vaste des arts, celui qui vous met en l'âme le sentiment de la nature. Enserrer des paysages immenses, voir la terre sous toutes les couleurs, sous mille aspects, et avoir un but au delà de cette *kaléidoscopie*, je ne sais plus rien qui vaille une telle course à travers les espaces. Il y a des moments où je suis la tête ensevelie à ma cheminée, occupé à me rappeler les vastes incidents de mon dernier voyage.

Je vais me commander une voiture et j'attends mon premier sac de deux mille ducats et mon premier mois de liberté.

Je vous en supplie, quoi qu'il arrive, ne me laissez jamais un mois sans nouvelles, et, si vous étiez malade, dictez un mot à M. de Hanski. Vous ne savez pas quels troubles cela met dans ma pauvre existence de reclus.

Jules Sandeau a été une de mes erreurs. Vous n'imaginerez jamais une pareille fainéantise, une pareille nonchalance. Il est sans énergie, sans volonté. Les plus beaux sentiments en paroles, rien en action ni en réalité. Nul dévouement de pensée ni de corps. Quand j'ai eu dépensé pour lui ce qu'un grand seigneur aurait dépensé pour un caprice, et que je l'ai eu mis dans mon giron, je lui ai dit :

— Jules, voici un drame, faites-le. Après celui-là, un autre après cela, un vaudeville pour le Gymnase.

Il m'a dit qu'il lui était impossible de se mettre à la suite de qui que ce soit. Comme cela impliquait que je spéculais sur sa recon-

naissance, je n'ai point insisté. Il ne voulait pas même prêter son nom à une œuvre faite en commun.

— Eh bien, vivez en faisant des livres?

Il n'a pas, en trois ans, fait un demi-volume? De la critique? Il trouve cela trop difficile. C'est un cheval à l'écurie. Il désespère l'amitié, comme il a désespéré l'amour. C'est fini; aussitôt que j'aurai la Grenadière, je quitterai la rue Cassini.

Les deux jeunes gens, de Belloy et de Gramont, n'ont pas non plus cette volonté forte qui permet de s'élever au-dessus de la misère, des hommes, et de se faire les événements de sa vie. Ils ne veulent pas non plus se subordonner, pour arriver à un résultat. En France, les associations d'hommes sont impossibles, soit à cause des prétentions individuelles, soit à cause de l'esprit, du talent, du nom et de la fortune, quatre causes d'insubordination. Depuis que j'ai pris la lanterne de Diogène, pour chercher dans ce Paris si vanté des *hommes* de talent, j'ai entendu beaucoup de cris de misère; mais quand on offrait à ceux qui criaient de l'argent contre un travail bien fait, *on ne pouvait pas*, et je ne puis pas obtenir le travail.

N'allez-vous pas vous *estomirer* beaucoup, *moult*! Capefigue est mon rédacteur, prend mes mots d'ordre [1]. Quel bon petit condottiere politique! Mon Dieu, comme vous ririez de bon cœur, si j'étais à Wierzchownia au coin de votre cheminée, vous expliquant tout ce que j'apprends chaque jour!

Vous trouverez, de votre côté, que vous êtes restée quelque temps sans lettre de moi, car j'attendais toujours une lettre de vous pour vous écrire, et, plus vous tardiez, plus je croyais fermement que, le lundi, j'allais recevoir un bienheureux papier. Mais ne m'accusez pas. Je vois que les fêtes de Kiew vous auront entraînée comme si Kiew était Paris.

Allons, voici des épreuves entassées à expédier, et bien de la besogne à terminer. Il faut que mon esprit, un moment déchaîné, voyageant à travers vos contrées, reprenne son collier de misère. Je suis rue Cassini; je n'ai point d'autographe à vous envoyer. J'ai

1. À la *Chronique de Paris*.

failli, à la Cour des pairs, vous en demander un de Fieschi ; mais j'ai pensé que cela ne vous sourirait point.

L'autre jour, je suis allé à Frascati par curiosité, pour enfin voir une maison de jeu. J'y ai trouvé une personne de votre connaissance, qui était l'attentif, à Genève, de madame Marie. Il m'a dit qu'il y était venu pour la première fois. Il jouait le craps[1] avec une habitude, un fini, une adresse incroyables, et toutes les femmes qui étaient là le connaissaient. J'ai bien ri, *in petto*. Avant-hier, il m'a donné un magnifique dîner au *Rocher de Cancale*, où se trouvaient madame Kisseleff, et madame Hamelin, une vieille célébrité. Il y avait là, d'invité, un illustre ami du roi de Sardaigne actuel, rentré en grâce dernièrement. J'ai tendu un piège à l'ami de la chère comtesse Marie. En sortant, à onze heures, je lui dis :

— Il n'est plus temps d'aller au spectacle, voulez-vous aller jouer?

Nous allons au *Salon des Étrangers*. Il y était connu comme Barrabas, et, à mon grand étonnement, j'y trouve tous les gens les plus sages et les plus rangés du grand monde. Que vois-je, un quart d'heure après? L'ami du roi de Sardaigne, qui nous avait dit avoir un rendez-vous, pour ne pas sortir avec nous. Et ce cher Italien me dit, en me montrant mon amphitryon :

— Vous savez le proverbe italien : joueur comme un Polonais.

L'ami de la comtesse Marie est maintenant pour moi comme un livre dans lequel je peux lire à toute heure. Le petit Komar était là aussi. Ce jeune homme, vieux à la fleur de l'âge, me fait peine à voir. Je me suis aperçu que pour connaître le monde, il fallait venir là trois fois par an, afin de savoir à qui l'on a affaire. Voilà les deux seules fois de ma vie que j'ai mis les pieds dans ces deux antres. Je retournerai au *Salon* une fois encore pour voir jouer Hope, qui joue des cent mille francs avec une indolence surnaturelle et qui se dresse contre le hasard, de puissance à puissance.

Allons, *addio;* j'attends une lettre de vous. J'ai eu cette nuit un rêve dans lequel j'ai vu une lettre et un paquet envoyé par vous, et dans le paquet étaient des pommes. Jamais je n'ai eu de rêve plus réel.

1. Jeu de dés, se rapprochant du passe-dix.

Quand Auguste est venu me réveiller, à cinq heures du matin, je lui ai dit :

— Et où sont les pommes ?

Il a vu que je continuais un rêve. Je voudrais pouvoir expliquer ces rêves.

Je vous envoie mille fleurs d'amitié, mille souvenirs, et les mille choses que je ne puis vous dire, car il faudrait couvrir une rame de papier. J'ai déjà rêvé au jardin des *Walterische*, et vous ne sauriez croire comme je suis bon pour les La Rochefoucault.

Allons, adieu. Mille choses à ceux qui vous entourent. Que tout vous soit bon.

CVII

A MADAME HANSKA, A KIEW.

Paris, dimanche 20 mars. — Jeudi 24 mars 1836.

J'ai enfin reçu votre dernière lettre (numéro cinq), à un grand mois de distance de la dernière. Étant ici, rue Cassini, je ne puis vérifier si j'ai reçu le numéro quatre, et je ne sais quel numéro donner à la mienne, parce que toute ma correspondance est à Chaillot.

A ce que vous me demandez, l'ami dit non; mais, il est en moi un autre personnage, trop fier pour répondre autrement que par *oui*, toutes les fois qu'il s'agit de quelque chose qui vous amuse. Il y a deux choses dans mon caractère : une confiance d'enfant et un manque total d'égoïsme.

Vous vous amusez à Kiew, tandis que je me suis même interdit les Italiens ! Jamais ma solitude n'a été aussi complète, ni mes travaux si cruellement continus. Ma santé s'est tellement altérée que je n'ai plus la prétention de recouvrer cet air de jeunesse auquel j'avais la faiblesse de tenir. Tout est maintenant dit. Si, à mon âge, on n'a pas goûté le bonheur pur et sans entraves, la nature s'opposera plus tard à ce qu'il soit possible de tremper ses lèvres dans la coupe. Les cheveux blancs n'en approchent point. La vie

aura été pour moi la plus douloureuse des plaisanteries. Mes ambitions tombent une à une. Le pouvoir est peu de chose. La nature avait créé en moi un être d'amour et de tendresse, et le hasard m'a contraint à écrire mes désirs au lieu de les satisfaire.

Si d'ici à trois ans rien n'est changé dans mon existence, je me retirerai paisiblement en Touraine, vivant au bord de la Loire, caché à tous, ne travaillant que pour remplir le vide des jours. J'abandonnerai même mon grand ouvrage. Mes forces s'épuisent dans cette lutte ; elle dure trop longtemps ; elle m'a usé.

Cependant, l'affaire des *Cent Contes drolatiques* paraît devoir s'arranger et rendrait ma situation financière supportable ; mais elle traîne en longueur d'une manière désespérante. Elle me sauvera quand je serai mort. J'ai, en masse, pour cette année, une somme bien supérieure à ce que je dois ; mais les dettes ont des échéances fixes, et les recettes sont capricieuses.

Autour de moi personne, ou des amitiés impuissantes, car le propre de certaines âmes est de ne s'attacher qu'à ceux qui souffrent.

Effrayé de cette lutte et ne voulant pas même la voir, Jules Sandeau s'est enfui d'ici, me laissant son loyer et quelques dettes sur le corps. C'est un homme à la mer, comme on dit sur un vaisseau perdu sur l'Océan et battu par la tempête. Comme Médée, je n'ai que *moi* contre tout. Rien n'est changé dans ma situation ; je puis vous écrire pendant six mois, je ne vous dirais qu'un mot : je travaille. Je n'ai plus ni distractions, ni amusements ; le désert et le soleil !

J'ai souri en pensant que madame Ève de Hanska, à qui *Séraphita* est dédiée, jouait au lansquenet, et que cette personne si solitaire tombait dans toutes les mondanités.

Mercredi 23.

Mon procès avec *la Revue de Paris* se juge après-demain vendredi ; le jugement me permettra de fixer le jour de la mise en vente du *Lys dans la Vallée* qui, sous un mois, sera tout à fait achevé. Vous ne pourrez savoir ce qu'est *le Lys dans la Vallée* qu'en le lisant en entier dans l'édition de Werdet, qui fait deux

beaux volumes in-octavo. Le premier est tout imprimé; je viens, avant de vous écrire, de donner le bon à tirer de la dernière feuille de ce premier volume. J'avais quelques phrases à refaire dans une lettre de madame de Mortsauf à Félix, qui a fait pleurer madame Hamelin, m'a-t-elle dit. Rien de tout cela n'était dans votre infâme *Revue*[1], pas plus que tous les travaux qui ont fait de mon mauvais manuscrit une œuvre de style. Vous avez lu le manuscrit à Vienne.

Hier, on m'a apporté tous les travaux de *Séraphita* reliés. Le manuscrit en drap gris et les intérieurs en satin noir, avec le dos en cuir de Russie, afin de chasser les vers. J'ai aussi les travaux du premier volume du *Lys*. Mais comment vous envoyer ces choses? Mes affaires ne me permettront pas de voyager avant six mois.

Je ne puis pas m'expliquer comment il se fait que vous n'ayez pas mes lettres, car je réponds régulièrement aux vôtres, et je vous en ai écrit dernièrement une, pleine d'inquiétudes, que celle-ci a calmées. Mais, j'imagine qu'ayant toujours adressé à Berditchef, elles sont toutes à Wierzchownia, à moins qu'on ne vous les envoie en masse à Kiew.

Je suis allé deux fois à l'Exposition du Musée[2]. Nous ne sommes pas forts. Si vous aviez de l'argent à employer en objets d'art, je vous aurais fait faire cependant de belles acquisitions, car il y a deux ou trois choses vraiment belles, comme la statue de *Vénus*, de Pradier, et un ou deux tableaux. Votre ami Grosclaude n'a rien mis et je n'ai plus entendu parler de lui.

Je suis tout entier dans la dernière livraison de madame Béchet qui, d'ailleurs, vous l'ai-je dit, se marie et quitte la librairie pour le bonheur.

J'ai reçu une lettre de la chanoinesse. La princesse a évacué la rue des Batailles, que j'avais quittée depuis un mois; je vais y revenir. Cependant, j'aspire à un voyage en Touraine pour m'y refaire l'esprit et le corps, tous deux malades.

Je n'aurai rien de bien décidé pour mes pauvres finances qu'après la publication de la dernière livraison de madame Béchet.

1. La *Revue étrangère*, de Saint-Pétersbourg, qui fut la cause du procès.
2. Le Salon de 1835.

Là est pour moi un des points culminants de ma fortune, car je puis commencer la publication des treize volumes suivants, et toucher environ douze mille francs d'exemplaires qui m'appartiennent.

Je ne sais rien de vous que par vous, car de ce pays où vous êtes maintenant, je n'en connais que ce que vous m'en dites. Je vous vois bien accueillie, fêtée, ce qui sera partout où vous irez. Mais ce plaisir-là est-il bien le plaisir? Vous en étiez fatiguée à Vienne, et vous recommencez à Kiew!

Je n'ai pas même été voir *les Huguenots*, ni cette répétition de Mercadante qui m'a valu sa signature, et que je vous envoie pour grossir vos autographes.

Vous auriez su combien je vous aime si vous aviez pu me voir cherchant dans toute votre lettre à la fois, consultant d'un seul regard toutes les pages, afin de voir si Anna, si vous, si M. de Hanski, si tous allaient bien. Puis, ne voyant qu'une de vos nièces malades, et la voyant en même temps rétablie, pousser un soupir d'aise. Vous auriez connu combien sont rétrécies mes affections, combien peu d'êtres m'intéressent. Cette profonde solitude est triste, car, croyez-moi, l'on se lasse des travaux qui la remplissent; et le cœur ne perd jamais ses droits; il a besoin d'expansions. Je fais souvent de tristes élégies quand, fatigué d'écrire, je reste dans mon fauteuil, la tête appuyée, et que je me demande pourquoi une âme ardente, expansive comme la mienne, est là, seule, sans joie autre que quelques souvenirs, aussi peu nombreux qu'ils sont grands. Et quand je vois que ce qui me reste à parcourir de la vie est la moitié la moins heureuse, la moins active, la moins aimée, la moins aimable, je ne suis pas exempt d'une mélancolie qui a des larmes.

Je vous écrirai aussitôt que j'aurai terminé quelque chose qui puisse arranger mes affaires, car je me suis résolu à vendre quelques actions de *la Chronique de Paris*, afin de me liquider encore plus promptement. Aujourd'hui, je suis dans la plus grande incertitude et accablé d'exigences.

Allons, adieu. Dans quelques jours je vous dirai peut-être des choses plus gaies. Cependant j'en doute. Ma santé est extrêmement mauvaise. Le café ne me procure plus aucune force d'esprit. Il

faudrait être assez riche pour voyager. Vous n'avez donc pas encore *le Livre mystique?*

Si vous m'aimiez un peu, vous m'écririez toutes les semaines une fois. La rareté de vos lettres me semble un véritable symptôme de dissipation. Moi, mon excuse est le travail, et le chagrin de n'avoir à vous rien dire de neuf, car travail et constance, tout est là.

Mille gracieusetés à tous ceux qui vous entourent.

Jeudi 24.

Je rouvre ma lettre pour vous dire plusieurs choses.

La première est relative à vos crampes. Faites-vous faire deux *fers* que vous puissiez empoigner au moment où vos crampes vous prennent, et faites-les fortement aimanter. Voilà la forme des fers : O. Aussitôt que vous les aurez dans la main, vos crampes s'arrêteront. Si cela ne vous les arrêtait pas, écrivez-le-moi. Mais, faites que ce soit très aimanté, et gardez-les près de vous, au chevet de votre lit.

Ne craignez rien pour les corrections. Dans notre langue il y a des choses incontestables. Demandez la troisième édition du *Médecin de campagne* (in-octavo), publiée ces jours-ci, et lisez. Vous verrez si cela n'a pas gagné. Mais il y a encore une centaine d'incorrections. Ce ne sera parfait qu'à la quatrième édition. Relisez *Louis Lambert*, dans *le Livre mystique*, si toutefois ces travaux-là vous plaisent, car cela devient ennuyeux.

Non, non, le style est le style. Massillon est Massillon et Racine est Racine. D'après les critiques, *le Lys* est le point culminant. Vous en jugerez.

En relisant votre lettre j'ai trouvé quelques petites épigrammes amères contre la vie; mais, certes, il y a d'énormes souffrances que vous ne connaissez pas et que vous ne connaîtrez jamais. Les débuts ne sont délicieux qu'en fait de sentiment. Je veux prouver qu'il y a quelque chose de plus délicieux, c'est la parfaite quiétude d'une vie aimée, la constance qui est assez spirituelle pour détruire la monotonie.

Adieu, readieu, si toutefois ce mot est un mot d'amitié. C'est : au revoir, qu'il faut dire, car, en vous écrivant, j'ai, comme tous

les solitaires, le don de seconde vue, et je vous vois parfaitement. Baisez Anna au front pour les joies qu'elle vous donne; faites faire promptement vos fers, afin que vous ne maudissiez pas la vie, ce qui est une grave insulte à ceux qui vous aiment, et amusez-vous sans dissipation, car la dissipation gaspille l'âme et c'est au détriment des affections.

Il y a un revenez-y au lansquenet; là, je vous en demande pardon; vous avez l'âme assez riche pour en jeter un peu dans les cartes, si cela vous plaît. Moi, qui suis dans les conditions les plus absolues du chartreux, je ne me trouve pas assez d'âme pour suffire aux travaux et aux affections. Mais je n'ai pas le bonheur d'être femme.

Demain, mon procès se juge. Il faut aller voir les juges. *Che sciagura !* Quand serais-je sur la route de Dresde ! Quand ? Voilà ce que je me demande.

CVIII

A MADAME HANSKA, A KIEW.

Paris, dimanche, 27 mars 1836.

A.

Je reçois aujourd'hui votre bon envoi, mon cher numéro sept, où vous me parlez de deux morts affligeantes, mais où vous m'avez fait bien plaisir par le détail exact de ce qui vous advient.

Moi, je vais donc vous parler longuement sur tout ce que vous me demandez, mais à la condition que vous m'écrirez exactement tous les huit jours.

Votre passage sur la fidélité, entendue, à la manière de Wronski, comme une vérité intuitive, m'a fait bondir le cœur de joie. Nous aimons tant à retrouver nos idées exprimées par nos amis et à savoir que les sensations morales sont d'une égale pureté ! N'est-ce pas le sentiment que fait éprouver un beau passage de Beethoven, en vous représentant, dans son expression la plus pure, tout un

sentiment, toute une nature? Moi, je suis convaincu qu'en reportant très haut les sentiments, on en *milletuple* les plaisirs; un peu plus bas tout serait souffrance; mais, dans le ciel, tout est infini. C'est ce que démontre votre *Séraphita*. Comment n'avez-vous pas au 24 février (vieux style), un livre paru ici en décembre? Comment? On n'en parle déjà plus en France. Quel chagrin que je ne puisse obtenir un privilège pour mes envois à Wierzchownia! j'irai à Saint-Pétersbourg le demander à l'Empereur. Comment, vous à qui la statue appartient, vous ne la connaissez pas! Elle n'est pas dans le temple pour lequel elle a été faite! Tout le monde ici s'est inquiété de la dédicace, et vous ne l'avez pas, imprimée, quand l'auteur est votre mougik! Le monde est renversé!

Vous me parlez toujours de ce détestable *Lys*, qui n'est pas mon *Lys*. Attendez, pour connaître *le Lys dans la Vallée*, l'édition de Werdet.

Votre pauvre mougik ne sera jamais impertinent ni défiant, Mais, écrivant très à la hâte, et de cœur à cœur, ne relisant jamais une lettre, il a pu, à propos de Roger, rire un peu trop fort, ce qui n'est pas bien. Non, *cara*, la nature m'a donné une confiance sans bornes, une âme à toute épreuve. J'ai toujours eu en moi je ne sais quoi qui me portait à faire tout autrement que les autres et, chez moi, la fidélité est peut-être de l'orgueil. N'ayant d'autre point d'appui que *moi*, j'ai été forcé de grandir, de renforcer *le moi*. Toute ma vie est là, une vie sans plaisirs vulgaires; aucun de ceux qui sont près de moi n'en voudrait: « au prix de la gloire de Napoléon et de Byron réunies », disait de Belloy. Mais Belloy voyait le solitaire sur son rocher, avec sa cruche et son pain, n'accordant pas un regard aux figures tentatrices. Il ne voyait pas l'extase dans les cieux; il ne connaissait pas la rêverie, le soir, au coin du feu, les poèmes de l'Espérance! Je suis un joueur, pauvre aux yeux de tous; mais qui joue toute sa fortune une fois par an, et qui résume tout ce que les autres éparpillent!

Mon procès a été remis à quinzaine; Chaix d'Estange, qui plaide contre moi, allait plaider en province. Voilà *le Lys* retardé.

Vous me demandez des détails sur *la Chronique de Paris*. Je ne vous en donnais pas, parce que c'est un journal à la fois littéraire et politique. — *Bedouck!* — Je n'oublie rien de ce que je

dois faire. Ne vous disai-je pas, à Genève, qu'avant trois ans j'aurais commencé l'échafaudage de ma prépondérance politique. Ne vous l'ai-je pas répété à Vienne? Eh bien, *la Chronique* est l'ancien *Globe* (la même idée), mais placée à droite au lieu de l'être à gauche ; c'est la nouvelle *doctrine* du parti royaliste. Nous faisons de l'opposition, et nous prêchons le pouvoir autocratique ; c'est-à-dire qu'en arrivant aux affaires nous ne serons pas pris en contradiction avec ce que nous aurons dit. Je suis le directeur suprême de ce journal, qui paraît deux fois par semaine, dans un format énorme in-quarto. Il comporte la valeur de quatre feuilles de *la Revue de Paris*, ce qui en donne huit par semaine, et nous ne coûtons que soixante francs par an, tandis que la *Revue* coûte quatre-vingts et ne donne que quatre feuilles par semaine. La haute critique politique, littéraire, d'art et de sciences, d'administration, et une partie consacrée aux œuvres individuelles, aux nouvelles, voilà le cadre du journal.

Nous avons acquis Gustave Planche, un immense et grand critique. Nous allons avoir Sainte-Beuve, peut-être Victor Hugo. Capefigue est chargé de la politique intérieure et la fait assez bien. J'ai là un intérêt qui équivaut à trente-deux mille francs de capital, et qui, si *la Chronique* dépasse deux mille abonnés, peut me valoir vingt-mille francs de revenu, sans compter mes travaux payés très cher, mes honoraires comme directeur. Nous avons des fonds pour aller deux ans. Nous sommes entre *la Gazette de France*, *la Quotidienne* et le Centre Droit. Ces deux journaux sont placés de manière à ne pouvoir pas faire de concessions au régime actuel, tandis que nous pouvons, nous, transiger. Nous allons demander à entrer en Russie, car nous sommes pour l'alliance russe contre l'alliance anglaise, et pour l'autocratie en fait de gouvernement. Nos doctrines critiques en art et en littérature sont pour la plus haute expression morale. N'est-ce pas quelque chose de grandiose que cette entreprise? Aussi, depuis trois mois que je la dirige, gagne-t-elle chaque jour en considération et en autorité. Seulement, les frais nous écrasent. Chaque feuille paie dix centimes de droits au fisc, et nous avons un cautionnement de soixante-quinze mille francs en écus.

Chose extraordinaire! Ce sera cette opération qui m'aura finan-

cièrement sauvé. J'espère demain vendre seize de mes actions, (sans entamer mes trente-deux), pour seize mille francs ; en outre l'affaire des *Cent Contes drolatiques*, publiés par livraisons illustrées, paraît sur le point de se conclure. Louis Boulanger ferait les dessins et Porret graverait les bois. On tirerait à six mille exemplaires, ce qui me donnerait trente mille francs de droits d'auteur. Ainsi, dans quelques jours d'ici, j'aurais devant moi quarante-six mille francs, sans compter les vingt-quatre mille qui m'attendent le lendemain du jour où madame Béchet aura sa livraison. En tout, soixante-dix mille francs. Or, comme je n'en dois pas plus de cinquante mille (sans compter la créance de ma mère), je verrais la fin de mes misères.

Mais que je vous peigne un des mille drames de ma vie d'artiste et de soldat. A mon retour de Vienne (vous savez quels désastres cette absence a causés), il a fallu engager mon argenterie. Je n'ai pas encore pu la retirer. Il faudrait rendre trois mille francs, et je n'ai pas trois mille francs. J'en dois, au 31, environ huit mille quatre cents. J'ai, pour arriver honorablement jusqu'ici et faire honneur à tout, j'ai usé mes ressources ; tout est épuisé. Je suis comme à Marengo. Il faut que Desaix arrive et que Kellermann charge, et tout est dit. Mais les gens qui viennent me donner seize mille francs contre seize actions de *la Chronique*, viennent dîner chez moi. Vous savez que l'on ne prête, que l'on n'a de confiance qu'aux riches. Tout, chez moi, respire l'opulence, l'aisance, la richesse de l'artiste heureux. Si, à dîner, j'ai une argenterie d'emprunt, [tout manquera] ; l'homme qui fait faire l'affaire est un peintre, race observatrice, malicieuse, profonde, comme Henri Monnier, dans son coup d'œil ; il verra le défaut de la cuirasse, devinera le Mont-de-Piété, qu'il connaît mieux que personne. Adieu l'affaire ! Tout mon avenir est dans le dégagement de mon argenterie, qui vaut cinq mille francs, où six mille environ, et qui est engagée pour trois mille. Il faut l'avoir pour demain, ou périr. N'est-ce pas curieux ? nous sommes le 27, et le 31 mars il faut payer six mille francs et je n'ai pas un liard. Et le 5 avril peut-être, la signature de l'affaire des *Drolatiques* me donne quinze mille francs !

Je ne puis demander de l'argent *à personne dans Paris*, car on me croit riche et le prestige tomberait, tout s'évanouirait. L'affaire

de *la Chronique* a été due au crédit dont je jouis. J'ai pu parler en maître. Mettez de l'huile sur ce feu en vous représentant la fougue continue, l'ardeur d'une âme qui se dévore elle-même, et dites-moi si ce n'est pas un drame ? Il faut être un grand financier, un homme froid, sage, prudent ; il faut !... Je ne dis plus rien, car hier un de mes amis disait avec raison : « Quand on fera votre statue, il faudra la faire en bronze, pour mieux peindre l'homme ! »

Ma santé est en ce moment gravement altérée. M. Nacquart a porté un arrêt auquel il faut obéir. Le café est supprimé. Tous les soirs on me met sur l'estomac un cataplasme de graine de lin. Je suis à l'eau de poulet ; je ne mange que des viandes blanches. Je bois de l'eau de gomme et on emploie les sédatifs intérieurs. Il faut suivre ce régime pendant dix jours, et aller en Touraine, un mois, reprendre la vie et la santé. Toutes les muqueuses sont violemment enflammées ; je ne digère pas sans d'horribles souffrances.

Si mes affaires d'argent avaient été bien faites, et promptement, au lieu d'aller en Touraine, j'allais vous voir quinze jours. Sera-ce possible ? Je le souhaite vivement. Un voyage me restaurerait. En tout cas, ne m'en voulez pas ; il vaut mieux faire mes affaires et payer mes dettes, recouvrer ma sainte liberté, pouvoir aller et venir à mon gré, ne devoir ni un sou ni une ligne, et reculer le bonheur de vous voir. Il vaut mieux placer sa fortune dans un lieu inaccessible aux orages, que d'escompter en dissipateur.

Je puis vous le dire, aujourd'hui que l'aurore de la libération arrive et que tout fait présager la fin de mes ennuis, le voyage de Vienne a été la plus insigne folie de ma vie. Il a coûté cinq mille francs et a dérangé mes affaires. Nous pouvons en rire, et je ne vous dis pas cela pour me donner le plus petit mérite, mais pour vous prouver que si je ne vais pas vous voir, c'est par un savant calcul d'amitié ; c'est une preuve d'attachement ; c'est pour vous montrer un ami que vous n'avez pas encore connu, l'homme-enfant, sans soucis, sans ennuis qui rongent le cœur, lui ôtent sa grâce et dénaturent tout, jusqu'au regard.

Après cette vie solitaire, si vous saviez comme j'aspire à m'emparer de la nature par une longue course rapide, à travers l'Europe, comme mon âme a soif de l'immense, de l'infini, de la nature vue en masse, non pas en détail, jugée dans ses grands

cadres, tantôt humide de pluie, tantôt riche de soleil en franchissant les espaces, et voyant des pays au lieu de voir des villages ! Si vous le saviez, vous ne me diriez pas de venir, car c'est redoubler le supplice, aviver la braise sur laquelle je dors !

Fasse le ciel que je place les seize actions de *la Chronique* et que l'affaire des *Drolatiques* se termine ! Et alors, alors !... Si surtout Werdet peut racheter à madame Béchet ses *Études de Mœurs*, alors je pourrai voyager, aller passer une semaine dans Wierzchownia. Vous trouverez le cœur du mougik intellectuel toujours jeune, mais le mougik se détériore physiquement. « On ne lutte pas impunément avec les vœux de la nature », me disait M. Nacquart avant-hier, en m'ordonnant ses prescriptions, et, voulant des choses auxquelles je me refusais, comme de ne pas travailler et de me distraire beaucoup, ce que la théorie de Wronski défend. Moi. j'aime le beau absolu. Je n'oublie pas combien vous avez été indulgente dans vos conseils à Vienne ; mais j'ai des superstitions intolérantes.

Il y a longtemps que je pensais ce que je vous ai écrit à propos de votre frère ; ce n'est pas une consolation *ad hoc*, c'est un sentiment à moi ; il n'y a que ceux qui ont une volonté de fer qui peuvent être indulgents à ces faiblesses, car ils en ont été si souvent si près, ils ont tant mesuré la profondeur des abîmes ! Mais ces pensées ne sont pas sociales ; elles ne peuvent être que dites à l'oreille d'une amie ; elles nous feraient du tort. Il a fallu être Walter Scott pour risquer *Conachar* dans *la Jolie Fille de Perth*. Moi, je vais aller plus loin ; je vais donner, dans *les Héritiers Boirouge*, un corps à mes pensées. J'y introduirai un personnage de ce genre, mais, à mon sens, plus grandiose. J'ai su intéresser à Vautrin ; je saurai relever les gens déchus et leur donner une auréole, en introduisant les âmes vulgaires dans ces âmes dont la faiblesse est un abus de la force, qui tombent parce qu'elles vont au delà. Vous lirez cela dans trois mois d'ici [1].

La perte de l'enfant de votre sœur est un affreux malheur, sur lequel les mères seules s'entendent, car elles sont seules dans le secret de ce qu'elles perdent ; mais, à son âge, ce sont des pertes

1. *Les Héritiers Boirouge* n'ont jamais paru.

réparables. Les enfants, considérés dans leur avenir vital, est une des grandes monstruosités sociales. Il y a peu de pères qui se donnent la peine de réfléchir à leurs devoirs. Mon père avait fait de grandes études à ce sujet; il me les a communiquées (je veux dire les résultats), de bonne heure, et j'ai des idées arrêtées qui m'ont dicté *la Physiologie du Mariage*, livre plus profond que moqueur et frivole, mais qui sera complété par mon grand ouvrage sur *l'éducation* prise dans un sens large et, que je fais remonter avant la génération, car l'enfant est dans le père; je suis une grande preuve, ainsi que ma sœur, des principes de mon père. Il avait cinquante-neuf ans quand je suis né; il en avait soixante-trois quand ma sœur est née. Or, nous avons tous deux manqué de succomber à la puissance de notre vitalité, et nous avons des constitutions centenaires. Sans cette puissance de force et de vie transmise par mon père, je serais mort sous les dettes, les obligations.

Je vois des enfants de familles riches, tous énervés par la situation de leurs pères et de leurs mères. La mère est usée par le monde, le père par ses vices; leurs enfants sont débiles. Mais ces grandes et fécondes idées ne sont pas du domaine épistolaire. La question est immense; elle a d'innombrables ramifications. Elle m'absorbe souvent. Elle n'est pas convenable à discuter ici, mais je m'en réfère à Sterne dont je partage entièrement les opinions; le *Tristam Shandy* est, dans cette partie, un chef-d'œuvre.

Je ne puis rien vous dire de Paris; je vis dans un cercle de moine, dirigeant mon journal, écrivant, luttant, plus occupé de deviner les secrets d'État que de ce qui m'avoisine. Je veux le pouvoir en France, et je l'aurai; mais il faut bien préparer la lutte, s'habituer à toutes les questions. Quand un homme d'une certaine portée ne s'absorbe pas dans les réels et matériels bonheurs de l'amour, il doit s'adonner à l'ambition ou se vouer à la plus profonde obscurité. Les termes moyens sont ignobles et vulgaires. Ma jeunesse est près de s'éteindre sans avoir été rassasié de la seule destinée que j'eusse, car madame de B... n'était pas jeune, et croyez que la jeunesse et la beauté sont quelque chose. Mon rêve de ce temps a toujours été incomplet. Que je continue ma vie actuelle, sans changement, pendant seulement six ans, je puis dire que ma vie aura été manquée. Ma vie était Diodati ! Deux ans, trois ans

suffisaient. Le mois de mai 1836 approche, et j'aurai trente-sept ans ; je ne suis rien encore; je n'ai rien fait de complet ni de grand; je n'ai que des pierres amassées. Dans ce jeune Colisée en construction, il n'y a pas de soleil, ou du moins les rayons viennent de si loin que l'âme a besoin de l'imagination pour animer le monument [?] Ni la gloire ni la fortune ne rendent les grâces de la jeunesse. Il faut quelque chose de surhumain pour rencontrer l'amour passé quarante ans. Quelle dose de croyance en soi, je ne dis pas en autrui, pour espérer d'échapper à la loi commune! Et cependant je suis tout foi. Quand les chagrins auront disparu, je reviendrai à vingt ans. Et puis je veux être si bon!

Allons, adieu. Je désire que cette lettre pleine d'espérances vous soit confirmée par la prochaine, car aussitôt les affaires conclues, je vous écrirai un mot.

Répondez-moi promptement pour le portrait. C'est Louis Boulanger qui le fera. Il sort d'ici avec l'intention d'en faire une grande œuvre.

Vous savez ce que vous avez à distribuer de ma part autour de vous en hommages et amitiés. J'apporterai à M. de Hanski sa troisième édition du *Médecin de campagne.*

J'ai signé ma lettre: *A*, pour recommencer une série. Fasse le ciel que ce soit un changement dans les choses, et que tout soit bonheur!

CIX

A MADAME HANSKA, A KIEW.

Paris, samedi 23 avril — dimanche 1er mai 1836.

B.

Cara. Je reçois aujourd'hui votre numéro huit à vingt jours d'intervalle! Que de choses en vingt jours! Oui, j'ai bien tardé à vous écrire, mais volontairement. Je ne voulais vous mander que de bonnes nouvelles, et tout a été en empirant dans mes affaires. Je n'ai

que d'horribles combats à vous raconter, des luttes, des souffrances, des démarches inutiles, des jours sans sommeil. A entendre ma vie, un démon pleurerait!

En lisant les derniers paragraphes de votre lettre, je me suis dit : « Eh bien, écrivons-lui, même pour l'attrister ». La douleur est une vie forte, trop forte peut-être.

Mon procès n'est pas encore jugé. Il faut encore attendre six jours le jugement, si toutefois nous ne sommes pas encore remis. L'affaire des *Cent Contes drolatiques* ne se termine pas. Les actions de *la Chronique* se placent difficilement. Ainsi, mes embarras redoublent. Depuis deux mois que je fais des affaires, j'ai fait peu de chose; voilà deux mois perdus, c'est-à-dire que *la Poule aux Œufs d'or* est malade. Non seulement je suis découragé, mais l'imagination épuisée veut du repos. Un voyage de deux mois me rétablirait. Mais un voyage de deux mois demande six cents ducats, et je ne puis pas avoir cette somme quand, au contraire, je suis en arrière de cet argent. Ma libération se recule; ma chère indépendance ne vient pas.

Le Livre mystique est peu goûté ici ; la vente de la deuxième édition ne va pas. Mais, à l'étranger, tout est bien différent; il fait des passions. Je viens de recevoir une très gracieuse lettre d'une princesse Angélina Radziwill, qui envie votre dédicace, et me dit que c'est toute une vie pour une femme que d'avoir inspiré ce livre. J'ai été bien content pour vous. Mon Dieu, si vous aviez pu voir comme dans tout mon tressaillement il n'y a rien eu de personnel! Comme j'étais heureux de me sentir tant d'orgueil pour vous! Quel moment de plaisir complet et sans mélange. Je remercierai la princesse pour vous, et non pour moi, comme on donne des trésors au médecin qui sauve une personne aimée. Puis, voilà le premier témoignage de succès qui me vienne de l'étranger.

Cara, vite écrivez-moi si vous avez quelqu'un de très sûr à Saint-Pétersbourg, parce que j'ai la faculté, ou je l'aurai, de vous envoyer les manuscrits du *Lys dans la Vallée* et de *Séraphita* par l'ambassade française. Certes, ils arriveront là, mais de là chez vous, voyez qui peut être l'intermédiaire.

Ma lettre a été interrompue par l'arrivée d'un commissaire de police et de deux agents qui m'ont arrêté et conduit à la prison de

la garde nationale où je suis en ce moment, et où je continue paisiblement ma lettre. J'y suis pour cinq jours. J'y fêterai la fête du roi des Français. J'y perds un beau feu d'artifice que je comptais aller voir.

Mon libraire est venu me donner l'explication de la non-arrivée du *Livre mystique* entre vos mains. *Le Livre mystique* est défendu par la censure. Ainsi, je ne sais pas comment nous ferons. N'est-ce pas singulier que la personne à qui ce livre est dédié soit la seule qui ne le lise point? Vous verrez ce qu'il sera convenable de faire. J'attendrai vos ordres.

Voilà toutes mes idées envolées. Cette prison est affreuse; tous les prisonniers sont en commun. Il fait froid et nous n'avons pas de feu. Les détenus sont des gens de la plus basse classe et ils jouent en hurlant. Il est impossible d'avoir un moment de tranquillité. Ce sont de pauvres ouvriers qui ne peuvent pas donner deux jours de leur temps sans perdre la subsistance de leur famille, et, par-ci par-là, quelque artiste ou des écrivains pour qui la prison est meilleure encore que le corps de garde. On dit les lits affreux.

Je viens d'avoir une table, une bergère et une chaise, et je suis dans un coin d'une immense salle nue. C'est là que je vais achever *le Lys dans la Vallée*. Voilà mes affaires suspendues, et ceci arrive un jour de journal et presque la veille d'un 30 où j'ai trois cents ducats à payer.

Voilà un des mille accidents de notre vie parisienne, et chaque jour il y en a de pareils dans les affaires. L'homme sur lequel on compte pour vous rendre service est à la campagne, et votre projet manque; une somme qui doit vous être remise ne l'est pas. Il faut faire dix courses pour trouver quelqu'un, et souvent on est à une heure pour la réussite d'une chose importante. Vous ne sauriez imaginer combien d'angoisses accompagnent ces heures, ces journées perdues; combien de fois je me suis couché, fatigué, incapable d'entreprendre d'écrire un mot, de penser à mes plus chères idées!

Je ne saurais trop le répéter, c'est une lutte qui vaut celle de la guerre; ce sont les mêmes fatigues sous d'autres formes. Nulle bienveillance réelle, nul secours. Tout ici est dans des protestations sans efficacité. J'ai vaincu pendant six années, même pendant

huit; eh bien, le découragement me prend alors que je n'ai plus qu'un quart de ma dette à acquitter, le dernier quart. Je ne sais plus que devenir. Ma vie s'arrête devant quatre mille ducats.

Lundi 25.

J'ai encore interrompu cette lettre pendant quarante-huit heures. Au moment où j'écrivais le mot *ducats*, Eugène Sue est arrivé. Il est détenu pour quarante-huit heures. Nous venons de les passer ensemble, et je n'ai pas voulu continuer cette lettre devant lui. Il m'a entretenu de ses occupations, de sa fortune. Il est riche, il est à l'abri de tout. Il ne pense plus à la littérature; il vit surtout pour lui; il a développé l'égoïsme le plus complet; il ne fait rien pour les autres, tout pour lui; il veut, à la fin de la journée, pouvoir se dire que tout ce qu'il a fait, et que tout ce qui a été fait, l'a été pour lui. La femme n'est plus qu'un instrument; il ne veut pas se marier. Il est incapable de ressentir aucun sentiment. J'ai écouté cela tranquillement, en songeant à ma lettre interrompue. Cela m'a fait de la peine pour lui. Oh! il ne fallait que ces quarante-huit heures pour me prouver que les gens sans ambition n'aiment personne. Il est parti, ne me remerciant point d'avoir sacrifié les concessions que j'avais obtenues d'être seul dans un dortoir, car son admission a failli compromettre les petites douceurs que quelques amis ont arrachées pour moi de l'inflexible état-major d'épiciers, jaloux de tout confondre dans ce bagne infect. Je me couche.

Samedi 30.

Une grande nouvelle! La loi du canal latéral à la basse Loire, qui ira de Nantes à Orléans, a passé à la Chambre des députés et sera présentée, mardi 3 mai, à la Chambre des pairs, où le marquis de Laplace, ami de tout élève de l'École polythechnique, a promis à mon beau-frère de la faire passer. Ainsi, voilà ma sœur et mon beau-frère arrivés, après dix ans de lutte, à leurs fins. Vous savez, je vous ai parlé de cette belle entreprise, à Genève. Maintenant, il ne s'agit plus que de trouver vingt-six millions. Mais ceci n'est rien, après ce qu'il a fait. Les fonds seront placés à un si haut taux que l'argent ne manquera pas.

En ce moment, j'ai une espérance pour mon propre compte. C'est d'acheter la concession au concessionnaire, M. de Villevêque, et de tâcher de gagner dessus en la revendant à un banquier. Mon beau-frère sort de ma prison pour aller, d'après mes instructions, essayer cette affaire. Si j'ai du bonheur, elle se fera, et je pourrais, en deux mois, gagner deux cent mille francs qui calmeraient toutes mes plaies. C'est surtout dans la guerre politique que l'argent est le nerf.

Sue a fait à la plume des charges sur un bout de papier où il a mis son nom et qui vous servira d'autographe[1]. Ça vous rappellera mes sept jours de prison.

Ici, je péris dans une activité dévorante et, d'après ce que vous me mandez, vous êtes dans une atonie continuelle, sans aliment, sans vos émotions de voyage, qui vous ont fait désirer ou le voyage ou la solitude complète.

Ce que vous me dites d'Anna m'enchante; j'avais peur pour cette santé frêle, mais ma peur venait de trop d'affection, car je savais que ces organisations, en apparence débiles, sont quelquefois d'une force étonnante.

Je ne vois plus qui que ce soit au monde. Il y a dix jours, j'ai rencontré la petite princesse Schonburg qui m'a fait un petit salut froid, car voici cinq mois, je crois, que je ne l'ai vue, quoi qu'elle vînt souvent voir son enfant dans ma maison de Chaillot. Elle donnait le bras à M. de la Rochefoucault, qui me fait plaisir à voir, précisément parce que je l'ai vu dans le Landstrasse, maison Walter, cette maison... vous savez.

Je viens d'écrire à Hammer; il m'a demandé un deuxième exem-

1. Ce curieux autographe contient trois dessins : un cheval, un cavalier à cheval et une marine.

Balzac a écrit au-dessous du premier : « Smogler allant au bois »; au-dessous du second : « Houp ! là ! », et au-dessous du troisième : « Ceci est une marine ».

Smogler était le nom d'un cheval que Balzac posséda pendant quelque temps.

Le tout est surmonté de ces mots, écrits aussi par Balzac : « Fait en prison, à l'hôtel Bazancourt, où nous étions punis pour [n']avoir pas monté la garde, par les épiciers de Paris ! »

28 avril 1836.

plaire du *Livre mystique*. Mais comme ce livre sera en double, attendu que notre cher Hammer est patient comme une chèvre qui s'étrangle, et qu'il croit que les livres vont aussi vite que la poste, je l'ai supplié de vous envoyer cela par une occasion sûre. C'est une première tentative; j'en ferai comme ça dix, et sur dix il y aura peut-être une chance heureuse.

J'ai une parure de perles pour vous. Mais comment vous l'envoyer?

Au sortir de ma prison, j'irai chez madame de Kisseleff. Ce sera le numéro deux des chances.

A propos, s'il vous tombe une occasion sûre, rappelez-vous mon thé, car nous n'en avons point de bon à Paris. J'en ai goûté, du vôtre (la Russie, s'entend), il y a quelques jours, et j'ai l'infamie de vous rappeler ceci, mais à la condition que vous vous permettrez des infamies de ce genre.

La *Norma* a fait peu d'effet ici.

Vous ne m'accusez point réception de mes lettres, en sorte que j'ignore si elles vous sont exactement parvenues dans leur ordre. Étourderie. Mais je ne sais s'il m'est permis de prononcer ce mot, car en casant (sentez-vous toutes les délices de ce mot : caser?) les vôtres, ou je n'ai pas reçu certains numéros, ou je les ai si bien enfouies, qu'emporté par le courant infernald es affaires, je ne sais plus où sont les trésors. De retour chez moi, je consacrerai une matinée à cette délicieuse recherche, et je vous écrirai spécialement à ce sujet.

Quelque grâce que vous ayez mise dans votre avant-dernière lettre, reçue ici, à me consoler du chagrin de savoir l'esquisse du *Lys* publiée dans son *chique*, je ne puis les accepter comme auteur. Non, la langue française n'admet pas ce qui flatte le cœur de M. Honoré de Balzac. Vous direz comme moi quand vous tiendrez le livre et que vous le lirez. Quoi qu'on fasse, *l'Apollon* et *la Diane* sont plus beaux que des blocs de marbre. L'homme jeune, de *l'Oaristys*, est plus gracieux qu'un squelette, et vous préférez la pêche au noyau, qui contient des millions de pêches.

J'ai beaucoup de chagrins, mais d'énormes, du côté de madame de B..., non d'elle directement, mais par les siens. Ceci n'est pas de nature à être écrit. Quelque soir, à Wierzchownia, quand les plaies

du cœur seront cicatrisées, je vous conterai cela, à voix murmurée, de manière à ce que les araignées n'entendent pas, et que ma voix aille de mes lèvres dans votre cœur. Ce sont d'horribles choses, qui creusent la vie jusqu'au tuf, qui déflorent tout, font douter de tout, excepté de vous, à qui l'on réserve de semblables soupirs.

Oh ! qu'il y a dans mon cœur de *comprimés !* depuis mon départ de Vienne, mes souffrances ont redoublé toutes, de tous les genres, de toutes les natures. Soupirs envoyés à travers les espaces, souffrances dévorées en secret ; souffrances aperçues ! Mon Dieu, moi qui n'ai guère fait de mal, que de fois j'ai dit : « Un an à Diodati et le lac ! » Combien de fois je me suis dit : « Pourquoi n'être pas mort, tel jour, à telle heure ! » Qui donc est dans le secret de tant d'orages contenus, de tant de passion perdue, secrète ? Pourquoi les belles années s'en vont-elles, pressant l'espérance, qui s'échappe sans qu'il en reste rien qu'une infatigable ardeur à réespérer ? Surtout depuis cette année ardente où à chaque instant tout va finir, et où rien ne s'achève, il me prend des envies de fuir ce cratère qui me fait craindre le dessèchement, de le fuir au bout du monde.

Je suis le Juif-Errant de la pensée, toujours debout, toujours marchant, sans repos, sans jouissances de cœur, sans rien que ce que me livre un souvenir à la fois riche et pauvre, sans rien que ce que j'arrache à l'avenir ; je mendie l'avenir, je lui tends la main. Il me jette non pas une obole, mais un sourire qui veut dire *demain*.

Dimanche, 1er mai.

Voici le jour où l'année dernière je me suis dit : J'y vais ! Hier au soir, j'ai quitté ma vitre parce que la mélancolie me gagnait. Le sommeil a chassé les chagrins.

J'ai beaucoup à travailler aujourd'hui. Je fermerai cette lettre ce soir ; je verrai si j'ai oublié de vous dire quelques faits de ces vingt jours où j'ai été comme un volant entre deux raquettes. Je vais me mettre à faire des passages difficiles du *Lys dans la Vallée*. Il s'agit d'achever le chapitre intitulé : *les Premières Amours*. J'y ai entrepris des effets littéraires extrêmement difficiles à rendre. Quels travaux ! Que d'idées ensevelies dans cette œuvre ! Elle est le pendant poétique du *Médecin de campagne*.

J'aime beaucoup tout ce que vous m'écrivez sur les petits événe-

ments de votre existence à Kiew : le nom de Vandenesse, la petite dame, etc. Mais j'aimerais bien mieux encore vos lettres si vous me mettiez dix lignes tous les jours; non, pas dix lignes, mais un mot, une phrase. Vous avez tout votre temps, et moi je n'ai que des heures dérobées au sommeil à vous offrir. Vous êtes le luxe du cœur, le seul qui ne ruine pas, et qui comporte naturel, simplicité, richesse, et pauvreté, tout enfin!

Je me souviens vous avoir écrit plusieurs choses sur lesquelles vous ne m'avez pas répondu, ce qui me met en inquiétude.

Madame Marie Potoçka quitte Genève et revient en Ukraine.

Hélas! aujourd'hui n'étant pas chez moi, je ne puis vous envelopper ma lettre avec un autographe, et j'en ai de bien curieux; j'en ai de Talma, de mademoiselle Mars, de toutes sortes de gens. J'en aurai un de Napoléon, un de Murat, etc. Vous verrez que quand il s'agit du trésor des chartes de Wierzchownia, nous avons une grande constance dans les idées.

Aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé; je vais encore passer la nuit pour achever *le Lys*, car j'ai encore une trentaine de feuilles de mon écriture à faire, ce qui est un quart du livre. Après, il faut achever *les Héritiers Boirouge* pour terminer les douze volumes de madame Béchet, qui s'est mariée et qui est devenue madame Jacquillart. Enfin, donner pour juin *la Torpille* à *la Chronique*, sans quoi nous allons à mal. Vous voyez qu'il est impossible que je me bouge d'ici avant le mois de septembre; il n'y a rien à dire, ces trois choses-là doivent être faites. Mais après, je n'aurai pas d'argent, je n'aurai que rempli mes engagements. Aussi, ne sais-je où donner de la tête, car des échéances à acquitter, pas de recettes et pas d'ami qui m'avance des fonds, que devenir? Ce sont des termes inconciliables. Il faut un hasard ou périr. Jusqu'ici le hasard m'a servi.

Dans ce moment, particulièrement, je suis accablé, parce que je comptais sur la conclusion de l'affaire des *Cent Contes drolatiques* qui me donnait trois mille ducats et calmait tout; et, plus je vais, moins cette affaire s'achève. J'en suis plus que désespéré, j'en suis fou.

Voilà où en sont mes affaires. Beaucoup de travaux à finir, point d'argent à recevoir et beaucoup d'argent à payer : vais-je être arrêté au milieu de ma carrière? Que tenter?

Mon beau-frère est revenu ce matin. M. Lainé de Villevêque demande à réfléchir à cette vente. Il a demandé trois jours, et c'est bien le moins qu'un homme prenne trois jours pour se décider dans une affaire aussi capitale. J'offre vingt mille ducats de sa position de concessionnaire, mais comptant. J'espère que Rossini me les fera prêter par Aguado et que je pourrai revendre à Rothschild cette situation pour le double ou le triple, en traitant des vingt-six millions sur lesquels ces coquins-là gagneront cinq à six millions. Voilà le plus joli sourire, le seul que m'ait fait la fortune.

Vous voyez que, par ma première lettre, j'aurai à vous parler de choses bien intéressantes : l'affaire du canal, le procès, et *le Lys;* puis, *les Drolatiques* seront ou tout à fait manqués ou terminés comme affaire ; dans de semblables choses, il me faut *oui* ou *non*.

Ma mère ne va pas bien, et ma pauvre sœur au moment de jouir de la vie et de se trouver à l'aurore de la fortune, elle a une triste maladie de femme que M. Lisfranc a cru avoir guérie et qui la menace de nouveau. Mon frère est toujours un chagrin pour nous. Vous voyez que s'il m'arrive un sourire éloigné, le sort me le vend bien cher.

Allons, *cara*, adieu; ne vous faites pas de chagrin de tout ceci. J'ai de larges épaules, un courage de lion, du caractère, et si parfois la mélancolie me prend, je regarde à l'avenir et je crois à quelque chose de bon, quoique les années passent avec une rapidité cruelle, et quelles années? Les belles! Reverrais-je jamais le lac de Genève ou de Neuchâtel?

Allons, adieu; à dix jours d'ici. Vous savez tout ce que vous devez dire pour moi et de moi à ceux qui vous entourent.

Si vous vous procurez *la Revue de Paris* de novembre à décembre inclusivement, 1835, vous pourrez lire le vrai *Lys*.

CX

A MADAME HANSKA, A KIEW.

Paris, lundi 9 mai 1836.

Cara contessina,

J'apprends que si vous voulez faire demander par votre frère à

Saint-Pétersbourg un permis de vente d'un exemplaire du *Livre mystique*, deuxième édition, à la censure, il est à croire que la maison Bellizard vous l'enverra sans délai.

J'apprends ceci à l'heure de la poste et vous écris ce petit mot en hâte.

Mille tendres amitiés et mes souvenirs à tous.

CXI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 16 mai — 16 juin 1836.

Il y a un an, j'étais à l'hôtel de la Poire [à Vienne]; aujourd'hui, à une heure, ayant fait la route en cinq jours, n'ayant pas dormi depuis trois nuits ! Et à deux heures, après une heure de sommeil, je me suis donné pour fête d'aller à la *Walterische-haus*. Aujourd'hui, mon seul plaisir sera de faire, au milieu de ma continuelle bataille, une halte de deux heures pour vous écrire un mot, *cara contessina*. Mais, au lieu de vous envoyer un bouquet d'espérances fleuries, je n'ai que de tristes choses. Tout ce que ne je vous annonçais de bon a échoué. Rien de ce qui peut me libérer réussit !

Cependant, aujourd'hui même, madame Béchet va peut-être céder à Werdet les *Études de Mœurs*, et cette affaire est plus importante que vous ne le pensez à ma tranquillité, car si je n'ai qu'un seul éditeur je puis obtenir de régler mon travail, je puis me ménager des mois de repos, et vous savez ce que je puis faire d'un mois de repos. L'affaire des *Contes drolatiques* traîne toujours.

Il s'est fait, depuis trois jours, un grand changement en moi. L'ambition a disparu. Je ne veux plus entrer aux affaires par la députation et le journalisme. Ainsi mes efforts vont tendre à me débarrasser de *la Chronique de Paris*. Cette détermination m'est venue à l'aspect de deux séances de la Chambre des députés. La sottise des orateurs, la niaiserie des débats, le peu de chance qu'il y

a de triompher d'une semblable et d'une si misérable médiocrité, me font renoncer à m'y mêler autrement qu'en qualité de ministre. Ainsi, d'ici à deux ans, je vais tâcher de m'ouvrir à coups de canon la porte de l'Académie, car les académiciens peuvent devenir pairs, et je tâcherai de faire une assez grande fortune pour arriver à la Chambre haute et entrer dans le pouvoir par le pouvoir même.

Le Lys dans la Vallée me mine; ni le procès ni le livre ne sont terminés. J'ai encore dix feuilles, ou cent soixante pages du livre, à faire en entier, les écrire et les corriger. J'espère finir en dix jours, quoique ce soit presque le quart de l'œuvre; mais c'est le quart le plus facile. Tout, maintenant, est achevé, posé. Je n'ai plus qu'à conclure. Le caractère saillant est décidément M. de Mortsauf. Il était bien difficile de dessiner cette figure; mais elle est terminée aujourd'hui. J'aurai élevé la statue de l'Émigration; j'aurai rassemblé dans une même création tous les traits de l'émigré revenu dans sa terre, et peut-être tous les traits du mari, car, plus ou moins, les hommes mariés ressemblent tous à M. de Mortsauf. Nous paraîtrons, je l'espère, le 1er juin. Mais, comment faire pour vous envoyer votre exemplaire? Je l'enverrai par l'ambassade, mais il me faudrait l'adresse de quelqu'un qui vous fût dévoué à Saint-Pétersbourg, parce que je puis, par madame Kisseleff, me servir de l'ambassade russe. J'attends toujours un mot de vous à ce sujet.

12 juin.

Comprendrez-vous tout ce qu'est ma vie par ces deux dates? Cette lettre est restée tout un mois sur ma table sans qu'il m'ait été permis d'y mettre un mot. J'ai reçu deux lettres de vous et celle de M. de Hanski sans pouvoir y répondre et, aujourd'hui, je suis obligé de fermer ma porte et de prendre une matinée pour vous écrire. J'ai tant de choses à vous dire! Il s'est passé pour moi tant d'événements, que je ne sais par où commencer. Puis, il est impossible de vous tout dire, car il faudrait des volumes.

En gros, mon procès est gagné et mon livre a paru. J'ai travaillé nuit et jour pour pouvoir finir le livre assez à temps pour qu'il pût paraître le jour même du jugement. Il faut que vous sachiez que la même bataille qu'on avait livrée à mon crédit pendant mon voyage

à Vienne, en me mettant en prison pour dettes, mes ennemis l'ont livrée à mon caractère et à ma probité. Tout ce que la calomnie a de plus ignoble et de plus bas, tout ce que l'on a pu trouver de boue a été amassé contre moi. Il a fallu écrire, pour le public, une défense *en une seule nuit*. Vous la lirez en tête du *Lys dans la Vallée*, dont elle forme l'introduction. J'ai gagné deux fois, et devant le public et devant les juges, qui ont été indignés. Sur quoi va-t-on maintenant m'attaquer?

Si vous voulez lire cette introduction dans son entier, ne demandez pas *le Lys* à Bellizard, mais à Urbain, de Moscou, en lui écrivant de le demander directement de Paris et de n'y rien retrancher, car Bellizard a intérêt à ce que l'introduction ne soit pas lue en Russie.

Ah! vous ne pourrez jamais savoir combien ma vie a été ardente pendant ce mois! J'étais seul pour tout; harcelé par les gens du journal qui me demandaient de l'argent; harcelé par mes payements à faire, sans que j'eusse d'argent, puisque je n'en gagnais d'aucun côté; harcelé par le procès; harcelé par mon livre, dont il fallait corriger jour et nuit les épreuves! Non, je m'étonne d'avoir survécu à cette lutte. La vie est trop pesante; je ne vis pas avec plaisir.

Vous m'avez bien chagriné en me renvoyant les sottises de votre tante[1], qui me dit marié avec une demoiselle dont je ne connais ni le nom ni la personne, pendant que j'étais accablé ici des sottises de Paris. Celles de Constantinople étaient de trop. Réservez, je vous supplie, votre crédulité pour le bien. Je ne sais réellement pas ce que madame Rosalie veut dire, ni ce que me dit Hammer, qui me prévient que vous allez à Constantinople, et qui me dit qu'il envoie votre *Livre mystique* à votre tante qui vous le remettra en personne. Je me perds dans tout ce gâchis de nouvelles.

1. La comtesse Rosalie Rzewuska, née princesse Lubomirska, femme du comte Stanislas Rzewuski, et tante de madame Hanska. Elle eut trois enfants: Léonce, Witold et Calixte, cette dernière, mariée à Michele-Angelo Cajetani, prince de Tenno (?) et duc de Sermoneta à qui Balzac, en 1846, dédia les *Parents pauvres*. La résidence habituelle de la comtesse Rosalie était le château de Podlrorce, en Wolhynie. Elle a publié en français divers ouvrages, dont un *Voyage à Constantinople*. A sa mort, en 1865, elle légua de volumineux mémoires au baron Rançonnet, de Vienne, avec mission de les publier. Ce vœu n'a pas été réalisé.

Mes manuscrits s'entassent pour vous. Voilà ceux de *Séraphita* complets; ceux du *Lys dans la Vallée* complets. Je vais en faire d'autres. C'est une vraie bibliothèque. Que faire? Vous les garder. Cependant, je voudrais bien que vous les eussiez.

Quoique j'aie gagné mon procès et que *le Lys* paraisse, mes affaires sont dans un état peu prospère, car ce sont des victoires qui tuent. Encore une, et je suis mort. La production des livres ne suffit pas pour éteindre ma dette; il faut avoir promptement recours au théâtre, et j'y rencontrerai des haines vives qui peuvent ou m'en interdire l'entrée, ou tromper le public sur la valeur des œuvres que j'y produirai.

J'ai reçu la lettre de M. de Hanski ces jours-ci[1]. J'ai une meilleure édition du *Médecin de campagne* à lui envoyer. Mais, je ne sais toujours comment et je la lui garde.

Je suis tellement encombré d'affaires arriérées, de soins, de démarches, que je vous écris avec une espèce d'ivresse de tête qui ne me permet point la logique; aussi vais-je me hâter de fermer cette lettre et de vous l'envoyer. Vous en recevrez une autre où je

1. Voici cette curieuse lettre :

A M. H. DE BALZAC

Wierzchownia, le [15-27 mai] 1836.

« Monsieur,

» A la suite de plusieurs démarches, étant enfin parvenu à me procurer un encrier en malachite, je m'empresse, monsieur, de vous l'envoyer par la maison Rothschild. Veuillez le réclamer et le garder comme souvenir d'une vraie amitié, qui ne peut changer, malgré l'énorme distance qui nous sépare, et que la seule pensée franchit, jusqu'à présent.

» Si Dieu le veut comme je le désire, peut-être un jour nous viendrons vous trouver. En attendant, si vos occupations littéraires et les distractions du monde vous laissent un moment de libre, pensez quelquefois à vos amis du Nord, lesquels, malgré leur climat frileux, savent sentir et apprécier vos sentiments et vos talents.

» Vos ouvrages, monsieur, nous font passer des moments très agréables dans notre solitude. Ils nous donnent jusqu'à l'illusion de vous voir même jouer avec Anna, qui, de jour en jour, devient plus gentille. C'est déjà une grande dame qui commence à toucher du piano, et promet d'avoir un talent distingué. Elle a aussi un goût, une passion décidée pour la lecture; je ne peux plus lui trouver de livres analogues à son âge; nous avons épuisé les librairies de Saint-Pétersbourg.

» Vous ne sauriez croire, monsieur, quel plaisir j'ai éprouvé en lisant l'*Interdiction*. J'ai été pénétré du même sentiment dont je vous ai fait part en lisant pour

vous expliquerai tout ce que je vais faire maintenant et où je vous accuserai réception de l'écritoire, qui, d'après le dessin, me semble une de ces magnificences écrasantes pour un pauvre diable.

Boulanger fait une bien belle chose de mon portrait. Il aura, je crois, les honneurs du coin du Roi à la prochaine Exposition. Ne vous inquiétez point de l'argent pour la copie, qui sera toujours un original, car je poserai pour le vôtre, tout comme pour celui-ci. Je remettrai cinq cents francs, ou cinquante ducats, à Boulanger et la première fois que j'irai à Wierzchownia vous me les rendrez, si je ne suis pas riche, et, si je le suis, je n'en aurai pas besoin. Mais, de l'aveu des artistes, Boulanger fait là une belle œuvre et qui, à part le mérite qu'a tout portrait, en a un immense comme peinture. Il m'a fallu encore trouver des séances de sept ou huit heures — et en voilà déjà dix — à travers les orages de ce mois-ci.

Au moment où je vous écris, dans les tourments à peine terminés de mon œuvre, et quand il me faudrait quelque repos pour refaire mon cerveau qui s'abat comme un cheval fatigué, car il est impossible de ne pas voir qu'il y ait là des organes dont la force est limitée, eh bien, le gérant de notre journal m'envoie missive sur missive pour que je lui verse encore treize mille francs, le reste des

la première fois, à Neuchâtel, le *Médecin de campagne*. Donnez-nous autant que possible de pareils ouvrages ; la société attend de vous ce service. Le tableau du juge, et celui du gentilhomme restituant le bien, illégalement possédé selon sa propre conviction, sont d'une incomparable beauté et d'une rare perfection. Ils ne peuvent que fortement influencer les mœurs du siècle. Gens de cœur, de talent et de génie, il est de votre mission de flétrir les vices, de donner le plus grand éclat à la vertu, et de réparer le mal dont la philosophie du dernier siècle a jeté le germe.

» Mais je m'aperçois que je suis sorti de mon naturel, et que je deviens trop prolixe. C'est un mal que m'a communiqué la Châtelaine de Wierzchownia et souveraine de Paulowska, qui est toute enchantée de se retrouver dans son empire de fleurs et de verdure, qui vous salue et vous prépare une longue lettre de je ne sais combien de pages.

» Ce n'est que dans deux ans que nous nous proposons de faire un voyage pour l'éducation de la petite Anna, et j'ai un pressentiment, monsieur, de vous trouver siégeant à la Chambre, et d'assister à vos éloquents discours. En attendant que ce rêve se réalise, agréez l'aveu d'une vraie et sincère amitié.

» VENCESLAS DE HANSKI.

» *P.-S.* — Avant que l'encrier vous parvienne, je vous en envoie le dessin, pour que ce soit le même que vous receviez. »

quarante-cinq mille que je dois pour mon acquisition. Ce sont des coups d'épingle dans la moelle épinière. Il faudrait encore quitter ma lettre et courir par la ville pour réaliser quelques actions, et il le faudra demain, et il faut en même temps finir l'*Ecce Homo* commencé dans *la Chronique de Paris* avant-hier, et il faut me mettre en mesure de donner à madame Béchet deux volumes in-octavo, qu'elle demande pour terminer son traité. Rien de tout ceci ne me donne d'argent pour payer mes obligations, en sorte que je ne sais que devenir.

J'ai encore interrompu ma lettre. Oh! pour le coup, trop est trop. Savez-vous par quoi je suis interrompu? par un acte judiciaire de madame Béchet, qui me fait sommer de lui fournir dans les vingt-quatre heures mes deux volumes in-octavo, et me demande cinquante francs par jour de retard! Il faut que je sois un grand criminel, et que Dieu veuille me faire expier mes crimes! Jamais on n'a vu pareille tourmente. Cette femme a eu de moi dix volumes in-octavo en deux ans! Elle se plaint de ne pas en avoir eu douze!

Vous allez être encore quelque temps sans nouvelles de moi, car je vais probablement aller m'enfuir dans la vallée de l'Indre, y écrire en une vingtaine de jours, les deux volumes de cette femme, et me débarrasser d'elle. Et, dans une pareille entreprise, il ne faut ni distraction, ni pensée autre que celle des ouvrages que l'on écrit. Oui, dussé-je y crever, il faut en finir avec les obligations. Mais si vous saviez ce que c'est qu'une absence de vingt jours, de moi, dans mes affaires! C'est le feu. Je vous en supplie, ne vous tourmentez pas. Quand je ne vous écris pas, c'est que je combats ou des intérêts graves, ou que je travaille à quelque chose de pressé, d'ardent, qui ne souffre aucun retard. Me voici recommençant une lutte horrible: celle des intérêts et des livres à faire! Éteindre le dernier de mes traités en satisfaisant madame Béchet, et faire un beau livre! Et j'ai vingt jours! Et cela se fera! *Les Héritiers Boirouge* et *Illusions perdues* auront été écrits en vingt jours!

Je vous quitte, vous le voyez, plus chagrin, plus persécuté, plus occupé que jamais. J'ai le triste pressentiment que rien ne peut bien finir de tout ceci. La nature humaine a ses limites, la plus forte comme la plus faible, et j'aurai bientôt atteint mes limites. J'ai tout dépassé.

Allons, adieu, vous une des trois personnes qui m'aurez connu encore avez-vous eu bien des doutes, avez-vous laissé quelques coins obscurs sans les pénétrer, parce que je n'ai pas eu le bonheur d'être longtemps près de vous.

16 juin.

J'ai encore interrompu ma lettre. Hier, j'ai dîné avec l'abbé de Lamennais, Berryer, et je ne sais qui encore. Je voyais l'abbé pour la première fois ; quant à Berryer, nous sommes de vieilles connaissances. J'ai été épouvanté par l'atroce figure de l'abbé de Lamennais ; j'ai tâché de saisir un seul trait auquel on pût s'attacher, mais il n'y a rien.

Berryer va se promener à Saint-Pétersbourg. Je l'ai fort engagé à revenir par terre et à passer par l'Ukraine. Je lui ai dit que je conservais l'espoir d'aller en Ukraine vers septembre : mais je n'ose plus me livrer à aucun espoir. Le 20, je pars pour Saché. Il faut y aller faire, dans le calme et le silence, deux volumes in-octavo afin d'éteindre cette pesante obligation du traité Béchet. Après, je n'aurai plus que les *Études philosophiques* à terminer. Mais la question argent est terrible.

La *Chronique de Paris* est très bien posée, politiquement parlant. Mais elle a besoin d'un trésor. Berryer me disait combien l'idée d'un centre droit était féconde en résultats.

Peut-être, à Saché, trouverais-je un moment pour vous dire tout ce que la précipitation me fait oublier. Demandez *le Lys* à Urbain, de Moscou, en lui demandant l'édition de Paris, sans retranchements. Avez-vous enfin le *Livre mystique?* J'en renvoie un à de Hammer qui vous envoie le sien par madame Rosalie. *Cara*, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous le faire parvenir. J'attendrai avec bien de l'impatience la lettre où vous me parlerez du vrai *Lys dans la Vallée* ; mais elle se fera bien attendre, et cela est malheureux pour un homme qui vous accepte comme tout un public.

Madame de B... va de plus en plus mal. J'espère aller la voir à mon retour de Touraine, ou avant. Mais elle ne peut plus supporter la moindre émotion.

Allons, adieu. Vous me pardonnerez mon silence, quand vous saurez bien toutes mes peines et mes chagrins. Je vous envoie mille

fleurs de souvenir et les plus affectueux hommages. Présentez mes amicales souvenances à M. de Hanski, à qui j'écrirai par la prochaine occasion, et rappelez-moi au souvenir de tous les vôtres.

CXII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Saché, fin juin 1836.

Je reçois ici votre dernière lettre, où vous me parlez de madame Rosalie et de *Séraphita*. Relativement à votre tante, j'avoue que j'ignore par quelle loi il se fait que des personnes aussi élevées croient d'aussi basses calomnies. Moi joueur ! Votre tante ne raisonne, ni ne calcule, ni ne combine donc que le whist ? Moi qui travaille, même ici, seize heures par jour, j'irais au jeu qui veut des nuits ! C'est aussi absurde que fou.

Je suis allé, à trente six ans, pour la première fois et par curiosité à Frascati, où j'ai trouvé Bernard. Un soir Bernard m'a présenté au Cercle des Étrangers, et l'on m'y a invité à dîner. J'y suis allé une troisième fois le jour où il nous a donné à dîner. Puis, quoiqu'on m'ait invité plusieurs fois, je n'y suis jamais retourné. La dernière fois j'ai prié Bernard de me comprendre dans son jeu pour une somme de... ce qui dénote la plus profonde ignorance de la passion. En tout, dans ma vie, j'aurai perdu au jeu trente ducats. Voilà pour le jeu. Ce vice ne me gagnera point ; je joue une partie plus chère et plus belle.

Que votre tante juge à sa manière des œuvres dont elle ne connaît ni l'ensemble ni la portée, c'est son droit. Je me soumets à tous les jugements. C'est un des malheurs par lesquels nous passons. La résignation est une des conditions de mon existence.

Votre lettre était triste ; je l'ai sentie écrite sous l'influence des discours de votre tante. Comprendre c'est égaler, a dit Raphaël[1], et

1. Dans la *Peau de chagrin*.

comme vous-même prétendez que notre pauvre temps ne se donne pas la peine de comprendre, il s'ensuit que nos égaux sont rares. Ce à quoi je pouvais prétendre était, à mon égard ou pour ma personne, à l'usage d'une faculté donnée à l'homme : *la raison*. Votre tante fait de moi un joueur et un débauché ; *elle a des preuves*, me dites-vous. Voici sept ou huit ans que je travaille, comme je vous le dis, seize heures par jour. Si je suis joueur et débauché, il faut que l'homme qui a fait trente volumes en sept ans disparaisse. L'un et l'autre ne vivent pas sous la même peau, ou, si cela était, il faudrait que Dieu se fût plu à faire une créature extraordinaire que je ne suis pas.

Je commençais à reprendre vie et courage ici, où j'étais depuis cinq jours. De toutes les lettres qui pouvaient me venir, j'avais dit en partant : « Ne m'envoyez que celles de Russie », et votre lettre m'a plus accablé que tout ce que l'envie et les calomnies, mon procès et les affaires, ont jeté de lourdes niaiseries sur moi. Ma sensibilité est ici une preuve d'amitié ; il n'y a que les personnes que nous aimons qui peuvent nous faire souffrir. Je n'en veux pas à votre tante, mais je suis fâché qu'une personne aussi distinguée que vous me la faites, soit accessible à de lâches et à d'absurdes calomnies. Mais vous-même, à Genève, quand je vous avais dit être libre comme l'air, m'avez cru marié, sur le dire d'un de ces niais qui font métier de vendre de l'argent. Je me suis mis à rire. Ici, je ne ris plus, parce que j'ai l'horrible privilège d'être horriblement calomnié. Encore quelques débats comme le dernier, je me retire au fond de la Touraine, en m'isolant de tout, en renonçant à tout, en m'efforçant de devenir égoïste, ne voulant ni d'un sentiment ni d'un bonheur, en vivant par la pensée et pour la pensée.

Votre tante me fait l'effet d'un pauvre chrétien qui, survenant au moment où Michel-Ange vient de dessiner une nudité dans la Chapelle Sixtine, demande pourquoi les papes laissent représenter de semblables horreurs dans Saint-Pierre. Elle juge une œuvre d'une portée au moins égale à celle-là, en littérature, sans se mettre à distance et sans en attendre la fin. Elle juge l'artiste sans le connaître, et sur les discours des niais. Tout cela me fait peu de peine pour moi, beaucoup pour elle, si vous l'aimez. Mais, que vous vous laissiez influencer par de telles erreurs, voilà qui est fait pour

me chagriner et m'inquiéter beaucoup, car je ne vis que par mes amitiés.

En voilà assez là-dessus, car vous croiriez aussi *l'auteur* fâché, personnage qui n'existe pss chez moi. Je lui ai défendu de paraître. Venons à ce que vous me dites sur *Séraphita*. Il est étrange que l'on n'ait pas vu que *Séraphita* est *tout foi*. La foi affirme, et tout est dit pour elle. L'ange est descendu de sa sphère pour venir au milieu des arguties du raisonnement; il oppose raisonnement à raisonnement. Il n'est pas digne de lui de ne pas formuler le doute. Quant à sa réplique, aucun auteur sacré n'a plus énergiquement prouvé Dieu. La preuve tirée de l'infini des nombres a surpris les savants. Ils ont baissé la tête. C'était les battre sur leur terrain, avec leurs armes.

Quant à l'orthodoxie du livre, Swedenborg est diamétralement opposé à la cour de Rome; mais qui osera prononcer entre Saint-Jean et Saint-Pierre? La religion mystique de Saint-Jean est logique; elle sera celle des êtres supérieurs. Celle de Rome sera celle de la foule.

Comme vous le dites, il faut tâcher de pénétrer le sens de *Séraphita*, pour critiquer l'œuvre; mais je n'ai jamais compté sur un succès, quand *Louis Lambert* était dédaigné. Ce sont des livres que je fais pour moi et pour quelques-uns. Quand il faut faire un livre pour tout le monde, je sais bien à quelles idées il faut le demander et celles qu'il faut exprimer. Séraphita n'a plus rien de la terre; si elle aimait, si elle doutait, si elle souffrait, si elle était influençable par quelque chose de terrestre, elle ne serait pas l'ange. Personne, à Paris, n'a compris la vision de David, quand il dit les efforts de toutes les substances élémentaires pour ravoir leur création, avec l'esprit qu'elle a conquise, tandis qu'elles n'en auront que la dépouille. Séraphita est comme une fleur du globe; tout ce qui l'a nourrie la regrette. *Le Chemin pour aller à Dieu* est une religion bien plus élevée que celle de Bossuet; c'est la religion de Sainte-Thérèse et de Fénelon, de Swedenborg, de Jacob Bœhm et de M. Saint-Martin.

Mais, je me répète. Votre croyance y mène aussi bien que la mienne. J'ai cru faire une belle et grande œuvre, mais j'ai pu me tromper. Elle est comme elle est, et la voilà livrée aux disputes de ce monde.

Au moment où j'écris vous avez sans doute *le Lys dans la Vallée*, autre *Séraphita*, qui, celle-là, est orthodoxe. Mais je ne vous en parlerai pas. La littérature et ses accompagnements m'ennuient. Quand une œuvre est achevée, j'aime à l'oublier, je l'oublie, et je n'y reviens que pour la purger de ses fautes, un an ou deux ans après. Vous lirez ce livre dans sa chair et non dans son squelette ; je souhaite qu'il vous fasse plaisir.

J'ai entrepris de faire ici les deux volumes de madame Béchet, comme j'ai dû vous l'écrire avant de quitter Paris. La Touraine m'a rendu quelque santé, mais au moment où je travaillais le plus, avec votre lettre était une lettre d'un de mes amis, qui m'a envoyé une bouffée de tracasseries. Ces choses-là me découragent de vivre. Heureusement que le livre que j'ai à faire (*Illusions perdues*) est assez dans ce ton. Tout ce que j'y pourrai mettre d'amère tristesse y fera merveille. C'est une de ces *Nouvelles* qui sera bien comprise. Elle est à hauteur d'appui.

Je suis en ce moment dans cette petite chambre de Saché où j'ai tant travaillé ! Je revois les beaux arbres que j'ai tant vus en cherchant mes idées. Je ne suis pas plus avancé en 1836 qu'en 1829 ; je dois et je travaille toujours ! J'ai toujours en moi la même vie jeune, le cœur toujours aussi enfant, quoique vous me demandiez combien *de sentiments* peut dévorer une existence d'homme. Il paraîtrait que, comme les joueurs, j'ai une « angélique » qui se multiplie. Mes succès prétendus sont encore une de ces agréables sottises que l'on me prête. Je ne sais quel critique a imprimé que j'avais connu très intimement tous mes modèles. Mais je ne voulais jamais répondre à toutes ces exagérations. Berryer est de cet avis, et je ne me pardonnerai point d'avoir quitté ma silencieuse attitude pour descendre dans cette arène de boue, comme je l'ai fait dans l'introduction au *Lys dans la Vallée*.

J'ai ici, depuis quelques jours, contemplé l'étendue de mon œuvre et ce qui me reste à faire. C'est énorme. Aussi, en voyant cette immense fresque, ai-je une grande envie de liquider *la Chronique*, de renoncer à toute espèce d'ambition politique et à prendre quelques arrangements qui me permettent de me retirer dans un *cottage* en Touraine, et d'y accomplir paisiblement, sans souci, cette œuvre qui m'aidera à passer la vie, sinon heureusement, du moins tran-

quillement. Pour que ma vie soit heureuse, il faudrait bien des circonstances.

Comment, Anna a été malade ? Ne la soignez pas trop ; l'excès de soins, me disait un grand médecin, est un des fléaux qui menacent les enfants des riches. On s'arrange ainsi pour que tout influe sur eux. Mais vous en savez beaucoup sur ce chapitre. Ce que je vous dit n'est pas une de ces banalités qu'on jette aux mères ; c'est le cri d'une conviction profonde. Ma sœur adorait une petite fille, qu'elle a perdue parce qu'elle écoutait tout pour elle. Sa petite Valentine, aujourd'hui, est, au rebours, livrée à elle-même. Elle est magnifique.

Mon frère nous donne toujours beaucoup de chagrin. Ma mère se consume de douleur. Mais mon beau-frère est un peu plus avancé ; le canal latéral à la Loire a été voté par les deux Chambres. Ainsi, la loi leur est acquise. Il ne leur faut plus que trouver des capitaux pour exécuter. Il vient aussi, ces jours-ci, d'avoir l'entreprise d'un pont à Paris, ce qui est une excellente affaire. Ainsi le ciel s'éclaircit aussi un peu pour lui. Mais il lui a fallu, comme à moi, beaucoup de persévérance et de courage.

En relisant votre lettre, je trouve que vous me faites un peu plus grand que je ne suis, et que vous me demandez plus que je ne peux donner. Le désir de bien faire m'a fait arriver à des combinaisons qui paraissent nouvelles, mais l'exercice des faculté intellectuelles n'entraîne pas de grandeur réelle ; on reste, humainement parlant, ce qu'on est : un pauvre être très *impressible*, que Dieu avait fait pour le bonheur, et que les circonstances ont condamné au travail le plus fatigant du monde.

Il faut, en ce moment, que je vous quitte pour achever mon ouvrage; dans cinq à six jours quand je me serai délivré de ces deux volumes, qui achèveront la plus dure des obligations que j'aie contractées, je vous écrirai plus au long et le cœur plus joyeux, car en ce moment tout me cause plutôt de la tristesse que du plaisir. J'ai l'âme et l'esprit trop tendus par le travail. Je suis nerveux comme une petite maîtresse; mais je retrouverai peut-être un peu de gaieté en me sentant plus léger de deux volumes. La Touraine est cependant bien belle en ce moment. Il fait une chaleur excessive, qui fait fleurir les vignes. Ah ! mon Dieu, quand aurais-je une

petite terre, un petit château, un petit parc, une belle bibliothèque, et pourrai-je habiter cela sans ennuis, en y logeant l'amour de ma vie ?

Plus je vais, plus ces souhaits dorés prennent la teinte des rêves; et cependant y renoncer, ce serait pour moi la mort. Depuis dix ans je ne vis que par l'espérance.

Allons, adieu ; mille gracieuses choses à M. de Hanski. Je mets sur le front d'Anna un baiser plein de souhaits pour elle ; je me recommande à vous pour exprimer mes souvenirs à tous, et vous prie de trouver ici ces jolies fleurs d'âme, ces caressantes pensées, que vous excitez et qui vous appartiennent, triste ou non, car il est de ces amitiés inaltérables qui ressemblent au ciel : il peut passer dessous quelques nuages, l'atmosphère peut être plus ou moins ardente, mais au-dessus le ciel est toujours bleu. Quand vous êtes triste, il s'agit seulement d'aller un peu plus haut.

J'ai bien pensé à vous tous ces jours-ci, ne recevant point de lettres, et c'est cette excessive attente qui aura communiqué à la vôtre cette prodigieuse action ; voilà que je me repens d'avoir commencé par des duretés pour une personne que vous aimez et qui vous aime, quoique sur son portrait je l'aie jugée bien froide.

Allons, encore adieu. Portez-vous bien ; soignez-vous, que je ne vous trouve pas malade quand vous me verrez arriver à Wierzchownia, car si mes affaires voulaient s'arranger, vous me verriez peut-être en septembre ou octobre.

Allons, mille et mille gracieusetés encore. Je confie tout ce que j'ai pensé à ce petit papier, qui sera malheureusement très discret. Vous me parlerez du *Lys*, et un peu plus de vous que vous ne l'avez fait cette fois-ci.

CXIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Du 13 juillet au 22 août 1836.

Cette date, *cara*, n'est pas indifférente. Tout vous sera expliqué par trois événements qui marqueront dans mon âme et dans mes malheurs.

Madame de B... est morte[1]. Je ne vous en dirai pas davantage sur ce point. Ma douleur n'est pas d'un jour, elle réagira sur toutes ma vie. Depuis un an je ne l'avais pas vue, et je ne l'ai pas vue non plus à ses derniers moments. Voici pourquoi. A l'instant où j'aurais dû être à Nemours, j'étais obligé de liquider à Paris *la Chronique*, au moment de son plus éclatant succès, car nous ne pouvions pas supporter le choc des journaux à quarante francs par an et quotidiens, nous qui coûtions soixante-quatre francs et qui ne paraissions que deux fois par semaine. Pour continuer, il nous fallait cinquante mille francs, et personne ne pouvait et ne voulait donner un liard dans les circonstances où se trouve la presse. J'ai été trouver tous les actionnaires et je leur ai garanti le payement intégral de ce qu'ils y ont mis, en sorte qu'au moment où je recevais le coup le plus rude que mon cœur ait eu à subir, — car jamais, depuis la mort de ma grand'mère, je n'avais eu à sonder aussi profondément l'abîme égoïste d'une éternelle séparation, — en ce moment donc, j'éprouvais une perte d'environ quarante mille francs; c'en était trop. A l'instant encore, madame Béchet, qui s'est mariée comme je vous l'ai dit avec un certain Jacquillart, était contrainte par cet homme à me poursuivre pour mes deux volumes, et j'étais sous le poids d'un nouveau procès où tout était perte pour moi, car j'étais, par l'acte même, condamné à cinquante francs de dommages par jour de retard, et j'étais déjà de deux mois en retard par suite d'une sommation qui m'était faite de fournir cette dernière livraison.

Voilà les trois malheurs qui m'attendaient après les fatigues de mon procès et les horribles travaux du *Lys !*

La dernière lettre de l'ange qui maintenant a échappé aux misères de la vie, et qui, dans ses derniers jours, n'a pas été ménagée, car en deux ans ses deux enfants les plus glorieux — son fils le plus aimé, celui qui était tout elle et qui avait vingt-trois ans, sa plus belle fille de dix-neuf ans — morts; sa dernière fille, de dix-sept ans, folle, et son dernier fils lui donnant les plus grands chagrins. Eh bien, sa dernière lettre est venue au milieu de ces tourmentes; *elle*, qui m'était si amoureusement sévère, avouait que

1. Le 17 juillet 1836.

le Lys était un des plus beaux livres de la langue française ; elle se parait enfin de cette couronne que, quinze ans auparavant, je lui avais promise, et, toujours coquette, elle me défendait impérieusement de la venir voir, parce qu'elle ne voulait m'avoir près d'elle que quand elle était belle et bien portante. Cette lettre m'a trompé. J'ai attendu que j'eusse, à force de démarches, de conférences et d'habileté fait acheter par Werdet, pour trente mille francs, les *Études de Mœurs* à madame Béchet, avant d'aller à Nemours, et, tout à coup, la fatale nouvelle est venue et m'a quasi tué.

Je ne vous parle point ici en détail de ces quarante et quelques jours ; je vous en donne les principaux traits, les masses. Un jour, je vous les raconterai. Je vous dirai comment, dans ce Paris intelligent, nous avons succombé ; comment pour faire l'affaire des *Études de Mœurs* et éteindre le dernier procès dont je pusse être menacé, il a fallu le dévouement de mon tailleur et les économies d'un pauvre ouvrier, qui ont eu plus de foi en moi que toutes ces admirations pompeuses et ces gens haut placés.

Quand tout a été fini, abattu dans les plus chères illusions de mon cœur, ruiné comme argent, subissant une seconde Bérézina, comme en 1828, fatigué, Werdet m'a laissé vingt jours de liberté et nous avons arrangé mes payements jusqu'au 20 août. Rothschild m'a donné une lettre de crédit pour l'Italie, et j'ai saisi le prétexte d'aller à Turin pour rendre service à une personne avec qui je me trouve en loge aux Italiens, un M. Visconti [1], qui avait un procès à Turin et ne pouvait y aller. En vingt jours, j'ai été là, par le Mont-Cenis et je suis revenu par le Simplon, ayant pour compagnon de voyage une amie [2] de madame Carraud et de Jules Sandeau. Vous devinez que j'ai logé Piazza Castello, dans votre hôtel, et qu'à Genève, je suis revenu à l'Arc, chez les Biolley, que j'ai revu le Pré-Lévêque et la maison Mirabaud.

Hélas ! il n'est pas défendu à ceux qui souffrent d'aller respirer un air embaumé ! Vous seule et vos souvenirs pouvaient rafraîchir

1. Le comte Émile Guidoboni-Visconti.

2. Madame Marbouty (Claire Brunne). Balzac, en souvenir de cette rencontre, dédia, en 1842, *la Grenadière* à sa compagne de voyage. — Madame Marbouty ressemblait beaucoup à George Sand et fut souvent prise pour elle pendant ce voyage.

un cœur en deuil. J'ai refait la route de Coppet, de Diodati. *Cara*, la porte de Rive est agrandie, comme tout à coup s'est agrandie l'amitié que je vous porte de tout ce que j'ai perdu. Vous n'attendriez plus, la nuit, à Genève, car on entre et l'on sort à toute heure de nuit. Je n'ai passé qu'un jour à Genève et je n'y ai vu que Candolle, qui a manqué périr et qui va mieux.

Me voilà revenu, gardant une blessure dont la cicatrice se verra toujours, mais que vous seule avez pansée sans le savoir.

Vous avez dû avoir bien des inquiétudes par suite de mon silence. Pardonnez-le-moi, chère. Il m'a été impossible d'écrire, de penser. Je ne pouvais que me laisser entraîner par une voiture, conduit par une main inoffensive, guidé comme un mourant. Mon esprit lui-même était bien abattu, car les affaires de *la Chronique* m'ont saisi à Saché, chez M. de Margonne, où j'étais, par un mouvement de sage, plongé dans un épouvantable travail, voulant en finir avec cette odieuse Béchet. J'avais entrepris de faire en dix jours (et c'est là ce qui m'a empêché d'aller à Nemours !) les deux volumes qui m'étaient réclamés, et, en huit jours, j'avais inventé, composé *les Illusions perdues*, et j'en avais écrit LE TIERS ! Jugez de ce que c'était qu'un pareil travail ! Toutes mes facultés étaient tendues ; j'écrivais quinze heures par jour ; je me levais avec le soleil et, j'allais jusqu'à l'heure du dîner, sans prendre autre chose que du café à l'eau.

Un jour, après dîner, que je faisais naturellement substantiel, les lettres arrivent, et je lis celle où l'on m'annonce les événements de *la Chronique*. Je sors avec M. et madame de Margonne dans le parc, et je tombe, foudroyé par un coup de sang, au pied d'un arbre. Je ne pouvais plus écrire un mot ; je voyais toutes mes affaires perdues. Je me disais qu'il ne me restait plus qu'à m'aller cacher à Wierzchownia et à amasser assez de travaux et d'argent pour revenir un jour payer tout ce que je devais. Enfin j'étais abasourdi. Le courage m'est revenu. J'ai volé à Paris, j'ai lutté, et tout est survenu coup sur coup. J'avais été à Saché, après *le Lys* paru et mon procès gagné. La Touraine m'avait guéri de mes fatigues et restitué le cerveau. J'avais pu y faire un dernier effort.

Le voyage que je viens de faire ne m'a été bon qu'à Genève. En

revoyant ce lac, en me retrouvant dans les lieux où j'ai su conquérir une amitié qui m'est si douce, j'ai été enveloppé d'une atmosphère délicieuse qui a jeté du baume sur les plaies saignantes. Vous trouverez tout dans cette phrase.

J'ai voulu aller à Neuchâtel ; mais les vingt jours étaient un trop court délai. C'est là ce qui m'a empêché d'aller chez vous, le peu de temps et le peu d'argent, car je me suis encore un peu endetté. Toute maladie coûte.

Me voilà revenu devant mes obligations. Pour pouvoir voyager, j'ai vendu et touché le prix des *Mémoires d'une jeune Mariée*, en sorte qu'avec la dernière livraison, j'ai quatre volumes in-octavo à faire sans recevoir un sou. Et j'ai d'énormes engagements, et nulle ressource pour se soutenir. Il faut recourir au crédit : c'est-à-dire payer des intérêts énormes. Quelle position !

Je ne vous parle pas des chagrins de famille, d'un neveu [1] qui vagabondait dans Paris, qui nous est tombé sur les bras : sans pain, sans souliers, sans vêtements ; d'une éducation à lui donner et d'un procès à faire à son père pour lui ôter la tutelle ; des chagrins de ma mère, qui a fini par donner à mon stupide frère les derniers débris de sa fortune, et à laquelle il faut que je pense très sérieusement. Je ne vous parle pas non plus de ma sœur et de mon beau-frère, qui luttent contre les administrations comme moi contre les journaux. Oh, chère, quelle vie ! L'apathie m'a sauvé. Si j'avais tout bien senti, je me serai jeté dans quelque torrent du Simplon !

Oui, tous les journaux ont été hostiles au *Lys* ; tous l'ont honni, ont craché dessus. Nettement vient de m'apprendre que la *Gazette de France* l'a abîmé *parce que je n'allais pas à la messe*. La *Quotidienne* par vengeance particulière du rédacteur, enfin, tous, par une raison quelconque. Au lieu d'en vendre deux mille, comme je l'espérais pour Werdet, nous ne sommes qu'à treize cents. Ainsi, les intérêts matériels sont en souffrance. Il y a des ignares qui ne comprennent pas la beauté de la mort de madame de Mortsauf, et qui n'y voyent pas la lutte de la matière et de l'esprit, qui est le fond du christianisme. Ils ne voient que les imprécations de la chair trom-

1. Un fils de sa sœur Laurence, mariée à M. Saint-Pierre de Monzaigle.

pée, de la nature physique blessée, et ne veulent pas rendre justice à la placidité sublime de l'âme, quand la comtesse est confessée et qu'elle meurt en sainte.

Quand je suis ainsi blessé, je m'élance vers vous, vers vous seule maintenant, vers vous qui me comprenez et qui jugez avec assez d'esprit critique pour donner de la valeur aux éloges. Avec quel bonheur on se sent apprécié, jugé, par quelqu'un qui nous aime! Un mot, une observation, de la céleste créature dont madame de Mortsauf est une pâle épreuve, me faisait plus d'impression que tout un public, car elle était vraie, elle ne voulait que mon bien et ma perfection. Je vous fais son héritière, vous qui avez toutes ses noblesses, vous qui auriez écrit cette lettre de madame de Mortsauf qui n'est qu'un souffle imparfait de ses inspirations constantes, et qui l'auriez au moins parachevée.

Je vais me plonger dans un travail abrutissant ; je ne puis vivre qu'à ce prix, car, que sont mes espérances? Elles sont bien lointaines. Le bonheur et la tranquillité matérielle sont bien loin de moi. J'irai consciencieusement devant moi, tâchant de suffire à chaque jour.

Seulement, *cara*, n'aggravez point mes chagrins par des doutes déshonorants ; croyez qu'à un homme, si pesamment chargé d'ailleurs, la calomnie est légère et que, maintenant, il me faut tout laisser dire sur moi sans m'en inquiéter. Dans vos dernières lettres, vous savez, vous avez cru des choses inconciliables avec ce que vous savez de moi. Je ne m'explique pas votre pente à croire d'absurdes calomnies. Je me souviens encore de votre crédulité quand, à Genève, on m'a dit marié.

J'espère, au printemps prochain, aller vous voir, là où vous serez. Peut-être des circonstances heureuses arriveront-elles. Les affaires de mon beau-frère s'arrangent assez bien. Il a l'entreprise d'un pont à Paris, d'un petit chemin de fer et, enfin, la loi sur le canal latéral à la Basse Loire est promulguée. Il ne faut plus que trouver l'argent. Mais, au moins, est-ce un droit acquis et que rien ne peut plus détruire. De ce côté, je pourrai m'arranger pour faire quelque bonne affaire. La seule chose qui, dans ce moment, soit grave, c'est ma double situation d'homme blessé au cœur et qui n'a pas encore retrouvé sa vitalité, et d'homme garotté par les intérêts matériels en souffrance.

Au milieu de ces orages, j'ai enfin eu l'encrier de M. de Hanski qui a le malheur d'être beaucoup trop magnifique pour un homme condamné à la pauvreté. C'est d'un style qui exige un hôtel, des chevaux et des majordomes. Exprimez-lui, je vous prie, mes remerciements admiratifs pour cette belle chose, dont je ne saurais me servir que d'une seule manière, en la plaçant parmi mes choses précieuses, pour me rappeler nos bonnes journées de Vienne, de Genève et de Neuchâtel, quand, en cherchant des idées, mes yeux s'arrêtent sur quelque objet.

Je ne crois pas commettre de sacrilège en vous cachetant votre lettre avec le cachet qui me servait pour madame de B... Je suis en voyage encore. J'ai égaré la clef du tiroir où j'ai enfermé mes petites affaires. J'ai fait vœu de porter cette bague à mon doigt.

J'ai reçu à Saché une lettre de vous, postérieure à une lettre que j'ai reçue à mon retour à Paris. C'est ce qui a pu faire quelque confusion dans ce que je vous ai écrit sur *Séraphita* en réponse à ce que vous me disiez dans la lettre reçue à Saché. Prenez que je n'ai rien dit, si j'ai dit quelque chose qui vous fasse chagrin. J'ai reçu hier votre numéro quinze.

On ne sait pas ce qui est arrivé à Mitgislas ***. Il a quitté Paris sans payer toutes ses dettes, vendant tout, laissant planer sur lui je ne sais quels soupçons. Mais je ne me mêle de rien, ne veux rien écouter ni rien redire.

Je vous en supplie, une fois pour toutes, quand mes lettres se font attendre, ne vous chagrinez pas. Vous ne pouvez tarder à savoir la cause du retard, et, si elle est chagrinante, il est toujours bien temps quand vous recevez la lettre d'apprendre les peines. Quand j'ai quelque chose d'heureux je voudrais donner des ailes à la poste !

Vous avez raison ; je n'ai pas eu de plus serviables amis que mes ennemis. La violence et l'ineptie des attaques ont révolté tous les honnêtes gens.

Vous ai-je dit que M. de Belleyme était venu me faire visite après le procès ? Le tribunal a blâmé l'avocat Chaix d'Estange.

Il semble que vous ayez deviné ma situation dans ce que vous me dites sur la douleur et sur ceux qui, comme Robert Bruce, reviennent toujours au combat, malgré leurs défaites.

Allons, adieu. Cette longue lettre m'a fait du bien à écrire ; mais le temps ne m'appartient pas tout entier. La plaie la plus horrible de ma vie est de ne pouvoir me livrer à mes affections joyeuses ou tristes. Il faut toujours travailler, sous peine de périr, et je n'ai pas le droit de périr. Ma mort tuerait trop de monde. Je dois, à des amis dévoués qui me donnent leur sang. Aussi suis-je nécessairement mal jugé.

Adieu donc. A vous les plus belles, les plus riches fleurs de mon âme et de mon souvenir. Je ne savais pas tout ce qu'était le Pré-Lévêque, et la colline d'où l'on voit le lac, et le pont en fil de fer. Il a fallu tout revoir, seul et chagrin, pour savoir le prix des souvenirs !

Rappelez-moi à la mémoire de tous ceux qui m'aiment et qui sont près de vous. Baisez Anna au front de la part d'un pauvre enfant désolé. Enfin, gardez le meilleur de tout ce que j'envoie pour vous ; la part de M. de Hanski et des autres sera encore bonne.

A bientôt ; car dans la solitude et le travail on retrouve ceux qu'on aime.

CXIV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, 30 septembre — 1er octobre 1836.

L'amitié devrait être une infaillible consolation dans les grands malheurs de la vie. Pourquoi les aggrave-t-elle? Je me suis demandé cela tristement en lisant, cette nuit, votre dernière lettre. D'abord votre tristesse réagissait fortement sur moi; puis elle trahissait des sentiments blessants. Il y avait des phrases qui percent le cœur. Vous ne saviez sans doute pas quelle profonde douleur est en mon âme, ni quel sombre courage accompagne ma seconde grande défaite, essuyée au milieu de la vie. Quand je sombrai une première fois, c'était en 1828 ; je n'avais que vingt-neuf ans et j'avais un ange à mes côtés. Aujourd'hui, j'ai

l'âge auquel un homme n'inspire plus le sentiment aimable d'une protection qui n'a rien de blessant, parce qu'il est de l'essence de la jeunesse de la recevoir, et qu'il semble naturel de l'aider. Mais à un homme qui se trouve plus près de quarante ans que de trente, la protection doit manquer; elle est une insulte. Un homme faible et sans ressource, à cet âge, est jugé dans tous les pays.

Descendu de toutes mes espérances, ayant tout abdiqué, forcément réfugié là, dans l'ancienne mansarde de Jules Sandeau, à Chaillot, le 30 septembre, au moment où pour la seconde fois dans ma vie je ne faisais pas honneur à ma signature, et qu'aux lamentations de la probité qui pleure au dedans de nous se joignait le sentiment de la profonde solitude où, cette fois, j'entre seul, je pensais doucement qu'au moins je demeurais tout entier dans quelques cœurs de choix, je pensais à vous. Votre lettre si découragée et si triste est venue. Avec quelle avidité je l'ai prise, avec quelles larmes je l'ai serrée avant de prendre le peu de sommeil que je m'accorde! Je me suis attaché aux dernières paroles, comme à la dernière branche d'arbre quand on est emporté par un courant.

Les lettres sont douées d'une fatale puissance. Elles possèdent une force qui se trouve en raison des sensations au milieu desquelles elles nous surprennent. Je voudrais qu'entre deux amis bien sûrs d'eux-mêmes, il y eût des signes convenus pour qu'à l'aspect d'une lettre chacun d'eux sût si la lettre est d'une expansive gaieté ou d'un gémissement plaintif. On aurait le choix du moment pour la lire.

Je n'avais que dix-neuf jours devant moi; je ne pouvais pas aller en Ukraine et revenir. La lettre de Talma m'a été donnée dans le salon de Gérard. A quelles misères vous prenez-vous? Peut-être ne vous souviendrez-vous plus de ce que vous m'avez écrit à ce sujet quand vous recevrez cette lettre. Dois-je vous envoyer celle de mademoiselle Mars? Ne croirez-vous pas qu'elle a été *payée*? Si jamais vous allez en Italie et que vous passiez à Turin, je souhaite que vous puissiez voir madame la marquise de Saint-Thomas. Vous saurez combien ont *coûté* les autographes de Silvio [Pellico] et de Nota!

Vous m'avez dit que votre sœur Caroline était la plus dangereuse

des femmes, et, dans votre dernière lettre, c'est un ange, et vous me mandez qu'elle va faire ce que j'appelle la plus insigne folie, car je n'ai pas oublié ce que vous m'avez écrit du colonel. Elle sera bien malheureuse.

Je suis abattu, mais non sans courage; ce que Boulanger a su peindre et ce dont je suis content, c'est la persistance à la Coligny, à la Pierre-le-Grand, qui est la base de mon caractère; l'intrépide foi dans l'avenir.

Faudra-t-il renoncer aux « Italiens », le seul plaisir que je trouve à Paris, parce que je n'ai de place que dans une loge où il y a une charmante et gracieuse femme[1] ?. Si la calomnie, qui ne respecte rien, l'exige, je renoncerai à la musique aussi. J'y étais au milieu de gens qui me nuisaient et qui me déconsidéraient. Il a fallu se mettre ailleurs, et, en conscience, je n'ai pas voulu de la loge d'Olympe[2]. Laissons encore ce sujet-là.

Le sentiment de l'abandon et de la solitude où je suis me poigne. Il n'y a rien d'égoïste dans ma vie; il faut que je rapporte mes pensées, mes efforts, tous mes sentiments à un être qui ne soit pas moi, sans cela je n'ai point de force. Je ne voudrais pas d'une couronne s'il n'y avait point de pieds où je pusse mettre ce que tous les hommes auraient mis sur ma tête. Quel long et triste adieu j'ai fait à ces années perdues, englouties sans retour, sans bonheur complet, sans malheur entier, qui m'ont fait vivre, glacé d'un côté, brûlé de l'autre ! N'être plus retenu dans la vie que par le sentiment du devoir !

Je suis entré dans la mansarde où je suis avec la conviction d'y mourir épuisé de travail. J'ai cru que je le supporterais mieux que je ne fais. Voici un mois entier que je me lève à minuit et me couche à six heures, que je me suis déterminé la plus stricte nourriture qu'il faille pour vivre, afin de ne pas envoyer la fatigue d'une digestion au cerveau; eh bien, non seulement je sens des faiblesses que je ne puis décrire, mais tant de vie communiquée au cerveau amène de singuliers troubles. Je perds parfois le sens de la verticalité, qui est dans le cervelet. Même dans mon lit, il me semble que

1. La comtesse Émile Guidoboni-Visconti, Anglaise de naissance, morte à Versailles, en 1883.

2. Plus tard, madame Rossini.

ma tête tombe à gauche ou à droite, et je suis, quand je me lève, emporté par un poids énorme qui serait dans ma tête. Je comprends comment la continence absolue de Pascal et ses immenses travaux l'ont amené à voir un abîme à ses côtés et à ne pouvoir se passer de deux chaises de chaque côté de la sienne.

Je n'ai pas abandonné la rue Cassini sans douleur. Aujourd'hui, j'ignore si je sauverai quelques parties de mobilier auxquelles je tiens, si j'aurai ma bibliothèque. J'ai fait, par avance, tous ces sacrifices de menues jouissance et de souvenirs, afin d'avoir la petite joie de les savoir encore à moi. Ce serait peu de chose pour éteindre la soif de la créance, et ils apaiseraient la mienne durant ma marche dans le désert et dans les sables. Deux ans de travail peuvent tout acquitter, mais il m'est impossible de ne pas succomber à deux ans de cette vie. D'ailleurs, la contrefaçon nous tue. Plus nous allons, moins les livres se vendent. Les journaux ont-ils eu de l'influence sur la vente du *Lys ?* Je n'en sais rien ; mais, ce que je sais, c'est que, sur deux mille exemplaires, Werdet n'en a vendu que douze cents et la Belgique trois mille ! J'ai la certitude, d'après ce résultat, que mes ouvrages n'ont pas d'acheteurs en France. Par conséquent le succès de vente qui peut me sauver est encore éloigné.

Je suis ici, avec Auguste que j'ai gardé. Pourrais-je le conserver? Je n'en sais rien encore.

Pour savoir jusqu'où va mon courage, il faut vous dire que *le Secret des Ruggieri* a été écrit en une seule nuit [1]. Pensez à ceci quand vous le lirez. *La Vieille Fille* a été écrite en trois nuits. *La Perle brisée* qui termine enfin *l'Enfant maudit*, a été écrite en une seule nuit. C'est mon Brienne, mon Champaubert, mon Montmirail, c'est ma campagne de France. Mais il en a été de même de *la Messe de l'Athée* et de *Facino Cane.* J'ai écrit en trois jours, à Saché, les cinquante premiers feuillets de *Illusionsperdues*.

Ce qui me tue, c'est les corrections. La première partie de *l'Enfant maudit* m'a plus coûté que bien des volumes. J'ai voulu mettre cette partie à la hauteur de *la Perle brisée*, et faire une sorte de petit poème de mélancolie où il n'y eût rien à redire. Ça

1. Sujet tiré sans doute de ce drame de *Marie Touchet*, qui, jusqu'alors, avait tant occupé Balzac, et qui ne vit jamais le jour.

m'a pris une douzaine de nuits. Enfin, au moment où je vous écris, j'ai devant moi les épreuves accumulées de quatre ouvrages différents qui doivent paraître en octobre. Il faut suffire à tout cela. J'ai promis à Werdet de faire paraître sa troisième livraison d'*Études philosophiques* ce mois-ci, et aussi le troisième dixain, et de lui donner, pour le 15 novembre, *Illusions perdues*. Cela fait cinq volumes in-douze et trois volumes in-octavo. Il faut se surpasser, puisqu'il y a indifférence chez l'acheteur, et il faut se surpasser au milieu des protêts, des chagrins, des embarras les plus cruels, et dans la solitude!

Ceci est la dernière plainte que je vous jetterai au cœur. Il y avait dans cette confiance quelque chose d'égoïste qu'il faut abolir. Je ne veux pas, quand vous avez des tristesses, les aggraver, puisque les vôtres aggravent les miennes. Je sais que les martyrs souriaient. Si Guatimozin eût été chrétien, il eût consolé doucement son ministre et n'eût pas dit : « Et moi, suis-je sur des roses? » C'est un fort beau mot de sauvage, mais le Christ nous a faits plus polis, sinon meilleurs.

Je vois avec peine que vous lisiez des mystiques. Croyez-moi, cette lecture est fatale aux âmes constituées comme la vôtre. C'est du poison, c'est un enivrant narcotique. Ces livres ont une mauvaise influence. Il y a les folies de la vertu, comme les folies de la dissipation. Je ne vous en détournerais pas si vous n'étiez ni femme, ni mère, ni amie, ni parente, parce que vous pourriez aller dans un couvent si cela vous plaisait, quoique votre mort y serait prompte. Mais, dans votre situation, ces lectures sont mauvaises. Les droits de l'amitié sont trop faibles pour que ma voix soit écoutée. Je vous adresse à ce sujet une humble prière. Ne lisez rien en ce genre. J'y ai passé ; j'en ai l'expérience.

J'ai pris des précautions pour que vos désirs soient accomplis relativement à la plus sévère de vos recommandations[1] ; mais, dans un cas que votre intelligence vous permettra sans doute de prévoir. Je ne suis pas Byron ; mais, ce que je sais, c'est que Borget n'est pas Thomas Moore, et qu'il a l'aveugle fidélité du chien, comme aussi votre très fidèle mougik.

1. La destruction, par Borget, des lettres de madame de Hanska en cas de mort de Balzac.

Envoyez-moi bien exactement la voie que doit suivre la toile de Boulanger, — dont on ne vous dira pas ce que vous avez entendu sur la très piètre chose de Grosclaude, — car il ne peut pas suffire de dire à Rothschild : pour la Russie. A quelle maison doit-il adresser cela? Grosclaude est un artiste, mais il n'a rien d'éminent. Il voit la forme, il ne va pas plus loin; il n'a pas de style; il est commun, sans élévation. Ses *Buveurs* sont de la bonne peinture, mais c'est une vilaine nature. S'il était à Paris, il se réformerait. Mais à Genève, il restera ce qu'il est. Votre portrait par lui est une infâme croûte. Daffinger, à Vienne, vous a mieux saisie; mais j'aime peu la miniature, à moins que ce ne soit celle de madame de Mirbel. J'en ai vu d'elle à l'Exposition dernière, et j'ai compris que Daffinger était encore bien au-dessous. Il faut encore, pour avoir de bons portraits, s'élancer sur les données de Rubens, de Vélasquez, de Van-Dyck et de Titien.

Je suis étonné que vous n'ayez pas encore *le Lys* de Werdet, le vrai *Lys*, où il y a aussi un portrait. Ne dit-on pas que j'ai peint madame Visconti? Voilà à quels jugements nous sommes exposés. Vous savez que j'avais les épreuves à Vienne, et ce portrait a été écrit à Saché, corrigé à la Bouleaunière[1], avant que j'eusse vu madame de Visconti. J'en suis à cinq *plaintes formelles* de personnes autour de moi qui disent que j'ai dévoilé leur vie privée. J'ai les lettres les plus curieuses à ce sujet. Il paraît qu'il y a autant de MM. de Mortsauf qu'il y a d'anges à Clochegourde et les anges me pleuvent, mais, *ils ne sont pas blancs*[2].

Il y a comme cela mille petites pointilleries qui me font embrasser la solitude avec moins de peine. Hier, 29 septembre, ma sœur s'est donnée pour sa fête le *plaisir* excessif de me venir voir, car nous ne nous voyons que très peu. Les affaires de son mari vont lentement et sa vie aussi, elle s'écoule dans l'ombre, et ses belles forces s'épuisent dans une lutte inconnue, sans gloire. Quel diamant dans la boue! Le plus beau diamant que je sache en France. Pour sa fête, nous avons échangé nos pleurs! Et, la pauvre petite, elle tenait sa montre à la main, elle n'avait que vingt mi-

1. Habitation de madame de B..., à Nemours.
2. Épigraphe de *Louis Lambert*.

nutes. Son mari est jaloux de moi. Venir voir son frère en partie fine!

Allons, adieu; voici le jour; mes bougies pâlissent. Voici trois heures que j'écris à vous, ligne à ligne, souhaitant que dans chacune vous entendiez le cri d'une amitié vraie, bien au-dessus des petites irritations passagères, infinie comme est le ciel, et incapable de croire qu'elle puisse s'altérer, parce que d'autres sensations sont placées plus bas qu'elles. A quoi sert l'intelligence si ce n'est à placer quelque chose de beau sur une roche élevée où rien n'atteigne? Mais ceci me mènerait trop loin. Les épreuves attendent, il faut se plonger dans les écuries d'Augias de mon style et balayer les fautes. Ma vie n'offre plus que la monotonie du travail, que varie le travail lui-même. Je suis comme le vieux colonel autrichien qui parlait de son cheval gris et de son cheval noir à Marie-Antoinette ; je suis tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, six heures sur *les Ruggieri*, six heures sur *l'Enfant maudit*, six heures sur *la Vieille Fille*. De temps en temps je me lève, je contemple cet océan de maisons que ma fenêtre domine, depuis l'École-Militaire jusqu'à la barrière du Trône, depuis le Panthéon jusqu'à l'Étoile, et après avoir humé l'air, je me remets au travail. Mon appartement du second n'est pas terminé; je joue à la mansarde; je m'y plais comme les duchesses qui mangent du pain bis par hasard. Il n'y a pas dans Paris de mansarde aussi jolie. Elle est blanche et coquette, comme une grisette de seize ans. J'en fais une chambre à coucher de supplément pour le cas où je serais malade, parce qu'en bas, je couche dans un couloir, dans un lit de deux pieds de large et qui ne laisse que la place de passer. Les médecins ont dit que ce n'était pas malsain; mais j'en ai peur. Il me faut beaucoup d'air, j'en consomme énormément. Aussi, j'aspire après mon grand salon, où je serai casé dans quelques jours. Mon appartement me coûte sept cents francs. Mais je ne serai plus de la garde nationale. Je suis encore poursuivi par la police et l'état-major pour huit jours de prison. Ne sortant plus, ils ne m'attraperont pas. Mon appartement ici est sous un autre nom que le mien, et je vais me mettre ostensiblement dans un hôtel garni.

Allons, je voudrais vous envoyer de mon courage. Trouvez ici mille tendres hommages.

CXV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, 22 octobre 1836.

J'avais bien besoin de la lettre que je reçois de vous pour effacer les chagrins que m'ont causés votre dernière, car, je puis vous le dire aujourd'hui, elle m'a fait bien de la peine par l'incertitude qui s'y peignait, et peut-être aura-t-elle agi sur ma réponse, quoique je sois assez stoïque. Mais quand une affection aussi dévouée, aussi pure de tout orage que celle de madame de B... a péri, et qu'il nous en reste peu autour de nous, et qu'au milieu d'affreux malheurs la branche à laquelle on suspendait ses croyances casse encore, tout est bien sombre au ciel et la chute est lourde sur la terre.

Puis, cette lettre arrivait, pleine de doutes et de reproches enveloppés dans vos jolies phrases, pendant que j'étais dans une mansarde que je ne quitterai plus jusqu'à ce que je ne doive plus rien, et n'est-ce pas chose cruellement bouffonne de s'entendre dire qu'on est dissipé quand on en est à sa quarantième nuit passée, et que les médecins ne s'expliquent pas comment je tiens à mon travail. Ils ne voient pas ma vie de moine; ils ne veulent pas y croire. Ils sont comme vous!

Un affreux malheur est venu mettre le comble à mes misères. Werdet, qui n'a jamais eu le sou, va faire faillite, et m'entraîne dans un abîme, car, pour le soutenir, j'ai eu la faiblesse de signer des lettres de change dont je n'ai jamais reçu la valeur, et des effets pour une somme de treize mille francs, à laquelle il faudra faire honneur. J'ai déjà pris mes précautions pour résister à cet orage.

Demain, j'aurai tout déménagé de la rue Cassini, que je quitte pour n'y plus retourner. Mon appartement ici est sous le nom d'un tiers[1]. Je faisais cela pour éviter la garde nationale; je me trouverai ainsi avoir garanti mon mobilier de toute poursuite, car je me trouve en

1. Le docteur Mège.

face de cinq mille ducats à payer immédiatement, et je n'ai plus la ressource de mon crédit, ni celle de mon libraire.

Dans ces circonstances, qui font de ce mois d'octobre une vraie Bérésina, j'avais envie d'aller vous demander un asile et du pain pour deux ans, pendant lesquels j'aurais gagné, en travaillant, les cent mille francs qu'il me faut. Mais ma vie aurait été trop entachée par cette fuite, que d'ailleurs mes amis les plus délicats et les plus probes m'ordonnaient. J'ai été plus grand que mon malheur. En quinze jours de temps, j'ai vendu cinquante colonnes à *la Chronique de Paris*, pour mille francs ; cent vingt colonnes à *la Presse*, pour huit mille francs ; vingt colonnes à une *Revue musicale*, pour mille francs ; un article au *Dictionnaire de la Conversation*, pour mille francs. Cela a fait onze mille francs en quinze jours. J'ai travaillé trente nuits sans me coucher, et j'ai fait *la Perle brisée* (pour *la Chronique*, et qui a paru), *la Vieille Fille* (pour *la Presse*, et qui paraît demain). J'ai fait *le Secret des Ruggieri* pour Werdet. Dans quinze jours les deux derniers volumes des *Études de Mœurs* paraissent ; me voilà quitte. J'ai vendu *deux mille francs* mon *troisième dixain* des *Contes drolatiques* (cela fait treize mille francs). Enfin, je vais faire *la Torpille* et *la Femme supérieure* pour *la Presse*, et *les Souffrances de l'Inventeur* pour *la Chronique*. En même temps, je suis en train de vendre, pour *dix-huit mille francs*, les réimpressions de *la Torpille* et de *la Femme supérieure*, accompagnés d'*un grand Homme de province à Paris* et des *Héritiers Boirouge*, tous deux commencés, ce qui me fera *trente et un mille francs*. Puis, n'ayant plus à m'appuyer sur cette planche pourrie de Werdet, je vais contracter avec une maison riche et solide pour les quatorze derniers volumes des *Études de Mœurs*, les tomes de treize à vingt-six, qui devront bien monter à cinquante-six mille francs de droits d'auteur, sur lesquels j'en veux immédiatement trente mille. Si cela réussit, j'aurai trouvé par ces deux dernières affaires, que je vais poursuivre avec activité, soixante-trois mille francs [1] qui me sauveront de tout. Non seulement je ne devrai plus rien, mais j'aurai quelque argent. Mais il me faudra travailler jour et nuit pendant six mois, et, après, au moins dix heures par jour pendant deux ans.

1. Balzac se trompe de deux mille francs dans ce calcul.

Rossini me disait hier :

— Quand je faisais cela, moi, j'étais mort au bout de quinze jours, et j'en prenais quinze pour me rétablir.

— Moi, lui dis-je, je n'ai que le cercueil en perspective pour me reposer ; mais le travail est un beau suaire.

Vous comprenez comment au milieu de ces mille courses, de ces torrents d'épreuves, de manuscrits à faire, de cette lutte enragée, il est affreux de recevoir des pierres du ciel, au lieu de rayons. Vous ne comprendrez jamais ma vie ; il faudrait y assister. Non seulement je n'ai ni un plaisir ni un moment, mais je n'ai pu, depuis mon retour, ni prendre un bain, ni aller aux Italiens, deux choses qui me sont plus nécessaires (les bains et la musique) que le pain. Tout dépérit en moi au profit du cerveau. Cela fait frémir.

Ainsi, pour avoir trois fois dans ma vie voulu, moi faible, m'intéresser à des malheureux et les prendre en croupe sur mon cheval ou dans ma barque, trois fois, l'ouvrier imprimeur[1], Jules Sandeau et Werdet ont brisé le gouvernail, fait sombrer la barque, m'ont jeté à l'eau tout nu ! C'est fini. Je ne m'intéresse plus aux faibles ; j'ai trop d'obligations qui m'ordonnent d'user de la froide logique des coffres-forts. Je m'enferme dans mon travail et dans ma mansarde. Je deviens encore plus solitaire.

Voyez comme la société tout entière s'entend pour isoler les supériorités, comme elle les chasse sur les hauteurs ! Les affections qui doivent nous être exclusivement bonnes et tendres, ne jamais nous juger, ne pas faire d'un rien une montagne et d'une montagne un rien, celles-là nous tourmentent de leurs exigences fantasques ; elles nous portent des coups d'épingle à propos de niaiseries ; elles veulent de la foi pour elles, elles n'en ont pas pour nous ; elles ne veulent pas mettre dans leurs sentiments cette grandeur qui les sépare de tout. Elle ne les abstrait pas, comme nous le faisons, de toutes les souillures terrestres. Les protections que nous accordons aux faibles sont des relais pour se précipiter plus vite dans les inextricables difficultés de la vie matérielle. Les indifférents épousent les calomnies que répètent les envieux et que forgent les ennemis. Personne ne nous secourt. Les masses ne nous compren-

1. Barbier, l'associé de Balzac en 1826, pour son imprimerie.

nent pas ; les gens supérieurs n'ont pas le temps de nous lire et de nous défendre. La gloire illumine la tombe, la postérité ne nous fait pas de rentes, et je suis tenté de m'écrier, comme ce *country gentleman*, qui, dans les discussions, entendait toujours parler d'elle, et qui monte à la tribune pour dire : « J'entends toujours parler de la postérité ; je voudrais bien savoir ce que cette puissance a déjà fait pour l'Angleterre ».

Ainsi, vous voyez, *cara*, qu'à moins de miracles les pauvres écrivains sont condamnés aux malheurs sous toutes les formes ; aussi, je vous en supplie, ne me faites grâce d'aucune de vos tristesses, de vos idées, de tout ce qui vous regardera ; mais soyez toujours indulgente et bonne pour moi. Pensez toujours que tout ce que je fais a une raison et un but, que mes actions sont *nécessaires !* Il y a, pour deux âmes un peu au-dessus des autres, quelque chose de honteux à vous répéter pour la dixième fois de ne pas croire à la calomnie. Quand vous m'avez dit, il y a trois lettres, que je jouais, cela était vrai comme mon mariage à Genève !

Cara, la vie que je mène ne souffre pas que les douces choses de l'amitié se convertissent en continuelles explications ; la vie de l'âme n'est pas cela.

Vous me demandez toujours qui est Bernard [1]. Je vous l'ai déjà écrit ; n'avez-vous pas la lettre ? C'est un gentilhomme de Besançon qui, à mon passage par cette ville, quand je suis allé à Neuchâtel, m'a accueilli comme une gloire, et à qui j'ai trouvé du talent. Aussitôt que j'ai eu *la Chronique de Paris*, je l'ai appelé, je l'ai conseillé, dirigé, avec une affection paternelle, en disant qu'il était homme à galoper du premier coup si on lui donnait un cheval ; et c'était vrai. Je ne concevais un journal fait par moi qu'à l'aide des supériorités. Aussi avais-je déjà trié Planche, Bernard et Théophile Gautier. J'en aurais été dénicher d'autres. Mais tout est dit là-dessus.

Un colonel polonais, qui retourne à Saint-Pétersbourg par Varsovie, un monsieur Frankowski, vous portera la cassolette, suspendue à la chaîne de ma montre. Elle était, vous le savez, si délicate, que les petits chaînons se brisaient à chaque instant. Je vous l'ai dit déjà, elle sera mieux attachée à une bague, et vous ne

1. Charles de Bernard du Grail, l'auteur de *Gerfaut*.

la détruirez pas en jouant. Lecointe a tâché de bien faire. Vous m'avez, à Vienne, donné le droit de me rappeler à votre souvenir par de semblables mièvreries. Laissez Paris vous envoyer, par-ci par-là, quelques fleurs de son industrie. Ah, *cara*, si je n'avais pas parmi tant de nuits blanches la pensée qu'une de ces nuits de travail est employée pour vous envoyer une petite chose dont l'or, comme dit l'homme de Walter Scott dans *les Chroniques de la Canongate*, est gagné grain à grain pour vous témoigner ma reconnaissance, mes travaux me seraient trop lourds !

M. Frankowski se serait bien chargé de mes manuscrits, et vous les aurait fait remettre avec une fidélité polonaise. Mais il a craint des difficultés à la douane. Vous avez donc ici une vraie bibliothèque. Vous seriez fière si vous saviez quel prix les magistrats attachaient à ces énormes collections de manuscrits et d'épreuves, que j'ai été forcé de leur montrer dans mon procès avec *la Revue de Paris*. La fureur de ces choses arrive à un degré bouffon. M. de Montholon voulait payer cent francs *un de ces bons à tirer* que vous avez vu corriger à Genève. Mais un imprimeur qui ravirait à madame de Hanska une seule de ses épreuves, serait quitté par moi.

Allons, *addio*. Soignez-vous bien. Hélas, si j'avais de l'argent ! Dans quelques jours il me faudra un mois de repos et j'irais passer huit jours dans votre Wierzchownia. Mais rien n'est possible à la misère, à cette misère que tout le monde m'envie !

CXVI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, 28 octobre 1836.

Je reçois votre lettre du numéro dix-neuf, adressée à la veuve Durand, et qui se termine par un effroyable : *Soyez heureux!* J'aurais mieux aimé un autre vœu, quoiqu'il fût peu chrétien. Je vous écris à la hâte pour vous dire que j'ai reçu toutes vos lettres,

que ce n'est pas une raison parce que je suis à Chaillot pour que je ne reçoive pas les lettres de la rue Cassini.

La *marchesa* est une petite vieille fort agréable qui avait, dit-on, Turin à ses pieds, il y a quelque trente ans. Vous n'êtes pas, malgré votre esprit d'analyse, généreuse ni attentionnée; vous m'écrivez une infinité de phrases auxquelles je ne puis répondre; vous m'en accablez même, et je dois les lire les bras croisés, la bouche muette et le cœur malade ! Mais il y a eu sur ce point un mot dans ma dernière lettre.

Vous n'imaginez point (et je ne vous voudrais pas sur cet article de la force des madame de C...) que je me lève depuis soixante jours à minuit pour me coucher à six heures du soir. Je n'ai pu prendre de bain qu'hier, car, outre mes dévorants travaux, j'ai des courses dévorantes, et, quand on demeure à Chaillot, les courses sont épouvantables, et le moindre billet de cinq cents francs gagné en demande trois, quand il s'agit de l'arracher !

Je vous écris pour ne vous dire qu'un mot. Je vous ai mis bien des inquiétudes au cœur, si vous avez pour moi toute l'amitié que j'ai pour vous. Or, donc, il faut vous dire que nous touchons au terme de tant de misères. Vous ai-je dit qu'en un jour où l'esprit détraqué me conduisait vers les eaux très fréquentées du suicide, (ce sont de ces choses que je vous cache), j'ai rencontré l'ancien premier clerc de mon avoué, qui lui-même est un camarade de cléricature. C'était le chef de cette étude d'où Scribe et moi nous sommes sortis. Ce pauvre jeune homme a, comme il le dit, un saint respect pour le génie (ce mot me fait toujours rire), et il me croyait au comble de la fortune et des honneurs. Moi, qui mourrais le ventre dévoré par le lièvre, comme le Lacédemonien, plutôt que de trahir ma misère, j'ai eu la faiblesse en ce moment où je disais adieu à tant de choses, d'épancher un cœur trop gros. C'était à une place que je n'oublierai jamais, rue de Rivoli, devant la grille des Tuileries. Ce pauvre homme qui est, remarquez ceci, un homme d'affaires de Paris, eut la paupière humide et me dit :

— Monsieur de Balzac, tout ce qu'un zèle sacré pourra faire, attendez-le de moi. Je ne dois plus vous parler que de résultats ! Je vais tenter de vous sauver.

Et hier, ce brave et dévoué jeune homme m'a écrit qu'il avait

réussi à faire un emprunt pour me liquider de toutes mes dettes, m'ôter le poids de mes ennuis, et me laisser le temps de les acquitter; — quelque chose de plus beau.

Quand le prêteur a su le nom de l'emprunteur, lui qui voulait dix pour cent et des garanties, n'a plus voulu que cinq pour cent et l'hypothèque sur mes œuvres. Que ces deux noms soient bénis! Ma foi, je vous l'avoue, j'échappe, *si la chose s'arrange*, car j'ai peu de foi au bonheur, j'échappe à un long suicide, à la mort par le travail!

Outre cet emprunt il va se faire une compagnie pour l'exploitation de mes œuvres. Je poursuis cette affaire, dont je vous ai parlé, je crois, très chaudement. Elle se fera *col tempo*. Ainsi, je dois peut-être quatre mille ducats à payer immédiatement; j'en trouverais six mille d'ici à peu de temps. Au lieu de travailler dix-huit heures, je n'en travaillerais plus que neuf, et j'aurais conquis, après quatorze ans de travaux, le droit d'aller et venir à ma fantaisie. Cela est trop beau, je n'y crois pas.

Les cinq cents francs envoyés comme vous le faites, au lieu de les envoyer quelques mois plus tard, sont, entre nous, un bienfait. Boulanger a besoin d'argent, et je me remue pour lui faire trouver mille francs pour la gravure du portrait. L'infâme avare Custine ne lui a payé que mille écus *le Triomphe de Pétrarque*, et mon portrait lui aurait, par ainsi, été payé quinze cents francs. Mais obtiendrons-nous mille francs du graveur pour le droit de graver le portrait? C'est ce que je tâche de faire.

Maintenant, voici une grave question; je veux que vous ayez l'original. Boulanger veut que l'original soit exposé; quoique je poserai pour la copie, jamais une copie n'offre la beauté indéfinissable de la toile où l'on a fouillé, scruté, saisi l'âme du modèle. Il faudrait donc attendre, car, pour l'artiste, mon portrait est une bataille à gagner en face de tous ses camarades. On commence à parler de cette page qui est magnifique. La copie sera prête dans un mois. Vous la recevriez en janvier. (Vous ne me dites toujours pas comment, où et à qui, et quelle adresse mettre?) Si vous me permettez de vous envoyer l'original, il ne pourrait partir qu'après l'Exposition. J'ai conféré avec Boulanger; quoique je pose, quoiqu'il veuille faire aussi bien il m'a toujours dit : « Une copie, même faite par le maître, ne vaut pas l'original. »

Laissez-moi vous dire que ma mère, qui sera sur le livret du Salon comme ayant commandé le portrait, sera tout à fait indifférente sur la copie ou l'original. (Ceci entre nous). Eh bien, vous avez le temps de me répondre, répondez-moi là-dessus. Voilà les journaux qui commencent à parler de ce portrait. Les peintres disent obligeamment de lui ce que l'on me disait sur *Séraphita*. Je ne croyais pas Boulanger capable de faire un semblable portrait. En effet, il est en style de l'art, magistral. Je vous ai confié tout ce qu'il me coûte; j'y ai enterré deux volumes que j'aurais faits pendant les dernières séances, où il me fallait rester debout. Je vous le répète, pour que vous ne disiez pas à un pauvre ouvrier comme moi le terrible : *Soyez heureux*, auquel il ne manquait que : *Et laissez-moi tranquille!*

Quoi qu'il arrive, laissez-moi vous confier un très mauvais sentiment que j'ai : c'est que je n'aime pas que mes amis *me jugent*, qu'ils ne croyent pas que mes déterminations soient nécessaires. Un sentiment discuté n'existe pas plus qu'un pouvoir contrôlé. Pourquoi donc accoupler la petitesse à la grandeur?

Puisque j'ai ajouté une seconde feuille à la seule que je voulusse couvrir d'encre et d'amitié, je vous dirai que Werdet est horrible pour moi. Encore une déception qu'il faut taire, encore une blessure qu'il faut recevoir, encore des calomnies à entendre avec calme! Il n'y a plus de libraire possible pour moi, tant que ce sera un *libraire* de la race libraire! J'ai tout sacrifié pour cet homme et il me tue, et il se refuse aux mesures à prendre dans notre intérêt commun. Il faut que je sache perdre encore treize mille francs, et être accusé d'avoir perdu un homme pour qui j'ai usé toutes mes ressources, mis mon argenterie au mont-de-piété, prêté ma signature, etc., et fait quinze volumes in-douze et six volumes in-octavo dans l'espace de deux ans! C'est une tête de linotte sur le corps d'un enfant!

Je dois avoir maintenant l'égoïsme d'un homme qui ne travaille pas pour lui, mais pour ses créanciers. Voici la troisième épreuve de ma vie. Après cela l'expérience doit être consommée. J'attends encore dimanche Werdet. S'il a du bon sens, tout pourrait encore s'arranger. Mais c'est un véritable enfant. Dès le troisième mois, j'avais jugé l'homme auquel je remettais les intérêts matériels de mes œuvres. Mais ce sont de ces secrets que l'on se garde à soi-même. J'espérais qu'il suivrait mes conseils; mais non. Il est

comme un enfant, a la tête d'une linotte, et, par-dessus le marché, il est têtu comme un âne. Puis il a le fatal défaut de dire : *oui*, et de faire le contraire, ou d'oublier ce qu'il promet.

Je suis bien chagrin; tout cela va faire colporter des calomnies auxquelles Werdet aide déjà, car il trouve commode de dire qu'il fait faillite à cause de moi.

Allons, adieu. Sachez bien que je ne puis relire mes lettres ; à peine puis-je les écrire entre deux épreuves. Si quelque chose vous choque, pardonnez-le-moi. Mille tendres amitiés. Ne m'oubliez auprès de personne. Écrivez-moi bien régulièrement. Si vous saviez ce qu'est une de vos lettres, dans ma vie de travail, vous m'écririez par charité.

CXVII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Tours, 23 novembre 1836.

Après les grandes luttes que je viens de soutenir et dont vous êtes la seule confidente, mais surtout après la victoire, j'ai senti le besoin de revenir dans la *cara patria*, me reposer comme un enfant sur le sein de sa mère.

Si vous trouvez une lacune dans mes lettres, il faut l'attribuer à tout ce qui vient de se passer et que vous allez savoir en deux mots. *Toutes mes dettes sont payées*, j'entends celles qui me chagrinaient. Tout ce qui se préparait de bon comme emprunt, a manqué ; tout est devenu plus grave et plus enflammé autour de moi. Depuis un mois surtout, les assignations, les protêts, les huissiers, tout abondait chez moi, et je crois vraiment que je puis faire un gros volume in-folio de cette littérature du malheur.

Alors, quand le feu m'a environné de toutes parts, que tout a bien manqué du côté des secours, que nul ami ne pouvait ou ne voulait me sauver, avant de renier la France et d'aller me faire une patrie en Russie, en Ukraine, j'ai tenté un dernier effort et cet effort

a été couronné d'un succès qui va redoubler la rage de mes ennemis. Dieu veuille que vous deviniez toutes les angoisses qu'il y a dans cette simple page, vous aurez bien de la pitié pour votre mougik parisien !

Il n'y avait plus que l'*una fides* qui brillait à l'horizon, dans ce grand naufrage de toutes mes ambitions, dont le principe est l'*adoremus in æternum !*

Je suis donc allé trouver un spéculateur nommé Bohain, qui a fait la première *Europe littéraire*, et à qui j'avais rendu quelques services fort désintéressés. Il a convoqué tout aussitôt l'homme qui a tiré Chateaubriand de peine et un capitaliste qui depuis peu de temps fait de la librairie. Voici le traité qui est sorti de nos quatre têtes :

1° On m'a donné cinquante mille francs pour éteindre mes dettes urgentes ;

2° On m'assure, pendant la première année, quinze cents francs par mois. La deuxième je puis avoir trois mille francs par mois, et, la quatrième, quatre mille, jusqu'à la quinzième année, si je donne un nombre déterminé de volumes. Nous sommes associés pour quinze ans. Il n'y a plus entre nous ni auteur ni libraires, mais des sociétaires. J'apporte l'exploitation de toutes mes œuvres faites ou à faire pendant quinze ans. Mes trois associés s'engagent à faire l'avance de tous les frais et à me donner moitié dans tous les bénéfices au-dessus du coût du volume. Mes dix-huit, vingt-quatre, ou quarante-huit mille francs par an et les cinquante mille donnés, sont imputés sur ma part.

Voilà le fond de ce traité qui me délivre à jamais des journaux, des libraires et des procès, attendu que ces messieurs sont substitués à mes droits pour tout ce qui est administration, vente, etc. Ils partagent tous les produits de ma plume avec moi, comme tous les produits de la vente. C'est comme une ferme à moitié, où mon intelligence remplace la terre, à cette différence près, que moi, propriétaire, je n'entre dans aucuns frais ni risque, et que je palpe mes bénéfices sans soucis.

Ce traité est mille fois plus avantageux que celui de M. de Chateaubriand, à côté de qui la spéculation me place, car je ne vends rien de mon avenir, tandis que pour cent mille francs et pour

douze mille francs de rente, qui en deviennent vingt-cinq quand il publiera quelque chose (encore viagères), M. de Chateaubriand a tout abandonné.

Je n'ai rien voulu vous mander que tout ne fût signé. Tout a été signé le samedi 19 ; je suis parti le 20 pour Tours, et après un jour de repos, j'ai pensé à vous envoyer vite ce bout de lettre, griffonné en hâte.

Je ne doute pas que nous n'employions d'ici au printemps le moyen que j'ai trouvé pour éteindre la contrefaçon et, si je voyage à cet effet, Dieu et vous seuls savez avec quelle rapidité je viendrai jusqu'à Wierzchownia vous dire tout ce que le temps, les affaires, les soucis, le peu d'étendue d'une lettre, m'a empêché de mettre, jusqu'à présent, dans ma correspondance, étouffée par tant de causes !

Je suis bien inquiet de vous et des vôtres. Voici un temps énorme que je n'ai rien reçu de vous. C'était un tourment de plus qui aggravait toutes mes angoisses et mes supplices. Vous avez des moments de cruauté qui font douter de votre amitié ; puis, quand je songe que vous pouvez être malade, que la petite Anna peut vous inquiéter, que, que, etc... alors ma tête décampe !

Il a fallu d'autant plus venir ici, que la garde nationale, pour qui j'ai dix jours de prison à faire, me tourmente horriblement. Les épiciers et les gendarmes sont à mes trousses. Je n'ai pas pu aller à mes chers Italiens de peur d'y être arrêté. Or, dans ce moment, j'ai à terminer *Illusions perdues*, afin d'en finir avec Werdet, et le troisième dixain ; puis deux ouvrages pour le journal *la Presse* et deux autres pour *le Figaro*. Après quoi, ma plume sera libre, et mon traité commencera à avoir son exécution. Or, comme Werdet est très disposé à me tourmenter, il faut donner vite ce diable de volume.

Je vais avoir une rude année, car, pour arriver à une situation supportable, il faut achever tout ce que ma plume doit, et faire, en outre, paraître la valeur de dix volumes chez mes associés. Jusque-là, je serai misérable.

Après avoir tué tous mes janissaires (les créanciers), il faut, comme Mahmoud, introduire une immense réforme dans mes États. Aussi, me voilà dans ma mansarde, ayant liquidé, évacué la rue Cas-

sini, n'ayant plus qu'Auguste et un groom pour tout domestique, résolu à ne jamais dîner en ville, à continuer ma vie de chartreux encore pendant trois ans.

Je suis parti si précipitamment que je n'ai ni le cachet sacré, ni autographe à vous envoyer, ce qui doit vous accuser toutes les perturbations du triomphe.

Dans trois jours j'irai, je crois, à Rochecotte, voir madame la duchesse de Dino et le prince de Talleyrand que je n'ai jamais vu, et vous savez combien je désire voir les spirituels dindons qui ont plumé l'aigle en le faisant tomber dans la fosse de la Maison d'Autriche. Quant à madame de Dino, je l'ai déjà vue chez madame d'Appony.

Je viens de finir ce matin même *l'Enfant maudit*. Vous ne reconnaîtrez plus cette pauvre barre d'or ; elle est ciselée, montée, achevée, garnie de perles. Relisez cela dans les *Études philosophiques*, avec *le Secret des Ruggieri*, avec *un Martyr*[1], et demandez-vous quelle tête de fer il a fallu pour combattre, écrire, souffrir, tout ensemble. J'ai fait *la Vieille Fille* au milieu de ces ennuis, de ces luttes, de ces préoccupations.

Avez-vous donc, un jour, prié Dieu, pour moi, avec toutes les forces de votre belle âme ingénue, pour qu'enfin j'aie obtenu une espèce de tranquillité, car je n'en dois pas moins les sommes que je devais auparavant? Mais je n'ai plus à les trouver ; le mode d'acquittement me laisse tout mon temps et m'enlève mes ennuis. Je vous épargne les détails de ce traité, qui a été l'objet d'un long examen de la part de mes avoués et hommes d'affaires, gens très dévoués, qui l'ont trouvé grand et honorable.

Vous ne sauriez croire combien le bulletin de votre existence recueillie et solitaire me manque, combien je m'y intéresse et quelle paix cette contemplation répandait dans ma vie agitée ! Vous êtes bien mauvaise de me sevrer, ou vous souffrez, et, des deux côtés, je suis chagrin en pensant ou que vous êtes malade, ou que votre amitié diminue.

Allons, adieu. Je ne voulais vous écrire qu'un mot : il y a trêve entre

1. *Le Martyr calviniste*. L'impression de cet ouvrage fut, en fait, commencée pour cette édition des *Études philosophiques* qui ne fut pas continuée. Il parut pour la première fois dans le *Siècle*, sous le titre des *Le Camus*, seulement en 1841.

le malheur et moi. Mais, une fois que je cause avec vous, la plume ne me pèse jamais aux doigts. Je vous souhaite mille gracieusetés dans votre vie, car ces vœux et cette lettre arriveront, je crois, avec le jour de Noël. Mille choses aimables à M. de Hanski, et embrassez pour moi votre chère Anna au front.

Je retourne à mes corrections, car il faut avoir fini *Illusions perdues* pour le 10 décembre, faute de quoi, je retombe dans les procès.

Ici, la Grenadière m'a échappé ; mais le cruel événement qui a pesé sur moi cette année m'a désintéressé de cette pauvre chaumière. Je ne saurais plus l'habiter. Je suis en marché pour une vigne qui me permettra de bâtir sans dépenser autant d'argent.

Encore une fois mille souhaits pleins de vous. Le troixième dixain, signé des Eaux-Vives, va paraître dans un mois. Comment l'aurez-vous ?

CXVIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 1er décembre 1836.

J'arrive de Touraine où je vous ai écrit une lettre d'homme d'affaires. Vous savez, au moment où cette lettre courra les chemins, que vous n'aurez plus d'inquiétudes à épouser relativement aux questions financières du moine de Chaillot. Je m'agenouille humblement à vos pieds et vous prie de m'accorder une indulgence plénière pour tout ce que j'y ai précédemment versé de larmes.

Vous m'avez fait sourire quand vous me reprochez dans votre bonne lettre (numéro vingt), de ne pas lire attentivement votre prose ! Si je lisais ainsi les Saintes Écritures, il faudrait me mettre à côté de Saint Jérôme, et si je lisais ainsi mes ouvrages, il n'y aurait point de fautes ! Vous me dites que je ne réponds point à certaines choses. Là-dessus, je ne puis que me taire encore.

Mais, avant tout, les affaires. Le pauvre Boulanger est un artiste

fier et pauvre, un noble et bon caractère. Aussitôt que j'ai eu de l'argent, je lui ai porté les cinq cents francs, en faisant comme si j'avais reçu, car de moi, il ne les aurait peut-être pas pris. Maintenant que cela ne regarde plus que moi, rien ne presse, et, pour en finir là-dessus, il n'y a qu'à m'envoyer une lettre de change, sur MM. de Rothschild, de la même somme à mon ordre. Maintenant que vous m'avez envoyé l'adresse de la maison[1], tout est bien. Vous recevrez le tableau après notre Exposition, qui commencera en février. Je n'ai pas le courage de ne laisser exposer que la copie. Le pauvre Boulanger en mourrait de chagrin. Il voit là tout un avenir. Depuis que je ne vous ai écrit, beaucoup de gens sévères sont venus, et tous ont mis cette œuvre au-dessus de bien des œuvres. Il s'agissait d'un graveur médiocre pour faire la gravure. Planche est venu voir Boulanger pour lui conseiller de mépriser les mille francs qu'on lui offrait et d'attendre l'effet qu'allait produire le portrait au Salon en lui affirmant qu'il aurait les premiers graveurs et une meilleure somme à ses ordres. Il y a là du Titien et du Rubens fondus. La copie sera substituée à l'original pour ma mère qui ne s'en apercevra pas et qui, entre nous soit dit, y tient peu. Vous aurez donc la page où Boulanger aura mis toutes ses forces et pour laquelle j'ai posé trente jours.

Quel malheur que je ne puisse pas vous envoyer le beau cadre que je rapporte de Touraine et que l'on va redorer! Je l'ai eu pour vingt francs, et il y a pour plus de deux cents francs de journées payées, il y a cinquante ans, au sculpteur en bois qui l'a fait.

Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai été bien malade. Toutes ces angoisses, ces discussions, ces travaux et les fatigues, m'ont causé, à Saché, une révolution nerveuse et sanguine. J'ai été tout un jour à la mort. Le sommeil abondant et les bois de Saché pendant trois jours m'ont remis.

Il y a dans votre lettre un reproche qui, entre nous, est grave, et relatif à une soirée d'Opéra. Après le malheur qui m'a frappé, vous me connaîtriez bien peu si vous ne pensiez point que mon deuil est éternel, de tous les instants, qu'il me suit dans mes joies,

1. La maison de banque Halférine, à Berditchef, où le portrait devait être adressé.

dans mes travaux, partout. Oh! par grâce, que ce ne soit que vous au monde qui touchiez à cette plaie de mon cœur et n'y touchez jamais brusquement! Mes affections de ce genre sont immuables; elles sont dans un endroit du cœur et de l'âme où rien autre ne parvient. Il n'y a de place que pour deux sentiments de ce genre, et il fallait que le premier se terminât ainsi pour que le second prît toute sa force, et, maintenant, il est infini. A quoi servirait la puissance dont je suis investi, si ce n'est à se faire en soi-même un sanctuaire pur et toujours ardent où rien ne pénètre des agitations extérieures? L'image placée dans le haut de cette roche, pure, inaccessible, n'en descendra jamais, et, si elle en descendait d'elle-même, elle ne pourrait jamais faire que sa place ne fût pas à jamais marquée.

Sous ce point de vue, que j'aille entendre *Guillaume Tell* ou que je reste à pleurer au coin de mon feu, tout est bien immuable dans ce centre où si peu de paroles pénètrent. Mais, chère, sachez donc bien que je ne suis point mondain, que je le suis si peu que la moindre de mes démarches prend une gravité qui m'effraie. Encore une fois, usez de votre esprit d'analyse, et demandez-vous, en mettant sur un papier les dates de mes œuvres, en quel temps je les ferais, si je me permettais un plaisir, une soirée, une distraction. Depuis que l'hiver est ouvert, et voilà deux mois, je suis allé deux fois aux Italiens, et les deux fois avec madame Delannoy et sa fille. madame Visconti étant absente.

Maintenant, si j'ai gagné de ne plus avoir d'inquiétudes financières, j'ai changé ces soucis en un travail continu. Les dix jours par mois que me prenait cette lutte matérielle vont être employés au travail, et, pour recueillir les fruits de cette affaire, il faut, pendant dix-huit mois, ne pas quitter ma mansarde que vous croyez si salubre. Elle ne l'est pas. La lucarne est trop élevée; je n'ai point de vue. Aussitôt que je le pourrai, je redescendrai travailler au second, où l'air est meilleur, plus abondant.

Tout autre que moi serait effrayé de mes *obligations de plume*. Il faut donner d'ici à trois mois : *la Haute Banque* et *la Femme supérieure* à la *Presse*, *César Birotteau* et *les Artistes* au *Figaro;* publier ce mois-ci les *Illusions perdues* et le troisième dixain, et avoir préparé pour avril les *Mémoires d'une jeune Mariée,* sans compter ce

que j'ai à faire dans les troisième et quatrième livraisons des *Etudes philosophiques*. Croyez-moi, l'homme qui achève d'aussi grands travaux ne descend pas à de mesquins amusements. Voici trois ans que je n'ai pas pris une *plumée* d'encre sans voir votre nom, car le hasard m'a fait garder une de vos cartes de visite; je l'ai placée dans mon encrier. Vous ne sauriez croire que, depuis ce temps, je ne me suis jamais blasé sur le plaisir enfantin de voir votre nom marié à toutes mes pensées. Je sais maintenant que je l'ai mise là pour pouvoir écrire correctement votre nom et votre adresse. Et vous me reprochez de mal lire vos lettres! Vous comprenez que je respecte trop la pure amitié que vous me permettez de vous porter pour vous entretenir des choses que je dédaigne; d'abord, j'aurais l'air fat, et vous savez si je puis être jamais accusé de fatuité.

Sérieusement, je vis beaucoup à Wierzchownia. Je m'intéresse à tout ce que vous m'en dites; vos visites aux voisins, vos affaires, vos plaisirs, votre parc qui s'étend à gauche et à droite, tout cela m'occupe. Lisez-le comme je l'écris, avec l'enfantillage du cœur; ce sont mes affaires, comme, peut-être, vous et M. de Hanski, vous faites les vôtres des miennes, le soir. en déplorant mes tourments maintenant finis. Si vous êtes triste, je m'attriste; quand votre lettre est gaie, je suis gai. La solitude produit ce vif échange des affections. L'âme a la faculté de vivre sur le point qui lui plaît. Certes, il a fallu le désir d'être chez vous, au moins en peinture, pour me faire passer par-dessus la perte des trente jours qu'a voulu Boulanger. Vous seule êtes dans le secret de mes affaires, comme dans le secret de ce qu'était pour moi madame de B... Vous seule connaissez mon deuil et une perte qui ne peut jamais être réparée, car ici le ciel est inclément, *est trop haut,* comme vous dites en polonais, et vous êtes trop loin. Mais gardez-moi bien entière et sans diminution aucune cette affection qui me rend moins triste aux heures tristes, et plus gai aux heures gaies. Songez que je n'ai qu'une vie de travail, que je ne suis pas dans le secret du bruit que je fais, que les émotions de la gloire ne m'atteignent pas, que je vis d'un peu d'espérance et de soleil, dans un nid caché!

L'autographe de mademoiselle Mars m'est adressé. Il s'agissait de son rôle dans *la Grande Mademoiselle.* Voilà le mystérieux tout simplifié. Aussitôt que j'aurai du George Sand, je vous en enverrai.

Mais je voudrais avoir aussi du Aurore Dudevant, afin que vous ayez l'être sous ses deux formes.

Continuez, je vous prie, à me dire tout ce que vous pensez de moi, sans prendre souci de mes doléances. Vous avez raison; il vaut mieux toute souffrance que de la dissimulation. Mais, sérieusement parlant, je vois que vous écoutez trop votre premier mouvement, vous êtes, pardonnez-moi, violente et emportée, et dans votre première colère vous êtes capable de casser les choses sans savoir si elles peuvent se raccommoder. J'ai mis *sérieusement* pour donner du poids à ma plaisanterie. Ne vous laissez donc jamais surprendre par les cancans de la calomnie, et si l'on m'était venu dire — comme à vous — que vous aviez épousé Alexandre Dumas, croyez-vous que je n'eusse pas bien ri, tout en m'affligeant de voir une vie si belle et si noble devenir matière à cancan? Oui, sérieusement, je m'affligerais toujours de voir la calomnie passer sur un beau front de femme quand même elle n'y laisse rien. Je suis, là-dessus, aussi entier que M. de Hanski dans mes opinions. Nous autres, nous pouvons nous débattre, nous avons un vol élevé qui nous met au-dessus des niaiseries de la presse et des médisances de sociétés. Mais vous! vous qui vivez calmes et solitaires dans l'enceinte d'une maison, sans notre Forum et notre épée, vraiment, cela me peine quand je sais une femme qui m'est indifférente devenir l'objet d'une calomnie, même ridicule. De vous à moi, vous savez si dans mes jugements, je suis mû par les sentiments étroits qui font parler ordinairement les écrivains, les artistes, de leurs camarades. Moi, je vis loin de toutes ces affaires. Eh bien, D... est un homme taré, un danseur de corde, et, pis que cela, un homme sans talent. On m'a encore réoffert la croix; j'ai encore refusé.

Je me suis flatté que la poste vous porterait plus vite que les autres la lettre où je vous annonce la fin des chagrins d'argent qui vous ont fait tant de peine. Vous ai-je assez prouvé d'amitié en vous disant ce que je cachais à la terre entière? Maintenant je n'aurai plus qu'à vous parler de mes travaux.

Quand je vous verrai, je vous raconterai bien en détail ces jours de profondes misères, ces luttes dont vous ne connaissez que le gros, car je ne vous ai fait que des bulletins. S'il y a un peu de confusion dans mes lettres, c'est que le temps me manque exactement;

je les quitte et les reprends au gré de mes occupations entraînantes. J'ai toujours le travail si difficile!

Je vous en supplie, lisez *la lettre* comme si nous étions au jour même où elle fut écrite, et sachez que rien ne prévaut contre celle à qui elle est adressée. Cela m'a fait chagrin, quand, à propos de cette joie sertie dans l'airain de cette œuvre, vous avez parlé d'espérances perdues! Mais nous expliquerons tout cela, car, si j'ai accompli mes tâches vers le mois de mai ou de juin, je prendrai mon essor vers votre grande plaine, et vous verrez votre mougik blanc autrement qu'en peinture. Alors vous le reverrez glorieux, car j'aurai publié *César Birotteau, la Torpille*, le troisième dixain, les *Illusions perdues, la Haute Banque, la Femme supérieure*, les *Mémoires d'une jeune Mariée* qui seront de grandes et belles peintures ajoutées à celles de ma galerie.

A-t-on crié à propos de *la Vieille Fille*[1]*!* Et quand vous rirez, en lisant cela, vous vous demanderez quelles belles mœurs ont donc les journalistes en France, les hommes les plus infâmes que je sache!

Je ne puis plus guère vous dire grand'chose de nouveau sur ma vie, car ma vie, c'est dix-huit heures de travail dans la mansarde *où il y a un lit* (je n'en sors pas), et six heures de sommeil. Ma santé va exiger de grands soins, car elle commence à s'altérer grandement par le travail et par les inquiétudes auxquelles j'ai été en proie, et ce que je dis repose sur des faits graves. Il faut se soumettre à la médecine, humblement, sans quoi je serais promptement détruit.

Sans fatuité d'auteur, oui, relisez *le Lys;* l'ouvrage gagne à être relu. Mais je ne m'abuse pas sur les taches qui y sont encore, et qui disparaîtront, quoique l'ange qui n'est plus l'ait proclamé sans défaut.

Il ne faut pas oublier, chère, que j'ai tout à peindre, et que chaque sujet veut des couleurs différentes. On ne peut pas raconter mademoiselle Cormon, le chevalier de Valois, Suzanne et du Bousquier avec le style de madame de Mortsauf, surtout devant une

1. Publiée d'abord dans *la Presse*, du 23 octobre au 4 novembre 1836, *la Vieille Fille* ne parut en volume qu'en février 1837. Le manuscrit en fut offert à la comtesse Guidoboni-Visconti, en décembre 1836.

tourbe d'envieux qui dit que l'on vieillit si l'on ne se différencie pas soi-même.

Vous m'envoyez des vœux de bonheur; ne faites pour moi que des prières à Dieu pour qu'il m'entretienne dans ma force de travail et dans ma résignation. La solitude avec une espérance, voilà ma vie; c'est celle des Pères du désert. Le travail est le bâton avec lequel je marche, insouciant de tout, hors de la pensée placée dans le sanctuaire. *Una fides*. Hors cela, il n'y a que des distractions, où le cœur n'a point affaire. J'entends le cœur élevé, plein d'amertume, mais où vit un saint espoir. Vous ne le connaissez pas entièrement ce domaine immense, sans quoi vous ne me gronderiez pas.

Dans *Illusions perdues*, il y a une jeune fille nommée *Ève*, qui est à mes yeux, la plus ravissante création que j'aurai faite.

Allons, adieu. Voici une demi-journée volée aux épreuves, aux affaires, aux travaux. Mais en vous écrivant, je vous ai revue, comme si j'étais à étudier l'*Almanach de Gotha*, maison Mirabaud, et quand je pense à cette halte que j'ai faite dans mes douleurs, il me semble que tout est d'or autour de moi, que je n'ai rien à faire.

Je vous parlerai une autre fois de la visite que j'ai faite à madame de Dino et à M. de Talleyrand il y a six jours, à Rochecotte, en Touraine. M. de Talleyrand est étonnant. Il a eu deux ou trois jets d'idées prodigieuses. Il m'a fort invité à le venir voir à Valençay, et, s'il vit, je n'y manquerai pas. J'ai encore Wellington et Pozzo di Borgo à voir, pour que ma collection d'antiques soit complète.

Le *chien* d'Anna est toujours sur mon bureau. C'est vous dire que son *cheval* se recommande à ses souvenirs. Mille gracieusetés à tous les habitants de votre royaume; vos affaires vont-elles bien? M. de Hanski se libère-t-il? Ses opérations réussissent-elles? Vous me sevrez beaucoup de détails sur votre mécanisme de propriétaires.

Quand vous y songerez, tracez-moi donc quelques itinéraires pour aller vous voir. J'ai mes raisons pour connaître les diverses routes qui mènent chez vous.

Allons, encore adieu, et mille tendres vœux pour tout ce qui est

vous. Je suis en transes quand vous êtes par les chemins où il y a des loups et des cochers juifs.

C'est cette semaine que je donne à Boulanger sa dernière séance. Aussitôt que j'aurai fini *Illusions perdues*, je vous écrirai; jusque-là, je suis nuit et jour pris.

Je vous envoie un autographe rarissime, car Gérard n'écrit jamais [1].

CXIX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 27 décembre 1836 — 15 janvier 1837.

Aujourd'hui, j'ai eu un grand bonheur; il m'est venu quelqu'un que je n'avais pas vu depuis des éternités et qui m'a fait tant de plaisir, que je suis resté pendant toute la journée hébété, causant avec lui; je ne me lassais pas. Il avait fait un long voyage, mais heureux; il n'était point changé. Ne trouvez-vous pas qu'il y a des êtres en qui réside une plus forte portion de notre vie qu'en nous-même? Vous le connaîtrez quelque jour. Je ne veux pas que vous l'aimiez mieux que moi, mais vous ne pourrez pas vous empêcher d'avoir de l'amitié pour lui, ne fût-ce qu'à cause du fanatisme que j'ai pour lui. C'est un être si bon, si persistant, si grand, d'une si

1. Voici cette lettre :

Paris, 27 novembre 1836.

« Monsieur de Balzac aura la bonté de ne pas juger du prix que nous attachons à son intérêt, par le petit retard de ce billet. Mademoiselle Godefroy va mieux, Dieu merci; mais, nous avons été pendant plusieurs jours cruellement tourmentés.

» Nous regretterons toujours que des malentendus viennent ajouter à nos privations. Nous le remercions toutefois de son aimable intention; en cas d'alternative, je le prie de se demander quel est celui qui apprécie mieux son amitié; j'ose croire que son choix ne sera point défavorable à son dévoué et bien affectionné serviteur.

» F. GÉRARD. »

haute intelligence, si vrai, si naïf, si pur ; ce sont de ces êtres qui servent de contraste à tout ce que nous voyons. Je ne puis m'empêcher de vous parler de ma joie comme si vous pouviez la connaître, et je m'aperçois que je vous parle grec. Passez-moi cette folie. Il y a, comme dit Chérubin, des moments où l'on parle à l'air, et il vaut mieux parler à un cœur ami[1].

Puis cette bonne journée m'est venue au milieu des plus durs travaux, car il me faut achever *Illusions perdues* sous le coup des assignations et des procès, par un moment où je me trouve fatigué des travaux de cette dure année, bien dure !

J'avais reçu, il y a quelques jours, votre numéro vingt et un. J'ai bien des choses à vous dire ; mais, le temps, quand on vous demande cinquante francs par jour de retard ? Enfin, je vois le moment où je sortirai de cet abîme sale ; mes ailes se fatiguaient à se soutenir au-dessus.

Vous m'y parlez si peu de *la Vieille Fille*, que je vois que l'œuvre vous aura déplu. Dites-le hardiment ; vous avez voix au chapitre, et je vous dirai mes raisons.

Il sera difficile de juger les *Illusions perdues*. Je ne puis donner que les commencements de l'œuvre, et il se passera, comme pour *l'Enfant maudit*, trois ans avant que je puisse la continuer. J'ai encore pour dix jours de travail, à dix-huit heures par jour, pour sortir du traité Béchet. Puis, il faudra finir *la Haute Banque* (un volume), pour *la Presse*, *César Birotteau* (deux volumes), pour *le Figaro*, et un article pour *la Gazette musicale*. Jusque-là ni paix, ni trêve, ni repos (ah ! j'oubliais le troisième dixain), ni voyages, ni Ukraine. Et cependant, j'ai médité de vous apporter moi-même mon portrait. Si vous entendez quelques coups de fouet retentir dans votre cour, des coups de fouet français, ne vous étonnez pas trop. J'ai besoin d'un mois au moins de séparation complète avec les idées, les fatigues, enfin tout ce qui est en France, et j'aspire à Wierzchownia comme à l'oasis dans le désert. Il n'y a que moi qui sache combien la Suisse m'a fait de bien. Il n'y aura que la question argent qui m'en empêchera.

1. Façon d'annoncer à madame Hanska l'arrivée de son portrait, qu'elle venait de lui envoyer. C'était une copie de la miniature exécutée par Daffinger, à Vienne, en 1835.

Je me suis trompé dans mes évaluations de dettes. On m'a donné cinquante mille francs ; il m'en faut encore quatorze mille, puis sept mille pour une garantie imprudemment donnée pour Werdet. Mais je sens que le théâtre et deux belles œuvres me sauveraient. Il faut, pour faire deux pièces, me cacher en un lieu désert, inconnu, où personne ne me sache ; et voilà ce que je voudrais : être un ou deux mois enfoui dans vos neiges. Plus il y aurait de neige, plus je serais heureux. Mais ce sont des projets insensés, quand je vois la grosseur des câbles qui m'attachent ici.

J'ai été interrompu par une assignation relativement à ma dernière livraison des *Études de Mœurs*. Non, il faut une tête de fer pour résister aux tourments de ma vie. Je vous jure que des hommes forts seraient devenus fous.

15 janvier.

J'ai reçu une autre lettre de vous où vous manifestez des inquiétudes sur les lettres que vous m'avez écrites. Soyez sans crainte, j'ai tout reçu.

L'interruption de cette lettre s'explique assez facilement. J'ai été tout ce temps malade. A la fin, j'ai eu ce que je paraissais chercher, une inflammation d'entrailles, qui est à peine apaisée aujourd'hui ; je souffre encore, mais c'est peu de chose. J'ai constamment souffert et je craignais beaucoup pour ma pauvre cervelle, une inflammation après une si douloureuse année, douloureuse à tant de titres, si pénible de travail, si cruelle d'émotions, pleine de tant d'ennuis ! Cette maladie n'a rien d'étonnant. Enfin, quoique je ne digère encore que du lait, tout va mieux, et je vais reprendre mes travaux.

Illusions perdues paraît cette semaine. J'ai, le 17, rendez-vous pour éteindre toute réclamation de madame Béchet et de Werdet. Ainsi ce sera une cause de tourments de moins. Je vais me mettre à faire *la Haute Banque* et *César Birotteau* et j'aurai peu de chose après pour libérer ma plume. Tout sera dit, j'entrerai dans l'exécution de mes nouvelles conventions qui ne m'obligent qu'à six volumes par an, ce qui sera par moi une oasis, du moment que je n'aurai plus les ennuis de la lutte financière. Quant aux quinze mille francs que je dois encore, je vais y faire promptement face

avec quelque pièce de théâtre. D'ailleurs, j'ai toujours les espérances de l'affaire de Londres. Mais je ne veux plus compter que sur ce qui est.

Votre dernière lettre m'a fait un bien dont je vous remercie; j'étais dans le calme que produit l'habitation forcée du lit, et le détail de votre vie m'a bien séduit. Je vous trouvais bien heureuse d'être seule. Comprenez-vous que, malgré ma maladie, j'ai été tourmenté plus que jamais d'affaires ? Tout va donc être pacifié. Je n'aurai plus qu'à travailler, chère prêcheuse ! Vous parlez d'or, mais vos paroles n'ont d'autre mérite que de me dire plus élégamment ce que je me dis à moi-même. Vous me faites aussi de petits défauts que je n'ai pas, pour vous donner le plaisir de me gronder. Personne n'est moins dépensier que moi, personne ne veut vivre avec plus d'économie. Mais songez donc que je travaille trop pour m'occuper de certains détails, et, qu'en définitif, j'aime mieux dépenser cinq à six mille francs par an que de me marier pour avoir de l'ordre, car un homme, qui entreprend ce que j'entreprends, se marie pour avoir une existence calme, ou accepte la misère de Lafontaine et de Rousseau. De grâce, ne me parlez jamais de mon désordre, car il est la suite de l'indépendance dans laquelle je vis et que je veux garder.

Pour me débarrasser à cet égard de tout souci, de ceux ou de celles qui m'ennuient par ce thème, j'ai donné mon programme et j'ai déclaré que, quoique j'eusse passé l'âge fatal de trente-six ans, je voulais une femme qui fût en rapport avec mon âge, de la plus haute noblesse, instruite, spirituelle, riche, et pouvant aussi bien vivre dans une mansarde que jouer le rôle d'ambassadrice, sans avoir à souffrir des impertinences à Vienne, comme une personne que vous avez connue, ni à se plaindre de n'être que la femme d'un pauvre ouvrier en livres ; que je voulais être spécialement adoré, épousé pour mes défauts plus que pour mon peu de qualités, et que cette femme fût assez grande par l'intelligence pour comprendre que dans la vie à deux, il devait y avoir cette sainte liberté qui fait que toutes les preuves d'affection sont volontaires et non l'effet d'un devoir, attendu que j'abhorre le devoir en fait de choses de cœur ; que quand ce phénix, la seule femme qui ne puisse rendre l'auteur de la *Physiologie du Mariage* malheureux, serait trouvé,

alors je verrais. Aussi, vivai-je en parfaite tranquillité, mais non sans ennuis. Quand l'imagination et le cerveau sont fatigués, ma vie est plus difficile qu'elle ne l'était par le passé. Il y a dans ma vie une lacune qui me l'a bien attristée. L'amie adorée n'est plus là. Tous les jours il y a mille occasions de pleurer l'absence éternelle. Croiriez-vous que, depuis six mois, je n'ai pu aller à Nemours y reprendre les choses qui doivent être en ma seule possession, et que toutes les semaines je me dis : « Ce sera celle-ci ? » Ce fait douloureux vous peindra ma vie comme elle est. Elle est encore ce combat acharné, constant ! Ah ! combien j'aspire vivement à cette liberté d'aller et venir ! Non, j'étais au bagne.

Oui, je suis fâché que vous ne m'ayez pas écrit votre opinion sur *la Vieille Fille*. J'ai repris mes travaux ce matin ; et ç'a été pour obéir au dernier mot que m'ait écrit madame de B... Elle a trouvé que dans cet ouvrage [il y a un passage] qui lui a fait m'écrire : |« Je puis mourir ; je suis sûre que vous avez sur le front la couronne que je voulais y voir. *Le Lys* est un sublime ouvrage sans tache ni faute. Seulement, la mort de madame de Mortsauf n'a pas besoin de ses horribles regrets ; ils nuisent à la belle lettre qu'elle écrit. »

Alors, aujourd'hui, j'ai pieusement effacé les cent lignes environ, qui, selon beaucoup de gens, déparaient cette création. Je n'en ai pas regretté une seule et chaque fois que ma plume a passé sur l'une d'elles, jamais cœur d'homme n'a été plus fortement ému. Je croyais voir cette grande et sublime femme, cet ange d'amitié, devant moi, me souriant comme elle me souriait quand j'usais de cette force si rare, qui consiste à se couper un membre, à ne sentir ni douleur, ni regret, à se corriger, à se vaincre !

Oh ! *cara*, continuez-moi ces sages et si purs conseils, si désintéressés ! Si vous saviez avec quelle religion je crois à ce que dit l'amitié vraie !

Ce conseil m'était venu quelques jours après les travaux énormes que m'ont nécessité ces figures, énormes elles-mêmes. J'ai attendu six mois pour que mon jugement de critique pût s'exercer sur mon œuvre. J'ai relu la lettre en pleurant, puis j'ai repris mon œuvre et j'ai vu que l'ange avait raison. Oui, il faut ne laisser que soupçonner les regrets ; il ne faut laisser dire qu'à l'abbé de Dominis,

et non à Henriette, cette phrase qui dit tout : *Elle accompagne de ses larmes la chute des roses blanches qui couronnaient sa tête de Jephté mariée, et qui sont tombées une à une.* La religion seule peut exprimer chastement, poétiquement et avec la mélancolie de l'Orient, cette situation. D'ailleurs, à quoi sert le testament de madame de Mortsauf si elle parle si sauvagement à sa mort ? C'était vrai dans la nature, mais faux dans une figure aussi idéalisée. Il y a dans mon œuvre encore quelques défauts. Ils sont chez Félix. La haine des gens du monde me les a indiqués ; mais ce sera bien difficile d'y obvier. J'y tâche ; mais le caractère de Félix est sacrifié dans cette œuvre ; il faut beaucoup d'adresse pour le rétablir. J'y arriverai néanmoins.

Cara, j'ai encore pour au moins sept années de travaux, si je veux achever l'œuvre entreprise. Il faut quelque courage pour embrasser une vie semblable, surtout quand elle est privée des plaisirs que l'on souhaite le plus. L'âge avance ! J'ai un peu dans l'âme la rage que je viens de rayer dans celle de madame de Mortsauf.

Adieu ; je vais relire vos deux dernières lettres et voir si j'ai dans celle-ci, si mal en ordre par suite de l'interruption, oublié de vous répondre à quelque chose, et je verrai si j'ai quelque fait à vous dire de ma vie.

J'ai encore pour trois ou quatre jours d'entraînants travaux, car j'achève *Illusions perdues* et c'est une bataille que les dernières feuilles.

Nous avons subitement perdu Gérard [1]. Vous n'aurez pas connu cet étonnant salon. Quel hommage rendu au génie et à la bonté de cœur, à l'esprit de cet homme, que son convoi ! Il n'y avait que des illustrations, et l'église Saint-Germain-des-Prés n'a pas pu les contenir. Le premier gentilhomme [2] et le premier peintre du roi Charles X l'ont suivi bien promptement. Il y a là quelque chose de touchant.

Je vais vous écrire le jour où j'aurai terminé les terribles douze

1. Le peintre François Gérard, mort le mercredi 11 janvier 1837.

2. Le duc de Maillé, pair de France, mort dans les premiers jours de janvier 1837. Charles X était mort le 6 novembre 1836.

volumes, que j'aurai faits entre notre rencontre à Neuchâtel et cette année. Pourquoi ne puis-je aller vous voir, afin de clore ce travail comme je l'ai commencé, à la clarté de votre beau front?

Allons, adieu. Le colonel Frankowski est encore ici. Cela me fait chagrin, car vous n'aurez pas eu pour le jour de l'an votre jolie cassolette, qui est ravissante. Elle est sur ma cheminée depuis trois mois. Allons, *addio;* fasse le ciel que j'aille en Allemagne pour les affaires qui me conduisent en Angleterre; nous nous verrions en février. Je ne regarderais pas à deux cents lieues. Si je vais à Stuttgard, je vais à Wierzchownia.

Vous savez tout ce que je dis à votre petit monde d'Ukraine. Bonne santé à tous surtout; c'est le vœu de ceux qui viennent d'être malades.

A dimanche; je ferai un examen de conscience pour ne rien oublier de ce que vous voulez savoir.

P.-S. — Ceci est de mon ennemi Sainte-Beuve [1].

CXX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 10 février — 12 février 1837.

J'ai reçu votre dernière lettre si triste, où vous me parlez de la maladie et de la convalescence de M. de Hanski au milieu de la

1. Voici ce billet, adressé à la marquise de Castries.

Ce lundi matin.

« Madame,

» Je ne veux pas avoir l'air d'oublier le *lundi*, quoique je n'en puisse profiter encore aujourd'hui. Je suis malade depuis quelques jours et me traîne à peine.

» J'ai remis à monsieur Buloz le manuscrit; mais je ne sais pas encore sa décision souveraine.

» Recevez, je vous prie, l'assurance de tous mes sentiments respectueux et dévoués.

» SAINTE-BEUVE. »

prostration de la grippe. J'ai, quant à ma santé, sauf toute apparence de danger du moins, les mêmes choses à vous dire. Presque tout mon mois de janvier a été occupé par une cholérine très intense, qui m'a privé de toute énergie et de toutes mes facultés. Puis, au sortir de cette maladie quasi ridicule, j'ai été pris par la grippe, qui m'a tenu dix jours au lit.

Ainsi, vous avez fait le métier de garde malade, *cara*; et M. de Hanski a été malade au point de s'aliter aussi longtemps ! Allez donc dans les déserts de l'Ukraine pour y vivre de la vie patriarcale ! Si je plaisante, c'est que j'imagine que quand ma lettre vous arrivera, sa convalescence sera terminée et que tout ira bien, vous et lui, car je n'ignore rien du métier que vous avez fait et je sais combien il est fatigant. A veiller ainsi au lit des malades, les jambes enflent et causent des douleurs sourdes qui vont au cœur; j'ai soigné ma mère.

Avant ma grippe, heureusement, j'avais terminé la dernière livraison des *Études de Mœurs*, car Dieu sait à combien de difficultés j'allais être livré ! Ainsi, voilà les douze premiers volumes des *Études* commencés lors de ma visite en janvier 1834 à Genève, finis en janvier 1837.

Je suis bien chagrin de n'avoir pu vous aller faire une petite visite après cet accomplissement d'une de mes plus rudes tâches. Vous avez accompagné *Eugénie Grandet* de votre sourire; j'aurais voulu le trouver après *Illusions perdues*, au commencement et au bout de la carrière !

Vous avez bien raison, vous qui connaissez tout l'empire que mes travaux exercent sur ma vie, de laisser tomber dans un abîme sans fond toutes les folies qui se disent sur moi, qu'elles viennent d'une princesse ou d'une harangère. N'est-on pas venu me demander s'il était vrai que j'épousasse une des Elssler, une danseuse ! Moi qui ne puis souffrir rien de ce qui met le pied sur un théâtre ! Ainsi, à Paris, dans la même ville que moi, à deux pas de moi, on dit des choses inouïes de moi. Les uns me peignent comme un monstre de dissolution et de débauche, les autres comme un animal dangereux et méchant auquel on devrait courir sus. Je ne saurais vous dire tout ce que l'on dit. Je suis aussi un grand dissipateur; tantôt un homme facile, tantôt un homme intraitable.

Mais laissons là ces folies ; c'est bien assez qu'elles pèsent sur moi, ce serait trop de les faire peser sur notre chère correspondance.

Je suis donc délivré du plus odieux traité et des plus odieuses gens du monde. La dernière livraison a paru il y a quelques jours. Elle contient *la Grande Bretèche* rarrangée, c'est-à-dire encadrée mieux qu'elle ne l'était primitivement, et escortée de deux autres aventures. Puis, *la Vieille Fille*, une de mes meilleures choses (à mon avis), mais qui a soulevé une nuée de feuilletons contre moi. Mais Du Bousquier est une aussi belle image des gens qui ont fait les affaires sous la République et qui sont devenus des libéraux sous la Restauration, que le chevalier de Valois est une belle image des vieux restes du siècle de Louis XV! Mademoiselle Cormon est une création aussi très originale, selon moi. Ce sont de ces figures presque inabordables pour le romancier, à cause du peu de prise qu'elles offrent. Mais ces difficultés sont si peu appréciées, que je me résigne, dans ces cas-là, à avoir travaillé pour ma propre fantaisie.

Illusions perdues est l'introduction d'une œuvre plus considérable. Ces barbares éditeurs, poussés par des considérations d'argent, veulent absolument leurs trois cent soixante pages, quelles qu'elles soient. *Illusions perdues* voulait trois volumes; il y en a encore deux à faire, qui s'appelleront : *un Grand homme de Province à Paris*, et qui, plus tard, rentreront dans *Illusions perdues*, quand on réimprimera les douzes premiers volumes, de même que *le Cabinet des Antiques* servira de clôture à *la Vieille Fille*.

Je vais maintenant m'occuper des treize derniers volumes des *Études de Mœurs*, et j'espère avoir fini en 1840.

Vous remarquerez un laps de temps assez considérable entre ma dernière lettre et celle-ci ; mais il a été pris par les souffrances sans danger que m'ont causées ces deux petites maladies consécutives. J'ai cru que l'une me sauverait de l'autre ; mais il n'en a rien été. Je suis même encore très souffrant. La toux est pour moi d'une horrible difficulté ; elle me tue et me brise.

Je dîne demain chez madame Kisseleff, qui m'a promis de me faire connaître madame Z..., dont vous m'avez tant parlé que j'ai sollicité ce dîner, avant ma grippe, à un beau bal qu'a donné madame Appony, et où je suis allé. C'est le seul, car sachez bien que je ne vais nulle part. Je ne vais qu'aux grandes soirées

de madame Appony, et encore rarement. Je ne vais plus aux Italiens. Je ne dîne plus dans aucune maison, excepté ces dîners qu'on ne saurait refuser sans se trouver sans appui, quelque jour, comme celui de l'ambassadeur de Sardaigne, par exemple. Mais, hors ces choses-là, je ne vais pas dix fois en six mois hors de chez moi.

12 février.

J'ai interrompu ma lettre deux jours; j'ai eu quelques affaires, car j'ai encore d'énormes difficultés par rapport au reste de dettes que je n'ai pu acquitter.

Madame Z... n'était pas du dîner. Elle avait eu la grippe la veille. Cette grippe arrête tout. Il y a eu plus de cinq cent mille personnes grippées. Je l'ai encore. Nous étions avec l'adorateur de madame P..., Bernard; puis madame Hamelin, puis le Polonais qui cherche des trésors par le somnambulisme, et une jeune parente de madame Kisseleff qui louche beaucoup, et encore Saint-Marsan. Le dîner a été assez gai.

La veille, j'avais rencontré madame Kisseleff chez la princesse Schonburg. Il y a eu une discussion sur les belles mains, et madame Kisseleff m'a dit que nous connaissions les plus belles mains du monde; il s'agissait de vous, et j'ai eu la fatuité de rougir jusqu'aux oreilles, bien innocemment, car je trouve en vous tant de belles qualités et quelque chose de si magnifique dans la tête et la figure, que je n'aurais su dire en ce moment comment étaient vos mains, et je rougissais de mon ignorance. Je sais seulement que vous les avez petites et grasses.

Je fais en ce moment avec fureur une pièce de théâtre, car là est mon salut. Il faut vivre du théâtre et de ma prose concurremment. Elle s'appelle : *la Première Demoiselle* [1]. Je l'ai choisie, pour mon début, parce qu'elle est entièrement bourgeoise. Figurez-vous une maison de la rue Saint-Denis, comme *la Maison du Chat qui pelote*, où je mettrai un intérêt dramatique et tragique d'une extrême violence. Personne n'a encore pensé à mettre à la scène l'adultère du mari, et ma pièce est basée sur cette grave affaire de notre civilisation moderne. Sa maîtresse est dans la maison. Personne n'a

1. Cette pièce, encore inédite, porte aujourd'hui pour titre : *l'École des Ménages*.

encore songé à faire un Tartufe femelle, et sa maîtresse sera Tartufe en jupons; mais on concevra bien plus l'empire de la première demoiselle sur le maître, qu'on ne conçoit celui du Tartufe sur Orgon, car les moyens de domination sont bien plus naturels et compréhensibles.

En regard de ces deux figures passionnées, il y aura une mère opprimée, et deux filles également victimes de la tyrannie perfide de la première demoiselle. L'aînée croit qu'il faut cajoler la première demoiselle, qui a son parti dans la maison, car le caissier l'aime sincèrement. La tyrannie est si odieuse aux filles et à la mère, que la plus jeune des filles, partant d'un principe d'héroïsme, veut délivrer sa famille de cette peste en s'immolant elle-même. Elle veut l'empoisonner et rien ne l'arrête. Le coup manque, mais le père, qui a vu à quelles extrémités se portent ses enfants, devine que la première demoiselle ne peut vivre sous son toit, qu'après cette tentative tout lien d'intérieur est rompu. Il la renvoie; mais, au cinquième acte, il lui est si impossible de vivre sans cette femme, qu'il prend une portion de sa fortune, laisse le reste à sa femme et s'enfuit avec *la Première Demoiselle* en Amérique.

Voilà le gros de ma pièce; je ne vous parle pas des détails qui sont aussi originaux que le sont les caractères, qui n'ont été, à mon avis, pris pour aucune pièce. Il y a la scène du jugement de la fille en famille; il y a la scène de la séparation, etc...

J'espère avoir fini pour les premiers jours de mars et la voir représenter dans les premiers jours de mai. De ce succès dépend beaucoup mon voyage, car le jour où je ne devrai plus rien, j'aurai cette liberté d'aller et venir après laquelle je soupire depuis si longtemps.

J'attends avec une bien vive impatience une lettre qui me dise comment vous allez, vous et M. de Hanski. Aussitôt que j'aurai terminé mes travaux et terminé mes déplorables affaires, vous le saurez par une lettre où je vous dirai si je suis content de ma pièce et de mes dernières compositions qui sont à faire, et qui vont me prendre mes nuits et mes jours pendant deux mois, car il faut que je fasse immédiatement, pour *le Figaro, César Birotteau*, et, pour *la Presse, la Haute Banque*, deux livres assez importants, et enfin le troisième dixain.

Addio, cara. Soyez toujours confiante dans vos idées, et marchez avec courage dans votre voie; il me semble que toutes les épreuves ont leur but et leur récompense, autrement la vie humaine serait un non-sens. Quant à moi, le dernier plaisir dont je vous ai parlé, à propos de cet ami venu là inopinément, m'a démontré que toutes les souffrances par lesquelles j'ai passé étaient dues pour ce plaisir si grand. Dans toute vie, il doit y avoir de ces choses.

Allons, adieu. Cette fois, je vous envoie un précieux autographe : Lamartine, et vous verrez que les vers sont choisis de manière que ce ne soit pas ridicule dans une collection.

Je vais me mettre à l'œuvre, et, quand vous lirez *Illusions perdues*, il y aura déjà quelque chose de nouveau.

Vous savez tout ce que je vous dis pour vous et les vôtres. Mais vous n'imaginerez jamais assez pour vous, à moins que vous ne vous laissiez aller à ces voyages que l'on fait le soir, au coin du feu, et où l'on se plaît à entrer dans le cœur de ses amis.

CXXI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Florence, 10-13 avril 1837.

En un mois j'ai parcouru très rapidement une partie de la France, un côté de la Suisse, Milan, Venise, Gênes, et, après avoir été détenu au lazaret par une inadvertance, me voici depuis deux jours à Florence, où, avant de voir quoi que ce soit, j'ai couru chez Bartolini pour voir votre buste. C'était en grande partie l'objet de cette dernière course, car il faut que je sois dans dix jours à Paris. L'envie de voir Venise et ma quarantaine m'ont fait outrepasser le peu de jours que je pouvais prendre pour ce voyage, et m'ont bien fait regretter de ne pas avoir été chez vous. Mais la saison ne le permettait pas, ni la finance.

Aussitôt la publication de la dernière livraison des *Études de*

Mœurs finie, mes forces sont tombées tout à coup. Il a fallu se distraire, et je prévois qu'il en sera ainsi tous les quatre ou cinq mois. Ma santé est détestable, inquiétante et je ne le dis qu'à vous. Mon esprit s'en ressent. J'ai la crainte de ne pouvoir achever mon œuvre. Partout le manque de bonheur me poursuit et m'ôte le goût des choses les plus belles. Venise et la Suisse sont les deux créations, l'une humaine et l'autre divine, qui, jusqu'à présent, me paraissent être sans aucune comparaison, et sortir des données ordinaires. L'Italie m'a semblé une terre tout comme une autre.

J'ai marché si vite que, nulle part, je n'ai pu vous écrire. Ma pensée vous appartenait tout entière, mais quant à l'écritoire et à la plume, elles me faisaient horreur. La perte que j'ai faite est immense. Le vide qu'elle me laisse pouvait être comblé par une amitié présente; mais, de loin, malgré vos lettres, le chagrin est venu m'assaillir à toute heure, surtout pendant mes travaux. Cette autre âme qui me conseillait, qui voyait tout, qui avait été le point de départ de tant de choses, me manquait. Je commence à désespérer de l'avenir heureux. Entre cette âme absente pour jamais, et des espérances auxquelles je me suspends aux heures les plus douces, il y a, croyez-moi, un abîme sur lequel je reste sans cesse, et bien souvent le vertige du malheur me monte à la tête. Chaque jour emporte un lambeau de cette gaieté qui m'a permis de surmonter tant de difficultés. Ce voyage est une triste épreuve. Je me trouve seul, sans force.

Vous aurez probablement ma statue en marbre de Cararre et en demi-nature, c'est-à-dire de trois pieds de hauteur environ, merveilleusement ressemblante, avant d'avoir la copie de ce scélérat de Boulanger, qui, après l'Exposition, c'est-à-dire en mai, voudra deux ou trois mois pour faire la copie. Je suis désolé. Il a eu cinq portraits bien payés, et une commande pour Versailles, cent vingt pieds de long de peinture qui l'absorbent, et, comme ami, il me fait attendre. Aussi, peut-être vous apporterai-je moi-même le portrait, car, comme il m'est impossible de travailler plus de quatre mois de suite, en août, je partirai pour aller en Ukraine, par la Hongrie et le Tyrol, et je reviendrai par Dresde. Ce sera à Wierzchownia que je ferai sans doute ma première pièce de théâtre.

J'ai des mondes de choses à vous dire. Mais, avant tout, contre ma statue, je demande à M. de Hanski de m'envoyer un petit mot

de permission pour que Bartolini me fasse un second exemplaire de votre buste. Si M. de Hanski m'octroie la permission, je le demande à Bartolini de moitié moins fort, afin de pouvoir le mettre sur ma table, dans le cabinet où j'écris. Cette dimension est celle de ma statue, et tous les artistes, Bartolini lui-même, la trouvent plus favorable à la physionomie ; elle a plus d'expression, et il vaut mieux que l'imagination ait à agrandir une tête qu'à la trouver dans ses proportions exactes.

Cette statue a été une œuvre d'affection ; elle en porte le cachet. Elle est faite à Milan par un artiste nommé Puttinati[1] ; il n'a rien voulu. J'ai, à grand'peine, payé les frais et le marbre. Mais je l'emmène à Paris avec moi ; je lui montrerai Paris, et je lui commande un groupe de *Séraphita montant au ciel entre Wilfrid et Minna.* Le piédestal sera composé de toutes les espèces et de toutes les œuvres terrestres dont elle est le produit. Je mettrai de côté deux mille francs par an pendant trois ans que durera l'exécution, et cela suffira.

Venise, que je n'ai vue que pendant cinq journées, dont deux pluvieuses, m'a ravi. Je ne sais si vous avez remarqué dans le Grand Canal, après le palais, une petite maison à deux croisées gothiques ; toute la façade est gothique pur. Tous les jours je m'y suis fait arrêter et j'y ai souvent été ému aux larmes. J'ai conçu tout le bonheur que deux personnes pouvaient y ressentir, en y demeurant étrangers au monde entier. La Suisse est chère, mais à Venise il faut si peu d'argent pour vivre ! La maison ne vaut pas deux années de loyer de la villa Diodati que vous avez tant admirée, à cause de lord Byron. Elle suffit à un petit ménage, comme serait celui d'un pauvre poète occupé aux heures qu'il faut ravir à la félicité, pour l'entretenir toujours égale en force. Les étés peuvent se passer au lac de Garda dans une petite maison semblable à celle-là. Douze mille francs par an donneraient ce luxe. Que l'ange qui s'est si fatalement envolé me le pardonne, mais, maintenant que tout est fini, je puis vous dire que le bonheur auquel la nature met une fin de notre vivant n'est pas complet. Vingt ans de différence, et même plus étaient trop. Il faut pouvoir vieillir ensemble, et il m'a été permis

1. Balzac lui a dédié, depuis, *la Vendetta.*

devant cette maison de désirer les dix années que j'ai eues, mais avec une femme qui fut *elle*, plus la jeunesse.

L'avenir et le passé se sont donc fondus dans une même sensation, qui tenait à celle de Tantale car, certes, moi seul, j'en ai la conviction, suis un obstacle à cette belle vie. Mes engagements sont, pendant encore au moins deux années, un empêchement d'honneur, et quand je pense que, dans deux ans, j'aurai quarante ans, que jusques à cet âge tout aura été travail, que ce travail use et détruit, il est difficile de croire que l'on sera encore l'objet d'une passion. Oui, quelque conservatrices que soient les glaces que l'étude amasse autour de nous, chaque pensée jette sa neige sur nos têtes, et le soir pourra me trouver sans fleurs dans les mains. Ah ! croyez-moi, un pauvre poète aussi sincèrement aimant que je le suis, a pu verser devant cette petite maison des larmes bien amères !

Oui, je ne puis trahir ni madame Delannoy, cette seconde mère. qui m'a confié jusqu'à vingt-six mille francs, ni ma mère, dont la vie est hypothéquée sur ma plume, ni ces messieurs qui viennent de placer sur mon encrier près de soixante-dix mille francs. Ah ! si je puis me conquérir deux mois de tranquillité à Wierzchownia, que j'y fasse une ou une deux belles œuvres de théâtre, tout change dans ma vie ! Ces deux mois si précieux, je viens de les dépenser en courses, me direz-vous ; mais je ne me suis mis en route que parce que j'étais sans idées, sans forces, le cerveau épuisé, l'âme abattue, usé par les dernières luttes et, croyez-le, elles ont été horribles, affreuses ! Il y a eu une journée de désespoir, où je suis allé chercher un passeport pour la Russie. Il n'y avait plus qu'à aller vous demander un abri pour un ou deux ans, en abandonnant aux sots et à mes ennemis ma réputation, ma conscience, ma vie, qui aurait été déchirée. flétrie, jusqu'au jour où je serais revenu pour triompher. Mais si on avait su où j'étais, et on l'aurait su, que n'aurait-on pas dit ?... Cette perspective m'a arrêté. Je puis vous l'avouer, à présent que la tempête est apaisée, et que je n'ai plus que quelques efforts à faire pour arriver à la tranquillité. Pendant ce mois, si mon âme ne s'est pas rafraîchie, au moins le cerveau s'est restauré. J'espère, à mon retour, que *César Birotteau*, que le troisième dixain, que *la Haute Banque* vous feront arriver mon nom aux étoiles plus grand que par le passé. J'ai déjà la nostalgie de l'encrier, de mon cabinet et de mes épreuves.

Ce qui me causait des nausées à mon départ me sourit maintenant. Puis le souvenir de la petite maison de Venise me donnera du courage; elle m'a fait concevoir qu'après ma libération, la fortune ne signifiait rien, que j'en avais assez en écrivant un seul ouvrage par an, et que je pourrais unir le travail et le bonheur, dans cette villa Diodati sur l'eau !

11 avril.

Je viens de voir quelques salles de la galerie Pitti. Oh ! le *Portrait de Margherita Doni*, par Raphaël ! Je suis resté confondu. Ni Titien, ni Rubens, ni Tintoret, ni Vélasquez, nul pinceau ne peut approcher d'une perfection semblable. J'ai vu aussi *le Pensiero*, et j'ai compris votre admiration. J'ai eu bien du plaisir à regarder ce que vous aviez admiré deux ans auparavant. J'ai repris vos pensées. Je vais aller demain à la Galerie de Médicis, quoique je n'aie pas tout vu à Pitti, et je m'aperçois qu'il faut rester des mois à Florence, tandis que je n'ai que des heures. L'économie fait que je reviendrai par Livourne, Gênes, Milan et le Splugen. C'est la route la plus courte en réalité, quoique longue à l'œil, car on peut aller de Florence à Milan en trente-six heures, et, de Milan, par le Splugen on n'a pas quatre-vingts postes pour se rendre à Paris. Puis, par cette route, je reverrai Neuchâtel, et j'avoue que j'ai une tendre affection pour la rue et la cour où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. J'irai revoir l'île Saint-Pierre et le *crêt*, votre maison, puis je referai cette route du Val-de-Travers qui m'a semblé si belle, en venant.

Je suis donc ici par la grâce du bateau à vapeur qui peut me redemander demain ou dans six jours, car il est très irrégulier. Si je n'avais pas fait cette horrible quarantaine dans le plus épouvantable lazaret, que je n'aurais pas imaginé pour prison à des brigands, j'aurais eu assez de temps pour passer Florence en revue. J'ai été hier aux Cascines, où vous avez été vous promener ; mais il ne faisait pas beau. Partout le mauvais temps m'a poursuivi ; partout la neige, les pluies ; mais mon chagrin a commencé par la perte de mon compagnon de voyage. Je devais avoir Gautier, cet homme dont l'esprit vous plaît ; il partageait avec moi les frais du voyage ; il devait écrire un pendant sérieux à son voyage de Belgique [1] ;

1. Publié dans le journal de Balzac, *la Chronique de Paris*.

mais la nécessité de faire l'Exposition, de rendre compte de toute cette toile gâtée qui est au Louvre, l'a obligé de rester. L'Italie y a perdu, car c'est le seul homme capable d'en dire quelque chose de neuf et de la comprendre ; mais quand je referai le voyage, il viendra. Nous prendrons mieux notre temps.

J'ai rencontré deux fois Frankowski, qui vous apportera mon souvenir de bonne année ou qui vous l'enverra : d'abord à Milan, puis à Venise. A chaque fois la connaissance s'est augmentée. Je le crois un homme d'honneur et de haute probité; c'est un Polonais de vieille roche ; ses sentiments sont francs. Vous pouvez, c'est-à-dire M. de Hanski peut lui rendre un grand service. Vous avez, je crois, des biens dont l'administration est difficile et qui, jusqu'à présent, ont été mal gérés par suite de l'infidélité des intendants. Eh bien, je crois que ce brave colonel est à ne savoir de quel bois faire flèche. car il était venu en France pour voir ce qu'il pouvait faire d'un roman. Il faut être bien au bout de ses espérances pour débarquer dans un pays où les libraires refusent par an, trois cents manuscrits de romans. Il m'a formellement demandé une lettre pour M. de Metternich, comme si je pouvais quelque chose sur le prince que je n'ai vu que comme vous savez. Quelque délicate que soit cette nature d'affaires, si M. de Hanski était dans l'intention d'envoyer un honnête homme administrer ses biens éloignés, les faire fructifier, en faisant une part honorable à celui qui les lui mettrait en valeur, enfin s'il voulait faire une tentative dernière, il sauverait un homme marié qui, je crois, a un désespoir caché de sa position et qui se brûlerait la cervelle plutôt que de manquer à la plus sévère délicatesse. Dans le cas donc où il penserait à essayer de ce colonel, écrivez-moi un mot ; j'écrirais alors à Frankowski pour savoir si cette place lui convient, et quand il m'aurait répondu affirmativement, je lui donnerais un mot pour M. de Hanski. D'ailleurs, le temps que toute cette correspondance prendra nous mènerait à l'époque de mon voyage en Pologne, et il ne me sera pas inutile pour me guider dans votre pays. J'ai la conviction que M. de Hanski fera une bonne affaire et une bonne action. J'ai été à même d'étudier le colonel, et d'ailleurs M. de Hanski est trop prudent pour ne pas étudier son compatriote. Quand vous verrez Frankowski, ne lui parlez plus de cette lettre qu'il me demandait pour Metternich, car il me l'a

demandée par une lettre folle de désespoir, et j'ai si bien connu le désespoir de l'honnête homme qui lutte contre le malheur, que j'ai tout deviné. Je souhaite même que mon idée arrive à temps. Mais, dans tous les cas. il faut toujours sauver à un homme d'honneur le coup terrible de l'intérêt qui a pour cause la compassion. Ce sentiment, chez moi, est toujours dénué de ce qui le rend blessant, mais les autres ne sont pas tenus de savoir cela. Si tout le monde connaissait mon cœur, quel mérite aurais-je de l'ouvrir à ceux que j'aime? Ainsi donc, après vous avoir expliqué ceci, vous le lirez à M. de Hanski, et il fera ce qu'il jugera convenable ; mais, en tout cas, il vaut mieux trouver un honnête homme qui gère bien ses terres, que de les vendre, car d'après la progression de la valeur des terres en Europe il est hors de doute que tous ceux qui en possèdent, en quelque endroit de l'Europe qu'elles soient, auront, dans quelques années, des capitaux énormes.

A demain, *cara*. Ne sachant pas que je serais retenu à un lazaret et croyant n'être en voyage que pour un mois, j'ai dit que l'on gardât mes lettres ; en sorte que je suis sans nouvelles de vous depuis la fin de février. Savez-vous que cela me semblait si dur, qu'à Gênes j'ai demandé s'il y avait un vaisseau pour Odessa, et que l'on m'a dit que l'on mettait un mois à aller de Gênes à Odessa? Alors, j'ai regardé dans le ciel le point où devait être l'Ukraine, et j'y ai envoyé mon douloureux adieu. Dans ce moment j'aurais été capable, s'il n'avait fallu que douze jours pour gagner Odessa, d'aller vous voir et de ne pas revenir à Paris sans ma pièce de théâtre. Et puis les obligations sont revenues en ma mémoire! Quelle vie! La gloire, quand je l'aurai et si je l'ai, ne sera jamais une compensation à toutes mes privations et à toutes mes souffrances!

J'ai vu hier, à la Pergola, une princesse Radzyvill et une princesse Galitzin (qui n'est pas Sophie). Il y a donc bien des princesses Radzyvill et des princesses Galitzin? Il y avait aussi une comtesse Orloff, qui a été comédienne à Paris, sous le nom de Wentzell. J'espérais jouir de mon cher incognito; mais, comme à Milan, comme à Venise, j'ai été reconnu par des inconnus. Puis, j'ai trouvé le mari d'une cousine de madame de C..., et Alexandre de Périgord, le fils du duc de Dino. Heureusement que je suis venu à Florence *en polisson*, comme on disait pour les voyages de Marly. Je n'ai ni

habits, ni linge, ni rien de ce qu'il faut pour aller dans le monde, et j'ai conservé ma chère indépendance.

13 avril.

J'ai vu la Galerie de Médicis, mais en courant. Il faut revenir ici, si l'on veut y étudier l'art. Une lettre du consul de Livourne m'apprend à l'instant qu'il n'y a plus de bateau à vapeur avant le 20, et il faut que je sois du 20 au 25 à Paris. Alors il ne me reste que la malle-poste à prendre et je pars dans quelques heures. Je ferme ma lettre que je voulais vous faire plus longue, et je la reprendrai à Milan par où je passe et où je m'arrêterai deux jours, car je prends par Côme et par les Bernardins.

Adieu, *cara contessina ;* j'espère que tout va bien chez vous, et que je trouverai de bonnes nouvelles de vous à Paris. A l'heure où je vous écris, si Frankowski est un brave homme, vous devez avoir mon petit souvenir. Dans quelques mois j'aurai le bonheur de vous voir, et cette espérance me rendra le temps et la vie légers à porter. Ne m'oubliez auprès de personne et permettez à votre mougik de vous envoyer l'expression peu neuve, mais croissante en force, de ses sentiments dévoués, accompagnés de mille choses tendres.

CXXII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 10-15 mai 1837.

Me voici revenu [1]. Je suis d'une santé parfaite, et le cerveau s'est rafraîchi si bien qu'il me semble n'avoir jamais rien écrit. J'ai trouvé trois longues lettres de vous, et qui sont pour moi les plus délicieuses. Je les ai pêchées dans les deux cents qui m'attendaient et les ai lues pendant le bain que j'ai pris pour me délasser d'un pénible voyage, et, certes, je compte cette heure pour plus que toute ma

1. Balzac était rentré à Paris, le 3 mai.

tournée. Avant de me mettre à écrire, je vais me donner la fête de causer avec vous bien longuement.

D'abord, *cara carina*, mettez dans ce beau front qui brille d'une si sublime intelligence, que j'ai dans votre jugement littéraire une confiance aveugle, que je vous ai faite, sous ce rapport, l'héritière de l'ange que j'ai perdu, que ce que vous m'écrivez devient aussitôt l'objet de longues méditations, et, qu'ainsi j'attends de vous, *courrier par courrier*, une critique de *la Vieille Fille*, comme la chère conscience que j'ai eue et dont la voix retentit toujours à mes oreilles savait les faire, c'est-à-dire que vous relirez l'œuvre et que, page par page, avec les indications les plus exactes, vous m'indiquerez les images, les idées qui vous choqueront, en me disant s'il faut ôter et remplacer, ou modifier. Soyez sans pitié, ni indulgence. Allez-y hardiment.

Cara, ne serais-je pas indigne de l'amitié que vous daignez avoir pour moi, si j'avais, dans l'intimité de notre correspondance la misérable petitesse d'un auteur? Aussi, vous suppliai-je, une fois pour toutes, de supprimer les longs éloges. Dites-moi sur trois tons : c'est bien, c'est beau, c'est magnifique ; vous aurez là un positif, un comparatif et un superlatif qui sont si grandioses chacun en leur genre, que je rougis de les offrir à votre encensoir. Mais ils sont encore si loin des gracieusetés louangeuses que vous m'adressez parfois, qu'ils sont modestes, ce qui paraîtrait bien singulier à un tiers. Soyez donc, je vous en prie, concise dans l'éloge, très prolixe dans la critique; attendez même la réflexion ; ne m'écrivez pas dans le moment d'une première lecture ; si vous saviez tout ce qu'il y a de génie critique dans ce que vous me dites sur ma pièce de théâtre, vous seriez fière de vous. Mais vous laissez ce sentiment-là à vos amis. Oui, Planche n'aurait pas été plus savant, et vous m'avez si bien fait réfléchir, que je suis occupé à remâcher mes idées là-dessus. Songez, *carina*, que je suis de bonne foi dans toutes choses, et surtout en art : que je n'ai rien des niaiseries paternelles qui mettent un si cruel bandeau sur les yeux de tant d'auteurs, et que si *la Vieille Fille* était mauvaise, j'aurais le courage de la retrancher de mon œuvre.

Au moment où j'écris, vous devez avoir le cher souvenir que j'ai tant caressé sur mon bureau pendant que je cherchais mes idées.

J'ai bien ri de ce que vous me mandez sur les héritières de Var-

sovie, et ce conte que vous me faites a été dit et inventé aussi à Milan. On a soutenu *mordicus* que j'y venais épouser une héritière immensément riche, la fille d'un marchand de soies. Il n'est conte ridicule dont je ne sois l'objet, et je vous amuserai bien en vous les disant tous, quand je vous verrai.

J'ai eu la lettre de M. de Hanski il y a deux jours, chez Rothschild, et les cinq cents francs étaient chez Rougemont de Lowenberg. Le portrait vient d'être rendu par le Musée. Boulanger va en faire la copie en quelques semaines, et il partira de manière que vous l'ayez bientôt. Vous aurez l'original qui a eu le plus grand succès au *Salon;* plusieurs critiques l'ont regardé comme un des plus beaux ouvrages modernes, et il a donné lieu à des polémiques qui ont dû enchanter Boulanger. Je suis bien chagrin que l'admirable cadre que j'ai déniché en Touraine ne puisse orner votre galerie ; mais il faut laisser à la douane ses rigueurs. La statue vous viendra presque en même temps. Vous ferez sans doute faire une petite armoire pour poser la statue et vous y enfermerez les énormes collections de manuscrits que vous aurez de moi, en sorte que, sachant combien vous avez du cœur, vous aurez encore les travaux de l'homme. Je serai tout entier à Wierzchownia.

Vos trois lettres, lues coup sur coup, me baignaient l'âme d'affections pures et douces, comme l'eau *patriale* de la Seine me rafraîchissait le corps, et j'avais encore plus besoin de parcourir ces pages pleines de votre adorable petite écriture, que de me délasser.

Cependant j'avais fait un voyage horriblement beau ; il est bon de l'avoir fait. Mais c'est comme notre déroute de Russie : heureux qui a vu la Bérésina et se trouve sur ses jambes, sain et sauf ! J'ai passé le Saint-Gothard avec quinze pieds de neige sur les sentiers par lesquels je l'ai traversé, attendu que la route n'était même pas visible dans la personne des hauts piquets qui l'indiquent ; que les ponts jetés sur les torrents ne se voyaient pas plus que les torrents eux-mêmes. J'ai failli périr plusieurs fois, malgré onze guides. J'ai monté le Saint-Gothard à une heure du matin, par une lune sublime ; j'y ai vu le lever du soleil dans les neiges. Il faut avoir vu cela dans sa vie. Je l'ai descendu si rapidement, qu'en une demi-heure je suis passé de vingt-cinq degrés de froid qu'il faisait au sommet, à je ne sais combien de degrés de chaleur, dans la vallée de la Reuss.

J'ai eu les horreurs du pont du Diable et, vers quatre heures, je traversais le lac des Quatre-Cantons. Vous voyez que j'ai renoncé à aller par Berne et Neuchâtel. Je suis revenu par Lucerne et Bâle. J'avais pris par le Tessin et Como. J'ai cru cette route économique de temps et d'argent et j'ai, au contraire, dépensé énormément de l'un et de l'autre. Mais j'en ai eu pour mon argent ; c'est un superbe voyage. Il me reste à le faire en été pour revoir ces belles choses sous un nouvel aspect. Ainsi, mon excursion a été comme un rêve, mais un rêve où dominait la figure de mon fidèle compagnon, celui dont je vous ai déjà parlé, qui m'a fait tant de plaisir à voir, *et qui n'a jamais souffert du froid* [1].

Me voilà revenu à mes travaux ; je vais faire paraître coup sur coup *César Birotteau*, *la Femme supérieure*, *Gambara ;* j'achèverai les *Illusions perdues*, puis *la Haute Banque*, et *les Artistes*. Après, nous volerons en Ukraine, où, peut-être, aurais-je le bonheur d'écrire une pièce de théâtre qui finira mes angoisses financières. Tel est mon plan de campagne, *cara contessina*.

11 mai.

J'ai été bien égoïste ; j'ai commencé par parler de moi, en répondant aux premières choses qui m'ont frappées dans vos lettres, et je devais vous dire d'abord combien j'ai été heureux de vous voir quitte du déplorable et sublime métier de garde-malade que vous avez fait si courageusement et si heureusement. Vous m'avez fait un reproche de dureté qui m'a été bien sensible, pour une phrase. Cette phrase n'était, croyez-le, qu'une expression de mon désir de vous voir parfaite et peut-être mon désir était-il quelque chose d'insensé, car peut-être faut-il quelques contrastes dans un caractère. Quoi qu'il en soit, je ne me plaindrai plus, même quand vous m'accuserez injustement, en songeant qu'une affection aussi sincère et aussi vieille que la nôtre ne peut être agitée qu'à la surface.

Nous allons sans doute publier une livraison nouvelle *d'Études philosophiques*, celle où sont *les Ruggieri*. Je viens de relire ce morceau, et je trouve qu'il se ressent de l'état d'angoisse où j'étais, et de la faiblesse d'une tête qui avait trop produit. Il y aura beaucoup à retoucher. J'ignore ce qu'on aura dit de cette pauvre préface

1. Allusion au portrait de madame Hanska qu'il portait toujours sur lui.

d'un livre, et qui s'appelle *Illusions perdues*. Je vais faire la suite et compléter l'œuvre.

Votre vie monotone me tente beaucoup, et c'est surtout après avoir voyagé que plaisent les récits que vous m'en faites. Je vous dois le seul rire un peu homérique que j'aie eu depuis une année, quand j'ai lu votre mensonge à la comtesse[1], et que j'ai lu sa lettre confite de petites sucreries oratoires. Je ne crois pas cette femme-là vraie, et ne sais, en vérité, que lui répondre, car je suis aussi bête, quand je n'ai rien dans le cœur, que je le suis souvent quand il est plein.

13 mai.

Voici huit jours que je suis ici, et voici huit jours que je fais de vains efforts pour reprendre mes travaux. Ma tête se refuse à tout travail intellectuel ; je la sens pleine d'idées, et rien ne peut en sortir. Je suis incapable de fixer ma pensée, de la contraindre à considérer un sujet sur toutes ses faces et d'en déterminer la marche. Je ne sais quand cette imbécillité cessera, mais peut-être est-ce l'accoutumance qui me manque. Quand un ouvrier a laissé ses outils pendant quelque temps, sa main a fait divorce. Il faut qu'il recommence cette fraternité due à l'habitude, et qui lie la main à l'outil, autant que l'outil à la main.

14 mai.

Je suis allé voir hier au soir *la Camaraderie*, et je trouve infiniment d'habileté dans cette pièce. Scribe connaît le métier, mais il ignore l'art ; il a du talent, il n'aura jamais du génie. Cette soirée a été heureuse pour moi. J'ai rencontré Taylor, le commissaire royal près le Théâtre-Français, qui vient de rapporter, pour un million, quatre cents tableaux d'Espagne, et des plus beaux. Alors, en quelques minutes, il a été convenu qu'il se chargerait de faire recevoir, répéter et jouer une pièce de moi au Théâtre-Français, sans que, jusqu'au moment de nommer l'auteur, l'on pût savoir le nom, de me donner autant de répétitions que j'en voudrais, et de m'épargner les ennuis qui accompagnent la réception et la représentation d'une pièce. Maintenant, laquelle faire ? Oh ! que plusieurs conversations avec vous me seraient nécessaires, car vous êtes la seule personne, maintenant que je suis

1. La comtesse Potocka, cousine de madame Hanska.

veuf de cette âme qui avait élevé, suivi, fortifié mes essais, la seule en qui j'aie foi. Oui, les personnes dont le cœur est aussi noble que la naissance, qui ont contracté l'habitude des beaux sentiments et des choses élevées en tout, celles-là seulement sont mes critiques. Voici déjà quelque temps que je me suis habitué à penser avec vous, à vous mettre en second dans mes idées, et vous ne sauriez croire quelle douceur j'éprouve à recommencer, après cette lacune de voyage, à vous écrire la vie de ma pensée, car, quant à celle du cœur, il n'en est pas besoin ; malgré certains passages mélancoliques, vous savez bien que les âmes haut situées changent peu. Comme les âmes que je viens de voir, tantôt les nuages les couvrent, le jour les éclaire différemment ; mais leur neige reste pure, éclatante.

Je suis allé hier chez Boulanger. Le tableau est revenu chez lui du Musée. Il demande encore vingt et quelques jours pour faire la copie que je veux donner à ma mère, et, dans la première quinzaine de juin, la toile partira pour Berditchef, ainsi vous l'aurez avant le marbre.

Allons, adieu pour aujourd'hui, car il faut que je compulse mes pensées sur le théâtre et que je me mette à voyager dans les limbes dramatiques, pour savoir à quoi je donnerai la vie ou la mort. Cette affaire est de la dernière importance pour mes intérêts financiers, et grave pour ma réputation d'écrivain. Demain, je fermerai ma lettre et vous l'enverrai. Si j'ai manqué à vous écrire pendant mon voyage, vous vous apercevrez à la fréquence de mes lettres que je réparerai les omissions.

15 mai.

Voici la veille de ma fête, une pauvre fête encore, car mes affaires financières ne sont pas belles. La loi sur la garde nationale va me faire prendre un parti violent, celui de me mettre dans une campagne à deux lieues de Paris ; mais, cette fois, je me mettrai dans une maison à moi. Puis me voici obligé très sérieusement à travailler mes seize heures par jour, pendant trois ou quatre mois. Si au moins les signatures de complaisance données à cette pauvre bête de Werdet ne me causaient pas de chagrins, je serai presque tranquille sous le rapport financier.

Allons, adieu. A bientôt. Vous aurez encore une lettre cette

semaine. Mille tendres choses à vous, et mes souvenirs à tout ce qui vous entoure.

Je répondrai cette semaine à M. de Hanski.

CXXIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 20-29 mai 1837.

Je vous écris en me levant, car c'est mon jour de naissance, et je serai toute la journée chez ma sœur et ma mère.

Mon Dieu, je voudrais bien savoir de vos nouvelles, et m'en voilà privé par ma faute, car vous mettez la loi du talion dans la correspondance, en ne m'écrivant pas pendant le même temps que je ne vous ai pas écrit. Mais cela est très mal. Je suis homme et sujet à des crises. Dans ce moment, par exemple, je travaille des jours et des nuits entiers à sortir de l'embarras où je me suis mis. Werdet a déposé son bilan, et je me vois poursuivi pour les signatures de complaisance que je lui ai données, comme il m'en avait donné, à moi, avec cette différence que j'ai payé les billets qu'il m'a fait, et qu'il ne paie pas ceux que j'ai garantis.

Vous ne sauriez croire combien cette dernière infortune est écrasante. Mes gens d'affaire me disent tous : c'est le moment de faire un voyage.

Faire un voyage lorsque je dois à M. de Girardin, pour *la Presse :* 1° *la Haute Banque,* 2° *la Femme supérieure* ; au *Figaro :* 3° *César Birotteau,* 4° *les Artistes ;* 5° *Gambara,* à Schlesinger pour *la Gazette musicale* ; 6° la fin du troisième dixain au capitaliste de Werdet ; six ouvrages, également réclamés par les quatre personnes auxquelles je les dois, et qui représentent quinze mille francs d'argent, dont tout est reçu, moins cinq mille francs.

Pour payer mes dettes les plus pressantes j'ai pris tout l'argent que m'ont donné mes nouveaux libraires ; ils ne commencent leurs

payements avec moi, par chaque mois, que quand je leur donnerai deux volumes in-octavo, inédits, et il faut au moins trois mois pour faire les six ouvrages dus, puis trois mois pour leur faire leurs deux volumes, en sorte que me voilà six mois sans ressources, sans aucun moyen d'avoir de l'argent. Heureusement que la cervelle est en bonne santé, grâce au voyage.

C'est une mauvaise journée de naissance. J'ai commencé par renvoyer mes trois domestiques, donner congé de mon appartement rue des Batailles ; mais je ne sais pas si le propriétaire voudra casser mon bail. Enfin, j'ai héroïquement pris la résolution de vivre, s'il le faut, comme je vivais rue de Lesdiguières, et de voir enfin la fin d'une misère intérieure, déshonorante pour la conscience.

A propos de misère, je vous ai écrit à Florence sous l'impression des plaintes d'un de vos compatriotes ; par grâce, ne m'en veuillez pas ; dites à M. de Hanski, si vous lui en avez parlé, que depuis ce qui m'arrive en ce moment, j'ai pris la bonne résolution de ne répondre de personne, ni pécuniairement, ni moralement. Qu'il regarde tout ce que j'ai dit au sujet de cet homme comme non avenu, et que, par cela même que je le lui ai recommandé par votre gracieuse bouche, je le prie de ne rien faire en sa faveur. Ne m'accusez pas de légèreté, mais d'ignorance. Plus tard, je vous expliquerai, de vive voix, la raison de ce changement. C'est le présent, qui me fait revenir sur le passé.

23 mai.

Boulanger m'a écrit une lettre horrible d'ingratitude et de laisser-aller. Il ne veut pas faire la copie qu'il s'était engagé à faire, ce qui vient de désoler ma sœur et ma mère. L'emballeur fait en ce moment la caisse pour le portrait ; il va partir sous quelques jours, et je l'adresserai, suivant la lettre de M. de Hanski à MM. Halperine. à Brody, par les diligences, directement, car ni Rothschild, ni Rougemont de Lowenberg ne voudront se charger d'une caisse aussi embarrassante, et le marchand de couleurs, qui se charge de l'emballage, m'a assuré avoir expédié ainsi les tableaux les plus précieux. En voilà assez sur mon effigie. C'est un des plus beaux morceaux de l'école. Les peintres les plus jaloux l'ont admiré. Je suis heureux que vous ne soyez point trompée dans votre attente. Je vous dirai par un petit mot le jour précis où je le mettrai à la diligence et

la voie par laquelle je l'enverrai, car je suivrai les avis de l'expéditeur.

J'ai décidé ma mère à aller vivre pendant deux ans en Suisse, à Lausanne. Le spectacle de ma lutte et celui de celle de mon beau-frère la tue. Elle nous voit toujours travaillant sans aucun résultat pécuniaire, et elle souffre horriblement, sans avoir le combat matériel qui donne des forces.

Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour Boulanger. vous ressentiriez un peu de l'amertume qui s'est épanchée dans mon âme à cette trahison, car s'il ne m'avait pas lanterné pendant une année, vous auriez eu le portrait depuis six mois, et c'est devenu une chose ridicule.

24 mai.

Me voici donc comme vous avez souvent désiré me voir. J'ai rompu avec tout le monde, et je vais, dans quelques quinzaines, être dans une mansarde inconnue, ayant rompu tous les chemins autour de moi. J'ai fait la récapitulation de mes travaux, et j'en ai pour quatre ans sans pouvoir même avoir achevé toutes les séries des *Études de Mœurs*. Il ne faut pas que ma robe de moine soit un mensonge[1]. Je n'ai plus que deux choses qui me fassent vivre : le travail et l'espérance de trouver tous mes désirs secrets réalisés au bout de ce travail. A qui peut vivre par ces deux puissantes idées, la vie est encore grande, et si je ne retrouve point dans la solitude où je rentre cette grande madame de B..., que Laure appelle aujourd'hui ma Joséphine, du moins ce n'est pas Marie-Louise qui la remplace, mais la sublime espérance, la seule compagne d'un poète en travail. Ce voyage, en me rafraîchissant la cervelle, m'a rajeuni, m'a redonné de la force, il en faut pour accomplir mes derniers travaux.

Je viens d'achever une œuvre qui s'appelle *Massimilla Doni* et dont la scène est à Venise. Si je puis réaliser toutes mes idées comme elles se sont présentées dans ma tête, ce sera, certes, un livre aussi étourdissant que *la Peau de Chagrin*, mieux écrit, plus poétique peut-être. Je ne veux vous en rien dire. *Massimilla Doni* et *Gambara* sont, dans les *Études philosophiques*, l'apparition de la

1. Son costume pour le portrait de Boulanger.

musique, sous la double forme d'*exécution* et de *composition*, soumise à la même épreuve que la pensée dans *Louis Lambert*, c'est-à-dire l'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance du principe créateur, ce qui m'a dicté le *Chef-d'œuvre inconnu* pour la peinture, étude que j'ai refaite l'hiver dernier. Vous allez avoir deux livraisons d'*Études philosophiques*, où il y a des travaux énormes.

28 mai.

Je viens d'achever une petite étude, intitulée *le Martyr* [1], qui avec *le Secret des Ruggieri* et *les Deux Rêves*, me complète l'étude du caractère de Catherine de Médicis. Je me mets à écrire *la Femme supérieure*, pour *la Presse*, et, dans quelques jours, j'achèverai *César Birotteau* . Tout cela, dans le manuscrit seulement, car il va falloir livrer la bataille des épreuves. Vous voyez d'ici mes idées de théâtre encore noyées sous le flot de mes obligations et de mes travaux.

Aussitôt mes manuscrits achevés, j'irai en Berry faire chez madame Carraud le troisième dixain, hélas, commencé à Genève, et daté des Eaux-Vives de ce cher Pré-Lévêque !

Voici deux ans que je ne vous ai vue ; aussi quand ma tête me refusera des idées, quand, dans quatre mois, j'aurai épuisé l'encrier de ma cervelle et qu'il me faudra du repos, j'aurai, j'espère, acheté par mes privations, la somme nécessaire au voyage de Pologne, et je verrai l'automne à Wierzchownia : Dieu veuille que j'aie l'esprit libre de tout souci, et que j'aie achevé d'ici là les livres qui me libèrent ! Heureusement, à quelques sommes près, il ne s'agit plus que de noircir du papier blanc et cela est malheureusement en mon pouvoir. Il me tarde d'achever les deux autres volumes, qui, sous le titre de : *un Grand homme de Province à Paris*, compléteront les *Illusions perdues*, dont l'introduction seule a paru. C'est certes, avec *César Birotteau*, mon plus grand ouvrage comme dimension.

29 mai.

D'après la manière dont je l'entame, j'espère avoir fini *la Femme supérieure* en quatre jours. Je suis animé d'une espèce de rage d'en

1. *Le Martyr calviniste.*

finir avec les œuvres dont j'ai reçu l'argent. Je vis devant ma table ; j'en sors pour me coucher ; j'y dîne. Jamais poète n'est resté ainsi dans le monde moral, et quelqu'un est venu me dire hier que l'on me disait en Allemagne. J'espère que tous les contes ridicules dont on m'honore vont cesser par la retraite absolue où je vais être. Au moins les poursuites commerciales exercées par les créanciers de Werdet contre moi auront ce bon effet que, caché, personne ne pourra plus gloser. Mais ils feront des contes fantastiques sur ma disparition.

Je vous supplie de ne pas oublier ma demande relative aux corrections de *la Vieille Fille* et, en général, sur tout ce que vous trouverez de fautif dans mes ouvrages. Je n'ai que vous au monde pour ce service d'ami. Soyez brève dans vos arrêts. Quand il y avait quelque chose de bien mauvais, madame de B... ne discutait pas ; elle mettait : *mauvais*, ou : *phrase à refaire*. Soyez, je vous en prie, ma chère étoile et ma conscience littéraire, comme vous êtes en bien des choses mon guide et mon conseil. Vous avez un goût sûr ; vous avez l'habitude des comparaisons, puisque vous lisez tout. Ce sera, d'ailleurs, une occupation dans votre désert.

Hélas, je ne puis que vous parler de moi. Me voilà sans lettres de vous, livré à toutes sortes d'inquiétudes, et vous savez ce que c'est, car j'ai eu le malheur, en courant, de vous donner un mois de silence ; cependant je vous ai écrit de Sion, en Valais, mon voyage, et je m'attendais à trouver une réponse à Milan, à mon retour de Florence. J'y ai écrit au prince Porcia de m'envoyer votre lettre ici.

Ayez donc la bonté d'écrire à madame Jeroslas***, que j'irai plus facilement mettre mes hommages à ses pieds dans quatre mois d'ici, que je ne puis en ce moment écrire une lettre. Sérieusement, je me couche la main fatiguée. Je vous enverrai une page pour elle dans mon prochain courrier, quoique je ne vous écrirai que pour vous annoncer la terminaison de *César Birotteau* et de *la Femme supérieure*, les deux plus grandes épines que j'aie au pied pour le moment. Le troisième dixain me délassera peut-être à Frapesle, chez madame Carraud, où je vivrai dix jours parmi les fleurs et bien soigné par elle, qui est comme une sœur pour moi.

Elle est bien souffrante; elle est bien faible; elle partira aussi, je le prévois, cette belle et noble intelligence, et des trois femmes bien véritablement grandes que j'aurai connues, il ne me restera que vous. Ces amitiés-là ne se refont pas, *cara!* Aussi, la mienne pour vous s'accroît-elle de toutes mes pertes, et, j'ose le dire, de toutes les illusions que l'expérience coupe et fauche comme des fleurs. Tous mes récents chagrins, cette petite ignoble trahison d'un artiste, de Boulanger, ces malheurs dus à mon attachement pour les faibles, tout cela me rejette avec force vers vous, en qui je crois comme en Dieu, et vers lequel tous les ennuis de la terre nous renvoient. Il est des affections qui sont comme les grands fleuves, tout y va. Aussi, plus je vais, et plus le fleuve se grossit; la mer où il se jettera sera la mort!

J'espère que tout va bien chez vous. Que M. de Hanski soit assez bon pour ne pas m'en vouloir si je ne réponds pas à sa gracieuse lettre; je suis si pressé! Vous lui traduirez tout ce que j'aurais à lui dire, et, en passant par un traducteur tel que vous, tout ce que j'aurais écrit y gagnera. Soignez-vous bien; après les veilles auxquelles vous avez été en proie, je tremble que vous ne soyez malade, et, si cela était, au nom de Dieu faites-le-moi savoir; j'irai me faire garde-malade.

Allons, adieu. Je vous espère en bonne santé, Anna aussi. Si mon système sur les forces humaines est vrai, vous devez vivre dans l'atmosphère que vous fait mon âme qui vous entoure souvent de vœux, et je voudrais qu'elle remplaçât les haies d'épines que l'on met autour des champs réservés, afin que les bestiaux n'y donnent ni coup de dent, ni coups de pied. Et je voudrais, ainsi, faire fuir les chagrins, les contrariétés, tout le troupeau des ennuis, des peines, des maladies. Vous qui me donnez tant de force, je voudrais vous en rendre.

Allons, adieu. Aujourd'hui j'ai cherché mon paquet d'autographes et je ne sais où il est. C'est un petit chagrin, mais je réparerai cette omission; j'en mettrai deux à la première lettre.

CXXIV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 31 mai, — 3 juin 1837.

Je reçois à l'instant (numéro vingt-huit), votre lettre du 12, écrite après celle que vous avez reçue, celle que je vous ai envoyée de Florence. Mais n'aviez-vous donc pas reçu une lettre, datée de Sion, que je ne compterai pas pour une lettre, car il n'y avait que quinze lignes sur une page ? Il est clair que l'on aura gardé l'argent de l'affranchissement, et lu ou brûlé la lettre. Mon Dieu, comme je suis contrarié ! Moi qui me suis arrêté à Sion exprès pour écrire ! Vous auriez dû recevoir cet avis dans les premiers jours de mars. N'en parlons plus.

J'admire la portée de votre intelligence à l'endroit de la personne de qui je vous parlais à Florence. Les raisons qui vous ont frappée ne m'ont frappé que plus tard. Mais que votre lettre m'afflige ! Il y règne une profonde tristesse à travers les idées religieuses que vous y exprimez. Il semble que vous ayez perdu tout espoir sur la terre. Vous me demandez de vous faire des confidences, comme à ma meilleure amie, comme si je ne vous disais pas toute ma vie. Je vous ai souvent trop confié mes angoisses, car elles vous faisaient mal.

Cette lettre est arrivée dans un mauvais moment. Elle a singulièrement ajouté au chagrin sourd qui me ronge et qui me tuera. J'ai trente-huit ans, je suis criblé de dettes, je n'ai qu'incertitudes dans ma position ; à peine ai-je pris deux mois pour me reposer la tête, que je m'en repens comme d'un crime en voyant tout ce qui arrive de malheurs par mon inaction. Cette vie précaire, qui peut devenir un ressort dans la jeunesse, devient, à mon âge, un accablant fardeau. Ma tête se couvre de cheveux blancs, et quelque chose agréable que l'on puisse dire à cet égard, il est clair que je dois perdre toute espérance d'agréer. Le bonheur pur, tranquille,

avoué, pour lequel j'étais fait, m'échappe et je n'ai eu que tourments et ennuis, à travers lesquels j'ai connu quelques échappées de ciel bleu.

Mes travaux sont peu compris, peu appréciés ; ils servent à enrichir la Belgique et me laissent dans une profonde misère. La seule amie qui s'est présentée au début de ma vie, et qui m'a été une mère véritable, a revolé dans le ciel. Et vous, vous me dites qu'il y a entre nous autant *d'idées* que de distance, et vous me dissuadez de venir !

Votre lettre m'a fait beaucoup de mal. Croyez-moi, il y a dans les idées religieuses une certaine mesure au delà de laquelle tout est vicieux. Vous savez quelles sont mes religions. Je ne suis point orthodoxe et ne crois pas à l'Église romaine. Je trouve que s'il y a quelque plan digne du sien, ce sont les transformations humaines faisant marcher l'être vers des zones inconnues. C'est la loi des créations qui nous sont inférieures : ce doit être la loi des créations supérieures. Le *swedenborgisme*, qui n'est qu'une répétition, dans le sens chrétien, d'anciennes idées, est ma religion, avec l'augmentation que j'y fais de l'incompréhensibilité de Dieu. Cela dit, et je vous le dis parce que je vous sais si catholique romaine que rien ne peut influer sur votre esprit, je dois donc voir plus clairement que vous ne le voyez ce que cache votre détachement des choses d'ici-bas, et le déplorer s'il repose sur des idées fausses. Il a fallu pour me consoler, que je relusse une lettre où vous m'avez dit que vous vouliez être vous-même, vous montrer avec vos heures de mélancolie, de piété, de retours printaniers.

1er juin.

Cette lettre m'a laissé de longues traces, et je ne saurais dire quelles impressions j'ai éprouvées en lisant l'endroit où vous séparez vos lectures en profanes et en religieuses. Il y a tout un monde entre votre avant-dernière lettre et celle-ci ; vous avez pris le voile. Je suis triste à mourir.

2 juin.

J'avais commencé *la Femme supérieure* de manière à la finir en quatre jours, et voilà qu'il m'est impossible d'en faire une ligne. Il me semble que mes facultés sont détendues. J'avais décidé ma mère

à aller passer deux ans en Suisse, pour lui éviter le spectacle de ma lutte, dont j'ajourne le triomphe à cette date. Mais, la voilà qui est malade. Deux neveux à élever, ma mère à soutenir, et mon travail insuffisant, voilà une des faces de ma vie, une continuelle injustice, des calomnies constantes, des trahisons d'amis, en voilà une autre. Les embarras dans lesquels me jettent la faillite de Werdet et mon traité nouveau me réduisent à la plus excessive misère, en voilà une autre. Les difficultés littéraires de ce que je fais et la continuité du travail, en voilà une autre. Je suis usé sur les quatre faces du carré par une égale pression de douleurs. Si mon âme trouve fermée la porte d'ivoire par laquelle elle s'échappait dans le pays des illusions, des rêves de bonheur, que devenir? La solitude, un adieu au monde? Il est douloureux, pour qui vit par le cœur, de ne plus avoir de vie possible qu'au cerveau.

Quand vous recevrez cette lettre, le portrait de Boulanger sera en route, car on l'emballe cette semaine. Je voulais le faire rouler, mais le savant marchand de couleurs et restaurateur de tableaux à qui je me suis adressé, m'a dit qu'il arriverait sans malheurs dans une caisse carrée de la dimension du tableau. Vous aurez une belle œuvre, à ce qu'ont dit plusieurs peintres. Les yeux surtout sont bien rendus, mais plutôt dans l'expression psychique générale du travailleur qu'avec l'âme aimante de l'individu. Boulanger a vu l'écrivain et non la tendresse de l'imbécile que l'on attrapera toujours, et non la mollesse devant la douleur d'autrui, qui fait que tous mes malheurs viennent d'avoir tendu la main à des faibles qui tombaient dans l'ornière du malheur. En 1827, pour rendre service à un ouvrier imprimeur, je me vois, en 1829, accablé de cent cinquante mille francs de dettes et jeté, sans pain, dans un grenier. En 1833, au moment où ma plume faisait mine de rapporter assez pour éteindre mes obligations, je m'attache à Werdet, je veux le faire mon seul libraire et, dans mon désir de le faire prospérer, je signe des engagements, et, en 1837, je me vois ayant toujours cent cinquante mille francs de dettes et poursuivi, pour son compte, par une contrainte par corps qui m'oblige à me cacher. Chemin faisant, je me fais le Don Quichotte des faibles; j'espère donner du courage à Sandeau, et je laisse sur cette tête quatre à cinq mille francs qui auraient sauvé d'autres que lui! J'ai besoin d'une barrière entre le

monde et moi ; il faut me contenter de produire sans dépenser et m'enfermer dans un cercle étroit, à peine de succomber !

3 juin.

Hier, j'ai renvoyé mes trois domestiques ; Auguste, que vous avez vu, reste, avec un traitement que payent mes libraires nouveaux, l'imprimeur et moi. Il portera mes épreuves. Je vais voir à me défaire de mon appartement, rue des Batailles ; celui rue Cassini est payé, et finit au 1er octobre de cette année. Il faut reprendre la vie que je menais rue de Lesdiguières : vivre avec peu de chose et travailler toujours. Hélas ! il me faudrait une famille ! Peut-être vais-je m'établir au fond d'un village en Touraine. La mansarde de Paris est encore dangereuse.

J'ai encore pour sept années de travaux, en comptant par année trois ouvrages comme *le Lys*, et j'aurai quarante-cinq ans quand les lignes principales de mon ouvrage seront dessinées et les cadres à peu près remplis. A quarante-cinq ans, on n'est plus jeune, de forme du moins ; il faut, pour se réserver quelques beaux jours, se plonger dans les glaces d'une solitude profonde.

Je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour faire du théâtre. Une pièce est l'œuvre la plus facile et la plus difficile de l'esprit humain : ou c'est un jouet d'Allemagne, ou c'est une statue immortelle, un polichinelle ou la Vénus, *le Misanthrope* et *Figaro*, ou *la Camaraderie* et *la Tour de Nesles*. Les misérables mélodrames de Hugo m'effraient. Il me faudrait tout un hiver à Wierzchownia pour ajuster une pièce, et j'ai pour quatre mois de travaux écrasants avant de savoir si j'aurai de l'argent, et quand je l'aurai, et comment je l'aurai !

Peut-être prendrai-je une de ces sublimes résolutions qui retournent la vie comme un gant. Cela est très possible. Je laisserai peut-être la littérature pour m'enrichir et la reprendrai après si cela me convient ; je réfléchis à cela depuis quelques jours.

N'êtes-vous pas fatiguée de m'entendre varier ma chanson sur tous les modes ? Cette continuelle *égoïsterie* d'un homme qui se débat dans un cercle donné, ne vous ennuie-t-elle pas ? Dites-le ; car, après votre lettre, vous me paraissez disposée à me planter là, comme un mauvais pauvre qui ne sait que le *Pater* et dit toujours la même chose.

Cara, je tiens Florence pour une grande dame, pour une belle ville, où respire le moyen âge : mais je vous ai dit que Venise et la Suisse sont deux conceptions qui, seules, ne ressemblent à rien. Je n'ai pas osé vous dire du mal de votre buste, parce qu'il m'a donné trop de joie. Quant à la bouche, ne vous plaignez pas de Bartolini ; il l'a faite belle et vraie. Votre bouche est une des plus suaves créations que je sache ; elle a, en effet, l'expression que lui reprochent votre tante et d'autres ; mais ceci est la superficie de la chose. Sans votre bouche, votre front serait d'un hydrocéphale. Il y a là la balance exacte entre les sensations et les idées, entre le cœur et le cerveau ; il y a surtout dans l'expression reprochée, une incroyable noblesse et une infinie douceur, deux attributs qui vous rendent adorable pour qui vous connaît bien. Personne, mieux que moi, n'a analysé votre tête et votre visage. La dernière fois que j'ai pu vous étudier, que j'ai eu assez de sang-froid pour cela, c'était chez Daffinger[1], et ce n'est que là que j'ai trouvé dans les lèvres quelques légers symptômes de fureur cruelle. Ne vous étonnez pas de ces deux mots : ce sont ces indices qui donnent à votre bouche l'air dont se plaignent ces deux dames ; mais ces mouvements sont réprimés par la bonté. Vous avez quelque chose de violent dans le premier moment, et puis la réflexion, la bonté, la douceur, la noblesse, reviennent aussitôt. Mais, je ne regarde pas ces choses comme des défauts. Ce premier mouvement a sa cause, et je vous la dirai au coin du feu, à Wierzchownia, si vous pensez à me la demander, et je vous donnerai les preuves de ce que je vous dis sur vous, même par des exemples pris dans ce que je vous ai vu faire à Vienne, dans l'affaire de *la lettre*, par exemple, qui a été écrite dans un de ces mouvements. Si vous étiez exclusivement bonne, vous seriez un mouton, ce qui est trop fade.

Allons, adieu, *cara ;* je vous écrirai le jour même où le portrait sera parti, afin que vous mesuriez le temps qu'il mettra à aller chez vous, et, ainsi, je vous écrirai dans quelques jours. Je voulais répondre à votre lettre.

Adieu ; mille tendresses *quand même*, car j'ai pris, il y a longtemps,

1. A Vienne, en mai 1835, pendant que ce peintre faisait le portrait en miniature de madame Hanska.

pour vous la devise des amis du trône. A bientôt. Mille gentillesses à la gentille Anna pour sa pensée et pour elle. J'écrirai cette semaine à M. de Hanski.

CXXV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 8 juillet 1837.

Je reçois votre numéro vingt-neuf où il y a un : « *enfin* » qui me fait trembler, chère, car voici près d'un mois que je ne vous ai écrit. J'ai brûlé tout à l'heure une lettre commencée qui ne signifiait plus rien.

L'explication de mon silence est dans *la Femme supérieure*, qui tient soixante-quinze colonnes de *la Presse*, et qui a été faite en un mois, jour pour jour. J'ai passé les trente nuits de ce damné mois, et ne crois pas avoir dormi plus de soixante et quelques heures dans ce temps ; je n'ai pas pu me faire la barbe, et moi qui suis ennemi de toute affectation, j'ai la barbe de bouc des *Jeunes-France*. Après vous avoir écrit cette lettre, je prendrai mon premier bain, non sans effroi, car j'ai peur de détendre les fibres montées au dernier degré, et il faut recommencer pour faire ce *César Birotteau* qui devient ridicule à force de retards. D'ailleurs, voici dix mois que *le Figaro* m'en a remis l'argent. Enfin, dans dix jours, j'aurai terminé le troisième dixain.

Rien ne peut vous exprimer l'entraînement de ce travail fou ; je veux à tout prix ma liberté d'esprit, car, encore un an, je crèverais à la peine. J'ai fait, pendant ce mois, *les Martyrs ignorés, Massimilla Doni,* et *Gambara*. Quand j'aurai fini *César Birotteau,* il faudra faire encore *la Maison Nucingen et Compagnie*, et un autre ouvrage, pour voir la fin de ces misères qui me donnent tant de travaux et point d'argent. J'ai trouvé le temps de veiller à l'emballage et au départ du portrait que vous devrez avoir, quand cette lettre vous arrivera.

Le long retard de votre numéro vingt-neuf ajouté à tous mes

chagrins, la peur de quelque maladie chez vous, vous ne sauriez croire dans quelles angoisses cela me met. J'ai tant peur que quelque souffle de médisance envenimée, que la calomnie n'aille jusqu'à vous, ou que les douleurs de cette vie ne vous fatiguent, que le moindre manque de lettres me met en transes.

Je ne vous entretiendrai plus des difficultés de ma vie, car l'affaire que vous savez les a rendues énormes et insurmontables. Pendant que je travaille nuit et jour à libérer ma plume, mes gens ne veulent me rien donner, attendant pour cela que je travaille pour eux, en sorte que je m'endette, et que tous mes ennuis d'argent vont recommencer. La faillite de Werdet m'a tué; je l'avais fort imprudemment garanti, et l'on me poursuit; il a fallu me cacher et lutter. Les gens chargés d'emprisonner les débiteurs m'ont trouvé, grâce à la trahison, et j'ai eu la douleur de compromettre les personnes qui m'avaient généreusement donné asile. Il a fallu, pour ne pas aller en prison, trouver dans l'instant l'argent de la dette de Werdet, et, par conséquent, m'en grever vis-à-vis de ceux qui me l'ont prêté.

Ce petit épisode, au milieu de mes travaux !

Je ne veux donc plus vous navrer le cœur des détails de cette lutte. Il faudrait, d'ailleurs, des volumes pour vous la raconter en détail et vous l'expliquer. A la lettre, je ne vis pas. Toujours le travail ! Je ne puis soutenir cette vie que pendant trois ou quatre mois. J'en ai encore pour quarante-cinq jours ; après, je serai tout à fait à bas et j'irai me refaire dans la solitude de l'Ukraine, si Dieu le permet. J'espère aller jusqu'à la fin de *César Birotteau*.

La Femme supérieure fait deux gros volumes in-octavo. Elle est finie quant au journal ; mais elle n'est pas finie quant au livre ; j'y ajoute une quatrième partie. Vous lirez cela quelque jour, avec *les Ruggieri*, avec *les Martyrs ignorés*, *le Fils du Pelletier* [1], et *Massimilla Doni*, et *Gambara !* En voilà j'espère ! Sans compter *César Birotteau* et le troisième dixain.

Je voudrais avoir assez de force pour donner la fin des *Illusions perdues*. Mais ce sera bien difficile, quoique bien urgent, car mon payement de quinze cents francs par mois commence là.

1. *Le Martyr calviniste*.

Non seulement je n'ai pas clos l'abîme des misères, mais je n'ai pas clos non plus le gouffre des affaires. J'ai tant de fois espéré que je me suis lassé, comme je vous le disais. Je suis en proie à un dégoût profond et me renferme dans une solitude complète. Néanmoins, il se prépare une grande affaire pour moi dans une impression complète de mon œuvre, avec vignettes, etc., et appuyée sur une combinaison piquante et attrayante pour le public. C'est de donner un intérêt dans une tontine créée avec une portion des bénéfices au profit des souscripteurs, divisés en classes, par âges : un à dix, dix à vingt, vingt à trente, trente à quarante, quarante à cinquante, cinquante à soixante, soixante à soixante-dix, soixante-dix à quatre-vingts ans. Ainsi, l'on aurait un magnifique ouvrage, comme exécution typographique, et la chance de trente mille francs de rente pour avoir souscrit. Encore le capital de la rente restera-t-il acquis aux familles.

Cela est bien beau; mais il faut trois mille souscripteurs par classes pour que cela se fasse. Figurez-vous que, malgré l'ardeur de mon imagination, j'ai reçu tant de coups que je vais voir jouer cette partie d'un œil indifférent. Il faut une somme énorme rien que pour les annonces, et quatre cent mille francs pour les vignettes seulement. L'œuvre aura cinquante volumes, publiés par demi-volumes. Elle comprendra les *Études de Mœurs* complètes, les *Études philosophiques* complètes, et les *Études analytiques* complètes, sous le titre général de : *Études sociales*. En quatre ans tout sera publié. La vignette sera dans le texte même et il y en aura soixante-quinze par volume, ce qui empêche toute contrefaçon à l'étranger.

Mais ceci dépend encore de quelques points administratifs à régler. Veuille le sort que cela réussisse! Il est temps; je sens qu'encore quelques jours semblables aux derniers, je suis vaincu.

Moi qui sais bien amplement ce que c'est que le malheur, je vous crie du fond de mon cabinet: jouissez du bien-être matériel que vous donne M. de Hanski et que vous me vantez justement. Je souhaite de toute la puissance de mon âme, qui en ceci retrouve sa force, que jamais vous ne connaissiez pareilles misères!

Si notre affaire se fait, et si, se faisant, elle réussit, vous en serez la première instruite, et jamais lettre plus joyeuse n'aura couru

par l'Europe! Mais je suis arrivé à un bien grand doute en fait d'affaires.

Vous lirez quelque jour *la Femme supérieure*, et si jamais j'ai eu besoin d'un avis sérieux et sincère sur une composition, c'est sur celle-là. Il arrive vingt lettres par jour de réprobation au journal, de gens qui cessent leurs abonnements, etc., disant que rien n'est plus ennuyeux, que ce sont des bavardages insipides, et on m'envoie ces lettres-là! Il y en a un, entre autres, qui se dit mon grand admirateur, et ne peut concevoir *la stupidité d'une semblable composition*. Si cela est, je me suis donc bien lourdement trompé.

Cette défiance, où de semblables aventures mettent un auteur, est bien peu propice à se lancer dans l'œuvre de *César Birotteau*, que j'aborde aujourd'hui même, et qu'il faut pousser avec une grande célérité. Je vous ai dérobé les manuscrits et épreuves de *la Femme supérieure* au profit de la *Cara sorella*, qui n'a rien de ces choses-là, et qui a vu chez moi apporter des épreuves reliées, à vous. En sorte qu'elle a dit mélancoliquement: « Je n'aurai donc jamais rien, moi! » Et alors j'ai pensé à lui donner celles de *la Femme supérieure;* je vous garderai celles de la réimpression.

En sortant de mes pénibles travaux de ces quarante-cinq jours j'ai religieusement mis la pensée de votre chère Anna dans mon *Imitation de Jésus-Christ*, où il s'en trouve une sur un fragment de ceinture jaune.

Que d'événements et de pensées se sont écoulés sous l'arche depuis sept ans! Et combien de terreurs on peut avoir en se voyant avancer sans que la tempête se calme! Mais il ne faut pas penser à ces sortes de fantaisies heureuses qui se dessinent à l'horizon, surtout quand l'âme est toujours en deuil!

Je vous envoie mille vœux caressants et voudrais que vous eussiez tout le bonheur qui me fuit. Je vois trop bien que ma vie ne sera qu'une vie de travail et qu'il faut placer là le plaisir, dans l'occupation même où l'on vit. Cependant, quand ma plume sera libre, dans deux ou trois mois, j'essayerai encore la fortune; je ferai une dernière tentative. Et si je la fais, c'est qu'elle sera sans mise de fonds. Après quoi, s'il n'y a rien, je me retirerai dans quelque coin pour y vivre comme un curé de campagne sans paroissiens, insouciant de tous les intérêts, et m'appuyant sur le

cœur et l'imagination, ces deux grands mobiles de la vie. C'est vous dire que vous y serez pour plus de moitié.

Je n'ai pas terminé *Berthe la Repentie* sans penser, à chaque ligne, que je l'avais commencée avec rage au Pré-l'Evêque en 1834, au mois de janvier, voici bientôt quatre ans passés. J'aurais dû ne point avoir de dettes, vivre comme un chanoine, en Ukraine, en n'ayant d'autre fonction que de chasser vos *blue devils*, ainsi que ceux de M. de Hanski, et faire chaque année un dixain. C'eût été une trop belle vie. Il y a entre le repos et moi douze mille ducats de dettes, et, plus je vais, plus la somme s'accroît. Chateaubriand meurt de faim ; il a vendu son passé d'auteur et il a vendu l'avenir. L'avenir lui a donné douze mille francs de rente, tant qu'il ne publie rien, vingt-cinq mille quand il publiera. C'est pour lui la misère, et il a soixante-dix ans, âge auquel tout génie est éteint, excepté les souvenirs de jeunesse qui refleurissent. Aussi, aime-t-on deux fois : la première, en réalité, la seconde en souvenir.

Addio, cara. Il faut vous quitter pour se mettre sur le dixain et sur *César Birotteau*, alternativement. Je donnerais je ne sais quoi, tout, excepté notre chère amitié, pour avoir fini ces deux travaux-là, qui ne me rapporteront plus rien que des injures.

Je trouve bien étonnant que vous n'ayez pas reçu mon présent du jour de l'an en juin, le colonel Frankowski étant arrivé depuis trois mois.

Mettez un baiser au front d'Anna, de la part du *cheval* le plus tranquille qu'elle aura jamais dans ses écuries. Rappelez-moi au souvenir de tous ceux qui sont autour de vous et qui furent du voyage, et à M. de Hanski. Je ne vous donne rien à vous, qui avez tout le mougik parisien.

J'ai conçu hier un grand ouvrage par sa pensée, et petit par le volume : c'est un livre que je vais faire au plus tôt. Il sera intitulé d'un nom d'homme quelconque, comme *Jules, ou le nouvel Abeilard.* Ce sera les lettres de deux amants conduits à la vie religieuse par l'amour, un vrai roman héroïque, à la Scudéry.

Mille tendres hommages. J'ai écrit cette lettre en quatre jours interrompu à chaque instant par les épreuves.

CXXVI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 19 juillet 1837.

Cara, vous finirez par tant vous ennuyer de mes jérémiades que, quand vous recevrez une de mes lettres, vous la jetterez au feu sans l'ouvrir, sûre que c'est un grenier de diables bleus et le plus ample magasin de mélancolie qui soit au monde. Si ma grasse et hardie figure est dans ce moment chez vous, installée, vous ne mettrez jamais mes chagrins sur ce front bombé, moins ample et moins beau que le vôtre, sur ces joues rebondies de moine fainéant. Mais c'est ainsi. Celui qui fut créé pour le plaisir et le sans souci, pour l'amour et le luxe, travaille comme un forçat.

Hier, je parlais à Heine de faire du théâtre, et il me disait : « Prenez-y garde : celui qui s'est habitué à Brest ne peut pas s'accoutumer à Toulon. Restez dans votre bagne. »

C'est vrai que je travaille comme un forçat, mais j'ai pensé que c'était bien assez de la distance qui nous sépare, sans l'alourdir du poids de ma misère, et, décidément, je veux vous entretenir gaiement de mes chagrins, de mes ennuis, de mes peines, qui font une triple enceinte à mon âme et à ma vie.

Je suis plus léger de trois ouvrages ; voici le troisième dixain achevé en manuscrit, et pas en épreuves. Voici *Gambara* fini, et me voici à la fin des épreuves de *Massimilla Doni*. Enfin, dans trois jours, je vais me mettre à finir le manuscrit de *César Birotteau*. J'espère que le bûcheron abat du bois ; j'espère que le manœuvre n'y va pas de main morte. Mais je rencontre toujours de bonnes gens, des Parisiens, qui me disent : « Eh bien, vous ne faites donc rien paraître ? » Hier, après Heine, sur le boulevard j'ai rencontré Rothschild, c'est-à-dire tout l'esprit et tout l'argent des Juifs. Rothschild n'a pas manqué de me dire : « Que faites-vous ? » *La Femme supérieure* venait d'inonder pendant quatorze jours *la Presse!*

Cara, vous me parlez toujours de ma dissipation, et de courses, et de monde. C'est mal à vous. Je voyage quand il m'est impossible de réveiller mon cerveau abattu. Quand je reviens, je m'enferme et je travaille nuit et jour, jusqu'à ce que mort s'ensuive (du cerveau, bien entendu, quoique l'on puisse mourir de travail). J'ai eu le tort de ne pas avoir été en Ukraine, mais je suis le premier puni; mon tort vient de ma misère. Mais je viens de découvrir un moyen de transport économique dont j'userai aussitôt que je serai libre. C'est d'aller d'ici au Havre, du Havre à Hambourg, de Hambourg à Berlin, de Berlin à Breslau, de Breslau à Lemberg. et de Lemberg à Brody; je crois cette route très peu chère, à cause des trajets par eau. De Paris à Hambourg, quatre jours, et deux cents francs, tout compris. Seulement, viendrez-vous me chercher à Brody, où je serai sans voiture, et ne parlant pas la langue du pays? Voilà le projet que je caresse et qui me fait hâter mes travaux.

Il n'y a rien de nouveau sur la grande affaire de ma publication par mode de tontine. Mais voici déjà que les petits journaux se moquent de cette entreprise sans la connaître, par cela seul qu'elle se fait à mon profit.

N'est-ce pas singulier? J'en étais là, quand Auguste m'apporte votre bon et bien aimable numéro trente, en ce sens qu'il a un nombre adorable de pages. D'abord, *cara*, j'y vois que vous ne me parlez pas à cœur ouvert, crainte de voir votre lettre jetée avec dédain; peu s'en faut que vous n'ayez dit un plus vilain mot. Ah! nous ne nous sommes donc jamais entendus; vous n'avez donc aucune idée de l'amitié; vous ne savez donc rien des sentiments vrais, et il faut donc en rester là, si vous n'imaginez pas que je m'intéresse plus à votre livre égaré, à tout ce qui se passe chez vous, qu'à toutes les plus belles et les plus laides révolutions du monde! Je suis si courroucé, si ému de ce passage de votre lettre, que ma main tremble comme si j'avais tué mon prochain. Mais c'est vous qui avez tué quelque chose en moi. Mais vous pouvez le faire revivre en épanchant sans crainte vos rêveries. Puis, vous me dites que je vous ai caché quelque perte au jeu, quelque désastre, et que je suis une pauvre tête financière.

Chère et belle châtelaine, vous parlez de la misère comme une

personne qui ne l'a pas connue et qui ne la connaîtra jamais. Les malheureux ont toujours tort, parce qu'ils commencent par être malheureux !

Faut-il, pour la cinquième ou la sixième fois, vous expliquer le mécanisme de ma misère et comment elle n'a fait que croître et embellir ? Je le ferai, ne fût-ce que pour vous démontrer que je suis le plus grand financier de l'époque. Mais, nous n'y reviendrons plus, n'est-ce pas, car il n'y a rien de plus triste que de raconter le malheur dont on souffre encore ?

En 1828, j'ai été jeté dans cette pauvre rue Cassini, sans que ma famille voulût même me donner du pain, par suite de la liquidation à laquelle on m'avait contraint, devant cent mille francs, et n'ayant pas un sou. Voilà donc un homme à qui il faut six mille francs pour payer ses intérêts et trois mille francs pour vivre ; total, neuf mille francs par an. Or, durant les années 1828, 1829 et 1830, je n'ai pas gagné plus de trois mille francs, parce que M. de Latouche n'a payé *les Chouans* que mille francs, que le libraire Mame a fait faillite et n'a payé que sept cent cinquante francs, au lieu de quinze cents, les *Scènes de la Vie privée*, et que *la Physiologie du Mariage* n'a rapporté que mille francs par la mauvaise foi du libraire et que M. de Girardin ne me payait que cinquante francs la feuille, à *la Mode*. Ainsi, pendant trois ans, j'ai augmenté ma dette de vingt-quatre mille francs.

1830 arrive ; désastre général dans la librairie. *La Peau de Chagrin* m'est payée sept cents francs ; trois mille francs, plus tard, en y ajoutant les *Contes philosophiques*. Puis, voici *la Revue de Paris* qui me prend dix feuilles par an, à cent soixante francs, total, seize cents francs. Ainsi 1830 et 1831 ne me donnent pas dix mille francs, tout ensemble, et il fallait payer dix-huit mille francs, en comprenant les intérêts et ma vie. Ainsi, j'augmente la dette de huit mille francs. Le capital de la dette monte donc à cent trente-deux mille francs.

Arrive 1833, où, en faisant le traité avec madame Béchet, je pouvais me trouver au pair de ma vie et de ma dette, c'est-à-dire vivre, et payer mes intérêts, puisque de 1833 à 1836 j'avais dix mille francs par an, et que je devais alors six mille deux cents francs d'intérêts et que je supposais pouvoir vivre avec quatre mille

francs. Mais, au moment du succès, sont arrivés les désastres.

Un homme qui n'a que sa plume et qui doit faire face à dix mille francs par an, quand il ne les a pas, est obligé à bien des sacrifices. Ce n'était pas cent trente-deux mille francs que je devais, c'était cent quarante mille, car comment ai-je combattu la nécessité qui me pressait? Avec un aide de camp, qui peut se comparer au vautour de Prométhée [1], avec les usuriers qui me prenaient neuf, dix, douze, vingt pour cent d'intérêts, et qui dévoraient cinquante pour cent de mon temps en démarches, en courses, etc. Enfin, j'avais signé les traités avec des libraires qui m'avaient avancé de l'argent sur des œuvres à faire, et alors, quand j'ai eu signé le traité Béchet, il a fallu prélever sur les trente mille francs que devaient me donner les douze premiers volumes des *Études de Mœurs*, dix mille francs pour désintéresser Gosselin et deux autres libraires, Mame, etc. Ce n'était plus trente mille francs, mais vingt mille seulement, et ces vingt mille se sont réduits à dix mille par la perte que je fais aujourd'hui des exemplaires qui me représentaient cet argent. L'incendie de la rue du Pot-de-Fer a consumé les volumes [2] que m'avait revendus Gosselin.

Ainsi, ma position de 1837 est donc exacte avec ces faits, quand elle me donne cent soixante-deux mille francs de dettes, car tout ce que j'ai gagné n'a jamais couvert ma dépense; et ma dépense de luxe, ce que vous me reprochez quelquefois, est produite par deux nécessités. La première : quand un homme travaille comme je le fais, et que son temps vaut vingt francs l'heure ou cinquante francs, il lui faut une voiture, car la voiture est une économie. Puis il lui faut de la lumière la nuit, du café à toute heure, beaucoup de feu, trouver tout à point, ce qui constitue une *vie chère*, à Paris. La deuxième : à Paris ceux qui spéculent sur la littérature n'ont pas d'autre pensée que de la rançonner, et si j'étais resté dans un grenier, je n'aurais rien gagné. C'est ce qui dévore tous les gens [de lettres] de Paris, Karr, Gozlan, etc. Ils ont besoin, on le sait; on leur achète cinq cents francs ce qui en vaut trois mille. J'ai donc regardé comme une excellente affaire d'afficher

1. Allusion à Werdet.
2. *Les Contes drolatiques.*

tous les dehors de la fortune pour ne pas être discuté et pouvoir faire mon prix.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

Si vous n'admirez pas un homme qui, portant le faix d'une dette pareille, écrivant d'une main, se battant de l'autre, *ne commettant jamais de lâcheté*, ne pliant ni sous l'usurier, ni sous le journalisme, n'implorant personne, ni son créancier, ni son ami, n'a pas chancelé dans le pays le plus soupçonneux, le plus égoïste, le plus avare du monde et où l'on ne prête qu'aux riches, que la calomnie a poursuivi, poursuit encore, que l'on a dit à Sainte-Pélagie quand il était auprès de vous, à Vienne, vous ne savez rien de ce monde!

L'entreprise de *la Chronique de Paris* a été faite pour jouer un coup hardi afin de payer cette dette. Au lieu de gagner, j'ai perdu.

C'est un revers horrible.

Et, au milieu de cet enfer d'intérêts contrariés, de jours nombreux sans pain, d'amis qui vous trahissent, de jaloux qui veulent vous nuire, il faut sans cesse écrire, penser, travailler; avoir des idées drolatiques quand on pleure, écrire des amours, quand le cœur saigne par une plaie profonde, et que l'espérance est à peine à l'horizon, et que l'espérance se fait grondeuse et demande à un preux chevalier qui revient de la bataille, où et pourquoi il a été blessé?...

Cara, ne condamnez pas au milieu de cette longue tourmente le pauvre lutteur qui cherche un coin pour s'y asseoir et reprendre haleine, pour respirer l'air parfumé de la rive au lieu de l'air poussiéreux du cirque; ne me blâmez pas d'avoir dépensé quelques misérables billets de mille francs à venir à Neuchâtel, à Genève, à Vienne, et deux fois en Italie. (Vous ne comprenez pas l'Italie; ici vous devenez bête; je vous dirai pourquoi.) Ne me blâmez pas de rêver encore à venir passer un ou deux mois près de vous, car si je n'avais pas eu des haltes, je serais mort.

Gravez cette explication très succincte dans votre belle, et noble, et pure, et sublime tête, et ne revenez plus sur ces idées que je joue, que, etc..., car je n'ai jamais joué, je n'ai jamais eu d'autres désastres que ceux où m'a entraîné mon obligeance.

Hélas, je croyais ma pieuse offrande de cette année en vos mains,

car laissez-moi l'enivrant plaisir de penser que ce que je vous donne me cause quelques privations. C'est par là que la misère arrive à égaler la richesse. Si ce pauvre homme en a disposé, il fallait qu'il en eût bien besoin. Mais je ne me consolerai jamais de ne pas savoir en vos mains la chaîne que vous m'avez donnée à Genève. Je réparerai ce petit malheur. Ce qui est irréparable, ce sont les courriers qui arrivent sans m'apporter de vos lettres. Vous vous faites de moi les plus fausses idées, et vous ne savez pas à quels dragons noirs je suis livré quand la quinzaine est sans manne d'Ukraine.

Quoi vous n'avez pas la lettre de Sion? Désormais, en voyage, j'affranchirai moi-même les lettres. O foi des aubergistes suisses! Le gars à qui je me suis confié aura brûlé la lettre et gardé le misérable écu que je lui ai donné.

Nous ne sommes pas du même avis sur les questions religieuses, mais je serais au désespoir que vous prissiez mes idées; j'aime mieux vous voir les vôtres, et je ne ferai jamais rien, même croyant avoir raison, pour les détruire. Seulement, vous sachant belle et bonne catholique, je préfère les pages dont vous me frustrez à celles où vous me prêchez le catholicisme, et cependant, elles me font le plus grand plaisir. C'est vous dire que je veux les unes et les autres. Je conçois le catholicisme comme poésie, et je prépare un ouvrage où deux amants sont conduits par l'amour vers la vie religieuse; c'est alors que *ce cent de clous* que vous appelez votre tante m'aimera bien et dira que je fais un bel usage de mes talents!

Allons, *addio*. Vous m'avez bien cruellement prouvé que vous aviez une prudente amitié pour moi, car vous jugez bien sévèrement les pauvres débats d'une vie orageuse, et qui, depuis l'âge de raison, n'a jamais eu la satisfaction de se dire : *ceci est bien à moi*.

Je vous envoie une lettre que j'ai reçue hier de ma sœur, et vous verrez que la pauvre enfant ne peut que pleurer quand je pleure, et rire quand je ris. Mais il est vrai qu'elle est près de moi et que vous êtes en Ukraine. Puis les personnes bien-aimées sont toujours sûres de ne jamais blesser, car d'elles, tout est cher, même un reproche injuste.

Mille aimables compliments à M. de Hanski, et rappelez-moi

au souvenir de tous. Un baiser dans les cheveux de votre chère petite Anna. Merci de la pensée.

Pour vous.

Je serais bien injuste si je ne disais pas que de 1823 à 1833 un ange m'a soutenu dans cette horrible guerre. Madame de B..., quoique mariée, a été comme un Dieu pour moi. Elle a été une mère, une amie, une famille, un ami, un conseil ; elle a fait l'écrivain, elle a consolé le jeune homme, elle a créé le goût, elle a pleuré comme une sœur, elle a ri, elle est venue tous les jours, comme un bienfaisant sommeil, endormir les douleurs. Elle a fait plus ; quoique en puissance de mari, elle a trouvé moyen de me prêter jusqu'à quarante-cinq mille francs, et j'ai rendu les derniers six mille francs en 1836, avec les intérêts à cinq pour cent, bien entendu. Mais elle ne m'a jamais parlé de ma dette que peu à peu ; sans elle, certes, je serais mort. Elle a souvent deviné que je n'avais pas mangé depuis quelques jours ; elle a pourvu à tout avec une angélique bonté ; elle a encouragé cette fierté qui préserve un homme de toute bassesse, et qu'aujourd'hui mes ennemis me reprochent comme un sot contentement de moi-même, cette fierté que Boulanger a peut-être un peu trop poussée à l'excès dans mon portrait.

Aussi, ce souvenir est-il pour beaucoup dans ma vie ; il est ineffaçable, car il se mêle à tout. Il n'y a plus chez moi de larmes que pour deux personnes, pour elle, qui n'est plus, et pour celle qui est encore, et qui, j'espère, sera toujours. Aussi, suis-je inexplicable pour tous, car nul n'a le secret de ma vie, et je ne veux le livrer à personne. Vous l'avez surpris, gardez-le-moi bien.

Addio. Il était bien naturel de ne pas mêler cette grande histoire du cœur au récit de mes désastres et d'une vie matérielle si difficile. Mais je n'aurais pas voulu que votre front d'analyste vînt jeter une pensée sur mon aveu de misère, en disant que j'y ai oublié celle qui m'a donné la force d'y résister, et celle qui continue ce rôle.

Mais, laissons tout cela désormais. Laissez-moi recharger mon fardeau ; moi seul le porte, et je ne peux que rire de ceux qui demandent pourquoi je ne cours pas, ainsi chargé.

Je ne voudrais pas non plus qu'en pensant à moi, vous me vis-

siez toujours souffrant et harcelé; il y a aussi des heures où je regarde à ma fenêtre, les yeux au ciel, et où j'oublie tout, perdu que je suis dans mes souvenirs. Si les malheureux n'avaient pas la puissance d'oublier leurs maux et ne se faisaient pas une oasis où se trouve une source et des palmiers, que deviendrions-nous?

Adieu; ne me grondez jamais sans bien penser à tout, afin de ne pas dire que je vous cache quelque grande catastrophe. Croyez-vous que j'aie perdu des millions dans le boudoir d'une fille de l'Opéra?

CXXVII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Saché, 25 août 1837.

Je reçois ici votre numéro trente et un. J'ai fini par avoir une inflammation de poitrine et suis venu en Touraine par ordonnance du médecin qui m'a recommandé de ne pas travailler, de me distraire et de me promener. Me distraire est impossible. Il n'y a plus que les voyages qui puissent être opposés à mes travaux; ne pas travailler, c'est impossible encore, car pour avoir écrit le peu de lignes que voici, j'éprouve une intolérable douleur dans le dos, entre les deux épaules; me promener, c'est encore impossible, car je tousse si *vieillardement*, que je dois justement redouter par la chaleur qu'il fait de passer d'un endroit chaud à un endroit frais, ni de faire arrêter une sueur en parvenant sur un plateau aéré. J'ai cru que la Touraine me ferait du bien. Mon mal y a empiré. Ce sont les travaux excessifs auxquels je me suis livré qui m'ont donné cette maladie. J'ai tout le poumon gauche entrepris, et je retourne à Paris pour me soumettre à un nouvel examen. Or, comme il faudra, dans quelque état que je sois, reprendre mes travaux, sortir du régime lacté et doux pour rentrer dans les excitants, je suis sûr que les travaux m'emporteront.

J'en suis arrivé à un point où je ne regrette plus la vie; les espérances sont trop éloignées et la tranquillité est trop laborieuse. Si

je n'avais que du travail modéré, je me soumettrais sans murmure à ce sort ; mais j'ai trop de chagrins et trop d'ennemis. La troisième livraison d'*Études philosophiques* a été mise en vente ; aucun journal n'en a dit un mot. On en a vendu quatorze exemplaires et presque tout est inédit ! Les garanties que j'ai si imprudemment données pour ce misérable Werdet donnent lieu, envers moi, à des poursuites plus vives que jamais je n'en ai éprouvé pour une véritable dette, car je n'ai point connu ces rigueurs, depuis que je suis au monde ayant toujours été de la dernière exactitude. Jamais maladie n'est venue plus mal à propos pour mes affaires.

Vous devez penser que votre chère lettre a été comme un bienfait de la Providence au milieu de la solitude de Saché. Comment, chère, vous aussi faites comme les méchants petits feuilletonistes et tant d'autres, le faux raisonnement de rendre un auteur coupable de ce qu'il met dans la bouche de ses acteurs, et, parce que je peins un journaliste sans foi ni loi, que je le fais parler comme il pense, et que je commence le portrait de cette effroyable et cancéreuse plaie, il s'ensuit que je fais de la littérature de commis-voyageur ? Vous avez trop tort pour que j'insiste ; seulement, je n'aime pas à trouver mon étoile polaire en faute, ni à me surprendre le sourire sur les lèvres en baisant une de ses pages. Vous êtes infaillible pour moi. Ne me querellez pas trop pour le peu de jours que j'ai à vivre.

La grande affaire marche. On grave, on dessine et on imprime à force. Mais, s'il y a succès, le succès arrivera trop tard. Je me sens décidément mal à mon aise. J'aurais mieux fait d'aller passer six mois à Wierzchownia que de rester dans ce champ de bataille, où je finirai par être renversé. Quand on n'a ni soutiens ni munitions, il y a un moment où il faut capituler. Le monde entier de Paris se lève contre les vertus inflexibles ; il les abat à tout prix.

Je médite de me retirer en Touraine, mais je ne voudrais pas y être seul. Il n'y a personne à y voir. Il faut tout avoir chez soi.

Je n'ai plus guère que pour huit jours de travaux sur le troisième dixain. Puis j'ai *César Birotteau* à achever qui demande une vingtaine de jours, et, après il me faudra faire le dernier ouvrage dû, *Nucingen et Compagnie*, pour *la Presse*. Là, ma plume sera quitte et libre ; mais je n'aurai pas encore grand'chose. Il me

faudra trois mois avant d'entrer dans mon traité qui me donne quinze cents francs par mois, ou cent cinquante ducats, somme bien insuffisante. Encore faut-il terminer les *Études philosophiques*, qui ont dix volumes in-douze de moins encore[1]. Vous voyez que je ne suis pas au bout de mes peines.

Les moments où mon énergie m'abandonne deviennent plus fréquents, et, dans ces terribles phases, il est impossible de répondre de soi. Il n'y a ni raisonnement, ni sentiment, ni doctrine qui puisse dompter les excès de cette crise, où l'âme est pour ainsi dire absente. Enfin, les voyages veulent beaucoup d'argent et me voici ruiné pour un an environ ; ainsi, je suis forcé de rester dans ce pays. La loi sur la garde nationale me pousse à venir vivre en Touraine, car il m'est impossible de me soumettre à cet impôt. Aussi, je crois bien que vers la mi-septembre, j'aurai choisi une petite maison sur la côte du Cher ou de la Loire. Je suis même en marché pour une qui me conviendrait très fort ; mais il y a des difficultés graves.

Je suis on ne peut plus étonné que vous n'ayez pas reçu déjà la toile de Boulanger, car on m'a bien assuré qu'elle allait par un roulage accéléré qui allait si vite que, dans un mois, à partir du jour du départ, elle serait rendue à Brody. Or, voici plus de deux mois que je vous ai annoncé le départ. Je n'ai pas de nouvelles de la statue de Milan.

Cet éloignement est quelque chose de bien affreux. Votre lettre a tant tardé que je m'imaginais encore des maladies. Je croyais que vos fatigues avaient altéré votre santé. Je vois que vous et les vôtres, vous allez bien. Je vous écrirai un mot à Paris après avoir vu le docteur.

Pourquoi m'en voulez-vous de ne pas vous avoir parlé de madame Contarini ? Moi, je vous en voudrai jusqu'à la mort de toujours croire qu'il faille des sermoneuses étrangères pour me rafraîchir la mémoire de *ma patrie*. Hélas ! je n'y pense que trop, et j'ai trop subordonné toutes mes pensées à ce que vous croyez si loin de moi, pour être heureux. Enfin, je ne suis ni converti ni à convertir, car je n'ai qu'une religion et je ne partage point mes sentiments. Si ma

1. Annoncées en trente volumes, on venait d'en réduire à vingt le nombre total.

religion est toute terrestre, *la faute en est à Dieu qui la fit ce qu'elle est*. Madame Contarini ne savait pas tant aller sur vos brisées religieuses, car c'est vous qui avez entrepris ma conversion.

Vous êtes toujours la providence de quelqu'un. Cette pauvre Suissesse [1] vous aimera-t-elle mieux que l'autre, car on ne doit jamais juger les gens qu'on aime? Je suis très à cheval sur ce principe. L'affection qui n'est pas aveugle n'est pas.

J'ai repris cette lettre à minuit, avant de me coucher. Ma chambre, que les curieux viennent déjà voir ici par curiosité, donne sur des bois deux ou trois fois centenaires, et j'embrasse la vue de l'Indre et le petit château que j'ai appelé Clochegourde. Le silence est merveilleux.

Je pars demain 26 pour Tours, avec M. de Margonne, et le 23 pour Paris où m'appellent mes déplorables affaires. Je quitte toujours à regret ce vallon solitaire.

Ma mère est très souffrante. Elle succombe au chagrin que lui donnent les positions précaires de ses enfants, car nous prenons tous soin, mon beau-frère, ma sœur et moi, des enfants de ma pauvre sœur morte, et, ce qui me fait tant hâter le principe de tout mon courage, est mon désir d'arriver à temps pour lui dorer sa vieillesse.

J'ai bien souhaité d'aller vous voir, mais cette affaire de réimpressions exige que je voie toutes les épreuves. Si elle réussit, me voilà cloué pour quatre ans en France, sans pouvoir disposer de plus d'un mois pour un voyage. Si elle ne réussit pas, je me consolerai en allant en Ukraine. Hélas! j'irai peut-être, et pour y trouver ma tranquillité qui me fuit! Si j'avais été y travailler, en me soumettant à toutes les chances d'une disparition, peut-être serais-je sauvé à cette heure! Une belle pièce de théâtre est, en ce moment, une fortune, car nos théâtres sont aux abois.

Savez-vous que votre lettre est datée du 27 juillet et que je l'ai reçue le 21 août, ce qui fait un mois. Un mois, sans avoir de vos nouvelles, c'est un temps bien long, pour une amitié qui veille à toutes les heures et qui se met souvent, entre deux épreuves, la tête entre ses mains, en se demandant: « A quoi pense-t-on? »

1. Sans doute, cette Suzette qui avait quitté le service de madame Hanska.

Je suis ici sans mes autographes, sans autre chose que du papier. Vous aurez celui de George Sand; mais il faut le temps pour tout. Vous aurez bientôt lord Byron. Hélas ! je ne puis vous envoyer d'autre marque d'affection que cette persistance dans ces *nunus*.

Comment se fait-il que le colonel ne vous ait pas encore fait parvenir la cassolette puisqu'il m'a écrit être arrivé à bon port avec ce précieux petit paquet. Je vais lui écrire à ce sujet, car il faut que j'en aie le cœur net.

Allons, adieu, car voici ma fatigue qui me reprend; je vais me coucher en pensant à tout ce que je ne vous dis pas, aux oublis qu'entraîne une aussi petite lettre; puis, à Paris, j'aurai plus à vous dire. Mais, quoi que je vous dise, vous pouvez toujours trouver ici les fleurs les plus pures et les plus embaumées d'une affection qui ne se lasse d'aucune distance, qui les franchit souvent par la pensée, et qui vous est connue; et, avec un seul mot, elle sera toujours prolixe.

Adieu donc; mille aimables choses à tous ceux qui vous entourent et présentez mes compliments à M. de Hanski; mettez un baiser dans les cheveux d'Anna de la part de son *cheval* sans avoine.

CXXVIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, vendredi 1er septembre 1837.

Cara, je me hâte de vous apprendre que cette inflammation a tourné en une bronchite qui est maintenant guérie. Mais il faut que je reprenne mes travaux, et Dieu sait ce qui va m'arriver par suite de l'excès nouveau ! Si tout va bien physiquement, tout va plus mal pécuniairement, et je ne veux plus vous donner de détails, car ils me valent des soupçons trop injustes.

Je commence ce soir une comédie en cinq actes, intitulée: *Joseph Prudhomme*, car il faut arriver à cette dernière ressource; j'en suis à: *Mon royaume pour un cheval.*

D'ici à trois mois vous aurez trois œuvres bien capitales qui seront : *César Birotteau*, le troisième dixain, et *Lettres de deux amants, ou le nouvel Abeilard*. Je ne compte la comédie pour rien.

Je ne crois pas avoir jamais fait quelque chose qui puisse être comparé à *Berthe la Repentie*, le diamant du troisième dixain. Vous avez porté bonheur à ce poème, car le premier chapitre en fut fait à Genève, trois jours après mon arrivée.

Je ne veux vous rien dire des *Lettres de deux amants ;* c'est une surprise que je veux faire à ma chère prêcheuse, pour lui faire comprendre que, quand on a entrepris de peindre le monde moral en entier, il faut y mettre des gens de foi et des incrédules, le peindre sous toutes ses faces, y mettre chacun à sa place. A propos de la comédie que je vais tenter et jeter sur la scène, j'admire combien la persistance est nécessaire dans l'art. Cette comédie est dans ma tête depuis dix ans ; elle y est revenue sous toutes ses faces ; elle s'y est vingt fois fondue et refondue ; elle s'y est modifiée ; elle y a été faite, défaite, refaite, et enfin, elle va surgir, neuve et vulgaire, grande et simple. J'en suis ravi ; je pressens un beau succès, et une œuvre qui se maintiendra peut-être au répertoire, entre les vingt pièces qui sont la gloire du Théâtre-Français. J'ai la seconde vue ouverte là-dessus, comme sur *la Peau de Chagrin*, comme sur *Eugénie Grandet*. Après avoir été rassuré par l'ami auquel je me suis confié dans le premier doute où j'étais, j'y vois les éléments d'une grande chose. Il y a comique et tragique sourd, du rire et des larmes. Il y a cinq actes aussi longs, aussi féconds, que ceux du *Mariage de Figaro*. Cette œuvre, conçue au fond de mes misères présentes, est, en ce moment, comme une escarboucle qui luit dans les ténèbres d'une grotte boueuse. Il me prend une terrible envie d'aller la faire en Suisse, à Genève ; mais la cherté des séjours chez ces Suisses m'effraie.

Je viens de voir les dessins faits pour l'illustration de *la Peau de Chagrin*. C'est merveilleux. Cette entreprise est gigantesque. Quatre mille gravures sur acier, tirées en taille douce, à même le texte ! Cent par volume ! Enfin, si cette affaire réussit, les *Études sociales* se produiront dans leur entier, et sous un magnifique costume, avec des atours royaux.

Avouez que si, dans quelques mois, la fortune vient visiter mon

seuil, je l'aurai bien gagnée, et soyez sûre que je me cramponnerai à ce qu'elle daignera me jeter.

Jamais je ne me suis trouvé dans une tourmente pareille à celle où je suis, et jamais l'espérance ne s'est montrée plus sereine ni plus belle ; elle reluit de ses turquoises, elle me sourit, et je me laisse aller à ce sourire qui m'aide à supporter l'infortune. Sans ces célestes apparitions, que deviendraient les poètes et les artistes malheureux !

Adieu, chère. Il ne faut pas trop vous fatiguer des échos de la tempête, à moins qu'ils ne vous rendent Wierzchownia plus doux, et la longue étendue de l'Ukraine plus unie à l'œil.

Je ne comprends pas comment je ne suis pas, en août, installé dans quelque coin de votre maison, bien et dûment encadré, avec la monastique prestance que le peintre m'a donnée.

Vous ne sauriez imaginer combien Paris devient beau. Il nous fallait le règne d'une truelle pour arriver à d'aussi grands résultats ; cette magnificence qui tous les jours fait un pas et gagne de tous côtés, nous rend digne d'être la capitale du monde. Les boulevards parquetés en bitume, éclairés par des candélabres de fer bronzé, et au gaz, la richesse croissante des boutiques, de cette foire de deux lieues de long, éternelle, et qui varie en œuvres nouvelles, composent un spectacle sans égal. Dans dix ans nous serons propres, la boue de Paris aura été rayée du dictionnaire, et nous deviendrons si magnifiques, que Paris sera vraiment une grande dame, la première des reines coiffées de murailles.

Je renonce à la Touraine, et reste citoyen de la métropole intellectuelle. Mais je vais me soustraire aux draconniennes exigences de la garde nationale, en me mettant à trois lieues de cette terrible reine. Le respect est de bon goût avec ces majestés. Un obscur village recevra mes misères et mes grandeurs. Votre mougik aura quelque chaumière bien humble, d'où, parfois, il partira vers six heures et demie pour être aux Italiens à huit heures, car la musique est une distraction, la seule qui lui reste. Ces bienfaisantes voix me rafraîchissent l'âme et l'esprit.

Adieu, chère. Vous assistez aux douleurs ; il faut bien vous envoyer aussi quelques rayons de la douce espérance, quand elle fait une échancrure bleue dans le dais de nuages gris. Veuille cette

étoile ne pas filer comme tant d'autres et me conduire à quelque trésor !

Je me plais à croire que vous êtes contente, que votre vie a pris, après le départ de vos hôtes, ses accoutumances, que Paulowska vous rapporte de belles toisons d'or, que l'on ne vous vole plus vos livres, et que nulle méchante page de moi ne plisse ce beau front, plein d'éclatantes majestés ; enfin, que vous avez ce petit bonheur en miettes, qui est beaucoup ; ces matérialités, qui sont la moitié de la vie, ne vous manquent point, et si elles donnent de la monotonie, elles n'usent point l'énergie qui peut se répandre en plein dans les régions religieuses, où vous la portez au détriment de la pauvre terre passionnée. Vous savez depuis longtemps quels souhaits je fais pour que cette vie vous soit légère. J'espère qu'Anna, que toutes vos grandes filles, et que le maître, que la Suissesse, enfin que toute votre gent est bien portante, et que vous n'avez aucun grief qui vous fasse lever les yeux au ciel !

Après cette phrase je reporte ma pioche, c'est-à-dire ma plume, en plein champ des *Birotteau*, qui veulent encore un coup de bêche, de rouleau, de rateau, d'arrosoir, et, quand vous lirez la lettre de François à César, vous vous rappellerez que c'est là que ma pensée s'est interrompue pour venir à vous, et vous envoyer cette lettre au milieu de votre steppe, comme une fleur d'amitié qui vient vous demander asile dans votre terre, et qui, malgré les neiges, l'hiver, sera toujours colorée, embaumée, par une sincère affection.

CXXIX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Sèvres, 10-12 octobre 1837.

Voici bien du temps passé sans vous écrire, et j'ai vécu si orageusement que j'ignore si, à mon retour de Touraine et après ma convalescence, je vous ai écrit pour vous dire que j'étais rétabli et que ma poitrine n'avait pas la moindre chose.

Il m'a fallu, pour me mettre en dehors d'une atroce loi faite pour la garde nationale du département de la Seine, déménager de la rue Cassini, de la rue des Batailles [1], et quitter légalement Paris, c'est-à-dire aller à trois mairies, et déclarer que j'abandonnais la capitale; puis m'installer et demeurer ici, à Sèvres. Ainsi, mettez en note, qu'à partir de cette lettre reçue, il faut m'adresser vos lettres ainsi : *à Monsieur Surville, rue de Ville-d'Avray, à Sèvres, Seine-et-Oise*, car il faut que je reçoive mes lettres sous ce nom encore pendant quelques mois, afin que mon adresse ne soit pas connue à la poste, d'abord pour des raisons cachées qui sont la faillite Werdet et les poursuites qui en résultent pour moi et que je dois endurer jusqu'à ce que j'aie l'argent pour payer; puis, pour éviter la grande quantité de lettres dont m'accablent des inconnus et inconnues.

J'ai acheté ici un petit terrain d'une quarantaine de perches, sur lequel mon beau-frère va me faire bâtir une maisonnette où je vais dès lors demeurer jusqu'à ce que ma fortune se fasse, et où je resterai toujours si je reste gueux. Quand elle sera bâtie et que j'y serai, ce qui pourra être pour le mois de janvier prochain, je vous en aviserai, et vous pourrez alors m'écrire sous mon nom, en mettant le nom de mon pauvre ermitage, qui est *les Jardies*, celui de la pièce de terre sur laquelle je me pose comme un ver sur sa feuille de laitue. Les terres sont si divisées autour de Paris, qu'il a fallu avoir affaire avec trois paysans pour pouvoir réunir ce lot de quarante perches, et la perche n'a que dix-huit pieds carrés. Je suis là à une distance qui me permet d'aller et de venir à Paris en deux heures. Ainsi, je puis aller au spectacle et revenir chez moi. Je suis à Paris sans y être. Il n'y a ni entrées ni impôts excessifs; la vie y est à meilleur marché, et le jour où je pourrai disposer de mille francs par mois, j'y puis avoir voiture. Enfin, j'échapperai à cette perpétuelle inquisition qui publie chaque pas que je fais et chaque mot que je dis. Je ne verrai ni ne recevrai personne. Puis, au lieu de dépenser vingt mille francs chez les autres quand je me

1. On se souvient que Balzac avait, à cette époque, deux appartements, dont l'un à Chaillot. Il avait déjà voulu quitter la rue Cassini, à Paris, en 1836; mais ce ne fut réellement qu'en octobre 1837 qu'il liquida ce dernier domicile.

loge, je les dépenserai chez moi, et rien ne pourra plus me chasser de là. Vous ne sauriez croire combien j'aime la fixité. La constance est une des pierres angulaires de mon caractère.

Vous comprenez facilement que ces tracas ne m'ont pas laissé une minute à moi. J'ai vu cent maisons autour de Paris; j'ai été en négociations pour plusieurs; j'ai été un mois à courir autour de Paris pour trouver ce qu'il me fallait sur la limite juste du département de la Seine et de Seine-et-Oise.

J'ai failli en acquérir une; mais, après m'être convaincu que j'avais partout vingt mille francs à dépenser en réparations et arrangements pour m'établir, j'ai pris le parti d'acheter un terrain et de bâtir, car une maison ne coûtera pas douze mille francs, bâtie à mon gré, et le terrain, avec la maison de paysan, ne revient pas à plus de cinq mille francs; en comptant l'intérieur pour trois mille, elle me reviendra à vingt mille francs, et, en mettant cinq mille francs d'erreurs, cela fera vingt-cinq mille francs, ou douze cents francs de loyer et l'agrément d'avoir sa cabane à soi et de ne pas avoir les ennuis du bruit, car je suis adossé au parc de Saint-Cloud. J'ai conservé encore pour quelques mois la rue des Batailles comme garde-meubles, jusqu'à ce que je sois installé[1].

Je me hâte de vous écrire, car demain je me mets à faire *la Maison Nucingen, ou la Haute Banque*, pour *la Presse*. C'est encore une cinquantaine de colonnes qu'il faut avoir pondues pour la fin du mois, et puis après?... après ma plume sera libre, car mes éditeurs ont transigé avec le défunt *Figaro*, qui va renaître de ses cendres, et j'ai terminé le troisième dixain.

Ainsi, vers le 1er novembre, ma plume ne devra plus rien à personne et je commencerai l'exécution de mon nouveau traité par la publication de *César Birotteau*. Mais, comme il ne paraîtra guère que pour le mois de janvier et que j'ai reçu deux mois, je ne commencerai à toucher de l'argent qu'en mars.

Ma détresse ira donc encore pendant six mois et elle est affreuse.

Cette maladie m'a perdu six semaines irréparables. Je pense toujours, si j'étais trop embarrassé, à aller me réfugier pour trois

1. Balzac ne quitta réellement cet appartement que le 15 avril 1839, après avoir été mis en demeure d'en sortir.

mois chez vous. Je garde ce projet pour ma dernière ressource, et je me repens déjà beaucoup de ne pas l'avoir mis à exécution, car, quand on me dit et on me sait en voyage, tout le monde attend et personne ne dit rien; et, revenant avec une ou deux pièces de théâtre, toutes mes affaires d'argent seraient apaisées. Mais je ne puis faire cela qu'après avoir acquitté mes dettes de plume et donné un ouvrage à mes nouveaux éditeurs, ce qui me rejette au mois de février, si toutefois ma maison est finie, et que je m'y sois installé.

Je ne saurais vous donner une idée du mouvement dans lequel j'ai été depuis six semaines, et quel décousu dans mon existence, ordinairement si paisible (comme corps). Il a fallu toujours lire des épreuves et travailler. Vous ignorez, dans votre Ukraine où chacun a sa maison, ce que sont les déménagements parisiens, que rien ne saurait peindre que ce mot proverbial : *trois déménagements équivalent à un incendie.*

Au milieu de ces tourments et de ces fatigues, j'ai eu deux joies : ce sont vos deux lettres, auxquelles je répondrai dans quelques jours, car je les ai réunies à leurs aînées et les ai mises dans un précieux coffret que j'ai porté chez ma sœur, pour ne pas les mêler aux agitations mobilières, et je ne les ai pas reprises. Je crois avoir quelque chose à vous y répondre.

Il est probable que je n'irai pas aux Italiens, et je vous assure que ce sera une grande privation, parce qu'il n'y a que la musique qui me distraie et que je ne saurai comment détendre mon âme.

Il ne me restera que la contemplation des mers bleues de l'espérance, et je ne sais pas si de voltiger à pleines ailes sur cet infini qui se recule quand vous vous y élancez, n'est pas une douleur qui plaît, mais qui n'en est pas moins douloureuse.

J'ai eu beaucoup de chagrins depuis que je vous ai écrit. Dans la crise momentanée où je suis, tout le monde m'a fui comme un lépreux. Me voilà tout seul, et j'aime mieux cette solitude dans ma solitude, que cette haine doucereuse, qu'à Paris on nomme amitié.

J'ai encore un conte à faire dans mon troisième dixain, pour en remplacer un qui est trop leste, et voilà plus d'un mois que je cherche à le remplacer, sans le pouvoir. Il n'y a que cette feuille de moins qui arrête la publication. Ainsi, durant ce mois d'octobre,

je publierai *la Femme supérieure*, en deux volumes in-octavo, le troisième dixain et *la Maison Nucingen*.

Massimilla Doni ne pourra paraître qu'en janvier, à cause de *Gambara*, publié dans *la Gazette musicale* et dans la possession duquel je ne rentre qu'à cette époque. Cela formera la quatrième livraison des *Études philosophiques*, à la publication desquelles mes libraires nouveaux renoncent dans le format in-douze.

C'est sans doute le mois prochain que paraîtront les annonces de notre tontine sur les *Études sociales*, et du 1er au 15 que paraîtra la magnifique édition. On a commencé par *la Peau de Chagrin*. Le deuxième volume sera *le Médecin de campagne*, et le troisième, *le Lys dans la Vallée*. Dieu veuille que l'affaire réussisse!

Je suis au désespoir de savoir votre cassolette à Varsovie et ne puis imaginer qu'elle ne vous ait pas été envoyée par quelque occasion. Il n'y a donc point de communications entre vous et Varsovie? Il y a maintenant de fortes raisons de soupçonner la personne dont il est question et dont le voyage est inexplicable. Je joins d'ailleurs à cette lettre un petit mot pour lui que vous cachèterez et lui enverrez afin d'activer la remise de ce bijou.

Je vous en prie, écrivez-moi donc un petit mot pour me prévenir de l'arrivée de la *toile* à Brody. Voici deux fois plus de temps qu'il n'en faut pour qu'elle soit arrivée, et je suis très impatient de savoir s'il n'est rien arrivé de fâcheux pendant le transport. Je n'ai aucune nouvelle de la statue de Milan. Ces Italiens sont réellement bien singuliers.

Vous m'aviez écrit que vous iriez peut-être à Vienne, et vous ne m'avez plus reparlé de ce projet. Si vous alliez à Vienne, je pourrais vous y apporter la *bibliothèque* de manuscrits qui vous appartient et qui commence à être difficile à transporter.

Voici la première fois que je réponds à deux lettres, car, si vous comptiez, vous verriez qu'en ma qualité d'écrivain, c'est à moi l'avantage, malgré ce que vous nommez si injurieusement vos bavardages. Quels qu'ils soient, je suis très chagrin quand ils me manquent, et voici plus de quinze jours que je n'ai vu entrer Auguste portant avec respect le petit paquet bien plié, bien propret, qui vient de si loin et qui n'a rien de l'immensité des steppes dans la forme.

Ma pièce de théâtre, la comédie en cinq actes, est résolue, et

comme déjà votre opinion a fait changer et modifier celle par où je devais commencer, je n'ose vous dire celle-ci, parce que votre lettre arrivera quand elle sera faite, et, si vous êtes contre, vous me jetteriez en de terribles perplexités. N'est-ce pas se mettre à genoux devant son critique? Aussi, voyez-m'y. Je m'y mets de bonne grâce pour vous prier de n'avoir aucun égard à ce que je viens de vous dire, et d'aller votre train avec vos ciseaux de femme dans la trame, de couper mon calicot dramatique, et, sans pitié, car dans la situation où je suis, cette pièce représente cent mille francs, et il faut faire un chef-d'œuvre vite et bien, ou succomber.

Vous connaissez *Monsieur Prudhomme*, le type trouvé par Henri Monnier. Je le prends hardiment, car, pour surprendre un succès, il ne faut pas avoir une création à faire accepter. Il faut, comme l'ambassadeur anglais faisant l'amour, l'acheter tout fait. Dès lors, il n'y a plus d'inquiétude sur le personnage; j'ai pour moi un rire certain. Seulement, il faut assassiner Monnier, et que mon Prudhomme soit le seul Prudhomme. Il n'a fait, lui, qu'un misérable vaudeville à travestissements; moi, je ferai cinq actes au Théâtre-Français.

Prudhomme, comme type de notre bourgeoisie actuelle, comme image des Ganneron, des Aubé, des gardes nationaux, de cette classe moyenne sur laquelle s'appuie *il padrone*, est un personnage bien plus comique que Turcaret, plus drôle que Figaro. Il est tout le temps actuel. Or, voici le sujet :

A trente-sept ans, Prudhomme s'est pris de passion pour la fille d'une portière, charmante personne qui étudie au Conservatoire et qui a remporté le prix. Elle voit devant elle la carrière de mademoiselle Mars; elle a de la distinction, du jargon; elle est tout à fait comme il faut; elle a dix-huit ans, mais elle a déjà été trompée par un premier amour; elle a eu un fils d'un jeune élève du Conservatoire, qui s'est enfui en Amérique par amour pour son enfant, effrayé de sa pauvreté et voulant faire fortune. Paméla l'a pleuré, mais elle a un enfant sur les bras. Le désir de nourrir et d'élever son enfant lui fait épouser Prudhomme, auquel elle cache sa situation. Prudhomme, à trente-sept ans, possédait trente mille francs d'économies; il les a placées dans les mines d'Anzin en 1815, et ses actions valent, en 1817, déjà trois cent mille francs. Cela l'incite au

mariage. Le mariage se fait. Il a une fille de sa femme. Les actions d'Anzin, de mille francs, valent, en 1834, cent cinquante mille francs. Ceci est l'avant-scène, car la pièce commence en 1834, dix-huit ans après.

Monsieur Prudhomme a réalisé quinze cent mille francs de la moitié de ses actions, et a gardé le reste. Il s'est fait banquier, et, comme il arrive à tous les imbéciles, il a prospéré, sous les conseils de sa femme, qui est une femme angélique et supérieure, pleine de convenance et de bon ton. L'actrice a su jouer le rôle d'une femme de bien. Mais son attachement à son mari, inspiré par les qualités réelles de cet homme ridicule, fortifié par la passion qu'il a pour elle, par le bonheur qu'il donne, par sa fortune, est corroboré par le sentiment maternel exalté au dernier point que Paméla porte à son premier enfant, car, grâce à cette fortune, elle a pu le faire élever, lui donner de quoi vivre, d'une main invisible; puis elle l'a depuis deux ans introduit chez elle, et sans qu'il se doute de rien. Adolphe est premier commis, et la pauvre mère a si soigneusement joué son rôle horrible, que personne, pas même Adolphe, ne se doute de l'immense amour qui l'enveloppe. M. Prudhomme aime beaucoup Adolphe. Mademoiselle Prudhomme a dix-sept ans. La pièce est intitulée *le Mariage de mademoiselle Prudhomme*. M. Prudhomme, riche de quinze actions dans les mines d'Anzin, riche de plus de deux millions par sa maison [de banque], et possesseur d'immeubles, doit donner près d'un million à sa fille. Sa fille est donc avec un million et les espérances, l'un des plus riches partis de Paris.

Il faut vous dire, qu'au rebours des *Antony*, Adolphe est un garçon gai, positif, heureux de sa position, enchanté de n'avoir ni père ni mère, ne s'inquiétant pas d'eux. Là est un épouvantable drame entre la mère et le fils, car cette pauvre madame Prudhomme est assassinée vingt fois par jour par l'insouciance de son fils à l'endroit de sa mère et par une foule de traits qu'il est impossible d'expliquer; c'est la pièce même.

La fortune de mademoiselle Prudhomme a tenté un jeune notaire, qui doit sa charge à son prédécesseur, très avide d'en être payé. L'ancien notaire est ami de Prudhomme et il a introduit son successeur dans la maison. La tendresse de madame Prudhomme pour

Adolphe n'a pas échappé à l'œil du vieux notaire, qui croit que madame Prudhomme lui destine sa fille, et alors ils ouvrent les yeux à Prudhomme sur l'amour de sa femme pour Adolphe. Voilà la femme injustement accusée d'une faute imaginaire et qui ne saurait se justifier. Le comique vient, vous le sentez, du *pathos* de Prudhomme et de tous ses efforts pour convaincre sa femme. Sa femme accepte le singulier combat de faire taire son mari, comme si elle était coupable, ce qui est une moquerie tout à fait à la Molière. Mais elle voit d'où est venu le coup. Elle ruse avec les deux notaires, et, pressée par eux, elle leur démontre l'infamie de leur conduite et leur déclare qu'elle ne donnera pas sa fille à un homme capable de salir l'honneur de la mère pour obtenir la fille. Ils sont forcés de chanter la palinodie à Prudhomme, et la mère, pour assurer la tranquillité de son mari, est forcée de se séparer de son fils.

Voilà le gros de la pièce, car vous comprenez qu'il y a énormément de situations, de scènes, de mouvement. Les domestiques sont mêlés à cela. Il y a une peinture de la bourgeoisie actuelle. Il y a le retour du père d'Adolphe, qui complique tout cela et qui fait le dénouement. Il y a l'horrible scène de Prudhomme qui, pour s'éclairer sur la passion de sa femme, invente de vouloir marier le frère et la sœur, et qui s'arme de l'épouvante de sa femme. Il y a là le sujet le plus fécond, une grande moquerie des hommes et des choses, par les amplifications de Prudhomme. Madame Prudhomme est une Célimène de la banque, le caractère vrai de nos femmes d'aujourd'hui. Mais il y a surtout une satire fine des mœurs. Prudhomme acceptant son faux malheur, vaincu par la supériorité de sa femme, est une figure qui manquait au théâtre. Le bonheur si plein, troublé par les médisances de gens intéressés, et ramené pur par eux-mêmes, est d'un bon ton de comique. Mademoiselle Prudhomme ne se marie pas. En apparence, tout ceci vous semble indécis; mais c'est indécis et sans contours comme est *le Misanthrope*, dont le sujet tient en dix lignes. Le rôle de madame Prudhomme, qui a quarante ans, ne peut être joué que par mademoiselle Mars, et, avec sa maternité tacite et accablée à tous moments, elle peut être superbe.

Ecco, cara, la carte sur laquelle je vais jouer tout mon avenir,

car je n'ai plus que cette chance, tant est déplorable l'état de la librairie, et je veux, si notre grande affaire manque, avoir une fiche de consolation. Je ne ferai pas que cette pièce-là. J'en veux faire à la fois deux autres, afin d'avoir les recettes de deux théâtres, au moins.

Addio. Je vous écrirai d'ici au 1er novembre, aussitôt que j'aurai expédié plusieurs besognes pressées. Mais, je vous en prie, ne m'oubliez pas, et continuez-moi le récit de votre tranquille vie ukrainienne. J'ai sous mes fenêtres des fleurs, des dahlias, des plantes qui me font penser à vos jardins. Quand j'ouvre mon livre où j'ai mis toutes les pensées de mes ouvrages, et tant de choses, je reviens toujours à : *je serai Richelieu pour te conserver*. C'est, dans ce grand parc de mes idées, la fleur que je caresse le plus de l'œil.

Ayez de l'indulgence pour le pauvre troisième dixain, dont le tiers a été écrit à l'hôtel de l'Arc, aux Eaux-Vives. Décidément *Berthe la Repentie* est maintenant le plus grand morceau des *Cent Contes drolatiques*. Je vous bavarde toutes mes pauvres pensées; ma vie est si déserte, et il y a tant de mécomptes, de trahisons récentes, de difficultés, que je n'ose pas vous parler de ma vie matérielle. Elle est trop triste.

12 octobre.

Le conte est refait et envoyé à l'imprimerie, et je puis dire que je suis bien heureux d'avoir enfin terminé cet éternellement *sous presse* dixain. J'ai beaucoup de choses à terminer ainsi, car *Massimilla Doni* manque d'un chapitre sur *Mosé*, qui exige de longues études sur la partition, et, comme il faut que je les fasse avec un musicien consommé, je ne suis pas maître de mon travail. Puis, j'ai une préface à coudre, en forme de collerette, à *la Femme supérieure*, et une quatrième partie en forme de tournure, car les soixante-quinze colonnes de *la Presse* n'ont fourni qu'un petit volume. De là la préface et une moitié de volume. Vous ne sauriez imaginer comme ces raccommodages, ces replâtrages m'ennuient; je suis excédé par ces travaux après coup.

Allons, adieu. Quoique je n'aie pas de lettres de vous, je me plais à croire que vous allez bien, que vous n'avez ni chagrins, ni

malades, car vous me faites trembler avec un retard. J'imagine que votre tour est venu d'être malade et que vous souffrez.

J'ai oublié de vous parler, je crois, de mademoiselle de Fauveau, qui se souvenait de vous très bien. Elles sont si catholiques que sa sœur faisait des difficultés pour épouser le fils de Bautte, — le millionnaire bijoutier de Genève, où nous sommes allés ensemble, vous souvenez-vous? — à cause de la religion, et ces pauvres femmes sont dans la misère! N'est-ce pas superbe de foi? Mademoiselle de Fauveau, à qui je disais que beaucoup de gens avaient crié de ce que je faisais dire à madame de Mortsauf avant de mourir, s'est mise dans une sainte colère à propos de ces profanes, car elle avait en admiration *le Lys dans la Vallée*. Quand je lui dis que j'avais modifié les criailleries de la chair :

— Au moins, n'ôtez pas : « j'apprendrai l'anglais pour dire : *my dee* », me dit-elle.

Elle trouvait là le thème catholique magnifiquement posé, car il est le combat de l'esprit contre la matière.

— Malheureusement, lui ai-je dit, il paraît qu'il n'y a que nous deux qui comprenions cela.

C'est une charmante personne, mais par trop mystique et mythique. Elle m'a fait aller à San-Miniato pour voir des triglyphes primitifs, superbes, par rapport à la Trinité, et je n'ai rien vu de tout cela. Ne m'appelez pas *commis voyageur*, derechef, à cause de cet aveuglement. Je veux bien être voyageur et partir pour votre *cara patria*, mais non *commis*.

Adieu; j'espère que ce pauvre frêle papier vous dira tout ce que je pense, et que vous ne penserez pas à ma détresse, ni à mes chagrins; mais, que vous ferez comme moi; que vous lèverez gaiement et tristement tout ensemble la tête vers le ciel, où j'attends, depuis l'âge de raison, l'Orient du bonheur plein.

Ne me grondez pas trop, *cara*, de mon silence, car il n'y a eu ni trêve ni repos depuis ma dernière lettre, et je me disais que je pouvais vous inquiéter, sans pouvoir m'asseoir et écrire, car écrire un mot c'est ce que je ne puis point faire. Un jour, au coin de votre feu, faites-moi raconter ce mois-ci; vous verrez ce qu'il a été. Ce sont de ces romans réels qu'il faut conserver pour les causeries, et

alors le seigneur de Wierzchownia rira comme quand je faisais mes campagnes en Chine.

Mille affectueuses choses à tous ceux qui vous entourent, et qu'ils vous soient doux et bons, à vous qui le méritez tant, comme je voudrais l'être à vous, pour qui je n'ai que douceur et affection.

CXXX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, vendredi 20 — Jeudi 26 octobre 1837.

Je reçois ce matin votre numéro trente-quatre, et viens de lire le récit de votre voyage. Je suis ici pour la fête de ma mère, et pour la publication, dans *la Presse,* de *la Maison Nucingen.* J'ai fini ce matin le troisième dixain. Voilà ma vie en peu de mots.

Je n'ai pas eu besoin, ce matin, de lire votre recommandation pour l'expéditeur de la toile; j'avais été déjà chez le marchand de couleurs qui l'a envoyée, en le priant de faire réclamer par l'entrepreneur de roulage à ses correspondants. Brullon, ce marchand de couleurs, est tout aussi étonné que nous le sommes; mais il a l'habitude d'expédier des tableaux et m'a rassuré. Je me plais à croire que pendant que nous nous inquiétons, j'arrive peut-être en peinture chez vous.

Les maudits bâtisseurs me demandent tout le mois de novembre pour arranger une cabane à Sèvres, et je vais être ici au moins quinze jours pour les épreuves de *la Maison Nucingen.* Mes éditeurs ont arrangé l'affaire du *Figaro* et racheté mon traité, en sorte que je ne devrai plus rien à qui que ce soit après la publication de *la Maison Nucingen* (en fait de prose). Je suis extraordinairement content du troisième dixain. Mais vous savez combien cette littérature est proscrite, elle est accusée de tant d'obcénité que je ne serais pas étonné d'un *tolle* général, à propos de ce livre. Les manies anglaises nous gagnent, et c'est à faire adorer le catholicisme.

Massimilla Doni, autre œuvre qui sera bien incomprise, me donne d'énormes travaux par ses difficultés; mais je n'ai rien tant caressé que cette page mythique, parce que le mythe est bien profondément enfoui sous la réalité. Vous avez sans doute en ce moment, dans *la Revue de Saint-Pétersbourg*, *Gambara*, car ces bons contrefacteurs n'auront pas oublié cette œuvre-là, qui a coûté six grands mois de travaux.

J'ai vu Versailles, et c'est une bonne action, car il a sauvé le Palais; mais, c'est la plus ignoble et la plus sotte chose que je connaisse, tant tout y est mauvais comme art, et parcimonieux comme exécution. Quand vous verrez cela, vous serez ravie, et quand je vous expliquerai ce qui est à Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, et à Napoléon, vous trouverez le reste horriblement bourgeois et mesquin. Votre tante Leczinska y est une dizaine de fois, dans les portraits de famille, et je me suis plu à la regarder, et je me suis dit en riant: « Mieux vaut *Empereur* debout, que *goujat enterré* », car vous êtes une reine de beauté et elle un goujat de laideur; il faut que ce soit la faute des peintres, car elle était fort belle. Chose extraordinaire, il n'y a pas un portrait qui se ressemble; autant de portraits, autant de femmes différentes. Elle était sans doute journalière. Ce qui par exemple est beau comme Titien, et tout ce qu'il y a de beau en peinture, c'est *le Sacre de Napoléon* et *le Couronnement de Joséphine*, c'est *la Bénédiction des Aigles*, c'est *Napoléon faisant grâce à des Arabes*, de David et de Guérin. Quel grand peintre que David! C'est colossal. Je n'avais jamais vu ces trois tableaux-là.

Je vous écris toujours en face d'*un ami*[1], dans la contemplation duquel je me perds comme on se perd dans l'infini. J'ai une querelle à vous faire, à propos d'une phrase feinte dans votre numéro trente-trois, sur votre regret de ne pas avoir des amis qui puissent voyager pour vos intérêts, et cette phrase est une de ces blessures vives qui m'atteignent au cœur, car vous savez bien que s'il fallait pour vous et les vôtres aller au bout du monde, ou faire tous les jours quelque chose de difficile et d'attachant, ce qui est [plus ?] que de se montrer dans les grandes occasions, je ne réfléchirais

1. Le portrait de madame Hanska.

même pas, et j'irais avec l'aveugle obéissance du chien. Si vous le savez, votre phrase est bien mauvaise ; si vous ne le savez pas, mettez-moi à l'épreuve. Mon caractère, mes mœurs, tout ce qui est de moi, se trouve si horriblement calomnié, que le désespoir me prend quand je vois que je n'ai même pas un petit coin que le doute et le soupçon n'atteignent.

Vous me dites aussi que je vous écris moins souvent ; il n'y a pas une de vos lettres sans réponse, et je vous écris souvent à tort et à travers, malgré les luttes acharnées que je soutiens et qui finiront peut-être par vaincre mon courage.

On a réservé l'annonce de notre grande affaire pour le moment des élections générales, époque à laquelle les journaux seront très lus, et la première livraison paraîtra vraisemblablement le 15 novembre. Ce sera pour moi Austerlitz ou Waterloo.

Vous m'avez parlé des obstacles matériels à votre présence aux manœuvres de Wierzchownia ; mais j'avoue que si vous comprenez peu mes obstacles matériels, je conçois encore moins les vôtres, et je ne saurais *inventer* la dépense au fond d'une steppe. Faites-moi votre intendant, et vous verrez que, qui a fait Grandet se connaît en économie domestique. Et j'aimerais mieux être votre intendant que d'être lord Byron. Lord Byron n'était pas heureux, et je serais très heureux.

Plus je vais, et plus les moments d'abattement et de désespérance sont fréquents. Cette solitude et ce constant travail sans dédommagements, me tuent. Chaque jour, je me reporte à ces jours où la personne dont je vous ai parlé venait m'approvisionner de courage, et partager mes travaux. Quelle immense perte ! Qui peu la combler ? Une image ? Mais cette image est muette et ne me regarde même pas. Quoi qu'elle soit, et malgré les imperfections du souvenir, elle dore ma solitude et je puis dire qu'elle l'éclaire.

Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de chagrins noirs à la suite du coup qui m'a privé de madame de B... D'abord, les réparations tardives de tous les miens, qui ne l'aimaient pas, et qui ont répété la scène de *Clarisse Harlowe*. Puis, toutes ces petites choses de cœur qui doivent être brûlées ou demeurer communes ; son fils n'a rien compris à cela et ne m'a rien rendu. Je n'ose pas les redemander. Aussi moi que ni le travail, ni les chagrins, ni

quoi que ce soit n'entame comme santé, je fais des dispositions comme si je devais mourir demain, afin de n'affliger le cœur de personne.

Je voudrais bien que vous me donnassiez quelques nouvelles de vous-même. Je voudrais savoir si votre santé reste la même, si vous êtes contente de vous, si vous engraissez ou maigrissez, si vous avez des palpitations, si vous toussez, si la blancheur de votre teint ne dément pas vos cheveux noirs. Vous êtes trop sobre de ces petits détails. Rendez-moi cette justice que je vous initie aux secrets de mes cheveux blancs et à la destruction croissante de l'individu que vous avez rencontré sur le *crêt*, et auquel je ressemble très peu. Ne croyez pas à la teinte des cheveux que Boulanger m'a conservés ; ne croyez qu'à l'ardeur de l'œil, encore moins ardent que le cœur !

J'ai entendu hier votre chère *Norma*. Mais Rubini était remplacé par un méchant ténor, et l'on a passé des morceaux. Je suis sorti avant la scène où Norma déclare sa passion aux Druides. Il y avait le plus étrange monde dans les loges, car personne n'est encore revenu de ses terres ; la vendange a été tardive cette année et nous avons un temps superbe. Le Prince Ed. Schonburg occupait la loge des Appony, qui sont encore absents. Mais point de princesse.

N'avais-je pas raison quand je vous disais, à Vienne, que la quinzaine que j'y ai passée était comme une oasis dans ma vie, car, depuis ce moment, je n'ai eu ni un jour ni une heure de repos. J'ai voyagé pour trouver une trêve à cette vie et, sans doute, le mois ou les quelques mois que je pourrai encore aller prendre et où tout ce qui est Paris sera complètement oublié, seront une autre oasis. Mais, le pourrai-je ? Il y a des jours où il me prend une féroce envie de tout planter là. Et j'eusse été sage de faire cette folie, car elle seule me permettra de rapporter quelque pièce de théâtre, car, ici, je suis trop poursuivi par mes obligations. Vous ne sauriez imaginer comme vos lettres m'y portent, et combien celles qui peuvent vous paraître longues, diffuses, sont précieuses pour moi. Là où il y a du cœur et de la constance, il ne faut plus songer au mérite et à la grâce qui signent chaque détail ; mais je vous assure qu'elles me rendent bien difficile. Il y a des heures pesantes et particulièrement sombres où il me suffit de relire une

page ancienne, au hasard, pour me soulager l'âme ; c'est comme si je sortais d'un cachot pour jeter les yeux sur un beau pays. Seulement, il y a beaucoup de choses tristes, ou plutôt attristantes ; par exemple, que vous croyez sur la foi de votre sœur Caroline; que vous ne sauriez que faire dans Wierzchownia d'un *Parisien*, d'un *bel esprit*, qui a besoin de Paris, et qui s'ennuierait. Cela prouve que l'on ne peut pas me connaître en cent lettres, et en quarante-cinq jours que nous nous sommes entrevus. J'avoue que je ne suis pas triste, mais humilié, de la tirade de cette charmante créature.

A propos du troisième dixain, je souhaiterais vivement que vous ne le lussiez point sans que M. de Hanski y eût d'abord passé. car s'il devait me nuire dans votre esprit, j'aimerais mieux qu'il n'entrât jamais dans votre bibliothèque. C'est spécialement un livre d'hommes, et je souffre quand cette douce et inoffensive plaisanterie est mal prise ou incomprise. Faites-moi cette grâce ; laissez cela dérider le front du boyard quand il aura ses diables bleus, et cachez ce livre.

Je crois que vous avez raison relativement à la route à prendre, et que du Havre à Lubeck et de Lubeck à Berlin, cela va bien ; mais que, de Berlin, il faudra aller par Varsovie ; mais je voulais éviter Varsovie, parce que je hais ces stupides séjours où l'on est reconnu et où l'on vous fait des réceptions sans cœur ni âme, et purement de vanité. Mais c'est le meilleur chemin. Peut-être aussi le moins coûteux.

Quand vous m'avez parlé, dans votre numéro trente-trois, d'un bonheur que je ne rêvais pas rue de Lesdiguières, en croyant que je verrais un mécompte dans une existence paisible, secrète, obscure, heureuse par le ménage et la confiance, vous ne saviez pas combien j'ai jeté de lest à la mer, combien de bulles de savon se sont éclatées, combien peu je tiens à ce qu'on nomme gloire (c'est, ici, un privilège d'être calomnié, vilipendé, honni). Réputation, consistance politique, etc., tout est à l'eau. Ce qui n'est pas à l'eau, et ce sur quoi je compte, c'est sur une jeunesse de cœur qui me permettra d'aimer pendant vingt ans une femme qui en aurait trente-six, c'est de ne compter la forme que pour peu de chose et l'âme pour tout !

Que me parlez-vous d'un journal dont je suis actionnaire ? Jour-

nal vous-même, comme disent les écoliers. Vous croyez aux annonces ! Vous croyez que l'on respecte nos noms ! On les prend pour étiquettes du faux Macassar, du faux parfum ; et qui attaquerait cette singulière contrefaçon se ferait moquer de lui. Je ne ferai jamais de commerce ni de journal, car chat échaudé craint l'eau froide.

J'ai un persécuteur qui voudrait pouvoir me mettre en prison (toujours l'affaire Werdet qui a son concordat, et se promène dans Paris sans créanciers). Jules Sandeau était brouillé avec cet homme, qu'il méprisait pour son compte personnel. Eh bien, il s'est racommodé avec lui et a dîné chez lui. J'ai été un père pour Jules. Je me suis écrié : « Voilà encore un homme rayé du nombre des vivants pour moi ! » Croyez-vous cependant que cela fasse aimer Paris ?

Adieu pour aujourd'hui. Je vous écrirai encore quelques lignes avant de fermer ma lettre. Je vais m'appliquer à *la Maison Nucingen*, et, comme Sisyphe, rouler mon rocher !

Lundi 23.

Je ne sais rien de plus lassant que d'être resté pendant toute une nuit, depuis minuit jusqu'à huit heures, sous la lueur d'un garde-vue, devant son papier blanc, sans rien trouver, en entendant le bruit du feu et celui des voitures, qui retentit aux vitres et vient de la barrière des Bons-Hommes et du quai ! C'est ce qu'a fait votre serviteur depuis cinq nuits sans pouvoir trouver ce moment où je ne sais quelle voix intérieure vous dit : « Marche ! » Les fatigues inutiles ne comptent auprès de personne.

Jeudi 26.

Voici trois jours pendant lesquels je n'ai rien pu faire qui vaille, que me tourmenter.

J'ai rencontré hier un de vos hôtes de Genève, le conteur d'anecdotes, celui qui parlait de la Z... Il viendra me voir ce matin et je voudrais bien savoir, courrier par courrier, si au cas où il retournerait dans la *cara patria*, je puis lui remettre quelques-uns des manuscrits qui vous appartiennent, car je crois qu'il faut les envoyer par détachements.

Il faut que mon cerveau soit fatigué par les épreuves des

Contes drolatiques et par celles de *Massimilla Doni*, car il y règne une impuissance complète pour ce que j'ai à faire : *la Maison Nucingen*. J'ai souvent eu de ces contrariétés, mais elles ne duraient pas aussi longtemps.

Il faut vous dire adieu et vous envoyer cette lettre qui, par la bienheureuse invention du *bon roy Loys le unzième*, sera dans vos mains dans une vingtaine de jours. Voici l'hiver qui va commencer ; ainsi toute chance d'aller vous voir est remise au printemps, quoique les chasse-neige ne m'épouvantent pas plus que les loups, car les gens très malheureux n'ont jamais aucun accident à craindre. Ce sont les *oints du malheur*. La mort les respecte.

Je puis vous avouer que quand je me suis trouvé si malade à Saché, j'avais une sorte de tranquillité voluptueuse à ressentir mes sourdes douleurs, car *je ne vis que par devoir*.

Je vais faire deux grands essais de fortune ; l'affaire par tontine et ma comédie. Après, je me laisserai aller au courant, et verrai ce qu'il en adviendra. Croyez qu'après une lutte de dix-huit années, et un combat acharné de sept ans, une fois la campagne de France achevée, il faut, bon gré mal gré, trouver Sainte-Hélène. D'ici au mois d'avril, tout sera décidé. L'affaire aura manqué ; *le Mariage de mademoiselle Prudhomme* aura été sifflé, et je me serai jeté dans une diligence de Lubeck à Berlin, pour venir chercher un repos bien nécessaire. Vous verrez le soldat littéraire couvert de blessures à panser ; mais il ne sera pas difficile de l'amuser, *quoi qu'on die.*

Je crois que je vais aller en Berry, chez madame Carraud, pour éviter mille ennuis que j'ai à Paris.

Allons, adieu. Écrivez-moi plus souvent et ne m'oubliez pas auprès des membres de votre colonie. Dites à M. de Hanski que je crois avoir trouvé le moyen de faire pousser la garance en Russie ; cela le réveillera. Mille caressantes choses à votre chère Anna. Dites-moi confidentiellement ce qui lui ferait plaisir d'avoir de Paris, et trouvez ici les hommages de mon attachement et les plus gracieuses fleurs d'un cœur qui ne sera jamais fané en elles.

CXXXI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Chaillot, 714 novembre 1837.

J'ai décidément commencé ma comédie; mais, après en avoir dessiné les principales lignes, j'aperçois les difficultés, et cela donne une profonde admiration pour les grands génies qui ont laissé leurs œuvres au théâtre.

Hier, je suis allé entendre la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven. Beethoven est le seul homme qui me fasse connaître la jalousie. J'aurais voulu être plutôt Beethoven que Rossini et que Mozart. Il y a dans cette homme une puissance divine. Dans son *finale*, il semble qu'un enchanteur vous enlève dans un monde merveilleux, au milieu des plus beaux palais qui réunissent les merveilles de tous les arts, et là, à son commandement, des portes, semblables à celles du Baptistère, tournent sur leurs gonds et vous laissent apercevoir des beautés d'un genre inconnu, les fées de la fantaisie. Ce sont des créatures qui voltigent avec les beautés de la femme et les ailes diaprées de l'ange, et vous êtes inondé de l'air supérieur, de cet air qui, selon Swedenborg, chante et répand des parfums, qui a la couleur et le sentiment, et qui afflue, et qui vous béatifie !

Non, l'esprit de l'écrivain ne donne pas de pareilles jouissances, parce que ce que nous peignons est fini, déterminé, et que ce que vous jette Beethoven est infini ! Comprenez-vous que je ne connaisse encore que la *Symphonie en ut mineur* et le petit bout de la *Symphonie pastorale*, que nous avons été entendre râcler à Genève, dans un second étage, et où je n'ai rien entendu parce qu'à deux pas de vous un jeune homme m'a demandé, les yeux écarquillés et l'air pétrifié, si je savais qui était cette belle étrangère, laquelle était vous, et que j'étais fier comme si j'eusse été femme, jeune, belle et vaniteuse ?

Je vis si solitairement que je n'ai point à vous raconter la vie

de Paris, ni à vous en peindre la société, ni en répéter les cancans. Je ne puis vous parler que de moi, ce qui est un sujet d'éternelles tristesses.

Ma maisonnette s'avance, elle sera finie pour la maçonnerie, le 30 de ce mois. Mais elle ne pourra sans doute être habitée que dans trois ou quatre mois.

Je suis en ce moment plongé dans une misère risible, en ce sens que j'ai chez moi tous les agréments de la richesse. Mon *fidèle* Auguste doute de ma fortune, et me quitte en alléguant une certaine volonté paternelle, qui veut lui faire quitter la domesticité pour le commerce ; mais le vrai de cette fuite est l'incrédulité qu'il a sur mon opulence future, et une espèce de certitude de ma détresse présente qui durera, et qui l'empêchera de faire ses petites affaires. Je le laisse aller, et je gémis d'avoir à reprendre d'autres fripons. J'aime mieux ceux que je connais, quoique celui-ci se moque autant de moi que de l'an Ier de la République. Il ne fait attention à rien, il m'a laissé, malade au lit, un jour entier sans m'apporter à boire, et quand il a été malade, je lui ai donné une garde, et cette année, j'ai payé mille francs pour l'exempter de la conscription. Il m'était devenu insupportable par sa négligence, et son ingratitude m'arrange.

Figurez-vous que j'ai depuis trois ans au moins sur les bras une miss irlandaise, nommée Patrickson, qui s'est ingéré de traduire mes œuvres et de les propager en Angleterre. L'histoire est drôle. Madame de C..., furieuse contre moi à plusieurs titres, l'avait prise pour apprendre l'anglais à R..., et elle s'était inventée de me jouer un mauvais tour. Elle me fait écrire une lettre d'amour par cette miss, qui signe : *lady Névil*. Je prends l'*Almanach* anglais, et n'y trouve ni lord ni sir Névil. La lettre était d'ailleurs fort louche. Vous savez que quand ces choses-là sont feintes, il y a trop ou trop peu, et j'avais reconnu ce qui en était. Je réponds avec ardeur. On me donne un rendez-vous à l'Opéra, et ce jour-là, je vais chez madame de C... qui me fait rester à dîner avec elle. Mais j'allègue que j'ai affaire à l'Opéra. Elle me dit : « Eh bien, je vous y conduirai. » Cela dit, elle ne peut s'empêcher d'échanger un regard avec sa demoiselle de compagnie, et le regard me suffit. Je devine tout, qu'elle me tend un piège, qu'elle veut me ridiculiser à tout jamais.

Je vais à l'Opéra. Personne. Enfin, j'écris une lettre qui amène chez moi cette miss, vieille, horrible, des dents affreuses, mais pleine de remords de son rôle, et pénétrée d'une affection pour moi, d'une horreur et d'un mépris sans égal pour la marquise. Quoique mes lettres fussent profondément ironiques et faites pour faire rougir une femme travestie en fausse lady, elle les avait reprises. J'avais barre sur madame de C... Elle a fini par deviner que dans cette intrigue, elle avait eu le dessous. Elle m'a voué de ce jour une haine qui ne s'éteindra qu'avec la vie. Encore, peut-être se relèvera-t-elle de son tombeau pour me calomnier. Elle n'a jamais ouvert *Séraphita*, à cause de la dédicace, et sa jalousie est telle que si elle pouvait anéantir le livre elle en pleurerait de joie.

Enfin, cette horrible, vieille, et dentue miss Patrickson, se croyant obligée à des réparations, ne vit que par ma traduction. Je rencontre à Poissy, une madame Saint-Clair, fille de je ne sais quel amiral anglais, sœur de madame Delmar, qui s'engoue aussi de ma traduction et me propose un traité lucratif avec les revues anglaises ; je ne dis ni oui ni non, à cause de ma Patrickson. Mais, comme voilà trois ans que la pauvre créature lutte et que c'est sa vie, j'imagine qu'elle profitera de cet aide. J'y vais un mercredi soir ; elle demeure à un cinquième étage, mais moi je ne sais rien de plus grandiose que le malheur. Je monte et j'arrive !... Je trouve cette pauvre créature grise comme un suisse ! Jamais de ma vie je n'ai été dans un pareil embarras ; elle parlait entre les dents, elle ne comprenait pas ce que je disais ; enfin, quand elle entend qu'il s'agit d'une collaboration pour la traduction, elle fond en larmes, elle me dit que si cette besogne ne lui reste pas entière elle se tuera, que c'est sa vie et sa gloire ; et elle me dit ses malheurs. Je n'ai rien entendu de plus épouvantable, et je me suis en allé glacé de terreur, ne sachant pas si elle buvait par goût où pour s'ôter le sentiment de la misère. J'ai donc refusé madame Saint-Clair. Vous ne sauriez imaginer la saleté, le taudis, l'effroyable désordre où vit cette fille ! Elle a surpassé sa laideur. Voilà l'épisode le plus saillant de ma semaine.

Dans le désert de sa vie, cette fille s'est accrochée à mon œuvre comme à un palmier nourrissant, et il sera toujours infertile, et je n'ai pas d'argent pour la secourir. Cependant, hier, je suis allé par hasard rue Neuve-du-Luxembourg, où il y a un pâtissier anglais,

qui fait de délicieux pâtés aux huîtres, et je donnais le bras à une Anglaise. Qui trouvai-je? Ma Patrickson attablée, et mangeant et buvant. Certes, je ne suis ni capucin, ni niais, et je comprends que plus on est malheureux, plus il faut chercher des compensations, et l'on est heureux d'en trouver chez les pâtissiers! Mais la personne à qui je donnais le bras m'a dit qu'elle était sûre que cette malheureuse *buvait du gin*, qu'elle avait tous les caractères des personnes vouées au *gin*. Je ne lui avais rien dit de ma miss aux traductions. Mais, qu'elle boive ou non du *gin*, elle n'en est pas moins dans la plus profonde misère. Reste à savoir si elle est dans la misère parce qu'elle boit du *gin*, ou si elle boit du *gin* parce qu'elle est misérable. Moi, la misère des autres me serre le cœur. Je ne juge jamais le malheureux. Je suis stoïque avec mon infortune, et je donnerai mon pain, mourant de faim. Cela m'est arrivé déjà plusieurs fois, et ceux que j'ai obligés ne me l'ont pas rendu. Exemple: Jules Sandeau, qui, depuis deux mois, n'est pas venu me voir une seule fois, et qui ne viendrait pas si j'étais à l'agonie. Eh bien, quoique je sache cela, je n'acquiers pas d'expérience. Si je me marie, il faut que ma femme gouverne ma fortune et s'interpose entre moi et le monde entier, car j'épuiserais les trésors d'Aladin pour les autres. Heureusement que je n'ai rien. Quand j'aurai quelque chose, il faudra me faire fictivement avare...

J'ai conduit ma mère à Poissy, dans une pension fort agréable, et je l'ai conduite par le chemin de fer, où l'on va très peu vite. Le cœur me saignait de la conduire là, moi qui rêve de lui faire une belle fin de vie, avec une belle fortune, et qui avance si peu, car la misère est devenue bouffonne, comme je vous le disais. Il m'a fallu plus de diplomatie pour avoir du bois à brûler pour un mois, que pour signer quelque traité de paix dans dix ans d'ici entre la France et la puissance que vous voudrez. Et puis, la comédie ira lentement. Elle ira comme mon portrait. J'ai su hier qu'il était arrivé cependant; mais l'expéditeur ne sait pas en quelle ville. J'espère que c'est à Brody. On a d'ailleurs écrit pour savoir où, et, quand j'aurai une réponse, vous me direz sans doute que vous l'avez. Dieu veuille qu'il en soit ainsi de la comédie! Ce que j'aperçois en ce moment c'est l'immense jugement qu'il faut au poète comique. Il faut que chaque mot soit un arrêt prononcé sur les mœurs de l'époque. Il ne faut pas

choisir les sujets minces ni mesquins. Il faut entrer dans le fond des choses, en sorte qu'il faut constamment embrasser l'état social et le juger sous une forme plaisante. Il y a mille choses à dire, et il ne faut dire que la bonne, en sorte qu'il y a mille pensées rebutées sous une expression qui demeure. Ce travail me confond. Il va sans dire que j'entends parler d'une œuvre de génie, car pour les trente mille pièces qu'on nous a données depuis quarante ans, rien n'est plus facile à faire. Je suis très envahi par cette comédie ; je ne pense qu'à cela, et chaque pensée en étend les difficultés. Ce ne sera rien que de la faire ; il faudra la faire représenter, et elle peut tomber. Je suis au désespoir de ne pas avoir été m'enfermer à Wierzchownia pendant cet hiver pour garder cette œuvre au milieu de votre vie cénobitique. J'aurais fait comme Beaumarchais, qui accourait lire, scène à scène, à des femmes, et qui refaisait sur leurs avis.

Je suis dans un moment de profonde tristesse. Le café ne me fait rien ; il ne fait pas surgir l'homme intérieur qui reste dans sa prison de chair et d'os. Ma sœur est malade, et quand Laure est malade l'univers me semble dérangé. Ma sœur est tout dans ma pauvre existence ! Je ne travaille pas avec facilité. Je ne crois pas à ce qu'on appelle mon talent. Je passe les nuits à me désespérer.

La Maison Nucingen est là en épreuves devant moi, et je ne puis y toucher, et cependant c'est le dernier anneau de la chaîne, et avec trois jours de travaux, il serait brisé. Le cerveau ne bouge pas. J'ai pris deux tasses de café à l'eau ; c'est comme si j'avais bu de l'eau. Je vais essayer d'un changement de lieu et aller en Berry chez madame Carraud qui m'attend depuis deux ans et à qui, tous les trois mois, j'ai dit que j'allais la voir. Ma maisonnette ne sera prête que dans le mois de décembre, et les ouvriers la garderont d'ici mon retour.

Pour comble de malheur, je n'ai point de lettres de vous. Vous pourriez m'écrire toutes les semaines et vous m'écrivez à peine tous les quinze jours. Vous avez beaucoup plus de temps que je n'en ai, dans votre steppe, où il n'y a ni symphonie de Beethoven, ni boulevards en bitume, ni Italiens, ni gazettes à faire, ni livres à écrire, ni épreuves à corriger, ni misères, et où vous avez des forêts de cent mille arpents. Dieu, si vous aviez cela auprès de Paris, vous auriez

juste deux millions de rente, et votre forêt vaudrait cinquante millions ! Tout est juxta-position ; je suis ici et vous êtes là-bas.

12 novembre.

Réparation à la pauvre miss. Elle ne boit que de l'eau et c'était ma visite inespérée qui l'avait littéralement grisée. J'efface tout ce que je vous ai écrit, et je le laisse pour ma punition ; mais vous ne m'en croirez ni plus méchant, ni meilleur...

Moi, je vais partir pour Marseille, aller en Corse et de là en Sardaigne, et tâcher d'être revenu pour les premiers jours de décembre. C'est une affaire de fortune de la plus haute importance qui m'y conduit et je ne pourrai vous la dire que si elle manque, car, si elle réussit, je ne pourrai vous la conter que dans le tuyau de l'oreille. Voici trois semaines que je pense à ce voyage ; mais l'argent pour le faire me manque et je ne sais où le trouver. Il faut environ douze cents francs ou cent vingt ducats pour aller savoir un oui ou un non sur la fortune, mais la fortune rapide, en quelques mois !

Addio, cara. Voici trois lettres que je vous écris contre vous une. Je n'ai jamais vu la Provence ni Marseille, et je me promets un peu de distraction de cette course. J'irai par la malle-poste jusqu'à la mer, et le reste se fera par bateau à vapeur, en sorte que j'espère avoir fini en quinze jours, car il ne faut pas qu'on s'aperçoive de mon absence. Mes éditeurs grogneraient.

La tontine est retirée ; mon œuvre paraîtra purement et simplement par livraisons, avec les gravures sur acier comprises dans le texte. Ainsi nous retombons dans l'ornière des publications qui se sont faites depuis cent ans en France.

13 novembre.

Ma comédie en a engendré une préliminaire. Il m'est impossible de faire *Prudhomme parvenu* avant d'avoir montré *Prudhomme se mariant*, d'autant plus que *le Mariage de Prudhomme* est une comédie excellente et pleine de situations comiques. Ainsi me voilà avec huit actes sur les bras au lieu de cinq.

14 novembre.

Adieu. Il faut se jeter dans un travail inopiné, qui peut me donner une *arachnitis*. On offre vingt mille francs de *César Birotteau* s'il

est prêt pour le 10 décembre; j'ai un volume et demi à faire et la misère m'a fait promettre. Il faut travailler pendant vingt-cinq nuits et vingt-cinq jours. Ainsi, mille tendres choses. Je cours à Sèvres chercher les manuscrits commencés et les épreuves de cet ouvrage. Il n'y a que neuf feuilles de faites; il en faut quarante-six; reste trente-cinq. Il n'y a pas une minute à perdre.

Adieu. Je serai ces vingt-cinq jours sans pouvoir vous écrire.

CXXXII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 20 décembre 1837.

Je viens de terminer en vingt-deux jours, comme je l'avais promis et comme je vous l'écrivais brusquement en terminant ma dernière lettre, *César Birotteau*. J'ai fait en même temps *la Maison Nucingen*, pour *la Presse*. C'est assez vous dire que je suis abattu, dans un état d'anéantissement inexprimable. Il faut un certain effort pour vous écrire, et je le fais sous l'inspiration d'une crainte et d'une inquiétude horribles. Je n'ai rien reçu de vous depuis votre numéro trente-quatre, daté du 6 octobre. Vous ne m'avez jamais laissé si longtemps sans nouvelles et vous ne sauriez croire combien, à travers mes travaux, ce silence m'a effrayé, car je sais que ce n'est pas sans raison que vous manquez à m'écrire.

Aujourd'hui, je ne puis que vous écrire à la hâte et pour vous dire que je ne suis pas mort de fatigue, ni d'inflammation au cerveau; que *César Birotteau* et le troisième dixain ont paru; que vous aviez de nouveaux volumes dans votre bibliothèque d'épreuves; que *la Maison Nucingen*, finie depuis un mois, va paraître, et que j'achève *Massimilla Doni;* que l'édition intitulée : *Balzac illustré*, va paraître et qu'elle est une surprenante chose de typographie et de gravure; que, pendant cinquante jours, je n'ai dormi que quelques heures; que j'ai été bien souvent à un cheveu de l'apoplexie et que je ne recommencerai plus pareil tour de force; que ma cabane est à

peu près bâtie à Sèvres, et que vous pouvez toujours adresser vos lettres *à madame veuve Durand, 13, rue des Batailles,* parce que je suis encore obligé d'y rester pour achever quelques œuvres pressées qui veulent une communication constante entre l'imprimerie et moi. Ma maison ne sera prête qu'au 15 de février au plus tôt.

Mon portrait me fait tourner la tête. Je ne sais pas précisément où il est, et vous pourriez, en tout cas, écrire à M. Halperine, qui doit l'avoir, ou qui peut le réclamer sur la route de Brody à Strasbourg. Je suis au désespoir à ce sujet. M. de Hanski ne sait pas que la maison Rothschild ne fait pas d'affaires avec les Halperine, et que leurs courriers ne se seraient pas d'ailleurs chargés d'une chose aussi volumineuse. Il a fallu se servir du roulage accéléré.

Je suis dans la plus vive et la plus ardente inquiétude ; elle est devenue d'autant plus grande que je n'ai plus le travail pour m'en distraire et je vous supplie de m'écrire un petit mot, ou de me le faire écrire, si vous êtes malade.

Je n'ai point de nouvelles intéressantes à vous donner, car je n'ai pas quitté mon cabinet et mes épreuves depuis la dernière lettre. Cependant Heine est venu me voir et m'a dit toute l'affaire L... Elle dépasse tout ce que je pouvais imaginer, tant pour la maladie que pour les détails de la famille. Les lords sont des infâmes. Koreff et Wolowski sont des demi-dieux, et je conçois qu'un million ne pouvait pas les payer. Ce sera matière à causerie au coin du feu.

Vous avez peut-être eu à aller au loin ; vous avez peut-être quitté Wierzchownia pour soigner votre sœur. Mon imagination franchit toutes les possibilités du cercle des suppositions et arrive à l'absurde. Que vous est-il arrivé ? Je ne vois aucun cas où vous puissiez laisser sans un mot de vous ou d'autrui.

Adieu. Trouvez ici l'expression d'une vieille amitié à toute épreuve, et les effusions d'une affection qui ne ressemble à aucune autre. Je ne puis vous en écrire davantage, car je suis dans un tel état d'abattement, que rien ne prouve mieux mon attachement que cette lettre même, et cependant, il va falloir, dans quelques jours, reprendre le collier de misère. Alors je pourrai vous écrire plus au long et vous dire tout ce que je garde dans le cœur.

Rappelez-moi au souvenir de tous les vôtres et priez M. de Hanski de réclamer chez les Halperine le tableau, afin qu'ils le réclament

eux-mêmes sur toute la ligne. J'ai été voir les expéditeurs, et ils auront un procès si vous n'avez pas cette toile d'ici à quinze jours. Ainsi, répondez-moi un petit mot à ce sujet.

Votre dévoué,

NORÉ.

L'autographe ci-joint est précieux [1].

CXXXIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE) [2].

Chaillot, 20-22 janvier 1838.

Me voilà sorti d'inquiétude. J'ai vos numéros trente-six et trente-sept. Quant au trente-cinq, il ne m'est point parvenu, sachez-le bien. Le trente-quatre est daté du 6 octobre; le trente-six du 10 décembre. Ainsi vous ne m'avez pas laissé du 6 octobre au 10 décembre sans lettre. Or, comme je n'ai reçu qu'en janvier le trente-six et le trente-sept, jugez si j'ai été inquiet, puisque je suis resté *deux* mois sans lettres!

Il y a eu, quant au numéro trente-six, un retard de quinze jours, ici, par la faute de la poste et un peu par la mienne. Quand je suis revenu de Sèvres ici, j'ai donné l'adresse de mon beau-frère pour que l'on m'y renvoyât les lettres, et la poste de Sèvres a mis un faux numéro, en sorte qu'avant que je susse qu'il fût arrivé une lettre

1. Rien n'est plus précieux, en fait d'autographes, que ceci, quoiqu'il n'y ait pas de signature.

Ces trois feuillets viennent du livre avec lequel Jean-Jacques Rousseau allait herboriser autour de l'Ermitage, et en se rendant à Eaubonne chez madame d'Houdetot. Le feuillet écrit est de lui.

Cela vient de la bibliothèque de Junot, et me fut donné par madame d'Abrantès. J'en avais tout un volume; tout le monde m'en a pris. Il ne m'est resté que cela.

DE BALZAC.

2. Cette lettre a déjà paru dans la *Correspondance* de H. de Balzac, mais avec des variantes. Voir édit in-18, t. 1er, page 379.

et que j'aie réclamé, ne la recevant pas, il s'est écoulé quinze jours, en sorte que j'ai reçu coup sur coup le trente-six et le trente-sept. Ces deux lettres sont piquées de mille piqûres, stigmates de la défiance inspirée par la peste, et peut-être est-ce aux premières fumigations que je dois l'étrange malheur d'avoir perdu votre numéro trente-cinq. En tout cas, je vous dois avertir, car ceci justifie la lettre douloureuse que je vous ai écrite en dernier. C'était, pour moi, un chagrin qui consummait tous les autres, que votre silence. Je suis l'objet de si atroces calomnies, que j'avais fini par croire que l'on vous avait dit et que vous aviez cru des choses exorbitantes, comme que je vivais de chair humaine, que j'épousais une Elssler ou une marchande de poisson, que j'étais en prison, que, etc., car, j'ai, je crois, des ennemis jusqu'en Ukraine. Défiez-vous de tout ce que vous saurez par d'autres que par moi, car vous avez à peu près le journal de ma vie...

Maintenant, quant à l'affaire qui va me faire aller dans la Méditerrannée, ce n'est ni un mariage, ni quoi que ce soit d'aventureux, ni de sot. C'est une affaire sérieuse et scientifique dont il m'est impossible de vous dire un mot, parce que je suis obligé au secret, que je ne puis que vous la dire au coin du feu, comme l'affaire Koreff et L... quand elle sera finie, heureuse ou malheureuse, et que je n'y risque qu'un voyage qui sera toujours un agrément ou une distraction.

Vous m'avez demandé comment sachant tout, connaissant tout, observant et pénétrant tout, je sois dupe et trompé ? Hélas, m'aimeriez-vous si je n'étais dupe de rien, si j'étais si prudent, si observateur que rien de malheureux ne m'arrivât ? Mais, en laissant la question de cœur de côté, je vous dirai le secret de cette apparente contradiction. Quand un homme arrive à être de première force au *whist*, qu'il sait à la cinquième carte jouée où sont toutes les autres, croyez-vous qu'il n'aime pas à laisser sa science de côté pour savoir comment ira le jeu par les lois du hasard ? Enfin, chère et pieuse catholique, Dieu savait d'avance que Ève succomberait, et il l'a laissée faire ! Mais, en laissant encore de côté cette manière de vous expliquer la chose, il en est une que vous sentirez mieux. Quand, nuit et jour, mes forces et mes facultés sont tendues à composer, à écrire, à rendre, à peindre, à me souvenir; quand je suis à parcourir d'une aile

lente et pénible, souvent blessée, les campagnes morales de la création littéraire, comment puis-je être sur le terrain des matérialités? Quand Napoléon était à Essling, il n'était pas en Espagne. Pour ne pas être trompé dans la vie, dans les amitiés, dans les affaires, dans les relations de toute espèce, chère comtesse, recluse et solitaire, il faut ne faire que cela; il faut être purement et simplement financier, homme du monde, homme d'affaires. Certes, je vois bien que l'on me trompe et que l'on va me tromper, que tel homme me trahit ou me trahira, ou s'en ira après m'avoir emporté quelque chose de ma laine, Mais au moment où je le pressens, le prévois, ou le sais, il faut aller se battre ailleurs. Je le vois quand je suis emporté par la nécessité d'une œuvre ou du moment, par un travail qui serait perdu si je ne l'achevais. J'achève souvent une chaumière à la lueur d'une de mes maisons qui brûle. Je n'ai ni amis ni serviteurs; tout me fuit, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais trop, parce que l'on n'aime ni l'on ne sert un homme qui travaille nuit et jour, qui ne se dissipe pas à votre profit, qui reste là, qu'il faut venir voir, et dont la puissance, si puissance il y a, n'aura d'avènement que dans vingt ans ; parce que cet homme a la personnalité de ses travaux, et que toute personnalité est odieuse quand elle n'est pas accompagnée du pouvoir. En voilà bien assez pour vous convaincre qu'il faut être *une huître* (vous souvenez-vous de ceci?) [1] ou un ange pour se mettre sur ces grands rochers humains. Les huîtres et les anges sont aussi rares les uns que les autres dans l'humanité. Aussi, vous aimerais-je comme une étonnante curiosité si je n'avais pour vous les affections fraternelles les plus étendues et les plus profondes. Croyez bien que je vois les choses et les hommes comme ils sont, jamais un homme ne supporta de fardeau plus cruel que ne l'est le mien. Ne vous étonnez pas de me voir m'attacher aux êtres et aux choses qui peuvent me donner le courage de vivre et d'aller en avant! Ne me reprochez jamais le cordial qui m'a permis de gagner une étape!

Voilà douze ans que je dis de Walter Scott ce que vous m'en écrivez. Auprès de lui lord Byron n'est rien, ou presque rien. Vous

1. Balzac avait écrit à Genève sur un album à lui cette pensée : « Les grands hommes sont comme les rochers; il ne peut s'y attacher que des huîtres. » Madame Hanska écrivit au-dessous : « Je suis donc une huître ».

vous trompez sur le plan de *Kenilworth*; au gré de tous les *faiseurs* et au mien, le plan de cette œuvre est le plus grand, le plus complet, le plus extraordinaire de tous. Il est le *chef-d'œuvre* sous ce point de vue, comme *les Eaux de Saint-Ronan* sont le chef-d'œuvre comme *détail* et patience du fini, comme les *Chroniques de la Canongate* sont le chef-d'œuvre comme *sentiment*, *Ivanhoe* (le premier volume s'entend) comme chef-d'œuvre *historique*, *l'Antiquaire* comme *poésie*, *la Prison d'Edimbourg* comme *intérêt*. Tous ont un mérite particulier, mais le génie est partout. Vous avez raison; Scott grandira et Byron tombera. L'un a toujours été *lui*, l'autre a créé!

Quant à ce qu'on appelle le *Balzac illustré*, rassurez-vous; c'est toute mon œuvre, les *Contes drolatiques* excepté. C'est l'œuvre, intitulée : *Études sociales*.

Vous aurez à demander à Bellizard : 1° *César Birotteau;* 2° *la Femme supérieure* suivie de *la Maison Nucingen;* 3° le troisième dixain [des *Contes drolatiques*]; 4° la quatrième livraison des *Études philosophiques*, où sont *Gambara* et *Massimilla Doni* [1]. Procurez-vous surtout les éditions de Paris. Ceux qui se plaignent de ma paresse peuvent avant, se procurer les neuf volumes in-octavo que j'aurai faits cette année. Vous savez que *les Ruggieri*, *la Perle brisée*, *les Martyrs ignorés*, sont dans la troisième livraison des *Études philosophiques*.

M. de Hanski est bien bon d'imaginer que les femmes s'enflamment pour les auteurs; je n'ai et n'aurai jamais rien à craindre à ce sujet. Je suis non seulement invulnérable, mais invulnéré. Rassurez-le. Les Anglaises du temps de Crébillon fils ne sont pas les Anglaises de notre temps.

Je vais me mettre à mes pièces de théâtre, et aux *Mémoires d'une jeune Mariée* ou à *Sœur Marie-des-Anges*; voilà, pour le moment, les deux sujets de prédilection. Mais, d'un moment à l'autre, tout cela peut varier. Il y a la suite d'*Illusions perdues* (*un Grand homme de Province à Paris*), qui me tente beaucoup; avec *la Torpille*, tout cela sera fait cette année. Que de pierres j'apporte et j'entasse!

Le texte de l'*édition illustrée* est revu avec tant de soin, qu'il faut le regarder comme le *seul* existant, tant il diffère des éditions précé-

1. Cette livraison des *Études philosophiques* ne fut mise en vente qu'en 1840, sous le titre : *le Livre des Douleurs*.

dentes. Cette solennité typographique a réagi sur la phrase, et j'ai découvert bien des fautes et des sottises, en sorte que je désire bien vivement que le nombre des souscripteurs permette de continuer cette publication, qui me donnera l'occasion d'arriver à ce que je puis faire de mieux pour mon ouvrage, comme pureté de langage.

L'arrivée de la cassolette m'a fait autant de joie qu'à vous ; c'est comme si je vous avais envoyé deux choses différentes. J'espère toujours qu'au moment où je vous écris, le portrait de Boulanger est aussi arrivé. Brullon, l'expéditeur ici, le marchand de couleurs et de toiles de tous les grands artistes, est au désespoir; nous nous sommes demandé l'un à l'autre s'il fallait intenter un procès; mais comme ce procès ferait retentir le nom de M. de Hanski, et que les journaux s'empareraient de cela et feraient leurs mille commentaires calomnieux, etc., etc., avec mon nom qui leur donne appétit, nous en sommes à la voie de la correspondance. Brullon a envoyé mille tableaux dans toutes les parties du monde, et jamais rien de pareil n'est arrivé. Il est vrai que la toile voyage par le roulage, attendu que la toile n'est pas roulée, et que ses dimensions n'ont pas permis de la donner aux diligences. Vous ne sauriez croire combien de courses, de pas et de démarches cette malheureuse toile a nécessités ; je ne vous en parle pas, pour ne pas vous la rendre désagréable. J'écris aujourd'hui à MM. Halperine, à Brody, pour qu'ils me disent si, à la réception de ma lettre, ils ont le tableau, car il faudra peut-être en venir à un arbitrage, ici, pour cette affaire.

Le grand Tronchin guérissait les migraines des jeunes personnes, dont vous me parlez, en leur faisant manger un petit pain au lait à leur réveil; la chose est assez innocente pour que vous l'essayiez.

Mon ami n'est pas mon ami.

Soyez bien sûre que vous saurez tout ce que je fais, au moment même, ou dès que je le pourrai, car je vous avais écrit mon départ, l'an dernier, à cette époque, ou à peu près, de Sion. Je n'ai pas quitté Paris après avoir, il y a un mois, fini *César Birotteau.* Comme j'avais été vingt-cinq jours sans dormir, je suis, depuis un mois occupé à dormir quinze à seize heures par jour, et à ne rien faire pendant les huit heures de veille. Je me refais de la cervelle pour la dépenser bientôt. Les crises financières sont horribles et m'empêchent de m'amuser, car le monde est cher, et je ne sais si je pour-

rai, dans huit à dix jours, aller en Sardaigne. Je ne partirai pas sans vous le dire.

Je ne lis jamais les journaux, en sorte que j'ignorais ce que vous me dites de J. Janin. Quelques personnes m'avaient dit, en passant, que les journaux et Janin surtout, m'avaient beaucoup loué, à propos d'une petite pièce, prise dans *la Recherche de l'Absolu*, et tombée. Mais je suis, vous le savez, aussi indifférent au blâme qu'à l'éloge des gens qui ne sont pas les élus de mon cœur, et surtout aux opinions du journalisme et de la foule, en sorte que je ne saurais rien vous dire de cette conversion d'un homme que je n'aime ni n'estime, et qui n'obtiendra jamais rien de moi. Comme je ne connais ni ses amis ni ses ennemis, j'ignore les motifs de cette louange qui, d'après ce que vous m'en faites savoir, me paraît perfide.

Toutes les fois qu'on vous dira que j'ai cédé sur les choses honnêtes et d'estime personnelle, n'en croyez rien.

J'aime beaucoup qu'une femme écrive et étudie ; mais il faut que, comme vous l'avez fait, elle ait le courage de brûler ses œuvres.

Sophie est la fille du prince Koslefski [1] dont le mariage n'est pas reconnu ; vous avez dû entendre parler de ce diplomate très spirituel, qui est avec le prince Paskevitch à Varsovie. La comtesse est la comtesse Guidoboni-Visconti chez qui j'ai rencontré le porteur de la cassolette. Mrs. Sommerville est l'illustre mathématicienne, fille d'un amiral russe, dont je vous envoie un autographe, car elle est sérieusement une des sommités de la science actuelle, et le parlement lui a donné une pension nationale. Elle est fille de l'amiral Graig [2].

Vous saurez, d'ailleurs, que les Italiens ont brûlé en même temps que la Bourse de Londres et le Palais Impérial à Saint-Péterbourg. Je ne vous dirai rien de tout cela. L'hiver est rude à Paris et nous savons peu nous garantir du froid, nous autres, insouciants Français.

Lundi, 22 janvier.

Il y a quatre livraisons de parues de *la Peau de Chagrin*, malgré le froid. Malgré le froid, je rencontre encore dans les Champs-

1. Ou Koslofski.

2. Erreur. Mrs. Sommerville était Anglaise et fille de l'amiral Fairfax, qui servait dans la marine russe.

Elysées des fiacres qui vont au pas, les stores baissés, ce qui annonce que l'on s'aime à Paris malgré tout, furieusement, et ces fiacres-là me semblent encore plus magnifiques de passion que les deux amants que Diderot a surpris, à minuit, par une pluie battante, se disant bonsoir, dans la rue, sous une gouttière !

Ne me finissez pas vos lettres par des tristesses, comme de croire que je ne visiterai pas Wierzchownia. Ce sera bientôt, croyez-le; mais je ne suis pas maître des circonstances, et elles sont particulièrement dures. Il y aurait trop long à vous en dire pour vous expliquer comment mes nouveaux éditeurs entendent le traité qui me lie à eux, et cette lettre est déjà bien longue.

Après avoir un peu flané pendant ce mois, avoir été deux ou trois fois aux Italiens, deux fois chez la Belgiojoso, et souvent chez la Visconti, pour parler italiennement, je vais me remettre à travailler mes douze ou quinze heures par jour. Quand ma maison sera bâtie, quand je m'y serai bien installé, que j'y aurai gagné quelques milliers d'écus, alors je me suis promis, pour récompense, d'aller vous voir, non pas pour une ou deux semaines, mais pour deux ou trois mois. Vous travaillerez à mes comédies, et nous irons, M. de Hanski et moi, aux grandes Indes, à cheval sur les fauteuils dont vous me parlez.

Je ne sais pas ce qu'est *César Birotteau*. Vous me le direz avant que je sois en état de me faire public pour le lire. J'en ai le plus profond dégoût et ne suis propre qu'à le maudire pour les fatigues qu'il m'a causées. Si mon encre vous arrive pâle, sachez qu'elle gèle toutes les nuits dans mon cabinet.

Vous avez entendu parler de la Belgiojoso et de Mignet. La princesse est une femme fort en dehors des autres femmes, peu attrayante, vingt-neuf ans, pâle, cheveux noirs, blanc d'Italie, maigre et jouant le vampire. Elle a le bonheur de me déplaire, quoiqu'elle ait de l'esprit; mais elle veut trop faire d'effet. Je l'avais vue, il y a cinq ans, chez Gérard; elle arrivait de Suisse, où elle s'était réfugiée. Mais, depuis, elle a retrouvé par l'influence des Affaires étrangères, sa fortune, et tient maison; on y fait de l'esprit. J'y suis allé un samedi, et ce sera tout.

Demain mardi, 23, je vais me mettre à achever *Massimilla Doni*, qui m'oblige à de grandes études sur la musique, et à aller me faire

jouer et rejouer le *Mosè* de Rossini par un bon vieux musicien allemand.

Je viens de lire *Aymar* par Latouche ; c'est décidément un pauvre esprit tombé en enfance. *Lautreamont*, de Sue, est un ouvrage *lâché*, comme on dit en peinture ; ce n'est ni fait, ni à faire. Pour les esprits instruits, Louis XIV est un petit esprit, un homme nul ; il a commis de grandes infamies. L'affaire du banquier protestant est mille fois plus ignoble que celle de M. de Rohan, que Sue raconte ; mais, malgré tout, c'est un grand roi et un grand règne, et Sue n'est pas en état de voir l'ensemble. Il vit des miettes du mal, au lieu de s'élever.

Vous ne sauriez croire avec quelle résignation j'envisage les mauvaises et méchantes sottises que cette œuvre de *Massimilla Doni* m'attirera. Vu d'un côté, le sujet donne prise à la critique ; on dira que je suis un homme obscène. Mais voyez le sujet psychique ; c'est une merveille, selon moi. Mais il y a longtemps que je suis fait à ces détractions. Il y a encore des gens qui s'obstinent à voir *un roman* dans *la Peau de Chagrin*. Mais chaque jour aussi les gens sérieux et les appréciateurs de cette composition gagnent du terrain. Dans cinq ans, *Massimilla Doni* sera comprise comme une belle explication des plus intimes procédés de l'art. Aux yeux des lecteurs du premier jour, ce sera ce que ça est en apparence, un amoureux qui ne peut posséder la femme qu'il adore parce qu'il la désire trop, et qui possède une misérable fille. Faites-les donc conclure de là à l'enfantement des œuvres d'art !...

Adieu, *cara*. Mille tendres effusions d'amitié, mais ne m'oubliez auprès de personne des vôtres. Voici bien des bavardages ; je vous écris depuis trois jours sans faire autre chose. Mais c'est si bon de penser à vous ! Pensez toujours à moi comme à quelqu'un d'entièrement dévoué, chagrin quand il est sans lettres, heureux quand il assiste à votre vie solitaire, car il est aussi bien solitaire au milieu des tumultes parisiens !

Encore une fois, mille bonnes et affectueuses choses. Aussitôt que vous aurez le portrait, dites-le moi.

CXXXIV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Frapesle, par Issoudun, 10 février 1838.

Je reçois ici votre petit mot numéro trente-huit, et, au moment où je le lis, vous devez avoir nécessairement la lettre assez étendue où s'expliquent mes craintes et le mot auquel vous me répondez.

Je suis bien heureux de me savoir en peinture à Berditchef, car, dans mon inquiétude sur cette misérable toile, j'allais actionner définitivement l'expéditeur. Je suis assez curieux de savoir ce que vous penserez de cette œuvre. Il est aujourd'hui constant que Boulanger n'a pas rendu la finesse cachée sous la rondeur des formes, qu'il a outré le caractère de ma force assez tranquille, et qu'il m'a donné l'air soudard et matamore. Voilà ce que des sculpteurs et des peintres m'ont dit, quelques jours avant mon départ, à un dîner que j'ai fait chez M. de Castellane, qui fait jouer chez lui des pièces de théâtre. Le mérite de Boulanger est dans le feu de l'œil et dans la vérité matérielle des contours, dans une riche couleur. Malgré les critiques, qui ne concernent que la ressemblance morale, si unie à la ressemblance physique, tous ont dit que c'était un des grands morceaux de l'école, depuis dix ans, et j'ai pensé qu'au moins vous n'auriez pas une croûte dans votre galerie. Nous verrons ce que vous m'en direz.

Je suis arrivé ici épuisé de fatigue; le corps s'y est détendu. Je viens y faire, si je puis, la pièce préliminaire de celle dont je vous ai parlé, et la seconde partie des *Illusions perdues*, dont la première vous a tant plu. Je resterai, jusqu'à la mi-mars en Berry.

On m'écrit de Paris que *César Birotteau*, après deux mois d'*incognito*, obtient un succès d'enthousiasme, et que malgré le silence des journaux et les mauvaises bontés de quelques autres, on le porte aux nues, au-dessus d'*Eugénie Grandet*, avec laquelle on a assassiné tant de choses de moi. Je vous dis cette niaiserie des Parisiens, parce que vous regardez cela bénignement comme des événements.

Maintenant que je vois que ce que j'invente pour vous donner quelques petites jouissances vous arrive, écrivez-moi donc ce qui ferait plaisir à Anna pour le jour de sa fête; j'ai une occasion pour Riga. Riga n'est pas loin de chez vous, et je vous dirais chez quel négociant le bijou de votre idole serait déposé. Si vous vouliez des aiguilles milanaises en filigrane d'argent, etc.; si vous vouliez quelque chose du goût parisien, etc.; enfin, si à notre exposition de tableaux M. de Hanski voulait un ou deux bons morceaux, bien choisis, pour augmenter sa collection, une de ces choses qui deviennent de grande valeur, qu'il sache bien que je suis à ses ordres, et aux vôtres également.

Vous ne sauriez croire combien j'ai songé à vous en traversant la Beauce et le Berry, car c'est votre Ukraine, sur une plus petite échelle, et toutes les fois que je les parcours, ma pensée se fixe sur Wierzchownia. Ce sont deux plateaux très élevés, car, à Issoudun, nous sommes à six cents pieds au-dessus de la mer, et il n'y a que du grain, de la vigne, des bois. Mais, en Beauce, le terrain est si précieux qu'on ne plante pas un arbre. Vous verrez ces tristes campagnes quelque jour, quand vous viendrez en France, et peut-être, de même que moi, ne partagerez-vous pas les sentiments qu'elles inspirent aux voyageurs vulgaires.

Je ne sais si l'on m'a dit vrai ou si l'on a dit vrai à qui me l'a redit, mais mes éditeurs se vantent de cinq mille de vente du *Balzac illustré*, ce qui ferait croire que, le temps et les amis aidant, nous aurions bientôt dix mille. Alors toutes mes infortunes financières cesseraient en 1839. Dieu le veuille!

Ne faites pas la coquette avec votre trente-troisième anniversaire; vous savez bien tout ce que je pense sur l'âge des femmes, et si vous voulez me faire faire de nouvelles éditions [de ces pensées], je vous croirai très friande de compliments. Il y a des femmes qui seront toujours jeunes, et vous êtes de ce nombre; la jeunesse vient de l'âme. Ne perdez jamais cette innocente gaieté qui est un de vos plus grands charmes, et qui fait que vous pouvez penser tout haut avec tout le monde, et vous serez longtemps jeune. Malgré vous, je crois qu'il y a peu de nuages au-dessus du lac de vos pensées, mais l'infini d'un ciel bleu!

Si vous faites un cadre à ma toile, et il en faudra un, faites-en

faire un en velours noir. C'est économique, c'est beau, et ce sera particulièrement favorable à la couleur et aux tons de Boulanger.

Sachez que rien ne mène à la maladie de lady L... comme les élans mystiques dont vous me parlez chez la sœur de Séverine, et croyez-moi, car c'est ainsi qu'est devenue folle de ce côté la sublime et pure jeune enfant de la pauvre madame de B..., qui en est morte de douleur, ainsi que de la mort de son fils. Que ne m'a-t-elle pas dit sur l'absurdité de nos mœurs, au paroxysme de sa douleur! Et quelles épouvantables clameurs de mère!

Je vous en prie aussi, ne me dites jamais dans une lettre : « Si je mourais ». J'ai assez de causes de mélancolie et d'ennuis, et de sombres dragons noirs, sans y ajouter les vagues d'amertume que le sang apporte au cœur sous l'éblouissement que me cause cette phrase!

Mille gracieuses choses à *tutti quanti*, et, à vous, mille tendresses.

Je relis à l'instant la sotte pièce de vers avec laquelle j'enveloppe ma lettre, et je vous envoie en souriant l'hommage d'un pauvre lycéen, sans doute, car le papier réglé annonce dix-sept ans et des illusions!

CXXXV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Frapesle, 2 mars 1838.

Cara contessina; je suis ici sans avoir rien fait qui vaille; je suis un peu remis, voilà tout. J'ai été malade d'une maladie dont l'amour a horreur, et qui était causée par la qualité des eaux qui contiennent du calcaire en dissolution; de là, dissolution complète de mes forces cérébrales, mises en pleine déroute par la licence excessive de mes tubes. Pauvres nous! A quoi tient la gloire, les créations de la pensée! Madame Carraud a prétendu que j'évitais une maladie, mais, à coup sûr, j'ai évité de faire une comédie ou un mauvais roman.

J'ai appris que George Sand était à sa terre de Nohant, à quelques pas de Frapesle, et je suis allé lui faire une visite; aussi, aurez-vous vos deux autographes souhaités, et, aujourd'hui, je vous envoie du George Sand; à ma première lettre vous en aurez un autre, signé Aurore Dudevant. Ainsi, vous aurez l'animal curieux sous ses deux faces. Mais il en est une troisième; c'est son surnom d'amitié, le docteur Piffoël. Quand il m'adviendra, je vous l'enverrai. Comme vous êtes une éminentissime curieuse ou une curieuse éminentissime, je vais vous raconter ma visite.

J'ai abordé le château de Nohant[1] le samedi gras, vers sept heures et demie du soir, et j'ai trouvé le camarade George Sand dans sa robe de chambre, fumant un cigare après le dîner, au coin de son feu, dans une immense chambre solitaire. Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge. Voilà pour le moral. Au physique, elle avait doublé son menton comme un chanoine. Elle n'a pas un seul cheveu blanc, malgré ses effroyables malheurs; son teint bistré n'a pas varié; ses beaux yeux sont tout aussi éclatants; elle a l'air tout aussi bête quand elle pense, car, comme je le lui ai dit, après l'avoir étudiée, toute sa physionomie est dans l'œil. Elle est à Nohant depuis un an, fort triste, et travaillant énormément. Elle mène à peu près ma vie. Elle se couche à six heures du matin et se lève à midi; moi, je me couche à six heures du soir et me lève à minuit. Mais, naturellement, je me suis conformé à ses habitudes, et nous avons, pendant trois jours, bavardé depuis cinq heures du soir, après le dîner, jusqu'à cinq heures du matin, en sorte que je l'ai plus connue, et réciproquement, dans ces trois causeries, que pendant les quatre années précédentes où elle venait chez moi, quand elle aimait Jules Sandeau, et que quand elle a été liée avec Musset. Elle me rencontrait, vu que j'allais chez elle de loin en loin.

Il était assez utile que je la visse, car nous nous sommes fait nos mutuelles confidences sur Jules Sandeau. Moi, le dernier de ceux qui la blâmaient sur cet abandon, aujourd'hui je n'ai que la plus profonde compassion pour elle, comme vous en aurez une profonde pour moi quand vous saurez à qui nous avons eu affaire, elle, en amour, moi en amitié.

1. 24 février 1838.

Elle a cependant été encore plus malheureuse avec Musset, et la voilà dans une profonde retraite, condamnant à la fois le mariage et l'amour, parce que, dans l'un et l'autre état, elle n'a eu que déceptions.

Son mâle était rare, voilà tout. Il le sera d'autant plus qu'elle n'est point aimable, et, par conséquent, elle ne sera que très difficilement aimée. Elle est garçon, elle est artiste, elle est grande, généreuse, dévouée, *chaste*; elle a les grands traits de l'homme; *ergo*, elle n'est pas femme. Je ne me suis pas plus senti qu'autrefois près d'elle, en causant pendant trois jours à cœur ouvert, atteint de cette galanterie d'épiderme que l'on doit déployer en France et en Pologne pour toute espèce de femme. Je causais avec un camarade. Elle a de hautes vertus, de ces vertus que la société prend au rebours. Nous avons discuté avec un sérieux, une bonne foi, une candeur, une conscience, dignes des grands bergers qui mènent les troupeaux d'hommes, les grandes questions du mariage et de la liberté.

Car, comme elle le disait avec une immense fierté (je n'aurais pas osé le penser de moi-même) : « Puisque par nos écrits nous préparons une révolution pour les mœurs futures, je suis non moins frappée des inconvénients de l'un que de ceux de l'autre. »

Et nous avons causé toute une nuit sur ce grand problème. Je suis tout à fait pour la liberté de la jeune fille et l'esclavage de la femme, c'est-à-dire que je veux qu'avant le mariage elle sache à quoi elle s'engage, qu'elle ait étudié tout, puis que, quand elle a signé le contrat, après en avoir expérimenté les chances, elle y soit fidèle. J'ai beaucoup gagné en faisant reconnaître à madame Dudevant la nécessité du mariage, mais elle y croira, j'en suis sûr, et je crois avoir fait du bien en le lui prouvant.

Elle est excellente mère, adorée de ses enfants, mais elle met sa fille Solange en petit garçon, et ce n'est pas bien. Elle est comme un homme de vingt ans, *moralement*, car elle est intimement *chaste*, *prude*, et n'est artiste qu'à l'extérieur. Elle fume démesurément, elle joue peut-être un peu trop à la princesse, et je suis convaincu qu'elle s'est peinte fidèlement dans la princesse du *Secrétaire intime*. Elle sait et dit d'elle-même ce que j'en pense, sans que je le lui aie dit : qu'elle n'a ni la force de conception, ni le don de construire des plans, ni la faculté d'arriver au vrai, ni l'art du pathétique,

mais que, sans savoir la langue française, elle a *le style*; c'est vrai.

Elle prend assez, comme moi, sa gloire en raillerie, a un profond mépris pour le public, qu'elle appelle *Jumento*.

Je vous raconterai les immenses et secrets dévouements de cette femme pour ces deux hommes, et vous vous direz qu'il n'y a rien de commun entre les anges et les démons. Toutes les sottises qu'elle a faites sont des titres de gloire aux yeux des âmes belles et grandes. Elle a été dupe de la Dorval, de Bocage, de Lamennais, etc., etc.; par le même sentiment, elle est dupe de Listz et de madame d'Agoult, mais elle vient de le voir pour ce couple comme pour la Dorval, car elle est de ces esprits qui sont puissants dans le cabinet, dans l'intelligence, et fort attrapables sur le terrain des réalités.

C'est à propos de Listz et de madame d'Agoult qu'elle m'a donné le sujet des *Galériens* ou des *Amours forcés* que je vais faire, car, dans sa position, elle ne le peut pas. Gardez bien ce secret-là. Enfin, c'est un homme, et d'autant plus un homme qu'elle veut l'être, qu'elle est sortie du rôle de femme, et qu'elle n'est pas femme. La femme attire, et elle repousse, et, comme je suis très homme, si elle me fait cet effet-là, elle doit le produire sur les hommes qui me sont similaires; elle sera toujours malheureuse. Ainsi, elle aime maintenant un homme qui lui est inférieur, et dans ce contrat-là, il n'y a que désenchantement et déception pour une femme qui a une belle âme; il faut qu'une femme aime toujours un homme qui lui soit supérieur, ou qu'elle y soit si bien trompée que ce soit comme si ça était.

Je n'ai pas été impunément à Nohant; j'en ai rapporté un énorme vice; elle m'a fait fumer un *houka* et du latakié; c'est devenu tout à coup un besoin pour moi. Cette transition me permettra de quitter le café, de varier les excitants dont j'ai besoin pour le travail, et j'ai pensé à vous. Il me faut un bel et bon *houka*, avec des capsules ou cheminées de rechange, et, si vous êtes bien aimable, vous vous en procurerez un à Moscou, car c'est là, ou à Constantinople, que se trouvent les meilleurs, et soyez assez mon amie pour écrire tout de suite à Moscou, afin que j'aie le moins de retard possible dans l'envoi. Mais c'est à condi-

tion que vous me direz ce que vous voulez de Paris, afin que je n'aie mon *houka* que par voie d'échange; si vous trouvez du vrai latakié à Moscou, envoyez-m'en aussi une assez grande quantité, comme cinq à six livres, car les occasions que je pourrai avoir de m'en procurer de Constantinople seront assez rares. Oserais-je vous prier aussi de ne pas oublier le *thé de caravane* que vous m'aviez promis? Puisque j'en suis sur les envois, je crois que si les renseignements sont bons, l'un des neveux de madame Delannoy, ma seconde mère, déposera chez un négociant à Riga tous mes manuscrits pour vous. Une fois entrés là, vous pourrez les faire venir facilement, mais je ne saurai cela qu'à mon retour à Paris, et j'y pars demain.

Je suis très enfant, vous le savez. S'il est possible que les ornements du *houka* soient des turquoises, cela me fera d'autant plus de plaisir que j'y compte faire adapter, au bout du tuyau, la pomme de ma canne, que l'on m'a empêché de porter, par la célébrité qu'on lui a donnée. Si vous voulez, je vous enverrai une parure de perles de Paris que vous souhaitiez, et dont la monture sera si artiste que quoique ce soient des perles de Paris, vous aurez une œuvre d'art. Hein? Dites oui, si vous m'aimez. Oui, n'est-ce pas?

De Paris, je vous écrirai un petit mot, car il faut aller en Sardaigne, et priez bien Dieu que je réussisse, car, si je réussis, ma joie me portera jusqu'à Wierzchownia. J'aurai la liberté, plus de soucis, plus d'ennuis matériels; je serai riche!

Allons, *addio*, *cara contessina*, car la poste a des heures volontaires et impérieuses. Pensez que je voguerai dans quinze jours sur la Méditerranée. Ah! de là à Odessa, il y a tout mer, comme on dit à Paris : c'est tout pavé, et d'Odessa à Berditchef, il n'y a qu'un pas.

Je vous envoie mes mille tendresses, mille amitiés à M. de Hanski et mille gracieusetés à vos petites compagnes. Vous devez être, au moment où je vous écris, en pleine jouissance du Boulanger, et j'attends avec impatience votre *sacro sainct dict* sur l'œuvre du peintre.

Allons, sachez que si je prie, c'est pour vous; si je demande à Dieu quelque chose, mon capuchon rabattu[1], c'est pour vous et

1. On sait que Balzac est représenté en costume de moine sur le portrait de Boulanger.

que ce gros moine est toujours le mougik de votre haute et puissante intelligence.

Avez-vous lu *Birotteau*? Après ce livre je fais décidément *la Première Demoiselle*[1], puis un livre d'amour très coquet, *les Amours forcés*. C'est à ceux qui ont la douceur adorable d'aimer selon les lois de leur cœur, à plaindre les galériens de l'amour.

Addio, cara, carina. Je suppose vous, Anna et le Grand-Maréchal en bonne santé.

CXXXVI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)[2]

Ajaccio, 26 mars — Gênes, 22 avril 1838.

Cara, je n'ai pas eu un moment à moi pour vous écrire de Paris, à mon retour du Berry. Cette date vous dira que je suis à vingt heures de la Sardaigne où je vais faire mon expédition; j'attends une occasion pour y passer, et, à mon arrivée, il faudra faire une quarantaine de cinq jours, car on n'en démord pas en Italie. Ils croient à la contagion et au choléra; il a éclaté à Marseille, il y a six mois, et ils continuent leurs inutiles précautions.

Pendant le peu de jours que je suis resté à Paris, j'ai eu mille difficultés à vaincre pour pouvoir faire mon voyage; l'argent n'a été trouvé que très péniblement, car l'argent est très rare pour moi. Quand vous saurez que cette entreprise est un coup désespéré pour en finir avec ce perpétuel débat entre la fortune et moi, vous ne vous en étonnerez pas. Je ne risque qu'un mois de mon temps et quatre cents francs contre une assez belle fortune. M. Carraud m'a décidé; je lui ai soumis mes conjectures qui sont de l'ordre scientifique, et comme il est un des plus grands savants qui ne font rien, ne publient rien, et vivent paresseusement, son opinion a été

1. Pièce devenue *l'École des Ménages*.

2. Cette lettre a déjà paru dans la *Correspondance* de H. de Balzac, mais avec des variantes. Voir édit. in-18, t. Ier, p. 359.

sans aucune restriction en faveur de mes idées, idées que je ne puis vous communiquer que de vive voix si je réussis, ou dans ma prochaine lettre, si j'échoue. Succès ou insuccès, M. Carraud a dit qu'il estimait une pareille idée autant que la plus belle découverte, comme chose ingénieuse. M. Carraud a été pendant vingt ans directeur de notre École militaire de Saint-Cyr, et il est l'ami intime de Biot à qui j'ai entendu déplorer, dans l'intérêt des sciences, l'inaction où demeura constamment M. Carraud. Le fait est qu'il n'est pas de problème scientifique qu'il n'explique admirablement quand on l'interroge, mais le fait de ces immenses esprits mathématiques est de juger la vie pour ce qu'elle est, et, n'y voyant pas de fin logique, ils attendent la mort pour être quittes de leur temps. Cette existence de plante fait le désespoir de madame Carraud, qui est pleine d'âme et de feu. Elle a été stupéfaite d'entendre dire à Carraud, quand je lui ai soumis mes conjectures, qu'il irait avec moi, lui qui ne sortirait pas de sa maison pour tirer parti de son domaine. Cependant, le naturel est revenu, et il s'est dédit. Son opinion a fini par mettre mon incandescence au plus haut point, et, malgré l'équinoxe terrible du golfe du Lion, malgré cinq jours et quatre nuits à passer en diligence, je suis parti.

J'ai beaucoup souffert, surtout sur mer. Mais me voici dans la ville natale des Napoléons, me donnant à tous les diables d'être obligé d'attendre la solution de mon problème, à vingt heures de distance du problème. Il ne faut pas songer à aller par la Corse au détroit qui la sépare de la Sardaigne, car la route de terre est longue, dangereuse et dispendieuse, en Corse et en Sardaigne. Ajaccio est un séjour insupportable. Je n'y connais personne, et il n'y a d'ailleurs personne. La civilisation y est comme au Groënland ; les Corses aiment peu les étrangers. J'y suis comme échoué sur un banc de granit, allant voir la mer, revenant dîner, déjeuner, voir la mer, me coucher, et recommencer, n'osant pas me mettre à travailler, car, à tout moment, je puis partir ; et cette situation est l'antipode de mon caractère, qui est toute résolution, toute activité.

Je suis allé voir la maison où est né Napoléon, et c'est une pauvre baraque. D'ailleurs, j'y ai rectifié plusieurs erreurs. Son père était un propriétaire énormément riche, et non un huissier, comme le disent plusieurs biographies menteuses. Puis, quand il est arrivé à

Ajaccio à son retour d'Égypte, au lieu d'avoir été reçu par ces acclamations dont parlent ses historiens et d'y avoir obtenu ce triomphe général, il a été canonné, sa tête mise à prix, et on m'a montré la petite plage où il a débarqué. Il a dû la vie au courage et au dévouement d'un paysan qui l'a emmené, dans les montagnes, dans une retraite inaccessible. C'est le neveu du maire d'Ajaccio qui l'a mis au ban, qui m'a raconté ces détails. Une fois premier Consul, le paysan est venu le voir. Napoléon lui a demandé ce qu'il voulait. Le paysan lui a demandé *un* des biens de son père, nommé *le Pantano*, et ce bien valait *un million*. Napoléon le lui a donné. Les fils de ce paysan sont aujourd'hui tous des plus riches.

Napoléon avait donné les biens de son père aux Ramolino, sa famille maternelle ; il n'en avait pas le droit. Les Bonaparte n'ont rien dit ; pendant sa puissance, ils ont tout accepté de lui. Depuis sa mort et dernièrement, ils ont intenté un procès pour répéter[1] ces biens aux Ramolino.

Pozzo di Borgo triomphe en Corse, comme il a triomphé de son ennemi les Metternich, Wellington et Talleyrand aidant ; car son neveu, qui est payeur ici, a plus de cent mille livres de rente. Je suis logé dans une de ses maisons.

Je vais aller à Sassari, la deuxième capitale de la Sardaigne, et j'y resterai peu de jours. Ce que j'ai à y faire est peu de chose pour le moment, la grande question, si je ne me suis pas trompé, se décidera à Paris, et il suffit que je me procure un échantillon de la chose. Ne vous cassez pas la tête à chercher ce que ce peut être, vous ne trouveriez jamais.

Je suis si fatigué de la lutte dont je vous ai si souvent entretenue, qu'il faut qu'elle finisse, ou je succomberai. Voilà dix années de travail sans aucun fruit ; le plus certain est la calomnie, l'injure, les procès, etc. Vous me dites à cela les plus belles choses du monde ; mais je vous réponds que tout homme n'a qu'une dose de force, de sang, de courage, d'espoir, et ma dose est épuisée. Vous ignorez l'étendue de mes souffrances ; je ne devais ni ne pouvais vous les dire toutes, et je n'ai plus qu'à me procurer la tranquillité la plus absolue. J'ai donc formé deux ou trois plans de fortune.

1. Terme de jurisprudence : réclamer.

Voici le premier; s'il échoue, j'irai au second. Puis, après, je reprendrai la plume, que je n'aurai cependant pas quittée. Hier, je voulais vous écrire, et j'ai été accablé des lueurs d'une inspiration qui m'a dicté le plan d'une comédie que vous avez déjà condamnée, *la Première Demoiselle*. Ma sœur trouve cela superbe; George Sand, à qui je l'ai contée à Nohant, m'a prédit le plus grand succès; cela me l'a remise en main, et le plus difficile est fait; c'est ce qu'on nomme *le scénario*, la détermination de toutes les scènes, des entrées et des sorties, etc. J'ai entrepris *la Physiologie du Mariage* et *la Peau de Chagrin* contre l'avis de cet ange que j'ai perdu. Je vais, durant les retards de ce voyage, entreprendre cette pièce contre le vôtre.

Ajaccio, 27 mars.

Je ne sais d'où je vous enverrai cette lettre, car j'ai si peu d'argent que je regarde à un affranchissement qui coûte cent sous; mais de Sassari, j'irai à Gênes, et de Gênes à Milan. C'est la route la moins coûteuse pour revenir, à cause des *non-séjours* et de la fréquence des occasions, et, à Milan, j'ai un banquier sur qui je puis compter; à Gênes aussi. Ainsi, ne vous étonnez pas du retard que subira cette lettre. Une fois parti de Corse, je n'aurai sans doute ni le temps ni la facilité d'écrire, et je l'affranchirai où je pourrai; elle sera toute prête.

La Méditerranée a été mauvaise; il y a ici des négociants qui croient leurs bâtiments perdus. Moi, pour risquer le moins possible, j'ai pris la route de Marseille et de Toulon, et, à Toulon, j'ai pris le bateau à vapeur qui porte les dépêches. Cependant, j'ai horriblement souffert, et j'ai dépensé beaucoup d'argent. Cependant, je crois la voie d'Odessa la plus sûre, la plus directe et la moins coûteuse pour aller chez vous, car on peut aller par mer pour quatre cents francs de Marseille à Odessa. D'Odessa à Berditchef, il ne doit pas coûter cher, si surtout vous veniez à Kiew, à ma rencontre. Vous voyez que partout je pense à votre cher Wierzchownia.

La Corse est un des plus beaux pays du monde; il y a des montagnes comme en Suisse, mais pas les lacs. La France ne tire pas, ne sait ou ne veut pas tirer parti de cette belle contrée; elle est grande comme dix de nos départements; elle devrait avoir cinq

millions d'habitants; elle en a trois cent mille à peine. Cependant nous commençons à y faire des routes et à y exploiter les forêts, qui recèlent d'immenses richesses, comme le sol tout à fait ignoré. Il peut y avoir là les plus belles mines du monde en marbre, charbon, métaux; mais personne n'a étudié le pays à cause des dangers, des bandits, etc.

Au milieu de mes douléurs maritimes et de la nuit sur le bateau, je me suis rappelé l'indiscrétion que j'ai commise en vous chargeant de m'avoir un *houka* à Moscou, dans ma rage passionnée du latakié que j'ai fumé chez George Sand et que Lamartine avait rapporté; j'ai été spasmodiquement si malheureux de cela. que j'en ris en me souvenant de ma maladie. Je suis bien désolé de ne pas en avoir trouvé un à Paris, car il me ferait passer le temps ici et dissiperait l'ennui qui m'y a atteint pour la première fois de ma vie, car voici la première fois que je sais ce qu'est un désert où il y a des inconnus quasi sauvages.

Ce matin j'ai appris qu'il y a ici une bibliothèque, et demain, de dix heures à deux heures, je pourrai y lire. Quoi? Voilà l'inquiétant. Il n'y a ici ni cabinet de lecture, ni filles, ni théâtres populaires, ni société, ni journaux, ni aucune des impuretés qui annoncent la civilisation. Les femmes n'aiment pas les étrangers; les hommes se promènent toute la journée en fumant. C'est une paresse incroyable. Il y a huit mille âmes, beaucoup de misère, une ignorance excessive des choses actuelles. J'y jouis d'un incognito complet. On ne sait pas ce que c'est que la littérature ni la vie. Les hommes y sont en vestes rondes de velours; il y a la plus grande simplicité d'habillement, car je me suis mis pour paraître pauvre, et j'ai l'air d'un riche. Il y a un bataillon français, et il faut voir ces pauvres officiers, battant le pavé du matin jusqu'au soir. Il n'y a rien à faire.

Dès ce soir, je me mets à croquer des scènes, et vais en faire les projets. Il faut travailler de rage. Comme on doit aimer sur ce rocher-là! Aussi y a-t-il des enfants grouillants dans tous les coins, comme des moucherons les soirs d'été.

Adieu pour aujourd'hui. Je ne suis resté que dix-huit heures à Marseille, et dix heures à Toulon. Je n'ai pu vous écrire que d'ici.

Ajaccio, 1er avril.

Je pars demain pour la Sardaigne dans une petite gondole à rames. Je viens de relire ce que je vous ai écrit, et je vois que je n'ai pas achevé relativement au *houka*. Vous comprenez que si cela vous cause le moindre ennui, vous laisserez là ma proposition. Quant au latakié, je viens d'apprendre (riez de moi pendant un an), que Latakié est un bourg de l'île de Chypre, à deux pas d'ici, qu'il s'y récolte un tabac supérieur, nommé du nom du lieu où il vient, et je vais me mettre en mesure d'en avoir. Ainsi, rayez cet article.

Je viens de voir un pauvre militaire français, à qui un boulet a emporté les deux mains et qui n'a plus que deux moignons, et qui gagne sa vie en se faisant la barbe, écrivant, battant du tambour, jouant du violon et jouant aux cartes dans les rues. Si je ne l'avais pas vu, je ne le croirais pas.

La bibliothèque d'Ajaccio n'avait rien. Je viens de relire *Clarisse Harlowe*, et de lire pour la première fois *Paméla et Grandisson* que je trouve horriblement ennuyeux et bêtes. Quelle destinée pour Cervantès et Richardson de ne faire qu'une seule œuvre, et aussi pour Sterne !

Il m'est arrivé le malheur d'être reconnu par un maudit étudiant en droit de Paris qui est revenu se faire avocat dans sa patrie, et qui m'avait vu à Paris. De là, un article dans le journal de la Corse[1]. Et moi qui voulais tenir mon voyage à peu près secret ! Hélas ! Hélas ! Quel ennui ! Il n'y a plus moyen pour moi de mal faire ou de bien faire sans publicité ! Juste le huitième jour de ma paisible vie ! Mais Ajaccio est une même maison.

Je l'ai échappé belle. Si je n'avais pas pris la route que j'ai prise et que je fusse venu de Marseille : il y a eu un horrible coup de vent qui a jeté trois navires à la côte.

Ajaccio. Lundi 2 avril.

Ce soir, à dix heures, une petite barque m'emmène, et puis cinq jours de quarantaine à Alghiero, petit port que vous pouvez voir sur la carte de Sardaigne; c'est là, qu'entre Alghiero et Sassari, deuxième

1. Article paru le 31 mars 1838 signé Et. C. (Étienne Conti), qui fut depuis sénateur et chef de cabinet de l'empereur Napoléon.

capitale de l'île, se trouve le district d'*Argentara*, où je vais voir les mines, abandonnées depuis la découverte de l'Amérique. Je ne puis vous en dire plus.

Quand vous aurez ma lettre en votre possession, dans cette jolie chambre et ce beau Wierzchownia, je serai un sot ou un homme d'esprit ; peut-être ni l'un ni l'autre, mais un ambitieux déçu dans une ingénieuse espérance.

Addio, cara; j'espère que tout va bien *en Wierzchownie*, que vous y avez un peu pleuré sur *César Birotteau*, au moment où je vous écris, et que, pour ce livre-là, vous m'avez déjà écrit que je serais récompensé dans ce monde. Mille caressantes choses à tous ceux que vous aimez. J'ai encore remis d'écrire à M. de Hanski, parce que je le ferai de Milan après y avoir reçu quelques nouvelles. Mais faites-lui mes amitiés et gardez pour vous les plus attachantes et les plus coquettes, comme c'est votre droit.

J'ai saisi l'occasion d'Ajaccio pour vous avoir une lettre du cardinal Fesch.

Alghiero (Sardaigne), 8 avril.

Je suis ici, après cinq jours d'une navigation assez heureuse dans une gondole de corailleurs qui vont en Afrique. Mais j'ai connu les privations des marins ; nous n'avions à manger que le poisson que nous pêchions et que l'on faisait bouillir pour faire une exécrable soupe. Il a fallu coucher sur le pont et se laisser dévorer par les puces qui abondent, dit-on, en Sardaigne. Enfin, ici, nous sommes condamnés à rester encore cinq jours en quarantaine sur cette petite embarcation, en vue du port, et ces sauvages ne veulent rien nous donner. Nous venons de subir un effroyable coup de vent, et ils n'ont pas voulu nous laisser attacher un câble à un anneau du port; mais, comme nous sommes Français, un marin s'est jeté à l'eau et l'a été attacher de force. Il est venu le gouverneur, qui a donné ordre d'enlever le câble quand la mer serait calme, ce qui, dans leur système de contagion, est absurde, car, ou nous avons donné le choléra ou nous ne l'avons pas donné. C'est une pure fantaisie de gouverneur, qui veut que l'on fasse ce qu'il a dit. L'Afrique commence ici ; j'aperçois une population déguenillée, toute nue, brune comme des Ethiopiens.

Cagliari, 17 avril.

Je viens de faire toute la Sardaigne, et j'ai vu des choses comme on en raconte des Hurons et de la Polynésie. Un royaume entier désert, de vrais sauvages, aucune culture, des savanes de palmiers sauvages, de cistes; partout les chèvres qui broutent tous les bourgeons et tiennent tous les végétaux à hauteur de la ceinture. J'ai fait des dix-sept à dix-huit heures de cheval, moi qui n'avais pas monté à cheval depuis quatre ans, sans rencontrer d'habitation. J'ai traversé des forêts vierges, penché sur le cou de mon cheval sous peine de la vie, car, pour les traverser il fallait marcher dans un cours d'eau couvert d'un berceau de lianes et de branches qui vous auraient éborgné, emporté les dents, cassé la tête. C'est des chênes verts gigantesques, des arbres à liège, des lauriers, des bruyères de trente pieds de hauteur. Rien à manger.

A peine revenu de mon expédition, il a fallu songer à revenir, et, sans prendre de repos, je me suis mis à cheval pour aller d'Alghiero à Sassari, seconde capitale de l'île, où il se trouve une diligence, établie depuis deux mois, qui devait me conduire ici, où il y a dans le port un bateau à vapeur pour Gênes. Mais, comme le mauvais temps nous retarde, il faut rester ici deux jours. De Sassari ici, j'ai fait toute la Sardaigne par son milieu. Elle est la même partout. Il y a un canton où les habitants font un horrible pain, en réduisant les glands du chêne vert en farine et en la mêlant avec de l'argile, à deux pas de la belle Italie! Hommes et femmes vont nus avec un lambeau de toile, un haillon troué, pour couvrir les parties sexuelles. J'ai vu des masses de créatures en troupeau, au soleil, le long des murs de terre de leurs tanières, pour le jour de Pâques. Aucune habitation n'a de cheminée; on fait le feu au milieu du logis, qui est tapissé de suie. Les femmes passent leur journée à moudre et à pétrir le pain, et les hommes gardent les chèvres et les troupeaux; et tout est en friche dans le pays le plus fertile du monde. Au milieu de cette profonde et incurable misère, il y a des villages qui ont des costumes d'une étonnante richesse.

Gênes, 22 avril.

Maintenant, je puis vous raconter l'objet de mon voyage. J'ai tout à la fois raison et tort. L'année dernière, à cette époque, à Gênes même, un négociant me dit que l'incurie de la Sardaigne était si grande qu'il y avait, aux environs des exploitations des mines d'argent, des montagnes de scories qui contenaient le plomb de rebut dont on avait pris l'argent. Aussitôt, je lui dis de m'envoyer à Paris un échantillon de ces scories et que je reviendrais, tout essai fait, demander à Turin l'autorisation d'exploiter ces tas avec lui. Un an se passe; mon homme ne m'envoie rien. Voici quel était mon raisonnement. Les Romains et les métallurgistes du moyen âge étaient si ignorants en docimasie que, nécessairement, ces scories devaient, doivent contenir encore une grande quantité d'argent. Or, un ami de Borget, grand chimiste, possède un secret pour retirer l'or et l'argent de quelque manière et en quelque proportion qu'il soit mêlé à d'autres matières, sans grands frais. Ainsi je pouvais avoir tout l'argent des scories. Pendant que j'attendais les échantillons, mon Gênois se faisait concéder le droit d'exploitation; et, pendant que j'inventais cette ingénieuse déduction, une maison de Marseille venait à Cagliari essayer les plombs et les scories, et sollicitait, en rivalité avec mon Gênois, à Turin. Un essayeur de Marseille, amené sur les lieux, a trouvé que les scories donnaient dix pour cent de plomb, et le plomb dix pour cent d'argent par les méthodes ordinaires. Ainsi, mes conjectures étaient fondées, et j'ai eu le malheur de ne pas agir assez vite. Mais, d'un autre côté, abusé par les renseignements du pays, j'ai couru à *l'Argentara*, une mine abandonnée, située dans la partie la plus sauvage de l'île, et j'y ai pris des échantillons de minerai. Peut-être le hasard me servira-t-il mieux que les combinaisons de l'esprit.

Je suis arrêté ici par le refus du consul autrichien de viser mon passeport pour Milan, où je dois aller pour revenir à Paris, car il faut que j'y aille prendre de l'argent. Je vous enverrai ma lettre de là, car je serai dans les possessions autrichiennes, et ce sera du temps économisé pour aller à Brody.

Je croyais n'être qu'un mois en voyage, et j'y serai quarante-

cinq à cinquante jours. Je ne souffre pas moins dans mes affaires que dans mes habitudes de ces retards. Voilà cinquante jours sans avoir de vos nouvelles! Et ma pauvre maison que l'on bâtit!... Pourvu qu'elle soit achevée et que j'y regagne le temps perdu. Je vais y faire trois ouvrages de suite, sans débrider.

Allons adieu, *cara*. Si vous avez vu Gênes, vous devez savoir quelle vie ennuyeuse on y mène. Je vais me mettre à travailler à ma comédie.

Ne me grondez pas trop quand vous me répondrez à cette lettre de voyage, car il faut consoler les vaincus. J'ai bien souvent pensé à vous durant ce voyage aventureux, et j'ai imaginé que vous ne diriez qu'une seule fois: « *Que diable allait-il faire dans cette galère?* » Mille tendres choses.

A propos, on a reçu à Paris la statue de Milan; elle a été trouvée mauvaise, et je n'insisterai pas pour qu'on vous en envoie une répétition; vous avez assez de la toile de Boulanger.

Vous distribuerez mes amitiés, mes hommages et souvenirs autour de vous, avec votre grâce accoutumée; ce sera leur donner du prix; et, quant à vous, je mets ici tout e cœur de votre mougik.

CXXXVII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)[1].

Milan, 20 mai-5 juin 1838.

Chère comtesse,

Vous savez tout ce que dit cette date; je commence l'année au bout de laquelle j'appartiendrai au grand et nombreux régiment des âmes résignées, car je me suis juré, dans les jours de malheur. de combat et de foi qui ont rendu ma jeunesse si misérable, que je ne lutterais plus contre rien quand j'aurais atteint l'âge de

1. Lettres déjà parues dans la *Correspondance* de H. de Balzac, mais avec des variantes, t. Ier, édit. in-18, p. 403 et suivantes.

quarante ans. Cette terrible année s'est entamée ce matin, loin de vous, loin des miens, dans une mortelle tristesse que rien n'a dissipé, car je ne changerai pas moi-même mon sort, et je ne crois point à quelques événements heureux. Ma philosophie sera fille de la lassitude et non du désespoir.

Je suis venu chercher ici une occasion pour m'en retourner en France, et j'y suis resté pour faire un ouvrage dont l'inspiration m'y est venue, après avoir été vainement implorée depuis quelques années. Je n'ai jamais lu de livre où l'amour heureux ait été peint. Rousseau est trop imprégné de rhétorique ; Richardson est trop raisonneur ; les poètes sont trop *fioritureurs ;* les romanciers-raconteurs sont trop adorateurs des faits, et Pétrarque est trop occupé de ses images, de ses *concetti.* Il voit bien plus la poésie que la femme. Il n'y a que Dieu qui ait peint l'amour autour de l'Ile de Saint-Pierre [1]. Pope a donné trop de regrets à Héloïse. Nul n'a décrit les jalousies hors de propos, les craintes insensées, ni la sublimité du don de soi-même. Enfin, je veux terminer ma jeunesse par toute ma jeunesse, par une œuvre en dehors de toutes mes œuvres, par un livre à part qui reste dans toutes les mains, sur toutes les tables, ardent et innocent, avec une faute pour qu'il y ait un retour violent, mondain et religieux, plein de consolations, plein de larmes et de plaisirs ; et je veux que ce livre soit sans nom, comme *l'Imitation de Jésus-Christ.* Je voudrais pouvoir l'écrire ici. Mais il faut revenir en France, à Paris, rentrer dans ma boutique de vendeur de phrases, et d'ici là je ne pourrai que le crayonner.

Depuis que je vous ai écrit, il ne s'est rien passé de nouveau ; j'ai revu le *duomo* de Milan ; j'ai fait le tour du Corso. Mais je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà. J'ai fait connaissance avec toutes les Chimères du grand chandelier de l'autel de la Vierge, que je n'avais vu que très superficiellement ; avec le saint Barthélemy qui tient sa peau en forme de manteau ; avec quelques délicieux anges qui soutiennent le tour du chœur ; voilà tout. J'ai entendu, à la Scala, la Boccabadati dans la *Zelmira.* Je ne vais d'ailleurs nulle part, et la comtesse Bossi m'a courageusement abordé dans la rue,

1. Sur le lac de Bienne.

en me rappelant notre chère soirée chez Sismondi, aux Chênes. Elle n'était pas reconnaissable ! Cela m'a fait faire un terrible retour sur moi-même.

Voici deux mois que je n'ai de vos nouvelles. Mes lettres restent à Paris ; personne ne m'écrit, car j'ai été errer dans des pays où la poste n'arrive point. Rien ne m'a mieux démontré que je suis un animal vivant d'affection et de caresses, ni plus ni moins qu'un chien. Les amitiés d'épiderme ne me vont point ; elles me fatiguent et me font sentir plus vivement quels trésors enferment les cœurs où je loge. Je ne suis point Français, dans l'acception de ce mot.

L'auberge m'était devenue insupportable, et je suis, par la grâce de son altesse le prince Porcia, dans une petite chambre qui donne sur des jardins, et où je travaille, chez lui, très à mon aise, comme chez un ami qu'il est pour moi. Alfonso, Serafino, principe di Porcia, est un homme de mon âge, amoureux d'une comtesse Bolognini, plus amoureux cette année qu'il ne l'était l'année dernière, ne voulant point se marier, à moins qu'il n'épouse la comtesse qui a encore son mari, dont elle est séparée de corps et de biens. Vous voyez qu'ils sont heureux ! La comtesse est très spirituelle. Le prince a pour sœur la comtesse San Severino, dont je crois vous avoir parlé déjà.

Milan est tout en l'air pour le couronnement de l'empereur en qualité de roi de Lombardie, et il s'agit, pour la maison d'Autriche, de se mettre en frais et *in fiocchi*.

Quoique je n'aie vu Florence que par le trou d'une demi-semaine, je préfère Florence à Milan, comme existence. Si j'avais le bonheur d'être aimé assez par une femme pour qu'elle voulût vivre avec moi, ce serait sur les bords de l'Arno que j'irais cacher ma vie. Mais, après tout, malgré les romans de mon *ami* George Sand et les miens, il est très rare de rencontrer un prince Porcia, qui a assez de fortune pour vivre où il veut. Moi, je suis pauvre, et j'ai des besoins. Il faut que je travaille comme un forçat. Je ne puis dire à Arabella-d'Agoult (voyez les *Lettres d'un Voyageur) :* « Venez à Vienne et trois concerts nous donneront dix mille francs ; allons à Saint-Pétersbourg, et les touches d'ivoire de mon piano nous donneront un palais. » Il me faut ce Paris insulteur et ses imprimeries, douze heures de travail hébétant par jour. J'ai des dettes, et la dette est

une comtesse qui m'aime un peu trop tendrement. Je ne puis pas la renvoyer; elle se met obstinément entre l'amour, la paix, l'oisiveté et moi. C'est trop laid, ce sort-là, pour le jeter à qui que ce soit. Je le souhaite à mes ennemis. Il n'y a qu'une seule femme au monde de qui j'accepterais quelque chose, parce que je suis sûr de l'aimer toute ma vie. Mais, si elle ne m'aimait pas ainsi, je me tuerais en songeant au rôle que j'aurais joué. Vous voyez qu'il faut, dans quelques mois, se réfugier dans la vie à la La Fontaine. De quelque côté que je me tourne, je ne vois que difficultés, travaux, espoir inutile. Je n'ai même pas la ressource des deux ans à Diodati, sur le lac de Genève, car je suis maintenant trop vieilli dans le travail pour en mourir, et qui voudrait m'y aider? Je suis comme un oiseau en cage, qui s'est heurté à tous les barreaux; il reste immobile sur un bâton, et une main blanche a étendu au dessus le réseau vert qui lui défend de se casser la tête. Vous ne sauriez croire combien de sombres méditations me coûte l'aspect de cette vie heureuse de Porcia, qui loge là sur le Corso de Porta Orientale, à dix maisons de la Bolognini. Mais j'ai trente-neuf ans, cent cinquante mille francs de dettes; la Belgique a le million que j'ai gagné, et... Je n'ai pas le courage d'achever, car je m'aperçois que la tristesse qui me dévore serait trop cruelle sur le papier, et je dois faire à l'amitié la grâce de la garder dans mon cœur.

Demain, après avoir fait écrire quelques lettres à mes amants, je serai plus gai, et je vous viendrai sage à désespérer un saint.

23 mai.

Chère, j'ai le mal du pays. La France et son ciel, gris la plupart du temps, me serre le cœur sous ce beau ciel pur de Milan. Le *duomo*, paré de ses dentelles, me soulève l'âme d'indifférence; les Alpes ne me disent rien. Cet air lâche et doux me brise; je vais et viens sans âme, sans vie, sans pouvoir dire ce que j'ai, et si je restais ainsi deux semaines, je serais mort. Expliquer cela est impossible. Le pain que je mange me paraît sans sel; la viande ne me nourrit pas; l'eau me désaltère à peine; l'air me dissout. Je regarde la plus belle femme comme si c'était un monstre, et je n'éprouve même

pas cette sensation vulgaire que donne la vue d'une fleur. L'ouvrage est abandonné. Je vais repasser les Alpes, et j'espère être dans une semaine au milieu de mon cher enfer. Quel horrible mal que celui de la nostalgie! Il est insaisissable, indescriptible. Je ne suis heureux que pendant le moment où je vous écris, où je me dis que ce papier ira de Milan à Wierzchownia ; alors seulement la pensée interrompt cette noire existence sous le soleil, cette atonie qui relâche les liens de la vie. C'est la seule opération qui maintienne l'union de l'âme et du corps.

24 mai.

J'ai vu la comtesse Bossi ; j'ai été frappé du peu de ressources qu'il y a chez les Italiennes. Elles n'ont ni esprit ni instruction ; elles comprennent à peine ce qu'on leur dit. Dans ce pays-ci, la critique n'existe pas et je commence à croire que la renommée a raison quand elle attribue aux Italiennes quelque chose de trop matériel en amour. La seule femme spirituelle et instruite que j'aie rencontrée en Italie est la Cortanse, de Turin.

Je suis allé voir les fresques de Luini à Saronno, et elles sont dignes de leur réputation. Celle qui représente *le Mariage de la Vierge* est d'une suavité particulière. Les figures sont angéliques, et, ce qui est très rare dans les fresques, les tons en sont doux et harmonieux.

Il n'y a pas d'occasion pour retourner en France. Il faut que je me résolve à prendre la voie ennuyeuse et fatigante des malle-postes sardes et françaises.

1er juin.

Mon départ est arrêté pour après-demain, sauf erreur, et je crois que jamais je n'aurai revu la France avec plus de plaisir, quoique mes affaires doivent y être très embrouillées par ma trop longue absence. Si je suis six jours en route, cela fera trois mois, et, en tout, sept mois d'inaction littéraire. Il faut huit mois de travaux consécutifs pour réparer tout ce dommage. J'entrerai dans ma petite maison pour y demeurer bien des nuits à travailler.

5 juin.

Je suis allé à la poste pour savoir si quelqu'un aurait eu l'idée de m'écrire poste restante. J'ai trouvé une lettre de la bonne comtesse Loulou [1], qui vous aime et que vous aimez, et où votre nom était prononcé au milieu d'une phrase mélancolique qui m'a tiré des larmes, car, dans l'espèce de nostalgie où je suis, figurez-vous ce qu'a été le rappel de la *Landstrasse* et de la *Gemeindegasse !* Je me suis assis sur un banc de café et suis resté près d'une heure les yeux attachés sur le *duomo*, fasciné par tout ce que cette lettre rappelait, et tous les incidents de mon séjour ont passé devant moi dans toute leur vérité, dans toute leur candeur de marbre. Ah ! que ne doit-on pas, je ne dis pas à celle qui nous cause de pareilles souvenances, mais au fragile papier qui les réveille ! Il faut songer que je suis sans nouvelles de vous depuis trois mois, par ma faute ! Vous savez pourquoi. Mais vous ne saurez jamais d'où me vient cette soif pour la fortune !

Je vais écrire à la bonne Loulou, sans lui dire tout ce qu'elle a fait par sa lettre, car ce sont de ces choses qu'il est difficile d'exprimer, même à cette bonne Allemande ; mais elle a parlé de vous avec tant d'âme, que je puis lui dire que, ce qui est amitié chez elle, est chez moi un culte qui ne finira jamais. Elle me dit si gentiment qu'*une* de mes amies, pas la *véritable,* mais l'*autre*, est à Venise ; vraiment, elle m'a ému aux larmes. Quelle douleur perpétuelle d'être toujours si près de vous en pensée et si loin en réalité ! Ah ! chère, le dôme était bien sublime pour moi le 5 juin, à onze heures ! J'ai vécu là pour une année.

Allons, adieu. Je pars demain, et, dans dix jours, je répondrai à toutes vos lettres, trésors qui se sont amassés pendant cet horrible voyage. Que Dieu veille sur vous et les vôtres, et n'oubliez pas un pauvre exilé qui vous aime bien.

1. La comtesse Louise Thürheim, chanoinesse.

CXXXVIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)[1].

Aux Jardies, Sèvres, 26 juillet-8 août 1838.

Je reçois aujourd'hui votre numéro quarante-quatre, et j'y réponds, ainsi qu'aux trois lettres que j'ai trouvées rue des Batailles, en arrivant, il y a un mois.

D'abord, chère, sachez que la « *veuve Durand* » n'existe plus. La pauvre femme a été tuée par les petits journaux, qui ont poussé la lâcheté envers moi jusqu'à trahir un secret qui, pour tout homme d'honneur, devait être sacré. Sachez aussi que je suis établi pour toujours à Sèvres, et que mon bouge s'appelle *les Jardies;* ainsi, *à M. de Balzac, aux Jardies, à Sèvres,* est et sera pour longtemps mon adresse.

Vous l'avez bien pressenti dans votre dernière lettre; j'ai dû passer ici un mois rien qu'à me retourner pour me faire une place sur mon fumier; encore suis-je dans des plâtres neufs, au milieu des maçons, des terrassiers, des peintres et autres ouvriers. Je suis arrivé plein de ce livre qui n'existe pas, qui n'a jamais été fait et que je voudrais pouvoir faire, et j'ai trouvé, ici, les plus sots intérêts mercantiles, les deux volumes extraits de *la Presse* de la réimpression de *la Femme supérieure,* auxquels il manque quelques feuilles pour pouvoir se vendre, et qu'il faut compléter par le commencement de *la Torpille.* J'ai trouvé l'entrepreneur de ma maison, aux abois; j'ai trouvé la meute de mes dettes, des ennuis de tous genres. J'en ai eu pour un mois à aller, venir, etc. J'ai d'abord eu pour une semaine à me reposer; mon retour a été fatigant; j'ai risqué d'avoir une ophtalmie sur le Mont Cenis; j'ai quitté la plus grande chaleur de la Lombardie, et quelques heures après, j'ai eu vingt degrés de froid dans les Alpes, la neige et un vent.....

1. Lettre déjà parue dans la *Correspondance* de M. de Balzac, mais avec de grandes différences. Voir édit. in-18, t. Ier, p. 430.

7 août.

Quinze jours d'interruption, et cette lettre est constamment restée sous mes yeux, sur ma table, sans que je puise vous dire que, sur le Mont Cenis, le vent chassait une poussière fine qui piquait les yeux et y jetait des grains aveuglants. Et je sais que mes lettres, où je vous raconte ma vie, vous font autant de plaisir que les vôtres à moi. Seulement votre voix me soutient et me rafraîchit ; tandis que la mienne vous communique mes vertiges, mes ennuis, mes mécomptes, mes lassitudes, mes terreurs, mes travaux. Votre existence est calme, douce, religieuse ; elle se déroule lentement, comme une source sur son lit de gravier, entre deux rives vertes. La mienne est un torrent, du bruit et des pierres. J'ai honte de cet échange où je n'apporte que des troubles, et vous des trésors de paix. Vous êtes patiente et je suis révolté. Vous n'avez pas compris le dernier cri que j'ai jeté à Milan. J'ai eu, là, double nostalgie, et je n'avais pas contre la plus horrible des deux la ressource, plus horrible encore, de mes luttes, que j'ai ici ! Ici, le combat moral et physique, la dette et la littérature, ont quelque chose d'étourdissant, d'entraînant. Vous le voyez, je suis interrompu à un mot, au milieu d'une nuit, et je ne puis reprendre ma phrase qu'à quinze jours de là.

J'ai un monde de choses à vous dire. Et, en premier lieu, ôtez de votre bonne vie tranquille une préoccupation comme celle de la recherche d'un *houka*. Figurez-vous que tout vient de mon ignorance. Je vous ai crue près de Moscou ; j'ai cru Moscou le marché principal de ces choses-là. Voilà tout. Puis, je voulais tenir de vous un meuble qui sera, dit-on, un chasse-chagrin. S'il vous avait causé le moindre souci, il me serait pénible de le voir.

Au nombre des mille et une choses que j'ai eu à faire, il faut mettre en première ligne le traité relatif au *Mariage de Joseph Prudhomme* avec un théâtre qui s'engage à me compter vingt mille francs (ou deux mille ducats, pour que vous me compreniez), au jour de la lecture de la pièce, et vous imaginerez quelle soif un homme qui bâtit a de vingt mille francs, et combien il faut travailler pour les avoir promptement !

Je suis donc, malgré l'ordonnance du médecin qui m'a défendu d'habiter des plâtres neufs, aux Jardies. Ma maison est située sur

le revers de la montagne ou colline de Saint-Cloud, adossée au parc du Roi, à mi-côte, au midi. Au couchant, j'embrasse tout Ville-d'Avray ; au midi, je vois sur la route de Ville-d'Avray, qui passe au bas des collines où commencent les bois de Versailles, et, au levant, je passe au-dessus de Sèvres, et mes yeux s'étendent sur un immense horizon, au bas duquel gît Paris, dont la fumeuse atmosphère estompe le bord des célèbres coteaux de Meudon, Bellevue, par-dessus lesquels je vois les plaines de Montrouge et la route d'Orléans, qui conduit à Tours. C'est d'une étrange magnificence et d'un ravissant contraste. Le fond de la vallée de Ville-d'Avray a toute la fraîcheur, l'ombre, les hauteurs, la verdure d'un fond de vallée suisse, orné des plus délicieuses fabriques. Le côté opposé brille par des lignes d'horizon qui, à l'extrémité, ont l'apparence de la pleine mer. Des bois et des forêts partout. Au nord, les arbres de l'habitation royale. Au bout de ma propriété est l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Versailles, dont le remblai comble la vallée de Ville-d'Avray sans rien m'ôter de mes plans de vue.

Ainsi, pour dix sous et en dix minutes, je puis passer des Jardies à la Madeleine, en plein Paris ! Tandis qu'à la rue des Batailles, à Chaillot, et à la rue Cassini, il me fallait une heure, et quarante sous, au moins. Aussi, grâce à cette circonstance, les Jardies ne seront jamais une folie, et leur prix sera énorme. J'ai la valeur d'un arpent, terminé au midi par une terrasse de cent cinquante pieds, et entouré de murs. Il n'y a encore rien de planté, mais cet automne nous ferons de ce petit coin de terre un Eden de plantes, de senteurs et d'arbustes. A Paris ou aux environs, on a tout pour de l'argent ; ainsi, j'aurai des magnolias de vingt ans, des *tilleuls (tyeuyes !)* de seize ans, des peupliers de douze ans, des bouleaux, etc., rapportés avec leurs mottes, du chasselas, venu dans des paniers, pour pouvoir le récolter dans l'année. Oh ! cette civilisation est admirable !

Aujourd'hui, mon terrain est nu comme la main. Au mois de mai, ce sera surprenant. J'ai à acquérir deux arpents autour de moi pour avoir des potagers, du fruit, etc. Il faudra, pour cela, une trentaine de mille francs, et je veux les gagner pendant cet hiver.

La maison est un bâton de perroquet. Il y a une chambre à chaque étage, et il y a trois étages. Au rez-de-chaussée, une salle

à manger et un salon ; au premier, un cabinet de toilette et une chambre à coucher ; au second, le cabinet de travail, où je vous écris en ce moment au milieu de la nuit. Le tout est flanqué d'un escalier qui ressemble assez à une échelle. Il y a, tout autour, une galerie pour se promener à couvert, et qui règne aussi, par conséquent, au premier étage. Elle est soutenue par des pilastres en briques. Ce petit pavillon à l'italienne est peint en brique, avec des chaînes en pierre aux quatre coins, et l'appendice, où est la cage de l'escalier, est peint en coutil rouge. Il n'y a place que pour moi.

A soixante pieds en arrière, vers le parc de Saint-Cloud, sont les communs, composés, au rez-de-chaussée, d'une cuisine et d'un office, garde-manger, etc., d'une écurie, d'une remise et d'une sellerie, salle de bain, bûcher, etc. Au premier, un grand appartement, à louer si je veux, et au second, des chambres de domestiques, et une d'ami. J'ai une source d'eau qui vaut la célèbre source de Ville-d'Avray, car c'est la même nappe, et mon promenoir environne carrément toute la propriété. Rien n'est encore meublé, mais tout ce que je possède à Paris va venir, petit à petit, ici. J'ai, pour le moment, l'ancienne cuisinière de ma mère et son mari pour me servir. Mais je suis encore pour au moins un mois au milieu des maçons, des peintres et autres ouvriers, et je travaille ou vais travailler pour payer tout cela. Quand l'intérieur sera fini, je vous le déorirai.

Je vais rester là jusqu'à ce que ma fortune soit faite, et je m'y plais déjà tant, que quand j'aurai acquis le capital de ma tranquillité, je crois que j'y finirai mes jours en paix, donnant, sans tambour ni trompette, démission de mes espérances, de mes ambitions et de tout. La vie que vous menez, cette vie de curé de campagne, a toujours eu beaucoup d'attraits pour moi. J'ai voulu plus, parce que je n'avais rien du tout, et que, faire pour faire, il ne coûtait pas plus au jeune homme de faire tout grand. Aujourd'hui, l'insuccès en toute chose a lassé mon caractère, je ne dis pas mon cœur qui espérera toujours. Que j'aie un cheval, des fruits en abondance, la vie matérielle assurée, voilà ma place au soleil, acquise et non payée, mais tracée, car je paie des intérêts de capitaux au lieu de payer des loyers. Voilà le changement de front que j'ai opéré. Je suis chez moi, au lieu d'être chez un assommant propriétaire.

D'ailleurs ma dette et mes ennuis d'argent sont les mêmes. Le redoublement de mon courage est maintenant puisé dans la médiocrité de mes désirs.

A demain, *cara;* je continuerai mes bavardages et vous les enverrai cette semaine.

Mercredi 8 août.

Il y a beaucoup de choses auxquelles j'ai besoin de répondre dans vos quatre dernières lettres; mais elles sont à Paris, enfermées, et, avant que je puisse y aller, vous auriez trop de retard. Ce sera pour une autre lettre qui suivra promptement celle-ci. Mais, entre autres choses qui m'ont frappé, c'est l'excessive mélancolie de vos idées religieuses; vous m'écrivez comme si je ne croyais à rien, et comme si vous vouliez m'envoyer à la Grande-Chartreuse, ou comme si vous vouliez me dire: « La terre ne m'intéresse plus ». Vous ne sauriez croire combien d'inductions, peut-être fausses, je tire de cet état; mais, comme vous me le dites, vous m'exprimez ce que vous sentez; autrement vous seriez fausse, et l'on est toute vérité avec un ami. Moi, je vous voudrais autrement; aller à Dieu, c'est renoncer au monde, et je ne vois pas pourquoi vous y renonceriez; il n'y a que les âmes faibles qui prennent ce parti-là. Les réflexions que je fais alors ne sont pas de nature à vous être communiquées; elles sont d'ailleurs très égoïstes et ne regardent que moi. C'est comme celles que j'ai exprimées de Milan. Elles vous déplaisent puisqu'elles vous troublent, et, de celles-là, j'en ai le cœur affaissé. Je vois clairement que le bonheur ne reviendra plus, et qui n'a pas quelque amertume en ayant cette pensée? J'ai été bien malheureux dans ma jeunesse, mais madame de B... a tout soldé par un dévouement absolu, qui n'a été compris, dans son étendue infinie, que quand la terre a eu repris sa proie. Oui, j'ai été gâté par cet ange, je le reconnais. Mais il faut encore se taire. Il y a, je ne sais dans laquelle de mes lettres, une promesse que je *nous* suis faite de ne plus vous parler de mes ennuis, et de ne vous écrire que dans les moments où je vois tout en rose, et de dire mes jérémiades aux nuages qui passent et qui vont au nord. Ils vous parleront quand vous les verrez bien gris. Combien de confidences noires n'ai-je pas étouffées! Il y a bien des coins que je vous cache, et c'est

ceux-là où vous seriez bien étonnée, en y pénétrant et en y trouvant malgré tant d'agitations, de préoccupations, de travaux, de voyages, de *dissipation intérieure*, [comme vous dites], un désir fixe, plus intense chaque jour, et qui, certes, a peu de vertu, puisqu'il ne déplace pas les montagnes, miracle promis à la foi. Bien souvent mes amis m'ont vu pâlir au bruit de coups de fouet trop retentissants, et m'élancer à la fenêtre. Ils me demandaient ce que j'avais, et je me rasseyais, palpitant et sombre pour quelques jours. Ces fièvres, ces soubresauts, coupés de violences intérieures, me cassent et me brisent. Il y a des jours où je me figure que mon destin se décide, qu'il m'arrive une chose heureuse ou malheureuse, qu'elle se prépare, et que je n'y suis pas. C'est des folies de poètes, qui ne sont comprises que par eux. Il y a des jours où je prends la vie réelle, tout ce qui m'entoure, pour un rêve, tant la vie actuelle est, pour moi, contre nature. Maintenant, tout cela va-t-il cesser au milieu des champs qui me calment toujours ? Aurai-je assuré la vie matérielle, sous laquelle je veux comprimer la vie du cœur que je vois inutile et perdue, malgré les dix belles années qui me restent, car ma passion est d'un absolu dont vous ne sauriez vous faire une idée ? Il lui faut tout ou rien. Je suis là-dessus comme au premier jour de ma sortie du lycée. Je suis très à plaindre et ne veux pas être plaint. Je n'ai jamais rien fait qui pût démontrer l'absurdité des niais mensonges de l'opinion, qui me donne les plus charmantes femmes, et auxquels ont donné lieu les coquetteries de madame de C..., et quelques autres choses. J'accepte l'accusation de fatuité ; je voudrais accumuler niaiserie sur niaiserie pour cacher l'homme vrai, qui n'est qu'à un seul sentiment, à son idéal !

Je suis en ce moment en train de faire une portion de mon livre d'amour, qui sera détachée ; je veux bien peindre une âme de jeune personne. Avant l'invasion de cet amour (qui la conduira au couvent), j'ai trouvé juste de lui faire abhorrer les Carmélites (où elle reviendra), au commencement de la vie, où elle désire le monde et ses fêtes. Comme elle a été huit ans au couvent, elle arrive à Paris, comme le Persan de Montesquieu, et je lui ferai juger et dépeindre le Paris moderne par la puissance de l'idée, au lieu de se servir de la méthode dramatique de nos romans. C'est une jolie idée, et je la mets à exécution.

Cependant, il m'est fort difficile de reprendre ma vie de travail, de me lever à minuit et de travailler jusqu'à cinq heures après midi. Voici la première matinée que je passe sans sommeiller entre six heures et huit heures. Six mois d'interruption ont fait bien des ravages ; il y a des forces qui viennent de l'habitude, et quand l'habitude est rompue, adieu la force. J'espère rester trois ou quatre mois à travailler, afin de réparer les brèches qu'a faites mon absence, et, si les pièces de théâtre réussissent, peut-être aurais-je, au-dessus de mes dettes, gagné le capital nécessaire à l'eau de ma table et à mon pain, à mes fleurs et à mes fruits. Le reste viendra peut-être.

Allons, *addio, cara ;* je ne saurais vous dire combien ma maison d'opéra-comique, ce pavillon qui s'avance sur le théâtre et où les amants se donnent toujours rendez-vous, a réveillé d'idées bourgeoises et ménagères. On serait si heureux là ! Tous les avantages de Paris et aucun de ses inconvénients. Je suis là comme à Saché, avec la possibilité d'être à Paris en quinze minutes, le temps de réfléchir à ce qu'on y va faire.

Mon Dieu, mon Dieu, avez-vous lu, dans les *Lettres d'un Voyageur*, l'endroit du *Moulin-Joli*, — cette gravure que j'ai vue chez *elle*, sans savoir encore à quel passage terrible il a donné lieu, terrible pour les gens dépareillés ? Eh bien, les Jardies sont le Moulin-Joli, sans la femme qui grave. Si vous ne connaissez pas cette histoire, lisez-la. C'est ce que George Sand a le mieux conté.

Je vous envoie mille caressants hommages et toutes ces fleurs d'âme qui sont si exactement les mêmes, que j'ai peur de vous en ennuyer. Mille bons souvenirs à tous ceux qui vous entourent. Je ne puis vous envoyer d'autographe par un malheur ; j'avais un mot de Manzoni ; l'on vient de me le brûler pour allumer le feu. Voilà la seconde fois qu'il arrive de brûler, chez moi, quelque chose de précieux.

Les journaux vous auront dit la fin déplorable de la pauvre duchesse d'A... Elle a fini comme a fini l'Empire. Quelque jour je vous expliquerai cette femme-là ; ce sera une bonne soirée à Wierzchownia.

Je vais pouvoir répondre à vos bucoliques sur vos belles fleurs et vos gazons, par des idylles sur les miens ; mais hélas ! il y a la

différence de la quantité! Vous avez mille arpents là où j'ai des pieds carrés!

Mille affectueuses et bonnes choses. N'oubliez-pas de me parler de votre santé, de votre beauté, de vos accidents au fond de l'Ukraine; si vous vous doutez le moins du monde du prix que j'attache à la plus menue minutie.

Allons, il le faut, *addio.*

CXXXIX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Aux Jardies, 17 septembre-16 octobre 1838.

Depuis que je vous ai écrit, je n'ai fait que travailler en désespéré, car il faut vaincre pendant les dernières années, ou s'enterrer dans un succès infertile.

Je viens d'écrire pour *la Presse* le commencement de *la Torpille. La Presse* n'en a pas voulu. J'ai écrit le commencement du *Curé de Village,* le pendant religieux du livre philosophique que vous connaissez : *le Médecin de campagne.* J'ai écrit la préface des deux volumes qui vont se publier et qui contiennent *la Femme supérieure, la Maison Nucingen* et *la Torpille.* Je viens d'écrire deux volumes in-octavo intitulés : *Qui a Terre a Guerre;* enfin, je viens d'écrire pour *le Constitutionnel,* la fin du *Cabinet des Antiques,* sous le titre de: *les Rivalités en Province.*

Vous comprenez que je n'ai pu, *cara,* vous écrire deux lignes, au milieu de cette avalanche d'idées et de travaux.

Rien de tout cela ne me donne un sou; j'ai préparé, pour me sauver, des drames, et je les ai tous commencés; mais je veux aller *au grand,* et je suis mécontent, en sorte qu'en voyant combien je fais mal et combien je vois de belles choses à faire, j'abandonne. Cependant mon salut est au théâtre. Un succès y donne près de cent mille francs. Deux succès m'acquittent, et, deux succès, c'est une affaire d'intelligence, et de travail voilà tout.

Au moment où je vous écris, je commence un drame en trois actes, intitulé *la Gina*. C'est *Othello* retourné. La Gina sera un Othello femelle. La scène est à Venise, et je veux enfin essayer du théâtre. Les propositions ne me manquent pas. On m'offre, d'un côté, vingt mille francs de prime, pour quinze actes, et j'ai les quinze actes dans la tête, mais non sur le papier.

Enfin, voilà les manuscrits à l'imprimerie ; les épreuves roulent ; on ne me gagnera pas de vitesse, car ce n'est pas le procédé mécanique avec ses mille bras qui va en avant, c'est la cervelle de votre pauvre ami !

18 septembre.

Le temps de tourner cette page, j'ai trouvé *la Gina* trop difficile. il y a des raisonnements qui assassinent. Ainsi, dans *Othello*, Iago est le pilier qui soutient la conception, moi, je n'ai que l'intérêt d'argent, au lieu de l'intérêt de l'amour méconnu. J'ai trouvé mon personnage inadmissible. Un auteur de vaudeville n'eût pas été arrêté par cette difficulté. Comme il s'agit de gagner de l'argent, je vais revenir à une ancienne pièce, conçue depuis longtemps, et qui s'appelle *Richard Cœur-d'Eponge*. Je vous en dirai quelque chose, si je la fais.

Ma maison n'avance pas ; j'ai encore des murs à faire pour m'enclore, et une foule de choses à l'intérieur. C'est effrayant. J'y ai trouvé une source ; mais ce n'est pas une source de fortune ! c'est de l'eau claire.

1er octobre.

Je suis dans les affaires d'argent jusqu'au cou. C'est démontant. Je n'ai pas eu deux heures à moi pour réfléchir, depuis que je vous ai écrit les quelques lignes qui précèdent. Ne m'en voulez pas. Il faut des temps plus calmes pour pouvoir vous raconter une vie comme la mienne. Il faut à tout moment dire la messe et la sonner. J'ai conçu l'espoir de rembourser mes éditeurs, qui me ruinent en ce moment, et je viens de passer ces quinze jours à Paris dans des démarches tuantes et assommantes. Il faut vous figurer que je n'ai ni aide ni secours, qu'au rebours, j'ai des obstacles infinis, sans nombre, et que si je n'en sors pas, je viendrai prendre six mois de repos, à Wierzchownia, où je me ferai à mon aise un répertoire de pièces

de théâtre, avec lesquelles je reviendrai ici. Beaucoup de gens que j'aime et que j'estime me le conseillent, en me disant *d'aller quelque part*. Moi, je ne veux pas abandonner le champ de bataille.

Les deux volumes contenant *la Femme supérieure*, *la Maison Nucingen* et *la Torpille* (ou le commencement de *la Torpille*), ont paru.

10 octobre.

Depuis sept ans environ, toutes les fois que je lisais un livre où il était question de Napoléon, et que je trouvais une pensée frappante et neuve dite par lui, je la mettais aussitôt sur un livre de cuisine qui ne quittait pas mon bureau, et qui était sur ce petit livre que vous connaissez, qui vous appartiendra, hélas ! peut-être bientôt, et où je mets mes sujets et mes idées premières. Dans un jour de détresse (qui était ces jours passés), étant sans argent, j'ai regardé combien il y en avait. Il y en avait cinq cents, et, de là, le plus beau livre de l'époque, c'est-à-dire la publication des *Maximes et Pensées de Napoléon*. J'ai vendu ce travail à un ancien bonnetier qui est un gros bonnet de son arrondissement, et qui veut avoir la croix de la Légion d'honneur, et qui l'aura en dédiant ce livre à Louis-Philippe. Le livre va paraître. Procurez-vous-le. Vous aurez une des plus belles choses de ce temps-ci : la pensée, l'âme de ce grand homme, saisie après bien des recherches, par votre mougik, Honoré de Balzac. Rien ne m'a fait rire comme l'idée de faire avoir la croix à une espèce d'épicier, qui peut se recommander à votre Grâce par son titre d'administrateur d'un bureau de charité. Napoléon m'aura rapporté quatre mille francs et le bonnetier peut en gagner cent mille. J'ai une si grande défiance de moi-même, que je n'ai pas voulu exploiter cette idée. Au bonnetier la gloire et le profit. Vous reconnaitrez la main de votre esclave dans la dédicace à Louis-Philippe. Que l'ombre de Napoléon me pardonne [1] !

1. Cet ouvrage, rarissime aujourd'hui, parut réellement à la fin de 1838 sans nom d'éditeur, sous ce titre : *Maximes et Pensées de Napoléon*, recueillies par J.-L. Gaudy jeune. Paris 1838.

Voici la dédicace dont parle ici Balzac.

SIRE

Une récompense ambitionnée par l'auteur de ce travail, a été l'honneur de le dédier à VOTRE MAJESTÉ.

A vous, SIRE, appartenait ce legs d'un génie qui voulut une domination absolu

15 octobre

Je reçois aujourd'hui votre réponse à ma dernière lettre. Jamais il ne m'était arrivé de recevoir une réponse à une lettre pendant que j'en écrivais une autre. Il faut le moment actuel pour que pareil phénomène ait lieu, car, depuis cinq ans, je vous écris tous les quinze jours au moins. Mais vous dire tous les *pourquoi*, c'est du domaine de la causerie, et non de la conversation épistolaire.

Cara, vous êtes plus que jamais convertisseuse à mon égard. Votre lettre est d'une grave et sérieuse abbesse et de l'omnipotente, et

pour faire triompher la France ; ne vous doit-on pas des triomphes que l'Europe nous envie, obtenus par des pensées probes et citoyennes qui manquent dans ces *Maximes* trop souvent dictées par la nécessité, et où brille toujours l'épée du capitaine ? Aussi, vous seul, SIRE, pourrez un jour avoir grossi ce trésor sans avoir alarmé la liberté.

PRÉFACE

L'auteur de ce travail doit avouer que son seul mérite consiste dans la patience avec laquelle il a, pendant quelques années, dépouillé les livres publiés sur Napoléon, la collection du *Moniteur* et les moindres écrits où la parole de ce grand souverain a été constatée. Un autre mérite est d'avoir senti l'importance de l'œuvre qui allait en résulter, et qui est à Napoléon ce que *l'Evangile* est à Jésus-Christ. En effet, ce livre, qui sera pour beaucoup de gens un trésor, eût perdu de sa valeur si l'on eût indistinctement publié toutes les pensées de Napoléon. La Rochefoucault n'a certes pas donné la totalité des maximes que lui ont suggérées les événements et ses méditations ; il a choisi, étudié, pesé, comparé celles qu'il nous a livrées ; tandis que Napoléon n'a jamais songé à formuler un corps de doctrine. Le sous-lieutenant a parlé sans connaître le Premier Consul, l'Empereur a souvent pensé sans prévoir Sainte-Hélène. Aussi n'était-ce pas une tâche ordinaire que de dégager l'homme de chaque circonstance, et de saisir sa vraie pensée à travers les contradictions dans lesquelles l'ont entraîné les hasards de sa vie.

Il n'y avait pas à hésiter dans ce choix ; Napoléon est une des plus violentes volontés connues dans les annales des dominations humaines : il ne pouvait donc y avoir de curieux en lui, que les lois par lesquelles il a construit et maintenu son pouvoir.

Cependant, comme de son point de départ au point d'arrivée, et de son trône à son tombeau, il a deux fois, et en deux sens différents parcouru tout l'état social, qu'il a su tout voir et a tout observé, chaque fois qu'un mot de lui, quelque étranger qu'il fût à la politique, nous a paru éclairer à fond certains passages de la vie humaine, nous ne l'avons pas omis ; ainsi chacun y trouvera quelque chose à son usage, le grand comme le petit, car cette pensée, aiguë autant qu'une épée, a sondé toutes les profondeurs. Le terroriste de 93, et le général en chef ont été absorbés par l'Empereur, le gouvernant a souvent démenti le gouverné ; mais ses paroles que les diverses crises lui ont arrachées et qui se heurtent, accusent admirablement la grande lutte à laquelle il fut condamné. Aussi souvent une seule

omni-sçavante, et gracieuse, et spirituelle comtesse Hanska. Je me mets à vos genoux, belle et chère sœur-Massillon, pour vous dire ici que le malheur de ma vie est une longue prière, que j'ai l'âme bien blanche, non parce que je ne pèche pas, mais parce que je n'ai pas le temps de pécher, ce qui la rend sans doute bien noire à vos yeux. Mais vous savez que j'ai dans la niche de mon cœur une madone qui sanctifie tout. Que vous ai-je dit ou fait qui me vaille tant de recommandations chrétiennes ? je travaille tant, que je n'ai pas toujours le temps de dormir, et, symptôme plus effrayant, de vous écrire. Un homme aussi malheureux est le plus grand coupable ou le plus grand innocent de la terre, et, dans ces deux cas, il n'y a rien

phrase de ce recueil peint-elle certaines phases de sa vie et plusieurs portions de l'histoire contemporaine beaucoup mieux que ne l'ont fait jusqu'ici les historiens.

Le livre de l'homme qui pense après coup peut-il jamais valoir le cri de l'homme atteint au cœur ? Quelle poésie que la douleur de Napoléon !

Il a fallu néanmoins élaguer plusieurs pensées qui lui étaient communes avec des grands hommes ses prédécesseurs en politique, et d'autres auxquelles son nom n'enlevait pas leur vulgarité. Néanmoins, nous avons donné celles que l'Empereur a répétées assez souvent pour leur imprimer le cachet des circonstances ; n'expliquent-elles pas dès lors son génie, ses opinions, ou sa domination ?

Aux yeux des masses ce livre sera comme une apparition, l'âme de l'Empereur passera devant elles ; mais, pour quelques esprits choisis, il sera son histoire sous une forme algébrique ; on y verra l'homme abstrait, l'Idée au lieu du Fait. Ne sera-ce pas une des choses les plus singulières dans la destinée de cet homme, qu'après avoir si vigoureusement lutté contre les manifestations de la pensée, il en arrive à n'être plus qu'un livre ? Ce recueil d'axiomes sera surtout le code des pouvoirs menacés ; nul mieux que Napoléon n'a eu l'instinct du péril en fait de gouvernement. On lui rendra cette justice qu'il a été franc, et n'a reculé devant aucune conséquence ; il a glorifié l'Action et condamné la Pensée. Tel est, en deux mots, l'esprit de ce testament politique. Aussi beaucoup de ces maximes paraîtront-elles machiavéliques, cruelles, fausses, et seront-elles blâmées par beaucoup de ceux qui les tiendront en eux-mêmes pour justes et de bonne application. Il n'est pas inutile de faire observer que Napoléon ne s'est jamais contredit dans sa haine contre les avocats, les idéalistes et les républicains. Son opinion à leur égard équivaut à proscrire la discussion publique en fait de gouvernement.

Nous n'avons pas à prendre ici parti pour ou contre l'expérience que ce grand homme a léguée à la France ; il n'appartient à personne de défendre ou d'accuser Napoléon ; il suffit de le faire comparaître devant tous ; sa pensée est toute une législation qui sera réprouvée ou adoptée, mais qui devait être mise au jour sous sa formule la plus succincte ; personne n'oubliera qu'elle contient les secrets du plus grand organisateur des temps modernes ; si elle est en opposition directe avec l'esprit de la France actuelle, cette vigoureuse contradiction était un motif de plus pour la publier. Napoléon a regardé le gouvernement responsable comme impossible et la liberté de la presse comme incompatible avec l'existence du pouvoir :

à faire. Voulez-vous savoir jusqu'où cela va ? Je suis las de la vie ainsi faite, et, sans mes devoirs, j'en prendrais une autre. Il faut avoir reçu bien des coups, être bien lassé par le sort, pour s'abandonner au hasard, comme je le fais aujourd'hui, avec un caractère aussi fortement trempé que l'est le mien.

Vous avez des réticences à propos de mes affections qui me chagrinent d'autant plus que je ne puis y répondre (aux réticences), et vous me demandez sur ma santé des explications superflues. Comment n'avez-vous pas deviné, avec votre front si grand de perspica-

quelle flatterie pour les rois et les ministres qui résoudront un problème qu'il proclame insoluble?

Il reste un mot à dire sur les divisions que nous avons faites dans cette masse de pensées, et dont la convenance sera, nous l'espérons, bien jugée.

Il nous a paru possible de déterminer les maximes et les idées que Napoléon a conçues avant le 18 Brumaire, c'est-à-dire tant qu'il a été républicain ou citoyen, sujet ou soumis à un pouvoir reconnu.

Après cette première portion, nous avons mis ensemble toutes les pensées concernant l'art militaire qui a été le secret de son élévation et le ressort de son empire.

La troisième partie contient toutes les idées du souverain et celles qu'ont dû lui suggérer l'exercice du pouvoir ou son organisation.

Enfin la quatrième est tout ce que lui ont dicté l'expérience et le malheur, c'est le cri du Prométhée moderne.

Si Napoléon est remarquable en politique, c'est par ses prévisions sur l'état de l'Europe. Aujourd'hui, ses plus grands ennemis ou ceux qui ont cherché à le rapetisser ne sauraient disconvenir que le coup d'œil d'aigle par lequel il embrassait les champs de bataille, n'atteignît les champs les plus étendus de la politique: aujourd'hui, la plupart des arrêts qu'il a prononcés sur les événements futurs de l'Europe et du monde sont accomplis; quant au reste, il n'est pas douteux pour les esprits supérieurs qu'il ne s'accomplisse. Si nous avons donné le portrait de Castlereagh qui se trouve à la fin de ce livre, c'est pour ne rien omettre des pensées que Napoléon a laissé échapper sur l'avenir de l'Angleterre. Il est à remarquer qu'en parlant de cet homme, Napoléon est sorti du ton de modération avec lequel il a jugé froidement, avec tous les caractères de la justice et de la vérité, ses plus grands ennemis ; mais il y a quelque chose de national dans son emportement contre Castlereagh. Napoléon était éminemment français. Wellington est un accident ; Bathurst est un homme inepte et vil qu'il méprise. Mais Castlereagh est toute l'Angleterre, c'est l'ennemi de la France; toutes les fois que Napoléon le trouve en faute dans sa victoire, il exprime une triste joie: il voit l'avenir chargé de sa vengeance; il indique où et comment l'Angleterre périra. Les Anglais eux-mêmes doivent avoir reconnu la perspicacité de ce grand génie; leur gouvernement a tourné jusqu'à présent dans le cercle fatal où l'a inscrit Napoléon. Aussi, la France peut-elle dire avec orgueil, que du fond de son tombeau, Napoléon combat toujours l'Angleterre.

J.-L. G... Y JEUNE.

cité et de mille autres attributs, que les malheureux ont toujours des santés robustes; ils peuvent traverser les mers, les incendies, les batailles, coucher au bivouac, dans les plâtres neufs; ils sont toujours sains et entiers! Oui, je suis à merveille, sans douleurs, sans aucuns maux, dans ma jeune maison. N'ayez aucune inquiétude. Hormis ma grande et générale fatigue, après mes excès de travail de la quinzaine dernière, je vais bien, et n'étaient mes cheveux blancs qui abondent, je me croirais rajeuni de dix ans.

Mon Dieu, comme je souffre quand, en vous lisant, je m'aperçois que vous avez souffert de mon silence et que vous avez épousé mes inquiétudes et les angoisses de ma pauvre vie! Le savez-vous? Le sentez-vous? Non, ne me voyez jamais, comme vous me le dites, joyeux et tranquille! Quand je vous écris joyeusement, c'est que tout est au plus mal et que je veux vous cacher combien tout va mal. Tout va si mal que, si je ne vous écris pas, c'est que... Non, je ne puis vous l'écrire; je vous le dirai quelque jour et vous aurez regret de m'avoir écrit quelques paroles cruelles et douces tout à la fois, à propos d'un retard. C'est de ces choses que vous ne devineriez jamais. Ne craignez pas que jamais rien n'altère ni ne diminue un attachement comme le mien. Vous me supposez léger, étourdi; cela me fait rire. Croyez donc une bonne fois pour toutes que celui à qui vous voulez bien reconnaître quelque profondeur dans la pensée, en a au cœur, et que, quand on déploie autant de courage dans la lutte où je suis engagé, on peut avoir une grande constance dans les affections. Seulement vous ignorez les exigences de chaque journée, les épouvantables difficultés où je me dépense. Si vous saviez qu'il a fallu des intrigues comme celles du *Mariage de Figaro*, pour faire arriver un bonnetier à payer quatre mille francs les *Pensées et Maximes de Napoléon*, que mes éditeurs ne veulent pas me donner d'argent; que je suis en train de rompre ce marché, que pour le rompre il faut cinquante mille francs, que cinquante mille francs ne se trouvent pas dans toute la librairie; qu'après avoir cru ma vie arrangée et tranquille, elle est plus en péril que jamais, vous ne traiteriez pas de folie (vous!) mon entreprise de Sardaigne! Oh! je vous en prie, ne vous mêlez jamais de conseiller ni de blâmer les gens qui se sentent au fond de l'eau et qui veulent revenir à la surface! Jamais les gens riches ne comprendront les malheureux. Il faut

avoir été soi-même sans amis, sans ressources, sans pain, sans argent, pour savoir à fond ce qu'est le malheur! Aussi ai-je, moi, l'intelligence de toutes ces choses, et je ne me plains plus d'être la victime d'un malheureux qui, pour vivre, vend le bon mot que j'ai pu dire hier sur le boulevard et qui, publié, est une attaque horrible contre moi. Je ne me plains plus ni de la calomnie ni des injures; les pauvres malheureux en vivent et, quoique je préférerais mourir à vivre ainsi, je ne me sens pas le courage de les blâmer, car je sais ce que c'est que de souffrir.

Vous ne savez pas tout ce que ceux qui m'aiment, comme ma sœur et ma mère, me disent quand ils savent que j'écris des lettres. Vous croyez que c'est peu de chose de tout quitter pour raconter sa vie!... Je ne veux pas vous dire encore tout ici, car vous m'écririez fièrement de ne plus vous écrire, comme madame Carraud l'exige de moi, et je ne pourrais pas me passer de la seule consolation que j'aie. Quelques rares que soient mes lettres, elles sont *les seules* que j'écrive aujourd'hui (celles d'affaires exceptées, et encore que de querelles et de mauvaises affaires me suis-je faites pour n'avoir pas répondu!) Vous ne pouvez savoir ce qu'est une vie littéraire aussi occupée que l'est la mienne. Quoi qu'on vous dise ou qu'il vous paraisse de mon silence, sachez bien que je travaille jour et nuit; que le phénomène de ma production est doublé, triplé; que je suis arrivé à corriger des volumes en une nuit, à les écrire en deux jours et demi! Le monde est fou. Il croit qu'un *livre se parle*. Cela ne me fait du chagrin que de vous; les autres me font rire de pitié. Depuis le mois de novembre dernier j'ai écrit : 1° *César Birotteau ;* 2° *la Maison Nucingen;* 3° *la Torpille* (ou le commencement); 4° j'ai sous presse le commencement du *Curé de Village;* 5° *le Constitutionnel* a donné *les Rivalités en Province* (la fin du *Cabinet des Antiques) ;* 6° j'achève *Massimilla Doni;* 7° j'ai deux volumes in-octavo intitulés *Qui a Terre a Guerre ;* 8° j'achève les *Illusions Perdues ;* 9° j'ai cinq drames sur mon bureau. (Ceci est inconnu.)

Cara, chacun de ces huit ouvrages aurait efflanqué et fourbu pour un an le plus fort des autres écrivains français qui ne font pas un demi-volume par an. Quand je vous dis que c'est à faire pitié.

Je ne vous parle pas du livre d'amour dont je vous ai dit quelque chose et qui est là sur ma table, sous votre lettre; j'en ai vingt-cinq

feuillets d'écrits, environ. Je ne parle pas de cinq *Contes drolatiques* écrits depuis deux mois.

Mon Dieu, je n'ai pas une *âme* qui me connaisse ; il n'y en a eu qu'une. La pauvre et chère madame de B... me venait voir tous les jours, et, dans ce temps-là, elle croyait que je périrais sous le fardeau. Que dirait-elle en le voyant décuplé ! Oui, je travaille dix fois plus en 1838 qu'en 1828, en 1830 et 1831, 1832 et 1833. Dans ce temps-là, je croyais à la fortune, et aujourd'hui je crois à la misère. Il y a beaucoup de gens qui m'en veulent de ne pas me vendre au bel ordre de choses actuel. J'aimerais mieux périr ! Je veux avoir mon franc-parler.

Quand vous me parlez de funeste mort, comme de celle de votre cousin, moi je dis : heureuse mort, car je ne crois pas que nous soyons ici-bas pour le bonheur, Withold a eu raison ; je plains beaucoup sa mère[1] ; mais lui, il est heureux, croyez-le.

Vous me demandez quand se calmera cette furie française qui m'emporte en Italie, en Sardaigne, etc. N'est-ce pas me demander quand je serai imbécile. Vous voulez donc qu'un homme qui peut écrire en cinq nuits *Qui a Terre a Guerre* ou *César Birotteau,* aille à pas comptés, comme un rentier qui promène son chien sur le boulevard, lit *le Constitutionnel,* revient dîner chez lui et va, le soir, voir jouer au billard ? Je vous accorde cinq secondes ici pour rire de la plus charmante personne du monde, qui est, à mon avis, madame Eveline. Il ne vous resterait plus qu'à blâmer *la furia* qui me fera venir voir les gens du Nord dans leur steppe. Sachez, belle grande dame, que si je m'abandonnais, comme vous me le proposez, à la providence, la providence m'aurait déjà mis en prison pour dettes, et je ne vois pas ce qu'il y aurait de providentiel dans un séjour à Clichy. Que diraient les plantes, qui sortent des caves pour aller au soleil, si elles entendaient une jolie colombe leur demander pourquoi elles se traînent le long d'un soupirail ? vous donnez des malédictions à notre civilisation ; je vous y attends à Paris ! Je voudrais bien aussi savoir quelles sont les impertinentes qui vous écrivent à mon sujet, et qui croient qu'il y a pour moi un soleil ailleurs que dans le Nord.

1. La comtesse Withold Rzewuski, fils de la comtesse Rosalie Rzewuska, tante de madame Hanska .Il venait de mourir au Caucase.

Théophile Gautier est un garçon dont je croyais vous avoir parlé. C'est un des talents que je reconnais ; mais il est sans force de conception. *Fortunio* est au-dessous de *Mademoiselle de Maupin,* et ses poésies[1] qui vous ont plu, m'ont épouvanté comme décadence de poésie et de langage. Il a un style ravissant, beaucoup d'esprit, et je crois qu'il ne fera jamais rien, parce qu'il est dans le journalisme. C'est le fils d'un receveur d'une barrière d'octroi de Paris, la barrière de Versailles précisément. Il est très original, il sait beaucoup, il parle bien des arts, il en a le sentiment. C'est un homme hors ligne, et qui se perdra sans doute. Vous avez deviné *l'homme* ; il aime la couleur et la chair ; mais il comprend aussi l'Italie sans l'avoir vue.

Je suis frappé de la manière dont vous revenez, à trois reprises, à la *légèreté de mon caractère et à la multiplicité de mes entraînements.* Il doit y avoir là-dessous quelque calomnie qui a serpenté jusqu'à Wierzchownia, Dieu sait comment !

Allons, il faut vous dire adieu, sans vous avoir dit la dixième partie des choses que j'avais à vous dire et qui se retrouveront. D'ailleurs, c'était de vous dépeindre les ennuis de ma vie actuelle, qui sont innombrables. Il faut corriger pour demain *le Curé de Village,* car il m'ennuie d'avoir encore affaire avec la *Presse.*

Allons adieu, chère fleur bleue, et gardez bien tout à qui thésaurise en votre endroit ses affections et ses sentiments. Je ne sais pas pourquoi vous dites que les vieilles amitiés sont timides, car je suis, moi, très hardi avec le temps.

Mille gracieusetés pour tous ceux qui vous entourent, et mes amitiés à M. de Hanski.

16 octobre.

Je suis en marché avec les *Débats* pour y loger toute ma prose, à un franc la ligne. Voici pour faire hurler M. Sedlitz, le poète allemand, qui est baron, qui a des terres, et qui s'est scandalisé, chez votre hôtesse de *la Landstrasse,* de m'entendre causer des produits de la littérature. Si *l'affaire* se fait, vous me verrez alors bientôt à Wierzchownia. J'y veux venir en hiver.

1. *La Comédie de la Mort.*

Mille tendresses, prêcheuse ou rieuse, mondaine ou catholique. Allons à bientôt.

[*P. S.*] Ceci est [l'autographe de] l'illustre Mortonval. [1]

1. Voici cette lettre de M. Furcy Guesdon, dont *Mortonval* était le pseudonyme :

16 novembre 1837.
Rue de Paris, n° 21, à Charonne.

Mon bien cher ami,

Je crains de ne pouvoir pas exécuter le projet qui m'a tant souri, de coopérer à l'œuvre que vous méditez [2]. Je ne puis, quoi que je fasse, me réveiller de l'engourdissement où je me suis laissé tomber depuis plus d'un an. Le travail est maintenant une fatigue que j'envisage avec effroi. Je me sens en effet vivre plus facilement depuis que je me suis affranchi de tout effort intellectuel, et je jouis comme un écolier en vacances, de cette liberté que je me suis donnée. Oui, cette voluptueuse paresse résiste même à l'idée si attrayante d'une association avec vous, le talent que j'estime le plus, l'esprit que j'aime le mieux au monde.

Je finis de m'arranger dans mon presbytère de Charonne; j'ai déjà planté mes tulipes, mes jacinthes et mes crocus. Les trous sont faits pour soixante arbres fruitiers qui vont m'arriver. J'ai désigné la place de mes dalhias, de mes fraisiers, de mes rosiers, de mes melons. Ce sont là des plaisirs que prennent en pitié vos jeunes et vives passions de gloire, d'ambition et d'amour, et de fortune aussi. Pour moi, qui vieillis et qui aime l'obscurité, je vois là beaucoup de bonheur, et je m'y laisse aller. Je vais passer mon hiver, en partie, à lire ou plutôt à relire tout ce que vous avez écrit.

Donc, mon cher et illustre ami, j'en reviens à vous dire, comme au commencement de ma lettre, non pas que je renonce à notre projet, mais que je crains de ne pouvoir l'exécuter, car il faudrait pour cela que vous voulussiez ou que vous pussiez attendre assez pour me prendre quand je reprendrai moi-même le goût et l'amour du travail. Or, je suis loin de les avoir en ce moment. Et vous, vous êtes plein d'idées que vous brûlez de mettre en œuvre. Comment concilier ces contraires dispositions? N'y pensons pas, quant à présent. Mais je vous ai retrouvé; je ne veux plus vous perdre. Je m'intéresse à vous, à vos succès; j'aime votre personne et votre génie de tout mon cœur, de toute mon admiration. Donnez-moi parfois quelque signe de souvenir et d'amitié; ce sera l'un de mes plus grands plaisirs.

FURCY GUESDON.

2. Il s'agissait sans doute de la pièce sur Philippe II et Don Carlos qui occupa si longtemps Balzac et qu'il n'écrivit jamais.

CXL

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Aux Jardies, 15 novembre 1838.

Aujourd'hui, j'aurais fermé et vous eusse envoyé une lettre commencée depuis un mois; elle est perdue, et perdue sur mon bureau. Voici trois heures de nuit consumées à la rechercher. Je me dépite, je la pleure, car, pour moi, toute expression d'âme tombée dans le gouffre de l'oubli me semble irréparable. Vous auriez su tout ce qui m'est arrivé depuis ma dernière lettre. En deux mots, je vais entrer dans une période plus heureuse, ou, pour se servir d'un mot plus juste, moins malheureuse que par le passé, financièrement parlant. Encore quelques jours et j'aurai peut-être acquitté la moitié de toute ma dette. Le succès matériel arrive; il commence. On va m'exploiter sous plusieurs formats à la fois. Mes éditeurs me laissent leur rembourser mon marché qui me liait trop, et je vais, dans quelques mois, être libre. Voilà les résultats. Vous ignorerez, jusqu'à ce que je vous les dise, les deux mois de marches et de contremarches, de conférences, d'allées et de venues qui m'ont fait monter et descendre les échelles de l'espérance.

Ma plume aura rapporté des monceaux d'or pendant ces mois-ci. *Qui a Terre a Guerre*, plus de mille ducats; *le Cabinet des Antiques*, cinq cents ducats; *Sœur Marie-des-Anges*, mille ducats, etc, etc., *Massimilla Doni*, cent ducats. On a vendu deux mille ducats le droit de vendre trente-six mille volumes in-dix-huit, pris dans mes œuvres. La *Physiologie du Mariage* in-dix-huit a été vendue cinq cents ducats. Enfin, c'est toute une récolte subite, inespérée, et venue à temps. J'espère, d'ici à cinq mois, avoir acquitté pour dix mille ducats de dettes. Mais j'ai huit volumes environ à terminer. On m'a acheté des préfaces d'une feuille, cinquante ducats [1]. Cela vous fera plaisir, n'est-ce pas? Rien ne me donne encore d'aisance,

1. La préface de la *Physiologie du Goût*, édition Charpentier.

car tout ne sert qu'à acquitter l'ancien passif; mais enfin, j'ai pu respirer. Quelque chose qui vous fera plaisir et qui réjouira votre âme catholique, sera d'apprendre que toutes mes affaires ont pris cette riante tournure depuis un jour où ma mère m'a pendu au cou une médaille bénie par un saint et que je porte religieusement avec une autre amulette que je crois plus efficace[1]. Les deux talismans se sont très bien trouvés ensemble, et ne se sont pas déplu. Je n'aurais pas voulu désobliger ma mère, mais ce miracle ne m'a pas encore converti, parce que j'ignore quel a été le plus puissant.

J'ai été très misérable, ces jours-ci; mes éditeurs empilaient des écus, mais je n'avais pas un rouge liard, et cette guerre de conférences diplomatiques me coûtait beaucoup. Me voilà revenu dans ma coquille à Sèvres, où rien n'est encore fini ni habitable. J'ai mon déménagement à faire, et beaucoup de dépenses encore.

Le moral est moins satisfaisant que le physique; je vieillis, je sens le besoin de compagnie, et, tous les jours, je regrette l'adorée créature qui dort dans un cimetière de village auprès de Fontainebleau. Ma sœur, qui m'aime tant, ne pourra jamais me recevoir chez elle. Il y a là une jalousie féroce qui barre tout. Ma mère et moi nous ne nous convenons point, réciproquement. Il va falloir s'appuyer sur le travail, à moins que je n'aie une famille d'amis auprès de moi; c'est ce à quoi je voudrais arriver. Un bon et heureux mariage, hélas! j'en désespère, quoi que nul mieux que moi ne fût façonné à la vie domestique.

J'ai des chagrins intérieurs que je ne puis dire qu'à vous et qui m'oppressent. Depuis que j'ai eu des idées et des sentiments, j'ai été tout entier à l'amour, et la première personne que j'ai rencontrée était une héroïne accomplie, un cœur angélique, l'esprit le plus fin, l'instruction la plus étendue, les grâces et les manières parfaites. La nature diabolique y avait mis son fatal *mais! Mais elle avait vingt-deux ans de plus que moi*, en sorte que si l'idéal était dépassé moralement, le matériel, qui est beaucoup, posait des bornes infranchissables. Cette passion sans limites que j'ai dans l'âme n'a donc pas rencontré toute sa pâture. Il m'a manqué la moitié du tout. Croyez-vous, maintenant, qu'il puisse se ren-

1. Sans doute le portrait de madame Hanska.

contrer quand je vois le temps fuir au galop pour moi? Ma vie sera manquée, et je le sens amèrement. Il n'y a pas de gloire qui tienne, il faut se résigner. Il n'y a pas de hasard pour moi. Ma vie est déserte. Il y manque ce que j'y ai désiré, ce pourquoi je ferais les plus grands sacrifices, ce qui ne me viendra plus trouver, ce sur quoi je ne peux plus compter. Je le dis mathématiquement, sans la poésie des doléances, que je pourrais élever à la hauteur des lamentations de Job; mais le fait est là. Je ne manquerais pas d'aventures. Je puis jouer, si je le veux, le rôle d'homme à bonnes fortunes, et il me soulève le cœur de dégoût. La nature m'a fait pour l'amour unique. Je ne comprends rien hors cela. Je suis un Don Quichotte inconnu. J'ai des amitiés vives. Madame Carraud, en Berry, est une belle âme; mais l'amitié ne remplace point l'amour, l'amour de tous les jours, de toutes les heures, qui fait trouver des plaisirs infinis à entendre à tout moment des pas, une voix, un frôlement de robe dans la maison, ce que j'ai eu, quoique imparfait, à plusieurs reprises, en dix ans. Ajoutez à ceci que j'ai en détestation profonde les jeunes personnes, que je tiens plus compte de la beauté développée que de celles qui se développeront, et le problème est encore plus difficile à résoudre.

Madame Carraud, dont les lettres me font bien plaisir, si ce mot peut être employé pour d'autres lettres que les vôtres, a bien deviné ma situation. Elle a réveillé mes douleurs par une lettre que j'ai reçue et où elle parle mariage, ce qui me rend furieux pour longtemps. Je ne veux pas entendre parler de cela. Vous savez comme mon opinion est arrêtée : il faut beaucoup de fortune, et je n'en ai pas! Il me faudrait une personne qui me connût bien et je doute que cela soit possible d'une personne qui, après tout, est *une première venue*. Quelle triste chose que la vie, *cara!*

Vous me verrez sûrement, mes grands travaux finis. A la première inanition de cervelle, c'est vers votre cher Wierzchownia que je tendrai. Je viendrai vous faire une visite. Je ne supporte pas d'être si longtemps sans vous voir.

Hier, pendant toute la soirée, à l'Opéra, où j'ai été entendre chanter Duprez dans *Guillaume Tell*, j'ai été en Suisse, et la Suisse c'est le Pré-Lévêque et les deux bords du lac que nous avons fait ensemble. Il y a tel détail de notre course à Coppet ou à Diodati

qui m'a plus occupé que ma vie même. En regardant le lac des Quatre-Cantons, je me souvenais, mais *mot pour mot* de tout ce que vous me disiez en passant devant l'habitation Galitzin, de ce que vous m'avez dit à propos de tel ou tel portrait à Coppet, etc. Aussi me suis-je dit,de la manière que je me dis ce qui sera : « Il ne se passera pas tel temps sans que j'aie vu l'Ukraine ». Puisque je vis tant par le souvenir, voilà les trésors qu'il faut aller chercher, et non des mines d'argent, car j'étais plus heureux en Suisse d'Opéra, que le millionnaire Greffulhe, qui bâillait au-dessus de moi. Je vais économiser pour faire mon voyage.

D'après vos lettres si sérieuses, si couleur *tannée* et ascétique, j'ai peur de vous trouver l'esprit changé. N'importe, il faut aimer ses amis comme ils sont.

Ce que je n'aime pas dans votre dernière lettre, c'est ce mot : *les vieilles amitiés sont craintives*. Il y a là une défiance de vous ou de moi que je n'aime pas. Vous savez que rien ne peut prévaloir contre vous, que vous êtes à part de tout ce qui peut arriver, comme un vrai roi que rien ne doit atteindre. J'ai peur que vous ne vous forgiez des monstres. Si mes lettres retardent, comptez qu'il y a des raisons valables, que j'ai marché nuit et jour, sans repos ni trêve, que je n'ai écrit à âme qui vive, que si j'étais malade ou heureux, vous seriez, malgré les distances, la première instruite. Mais je vous associe un peu à mes peines ; je sais que vous souffrez de mon silence et, s'il y a silence, c'est qu'il y a nécessité absolue. Vous, vous solitaire, vous m'écrivez trop peu ; vous êtes toujours inexcusable, là où j'ai mille excuses.

Vous savez tout le bien que me font vos lettres, quelles qu'elles soient, religieuses, ou tristes, ou gaies, ou domestiques. Je suis d'autant plus réservé que je n'ai que des chagrins à vous communiquer, des ennuis, et aucune fleur autre que celle d'une éternelle affection, aussi au-dessus des petites imitations mondaines, que le Mont-Blanc est au-dessus du lac. Ne vous étonnez pas que je retarde une lettre qui vous parle misère et travail, sans autre compensation que celle de vous en parler.

Vous vous plaignez des divorces de Pologne, tandis que nous faisons ici tous nos efforts pour faire réintégrer l'admirable titre du divorce dans le code civil, tel que Napoléon l'avait fait com-

biner, qui satisfaisait à tous les malheurs sociaux, sans laisser prise au libertinage, au changement, au vice ou à la passion. C'est la seule institution qui puisse rendre les mariages heureux. Il y a dans Paris quarante mille ménages sur parole, sans contrat ni religieux ni civil, et c'est les meilleurs, car chacun craint de se perdre. Nous ne disons pas cela au public, mais cette statistique est exacte. Cauchois-Lemaire, par exemple, est marié ainsi. La loi napoléonienne n'admettait qu'*un* divorce dans la vie d'une femme, et elle l'interdisait après dix ans de cohabitation. En ceci, elle avait tort. Il y a des tyrannies qui se supportent dans la jeunesse et qui plus tard sont intolérables. J'ai connu une femme adorable, qui a attendu l'âge de quarante-cinq ans et le mariage de ses filles, pour se séparer à l'amiable de son mari, en ayant mis à ce moment, où elle ne serait plus soupçonnée, cette libération sans laquelle elle serait morte.

Comment, vous osez nous dire qu'il n'y qu'*un* homme en ce *stupide* XIXe siècle! Napoléon, n'est-ce pas? Et Cuvier, *cara!* Et Dupuytren, *cara!* Et Geoffroy Saint-Hilaire, *cara!* Et Masséna, *carina!* Et Rossini, *carissima!* Et nos chimistes, et nos hommes secondaires, qui valent des talents de premier ordre! Et Lamennais, George Sand, Talma, Gall, Broussais, mort hier, etc.! Allons vous êtes injuste. Lord Byron et Walter Scott, Cooper, etc., sont de ce siècle. Weber aussi, et aussi Meyerbeer, et aussi quelques gamins de Paris qui font une révolution en un tour de main. Victor Hugo, Lamartine et Musset sont, à eux trois, la monnaie d'un poète, car aucun d'eux n'est complet. A propos, *Ruy-Blas* est une énorme bêtise, une infamie en vers. Jamais l'odieux et l'absurde n'ont dansé de sarabande plus dévergondée. Il a retranché ces deux horribles vers :

. . . . affreuse compagnone.
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne.

mais ils ont été dits pendant deux représentations. Je n'y suis pas encore allé; je n'irai probablement pas. A la quatrième représentation, où le public est arrivé, on a sifflé d'importance.

Je ne puis vous rien dire des guerres du Caucase, si ce n'est que j'ai déploré pour vous la perte qui vous a fait chagrin.

Cara, je voudrais que vous m'expliquiez ce qui me mérite une phrase ainsi conçue: *la légèreté naturelle de votre caractère*, qui s'adresse à moi dans votre dernière lettre. En quoi suis-je léger ? Est-ce parce que, depuis douze ans, je poursuis sans relâche une immense œuvre littéraire ? Est-ce parce que, depuis six ans, je n'ai qu'une affection dans le cœur ? Est-ce parce que, depuis douze ans, je travaille nuit et jour à acquitter une dette énorme, que ma mère m'a mise sur le corps par le plus insensé calcul ? Est-ce parce que, malgré tant de misères, je ne me suis ni asphyxié, ni brûlé la cervelle, ni jeté à l'eau ? Est-ce parce que je travaille sans cesse, et cherche à abréger, par d'ingénieuses tentatives qui manquent le temps de mes travaux forcés ? Expliquez-vous ! Est-ce parce que je fuis toute société, tout commerce, pour me livrer à ma passion, à mon travail, à mon acquittement ? Serait-ce parce que je fais douze volumes au lieu de dix ? Serait-ce parce qu'ils ne paraissent pas avec régularité ? Serait-ce parce que je vous écris avec acharnement et constance, en vous envoyant toujours un autographe, avec une incroyable légèreté ? Serait-ce parce que je vais à la campagne au lieu d'être à Paris, afin d'avoir plus de temps et de dépenser moins d'argent ? Allons, dites ; pas d'arrière-pensée avec votre ami. Serait-ce parce que j'ai, malgré tant de malheurs, conservé quelque gaieté, et que je fais des campagnes en Chine ou en Sardaigne ? De grâce, soyez sans crainte, parlez. Serait-ce parce que je tarde à faire du théâtre, pour ne pas y trouver une chute ? Ou serait-ce parce que vous êtes, — avec une aveugle confiance de fils à mère, de frère à sœur, de mari à femme, d'amant à maîtresse, de pénitent à confesseur, d'ange à Dieu, de tout ce qu'il y a de plus confiant et de plus *un*, — au fait de tout ce qui se passe dans ma pauvre existence, dans ma pauvre cervelle, dans mon pauvre cœur, dans ma pauvre âme, que vous vous armez de mes confidences pour faire de *moi* un autre *moi* que vous grondez, souffletez, sermonnez, frappez à votre aise ?

Légèreté de caractère ! Certes, vous faites ce qu'aurait fait un bon bourgeois, qui, voyant Napoléon se tourner à droite, à gauche et de tous côtés pour examiner son champ de bataille, aurait dit : « *Cet homme ne peut pas rester en place ; il n'a pas d'idée fixe* » !

Faites-moi le plaisir d'aller regarder là où vous l'avez mis le por-

trait de votre pauvre mougik ; voyez l'espace qui est entre les deux épaules, le thorax et le front, et dites-vous : « Voilà l'homme le plus constant, le moins léger et le plus solide! » Telle est la pénitence. Après cela grondez, accusez, votre pauvre Honoré de Balzac; c'est votre chose, et j'ai tort d'avoir raison, car, si vous y tenez, je vais être léger de caractère ; je vais aller, venir, sans projets; dire des douceurs, sans projet, à la duchesse d'O... ; m'amouracher d'une notaresse ; faire des feuilletons pour faire enrager des actrices, et je serai d'un décousu superlatif. Je vais vendre les Jardies ; j'attends vos ordres souverains. Il n'y a qu'une seule chose en laquelle je vous désobéirai, et c'est ma chose de cœur, où vous avez cependant tout pouvoir.

Je vous supplie d'ajouter que je suis aussi très léger de corps et maigre comme un squelette. Le portrait sera complet.

Expliquez aussi, si vous pouvez, la *multiplicité de mes entraînements*, moi de qui l'on dit qu'il n'est donné à personne de me faire faire autre chose que ce que je veux! (On ignore que je suis mougik de la terre de Paulowska, sujet d'une comtesse russe, et admirateur du pouvoir autocratique de mes souverains).

Hélas, moi je ne mets rien en doute de vous, et je ne me révolte que contre l'envahissement des idées mystiques. Encore est-ce par un admirable instinct de jalousie. Et puis, s'il faut le dire, j'ai *la nature dévote* en horreur. Ce n'est pas la piété qui m'effraie, mais la dévotion. S'envoler par ci par là dans le sein de Dieu, d'accord; mais autant j'admire ces élans sublimes, autant les pratiques minutieuses me dessèchent. La chicane n'est pas la justice.

Addio, cara. Il faut finir *Massimilla Doni*, faire le préambule du *Curé de Village* (dans ce livre vous m'adorerez en qualité de *Frère de l'Église.* Ce sera du Fénelon tout pur), corriger *Qui a Terre a Guerre*, et, enfin, donner d'ici à dix jours, le manuscrit d'*un Grand homme de Province à Paris*, qui est la fin de : *Illusions perdues*, et vous voyez que ma paresse est bien occupée.

Trouvez ici mille trésors d'affection, mille vœux pour votre bonheur, pour celui de tous les vôtres, et pour le présent et pour l'avenir. Si Dieu entendait ou faisait attention à ce que je lui demande, vous n'auriez aucun souci et vous seriez la plus heureuse femme du monde.

Je me suis occupé de votre parure de perles de Paris, et j'aurai une occasion. Dieu veuille qu'elle vous arrive pour la nouvelle année !

Avez-vous des autographes de Scribe, de Hugo, de Byron ? Je vais vous envoyer tout cela.

CXLI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Aux Jardies, 12 février-14 avril 1839.

Quand cette lettre sera entre vos mains, il est probable que le sort de *l'École des Ménages* se décidera, que l'on représentera, pendant que vous me lirez, cette pièce méditée depuis si longtemps, et qui pourra tomber en deux heures. Elle a pris d'ailleurs de grandes proportions ; il y a cinq grands rôles et le sujet est vaste. C'est bien le point douloureux des mœurs modernes : le mariage ; mais peut-être les personnages manquent-ils de certaines conditions pour devenir types. A mes yeux, la pièce est bien la famille bourgeoise. Mais elle a quelque infériorité par cela même.

Je vais demain à Paris m'entendre avec les directeurs de la Renaissance, après beaucoup de protocoles échangés entre eux et un ami qui s'est chargé de débattre mes intérêts, et on la monterait en vingt jours. J'ai pris, pour poser mes idées et me les écrire, un pauvre homme de lettres, nommé Lassailly, qui n'a pas écrit deux lignes bonnes à conserver. Je n'ai jamais vu de pareille incapacité. Mais il m'a été utile à faire un premier germe sur lequel j'ai travaillé ; néanmoins, j'aurais voulu quelqu'un qui eût plus d'intelligence et d'esprit. Théophile Gautier va venir pour faire une seconde pièce en cinq actes, et j'attends beaucoup de lui.

En effet, chère comtesse, il m'est impossible de faire tout ce que j'entreprends et tout ce qu'il me faudrait faire pour sortir d'embarras. Le croirez-vous ! Voici ce que j'aurai fait ce mois-ci :

Béatrix, ou les Amours forcés, deux volumes in-octavo entièrement écrits, corrigés, et qui paraîtront dans *le Siècle*; puis deux autres volumes in-octavo, intitulés : *Un Grand homme de Province à Paris*, la suite de : *Illusions perdues*, dont il ne me reste à faire que le second volume, et qui sera fini cette semaine. Puis, enfin, trois pièces de théâtre : *l'École des Ménages, la Gina, Richard Cœur-d'Éponge*.

Enfin, après de tels travaux, car j'en ai autant à faire en mars, me donneront-ils la liberté, ne devrais-je plus rien à personne, aurais-je la tranquillité d'âme d'un homme à qui personne n'a d'argent à demander? Je commence à sentir quelque fatigue. En me mettant à l'ouvrage tout à l'heure, il m'a été impossible de reprendre mon œuvre avec la même ardeur, et j'ai pensé à vous; j'ai voulu vous dire, à travers les espaces, combien souvent vous êtes là, puis vous confier mes petites douleurs et mes grands travaux, ou, si vous voulez, mes petits travaux et mes grandes douleurs.

13 mars.

Que de choses écoulées dans ma vie depuis le jour où je vous écrivais ces lignes ! D'abord, vingt jours employés à corriger et refaire ma pièce, pour les gens du théâtre de la Renaissance, qui l'ont brutalement refusée, faute d'argent pour me payer la prime convenue; puis, lecture à quelques comédiens, directeurs, etc., du Théâtre-Français qui l'ont trouvée magnifique, mais impossible à représenter telle qu'elle était, à cause de l'alliance du comique et du tragique. Ils la veulent ou tout l'un ou tout l'autre. Enfin, lecture chez une madame Saint-Clair, la sœur de madame Delmar, en présence des trois ambassadeurs d'Angleterre, d'Autriche et de Sardaigne et leurs femmes, madame Molé, M. de Maussion, Custine, etc. Ravissement et critiques. Enfin, deuxième et dernière lecture, chez Custine, en présence d'un autre flot de beau monde, qui la voudraient voir représenter. J'ai froidement mis ma pièce dans mes cartons et, ce matin, Planche est venu me la demander pour savoir ce qu'elle est; il me donnera son avis dimanche prochain.

Ainsi, chère, beaucoup de travail, beaucoup de monde, beaucoup

d'ennuis et peu de résultat. Cependant, apprenez que Taylor, le pêcheur des tableaux espagnols et l'ancien commissaire du Roi près le Théâtre-Français, que le directeur Védel et Desmousseaux ont pris une si haute opinion de moi comme auteur dramatique, qu'ils m'ont prié de leur donner le plus tôt possible une pièce entièrement comique, en me disant qu'ils la joueraient immédiatement. Ils sont convaincus que je puis faire tout un théâtre.

16 mars.

Planche est venu me demander ma pièce à lire; il va me la rendre dans deux jours et, sans doute, il me dira ce qu'elle peut valoir. Stendhal, qui assistait à la lecture chez Custine, m'a écrit le petit mot qui servira d'enveloppe à ma lettre, et qu'il a signé, selon une vieille habitude inexplicable : *Cotonet*. Il ne signe qu'officiellement son vrai nom de Beyle.

Je ne suis bien ni d'esprit ni de corps. J'éprouve une lassitude horrible et qui, pour ma tête, n'est pas sans dangers. Je n'ai plus ni force ni courage. Les obstacles que je suis habitué à vaincre grandissent démesurément et m'épouvantent. Les soucis d'argent deviennent pour moi ce qu'étaient les Furies pour Oreste. Je suis sans soutien, énervé, sans même de sentiments aimables et sans la faculté d'en éprouver d'aucune sorte. Je suis une négation. Ah! ces moments-là sont terribles, surtout quand, faute d'argent, je ne puis me secouer par un voyage. Il n'y a pas de plaisirs pour moi; il n'y a que ceux du cœur. C'est la seule chose que l'intelligence n'ait pas encore envahi, c'est la seule chose qu'elle ne puisse remplacer.

Adieu; voici une lettre sur laquelle j'ai écrit depuis deux mois; depuis deux mois elle est dans mes papiers, et je la retrouve quand j'ai épuisé les feuillets dans lesquels je la mets.

14 avril.

Chère, voici près d'un mois écoulé. Quel mois! Je viens de recevoir votre lettre aujourd'hui. Si mon irrégularité vous fait chagrin, la vôtre me tue; elle m'a fait croire que vous ne vouliez plus de

mes lettres, et je suis resté comme un corps sans âme. J'ai, d'ailleurs, travaillé, nuit et jour. Les corrections renaissantes du *Grand homme de Province à Paris*, de *Béatrix*, des articles à faire, tout m'a obligé de venir me mettre à Paris, dans une mansarde, où je suis tout auprès des imprimeries, afin de ne pas perdre de temps, Il faut finir tous ces ouvrages pour ravoir ma liberté, de l'argent, et vous ne savez pas ce qu'est l'argent en ce moment !

Je n'ai pas eu le plus fugitif moment pour reprendre cette lettre; je n'ai dormi que par hasard, quand je succombais à la fatigue. Aussi suis-je entièrement désintéressé de la vie; il m'est absolument indifférent de vivre ou de ne pas vivre.

Voici les nouvelles. Vous verrez M. de Custine; il va en Russie. Il vous apportera le manuscrit de *Séraphita*, le manuscrit, entendez-vous, et non les travaux, qui sont trop volumineux. Il vous verra; il est riche; il est heureux de pouvoir voyager à son aise ! Il fera, s'il le faut, un détour pour vous voir.

Je suis arrivé à ce point qu'en contemplant froidement ma situation, je n'ai plus que deux manières de couper le nœud gordien. Ou je vais vendre mon œuvre à exploiter pendant dix ans pour cent cinquante mille francs, ou, si je ne réussis pas à recouvrer ma tranquillité par ce moyen, je vais faire assurer ma vie pour une pareille somme, qui est le montant de ma dette, et je me jette dans le travail comme dans un gouffre d'où je sais ne pas sortir, car, aux faiblesses qui me prennent après mes travaux, quand ils dépassent une certaine limite, je sens qu'on meurt très bien par excès de travail.

Planche m'a rapporté ma pièce. Il la trouve au-dessus de tout ce qui se fait, mais nous sommes du même avis sur les défauts. Ramenée au point de vue de l'art, elle en a beaucoup.

Beyle vient de publier, à mon sens, le plus beau livre qui ait paru depuis cinquante ans. Cela s'appelle *la Chartreuse de Parme*, et je ne sais si vous pourrez vous le procurer. Si Machiavel écrivait un roman, ce serait celui-là. Jules Sandeau vient de traîner George Sand dans la boue d'un livre qui s'appelle *Marianna*. Il s'est donné le beau rôle, il est *Henry !* Lui ! Grand Dieu ! Vous lirez ce livre; il vous fera horreur, j'en suis sûr. Il est anti-français, anti-gentilhomme... Et Henry finit comme Jules aurait dû finir (quand

on aime bien et qu'on est trahi), par la mort. Mais vivre et écrire le livre, c'est épouvantable.

Chère, n'accusez pas mon amitié. Vous saurez quelque jour quelle vie j'ai menée ces jours-ci, quels fardeaux j'ai portés! Mes murs de terrasse se sont écroulés aux Jardies; il faut acheter de nouveau des terrains, une maison, et je n'ai plus d'argent. Cette maison, mon rêve de tranquillité, ma chère chartreuse, il faut quinze ou vingt mille francs pour m'y établir, et je ne sais si jamais j'y coulerai tranquillement mes jours. Douze ans de travaux, de peines et de chagrins m'ont laissé comme le premier jour, devant une dette aussi lourde et qu'il m'est aussi difficile d'acquitter. Madame de Staël l'a dit : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur. »

Votre projet de venir voir les bords du Rhin m'a fait battre le cœur. Oh! venez! Mais vous ne viendrez pas. Il m'est bien facile d'aller à Bade et de voir le Rhin; ce n'est ni long, ni coûteux, et de longtemps les voyages, qui me sont si nécessaires, me seront permis. Mais la malle-poste jusqu'à Strasbourg, et, de là, en deux instants, en Allemagne, c'est dix jours et vingt louis. Oh! je ne sais pas si vous ne réchaufferiez pas un peu mon courage et si vous ne retremperiez pas mon âme. Alors, je ne donne pas le manuscrit à M. de Custine, et vous le viendrez prendre, celui-là et tous les autres! Si vous faisiez cela, je vous amènerais un grand pianiste pour Anna, je... je ne sais pas ce que je ferais, car à ces lignes de votre lettre j'ai eu plus chaud, et je suis revenu à cette idée que la vie était supportable.

Vous me trouverez, en effet, bien changé, mais physiquement, horriblement vieilli, les cheveux blancs, et, enfin, vieux bonhomme. « Vous avez l'air aujourd'hui de porter tous vos lauriers, » me disait l'autre jour M. de Beauchêne, que mon changement frappait, Quoique exagéré, le mot est joli. Je suis sûr que de l'autre côté du Rhin, je redeviendrai jeune. Quand je pense que ma lettre reçue, ce qui prend un mois, vous pouvez venir, et que je vous verrais en juin, précisément au moment où je ne pourrai plus écrire, où j'aurai besoin de repos! Mais c'est un rêve, et il faut revenir à la poste et au papier à lettre, et à la puissance de l'imagination du cœur : le souvenir!

Adieu; je vous dirai ce qui va m'advenir et comment finira

pour moi la crise actuelle, que les affaires entre la Chambre et Louis Philippe ont compliquée encore.

Mille gracieuses tendresses.

CXLII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Sèvres, aux Jardies, 2 juin 1839.

Je reçois aujourd'hui votre dernière lettre et je viens de manquer, heureusement, de me casser la jambe, en allant voir ici les dégâts produits par un orage. Le pied m'a glissé ; j'ai fait porter le poids de mon corps sur le pied gauche, qui s'est tordu sous la masse, et tous les muscles qui enveloppent la cheville se sont violemment écartés et ont craqué avec un grand bruit. La masse de volonté que j'ai émise pour me soutenir m'a causé une douleur d'une violence extraordinaire au plexus solaire ; j'ai plus souffert là qu'à la cheville, quoique la douleur m'ait fait croire que j'avais la jambe cassée. Le chirurgien et médecin en chef de l'hôpital de Versailles est venu ; j'en ai pour quinze jours à garder le lit. Voilà, chère comtesse. Moi, j'y ai vu cette compensation que toutes mes horribles affaires financières, littéraires, etc., etc., etc., étant interrompues par force majeure, j'allais pouvoir vous écrire tout mon content, car il y a bien longtemps que je ne me suis trouvé avec vous. Hélas ! il a fallu tant travailler ! Les Jardies vont me coûter tant de veilles ! N'en parlons pas.

Eh bien, comme *disait* M. de Talleyrand[1], en se promettant des chagrins on est sûr d'être prophète. Plus de voyage au bord du Rhin ! Eh bien, pour une mauvaise nouvelle je vous en donnerai une bonne. Si la Chambre des députés nous vote notre loi sur la propriété littéraire, j'irai sans doute à Saint-Pétersbourg et reviendrai par l'Ukraine. Mais, dans tous les cas, chère des chères, sachez que mon premier voyage sera pour vous. Tant que les

1. M. de Talleyrand était mort l'année précédente.

Jardies ne seront pas arrangées, il m'est impossible de voyager ; ce serait une trop insigne folie, ce serait une ruine. J'ai encore une centaine de mille francs à gagner. Heureusement, mon accident est arrivé au moment où j'avais fini *le Grand homme de Province à Paris*, la suite de *Illusions perdues*. Sans cela je ne sais pas ce que je devenais avec mes libraires.

M. de Custine ne va pas jusqu'en Russie ; il ne va qu'à Berlin. Ainsi j'ai sorti votre précieux manuscrit pour rien de sa cachette.

Depuis deux jours que je suis au lit, il me prend des rages, mais de véritables rages, de vous voir. Toutes les fois que je suis seul, que je rentre en moi-même, que j'ai le cerveau nettoyé, que je suis avec mon cœur, il en est ainsi. Votre lettre m'a désolé ; elle est venue quand j'étais au milieu de ces douces rêveries qui sont un élysée pour moi, et j'ai trouvé votre lettre froide, cérémonieuse, religieuse, etc. Je vous ai haïe pendant deux jours. J'ai caché votre lettre ; elle me donnait de l'humeur. Vous vous y dites ma vieille amie. S'il en est ainsi, apprenez que je ne vous aime que d'hier. Traitez-moi avec plus de coquetterie. Quand avez-vous reçu une lettre sans un autographe? Sachez, comtesse, que sur onze millions d'amis français et autres nations, il n'y en aurait pas un demi qui perpétuerait ce petit soin ; il y a là dedans une pérennité d'affection qui prouve que l'amitié en est toujours à son printemps. Eussiez-vous cinquante ans, mes yeux vous verront toujours en robe pensée, et ce que vous étiez sur le *crêt* de Neuchâtel. Vous n'avez aucune idée ni de mon cœur, ni de mon caractère. Fi ! Ne croyez pas qu'il soit facile de se débarrasser de moi !

Ma santé a résisté à des travaux qui ont étonné la littérature. J'en suis, chère, à mon douzième volume. Je me porte sur une jambe comme si j'en avais deux. Vous lirez *le Grand Homme*, une œuvre pleine de verve et où vous retrouverez Florine, Nathan, Lousteau, Blondet, Finot, ces grands personnages de mon œuvre, comme vous avez la bonté de les appeler. Mais ce qui recommandera cette œuvre à l'attention des étrangers, c'est l'audacieuse peinture des mœurs intérieures du journalisme parisien, et qui est d'une effrayante exactitude. Moi seul était en position de dire la vérité à nos journalistes et de leur faire la guerre à outrance. On ne défendra pas ce livre-là chez vous.

J'ai dans ce moment sous ma plume *le Curé de Village* à achever; le second épisode va paraître dans *la Presse*, intitulé : *Véronique*. Ce sera beaucoup plus élevé, plus grand, plus fort que *le Lys dans la Vallée* et que *le Médecin de campagne*, et les deux fragments connus ont justifié mes promesses.

Dans une vie aussi occupée que l'est la mienne, rien n'y fait plus effet; j'ai travaillé comme à mon ordinaire les jours d'émeute. Seulement, un mois ou deux auparavant nous disions, Planche et moi : « On se tirera des coups de fusil dans six semaines », et l'on s'en est tiré.

Il m'est arrivé ces jours-ci un professeur russe de Moscou, M. de Chevireff, et j'aime tout ce qui finit en *eff*, à cause de Berditcheff; je suis enfant à ce point de croire que je me rapproche de vous. C'est ainsi que jamais les mots : Vienne, Genève, etc., ne sonnent à mes oreilles impunément. Plus je vais, plus je deviens *hoffmanesque* à ce sujet.

Nous voilà donc revenus du Rhin! Vous ne sauriez croire l'éblouissement que m'ont causé les deux fatales lignes, peut-être insoucieusement écrites, où vous me dites que votre voyage est remis. Il m'était si facile d'aller sur le Rhin, même ayant des affaires et des journaux sur les bras! Notre ligne de malle-poste est si rapide de Paris au Rhin! Enfin, il faut mettre ceci avec bien des rêves d'or. Le printemps vous a consolée; moi, rien ne m'en console. Mais vous n'êtes plus dans le secret de l'attachement que vous inspirez. Je vois par la date de votre lettre que vous m'avez écrit le jour de ma fête, et vous ne vous en êtes pas doutée! Je cesse mes plaintes, car j'aurais l'air bien ridicule dans les deux cas; mais j'ai remarqué que vous aviez moins de lignes dans vos pages, et que vous vous étiez, à la lettre, débarrassée de moi. Peut-être l'ai-je mérité en vous disant, dans une de mes précédentes lettres, combien j'avais peu de temps pour vous écrire, en ayant l'air de vous vanter ma fidélité. Mais hélas! c'était une naïveté d'enfant qu'il ne fallait pas punir. Un jour je vous dirai la vérité sur ces passages, et vous en serez attendrie, et vous serez très honteuse de m'en avoir voulu.

Ne croyez pas que, parce qu'il y a quatre cents lieues entre nous, je ne sache pas lire les pensées qu'il y a sous votre front sublime; je

puis vous les défiler toutes, une à une. Il me suffit d'examiner votre lettre avec une attention à la Cuvier, pour retrouver la situation d'âme dans laquelle elle a été écrite, et vous aviez alors quelque chose contre moi, sans doute. Vous me le direz plus tard.

Mes Jardies avancent très peu. J'ai encore des constructions de peu d'importance; mais tout est lourd pour ceux qui n'ont rien.

Je commence à avoir mal aux yeux et cela me fait assez de chagrin ; mais je vais cesser mes travaux de nuit.

Vous ai-je dit que *Béatrix* était achevée ? Vous aurez cela sans doute par la *Revue* de Saint-Pétersbourg. Mais vous l'aurez, mauvaise et châtrée; elle ne sera bien que dans l'édition in-octavo qui est sous presse. Ces puritains du libéralisme qui font *le Siècle*, où *Béatrix* a paru, ont des mœurs et démolissent l'Archevêché ! C'est bouffon de sottise. Ils ont peur du mot *gorge*, et ils jettent la morale par terre; ils ne veulent pas qu'on imprime le mot *volupté*, et ils renversent l'état social ! La femme du directeur en chef est maigre comme un cent de clous, et ils ont ôté une plaisanterie de Camille Maupin sur les os de Béatrix ! Je vous ferais bien rire si je vous racontais toutes les négociations qu'il a fallu pour mettre dans le journal une plaisanterie sur la chienne de M. de Halga [1]. Vous lirez, malheureusement pour moi, cette œuvre tronquée et châtrée.

Quel joli nid que les Jardies quand tout y sera fini ! Combien on serait heureux là ! Quelle belle vallée, fraîche comme une vallée suisse ! Un parc royal à cent pas ! Paris à un quart d'heure et Paris à cent lieues ! Quelle belle vie, si..... ! Mais je commence à penser comme le capucin : nous ne sommes pas ici-bas pour avoir nos aises.

Notre exposition de peinture a été fort belle; il y avait sept ou huit chefs-d'œuvre dans tous les genres : des Decamps superbes, une magnifique *Cléopâtre*, de Delacroix ; un sublime *Portrait*, d'Amaury Duval; une charmante *Vénus Anadyomène*, de Chassériau, un élève de Ingres. Quel malheur que d'être pauvre quand on a le cœur artiste !

La première œuvre un peu *jeune fille* que je ferai, je la dédierai à votre chère Anna ; mais j'attendrai pour cela un mot de vous dans votre première lettre, car il faut que cela vous convienne.

1. Personnage de *Béatrix*.

Il paraît qu'il y aura un dahlia-Balzac, à l'automne. Si vous en voulez une greffe, dites-moi par quel moyen vous l'envoyer ; ce sera, dit-on, une magnifique fleur, au cas où la tentative de variété réussirait.

Vous me souhaitez la tranquillité d'âme dont vous jouissez ; hélas ! j'ai les passions, ou, pour parler plus exactement, la passion trop vivace, trop agitée, pour pouvoir éteindre mon âme. Vous ne sauriez imaginer en quelles agitations je vis : pour moi rien ne se prescrit ; tout est d'hier, de ce qui m'a frappé. L'arbre, l'eau, la montagne, le site, la parole, la parure, le regard, la crainte, le plaisir, le danger, l'émotion, le sable même, l'accident le plus léger, la couleur d'un pan de mur, tout reluit dans mon âme, tout est plus frais, plus étendu chaque jour. J'oublie tout ce qui n'est pas dans le domaine du cœur, ou, du moins, tout ce qui est dans le domaine de l'imagination a besoin d'un rappel, d'une violente méditation. Mais, ce qui est de mes amours, passez-moi cette adorable expression française, c'est ma vie, et quand je m'y livre, il me semble seulement alors que je vis. Je ne compte que ces heures de délicieux abandon ; c'est mes heures de soleil et de joie. Mais vous ne pourrez jamais imaginer cela ; c'est la poésie du cœur, augmentée d'un incroyable pouvoir d'intuition. Je ne m'enorgueillirai jamais de ce que l'on appelle talent, etc., ni même de ma volonté, qui passe pour sœur de celle de Napoléon. Mais je rends grâce et m'enorgueillis de mon cœur, de ma constance dans les affections. Là sont mes richesses ; là sont des trésors qui sont hors de la portée de ceux qui ont frappé ces belles pièces d'or ; l'ouvrier qui fit les ducats est loin, mais pour l'avare le ducat est toujours là. « Je sais combien vous avez l'âme noble et grande, et je sais où vous atteindre ; je vous ferai rougir de moi. » Cette phrase est un de mes ducats. Pour beaucoup de sots c'eût été rien ; mais pour moi c'est un son sublime, et si je n'avais pas aimé comme un imbécile, comme un lycéen, comme un niais, comme un fou, comme tout ce que vous voudrez de plus exorbitant, j'eusse adoré une telle femme comme une divinité[1].

Je ne sais pas si ces phrases ne vous paraîtront pas du Sweden-

1. Cette phrase avait été dite à Vienne, en 1835, par madame Hanska, à Balzac.

borg, mais comme elles tiennent à mon histoire, je vous les expliquerai quelque jour. Au surplus, je puis vous le dire. Elles m'ont été dites par une femme assez extraordinaire et que je ne puis vous nommer, dans un accès de jalousie à faux. Eh bien, je vous jure qu'il ne se passe pas de mois que je ne me souvienne de l'état du ciel au moment où elles furent dites et de la couleur du nuage que je regardais.

Allons, adieu. Dans dix jours ma jambe ira mieux; mais je vous aurai écrit de nouveau. Je vous dirai mes rêveries une à une. Vous serez pour beaucoup dans mon oisiveté; elle est pour moi la mère des souvenirs.

Je suis bien content de savoir que tout aille bien dans vos États. Mais, foi d'honnête homme, je ne comprends pas que le comte n'ait pas arrangé ses affaires de manière à n'avoir plus de soucis.

Quand j'aurai fini les miennes, comme alors je serai très incontestablement un plus grand financier que lui, puisque j'aurai fait beaucoup avec rien, j'irai alors lui offrir mes services pour faire rien de beaucoup; passez-moi cette plaisanterie.

Mille gracieuses choses à mademoiselle Séverine, à votre chère Anna; mes affectueux compliments au suzerain, le grand Maréchal, et, à vous, les plus précieuses et les plus douces offrandes du cœur.

Pas de Custine, pas de parure de perles; vous y perdez, elle est bien belle, et vous eussiez été la reine des bals de Kiew, l'hiver prochain. Mais vous le serez encore sans parure.

CXLIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Aux Jardies, juillet 1839.

Je suis guéri. L'accident qui m'a mis au lit quarante jours sans pouvoir remuer, n'a pas laissé d'autres traces qu'une souffrance dans les muscles. Mais votre silence m'inquiète beaucoup. Y a-t-il quelque chose qui n'aille pas bien chez vous, ou êtes vous en

voyage? Tout cela me préoccupe, me tourmente et m'assiège de mille idées dragonnantes.

Je suis accablé d'affaires. Le désastre de mes murs tombés n'est pas encore réparé; il y a pour un mois de travaux encore. Et j'ai été obligé de faire des acquisitions qui me ruinent. J'aurai les maçons pendant un mois encore. Il m'est d'autant plus impossible de quitter, que, d'abord, j'ai les terrassiers et les maçons; que ma maladie a arriéré mes travaux; puis, enfin, j'ai, pour trois mois, loué une des trois maisons à la famille Visconti.

Trois mois de travaux littéraires constants suffiront à peine à éteindre les ardeurs de ma dette, qui se sont attisées par quarante jours d'inactivité. A la lettre, je n'ai pu écrire; il a fallu rester couché.

Il va paraître une nouvelle de moi, intitulée *Pierrette,* dont vous serez sans doute contente. *Une Princesse parisienne* paraît ces jours-ci. *Véronique,* le deuxième fragment du *Curé de Village* a paru. *Les Paysans,* ou *Qui a Terre a Guerre,* est en train d'être acheté et publié par *le Constitutionnel.* Enfin, *le Bonhomme Rouget* et *les Guise* [1] sont entre les mains des compositeurs, pour *le Siècle. Massimilla Doni* paraît, avec la véritable édition de *la Fille d'Ève. Béatrix* est bientôt achevée d'imprimer. Je vais travailler à la dernière partie de *Illusions perdues,* finir *le Curé de Village* et faire un grand drame pour la Porte-Saint-Martin.

Voilà, chère, à quel point nous en sommes, et je me suis certes attiré la haine de tous les hommes de plume par *le Grand homme de Province.* Il y a des rugissements dans la presse. Mais vous voyez que je continue assez intrépidement mon œuvre, allant toujours d'un pas égal, et assez insensible à la calomnie, comme tous ceux qui ne prêteront jamais à la médisance.

J'aurai trois maisons environ à louer, donnant toutes sur des jardins de sept arpents enclos, et je ne veux louer ce village élégant qu'à des personnes excessivement distinguées. Notre chemin de fer va rouler dans quelques jours et, de mon jardin, on peut s'embarquer dans un wagon, en sorte que je suis plus près du cœur de Paris que je ne l'ai jamais été, puisque pour huit sous et en quinze

1. *Un Mariage de garçon en Province (La Rabouilleuse)* et *le Martyr calviniste.*

ou vingt minutes je suis dans Paris. Aussi, suis-je enchanté des Jardies. Quand toutes les terres nécessaires seront achetées et les jardins plantés, ce sera délicieux et envié par bien du monde. Les chemins de fer changent toutes les conditions d'habitation relativement à Paris. J'ai encore quelques déménagements à faire rue des Batailles; j'ai encore du mobilier à amener. Enfin, j'ai eu mille tracas matériels qui ont retardé cette lettre, car je ne puis rien faire faire par personne. Je suis seul, comme un garçon que je suis, sans domestiques, car je n'ai ici qu'un jardinier et sa femme. Je ne veux rien avoir que toutes mes dettes ne soient payées. Aussi, vivai-je à la diable, sans nul souci de ce que l'on en pense, car je veux arriver à l'indépendance et à la tranquillité.

J'aurai, d'ici à quelques jours, une délicieuse petite histoire qui pourra être lue par Anna; je veux la lui dédier, et vous me direz si cela lui ferait plaisir, et à vous[1].

Hélas! l'indifférence brutale des pouvoirs et de la Chambre pour nous autres, qui arrivons au dernier degré de la souffrance, a été telle que le projet de loi sur la propriété littéraire est resté entre les deux Chambres et n'a pas été proposé, en sorte que nous n'aurons pas, nous autres représentants de la classe lettrée, à faire le voyage dont j'ai dû vous parler, et qui me donnait la chance d'aller vous voir. Je n'en ai pas perdu tout espoir. J'irai en Allemagne, sur les bords du Rhin, cela est probable, et une fois là, j'irai peut-être vous dire bonjour, et, si j'ai peu de moments, au moins je vous verrai. Il faut pour cela disposer de deux mois, et deux mois c'est quatre ou cinq mille francs qu'il faut laisser ici en mon absence. Il faut bien du bonheur pour les avoir! Si mes constructions sont finies le 15 août, et que je voie à pouvoir faire faire mes payements, il est bien possible que je m'échappe. Voilà pourquoi, en ce moment, je m'occupe à bourrer mes journaux d'articles. Mais si *le Constitutionnel* prend *les Paysans*, il me faudra remettre tout au mois de septembre.

Nous disons en France : *pas de lettres, bonnes nouvelles*. Je désire que l'interruption de vos lettres ait ce résultat, mais comment ne m'écrivez-vous pas un petit mot? Il est concevable que moi, qui ai

1. *Pierrette*.

la triple vie de la vie littéraire, de la vie du débiteur, de la vie du constructeur, et celle d'un homme qui se défend contre les feuilletons, qui fait insérer des articles, qui mène un peu la Société des gens de lettres, une des plus grandes choses, dans l'avenir, qui se soit faite en France, il est concevable que je sois quelquefois involontairement en retard; mais vous, qui n'avez qu'à vous laisser vivre au fond de votre Ukraine! Ah! vous êtes bien coupable, car vous savez tout le bonheur que font vos jugements, vos idées :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière,

a dit Voltaire pour flatter l'Impératrice. Moi, je le dis pieusement.

Allons, je vous quitte pour *Pierrette*. Je viens de me lever; il est maintenant deux heures, et j'appartiens à l'imprimeur.

15 juillet.

Je ne vous parle pas de *l'Épicier*, de *la Femme comme il faut*, du *Rentier*, du *Notaire*, quatre figures que j'ai faites dans *les Français peints par eux-mêmes*, de Curmer. Vous lirez sans doute ces petites esquisses. Je viens de donner le dernier regard à *une Princesse parisienne;* c'est la plus grande comédie morale qui existe. C'est l'amas de mensonges par lesquels une femme de trente-sept ans, la duchesse de Maufrigneuse, devenue princesse de Cadignan par succession, parvient à se faire prendre pour une sainte, une vertueuse, une pudique jeune fille, par son quatorzième admirateur; c'est enfin le dernier degré de la dépravation dans les sentiments. C'est, comme le disait madame de Girardin, *Célimène amoureuse*. Le sujet est de tous les pays et de tous les temps. Le chef-d'œuvre est d'avoir fait voir les mensonges comme justes, nécessaires, et de les justifier par l'amour. C'est un des diamants de la couronne de votre serviteur. Vous mettrez ceci à côté de vieilles breloques de ma bijouterie littéraire.

Allons, adieu, car je suis accablé de travaux. Hélas! peu de plaisirs; tout est soucis, contrariétés. Ma vie est une étrange et con-

tinuelle déception. Moi, fabriqué, je crois, tout exprès pour le bonheur! Est-ce providentiel?

Mille affectueuses choses à tous.

L'autographe est de Berryer, l'orateur [1].

CXLIV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA, (UKRAINE)

Aux Jardies, août-décembre 1839.
Août.

J'ai reçu votre dernière lettre et je trouve que notre double existence a quelque chose de merveilleux : chez vous la paix la plus profonde, et chez moi la guerre la plus active; chez vous le repos, et chez moi les troubles les plus constants. Vous ne sauriez imaginer les tourments renaissants auxquels je suis en proie. Mais je ne sais pas trop pourquoi je vous en parle, car, en mainte occasion, vous m'avez prouvé que c'était ma faute et que j'avais tort.

Les Jardies tirent à leur fin; encore quelques jours et j'aurai fini les constructions. Il n'y aura plus que quelques vétilles. Mais je n'y serai tranquille qu'après avoir payé ce que je dois, et ce que je dois est toute une fortune. Les billets de mille francs s'engloutissent là dedans comme des vaisseaux dans la mer. Les ennuis de la production littéraire redoublent et se compliquent des exigences de la librairie, qui veut tous ses livres à la fois, tandis que la critique trouve que j'en fais trop. Tout le monde veut son argent à la fois. Il m'a pris ces jours-ci une envie terrible d'abandonner cette vie, non pas par un suicide, que je regarderai toujours comme une sot-

1. Voici ce billet :

Mardi, 16 [juillet 1839].

Mon cher Balzac,

Je ne sortirai pas de chez moi aujourd'hui avant deux heures. Venez, et je serai charmé de causer avec vous et à votre gré.

Tout à vous.

BERRYER.

tise, mais en quittant, à l'instar du maître Jacques de Molière, ma souquenille de cocher pour prendre l'habit du cuisinier, c'est-à-dire de supposer que mon œuvre, que mes Jardies, que mes dettes, que ma famille, que mon nom, que tout ce qui est moi, est mort, enterré, ou comme si cela n'avait jamais existé; puis, d'aller dans un pays lointain, dans l'Amérique du Nord ou du Sud, sous un autre nom et en prenant même une autre forme, recommencer une autre vie, et faire une plus agréable fortune.

Septembre.

Je suis exccessivement agité par une horrible affaire, l'affaire Peytel [1]. J'ai vu ce pauvre garçon trois fois...

Il est condamné ; je pars dans deux heures pour Bourg.

30 octobre.

Vous aurez peut-être appris qu'après deux mois d'efforts inouïs pour l'arracher à son supplice, Peytel a marché, il y a deux jours, à l'échafaud, *en chrétien,* a dit le curé; moi, je dis en homme qui n'était pas coupable.

Vous devinez, pourquoi cette horrible lacune dans ma correspondance. Ah! chère, mes affaires étaient déjà en fort mauvais état, mais mon dévouement me coûte un argent fou, cinq cents ducats de moins, et cinq cents ducats de non-travail. Les calomnies de toute nature m'ont récompensé. Maintenant je verrais, je crois, tuer un innocent sans m'en mêler, et je ferai comme les Espagnols qui s'enfuient dès qu'on assassine un homme.

Nous causerons de tout cela, car j'irai vous voir, je puis vous le promettre; je serai, sans aucun doute, hors d'état d'écrire pendant quelques mois, par suite de la fatigue. Je monte le drame de *Vautrin*, en cinq actes, à la Porte-Saint-Martin. J'achève *le Curé de village;* item, *Sœur Marie-des-Anges;* item, *les Paysans;* item

1. Petel (Sébastien-Benoît) notaire à Belley, condamné à mort, le 26 août 1839, par la Cour d'assises de l'Ain, pour assassinat sur la personne de sa femme et de son domestique. La Cour de cassation rejeta son pourvoi, malgré un mémoire de Balzac qui l'avait connu à Paris, quelques années auparavant, se mêlant de littérature, critique théâtral au journal *le Voleur*. Il fut exécuté le 28 octobre 1839, à Bourg.

les Petites Misères de la vie conjugale; item, *Pierrette,* dédiée à votre chère Anna; item, *la Frélore.*

Quand tout cela sera fini, si je n'ai pas une fièvre cérébrale, je serai sur la route de Berlin, pour me distraire, et j'irai jusqu'à Dresde. On ne va pas jusqu'à *la Vierge* de Dresde sans aller jusqu'à *la Sainte* de Wierzchownia.

2 novembre.

J'ai eu d'effroyables tourments dont il m'est impossible de vous écrire un seul mot; ce serait souffrir deux fois. J'ai été sur le point de manquer de pain, de bougie, de papier. J'ai été traqué comme un lièvre et mieux qu'un lièvre par les huissiers. Je suis, seul et abandonné, aux Jardies. Ma mère meurt de chagrin de tout ceci. Mais je suis le seul dans le secret de l'avenir. Je vois, d'ici à deux mois, bien des événements qui m'avanceront dans cette difficile carrière de ma libération.

Je travaille si vite, que je ne puis plus vous parler de ce que je fais. Vous ne connaîtrez que fort tard une petite perle, la *Princesse parisienne,* qui est la Maufrigneuse à trente-six ans. Vous n'avez pas encore reçu, je le vois, *le Grand homme de Province à Paris,* qui n'est pas seulement un livre, mais une grande action, courageuse surtout. Les hurlements de la presse durent encore.

Enfin, épuisé par tant de luttes, je vais me livrer à cette délicieuse composition de *Sœur Marie-des-Anges,* l'amour *humain* conduisant à l'amour *divin.*

Pierrette est une de ces délicieuses fleurs de mélancolie qui sont vouées par avance au succès. Comme cela est à Anna, je ne veux vous en rien dire; il faut vous laisser le plaisir de la surprise.

Décembre.

Vous me voyez stupéfait. Je trouve cette lettre, que je joins à celle-ci. Je la croyais partie et, dans mes tourmentes, elle était restée sous le papier blanc de *Pierrette.* En achevant *Pierrette* et en nettoyant mon bureau, je trouve la lettre que je croyais entre vos mains. Je m'explique pourquoi vous ne m'écrivez plus; vous me croyez mort et enterré, que sais-je?

J'ai éprouvé hier un grand affront littéraire. *Pierrette* a été refusée par *le Siècle*, et je puis dire que c'est une perle suée au milieu de mes douleurs, car je suis tout souffrance. Il n'y a rien d'étonnant à ce que je croie vous avoir envoyé une lettre et que je l'aie gardée sur mon bureau. J'oublie de vivre.

Je me suis présenté à l'Académie (trente-neuf visites à faire !), et aujourd'hui je me retire devant Victor Hugo, dont je vous envoie l'autographe à ce sujet [1]. Je travaille dix-huit heures et j'en dors six ; je mange en travaillant et je ne crois pas que je cesse de travailler même en dormant, car il y a des difficultés littéraires que je remets à décider après mon réveil, et je les trouve résolues quand je m'éveille ; ainsi, mon cerveau travaille quand je dors.

Je compte toujours, aussitôt que j'aurai un moment de tranquillité, aller à Berlin, à Dresde et chez vous.

Il y a eu treize épreuves successives de *Pierrette* ; c'est-à-dire que cela a été fait treize fois. J'avais fait dix-sept fois *César Birotteau*. Mais, comme j'ai fait *Pierrette* en dix jours, jugez quel travail, et je n'ai pas que cela sur les bras. Je suis passé à l'état de machine à vapeur, mais une machine qui malheureusement a un cœur, qui souffre, qui sent sur une circonférence immense et que tout afflige, que tout blesse, que tout affecte et à qui ne manque aucune douleur. Il n'y a même plus de consolation pour moi ; ce calice amer est épuisé. Je ne crois plus guère à un avenir heureux, et je vais, poussé par la main vigoureuse du devoir. Je vous tends une main affigée et douloureuse à travers la distance, et je souhaite que vous ayez toujours cette bonne et paisible vie tranquille dans laquelle quelquefois ma pensée va se reposer, sans que vous le sachiez. Oui, il est des heures où pliant sous le faix, je me figure que j'arrive et que, pendant quelques semaines, je vis sans soucis dans cette oasis d'Ukraine, sinon sans chagrins.

1. Voici cette lettre : *Confidentielle.*

Puisque vous désirez l'apprendre par moi, je m'empresse de vous faire savoir que, depuis l'autre soir, les choses ont tourné de la façon la plus honorable et que ma candidature en résulte tout naturellement. Je me présente donc, mais, par grâce, croyez-moi, ne vous retirez pas. Vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet. Mille bonnes amitiés.

VICTOR HUGO.

Mille choses aimables à toutes les personnes qui vous entourent, et, croyez à l'éternelle affection de votre plus que jamais pauvre mougik littéraire.

CXLV

A MADAME HANSKA A WIERZCHOWNIA, (UKRAINE).

20 janvier 1840.

Je ne sais plus rien de l'Ukraine. Voici plus de trois mois que je n'ai eu de lettre de vous, et je n'y comprends rien. Vous ai-je fait de la peine? Avez-vous pris en mal des silences auxquels j'étais contraint? Me punissez-vous de mes misères? Êtes-vous malade? Êtes-vous au chevet de quelqu'un chez vous? Je m'adresse mille interrogations.

J'ai vu par le plus grand de tous les hasards la princesse Constantine à un bal chez le prince Tufiakin, le seul ou j'aie été depuis deux ans, et, là, j'ai appris qu'elle avait de vos nouvelles, et moi point. Ceci m'a causé la plus violente peine. Les malheurs d'argent ne sont que des ennuis; mais tout ce qui touche le cœur, voilà les vrais chagrins. Être accablé de tous les côtés, n'est-ce pas à rendre la vie intolérable! Elle est déjà bien assez pesante pour moi qui n'ai pas une seule perspective où mes yeux puissent se reposer. Tout est devenu sauvage, âpre, hérissé de précipices. A quarante ans, après quinze années de travaux constants, il est permis de se lasser du travail, quand il donne en résultat, une renommée contestable, une misère réelle, des amitiés sans dévouement et superficielles, des sacrifices perdus, des ennuis croissants, des charges de plus en plus lourdes, aucun plaisir. Il y a des gens qui peignent bien autrement ma vie, mais la voici telle qu'elle est. J'ai perdu goût à bien des joies, et il y a bien des plaisirs que je ne conçois plus. Je suis effrayé d'une espèce de vieillesse intérieure qui m'a saisi. Je ne sais plus si je referais ces campagnes en Chine qui divertissaient M. de Hanski à Genève.

En ce moment *Pierrette*, cette histoire qui est à votre chère Anna,

paraît dans le journal *le Siècle.* On en a ôté la *dédicace* qui ne sera mise qu'à la fin, en *envoi*. Le manque de lettres me fait maintenant douter de vous être agréable.

Ma situation est horriblement précaire. Le désir d'acquitter tout ce que je dois m'a fait me condamner moi-même à une vie excessivement misérable, et il ne me sert à rien de vivre ainsi. Il n'y a que ma conscience de satisfaite. En ce moment, j'attends que Rothschild m'aide, et, s'il ne le fait pas, je recommencerai les désastres de 1828. Je serai une seconde fois ruiné. Je reprendrai la vie en faisant du théâtre. Il y a quelque chose de fatal dans les affaires d'argent.

Nous sommes en ce moment au 20 janvier. Ma pièce de *Vautrin* qui se répète à la Porte-Saint-Martin, sera jouée le 20 février, et il paraît que je puis compter sur un grand succès d'argent ; je l'ai faite pour cela. Eh bien, il me sera de toute impossibilité, si Rothschild ne m'aide pas, que je franchisse ce mois. Dans ce mois, je perdrai campagne, mobilier, tout ce que j'ai amassé depuis douze ans ; et cela ne m'acquittera de rien. Mes créanciers n'y gagneront rien ; j'y perdrai tout et je leur devrai tout de même. Cela est horrible et cela aura lieu, je le pressens. Vous raconter mes débats, mes marches et contremarches depuis trois mois, ce serait vouloir écrire des volumes. Il a fallu néanmoins travailler, faire recevoir des pièces, les inventer, les écrire. La royale indifférence qui poursuit la littérature française s'est communiquée à tout autour de nous.

Sans tous ces malheurs vous m'eussiez vu très bien en personne. Mais quoiqu'un voyage me soit absolument nécessaire, il m'est impossible de voyager. Je ne puis avoir de tranquillité qu'après avoir gagné par un succès au théâtre assez d'argent pour tout apaiser ici, et pour solder mon voyage.

J'ai encore deux ouvrages à publier, à imprimer, à faire, pour avoir accompli les traités que j'ai signés en 1838, et qui m'obligeaient à donner quatorze volumes. J'en ai donc enfanté dix de novembre 1838 à janvier 1840, en quatorze mois. Ceux que je termine sont *Sœur Marie-des-Anges* et *le Bonhomme Rouget.*

Vous ne m'avez rien dit du *Grand homme de Province à Paris*, qui a soulevé tant d'orages contre moi.

Je prépare plusieurs ouvrages pour la scène, afin de payer le plus possible dans cette année-ci. Fasse le ciel que j'aie un secours, et je

puis être quitte par les produits du théâtre combinés avec ceux de la librairie. Dans trois mois je puis retrouver une grosse somme en m'engageant à de nouveaux livres, et, si le hasard voulait que l'on pensât à m'exploiter sous une forme à bon marché, je serais sauvé.

S'il y a quelque bonne nouvelle en ce genre elle vous arrivera bien vite, comme aussi celle du succès ou de la chute de *Vautrin*. Frédérick Lemaître, cet acteur si sympathique aux masses et qui a créé *Robert Macaire*, joue le rôle de *Vautrin*.

En ce moment j'organise une pièce pour un homme d'un grand talent, pour Henri Monnier, dont je voudrais tirer parti. Ce sera une pièce où Prudhomme jouera le principal rôle.

Allons, adieu. Misérable ou heureux, je suis toujours le même pour vous, et c'est à cause de cette inaltérabilité de cœur, que je suis douloureusement atteint par votre abandon. Je puis manquer à vous écrire, emporté que je suis souvent par une vie qui ressemble beaucoup à un torrent ; mais vous, chère comtesse, pourquoi me privez-vous de ce pain bénit qui me venait régulièrement et qui me rendait du courage ? Dites ? Comment m'expliquerez-vous ceci ?

Trouvez-ici mille affectueuses expressions quand même, et des vœux pour le bonheur de tous ceux qui vous entourent.

P.-S. Ceci est de Lingay, le plus fécond journaliste qui soit, et le secrétaire de la présidence du Conseil depuis douze ans !... [1]

1. Voici ce billet ; il est joint ici à cette lettre faute de date précise sur l'autographe :

Paris, samedi 16.

« Monsieur,

» Je trouve que *ter repetita nocent*, quand je suis privé du plaisir de vous voir.

» Vous avez oublié nos heures : huit heures du matin ou cinq heures du soir. Dans le jour, je suis à mes devoirs.

» Ce serait si bien de venir nous demander à mal dîner un jour, à cinq heures, sauf à nous prévenir la veille, par un mot à la poste, pour que nous nous tenions au logis. Moi aussi, j'ai toujours grand besoin de vous voir.

» Un mot, je vous prie, à la poste, demain dimanche 17, pour nous avertir de votre gracieuse venue lundi 18, et vous ferez un grand plaisir

» à votre très humble et dévoué serviteur.

» LINGAY. »

CXLVI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Février 1840.

Ah! je vous trouve enfin excessivement petite, et cela me fait voir que vous êtes de ce monde! Ah! vous ne m'écriviez plus parce que mes lettres étaient rares! Eh bien, elles étaient rares parce que je n'ai pas toujours eu l'argent pour les affranchir, et que je ne voulais pas vous le dire. Oui, ma détresse a été jusque-là, et au delà. C'est bien horrible et bien triste, mais c'est vrai, comme l'Ukraine où vous êtes. Oui, j'ai eu des jours où j'ai fièrement mangé un petit pain sur les boulevards. Enfin, j'ai eu les plus grandes souffrances : amour-propre, orgueil, espoir, avenir, tout a été attaqué. Je vais, je l'espère, surmonter tout cela. Je n'avais pas deux liards et je gagnais pour ces atroces Lecou et Delloye soixante-dix mille francs dans l'année. L'affaire Peytel me coûte dix mille francs, et l'on disait que j'avais reçu cinquante mille francs! Cette affaire et ma chute, qui m'a retenu, comme vous savez, quarante-cinq jours au lit, ont retardé mes affaires de plus de trente mille francs.

Oh! comme je n'aime pas votre défaut de confiance! Vous voulez que je sois un grand esprit, et vous ne voulez pas que je sois un grand cœur! Après bientôt huit ans, vous ne me connaissez pas! Mon Dieu, pardonnez-lui, car elle sait ce qu'elle fait!

Non, je n'étais pas *heureux* en faisant *Béatrix*; vous l'auriez su. Oui, Sarah est madame de Visconti [1], oui, mademoiselle des Touches est George Sand; oui, Béatrix est trop bien madame d'Agoult. George Sand en est au comble de la joie; elle prend là une petite vengeance sur son amie. Sauf quelques variantes, *l'histoire est vraie*.

Ah! je vous en prie, ne faites pas de comparaisons entre vous et madame de B...! Elle était d'une bonté infinie et d'un

1. La comtesse Émile Guidoboni-Visconti à qui *Béatrix* est dédiée, sous le pseudonyme de Sarah.

dévouement absolu; elle a été ce qu'elle a été. Vous êtes entière de votre côté, comme elle du sien. On ne compare jamais deux grandes choses. Elles sont ce qu'elles sont.

Pierrette a paru dans *le Siècle*. Le manuscrit est relié pour Anna. L'*envoi* a paru; je vous le joins ici. Amis et ennemis ont proclamé ce petit livre un chef-d'œuvre, et je serais heureux qu'ils ne se trompassent pas. Vous le lirez bientôt; on l'imprime en livre. On a mis cela à côté de *la Recherche de l'Absolu*. Je le veux bien. Moi, je le voudrais à côté d'Anna.

Hélas, oui, je griffonne toujours, je salis beaucoup de papier, et je n'avance guère. J'ai honte de ma fécondité nécessaire.

Votre lettre n'était plus attendue; j'avais perdu tout espoir. Je ne savais plus qu'imaginer; je vous croyais malade, et j'allais m'enquérir de la princesse Constantine, pour savoir ce qui était de vous. Je serais allé jusque chez vous, n'était la misère. Oh! vous ne vous doutez guère de ce que vous êtes pour moi; mais c'est une passion malheureuse. La foi ne se donne pas. Ce n'est pas un sentiment absolu que le vôtre, et le mien est ainsi. Je vous croirais morte; je ne vous suppose point oublieuse. Tandis que, sous prétexte que je suis homme et à Paris, vous imaginez des choses monstrueuses. Comptez par vos doigts mes volumes et réfléchissez. Je suis plus dans le désert à Paris que vous à Wierzchownia. Je n'aime point que vous écriviez à qui que ce soit dans le monde, et encore moins à Paris; mais l'adresse de Custine est 6, rue de La Rochefoucauld. Écrivez Sévigné! J'ai obéi en mougik.

Vous avez bien deviné l'affaire de ce pauvre garcon [1]; il y a des fatalités dans la vie. Oh! les circonstances étaient plus qu'atténuantes, mais impossibles à prouver. Il y a des noblesses que les hommes ne voudront jamais croire. Enfin, c'est fini. Je vous ferai lire quelque jour ce qu'il m'a écrit avant d'aller à l'échafaud. Je puis apporter cela aux pieds de Dieu, et bien des fautes me seront remises. Il a été martyr de son honneur. Ce qu'on applaudit dans Calderon, Shakespeare et Lope de Vega, on l'a guillotiné à Bourg !

Moi, qui veux me marier, qui le souhaite et qui ne me marierai

1. Le notaire Peytel.

peut-être pas, car je veux me marier... enfin, vous savez! Mais ce que vous ne savez pas, le voici : par avance, j'ai la bienveillance la plus absolue, et la volonté de laisser l'être avec lequel j'aurai à cheminer dans la vie heureux comme il voudra l'être, de ne jamais le choquer, et de n'être sévère que sur un point, le respect des convenances sociales. L'amour est une fleur dont la graine est apportée par le vent et qui fleurit où elle se pose. Il est aussi ridicule d'en vouloir à une femme de ce qu'elle ne nous aime pas, que d'en vouloir au sort de ne pas nous avoir fait des cheveux noirs quand nous les avons rouges. A défaut de l'amour, il y a l'amitié; l'amitié est le secret de la vie conjugale! On peut souffrir de ne pas être aimé, mais on ne doit pas le laisser voir; c'est perdre la moité de la fortune qui nous reste, de désespoir d'avoir perdu la première.

Cette femme louchait, elle était disgracieuse, elle était d'un caractère horrible, et cet homme s'est entêté à la vouloir; il a perdu la tête une première fois en voyant qu'un être inférieur lui était préféré, et il l'a perdue une seconde pour l'avoir perdue une première, en se vengeant. La femme était au-dessous de la vengeance. Je n'en voudrais pas trop à une femme d'aimer un roi. Mais si elle aime Ruy Blas, c'est un vice qui la met là où elle descend; elle n'existe plus, elle ne vaut pas un coup de pistolet! En voilà bien assez.

On monte *Vautrin* à force; j'ai une répétition tous les jours. Quand vous tiendrez cette lettre, cette grande question sera décidée. Hélas! il est presque sûr qu'on représentera *Vautrin* dans la soirée où vous la tiendrez, car ce sera entre le 28 février et le 5 mars. C'est toute une fortune d'argent et une fortune littéraire jouée dans une soirée. Frédérick Lemaître répond du succès. Harel, le directeur, y croit! Moi, j'en ai désespéré il y a dix jours; je trouvais ma pièce stupide et j'avais raison. Je l'ai recommencée en entier et je la trouve passable. Mais ce sera toujours une méchante pièce. J'ai cédé au désir de jeter sur la scène un personnage romanesque et j'ai eu tort.

Certainement, je veux bien la vue de Wierzchownia.

10 février.

J'ai surmonté bien des misères, et, si j'ai un succès, elles sont entièrement terminées. Jugez quelles seront mes angoisses pendant la soirée où *Vautrin* sera représenté. Dans cinq heures de temps, il sera décidé si je paie ou si je ne paie pas mes dettes. Or, je suis accablé de ce fardeau depuis quinze ans, il gêne l'expansion de ma vie, il ôte à mon cœur son allure, il étouffe ma pensée, il salit mon existence, il embarrasse mes mouvements, il arrête mes inspirations, il pèse sur ma conscience, il empêche tout, il a enrayé ma course, il m'a brisé le dos, il m'a vieilli. Mon Dieu! ai-je payé assez cher ma place au soleil! Tout cet avenir calme, cette tranquillité dont j'ai tant besoin, tout cela joué dans quelques heures et livré aux caprices parisiens, comme ça l'est, en ce moment, à la censure!

Oh! comme il me faut le repos! Voici que j'ai quarante ans! Quarante ans de souffrances, car le bonheur que j'ai goûté de 1823 à 1833 auprès d'un ange était le contrepoids d'une misère égale, et il a fallu ma force pour résister à une joie aussi infinie que la douleur. Encore comment la mort a-t-elle terminé cela? Et quelle mort!... Je soupire après la terre promise d'un doux mariage, fatigué que je suis de piétiner dans ce désert sans eau, plein de soleil et de Bédouins! Dans dix ans qui pourrait, grand Dieu, vouloir de moi!

Aller vous voir est un désir constant chez moi; mais il faut pour cela ne laisser derrière soi ni billets à payer, ni affaires, ni dettes, ni soucis d'argent, et cela représente au moins soixante mille francs, et *Vautrin* peut les donner en quatre mois!

Madame de Visconti, dont vous me parlez, est une des plus aimables femmes, et d'une infinie, d'une exquise bonté. D'une beauté fine, élégante, elle m'aide beaucoup à supporter la vie. Elle est douce et pleine de fermeté, inébranlable et implacable dans ses idées, dans ses répulsions. Elle est d'un commerce sûr; elle n'a pas été fortunée, ou plutôt sa fortune et celle du comte n'est pas en harmonie avec ce nom splendide, car le comte est le représentant de la première branche des fils légitimés du der-

nier duc, du fameux Barnabo, qui n'a laissé que des bâtards, les uns légitimés, les autres non. C'est une amitié qui me console de bien des chagrins. Mais, malheureusement, je la vois très rarement. Vous ne sauriez imaginer à quelles privations me condamnent mes travaux. Il n'y a rien de possible dans une vie occupée comme la mienne, et quand on se couche à six heures du soir pour se lever à minuit. Mon régime, mes écrasantes occupations, tout s'oppose à ce que j'aie la moindre douceur. Personne ne peut venir trouver un ouvrier qui reste comme moi quinze heures par jour à travailler, et je ne puis accomplir aucun devoir de société. Je vois madame de Visconti une fois par quinzaine, et c'est vraiment un chagrin pour moi, car elle et ma sœur sont mes seules âmes compatissantes. Ma sœur est à Paris, madame de Visconti est à Versailles, et je ne les vois presque point. Peut-on appeler cela vivre! Vous êtes dans un désert, au bout de l'Europe; je ne connais pas d'autres femmes dans le monde, j'ai l'honneur de vous affirmer qu'il n'y a personne qui me croie accablé de cœurs féminins, tous à mes ordres, et que je suis dans la femme comme un cheval dans sa litière. Quelle sauvage plaisanterie! Mon Dieu, combien le monde est stupide. Il y a là dedans une raillerie d'une amertume si dévorante, qu'il y a des heures où, pensant à ma vie, je reste, les larmes aux yeux, regardant mes tisons, la tête penchée et le cœur brisé, car à nul plus qu'à moi n'allait mieux le bonheur de tous les soirs et de tous les matins. J'ai dans l'âme et dans le caractère une égalité qui rendrait une femme heureuse; je me sens une tendresse infinie, inépuisable, hélas! sans emploi. Toujours rêver, toujours attendre, voir se passer les beaux jours, se voir arracher, cheveu à cheveu, la jeunesse, ne rien presser entre ses bras et se voir accusé d'être un don Juan! Quel gros et vide don Juan! Il y a des instants où j'envie ma pauvre sœur Laurence, depuis quinze ans couchée dans son cercueil humide de mes larmes!

14 février.

Adieu. Je ferme cette lettre et vous y mets autant d'affection que dans toutes les autres ensemble. Que *Vautrin* réussisse et l'année 1840 me verra dans votre manoir.

En ce moment, je suis accablé de travaux. J'ai sous presse *Pierrette*, à laquelle il faut ajouter une histoire pour faire les deux volumes in-octavo voulus. J'ai, pour *la Presse*, un livre à faire, et j'ai aussi sous presse un roman par lettres, que j'intitulerai je ne sais comment, car *Sœur Marie-des-Anges* est trop long, et ce n'en serait que la première partie [1]. Il faut avoir fini tout cela pour trouver ma liberté d'aller et de venir, que je n'ai pas eue depuis Genève. Non, je n'ai jamais eu plus de six semaines à moi, encore ai-je toujours payé mes escapades fort cher.

Je vais, je crois, finir *la Torpille*; il faut aussi finir *les Lecamus* pour *le Siècle*, et la dernière partie de *Illusions perdues*, c'est-à-dire la fin de *un Grand Homme*, etc. Ainsi voyez combien de travaux encore, car j'ai encore la fin de *Béatrix*; il y a une quatrième partie [2], la deuxième rencontre de Calyste et de Béatrix, en tout six ouvrages à faire, outre deux pièces à faire représenter. Qu'en pensez-vous? Croyez-vous qu'on ait le temps de flâner? Hélas, je n'ai pas le loisir de penser; je suis entraîné par le courant de la besogne comme par un fleuve. J'ai à peine un moment pour vous écrire, et vous ne savez pas qu'il est pris sur mon sommeil. Me livrer à une chose de cœur est un luxe pour moi. Quelles personnes privilégiées que les riches! Et combien peu ils savent jouir de leurs facultés! Je crois que l'argent rend bête. Depuis trois semaines, j'espère que Rothschild m'aidera à arranger mes affaires; je le lui ai demandé. Mais bah! s'il faut le lui demander deux fois, j'aime mieux la misère et le travail.

Mille tendresses pour vous, chère. Présentez mes souvenirs et mes amitiés à tous ceux qui vous entourent, et surtout mes vœux pour le bonheur de votre famille. Vous avez vos loups, moi j'ai mes créanciers, et je voudrais bien n'avoir affaire qu'à vos loups!

J'ai appris que le colonel Frankowski, qui vous a remis la cassolette, est ici. Puis-je lui confier la *Pierrette* d'Anna et votre parure de perles? Dites? Répondez-moi là-dessus courrier par courrier.

1. Il s'agit ici des *Mémoires de deux jeunes Mariées*, seul fragment écrit de l'ouvrage que Balzac voulait publier complet sous le titre général de *Sœur Marie-des-Anges*.

2. La première version de *Béatrix* est divisée en trois parties.

Allons, encore adieu, et reprenez toutes les fleurs d'affection sincère et fidèle qui sont ici, pures et comme il n'y en eut jamais.

20 février.

Je rouvre ma lettre pour vous prier de ne pas écrire à M. de Custine. C'est absolu, et vous comprendrez bientôt pourquoi.

CXLVII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, mars. — 15 mai 1840.

Je suis au lit, chez ma sœur, malade depuis le surlendemain de la première représentation de *Vautrin*. Je me suis levé aujourd'hui pour la première fois depuis dix jours. J'ai été très bien soigné chez ma sœur. Ma maladie, qui maintenant est à peu près terminée, était une atteinte de névralgie cérébrale causée par un coup d'air reçu sur le chemin de fer, et qui, dans les circonstances morales où je me trouvais, devait me donner et la fièvre horrible que j'ai eue, et les atroces douleurs de la névralgie.

Vous savez sans doute à l'heure qu'il est que *Vautrin* a eu le malheur d'être défendu par Louis-Philippe, qui y a vu une caricature de sa personne au quatrième acte, ou Frédérick Lemaître faisait le personnage d'un envoyé du Mexique. Ainsi, je n'ai à vous parler que d'une représentation. Le malheur du directeur de la Porte-Saint-Martin était tel qu'il avait été forcé de louer à des étrangers inconnus une bonne partie de la salle. L'autre partie appartenait à mes ennemis, aux journalistes; et le tiers environ à des amis à moi, à ceux des acteurs et du directeur. Je me suis attendu à quelque vive opposition ; mais, malgré les efforts les plus hostiles, nous avons

obtenu un grand succès d'argent. C'était tout ce que je voulais pour le théâtre et pour moi, lorsque la défense est venue. Me voici donc, le dimanche, à la tête de soixante mille francs; le lundi, plus rien; toutes mes angoisses d'argent finies, et ma position redevenue plus périlleuse. Victor Hugo m'a accompagné chez le ministre et nous avons acquis la certitude que le ministère n'était pour rien dans l'interdiction, Louis-Philippe tout. Dans cette circonstance, soit pendant la représentation, soit au ministère, en tout la conduite de Hugo a été celle d'un véritable ami, courageux, dévoué, et, quand il m'a su malade, il m'est venu voir. J'ai été bien servi par George Sand et par madame de Girardin. Frédérick a été sublime. Mais l'affaire de la ressemblance avec Louis-Philippe était peut-être une chose montée contre Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin, dont il voulait la chute, pour avoir sa direction. Ceci est encore un mystère pour moi. Quoi qu'il en soit, le malheur est arrivé. Ma situation est plus pénible, qu'elle n'a jamais été. Le docteur Nacquart prêche énormément pour un voyage de six semaines. Je vous viendrai peut-être.

Maintenant, voici ce qui a eu lieu. Le journalisme a été infâme; ils ont dit que la pièce était d'une immoralité révoltante. Je ne vous dis qu'une seule chose: vous la lirez! Elle peut n'être pas très bonne, mais elle est éminemment morale. Là-dessus, le ministère, pour cacher la fureur quasi royale, a prétexté l'immoralité, ce qui est atroce et lâche. Aussi croyez bien à une chose, c'est à des attaques terribles de ma part sur ce trône chancelant. Ils n'auront pas deux liards. Je serai l'émule et le rude assistant de M. de Cormenin, et vous verrez les effets de ce passage de mon pied de paix au pied de guerre avant peu. Je n'aurai ni trêve ni relâche que je n'aie enfoncé des.....

Mai.

Rien ne peint mieux ma vie que cette interruption. A six semaines de distance, il faut vous achever une phrase laissée sur mon bureau sans qu'il m'ait été possible d'y songer. La phrase est: « ... griffes d'acier au cœur! ». Je reprends ma narration.

On est venu m'offrir des indemnités, cinq mille francs pour com-

mencer. J'ai rougi jusque dans les cheveux, et j'ai répondu que je n'acceptais pas d'aumône ; que j'avais gagné deux cent mille francs de dettes à faire douze ou quinze chefs-d'œuvre, qui étaient quelque chose dans la somme de gloire de la France au XIXe siècle ; que j'avais été trois mois à ne faire que répéter *Vautrin*, et que pendant ces trois mois j'eusse gagné vingt-cinq mille francs; que j'avais après moi une meute de créanciers, mais, que du moment où je ne les satisfaisais pas tous, il m'était très indifférent d'être traqué par cinquante ou par cent, que la dose de courage pour résister était la même.

Le directeur des Beaux-Arts, Cavé, est sorti, m'a-t-il dit, pénétré d'estime et d'admiration. « Voilà, m'a-t-il dit, la première fois que je suis refusé. — Tant pis », ai-je répondu.

Depuis que je vous ai écrit les deux pages qui précèdent, jusqu'aujourd'hui ma vie n'a été que celle d'un cerf aux abois. J'ai été et venu dans Paris, aidé par quelques amis. Enfin, sans sou ni maille, je vais recommencer le combat. Frédérick va racoler quelques acteurs ; j'ai obtenu de pouvoir donner une nouvelle pièce en cinq actes sur un des théâtres fermés, et, d'ici à six semaines, nous reparaîtrons et nous verrons.

Aux Jardies, 10 mai.

Cara, je viens de recevoir votre dernière lettre, et je me plaindrai toujours de la rareté de vos envois. Oh ! que ce que j'ai pu vous écrire de ma détresse ne vous empêche pas de m'écrire tous les mois ! Si je ne vous écris pas si souvent dans ces moments de troubles, n'accusez pas mon cœur ; je fais souvent ma prière à l'Espérance et me tourne toujours vers l'Ukraine. Ne me rendez pas victime de ma confiance ni de mes confidences qui peuvent, qui doivent vous attrister. Hélas, avec quelle rapidité le temps s'envole ! Combien de cheveux blancs sur ma tête, fidèle à tout, même au travail !

Vous vous moquez de moi et cela n'est pas bien. Madame de Visconti est Anglaise et non Italienne, et je n'ai nulle vanité dans mes amitiés, vous le savez bien. Un homme occupé comme je le suis donne peu dans ces petitesses. Certes, je puis vous avouer que

l'amour de vanité ne me manque pas et qu'il me semble que, quand on aime on doit aimer de toutes les manières, être fort heureux de voir la *dilecta* l'emporter sur toutes les autres dans les plus petites choses, et même dans la toilette. J'aurai toutes ces faiblesses, et le blason y est compris. Mais ce n'était pas le lieu de me railler ; regardez-vous dans un miroir, mettez-vous très élégamment demain et justifiez-moi, *cara*.

Chacun m'a abordé à Paris en me disant qu'on admirait mon courage autant et même plus que le reste. On me croyait abattu, perdu sous le désastre, et en sachant que j'allais livrer une nouvelle bataille, les amis et les ennemis ont été également surpris.

Frédérick Lemaître a repoussé mon drame de *Richard Cœur-d'Éponge* en disant que la *paternité* était un sentiment égoïste qui avait peu de chances pour un succès auprès des masses. Il n'a pas été d'ailleurs content du dénouement, et comme il faut ne lui donner à jouer que ce qu'il aime à jouer, il a bien été de nécessité de chercher une autre pièce. Elle est enfin trouvée, et je vous écris au milieu des travaux que nécessite *Mercadet*. *Mercadet* est le combat d'un homme contre ses créanciers, les ruses dont il se sert pour leur échapper. C'est exclusivement une comédie, et j'espère cette fois avoir un succès et satisfaire les exigences littéraires.

Outre cette comédie j'achève en ce moment *le Curé de Village*, un des ouvrages qui sont compris dans les *Scènes de la Vie de campagne*, et qui n'en sera pas l'un des moindres. Il faut bien des travaux pour ajouter un livre au *Lys dans la Vallée* et au *Médecin de campagne*. Cependant, j'espère que *le Curé* surpassera ces deux œuvres, et vous en conviendrez vous-même, car *le Curé de Village* est l'application du repentir catholique à la civilisation comme *le Médecin de campagne* est l'application de la philanthropie, et le premier est bien plus poétique et plus grand. L'un est l'homme, l'autre est Dieu !

Je ferai encore cette année *les Paysans* qui sont composés depuis deux ans, et en épreuves chez moi. Mais, poursuivi comme je le suis, sans aucune tranquillité, je ne puis me livrer à mes sympathies littéraires. Je fais ce qui est le plus pressé.

Pierrette n'a pas encore paru. Vous avez raison ; emporté par la

vérité, par le comique, il a fallu parler mariage et suites de mariage. Mais vous verrez que les choses restent dans les termes les plus corrects. Je ne sais pas quand il plaira à mon libraire de faire paraître le livre; attendez surtout l'édition de Paris pour *Pierrette* et pour *Vautrin,* demandez à Bellizard la troisième édition, c'est la seule bonne et il y a une scène ajoutée.

J'espère beaucoup publier cette année une édition complète des quatre parties à peu près terminées des *Études de Mœurs*, et j'aurai devant moi à faire les *Scènes de la Vie politique* et les *Scènes de la Vie militaire*, deux portions bien longues et bien difficiles. Il ne faudra pas moins de six années de travaux pour en venir à bout.

J'aurais bien besoin aujourd'hui de voir mes plaies pansées et guéries, de pouvoir vivre, sans soucis, aux Jardies, et de passer doucement mes jours entre le travail et une femme. Mais il paraît que l'histoire de tous les hommes ne sera jamais qu'un roman pour moi. D'abord vingt mille ducats de dettes sont un fardeau sous lequel je dois succomber. Depuis le compte que je faisais à Genève, vous souvenez-vous ? il n'y a rien de changé; j'ai vécu et j'ai marqué ma place au soleil, voilà tout. Je me suis soutenu à la surface de l'eau, en nageant. Dieu veuille que je n'enfonce pas; mais vous prierez pour le repos de mon âme, n'est-ce pas ?

Je vous quitte pour *Mercadet*.

15 mai.

Voici la veille de ma fête catholique, et, dans quatre jours, mon jour de naissance. Je n'ai jamais pu, depuis que j'existe, voir une fête dans ces deux jours, *jamais personne ne me les a souhaitées*, excepté, une fois, madame de C...; la première année de notre connaissance, elle m'envoya le plus magnifique bouquet que j'aie jamais vu. Aussi, suis-je toujours triste ces jours-là. Ma mère songe peu à moi. Je suis si occupé que j'ai dit à ma sœur de ne jamais nous souhaiter nos fêtes; et jamais je n'ai eu personne qui me fêtât. Je ne compte pas madame de B..., car c'était fête tous les jours. D'ailleurs, de 1822 à 1832, ma vie a été une exception. Puis, Dieu sait qu'elle a été ramassée en peu de jours ! Le hasard agit envers

moi comme avec ces animaux fantastiques du désert qui n'ont que quelques joies très rares dans toute leur vie, et qui meurent quelque fois sans se perpétuer. C'est comme cela que les licornes se sont perdues, et c'est pourquoi le sublime peintre de *la Chasteté*, Pontormo [1], a mis une licorne auprès de sa belle figure emblématique. Cependant je vous avoue à l'oreille que je préfère de beaucoup le bonheur à la gloire, que je vendrais toutes mes œuvres pour être heureux, comme je vois certains sots être heureux.

Croyez, chère, que dans ce que je vous ai dit de la rue de La Rochefoucauld il y avait une raison supérieure, en dehors des petitesses. Cette personne va publier un livre comme elle en a déjà publié un sur l'Angleterre, et je crois que ce sera terrible. Je ne veux pas vous en dire davantage; votre intelligence fera le reste. Je suis extrêmement content, sachant ce dont il retourne, qu'elle n'ait pas été dans vos parages [2].

L'amitié dont je vous parlais, et dont vous vous êtes moquée, à propos de dédicace [3], n'est pas ce que j'attendais. Les préjugés anglais sont terribles, et ôtent tout ce qui va aux artistes, le laisser-aller, l'abandon. Jamais je n'ai si bien vu que j'avais, dans le *Lys*, très bien expliqué les femmes de ce pays en peu de mots. Ce que j'ai deviné de lady Ellenborough en deux heures que je me suis promené dans son parc, pendant que ce sot prince Schonburg lui faisait la cour, et pendant le dîner, est la vérité même.

Chaque pas que je fais dans la vie me donne une profonde estime pour le passé. Je ne puis pas tout vous dire à ce sujet, ici du moins, mais à Wierzchownia, où vous me verrez paraître à l'improviste, car je regarde toujours votre campagne comme un asile contre mes chagrins, le jour où ils seront insupportables. Ainsi, je ne sais pas si vous devez désirer me voir venir, un bâton blanc à la main, la besace sur le dos.

Je vous en supplie, écrivez-moi au moins une fois par mois, et souvenez-vous que jamais lettre de vous n'est restée sans réponse.

1. J. Carrucci, dit *le Pontormo*.

2. Balzac fait allusion ici à l'ouvrage du marquis de Custine, *La Russie en 1839*, qui allait bientôt paraître.

3. La dédicace à Sarah (Madame de Visconti) de *Béatrix*.

Mille tendres choses, et mes hommages, mes compliments, à tous les vôtres.

P.-S. Ceci est de Meissonier, celui qui recommence l'école flamande, l'auteur du *Fumeur*, du *Liseur*, *de la Partie d'échecs*, etc. [1].

CXLVIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Aux Jardies, juin-août 1840.

Mon Dieu, quels intervalles entre vos lettres, chère ! Si vous saviez combien d'inquiétudes vous me donnez, combien de fois je suis des heures entières me demandant, le coude appuyé sur ma table et mon menton dans la main, ce qui vous arrive ! Et les vues à perte de vue ! Moi, j'ai mon excuse dans le mois qui sépare mes lettres; ou

1. Voici cette lettre :

Paris, 26 janvier 1840

« Monsieur,

» Il était trop tard ce matin, et je n'ai pu vous trouver. Cependant j'aurais désiré causer avec vous de votre portrait. Souverain ne connaît rien en fait d'édition de gravure, et n'ose encore se décider pour la grande gravure. Il veut avant, je pense, prendre ses renseignements. Si nous l'attendons, nous risquerons, vous de ne point avoir votre portrait, moi de ne point le faire, lequel dernier cas est fort vexant pour moi. Une fois fait et exposé, la question du graveur se résoudra facilement, j'en suis sûr. Cela dépendra du succès du tableau.

» Veuillez donc, je vous prie, que nous commencions. Le temps nous presse, mais nous presse si fort qu'il n'y a pas à en perdre le moindre peu. S'il vous est possible, commençons demain à l'heure convenue, de trois heures ou trois heures et demie, à cinq. Je vous attendrai impatiemment. Dans le cas où vous ne pourriez venir, jetez-moi, je vous prie, un petit mot à la poste.

» Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

» E. MEISSONIER,
» 15, Quai Bourbon. »

j'ai souffert outre mesure, ou j'ai eu des travaux inouïs, ou j'ai eu de ces déplorables affaires que vous ne connaissez pas.

Voici vingt jours que je souffre beaucoup d'une espèce de cholérine ou inflammation d'entrailles causée par un surcroît de chagrins et de travaux, car les uns ne vont pas sans les autres. J'ai fait la comédie en cinq actes de *Mercadet,* mais Frédérick y a voulu des changements. Les intérêts qui se battent sur le cadavre de la Porte-Saint-Martin en empêchent l'ouverture provisoire que le ministre m'avait accordée; ainsi, les trois ou quatre espoirs qui se sont allumés successivement se sont successivement éteints. Dans ces dernières espérances, dans ces derniers efforts, mon énergie s'est abattue et, en ce moment, je ne vaux pas un insecte fiché sur du carton dans la boîte de quelque naturaliste amateur. Je suis surchargé de travaux, d'obligations, d'affaires, si bien que je ne m'y reconnais plus, et qu'une vie aussi embarrassée que la mienne ne m'intéresse plus. Ceci est à la lettre; je voudrais offrir la moitié de mon fardeau à quelque passant bénévole. Si vous savez une femme qui ait besoin d'exercer de grandes facultés, qui s'ennuie d'une vie monotone, qui veuille d'une position où il y a à conquérir et à combattre, qui soit affriandée d'une première campagne d'Italie, qui ait trente-six à quarante ans et de quoi guerroyer, envoyez-la-moi; je l'occuperai très bien.

Plaisanterie à part, je suis très seul quand la cervelle me manque ou se couche pour se reposer. Il y a quelque chose d'humiliant à penser qu'une petite inflammation de quelque viscère de bas étage empêche l'exercice de nos facultés les plus élevées.

J'ai *le Curé de Village* à achever et une foule de choses. *Pierrette* est retenue par la préface, et par le libraire, je ne sais pour quelle cause. Notre commerce de livres va si mal que je ne crois pas qu'il s'écrive dix volumes d'ici à deux ans. La Belgique a ruiné la littérature française. Quelle *ingénérosité* chez ceux qui nous lisent! Si chacun avait refusé l'édition belge et voulu, comme vous le faites, l'édition française, s'il s'était rencontré deux mille personnes ainsi sur le continent, nous étions sauvés. Et la Belgique nous vend à vingt ou trente mille! Le mal cessera par la force du mal. En attendant, nos poètes meurent ou deviennent fous.

21 [Juin].

Aller vous voir, parcourir le Rhin, voir la Prusse et la Saxe, est chez moi un désir d'amoureux, de nonne, d'enfant, de jeune fille, tout ce qu'il y a de plus violent. Mais mes intérêts sont si violemment menacés et je suis si pauvre, qu'il m'est interdit de bouger. Oh ! vous ne savez pas tout ce qu'il y a d'envie, de désirs réprimés, de souhaits, dans ce que je vous écris ici, combien de fois mon imagination et mon cœur ont fait le chemin !

Votre dernière lettre est venue au milieu de mes plus cruels ennuis, et je n'ai pu vous répondre immédiatement. Nos deux existences, l'une tranquille et profonde, et l'autre bouillonnante et rapide, coulent toujours parallèlement; mais il y a quelque chose qui m'afflige profondément: c'est ce défaut de cohésion. Quand la pensée a constamment traversé l'espace, quand elle a mille fois comblé le vide, on sent que ce n'est pas tout. Il manque je ne sais quoi, ou je sais trop bien quoi. Ces ailes sans cesse déployées et reployées causent une souffrance; ce n'est pas lassitude, c'est pire. Il me prend parfois des désirs violents de quitter tout, de recommencer autre chose que cette vie, comme aux enfants de quitter le jeu. Je voudrais savoir si vous avez ces mouvements d'âme, et je vous le demande parce que je sais que vous êtes vraie et au-dessus de bien des petitesses de vanité, qui fait que l'on se drape pour soi-même. Mais vous me répondrez par quelque retour religieux vers les choses célestes et par quelque phrase foudroyante contre notre nature humaine. Je ne voudrais cependant pas vous ôter de votre religion ce que le regard ôte d'une glace en s'en servant, car elle est un des plus grands charmes de votre esprit et de votre cœur. Je ne quitte jamais une lettre de vous sans croire à quelque chose de divin, et je ne vous parle pas des regrets que me cause alors cette insupportable idée de l'éloignement. Il me semble que tout irait bien pour moi, si la divinité était près de moi.

Je vous en prie, écrivez-moi donc tous les quinze jours; vous êtes dans une solitude profonde et sans beaucoup de travaux; cela vous est facile, et quand on sait qu'on fait ainsi du bien à un pauvre être qui n'a personne et qu'on réchauffe, n'est-ce pas une œuvre de charité ?

J'ai passé toute une soirée à me demander, en récapitulant le nombre de jours que je suis sans lettre de vous, les causes de ce retard. Est-ce indifférence? Est-ce que vous n'auriez plus d'amitié pour moi? Quelque calomnie a-t-elle été de Paris en Ukraine? Seriez-vous souffrante? Avez-vous quelque nouveau chagrin? Mais, dans tout ce que je me suis dit, je voyais toujours le sujet d'une petite lettre. Ah! certes, vous ne savez pas dans quel inextricable lacis de difficultés je suis, autrement vous me consoleriez de votre voix douce et de vos chères espérances. Quand je suis longtemps sans avoir quelque chose de vous, ne fut-ce qu'une page, je crois que je deviens exécrable.

30 juin.

Je vais faire partir cette lettre et n'ai rien de plus à vous dire sur les affaires, mais beaucoup à vous ajouter sur mon chagrin d'être abandonné par vous.

3 juillet.

J'ai votre lettre, le numéro cinquante-cinq, et je réponds aux questions. *Primo:* Je n'ai pas reçu le portrait de Wierzchownia; non, je n'ai rien reçu, absolument rien. *Secondo:* Borget est en Chine. *Tertio:* Je vous ai oublié M. de Custine, mais il a été superbe à la représentation de *Vautrin*. Il avait une loge d'avant-scène, et il a applaudi à tout rompre; il s'est conduit supérieurement bien. Si je vous ai dit de ne pas écrire rue de La Rochefoucauld, c'est qu'il s'écrit dans cette rue un livre, et que ce livre sera terrible, et que je ne veux pas que vous fassiez la moindre imprudence. Il y aura des colères d'autant plus justes qu'*on* a été très bien reçu. Mon amitié voit un danger et le signale par avance, croyez-le bien.

Je vous remercie du fond de l'âme de votre lettre et suis au désespoir de vous savoir souffrante pendant que je vous accusais de ne pas m'écrire. L'injustice à distance est quelquefois de la sollicitude. Oui, je le veux bien, *les Paysans* seront pour M. de Hanski, si je les fais. Je suis au bout de ma résignation. Je crois que je quitterai la France et que j'irai porter mes os au Brésil, dans une entreprise folle et que je choisis à cause de sa folie. Je ne veux plus supporter

l'existence que je mène; assez de travaux inutiles. Je vais brûler toutes mes lettres, tous mes papiers, ne laisser que mes meubles, les Jardies, et je partirai après avoir confié les petites choses auxquelles je tiens à l'amitié de ma sœur. Elle sera le dragon le plus fidèle de ces trésors. Je donnerai ma procuration à quelqu'un, je laisserai mes œuvres à exploiter, et j'irai chercher la fortune qui me manque; ou je reviendrai riche, ou personne ne pourra savoir ce que je serai devenu. C'est un projet excessivement arrêté qui sera mis à exécution cet hiver, avec ténacité, sans rémission. Mon travail ne paiera pas ma dette. Il faut aviser à autre chose. Je n'ai plus que dix années de véritable énergie, et si je n'en profite pas, je suis un homme perdu. Il n'y a que vous au monde qui serez instruite de ceci. Certaines circonstances peuvent précipiter mon départ. Cependant, quelque rapide que puisse être ce terrible projet, vous recevrez toujours mes adieux. Une lettre, timbrée du Havre ou de Bordeaux, vous dira tout. Ce projet n'a pas été formé sans des heures, des jours et des nuits bien tristes. Ne croyez pas que je renonce à la vie littéraire et à la France sans les plus affreux déchirements. Mais la misère est implacable et si j'allais plus loin elle deviendrait honteuse, intolérable.

Je sais que ce que je vous écris là doit vous faire une peine infinie, mais ne vaut-il pas mieux vous le dire en vous expliquant mes raisons, que de vous le laisser brutalement apprendre par les journaux ? Cependant, je vais tenter un dernier coup de dés, ma plume aidant. Si cela peut réussir, je m'en tirerai pour un instant. D'ailleurs, peut-être irais-je vous dire adieu, peut-être y a-t-il bien des chances pour que j'aille me reposer trois mois chez vous, au lieu d'aller me reposer trois mois chez madame Carraud.

Ah ! chère, vous ne savez pas ce que c'est, après avoir fait quinze volumes en quinze mois, de faire seize actes de pièces de théâtre, comme *Paméla Giraud, Vautrin, Mercadet,* inutilement, car il n'y a plus d'espoir de faire rouvrir la Porte-Saint-Martin. Les procès, qui se bataillent sur ce cercueil, empêchent tout. Les Français ferment pour trois mois pour se rafraîchir. La Renaissance est morte. Il n'y a pas un théâtre ou Frédérick puisse jouer. J'ai tenté le Vaudeville, dans sa nouvelle salle; mais le directeur n'a pas le sou.

Vous me demandez des détails sur Victor Hugo. Victor Hugo est un homme excessivement spirituel ; il a autant d'esprit que de poésie. Il a la plus ravissante conversation, un peu à la Humboldt, mais supérieure et admettant un peu plus le dialogue. Il est plein d'idées bourgeoises. Il exècre Racine ; il le traite d'homme secondaire. Il est fou à cet endroit. Il a quitté sa femme pour J..., et il en donne des raisons d'une insigne fourberie (il faisait trop d'enfants à sa femme. Remarquez qu'il n'en fait pas à J...). En somme, il y a plus de bon que de mauvais chez lui. Quoique les bonnes choses soient une continuation de l'orgueil, quoique tout soit profondément calculé chez lui, c'est en somme un homme aimable, outre le grand poète qu'il est. Il a beaucoup perdu de ses qualités, de sa force, de sa valeur, par la vie qu'il a menée. Il a considérablement aimé.

Août.

J'ai tenté un dernier effort ; j'ai fait à moi seul la *Revue parisienne*, comme Karr fait *les Guêpes*. Le volume a paru. J'ajourne encore l'exécution de mon projet sur le Brésil. On aime tant la France ! Je vais résister. Je vais entreprendre les *Scènes de la Vie militaire*. Je commencerai par Montenotte, et j'irai, sans doute, en septembre ou octobre, vers Nice, Albenga et Savone pour examiner les lieux où se sont faites ces belles manœuvres.

Cette lettre est restée deux mois dans ma table. J'ai été empêché par tant d'affaires ! Mais, enfin, elle va partir, vous portant les témoignages d'une affection toujours au lendemain de notre rencontre sur le *Crét*, et vieille de huit années.

Allons, mille tendresses et mille encore. Me voilà faisant de la politique et me posant comme ami des Russes. Que Dieu vous bénisse ! L'Alliance russe est dans mes idées. Je hais les Anglais.

Pierrette va paraître. Vous pouvez la faire lire à Anna, quoique vous en disiez. Il n'y a rien d'*improper*.

CXLIX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Sèvres, 1er octobre, — 16 novembre 1840.

Chère comtesse,

Je reçois à l'instant votre dernière lettre. Mon Dieu ! que vous dire. Tout ce qu'elle contient de bon, d'expansif, et de consolant ferait accepter des misères supérieures à la mienne, s'il en existait. Je n'ai que de tristes choses à répondre à des choses tristes.

D'abord, j'avais complètement arrêté le projet de vous aller tenir compagnie pendant tout l'hiver ; mon avoué s'y est opposé par des raisons bien sages, mais qui ne me satisfont pas. Oui, j'avais rêvé sept à huit mois de paix, de tranquillité, de travaux constants, mais sans fatigues, d'oubli complet de tous mes tourments de tous les genres ; toutes mes dispositions étaient faites ; j'allais voir Berlin, Dresde et je venais. Il faut remettre. Votre pressentiment était juste ; tout allait avoir lieu et j'étais d'une joie infinie et que rien ne peut exprimer. Ce serait, hélas, fou et imprudent. Mes affaires sont en trop mauvais état. J'encloue mes canons, je fais retraite, et reviendrai en force. Je vous expliquerai tout cela fort en détail. Mais, avant tout, je veux répondre à ce que vous me demandez et qui m'a fait sourire ; je croyais que vous ne deviez pas avoir besoin de le demander ; vous deviez en être sûre. Oui, je ne prendrai jamais de résolution extrême en quelque sens que ce soit, sans vous avoir été voir. Quand je m'abandonnerai, comme on dit, à la grâce de Dieu, je commencerai par m'abandonner à la grâce de votre Hautesse, en bon mougik, Vous avez le pas sur Dieu, car je vous confesse, à mon grand détriment, que je vous aime beaucoup plus que lui. Vous m'en gronderez, mais pourquoi mentirais-je ? Je sautais dans vos terres de Paulowska avec vous, en vous lisant. Pour un rien je me ferais Russe, si....

Mais le *si* est trop long à débrouiller. Tout n'est pas dit sur mon voyage ; on me l'a fait abandonner, mais je ne l'ai pas abandonné. Cela tient beaucoup à la finance, et à l'arrangement des affaires politiques, car nous sommes furieusement à la guerre. Je ne comprends pas qu'on ne s'entende pas.

Si vous saviez ce qu'est, au milieu de ma vie agitée, une lettre de vous et surtout une lettre comme celle que je reçois. Oh! vous m'écririez plus souvent que vous ne le faites, vous me diriez bien tout ce que vous faites et tout ce que vous pensez.

Vous devez avoir maintenant *Vautrin* et *Pierrette*. *Pierrette* est un diamant. Dans une vingtaine de jours paraîtra *le Curé de Village*, mais tronqué. Je n'ai pas le temps d'achever ce livre. Il manquera précisément tout ce qui concerne le curé, la valeur d'un volume, que je ferai pour la seconde édition. Le libraire et moi nous ne pouvons pas nous entendre sur cette augmentation de volumes[1].

16 novembre 1840.

Précisément un mois et demi d'intervalle! Et tant de choses à vous dire que je ne le puis. Il faudrait des volumes. Peut-être ceci vous éclairera-t-il : à compter du moment où vous recevrez cette lettre, écrivez-moi à l'adresse suivante : Monsieur de Breugnol, rue Basse, n° 19, à Passy, près Paris. Je suis là, caché pour quelque temps. Cependant si vous m'adressiez dans l'intervalle des lettres à Sèvres je les recevrais.

Chère comtesse, il m'a fallu déménager très lestement et me fourrer là où je suis. Mais, comme dit Marie Dorval, les affaires d'argent ce ne sont que des ennuis ; il n'y a de misère et de chagrin que dans les choses du cœur, et si tout va mal pour moi financièrement parlant, tout va bien, car je vais en Russie, et j'irai vous voir, dès que j'aurais gagné l'argent de mon voyage. J'espère partir pour Berlin du 1er février au 1er mars ; je resterai un mois à Berlin et quinze jours à Dresde, et je serai chez vous à la mi-avril.

J'ai pris ma mère avec moi et je ne puis quitter de chez moi sans avoir approvisionné la maison pour une année. Il est vraisemblable

1. Ce projet ne fut jamais mis à exécution.

que je resterai juin et juillet à Saint-Pétersbourg, et que je vous reviendrai une seconde fois en automne.

Dans l'intervalle où cette lettre est restée commencée dans mes papiers, qui ont été un grand mois dans des caisses et bouleversés avec toute ma bibliothèque, j'ai reçu une lettre de la maison de banque Rougemont et Lowenberg, qui me dit d'aller chercher le tableau que vous m'avez annoncé. Ainsi soyez tranquille à ce sujet comme au sujet de tout ce qui nous intéresse, car vous m'avez écrit des choses superflues. Il va sans dire que si j'ai gagné mes écus plus promptement que je ne l'estime, je partirai plus tôt. Je commence à prendre mon cher pays dans une exécration profonde ; vous ne savez pas quelle pétaudière cela est, et j'aimerai mieux la Hollande, je crois, le pays le plus anti-littéraire du monde. Enfin, chère, nous causerons d'ici à peu de temps, et nous en avons pour plus d'une soirée. Mon Dieu, y a-t-il longtemps que je ne vous ai vue! Cela me paraît un rêve que de savoir en moi-même que je partirai, que j'irais, que chacun de mes pas me rapprochera de vous. J'ai retrouvé des forces pour les travaux que je fais en ce moment en pensant qu'ils me donneront la liberté d'aller me promener en Allemagne, et que je vous trouverai au bout de mes courses.

J'achève en ce moment *le Curé de Village* ; c'est une grande chose et qui m'occupe beaucoup.

Mes derniers efforts ont été bien empoisonnés par des souffrances qui dépassent la mesure de ce qu'un homme peut souffrir ; mais je n'ai ni le temps, ni l'espace, ni la force de vous en dire un seul mot; ce sera pour plus tard. Je ne puis que vous envoyer cette lettre écrite en deux mois, car en ce moment, j'ai : 26 novembre, et pourvu qu'elle vous dise ma dernière résolution c'est assez, je crois, car il y a beaucoup de choses là-dessous.

Non plus adieu, chère, mais à bientôt, car, trois mois, c'est bientôt. Je vous écrirai bien encore une ou deux fois d'ici le jour où je prendrai le bateau du voyage. Mille tendresses d'amitié, mille bonnes espérances et tout ce qu'un long attachement comporte de gracieuses pensées et de fleurs souvent comprimées au fond de l'âme. Bien des choses de votre dernière lettre m'ont fait du bien desquelles je ne vous parlerai point, mais je ne vous croyais ni autant de persistance ni autant de volonté. Quand vous m'avez fait voir que les excellents

conseils que je vous donnais à Genève étaient suivis et que vous les suiviez, il m'a pris un tressaillement.

Mille bons souvenirs à tous ceux que je connais parmi ceux qui vous entourent, et bien des choses à M. de Hanski.

Vous êtes encore revenue sur : «*l'élégant empire*». etc... Coquette! Mais vous m'avez fait tristement sourire.

Il y a une nouvelle bien grave aussi chez moi. Je prends ma mère avec moi ; surcroît de peines et de travaux. Mais !...

. . . .

CL

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

16 décembre 1840.

J'ai enfin pu aller chez Rougemont et Lowenberg retirer le paysage de Wierzchownia. J'ai rapporté moi-même cette caisse faite avec des bois du nord et qui, en se brisant, ont exhalé des parfums délicieux, ravissants, qui m'ont donné comme une nostalgie. Si vous vous chauffez avec ces bois-là, c'est une volupté que de tisonner ; c'est plus qu'un plaisir. Le paysage a souffert ; ainsi les voyages, s'ils forment la jeunesse, nuisent aux tableaux. Mais, chère des chères, la toile est immense ; nous n'avons pas d'espaces si grands dans nos trous d'alvéole, qu'on appelle à Paris des appartements. Je mettrai l'original aux Jardies, si je les conserve, et je vais en faire faire une réduction par mon cher Borget, qui est revenu de Chine ces jours-ci, et qui travaille pour le Salon de cette année, afin de le mettre sous mes yeux dans mon cabinet. J'ai eu bien du plaisir à contempler cette toile ; mais vous ne m'avez pas dit que vous eussiez une rivière devant votre pelouse, ni que vous eussiez un Louvre. Tout cela me semble bien joli, bien beau, bien frais ; les fabriques sont élégantes et nous ne sommes pas mieux ici. Quelle mélancolie à l'arrière-plan!

Comme on devine les steppes et ce pays sans une éminence! Vous avez bien fait, c'est une bonne action que de m'avoir envoyé la peinture de votre habitation ; mais je voudrais aussi une vue de Paulowska.

Chère, cela n'a pas diminué l'envie que j'ai d'aller vous voir, et que je mettrai à exécution. Je travaille nuit et jour pour arranger ici mes affaires et me faire la bourse du voyage. Vous me verrez, par un beau jour, débarquer par ce pont si gentil.

Ceci n'est qu'un petit mot de réception pour vous dire que maintenant mes regards seront sans cesse sur vos fenêtres et sur les colonnes de votre péristyle, que, tout en cherchant mes idées, je me promènerai sur cette pelouse.

Le Curé de Village paraît dans quelques jours. Les *Mémoires de deux jeunes Mariées* s'achèvent. Mon avoué, un homme d'un admirable caractère, maintient ma dette par la procédure. Je donnerai deux pièces de théâtre et une foule d'articles. Je laisserai mes épreuves à corriger à des amis en partant, car j'aurai bien une dizaine de volumes de réimpressions pendant que je voyagerai.

Je viendrai à vous peut-être académicien, mais certainement avec la satisfaction d'avoir publié *le Curé de Village* qui est une des pierres du fronton de mon édifice. J'emporterai de l'ouvrage avec moi. Je voudrais bien savoir à qui m'adresser pour n'éprouver aucun désagrément à la frontière pour mes manuscrits. Croyez-vous qu'il faille écrire à Saint-Pétersbourg, ou que quelques mots de Pahlen, votre ambassadeur, suffisent? Je voudrais bien avoir un renseignement là-dessus, parce qu'alors je vous apporterais vos manuscrits.

Quand j'ai vu votre cage, il m'a semblé que c'était le mienne, et que je devais vivre là. Vous m'avez fait bien heureux, et vous aviez le pressentiment de mon plaisir en me demandant si souvent si j'avais le tableau.

Hier, 15, cent mille personnes dans les Champs-Elysées. Chose qui ferait croire à des intentions dans les effets naturels, au moment où le corps de Napoléon, est entré aux Invalides, il s'est formé (le 15 décembre), un arc-en-ciel au-dessus des Invalides. Victor Hugo a fait un poème sublime, une ode sur le retour de l'Empereur. Depuis le Havre jusqu'au Pecq toutes les rives de la Seine étaient noires de monde et toutes ces populations se sont agenouillées quand

ce bateau passait. C'est plus grand que les triomphes romains. Il est reconnaissable dans son tombeau : la chair est blanche ; la main est parlante. Il est l'homme des prestiges jusqu'au bout et Paris, la ville des miracles. En cinq jours, on a fait cent vingt statues, dont sept ou huit superbes, cent colonnes triomphales, des urnes de vingt pieds de haut et des tribunes pour cent mille personnes. Les Invalides étaient tendus en velours violet parsemé d'abeilles. Mon tapissier me disait ce mot pour expliquer la chose : « Monsieur, dans ces cas-là, tout le monde est tapissier ! »

Allons, adieu. Je travaille, et chaque heure perdue est un retard pour mon voyage. Je vous donne aujourd'hui le plus précieux autographe des autographes, car Frédérick Lemaître n'écrit jamais un mot, et il est aussi grand que Talma [1].

Mille gracieux et tendres hommages ; mes amitiés, mes souvenirs à tous ceux qui vous entourent. Vous devez avoir maintenant une *Pierrette* complète. Vous trouverez ici mille choses que j'ai à vous dire et que le papier ne me permet plus d'exprimer.

1. Voici cette lettre :

Vendredi soir.

« Mon cher Balzac,

» Ainsi que nous en sommes convenus, vous recevez en même temps que la présente, la visite de M. Cormon, mon ami, et qui bientôt, j'en suis sûr, sera le vôtre. Terminons promptement l'affaire dont je vous ai parlé. Croyez-moi, vous en serez content. Et surtout n'oubliez pas (ceci est une observation toute d'amitié) que moi, qui vous suis tout dévoué, depuis *quatre mois* je suis les bras croisés, et cela, uniquement pour vous avoir aimé et écouté. *Soyez raisonnable*, — ce qui ne veut pas dire ici : *soyez facile ; — soyez raisonnable*, cela veut dire : entendez bien vos intérêts, les miens, ceux de votre gloire et ceux de ma petite réputation.

» Je rencontre à l'instant Hugo, à qui *j'ai tout dit*, et qui fait des vœux bien sincères et bien ardents pour que tout se termine *bien*.

» Tout à vous de cœur.

» FRÉDÉRICK. »

« A demain, je l'espère. »

CLI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Mars 1841.

Chère comtesse,

J'ai reçu votre chère lettre numéro cinquante-sept datée du 29 décembre 1840, et si j'y réponds un peu tard, c'est que j'ai eu bien à faire. Vous voyez que l'adresse que je vous ai indiquée est bonne.

Je ne pourrai partir qu'après avoir arrangé mes affaires, de manière à avoir une trêve, et j'ai encore bien des choses à faire pour cela. J'ai trois volumes à écrire et une comédie; mais, patience; un jour je prendrai ma volée.

Voici enfin, *le Curé de Village* qui a passé. C'est un livre qui a coûté bien du temps, vous le verrez en le lisant. Encore n'est-il ni fini ni parfait. N'ayez aucune peur; quand je serai en route, je vous écrirai de chaque ville d'Allemagne où je ferai une station.

Je travaille immensément et j'ai à peine le temps de vous écrire. J'ai fait le mois dernier un roman intitulé *une Ténébreuse Affaire* dans le journal *le Commerce*, et un commencement de livre intitulé *les Deux Frères*, dans *la Presse*. J'ai *les Lecamus*, dans *le Siècle*, une étude sur Catherine de Médicis, dans le genre du *Secret des Ruggieri*. Je fais en ce moment un roman pour *le Messager*, et j'achève, pour mon libraire, *les Mémoires de deux jeunes Mariées*. C'est bien de l'ouvrage, tout cela! Sans compter de petites bêtises, comme *les Peines de cœur d'une chatte anglaise*, une *Note* à la Chambre des députés sur la propriété littéraire, etc. Enfin, pour conquérir un moment de liberté, je travaille comme un misérable, et je regarde cette terre promise : le balcon, l'angle de la maison et le cabinet de travail [1]!

Avant de vous faire faire les Jardies, il faut que je sache si cette chaumière me restera, si je n'en serai point dépouillé.

1. Du paysage de Wierzchownia.

Dès que je partirai, je me mettrai en mesure de ne pas être arrêté par la douane en n'emportant rien ou presque rien, en me munissant de recommandations; soyez bien tranquille. Je crois que je serai en mesure pour le mois de mai; je vous arriverai en juin ou juillet.

Mon voyageur, Borget, travaille à sa gloire et à ses paysages; mais j'ai bien peur qu'il n'ait pas de génie, et nous avons tant de talents qu'un de plus ne peut pas être remarqué.

Vous ne me dites rien de ce qui m'intéresse le plus, rien de votre santé, de votre personne, de vous, et cela est très mal. Est-ce pour me faire venir voir par moi-même? Je n'ai pas besoin de cela. Sachez bien que je ne suis retenu ici que par mes obligations qui sont énormes, et dont le poids finira par m'entraîner.

Je suis bien chagrin de savoir qu'il se passera des mois avant que vous ayez *le Curé de Village*, car c'est un de ces livres que je voudrais vous lire moi-même aussitôt qu'ils sont finis. Il en part un exemplaire pour Henri de France, avec ces mots : « Hommage d'un sujet fidèle. » Et vous verrez les quelques lignes en faveur de Charles X qui empêchent que ce livre n'ait le prix Montyon.

Si, par un effet du hasard, je partais avant le temps où je crois être libre, vous le sauriez tout de même, car mes résolutions sont quelquefois subites. Si j'étais au bout de mes forces et que le voyage fût nécessaire, j'avancerais le départ, et je le désire.

On me dit qu'il y a ici un de vos cousins; mais il ne me cherche pas plus que ne l'a fait votre frère. George Sand, chez qui je vais assez souvent, lui aurait bien dit où me trouver. Ce cousin me paraît très gobe-mouche, et gobe une foule de sottises sur moi, à en juger par ce qu'on m'a dit de lui. Avouez, chère, que votre frère a joué, de bonne volonté, de malheur, car George Sand et moi sommes restés assez amis, et je la vois toujours une fois environ par mois. Je mène une vie très retirée à cause de mes travaux, mais je ne suis pas introuvable pour mes amis.

15 mars.

Je reviens de chez George Sand, qui n'a jamais vu ni connu de comte Adam Rzewuski. Je l'ai remuée et interrogée avec la plus grande ténacité, et comme elle a depuis trois ans Chopin, le pianiste, pour ami, vous comprenez que l'illustre Polonais, qui se sou-

vient de Léonce et de son frère [1], aurait su ce que c'était que votre cher Adam. D'ailleurs, Grzymala, l'amoureux de la Z..., et Gurowzki, et tous les Polonais dont elle est farcie, sauraient qu'Adam est Adam Rzewuski. N'ayez pas l'air de savoir ceci, car vous savez que les hommes sont terribles sur l'affaire d'amour-propre, et vous m'en feriez un ennemi. George Sand n'est pas sortie, l'année dernière, de Paris. Elle demeure rue Pigalle, 16, au fond d'un jardin, au-dessus des remises et des écuries d'une maison qui est sur la rue. Elle a une salle à manger où les meubles sont en bois de chêne sculpté. Son petit salon est couleur café au lait et le salon où elle reçoit est plein de vases chinois superbes, pleins de fleurs. Il y a toujours une jardinière pleine de fleurs; le meuble est vert; il y a un dressoir plein de curiosités, des tableaux de Delacroix, son portrait par Calamatta. Interrogez votre frère et sachez s'il a vu ces choses-là, qui sont frappantes et qu'il est impossible de ne pas voir. Le piano est magnifique et droit, carré, en palissandre. D'ailleurs, Chopin y est toujours. *Elle ne fume que des* CIGARETTES, et pas autre chose. Elle ne se lève qu'à quatre heures; à quatre heures, Chopin a fini de donner ses leçons. On monte chez elle par un escalier dit *de meunier*, droit et raide. Sa chambre à coucher est brune; son lit est deux matelas par terre, à la turque. *Ecco, contessa!* Elle a de jolies petites, petites, mains d'enfant. Enfin, le portrait de l'amoureux de la Z..., en castellan de Pologne, est dans la salle à manger, fait jusqu'au genou, et rien ne frappe davantage un étranger. Si votre frère se tire de là, vous saurez la vérité. Mais laissez-vous attraper. — Oh! les voyageurs!

Si vous saviez combien il y de Balzac au carnaval dans les différents bals de Paris! Que d'aventures j'endosse! Cette année, j'ai bien attrapé mon monde; je n'ai mis le pied nulle part.

Je me hâte de vous envoyer ce bout de lettre, pour vous rassurer sur la vôtre, et vous confirmer que mon envie de partir ne fait que s'accroître. Ce sur quoi votre frère a raison, c'est sur l'incroyable influence de l'atmosphère de Paris; à la lettre, on y boit des idées, Il y a tous les jours et à toute heure quelque chose de nouveau; qui met le pied sur les boulevards est perdu; on ne peut que s'amuser.

1. Les comtes Léonce et Withold Rzewuski, cousins germains de madame Hanska.

25 mars.

Votre cousin, ou celui de M. de Hanski, se nomme Gericht ou Geritch. Je ne sais pas ce que sont tous ceux qui se disent vos cousins, mais ce que je sais, c'est que vous n'avez pas de plus cruels ennemis que les vôtres, car ils jettent les hauts cris de ce que j'ai de l'amitié pour vous et font tout le bruit, tandis que moi je vis dans mon coin et n'ai pas prononcé dix fois votre nom. La première fois qu'une princesse exilée m'a dit : « Vous aimez la Pologne, nous le savons, monsieur de Balzac », je lui ai répondu : « Il est difficile de ne pas aimer *votre* pays ».

Mais je suis bien bon de m'irriter de ces sortes de choses! Le monde est le monde. Il y a de *vos cousins* qui disent des choses comme celles-ci, en donnant dans les calomnies qui me poursuivent toujours: « Ah! si ma cousine savait ce qu'a fait M. de Balzac! « Ils ne savent sans doute pas que je vous écris à peu près ma vie comme elle se passe. Enfin, ceci me blesse profondément et vous fera sans doute aussi de la peine. Vous avez encore ici, m'a-t-on dit, un autre cousin. Ce M. de Gericht est très fier de notre illustre amitié, mais cet autre en est très affligé. Bien! C'est à faire prendre en haine cette fumée appelée la mode ou la gloire, comme vous voudrez.

Je vous rapporte ces niaiseries, parce que je viens d'en être battu tout chaud, et que chaque fois que je sors, je me sens blessé par quelque chose de ce genre, mais qui ne vous regarde pas, et qu'alors je supporte moins facilement ce qui vous regarde.

Cette sotte princesse R... est venue ici, et n'aura pas distingué entre Paris et Vienne; elle aura peut-être eu la même bonhomie, et Paris n'est pas bonhomme! Il y a, comme vous l'a dit votre frère, des idées jusque dans l'air et une animation qui ne se voit chez aucun peuple ni dans aucune capitale! Jugez ce qu'est une ville où s'entassent les supériorités en tous genres.

J'ai bien fait répéter à George Sand qu'elle n'avait jamais vu de Polonais ni de Russe du nom de votre frère.

J'ai passé, il y a deux jours, une charmante soirée avec Lamartine, Hugo, madame d'Agoult, Gautier et Karr, chez madame de Girardin. Je n'avais jamais tant ri depuis la maison Mirabaud.

Allons, adieu, chère. A bientôt. Je partirai vraisemblablement pour l'Allemagne en mai, et j'espère qu'après tant de travaux j'ai bien gagné de vous voir et de venir vous dire : *sempre medesimo*[1].

CLII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Passy, 1er juin 1841.

Cette nuit, chère comtesse, je vous ai vue en rêve, de la manière la plus exacte, la plus formelle, et je recommence la fable des *Deux Amis*; je vous écris aussitôt. Je suis tout effrayé de vous avoir vue aussi distinctement, puis je me suis réveillé, réendormi, et j'ai lu alors une bonne longue lettre de vous. D'abord, vous n'étiez pas changée, et j'ai été ravi de vous voir ainsi. Vous étiez à la fois loin et près; je n'ai pas même eu le plaisir de vous serrer la main.

Cela venait-il de ce que j'ai parlé de vous avec une Russe, la veille, chez la fille du feu prince Koslowski, une demoiselle Crewuzki, qui était à Vienne quand nous y étions, et qui essayait de me prouver que vous n'étiez pas belle (elle est affreuse, elle)? Ou bien, est-ce qu'il y a de vous, en route, une lettre pour moi? La même chose arrivait à madame de B... toutes les fois que je lui écrivais; elle rêvait de la lettre. Cette idée m'a attendri là, devant mon bureau, avant de vous écrire!

Hélas, chère, plus de voyage, d'ici à l'année prochaine au moins! Et j'ai eu tant d'événements que je ne sais si je pourrai vous les raconter tous. Je reprends.

Quand je vous écrivais : je viens, je doutais de la possibilité de vivre en France dans les horribles luttes qui consument ma vie, et j'avais l'idée d'aller de chez vous à Saint-Pétersbourg, en renonçant à la France. Mais un dernier effort essayé m'a tiré des griffes du libraire à qui je devais cent mille francs! En travaillant nuit

1. « Toujours même. »

et jour, et en m'engageant encore pour six mois à des travaux d'Hercule littéraire, j'ai payé ces cent mille francs.

Je n'en dois plus que cent cinquante mille, et quoique l'âge s'avance pour moi, que le travail devienne chaque jour plus pénible, j'ai conçu l'espérance de finir cette horrible dette d'ici à dix-huit mois, surtout en me mettant dans la situation où mon avoué veut que je sois pour n'être pas poursuivi et ne plus payer de frais. Les Jardies vont être vendus et achetés par un prête-nom à moi avec mes fonds, et quand je ne devrai plus rien, j'y rentrerai. D'un autre côté, ma mère s'est ruinée pour mon frère Henry, qui est aux colonies, et je l'ai avec moi. Enfin, j'ai presque la majorité pour mon élection à l'Académie. Tout cela m'a fait renoncer au projet d'aller en Russie, et j'ai signé un traité pour dix nouveaux volumes à faire cette année. J'ai des articles dus à *la Presse* et au *Siècle;* il faut encore les faire avant de voyager. Enfin, *cara,* j'ai signé un marché pour une édition complète de mes œuvres, qui vont être exploitées par une grande maison de librairie et publiées avec un grand luxe et un bas prix.

Toutes ces choses si grandes, si capitales, si importantes, se sont faites entre ma dernière lettre et celle-ci. Mais je n'ai pas travaillé, publié, et fait des affaires impunément.

D'abord, ne vous courroucez pas; pendant deux mois, à la lettre, je n'ai pas eu le temps d'écrire ni de faire autre chose que ce que je faisais. Les Jardies étaient saisis, un créancier allait les faire vendre; il a fallu trouver cinquante mille francs en un mois, et je les ai trouvés! Il fallait publier mes livres, mes articles, faire des affaires, et j'étais sans argent, mais sans argent exactement. Il pleuvait à torrents, et j'allais à pied de Passy à mes affaires, trottant le jour et écrivant la nuit. *Primo :* je ne suis pas devenu fou. *Secondo :* je suis tombé malade. Il a fallu voyager. Dès que le résultat a été atteint, j'ai été pris d'une inflammation dans le sang, et le cerveau pouvait se prendre. Je suis allé en Touraine, en Bretagne, pendant quinze jours. Mais, à mon retour, M. Nacquart m'a condamné à un bain de trois heures par jour, à boire quatre pintes d'eau, à ne pas me nourrir, attendu que mon sang se coagulait. Je sors de ce traitement barbare, mais héroïque, le teint clair, rafraîchi et prêt à de nouvelles luttes.

Voilà mon histoire en résumé, car s'il fallait entrer dans les détails, il faudrait des volumes.

Chère, je n'ai pas reçu de vous le plus petit mot depuis votre numéro cinquante-sept, en date du 29 décembre! Oh! que cela est mal quand on est aimée comme vous l'êtes par moi, quand vous êtes seule dans ce cœur avec la misère et le travail, qui sont deux incorruptibles gardiens. Mais pourquoi m'abandonnez-vous ainsi, quand vous êtes mon unique pensée, le but et le lien de tant de travaux, quand, depuis que j'ai Wierzchownia en peinture, je n'ai rien trouvé dans les champs de la pensée qui n'ait été cherché sur les eaux de votre étang, sous vos fenêtres, dans vos rosiers et sur vos tapis de verdure? Oh! quelque remords n'a-t-il pas étreint votre cœur? Quelque pensée ne s'est-elle pas détachée, sous une forme brillante, de votre bougie, le soir, pour vous dire : « On pense à vous! » M. de Hanski, lui-même, ne vous a-t-il pas dit : « Vous n'écrivez donc pas à ce pauvre garçon? »

Rien n'a-t-il plaidé pour le malheureux, pour le souffrant, pour le passeur de nuits, pour le faiseur d'articles et de livres, pour le prétendu poète, pour moi enfin, pour le voyageur de Neuchâtel, de Genève et de Vienne, qui ne se trouve pas en ce moment devant vous parce que le voyage coûte mille écus, pour parler l'affreux langage des affaires, et que mille écus et la librairie sont deux termes inconciliables?

Oui, six mois sans m'écrire! J'ai toujours des raisons valables pour mon silence, et vous n'en avez pas pour le vôtre; vous devez m'écrire trois fois, contre moi une, et c'est moi qui écris deux fois contre vous une! *Ingrato cuore!*

Mes excuses, les voici : j'ai publié *le Curé de Village* (œuvre encore incomplète); j'ai mis aux trois quarts les *Mémoires de deux jeunes Mariées*, qui vont paraître dans un mois; j'ai publié *une Ténébreuse Affaire*; j'ai publié, dans *le Siècle, les Lecamus;* j'ai publié, dans *la Presse, les Deux Frères;* je suis en mesure de publier *les Paysans;* j'ai fait bien des travaux inutiles, pour vivre, que j'appelle inutiles parce qu'ils sont en dehors de mon œuvre, et qu'alors, si c'est de l'argent gagné, c'est du temps perdu. Enfin, d'ici à un mois, nous publions mon œuvre, sous le titre de : *la Comédie humaine*, par livraisons, et il faudra que je corrige au moins trois fois cinq cents feuilles d'impression compacte!

Oh! chère, la femme aimée et un peu de pain dans un coin, la tranquillité, le travail modéré, voilà mon vœu. Je sais qu'il est énorme en un point, mais il est si modeste pour le reste! Pourquoi n'est-il pas exaucé? Dieu ne veut pas, mais je ne lui vois point de raisons valables.

Allons, chère, voici maintenant mes espérances et mon programme. Je vais faire un livre, pour le prix Montyon, qui payera le tiers de ma dette. Un autre tiers sera payé par le théâtre, et le reste par mon travail habituel. Vous viendrez aux eaux de Bade et je vous verrai, car s'absenter un mois, cela est possible, mais deux ou trois, non, dans les circonstances actuelles.

Ma sœur veut toujours me marier. Elle a, dans ses amies, une filleule de Louis-Philippe, la fille du fils de ce Bonnard qui a élevé le roi des Français. Je me suis mis si fort à rire, que ma sœur est restée sans parole. « Et d'abord, lui ai-je dit, je ne veux plus épouser qu'une femme de trente-six ans, voire même de quarante, attendu que j'ai quarante-deux ans. »

A propos de ça, j'ai attendu une lettre de vous pour le 16 mai, la Saint-Honoré, pour le 20, le jour de ma naissance, et j'ai eu des palpitations pour rien à l'heure de la poste. *Ingrato cuore!* Enfin, vous êtes aimée *quand même!*

Dans ces six mois, il y a eu des moments où je me suis figuré que vous arriviez.

Et Gurowski enlève une infante, et il l'épouse! Oh! qu'il vaut mieux être un sot comme Gurowski qu'un intrépide travailleur comme moi!

Si vous saviez ce que je donnerais pour avoir à moi un enfant! Non, il y a des moments où la crainte de me réveiller vieux, malade et incapable d'inspirer aucun sentiment (ce qui commence), me prend, et alors je deviens fou. Je vais me promener mélancoliquement dans des endroits déserts, maudissant la vie et notre exécrable pays, le seul où il soit possible néanmoins de vivre.

J'ai là, sous les yeux, votre dernière lettre du 29 décembre, hélas! Et vous regardiez un rayon qui dégelait vos vitres; vous y voyiez le passé, l'avenir! Fasse le ciel que ce rayon vienne jusqu'ici. J'attends avec bien de l'impatience ce rayon rare — votre lettre — qui luit de temps en temps sur moi. Six mois de silence, un hiver de

cœur! Que vous est-il arrivé pendant tout ce temps? Avez-vous été malade? Souffrez-vous? Quoi? L'esprit et le cœur se promènent douloureusement dans toutes les zones des suppositions, du doute, de l'inquiétude!

Si j'avais été moins ruiné, moins forcé de donner tout mon argent à mon avoué, j'eusse été vous voir, puisqu'il m'était ordonné de me promener pendant un moment. Mais on ne m'avait laissé que cinq cents francs de liberté.

Allons, adieu, chère, ou plutôt : à bientôt. Malgré mes promesses, déjouées par le sort et par le malheur, croyez que tout ce que je désire est d'aller vous voir; je n'en parle plus; je tâcherai. Peut-être que la force même du travail exigera un plus long repos que celui des quinze jours passés en Touraine, par les ordonnances réunies de l'avoué et du médecin. Quand j'aurai fini de faire paraître les livres que je dois encore donner au sieur Souverain, et qui sont encore au nombre de cinq volumes à faire, je trouverai sans doute un moment. Ne m'en voulez pas d'avoir remis ce grand bonheur, pour moi, car il le fallait pour mes intérêts. Il fallait sauver les cent mille francs que coûtent les Jardies, et persévérer dans cette grande et noble tâche : payer ses dettes. Vous me deviez à mon propre désespoir, et je me suis remis à espérer. L'Espérance est, surtout pour moi, une vertu; elle est un devoir qui ne va pas sans bien des pleurs versés secrètement et que vous ne voyez pas. Dieu me doit une bien grande récompense, et, parmi celles qu'il m'envoie, je compte les blanches bénédictions que vos belles mains m'envoyent avec les adieux de vos chères lettres.

Mille gracieux souhaits de bonheur pour votre chère Anna! Mes affectueux compliments à tous ceux que je connais parmi les vôtres, et mes amitiés au Comte. Je ne l'ai pas oublié dans mes dédicaces, et il trouvera la sienne dans cette belle édition complète que je prépare[1].

Quant à vous, chère Élue et la plus adorée entre toutes mes amitiés, la préférée même aux affections naturelles, vous qui êtes avant

1. Aucune dédicace à M. de Hanski ne se trouve dans *la Comédie Humaine*. Sa mort, survenue le 10 novembre 1841, peu de mois après cette lettre, empêcha sans doute la réalisation de ce projet.

la sœur, et que j'affectionnerai toujours, je ne vous dis point adieu; je vous offre derechef tout ce qui est à vous, car on ne se donne pas deux fois.

CLIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Juin — 16 juillet 1841.

Chère comtesse,

Je ne comprends rien à votre silence. Voici bien des jours que j'attends une réponse. Je vous ai déjà écrit deux fois depuis que j'ai reçu votre dernière lettre, et je suis en proie aux plus vives inquiétudes. Ces craintes et ces incertitudes me prennent au milieu de mes travaux; je m'interromps pour me demander où vous êtes et ce que vous faites! Peut-être avez-vous été ailleurs qu'à Wierzchownia; peut-être n'y êtes vous revenue que tard. Enfin, je me tourmente étrangement, et j'ai dans ma vie si laborieuse une pensée, au milieu de toutes mes pensées, qui les domine et y met une anxiété vraiment affreuse, puisqu'elle attaque un des sentiments par lesquels je vis.

Je vous ai raconté succinctement quelles affaires j'ai faites, comment je me suis tiré de quelques mauvais pas; la fatigue morale et physique où m'ont mis ces travaux de tout genre, m'a fait faire un petit voyage de quinze jours en Bretagne, en avril et quelques jours de mai. Je suis revenu malade; je suis resté toute la fin de mai dans une baignoire, prenant tous les jours des bains de trois heures, pour combattre l'inflammation qui me menaçait, et à un régime débilitant qui m'a donné une maladie, pour moi, c'est-à-dire rien dans le cerveau. Plus de travail, pas la moindre force, et je suis resté jusqu'au commencement de ce mois-ci dans l'agréable état d'une huître. Enfin je me suis, une fois le docteur Nacquart satisfait, mis à l'ouvrage, et je viens de finir les *Mémoires de deux jeunes Mariées*, de faire *Ursule Mirouët*, une de ces histoires privi-

légiées que vous lirez, puis je vais me mettre à un livre pour le prix Montyon.

Vous raconter ma vie, chère, c'est vous raconter, vous énumérer mes travaux, et quels travaux ! L'édition de *la Comédie humaine*, (tel est le titre de l'ouvrage complet, dont les fragments ont composé jusqu'à présent les ouvrages que j'ai donnés), va prendre deux ans et contient cinq cents feuilles d'impression compacte. Et il faut que je les lise trois fois ! C'est comme si j'avais quinze cents feuilles compactes à lire. Et mes travaux habituels n'en doivent pas souffrir ! Mes libraires ont décidé de joindre à chaque livraison une vignette. Cette revision générale de mes œuvres, leur classement, l'achèvement des diverses portions de l'édifice, me donnent un surcroît de travail que moi seul connais, et qui est écrasant.

Chère, voici ce que j'aurai écrit cette année. Primo : *le Curé de Village*. Secondo : *la Ténébreuse Affaire*. Tertio : *le Martyr calviniste*. Quarto : *la Rabouilleuse*. Quinto : *Ursule Mirouët*. Sexto : un livre pour le prix Montyon. Et, enfin, j'aurai écrit, outre ces dix volumes-là, la valeur de deux volumes en petits articles détachés. Puis j'ai, pour pouvoir vivre, à écrire encore deux romans assez indispensables à la partie de mon œuvre que l'on va publier en premier, les *Scènes de la Vie privée*, qui ont *vingt* ouvrages. Cela fera bien dix-huit volumes, en tout. Jugez de ce que j'aurai fait ; je n'ai vécu que dans l'encre, dans les épreuves, et dans les difficultés littéraires à résoudre. J'ai bien peu dormi. J'ai, je crois, fini, comme Mithridate, par user le café.

Si mon avoué me met, par rapport à mes affaires, dans un état tranquille, je voudrais voyager en septembre et octobre. J'irais jusque chez vous pour quelques jours. Mais cela dépend entièrement de mon travail, car tout ce que la librairie me donne va chez l'avoué pour arranger mes affaires, et je ne vis que de ce que me donnent les journaux. Et jugez quelle difficulté de travailler pour deux maîtres, pour deux nécessités !

30 juin.

Je vais encore attendre quelques jours avant d'envoyer cette lettre, en espérant que vous m'aurez écrit. J'ai, depuis les deux

pages que je vous ai écrites, assisté à la réception de Hugo, où le poète a renié ses soldats, où il a renié la Branche aînée, où il a voulu justifier la Convention. Son discours a fait le plus profond chagrin à ses amis. Il a voulu caresser les partis, et, ce qui peut se faire dans l'ombre et dans l'intimité, ne va guère en public. Ce grand poète, ce sublime faiseur d'images, a reçu les étrivières, de qui? De Salvandy! L'assemblée était brillante, mais les deux orateurs ont été mauvais l'un et l'autre. Il y a surtout des louanges pour la France que j'ai trouvées ridicules. Que nos plumes soient les maîtresses du monde intelligent, je le veux bien; mais que nous nous le disions à nous-même et sans contradicteurs, chez nous, dans l'Académie, il y a mauvais goût, et cela m'a révolté.

Je suis bien tourmenté par les affaires. Je suis obligé d'attendre le dénouement de la principale combinaison de mon avoué, qui consiste à vendre les Jardies, et la vente a lieu le 15 juillet.

15 juillet.

Les Jardies ont été vendus ce matin dix-sept mille cinq cents francs, et m'en coûtent cent mille! Me voici donc sans maison, sans feu ni lieu. D'ici à quelques jours je me mettrai à combler les obligations *de plume* que j'ai à remplir et qui n'exigent que six volumes à faire, et, n'ayant plus ni maisons, ni mobiliers, n'ayant plus de poursuites à craindre, je pourrai voyager! Mais me voilà séparé de ce voyage par six volumes et par toute la réimpression des livraisons de *la Comédie humaine* qui paraîtraient pendant le voyage, et, si je suis quatre mois en route, cela fait deux volumes. Or, il en faudrait quatre pour bien faire. Il est peu croyable que je puisse faire six volumes, et quatre de réimpressions compactes à revoir, d'ici le 15 octobre; cependant, je vais tâcher.

Point de lettre de vous; cela m'inquiète au plus haut point. Je commence à me livrer aux plus absurdes idées. Enfin, je vais consulter une somnambule pour savoir si vous êtes malade. Il y a quelques jours j'ai été me faire tirer les cartes par un très fameux sorcier. Je n'avais jamais vu de ces singuliers phénomènes, que je trouve excessivement singuliers. Ce sorcier m'a dit, d'après les combinaisons de ses cartes, des choses d'une incroyable justesse et

des particularités sur mon existence passée, en m'expliquant les présomptions de l'avenir. Cet homme, sans aucune instruction et d'une extrême vulgarité, se sert d'expressions choisies dès qu'il est avec ses cartes. L'homme et les cartes est un tout autre homme que l'homme sans les cartes. Il m'a dit, lui qui ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam, à moi qui ne savais pas à deux heures que je le consulterais à trois, que ma vie jusqu'aujourd'hui n'avait été qu'une suite continue de luttes où j'avais toujours été victorieux. Enfin, il ne m'a pas dit si je serais bientôt marié, et c'était là ma *grande curiosité*.

16 juillet.

Dois-je faire partir cette lettre? Et attendre encore? Voici deux lettres de moi que vous laissez sans réponse, et celle-ci sera la troisième. Au milieu des travaux sous lesquels je plie sans rompre, c'est une continuelle inquiétude qui me chagrine.

J'ai toujours l'intention d'aller passer une partie de l'hiver avec vous; mais tout dépend de cette réimpression générale de mes œuvres, qui devient presque problématique malgré quinze mille francs qu'on m'a donnés; l'affaire paraît difficile et lourde, et je vis de conférences avec mon avoué et mes trois libraires, qui veulent avoir tant de garanties que je recommencerais, je crois, les ennuis du traité avec les trois libraires que je viens de solder, et qui m'ont coûté cent mille francs; c'est-à-dire que cinquante mille francs qu'ils m'ont donné me représentent de l'argent à cent pour cent.

Vous êtes bien courageuse si vous avez fait tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre, et vous devez maintenant trouver que j'avais raison en vous parlant de la valeur que doit avoir une femme dans sa maison, idée toute française d'ailleurs.

Je commence à m'ennuyer excessivement dans mes travaux continuels. Voici près de cinq ans que je n'ai cessé de travailler, et le sorcier qui m'a dit que j'allais bientôt avoir ma tranquillité, devrait bien ne pas mentir.

De grâce, chère, un mot aussitôt cette lettre reçue, que je vais faire partir aujourd'hui. J'ai bien besoin de savoir où vous êtes, ce que vous faites, si vous souffrez ou si quelqu'un des vôtres est malade, car il n'y a qu'une maladie qui puisse interrompre ainsi

les nouvelles entre nous. Songez que le coin de terre de Wierzchownia m'intéresse plus que les autres pays du monde ensemble.

Quoique j'aie eu bien des soucis à propos de mon frère, dont la détresse est devenue extrême aux Indes, je ne sais pas si je vous ai dit que j'ai pris avec moi, ici, ma mère, qui est une grande charge aussi, et qui me fait désirer bien vivement de me tirer d'affaire pour la caser dans un chez elle, car elle est d'une humeur inégale qui rendrait fou un homme qui ne serait pas déjà susceptible de l'être par la multiplicité de ses idées, de ses travaux et de ses ennuis.

Adieu, chère ; mille tendresses et mille souvenirs, à travers ces espaces que, tôt ou tard, je vais franchir. Avec quel plaisir, il n'y a que moi qui le sache ! Mais, de grâce, un mot, une lettre. Je l'attends avec une impatience que tant de retard a rendue un mal d'âme. Le sorcier ne m'a-t-il pas dit que, sous six semaines, je recevrais une lettre qui changerait toute ma vie, et dans les cinq combinaisons qu'il a faites, cette nouvelle a toujours reparu ! Je vous raconterai quelque jour cette séance et je vous ferai bien rire [1].

Allons, adieu. Mille gracieusetés à tous ceux qui vous entourent. Je me perds en conjectures sur les causes de votre retard.

Adieu. *Sempre medesemo.*

CLIV

A MADAME HANSKA A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, septembre 1841

Chère comtesse,

Voici près de dix mois que je n'ai reçu de lettres de vous, et voici la cinquième lettre que je vous écris sans avoir eu de réponse. Je suis plus qu'inquiet, je ne sais que penser.

Cette fois, j'ai quelques bonnes choses à vous apprendre. *Primo* : J'ai enfin acquitté la dette qui écrasait ma vie et mes efforts. Les cent mille francs dus à ceux avec qui j'avais contracté le fatal traité

1. Balzac reçut en effet, non pas six semaines, mais quelques mois après cette séance de cartomancie, une lettre qui « changea toute sa vie » ; elle lui annonçait la mort de M. de Hanski.

de 1836 sont remboursés. *Secondo :* les Jardies sont vendus à un ami lui me les conservera. *Tertio :* personne ne peut plus me tourmenter ; mes dettes sont arrêtées à un certain chiffre. Je ne dépense plus rien et d'ici à dix-huit mois je les aurai *toutes* payées, si je conserve ma force et ma santé. *Quarto :* trois maisons de librairie réunies, les Dubochet, Furne, Hetzel et Paulin entreprennent la publication de tout mon ouvrage, à grand nombre, avec des gravures, et à un excessif bon marché. *La Comédie humaine* va enfin se dresser, belle, bien corrigée, et à peu près complète. Mes œuvres pourront s'acheter. car, en ce moment, personne ne sait où elles sont, et n'a l'argent de les acheter; elles coûteraient trois cents francs, tandis qu'elles en coûteront pas quatre-vingts francs et seront bien imprimées. Ceci est une affaire qui à elle seule peut me payer mes dettes! Mais je n'y compte pas; je ne compte que sur ma plume et les œuvres nouvelles.

J'ai, pendant cette année, écrit trente mille lignes aux journaux. Je vais, en 1842, en écrire quarante mille, et si je puis en tirer trois francs la ligne, elles payeront mes dettes. J'ai, en outre, une comédie en cinq actes, pour le Théâtre-Français, sans compter *Mercadet,* qui est toujours sur la planche.

J'ai écrit cette année en tout seize volumes ! Mais dès le printemps, si ma pièce est jouée, j'irai en Allemagne et vers vous, car d'ici là, vous m'aurez dit pourquoi vous m'avez mis en pénitence et sevré de mon pain !

J'ai eu tant d'affaires, et par mes efforts pour établir la possibilité d'une liquidation, et pour mes affaires de librairie. — j'ai encore tant de choses à obtenir, que tout en sentant qu'un voyage *était nécessaire*, je n'avais ni le temps ni l'argent pour le faire. Je ne pourrai voyager maintenant qu'après avoir préparé assez de volumes à publier dans mes œuvres complètes pour que cette opération ne souffre pas de mon absence.

J'ai à remplir les cadres; il manque bien des choses dans les *Scènes de la Vie de province* et *parisienne*. Quant aux *Scènes de la Vie politique*, *militaire* et *de Campagne*, il en manque les deux tiers, et je dois tout avoir fini en sept ans, sous peine de ne jamais faire *la Comédie humaine*. (Tel est le titre de mon histoire de la société peinte en action).

Au milieu de tant d'affaires, de travaux, et je puis dire de *douleurs renaissantes*, le chagrin que m'a causé votre silence a été le plus vif; c'est chaque jour plus cuisant et je ne cherche plus maintenant les raisons de ce silence. Je les attends.

Dès que par le dévouement de Gavault, l'avoué de la ville de Paris, j'ai vu qu'il y avait moyen de tenir en France, de me tirer d'affaire, et qu'il fallait répondre à ses avances d'argent par des résultats pécuniaires, j'ai redoublé de courage, et j'ai sacrifié le voyage que je devais faire vers vos pays. Mais je vous l'ai dit aussitôt par une lettre, en vous disant toutes mes espérances. Cette année, le mieux a fait un grand pas. J'arriverai,... à l'agonie peut-être, mais mes derniers regards verront fuir les Romains!

Comment vous expliquer qu'au milieu de ces batailles triples, je sentais une place froide dans mon cœur; que je ne pouvais ni me plaindre, ni vous écrire; que je ne pouvais que souffrir! Combien d'explications je donne à ce silence, toutes ou blessantes ou irritantes! J'attends un mot de vous avec anxiété. Cette lettre part en septembre; vous la recevrez en octobre ou novembre; je ne pourrai donc avoir de lettre de vous qu'en janvier. Ce sera quatre ou cinq mois d'incertitudes, de craintes, au milieu de la vie la plus terrible, la plus active, la plus occupée qu'il y ait au monde, car je remue un monde, et vous ne savez pas ce que c'est qu'un Prométhée debout, agissant, dont le vautour ne se voit pas et est enfermé dans le cœur même! J'ai des moments où je ne sais plus même inventer une raison de ce silence; je les ai toutes envisagées et les ai trouvées toutes plus amères les unes que les autres.

Cette année, j'ai passé plus de deux cents nuits, et il faut recommencer cette année pour conquérir ma liberté. Ah! l'on a bien raison d'en faire une idole!

Allons, adieu. Je vous adresse mille souvenirs et des tendresses infinies. Rappelez-moi au souvenir de tous ceux que j'ai connus parmi ceux qui vous entourent. M. de Hanski a sa dédicace dans *la Comédie humaine*. Les *Mémoires de deux jeunes Mariées* paraissent dans dix jours.

L'adresse: à M. de Brugnol, rue Basse, numéro 19, à Passy, département de la Seine, est toujours bonne et directe.

CLV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

Paris, 30 septembre 1841.

Chère comtesse,

Je viens d'avoir la lettre que vous m'avez fait passer sous le couvert de Souverain, et je suis tombé de mon haut. Avant tout, ayez la charité de me répondre, courrier par courrier, à ces deux demandes :

Primo : Avez-vous adressé les lettres qui vous ont été retournées, à l'adresse de Passy, rue Basse, numéro 19, à M. de Brugnol ? Où étaient-elles adressées à Sèvres ?

Secondo : A quelles dates ont-elles dû parvenir ?

Songez que votre réponse importe beaucoup à ma tranquillité, et que je dois, d'après votre lettre, savoir par quelles causes elles ne m'ont pas été remises.

Rien au monde ne m'a fait une impression comparable à celle de votre petite lettre que m'a remise mon libraire ; j'en ai été plus que souffrant, malade pendant deux jours. Je viens d'avoir une espèce de congestion à la tête, qui en a été vraisemblablement le résultat. La lettre que vous aurez reçue quelques jours avant celle-ci vous peindra mes anxiétés. En la mettant moi-même à la poste, je parlai au directeur, en lui disant que j'avais mis à son bureau quatre lettres [1] desquelles je n'avais pas de réponse, et que jamais ma correspondance, depuis huit ou neuf ans, n'avait été interrompue pour un si long temps, que je ne savais plus si mes lettres arrivaient, et que je craignais que ce ne fût à cause de quelque erreur dans l'affranchissement des miennes. Il me répondit que s'il y avait erreur de finance elle était à sa charge, et que cela n'influait point sur la remise des lettres, et j'eus envie de *charger* celle que je lui donnais. Mais si je n'avais pas reçu votre lettre, Souverain, ni ma réponse à la dernière dans le temps voulu (deux mois et demi), je serais parti, et, chère,

1. Balzac corrige lui-même ici le chiffre inexactement indiqué dans sa précédente lettre.

un voyage intempestif peut arrêter l'espèce de prospérité que Gavault, l'avoué, a introduite dans la liquidation de mes affaires. Jugez maintenant du renversement qui s'est fait dans mon esprit quand j'ai lu votre lettre si pleine de mélancolie, de tristesse même, et qui m'annonce *quelque mauvais tour*, pour la répression duquel j'ai besoin des réponses que je vous demande.

Chère, et bien chère, vous devez voir que mon activité, cette année, a été cruelle, je puis employer ce mot. D'octobre 1840 à octobre 1841, j'aurai écrit douze volumes, et quels volumes ! Aussi, excepté les petits billets d'affaires, êtes-vous au monde la seule personne à laquelle j'aie écrit. Jugez de ma douleur, en sachant qu'il y a des lettres retournées de Paris chez vous !

J'ai pris l'engagement de faire quarante mille lignes de roman dans les feuilletons de journaux cette année, de octobre 1841 à octobre 1842, et si je puis en obtenir deux francs cinquante centimes la ligne, je gagnerai cent mille francs, avec lesquels mes dettes seront acquittées à peu près, et j'aurai conquis une indépendance que je n'ai jamais eue depuis que j'existe. Je ne devrai ni un sou ni une ligne à qui que ce soit au monde. C'est devant ce résultat que j'ai immolé mes plus chères affections et que j'ai renoncé au voyage que j'avais projeté. Mais il est impossible qu'après cet hiver prochain je n'aie pas besoin d'une violente et longue distraction ; je ferai donc en avril le voyage d'Allemagne, et j'irai au devant de vous très loin ; j'irai presque vous chercher.

L'éloquence douloureuse de votre chère lettre de blessée m'a fait pleurer, et j'ai été navré en lisant, à la fin, vos assurances d'ancienne affection, quand chez moi tout était de même, et que vous m'accusiez ! Il a fallu les reflets de joie, en apprenant que toutes nos peines ne viennent ni de vous ni de moi, qu'au milieu de ce désastre qui rembrunit huit mois de notre vie nous avons eu la même confiance l'un en l'autre, — quoique vous attristée, moi impatient et presque injuste, — pour me mettre au cœur quelque baume. Faut-il maintenant que je vous redise que vous et ma sœur vous êtes mes dieux ? C'était, chère, l'extrême malheur qui m'a fait vous donner l'espérance de ma visite. Mais j'étais plus fort contre les travaux excessifs que je ne le croyais. Au bout de dix mois de travaux, écrire comme je viens de le faire, *Ursule Mirouët* en vingt jours, est une de ces choses que ne

croyent que les imprimeurs et les témoins de ce singulier tour de force, qui n'a que *César Birotteau* d'analogue.

Enfin. Dieu me devait cette joie mélangée de pleurs que m'a causée votre lettre, et sans cela je n'eusse pas pu faire peut-être le nouveau tour de force de ce mois-ci, car il faut que je donne un rival au *Médecin de Campagne*, et que pour avoir vingt mille francs du prix Montyon en 1842, j'écrive dans ce mois-ci *les Frères de la Consolation*[1]. On parle de me donner la croix, dont je me soucie fort peu, car ce n'est pas à quarante ans que cela peut faire plaisir; mais je ne puis pas refuser Villemain.

Les Mémoires de deux jeunes Mariées paraissent dans quelques jours. Dans un mois aussi, j'achèverai dans *la Presse* mon roman de *la Rabouilleuse*, dont une première partie a paru sous le titre des *Deux Frères*.

J'aurai bien besoin de voir l'Allemagne à fond pour pouvoir écrire les *Scènes de la Vie militaire*, et j'irai à Dresde tout droit pour voir le champ de la bataille.

L'affaire de la publication de mon grand ouvrage, sous le titre de *la Comédie humaine*, et où toutes mes compositions seront classées et définitivement corrigées, va commencer; il faut, pour pouvoir faire mon voyage, que je laisse quatre volumes faits à mes éditeurs et *quatre volumes compacts!* Le tout en aura vingt-huit, à quatre francs, avec des illustrations.

La tête ne vous tourne-t-elle pas en me lisant? Voyez-vous où va le travail de toutes mes nuits? Songez que, pour pouvoir plus sûrement payer mes dettes, je finirai une comédie pour le mois de décembre, intitulée : *les Rubriques de Quinola!* Sentez-vous tout ce qu'il y a là-dessous? Il y a vous! Votre ami doit être un géant, un vrai grand homme, et c'est aux plus grands des hommes que ma rivalité s'attaque. J'espère que, quand nous nous reverrons, vous retrouverez l'Honoré de Genève bien grandi, que vous ne serez pas si vieillie que vous le dites, et qu'après tant de temps passé loin l'un de l'autre, nous aurons une seconde jeunesse tous deux. Ne vous calomniez pas ainsi, chère.

1. Cet ouvrage, dont Balzac s'est longtemps occupé, et qui dut porter différent titre, a fini par s'appeler l'*Envers* de la *Comédie humaine*.

Borget, qui est revenu de Chine après avoir fait le tour du monde, vous réduira le paysage de Wierzchownia pour vous en faire un joli tableau. Hélas ! je l'ai encore tout nu dans mon cabinet, car vous ne croirez à ma misère que quand elle sera finie et que je vous la raconterai. Je souffre moins maintenant de ce côté, sans être encore heureux ; il faut toujours gagner la veille le pain du lendemain ; mais Gavault maintient avec fermeté le plan fait pour mon acquittement, et ma libération.

Je n'ai plus les Jardies, et ne suis plus logé sous mon nom ; ainsi plus de poursuites ni de frais. Je suis donc en réalité comme si je ne devais rien ; on ne me demande rien et j'accumulerai dans les mains de Gavault, l'avoué, tous mes gains, sans perte, jusqu'à ce que j'arrive à la somme de mes dettes, et je vis avec trois cents francs par mois, à Passy. Voilà, chère. Il faut encore dix romans et deux pièces de théâtre, qui réussissent, pour me rendre les Jardies et la liberté. Une fois que j'en serai là, je penserai à me faire une fortune égale à celle que j'aurai gagnée pour payer mes dettes, et j'aurai vingt mille francs de rente !...

Après la sensation de chagrin que m'a fait votre lettre, est venu le plaisir indicible de vous savoir amie, quoique peinée ; mais pourquoi ne pas avoir pris, chère, le parti que je vais vous indiquer, à la première lettre revenue ? Qu'avez-vous fait de votre esprit ? Est-ce que le cœur est sans esprit ? Or, mettez ceci dans cette belle tête, sous ce beau front : adressez toujours à M. de Balzac, à Paris, *poste restante*.

La poste restante, à Paris, est ce qu'il y a de plus sûr et de plus sacré. Un mari n'y peut pas retirer les lettres qui sont pour sa femme, et la poste ne les remet qu'à la femme sans le mari. Elle écrit à la personne pour qui il s'y trouve des lettres de venir les chercher, et comme elle sait toujours mon adresse, une lettre poste restante m'arrive toujours.

Cette perfection de la poste restante, à Paris, m'a toujours convaincu de la supériorité de l'esprit parisien sur celui de tous les autres pays.

Adieu, chère ; soyez tranquille sur moi, sur une affection si sérieuse et si sainte. J'ai *foi* dans l'année prochaine, et crois fermement que Dieu récompensera tant de travaux, tant de constance et tant d'ennuis supportés.

Je ne puis plus, chère, vous écrire que tous les mois ; mais je n'y manque point, à moins de maladie ou de travail forcé. A fin d'octobre, et peut-être vous enverrais-je par Bellizard l'édition originale imprimée à cinquante exemplaires, des *Frères de la Consolation*.

Mille tendresses à vous, et mes souvernirs à tous ceux qui vous entourent.

CLVI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE).

5 janvier 1842.

Je reçois à l'instant, chère ange, votre lettre cachetée en noir[1], et, après l'avoir lue, je n'en aurais peut-être pas voulu recevoir d'autre de vous, malgré ce que vous me dites de triste sur vous et votre santé. Quant à moi, chère adorée, quoique cet événement me fasse atteindre à ce que je désire ardemment depuis dix ans bientôt, je puis, devant vous et Dieu, me rendre cette justice que je n'ai jamais eu dans mon cœur autre chose qu'une soumission complète, et que je n'ai point souillé, dans mes plus cruels moments, mon âme de vœux mauvais. On n'empêche pas certains élans involontaires. Je me suis souvent dit : « Combien ma vie serait légère avec *elle !* » On ne garde pas sa foi, son cœur, tout son être intime, sans espérance. Ces deux mobiles, dont l'Église fait des vertus, m'ont soutenu dans ma lutte. Mais je conçois les regrets que vous m'exprimez ; ils m'ont paru naturels et vrais, après surtout la protection qui ne vous a pas manqué, depuis la lettre de Vienne. J'ai été cependant joyeux de savoir que je pouvais vous écrire à cœur ouvert et vous dire toutes ces choses que je vous taisais, dissiper les grondeuses mélancolies que vous avez appuyées sur des malentendus, si difficiles à débrouiller à distance. Je vous connais trop, ou crois trop bien vous connaître, pour douter un moment de vous,

1. Elle apprenait à Balzac la mort de M. de Hanski, survenue le 10 novembre 1841.

et j'ai souvent souffert que vous doutassiez de moi, bien cruellement souffert, car, depuis Neuchâtel, vous êtes ma vie. Laissez-moi vous le bien dire, après vous l'avoir tant prouvé. Les misères de ma lutte et celles de mes horribles travaux eussent lassé des hommes grands et forts, et souvent ma sœur a voulu tout terminer, Dieu sait comme, et j'ai toujours trouvé le remède pire que le mal! C'est donc vous seule qui m'avez jusqu'à présent soutenu, et je ne comptais cependant que sur ce que nous avons vu, aux Chênes, de ce vieux couple Sismonde de Sismondi, sur Philémon et Baucis, qui nous ont si touché, vous en souvenez-vous? Rien chez moi n'a changé.

J'ai redoublé de travail pour pouvoir vous aller voir cette année, et j'y suis parvenu. Depuis que je ne vous ai écrit, je n'ai pas dormi plus de deux heures par chaque nuit, et j'ai fait, outre mes livres obligés et mes articles, deux pièces en cinq actes, dont une avec prologue, qui entre demain en répétition à l'Odéon. Enfin, j'espérais en travaillant encore dix-huit mois comme ces derniers dix-huit mois, avoir fini de payer mes écrasantes dettes, et avoir sauvé mes Jardies. Ce constant travail m'a, depuis cinq ans surtout, fait rompre avec le monde. Aujourd'hui, je veux avoir mon cens d'éligibilité, car Lamartine a un bourg pourri pour moi, et être de la prochaine législature, c'est tout notre avenir. Concevoir cela dans le plus fort du combat, ne faut-il pas bien aimer pour avoir une telle audace et avoir ce courage, quand, vos lettres devenant rares, j'étais mordu de semaine en semaine du désir d'aller vous voir pour savoir la raison de votre silence, car le petit mot presque illisible qui terminait vos lettres était toujours un nouveau rayon d'espérance pour moi? Vous m'y disiez: « Patientez; on vous aime autant que vous aimez. Ne changez point, car on ne change pas ». Nous avons été courageux l'un et l'autre, pourquoi ne seriez-vous pas heureuse aujourd'hui? Croyez-vous que ce soit pour moi que j'ai mis tant de persistance à grandir mon nom? Oh! je suis peut-être bien injuste, mais cette injustice procède de ma violence de cœur! J'aurais voulu deux mots pour moi dans cette lettre, et je les ai cherchés en vain, deux mots pour celui qui, depuis que le paysage où vous vivez est devant ses yeux, n'est pas resté, en travaillant, dix minutes sans le regarder; j'y ai cherché tout ce que nous demandons dans le silence à notre esprit, depuis qu'il est là. Je n'ai pu me résoudre à m'en

séparer pour en faire faire le double par Borget. La certitude de vous savoir libre m'a rendu doux, car j'eusse été, pour une petite chose, plus colère, si vous n'aviez pas été en deuil.

O mon ange aimé, soyez prudente et soignez-vous ; prenez garde à votre chère santé. Moi, je vais ne plus tant travailler jusqu'à mon départ, car, le 20 mars, je partirai pour l'Allemagne et ne franchirai pas la Saxe sans votre permission ; mais je ne veux plus qu'il y ait tant de lieues entre nous. J'ai déjà signifié à mes éditeurs qu'ils eussent à imprimer assez de livraisons pour n'avoir besoin de moi qu'après septembre. J'ai soigneusement enseveli ma joie, comme j'avais caché mes chagrins et mes souvenirs, au fond de mon cœur. Mais je vous la dirai. Je suis resté tout hébété pendant vingt-quatre heures, enfermé chez moi, dans mon cabinet, sans vouloir qu'on me parlât. Quand je suis sorti, j'avais chaud par le froid le plus intense, qui a pris soudain. Laissez-moi vous dire une petite superstition qui a fait sur moi la plus grande impression. Le 1er novembre j'ai perdu l'un des deux boutons de chemise que m'avait donnés madame de B..., et que je mettais un jour, et les vôtres le lendemain. Ayant perdu cela, je n'ai plus mis que les vôtres, et cette petite chose de hasard m'a troublé à un point que vous imaginerez, quand je vous dirai que ma mère et tous ceux qui me connaissent s'en sont aperçus. J'ai dit : « Il y a là quelque avis du ciel ! » Je vous aime tant et il m'en coûte si horriblement de le taire depuis Vienne, que j'aimais la solitude de mon cabinet à Passy où personne ne pénètre et où je puis être avec vous !

Ah ! chère, vous avez mis tant de choses dans votre lettre que je ne pars point ; mais j'attends votre réponse à celle-ci, et vous aurez eu le temps de songer combien il est difficile que je reste à Paris quand depuis six ans je désire vous voir. Oh ! écrivez-moi que votre existence sera toute à moi, que nous serons maintenant heureux, sans aucun nuage possible ! Saurez-vous seulement combien il m'a fallu de force pour vous écrire ceci, sans vous rien dire qui vous peignît la vivacité de cette unique amour, conservée comme mon seul trésor, ma seule espérance ! Oh ! combien de fois, dans les plus amères déceptions, dans les luttes, dans les chagrins, je me suis tourné vers le nord, pour moi l'orient, la paix, le bonheur !

Pour parler affaires, j'ai fait un grand pas. Du 5 au 7 février on

représente à l'Odéon *l'École des Grands Hommes*, une immense comédie sur la lutte d'un homme de génie avec son siècle. La scène est en 1560, en Espagne. Il s'agit de l'homme qui fit manœuvrer un bateau à vapeur dans le port de Barcelone, le coula et disparut. Si j'ai un succès je pars; si je tombe, il faut faire quatre volumes pour pouvoir gagner l'argent du voyage. Mais j'ai une autre pièce au Vaudeville.

Mes œuvres complètes s'impriment à force et paraîtront pendant mon voyage.

Si j'ai deux succès, je laisserai l'argent pour payer le prix des Jardies, un peu d'argent pour payer les plus petits créanciers, et, je suis sûr, en deux ans, d'achever ma libération. Seulement il me faudrait de quoi acheter une maison à ma mère, à qui je dois quarante mille francs, d'ailleurs, afin d'avoir le cens d'éligibilité.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

Gavault, mon avoué, est content. Tout le monde croit à un immense succès pour *les Ressources de Quinola*, le faux titre de ma pièce. Je garde celui que je vous ai dit pour le dernier moment.

Les *Mémoires de deux jeunes Mariées*, publiés dans *la Presse*, ont eu le plus grand succès. Mais, cette année, le plus bel ouvrage est *Ursule Mirouët*.

Je fais partir ce petit mot écrit à la hâte. Je vous écrirai plus en détail d'ici à trois ou quatre jours. Je suis accablé de travail encore et je passe les nuits, car il y a beaucoup à travailler à la pièce. J'ai encore trois actes à écrire de la seconde, et les journaux sur les bras.

Quant à vos lettres, chère adorée, soyez sans inquiétude. Si je mourais subitement, il n'y aurait rien à craindre. Elles sont dans la boîte pareille à celle que vous avez, et il y a dessus un avis, que ma sœur connaît, de mettre tout au feu, sans rien regarder, et je suis sûr de ma sœur. Mais pourquoi cette inquiétude maintenant? Pourquoi? Voilà ce que je me suis demandé dans des anxiétés terribles.

Vous êtes donc plus malade que vous ne me le dites? Vous n'avez pas rempli la dernière page de votre lettre! Vous avez mis tant d'inquiétude autour de ce qui me rend heureux, que je ne sais que penser. Hélas! ne savez-vous pas, mon ange chéri, ma fleur

céleste, que tout ce que vous voulez de moi se fait comme vous le souhaitez? Ne vous aimai-je pas plus pour vous encore que pour moi?

Je vous en supplie, au reçu de ma lettre écrivez-moi seulement deux mots pour que je sache si je puis vous écrire à cœur ouvert, (car je suis encore gêné par ce que vous me dîtes), et comment vous vous portez, car je ne veux savoir de vous que cela. Vous, ce sera vous, chérie, et je ne m'inquiète que de votre santé. Soignez-vous, vous me le devez.

Allons, adieu ma chère et belle vie que j'aime tant et à qui maintenant je puis le dire. *Sempre medesimo.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 22020-11-93. — (Encre Lorilleux).





